

Armageddon Rag

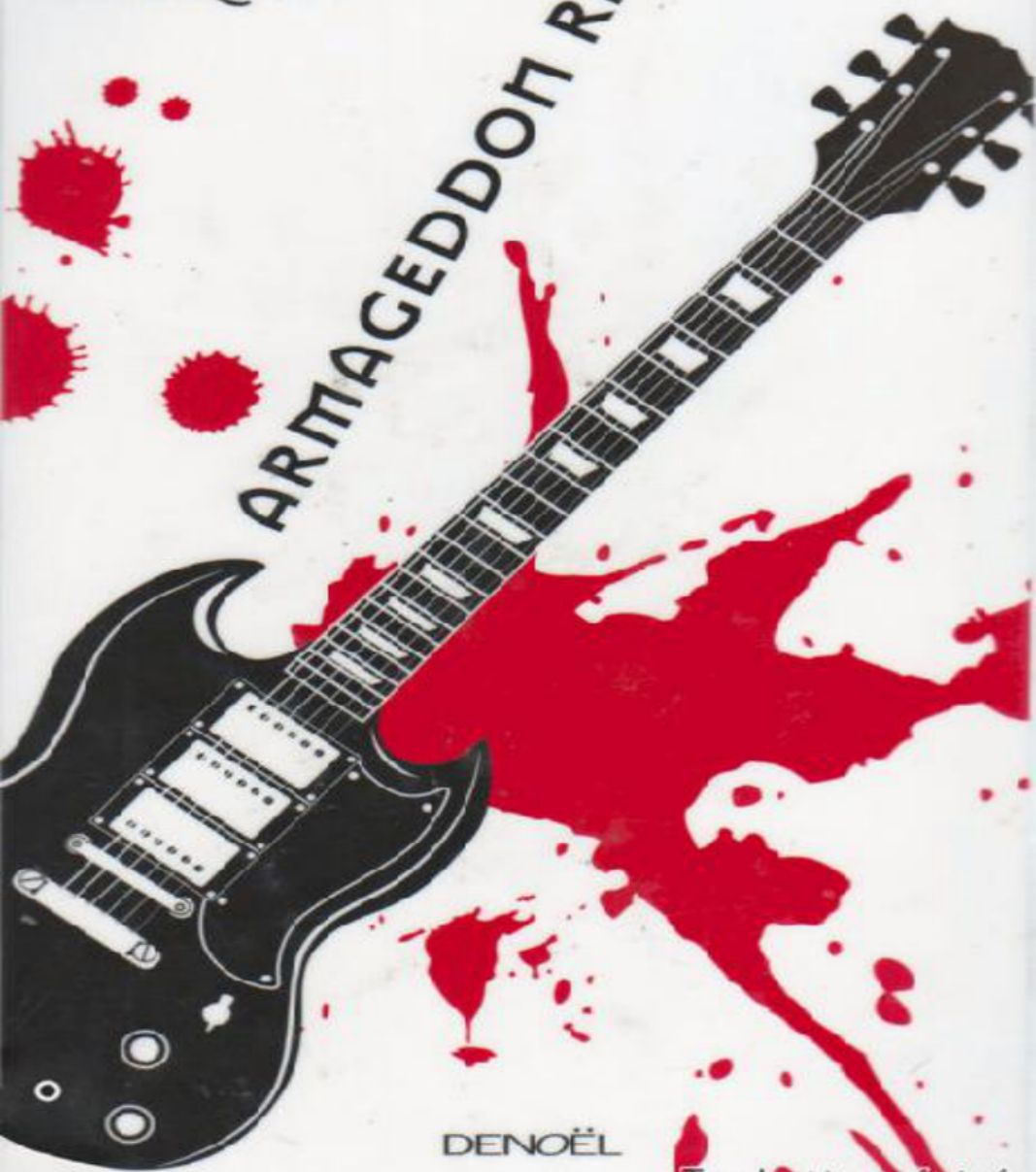
**George Raymond Richard
Martin**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGE R.R.
MARTIN

ARMAGEDDON RAG



DENOËL

Traduction révisé

George R.R. Martin

ARMAGEDDON RAG

(The Armageddon Rag, février 2012)

Traduction de Jean-Pierre Pugi

Les Nazgûl n'auraient jamais plaqué un seul accord si Gardner R. Dozois n'avait pas tout déclenché en me demandant d'écrire un texte pour une anthologie qu'il espérait compiler. Par ailleurs, les Nazgûl n'auraient pu avoir un son pareil sans mon trio de conseillers en rock que sont Lew Shiner des Dinosaurs, Stephen W. Terrell du Potato Salad Band, et Parris. Je leur adresse, à tous, mes remerciements.

GEORGE R.R. MARTIN

OCTOBRE 1982

Aux Beatles,
À Airplane, Lovin' Spoonful et Grateful Dead,
À Simon et Garfunkel, Joplin et Hendrix,
Aux Buffalo Springfield et aux Rolling Stones,
Aux Doors et aux Byrds, aux Mamas et aux Papas,
À Melanie, Donovan, Peter, Paul et Mary,
Aux Who, aux Moody Blues et à Moby Grape,
À Country Joe and the Fish, Paul Revere & the Raiders,
À Bob Dylan, Phil Ochs, Joan Baez et Joni Mitchell
Aux Mothers of Invention et aux Smothers Brothers,
Aux Hollies, à l'Association, aux Beach Boys
et même à Herman et ses Hermits,
Au Creedence Clearwater Revival,
À l'innocence perdue et aux beaux rêves chatoyants.

Et, tout particulièrement, à Parris :
En te regardant, j'entends la musique.

THOSE WERE THE DAZE⁽¹⁾

(avec des excuses à Norman Lear)

Oh, the way that Hendrix played
Everyone was getting laid
Dope was of the highest grade
Those were the days...

Always knew you could trust
Cruising in your micro-bus
They were them and we were us
Those were the days...

All the things we're into then
Tarot cards, I Ching and Zen
Mister, we could use a man like
Timothy Leary again !

Hardly needed any cash
Everybody shared their stash
Always had a place to crash
Those were the days !

© 1981 Stephen W. Terrell, Sidhe Gorm Music, BMI

¹ Allusion, bien évidemment, à la chanson *Those were the days* (Raskin, Arr. Hewson, produite par Paul McCartney et chanté par Mary Hopkin, en 1968) traduite en français sous le titre *Le temps des fleurs* (N.d.T.)

Ah, rien qu'à sa façon de jouer
Hendrix nous faisait tous planer
La dope était toujours extra,
C'était l'bon temps, en ce temps là

Tu savais qui croire' dans la vie,
Derrière l'volant de ton combi
Chacun son camp, chacun son choix
C'était l'bon temps, en ce temps-là

Branché comme on l'était alors,
Entre tarots, Yi-King et Zen
Ça vaudrait l'coup, même encore
Que Timothy Leary revienne !

On se passait presque de blé,
On était prêt à tout partager
Tu te trouvais toujours un toit
C'était l'bon temps, en ce temps là !

UN

*Those were the days, my friend
We thought they'd never end*

C'était le bon temps l'ami
On croyait qu'il durerait toute la vie.

Ce n'était pas une journée que Sandy Blair aurait pu marquer d'une pierre blanche. Son agent avait réglé l'addition, d'accord, mais cela ne compensait pas le refus essuyé au moment de solliciter un report de la date de remise de son manuscrit. Le métro avait fait son plein de beaufs et prenait son temps, une éternité, pour le ramener à Brooklyn. La marche sur trois pâtés de maisons jusqu'au bâtiment de brique rouge qu'il appelait son foyer lui paraissait bien plus longue que d'habitude, et l'air bien plus froid. Le temps d'arriver à destination, une irrésistible envie de bière le tenaillait. Il alla en prendre une dans le frigo, la décapsula et monta avec lassitude jusqu'à son bureau du quatrième étage pour se retrouver en face de la ramette de feuilles vierges qu'il était censé métamorphoser en roman. Une fois de plus, les farfadets s'étaient abstenus de dactylographier un seul chapitre pendant son absence, et c'était toujours la page trente-sept qui l'attendait sur le rouleau de la machine à écrire. On ne trouve plus de lutins dignes de confiance, de nos jours, pensa Sandy, morose, avant de lorgner l'alignement de mots avec dégoût, de boire une gorgée de bière au goulot et de chercher du regard de quoi se changer les idées.

Ce fut à cet instant qu'il remarqua le voyant rouge du répondeur et découvrit que Jared Patterson avait appelé.

Ou plus exactement sa secrétaire, ce qui était révélateur. Sept années s'étaient écoulées, mais s'entretenir avec lui gênait toujours autant ce salopard. « Jared Patterson souhaite que M. Blair le contacte le plus rapidement possible au sujet d'un reportage », fit une voix agréable et pleine d'assurance que Sandy effaça aussitôt. « Jared Patterson », répéta-t-il en s'adressant à lui-même, perplexe. Un nom qui évoquait une foule de souvenirs.

Le bon sens voulait qu'il ignore ce message, Sandy en était parfaitement conscient. Jared ne méritait rien d'autre que son mépris. Mais c'était impossible, car la curiosité le titillait déjà. Il décrocha le téléphone et composa l'indicatif, un peu surpris de l'avoir toujours en tête sept ans plus tard. « *Hedgehog*, lui répondit une femme. Secrétariat de M. Patterson.

— Sander Blair. Jared m'a contacté. Vous pouvez annoncer à ce dégonflé que je suis au bout du fil.

— Tout de suite, monsieur Blair. M. Patterson a laissé pour consigne de lui passer immédiatement votre appel. Ne raccrochez pas. »

Un moment plus tard, Sandy reconnaissait une voix familière et faussement chaleureuse. « *Sandy* ! C'est super d'avoir de tes nouvelles, vraiment ! Ça fait un bail, mon vieux. Ça va ?

— Laisse tomber les salamalecs. Nos retrouvailles ne te font pas plus plaisir qu'à moi. Qu'est-ce que tu me veux ? Et sois concis, car je suis débordé. »

Patterson gloussa. « Est-ce une façon de s'adresser à un si vieil ami ? Tu manques toujours autant de savoir-vivre, à ce que je vois. Mais c'est entendu, comme tu voudras. Je voulais te demander de pondre un papier pour le *Hog*. Est-ce assez direct à ton goût ?

— Va te faire foutre, Jared. Pourquoi veux-tu que j'écrive un article pour un salopard qui m'a viré comme un malpropre ?

— Tu as la rancune tenace. Les faits remontent à sept ans, et je m'en souviens à peine.

— C'est drôle, parce que j'ai l'impression que c'était hier. J'avais perdu la main, à t'entendre. Tu me disais déconnecté de l'actualité. J'étais trop vieux pour nos nouveaux lecteurs. Je conduisais le *Hog* à la faillite. Mon cul ! Ce journal, c'est moi qui l'ai créé !

— Je ne l'ai jamais contesté, rétorqua jovialement Jared Patterson. Mais les temps avaient changé, et toi pas. Si tu étais resté, on aurait coulé comme l'ont fait le *Freep*, le *Barb* et les autres. Ces histoires de contre-culture étaient condamnées à sombrer dans l'oubli. Dis-moi un peu qui souhaitait encore lire des papiers hyperpolitisés écrits par des chroniqueurs allergiques aux nouvelles tendances de la musique et obsédés par des histoires de came... Non, ça ne faisait plus recette, tu vois ? » Il soupira. « Mais écoute, si je t'ai contacté ce n'est pas pour ressasser le passé. J'espérais que tu avais pris du recul. Bordel, Sandy, te virer m'a été extrêmement pénible.

— Oh, je n'en doute pas ! C'est pour ça que tu as tout refilé à un grand groupe de presse et obtenu un chouette poste de rédacteur en chef bien rémunéré en mettant à la porte les trois quarts de l'équipe. Ouais, je compatis, tu as dû souffrir le martyre. » Il renifla. « Jared, tu étais et tu restes un vrai connard. On avait créé ce journal tous ensemble, c'était un bien commun et tu n'avais pas le droit de le vendre.

— Les trucs en communauté, c'était super du temps de notre jeunesse, mais tu sembles avoir oublié que c'était mon fric qui nous maintenait à flot.

— Ton fric et notre talent.

— Bon Dieu, tu n'as pas changé d'un poil ! Enfin, tu es libre de penser ce que tu veux, mais le tirage du *Hog* a triplé par rapport à l'époque où tu étais son rédacteur en chef. Quant à nos bénéfices, ils sont vertigineux. *Hedgebog* a de la classe, à présent. On a failli rafler de véritables prix journalistiques. As-tu seulement eu l'occasion de voir ce qu'on a fait, ces derniers temps ?

— Bien sûr. Des trucs absolument géniaux ! Des critiques gastronomiques, des portraits de stars, Suzanne Somers à la une, bon Dieu ! Protection des utilisateurs de jeux vidéo, rubrique de rencontres pour cœurs solitaires. Vous vous faites appeler comment, déjà ? Le magazine du style de vie alternatif ?

— On a laissé tomber le côté alternatif de la chose. Il ne reste que le style de vie, entre les deux H du logo.

— Ton critique musical se teint les cheveux en vert, bon Dieu !

— Mais il a une perception rare de la pop music, rétorqua Jared, sur la défensive. Et arrête de gueuler, bordel ! Tu as toujours été agressif envers moi et je regrette de t'avoir contacté, crois-moi. Alors, tu souhaites qu'on parle de ce reportage, oui ou non ?

— C'est bien le dernier de mes soucis. Tu crois peut-être que j'ai besoin de ça pour vivre ?

— Je ne l'ai jamais dit. Je me tiens au courant de l'actualité et je sais que tu t'en tires pas mal. Tu as sorti combien de romans ? Quatre ?

— Trois.

— Le *Hog* a passé une critique de chacun d'eux. Tu devrais m'en être reconnaissant. Te faire virer a été pour toi une bénédiction. Tu as toujours été bien meilleur écrivain que rédacteur en chef.

— Oh, merci beaucoup, bwana ! Je vous dois tant ! Ma g'atitude sera éternelle.

— Je ne t'en demande pas tant. Écoute, tu n'as pas plus besoin de nous que nous n'avons besoin de toi, mais je me suis dit que bosser ensemble serait sympa... au nom du bon vieux temps, ce genre de conneries. Reconnais-le, ce serait chouette de revoir ton nom dans le *Hog*, non ? Sans oublier que les piges sont bien mieux payées qu'à l'époque.

— Je n'ai pas besoin de fric.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Je sais tout sur toi. Trois romans, une maison et un cabriolet. C'est quoi, une Porsche ?

— Une Mazda RX-7, précisa sèchement Sandy.

— Ouais, et vu que tu es à la colle avec un agent immobilier je te trouve plutôt mal placé pour me reprocher d'avoir vendu mon âme au diable. »

Sandy en fut piqué au vif. « Que veux-tu, Jared ? Ce petit jeu commence à me les gonfler.

— J'ai un sujet qui te conviendrait à merveille. Nous voudrions frapper un grand coup, et je me suis dit que ça pourrait t'intéresser. Une affaire de meurtre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu voudrais que le *Hog* concurrence *Detective* ? Laisse tomber, Jared, je ne mange pas de ce pain-là.

— Le mec qui s'est fait descendre n'est autre que Jamie Lynch. »

L'identité de la victime était si surprenante qu'une vanne bien sentie resta coincée en travers de la gorge de Sandy. « Tu parles de l'imprésario ?

— En chair et en os. »

Sandy se carra sur son siège, but une gorgée de bière et s'accorda un moment de réflexion. Lynch avait sombré dans l'oubli depuis bien des années. Il appartenait déjà à la catégorie des *has-been* avant que Sandy se fasse virer du *Hog*, mais il avait été un des personnages les plus éminents de la sous-culture rock. Écrire cet article pourrait effectivement être intéressant. Lynch avait alimenté de nombreuses controverses, avec ses deux casquettes : organisateur de spectacles et imprésario. On lui devait des tournées et des concerts comptant parmi les plus importants à ce jour. Il avait assuré leur réussite en prenant des orchestres dont il était le manager, et dont il se réservait l'exclusivité. Avec des groupes tels qu'*American Tacos*, *Fever River Packet Company* et les *Nazgûl* sous sa coupe, il avait fallu compter avec lui. Tout au moins jusqu'en 1971 et la tragédie de West Mesa, la dissolution des *Nazgûl* et les descentes de la brigade des stupés qui avaient scellé sa déchéance. « Que s'est-il passé ? demanda Sandy.

— Un truc plutôt bizarre. Des inconnus ont pénétré sans effraction dans sa maison du Maine, l'ont traîné jusqu'à son cabinet de travail et l'ont exécuté. Ils l'ont ligoté sur son bureau et immolé en lui arrachant le cœur... ce qui démontre qu'il en possédait un contrairement aux apparences. Tu te souviens de cette vieille blague ? Non ? Sans importance. Inutile de préciser que la scène était plutôt macabre. Du Manson pur jus, tu vois ? Enfin, ça m'a rappelé les articles que tu as écrits sur l'assassinat de Sharon Tate, cette enquête sur... tu appelles ça comment, déjà ?

— Le côté obscur de la contre-culture, rappela sèchement Sandy. Ces articles nous ont valu plusieurs prix, Jared.

— Ouais, exact. Je me souviens que ça tenait la route. C'est pour ça que j'ai pensé à toi. C'est un sujet qui t'est destiné. Un truc digne des années soixante, tu vois ? Je voudrais une enquête qui va au fond des choses, et c'était ta spécialité. Le fait divers va intéresser beaucoup de monde et je compte sur toi pour aller fouiner dans des recoins inaccessibles, débusquer des trucs que les flics ont ratés, et en profiter pour pondre une rétrospective sur Jamie Lynch et ses concerts, son époque et ses groupes. Pendant que tu y es, recherche ce que font à

présent les membres de Fever River, des Nazgûl et les autres. Tu pourrais les interviewer, rédiger un truc façon “que sont-ils devenus ?”. Un article qui sent la nostalgie à plein nez.

— Pour vos lecteurs actuels, les Beatles c’est le nom du groupe avec lequel Paul McCartney a débuté avant de percer avec les Wings. Ils n’ont jamais dû entendre parler de Jamie Lynch, bon Dieu !

— Tu te fourres le doigt dans l’œil. On a gardé un tas de nos anciens lecteurs et je sais que ce papier aura énormément de succès. Alors, tu peux l’écrire ou non ?

— La question n’est pas de savoir si je le peux mais si je le veux.

— On remboursera tous tes frais et tu seras payé à notre tarif maxi, qui est loin d’être négligeable. Et je te promets que tu n’auras pas à aller vendre le journal dans les rues. Ça, c’est le passé.

— Génial ! » Sandy aurait voulu lui dire où il pouvait se le mettre, son journal, et bien profond... mais, quoique cela lui eût énormément coûté de l’admettre, cette proposition exerçait sur lui un attrait pervers. La perspective de regagner le giron du *Hog* était séduisante. Ce journal était son enfant, en quelque sorte. S’il était devenu un gosse buté et superficiel, Sandy restait malgré tout son géniteur, sans oublier qu’il se sentait toujours des obligations envers lui. Par ailleurs, écrire cet article sur Lynch permettrait de rendre au *Hog* un peu de sa classe d’antan, même si c’était à titre provisoire. S’il refusait, quelqu’un d’autre s’en chargerait et ferait à coup sûr de la merde. « Je vais te dire une chose, déclara Sandy. Tu me garantis que ce papier sera à la une du *Hog* et qu’il sortira tel que je l’ai écrit, sans un seul mot changé, sans caviardage, sans rien du tout, et j’accepte d’étudier ta proposition.

— Tes désirs sont des ordres, Sandy. C’est accordé. Il ne me viendrait pas à l’esprit de toucher à ta prose. Bon, est-ce que tu pourrais nous remettre ça avant mardi ? »

Sandy éclata de rire. « Certainement pas, bordel ! Ne souhaites-tu pas que j’aille au fond des choses ? Tu dois m’en accorder le temps. Il me faudra sans doute un mois, peut-être moins.

— Tout le monde aura oublié le meurtre, d’ici là !

— Et après ? Un entrefilet dans la rubrique des faits divers suffira pour l’instant. Si j’écris ce papier, ce sera dans les règles. Ce sont mes conditions, à prendre ou à laisser.

— Si j’avais affaire à un autre que toi, je lui dirais d’aller se faire foutre. Mais pourquoi pas, bordel ? Comme au bon vieux temps. C’est d’accord, Sandy.

— Mon agent te contactera pour mettre tout ça par écrit.

— Eh ! Après tout ce qu’on a fait ensemble, tu réclames un contrat en bonne et due forme ? Combien de fois suis-je allé te sortir de taule ? Combien de joints avons-nous partagés ?

— Un grand nombre, mais pour autant que je m'en souviennne c'était toujours *mes* joints. Il y a sept ans, tu m'as refilé un préavis de trois heures et un ticket de bus en guise d'indemnités de licenciement. Alors, cette fois, je tiens à ce que tout soit mis noir sur blanc. Mon agent te contactera. »

Il raccrocha sans laisser à Patterson la possibilité d'en discuter, réenclencha le répondeur pour intercepter toute tentative de rappel et alla se carrer dans son fauteuil, les mains croisées derrière la nuque et un vague sourire étonné aux lèvres. Il se demandait dans quoi il allait se fourrer, cette fois.

Sharon n'apprécierait pas. Son agent littéraire non plus. Mais il était pour sa part ravi, sans pouvoir en déterminer la raison. La partie la plus rationnelle de son être lui soutenait qu'aller perdre son temps dans le Maine pour farfouiller dans une affaire de meurtre n'était pas très malin. Il savait que la date butoir de remise de son manuscrit et l'échéance de son prêt hypothécaire étaient prioritaires, qu'il ne pouvait rogner sur son emploi du temps pour la maigre rémunération que lui accorderait le *Hog*. Mais il était depuis peu irritable et cafardeux, et il devait impérativement prendre du recul et oublier provisoirement cette maudite page trente-sept. Il y avait en outre bien trop longtemps qu'il n'avait rien tenté de spontané, d'irréfléchi, de nouveau ou seulement d'un peu aventureux. Au bon vieux temps, son imprévisibilité avait souvent fait craquer Jared. Un bon vieux temps dont il avait la nostalgie. À l'époque, il lui était arrivé de prendre la bagnole à deux heures du mat' pour aller avec Maggie satisfaire à Philadelphie une soudaine envie de steak au fromage. Il songea à la fois où il était parti pour Cuba, avec Lark et Bambi, afin de participer à la récolte de la canne à sucre. Sans parler de ses tentatives pour entrer dans la Légion étrangère, de la quête de Froggy qui rêvait de trouver la pizza idéale et de la semaine qu'ils avaient consacrée à l'exploration des égouts. Il y avait eu les manifs, les meetings, les concerts, les rock stars, les grands noms de l'underground et les camés qu'il avait connus, toutes les histoires bizarroïdes qui avaient engraisé son clipbook et élargi ses horizons. Autant de choses qui lui manquaient. S'il y avait eu des bons et des mauvais moments, tous avaient été autrement intéressants que rester prostré devant son bureau pour lire et relire cette maudite page trente-sept.

Il ouvrit les tiroirs du bas de son bureau et brassa leur contenu. Il gardait tout au fond ses souvenirs, des trucs qui avaient perdu toute utilité mais dont il ne pouvait se défaire – tracts qu'il avait rédigés, instantanés jamais collés dans un album, assortiment de badges de diverses campagnes politiques. Il dénicha au-dessous une boîte de vieilles cartes de visite, retira le ruban adhésif et en sortit quelques-unes.

Elles étaient de deux sortes. Les premières, imprimées à l'encre noire sur un carton blanc rigide, l'identifiaient en tant que Sander Blair, correspondant officiel du National Metropolitan News Network, Inc. Elles n'étaient pas bidon, car c'était le nom de la société qui éditait *Hedgehog*... jusqu'au jour où Jared l'avait vendu à ce grand groupe de presse, à tout le moins. C'était Sandy qui avait trouvé cette appellation en estimant – à juste titre, découvrirait-il après coup – qu'un journaliste du National Metropolitan News Network, Inc. aurait en certaines circonstances moins de difficultés à se faire accepter qu'un envoyé d'un journal appelé *Hedgehog*, autrement dit le Hérisson.

Les cartes de visite de la seconde catégorie étaient plus grandes, avec des lettres argent métallisé sur un fond rouge clair et le dessin de la bestiole symbole du journal avec un drapeau américain pour couche et occupée à se curer les dents. On pouvait lire « Sandy » dans l'angle supérieur gauche et, sous l'illustration, en caractères un peu plus gros : « Je bosse pour le *Hog*. » Ce modèle avait une autre utilité. Il permettait d'ouvrir des portes et de délier des langues dans des situations où présenter la première carte aurait tout fait foirer.

Sandy glissa une douzaine de cartes de chaque catégorie dans son portefeuille, avant de récupérer la bouteille de bière et de descendre nonchalamment l'escalier.

Lorsqu'elle rentra, à dix-huit heures, Sharon le trouva assis en tailleur sur le tapis du séjour, au centre d'un cercle constitué de cartes routières, de vieux articles découpés dans les numéros de *Hedgehog* datant de son heure de gloire et de bouteilles vides de Michelob. Dans son ensemble beige de femme d'affaires, cheveux blond cendré ébouriffés par le vent, attaché-case à la main, elle s'immobilisa sur le seuil pour le regarder, ébahie, derrière ses lunettes teintées. « C'est quoi, ce bordel ? demanda-t-elle.

— Une longue histoire. Va te chercher quelque chose à boire et je te la raconte. »

Sharon le considéra avec méfiance, le pria de l'excuser et monta se changer. Ce fut en jean de marque et ample chemisier de coton qu'elle revint avec un verre de vin rouge et s'installa dans un des grands fauteuils. « Vas-y.

— Le déjeuner a été assommant, déclara Sandy. Et ces putains de lutins n'avaient pas écrit une seule ligne pendant mon absence, mais le spectre de mon passé hedgehogien a alors redressé sa grosse tête. » Il lui raconta tout, et elle l'écouta avec le sourire professionnel avenant qui lui avait permis de vendre tant de pavillons et appartements en copropriété. Au début, en tout cas, car vers la fin son expression était bien moins cordiale. « Tu plaisantes ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Sandy qui avait redouté cette question.

— Je n'arrive pas à le croire. Tu as un délai à respecter, il me

semble ? Quoi que Patterson puisse te proposer, ça ne compensera jamais tes droits sur ce roman. C'est complètement idiot, Sandy. Tu as rendu tes deux derniers bouquins en retard. Crois-tu pouvoir te permettre de remettre ça ? Et depuis quand es-tu un criminologue averti ? À quoi sert d'aller fourrer ton nez dans des machins auxquels tu ne comprends absolument rien ? Qu'est-ce que tu y connais, en affaires criminelles ?

— J'ai dû lire la moitié des aventures de Travis McGee. »

Le son qu'émit Sharon fut explicite. « Sandy ! Un peu de sérieux !

— D'accord. Je n'ai pas écrit un seul polar. Et après ? Je sais des tas de trucs sur Jamie Lynch et les sectes en tous genres. Ce crime a tout d'un rite à la Manson. Je pourrai peut-être développer ce thème pour en faire un livre, un bouquin totalement différent des autres, un roman inspiré de la réalité comme *De sang-froid*. Considère que c'est un moyen d'élargir mon champ d'activité. Tu es une experte en ce domaine, non ?

— Tu ne parles pas de l'élargir mais de le réduire à néant. Bosser pour *Hedgehog* t'accorde le droit de te conduire en individu irresponsable, et tu te précipites sur ce prétexte. Tu meurs d'envie de jouer à Sam Spade, de t'entretenir avec des rock stars déchues et des hippies décatés, pour replonger pendant un mois dans ta folle jeunesse aux frais de Patterson. Je parie que tu tenteras de démontrer que c'est Nixon qui a fait le coup.

— Je penche plutôt pour Lyndon B. Johnson.

— Il a un alibi en béton, vu qu'il est mort.

— Ah, merde ! fit Sandy avec le plus charmeur de ses sourires.

— Ne joue pas à ça avec moi, Sandy. Ça ne te rapportera rien. Grandis. Ce n'est pas un jeu. C'est ta vie.

— On croirait le titre d'une émission de radio, fit-il remarquer en refermant le clipbook qu'il mit de côté. Ça te turlupine vraiment, pas vrai ?

— Oui. Quoi que tu puisses en penser, ça n'a rien de risible. »

La contrariété étant contagieuse, elle avait finalement réussi à saper son moral. Mais il essaya malgré tout de redresser la situation. « Je ne m'absenterai pas longtemps. Et le Maine est généralement magnifique en cette saison, au tout début de l'automne. Accompagne-moi. Ça nous fera des vacances. Nous avons besoin de nous couper du reste du monde, de nous retrouver seuls tous les deux...

— Bien sûr ! fit-elle d'une voix caustique. Je n'ai qu'à passer un coup de fil à Don pour l'informer que je ne mettrai pas les pieds à l'agence pendant Dieu sait combien de temps, et qu'il n'aura qu'à rattraper le coup. Faut pas y compter, Sandy ! Je dois songer à ma carrière. Il est possible que tu t'en fiches, mais ce n'est pas mon cas.

— Je ne m'en fiche pas !

— En outre, je pourrais te gêner si je suis avec toi quand tu voudras faire des galipettes.

— Merde, j'ai jamais dit que...

— Ce serait superflu. Je te connais. Vas-y, ça ne me fait ni chaud ni froid. Nous ne sommes pas unis par les liens sacrés du mariage et nous avons l'esprit ouvert. La seule chose que je te demande, c'est de ne pas ramener des saloperies à la maison. »

Sandy se leva, bouillant de rage. « Tu sais que je t'aime, Sharon, mais tu as parfois le chic pour me foutre en rogne. C'est du boulot. Un reportage. Écrire est mon gagne-pain et je compte faire un papier sur le meurtre de Jamie Lynch. C'est tout. Ne déforme pas tout.

— La nostalgie te pousse à employer des expressions surannées. Je n'ai rien déformé depuis le lycée, mon cher. » Elle se leva. « Et, pour rester dans la même veine, je peux te dire que la coupe est pleine. Je vais dans mon bureau, pour travailler.

— Vu que je compte partir demain matin, je m'étais dit qu'on pourrait aller au restaurant.

— J'ai du travail, répondit Sharon en se dirigeant vers l'escalier.

— Mais je ne sais pas combien de temps ça va me prendre. Je risque d'être absent... »

Elle se tourna pour le dévisager. « Il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps, si tu ne veux pas que je t'oublie et fasse changer les serrures. »

Sandy la regarda gravir l'escalier en sentant sa frustration croître à chaque claquement de talons sur les marches. Lorsqu'elle eut disparu dans son bureau, il gagna la cuisine pour ouvrir une autre bière et reprendre ses préparatifs, mais il ne lui fallut qu'un instant pour constater que la colère l'empêchait de se concentrer. Ce dont il avait besoin, c'était de musique. Il but une gorgée et sourit. Du rock.

Leur collection de disques occupait deux grands meubles dressés de chaque côté des enceintes, des vieilles JVC 100 démesurées qui avaient offert à Sandy des années de bons et loyaux services. Le secteur attribué à Sharon était bourré de blues, de comédies musicales et même de disco, au grand dam de Sandy. « J'aime danser », déclarait-elle chaque fois qu'il abordait le sujet. Sandy n'avait que du folk et du rock bon teint. Il ne supportait pas la mutation subie par la musique au cours des dix dernières années, et les seuls albums qu'il achetait encore étaient les rééditions dont il avait besoin pour remplacer ceux aux sillons usés par un trop grand nombre d'écoutes.

Il ne perdit pas de temps à chercher une musique en harmonie avec son humeur. Il n'y avait qu'une possibilité.

Il s'agissait plus exactement de cinq albums, classés entre les Mothers of Invention et les New Riders of the Purple Sage. Il les prit et les passa en revue. Les pochettes lui étaient aussi familières que les

traits d'un vieil ami, ce qui s'appliquait également aux titres. L'illustration du premier, *Hot Wind out of Mordor*, était inspirée de Tolkien, avec des hobbits tapis dans un sous-bois pastel se découpant sur un décor de volcans cracheurs de feu pendant que des cavaliers noirs caracolaient dans les cieux sur leurs destriers ailés écaillés. Il y avait sur *Nazgûl* un paysage surréaliste de soleil rouge et de brume écarlate, des montagnes vrillées et des silhouettes mi-organiques mi-mécaniques, le tout étant criard, fébrile et torride. Le gros double album était entièrement noir et glacé, tant sur le devant que le dos et l'intérieur, privé de toute inscription, uniquement agrémenté de quatre paires d'yeux rouges incandescents qui lorgnaient le monde extérieur depuis l'angle inférieur gauche. Aucun titre n'y figurait. Ils l'avaient baptisé l'Album Noir, un pendant de l'Album Blanc des Beatles. Sur *Napalm*, qui était l'album suivant, on pouvait voir une jungle où hurlaient des enfants accroupis consumés par des flammes, alors que des avions aux lignes bizarres déversaient sur eux du feu liquide. Seul un examen minutieux permettait de constater qu'il s'agissait d'une interprétation différente de l'illustration de *Hot Wind out of Mordor*, alors que les chansons répondaient à celles du précédent album, pour leur part plus innocentes sans l'être totalement.

Sandy les regarda tour à tour avant de les remettre dans le meuble pour ne conserver que le cinquième, le dernier, enregistré seulement quelques semaines avant West Mesa.

La pochette était sombre et menaçante, dans des tons de noir, de gris et de violet foncé. C'était un cliché pris lors d'un concert, retouché pour éliminer le public, la salle, le matériel. Seul le groupe subsistait, ses quatre membres debout dans un désert sans fin, cernés par des ténèbres grouillantes d'ombres visqueuses aux formes cauchemardesques suggestives. Derrière eux, un énorme soleil au rougeoiement menaçant soulignait leurs silhouettes et projetait de longues ombres aussi noires que le péché et aussi acérées que le tranchant d'une lame de couteau.

Ils étaient disposés comme sur scène. À l'arrière-plan, au milieu des fûts noirs et rouges de sa batterie, était assis un John Gopher à la mine sinistre. Un type corpulent au visage lunaire, aux traits dissimulés par une imposante barbe noire. Dans ses énormes mains les baguettes faisaient penser à des cure-dents, mais il semblait s'être accroupi car en dépit de sa taille il évoquait au milieu des percussions un fauve tapi dans son antre. Maggio et Faxon se dressaient devant lui, un de chaque côté de son nid obscur. Maggio serrait sa guitare contre sa poitrine nue décharnée. Un rictus déformait sa bouche et sa longue chevelure brune et sa moustache tombante paraissaient agitées par un vent invisible. Faxon avait enfilé sa veste blanche à franges et arborait un petit sourire en jouant de la basse. Il était rasé de près, avec de

longues nattes blondes et des yeux verts, mais nul n'aurait pu penser rien qu'en le regardant qu'il avait un esprit supérieur.

Et devant eux tous se tenait Hobbins, jambes écartées, tête rejetée en arrière pour que ses longs cheveux blancs tombent en cascade dans son dos, les yeux ardents, une main serrée sur un micro et l'autre griffant le néant. Il avait un ensemble en jean noir avec des boutons en os, et sur son aine était cousu un drapeau américain où l'œil de Mordor remplaçait les étoiles. Il avait tout d'un être surnaturel, petit et mince mais à la vitalité inouïe, qui hurlait quelque chose aux ténèbres pour les inciter à rester à distance.

Un mot était écrit sur le grand soleil rouge en lettres noires anguleuses évoquant un éclair accouplé à un serpent. *Nazgûl*, pouvait-on lire. Dessous, à peine visible car en gris sur fond noir, était précisé : *Music to Wake the Dead*, musique pour réveiller les morts.

Sandy fit glisser le trente-trois tours hors de sa pochette, le déposa sur la platine en redoublant de précautions, la mit en mouvement et monta l'ampli à fond. Ce soir-là, il voulait que ça arrache, comme lorsqu'il l'avait entendu pour la première fois, en 1971. C'était ainsi que les Nazgûl avaient souhaité que les gens l'écoutent. Et si ça embêtait Sharon qui triait des documents tout là-haut, eh bien, tant pis pour elle !

Il n'y eut pendant un moment que le silence, puis un léger bruit de fond qui s'amplifiait, l'équivalent du sifflement d'une bouilloire ou encore du piqué d'un missile. Le son alla en crescendo pour devenir un hurlement suraigu qui lacérait le cerveau tel un rasoir, puis le son puissant de la batterie de John Gopher y superposa un rythme. Finalement les guitares intervinrent et, pour compléter le tout, la voix de Hobbins qui se déchaînait dans « Blood on the Sheets », du sang sur les draps.

Un étrange frisson parcourut Sandy lorsqu'il entendit les premières paroles.

Baby, you cut my heart out

Baby, tu m'arraches le cœur !

Baby, you made me bleeeeed !

Baby, tu draines tout mon sang !

Il ferma les yeux, et ce fut presque comme si dix ans venaient de s'effacer, comme si rien ne s'était produit à West Mesa, comme si Nixon se trouvait à la Maison Blanche, que la guerre du Viêt-Nam faisait rage et que le Mouvement était toujours actif. Mais, même dans ce passé en lambeaux, une chose restait intacte et, au sein des ténèbres illuminées par les chansons des Nazgûl, elle lui apparaissait de plus en plus nettement.

Jamie Lynch était mort. Quelqu'un lui avait véritablement arraché

le cœur.

DEUX

I see a bad moon a-rising

I see trouble on the way

Je vois une lune funeste se lever
Je vois des ennuis en perspective.

Le shérif Edwin Theodore, que tous ses subordonnés surnommaient Notch, « l'Encoche », pour des raisons qui échappaient à Blair, était un petit individu émacié à la mine inquiétante avec son étroit visage pincé, ses lunettes aux verres non cerclés et ses cheveux gris fer qu'il ramenait en arrière. Il suffisait de le voir pour imaginer qu'il vous considérerait du haut d'un tableau en brandissant une fourche. Sandy décida de l'appeler shérif Theodore tout court.

Un shérif qui tripota sa carte de visite la plus sobre en le dévisageant avec méfiance. Pendant un moment, soumis à l'examen de ces yeux à la fois clairs et larmoyants, Sandy eut l'impression d'être réexpédié en 1969, d'avoir les cheveux longs jusqu'aux fesses et un symbole de la paix en inox suspendu à un cordon en cuir passé autour du cou. Il dut faire un effort pour se convaincre que, tout dépenaillé qu'il était, il ne devait pas avoir un aspect moins reluisant que tout autre journaliste. S'il avait un jean, c'était un jean de marque, et il n'avait pas à rougir de sa veste en velours marron côtelé même si elle commençait à dater. Il passa avec gêne une main dans son abondante chevelure brune et se félicita un court instant d'avoir, un jour lointain, sacrifié sa barbe.

Theodore lui rendit sa carte. « Jamais entendu parler d'un National Metropolitan News Network, déclara-t-il brusquement. C'est sur quelle chaîne ?

— Je ne travaille pas pour la télévision, précisa Sandy en estimant qu'il n'avait pas intérêt à jouer au plus fin. Notre siège est à New York et nous publions un magazine national qui porte sur la musique et les spectacles. Compte tenu des liens entre Lynch et le rock, c'est le genre de sujets que nous développons. »

Le shérif répondit par un grognement à peine audible. « Vous avez raté la conférence de presse que nous avons tenue il y a deux jours. La plupart de vos confrères sont repartis. Il ne s'est rien passé depuis.

— Je dois pondre un article sur le fond de l'affaire, déclara Sandy en haussant les épaules. J'aimerais vous interviewer, parler des théories qui vous sont venues à l'esprit et, si possible, aller jeter un œil

à la maison de Lynch, les lieux du crime. Avez-vous des pistes ? »

Theodore ignore sa question. « J'ai dit tout ce que j'avais à dire à vos collègues. Je n'ai rien à ajouter et je n'ai pas le temps de répéter tout ça aux retardataires. » Il parcourut son bureau du regard et fit un signe à un de ses adjoints. « Un de mes hommes va vous conduire chez Lynch et répondre à vos questions, mais je ne pourrai pas me passer de lui plus d'une heure, alors débrouillez-vous pour obtenir rapidement ce qui vous intéresse, monsieur Blair, faute de quoi le National Metropolitan News Network aura affaire à moi. C'est compris ?

— Heu... parfaitement ! » affirma Sandy.

Mais Theodore n'avait pas attendu sa réponse et, seulement quelques minutes plus tard, Sandy montait dans un véhicule de patrouille conduit par un shérif adjoint dégingandé au faciès chevalin nommé David (« Appelez-moi Davie ») Parker. Ce Parker devait avoir à peu près le même âge que Sandy, même si son front dégarni le faisait paraître plus âgé. Il avait un sourire empreint d'amabilité et une démarche qui manquait d'assurance.

« Le trajet sera long ? demanda Sandy dès qu'ils s'écartèrent du trottoir.

— Tout dépend de notre vitesse. C'est pas loin, à vol d'oiseau, mais ça va prendre un certain temps vu que nous devons emprunter un tas de petits chemins.

— C'est que... Il faut que vous soyez rentré dans une heure.

— Oh, vous bilez pas pour ça ! fit Parker en riant. Je termine ma journée et je n'ai rien d'autre à faire. Notch n'aime pas tellement les journalistes. Deux d'entre eux ont massacré son nom, après la conférence de presse.

— C'est pas Theodore ?

— Si, mais c'est Edwin, pas Edward. »

Sandy s'assurait de ne pas avoir commis la même erreur quand l'adjoint ajouta : « À propos de noms, vous êtes bien Sandy Blair, pas vrai ? L'écrivain ?

— Heu, ouais...

— J'ai lu vos livres. Deux, en tout cas.

— Lesquels ? demanda un Sandy stupéfait.

— *Plaies béantes* et *Dérobade*. Ça vous étonne ?

— En effet. »

Parker lui adressa un regard oblique. « Les flics savent lire, voyez ? Certains, en tout cas. Et ce coin n'est pas aussi paumé que les New-Yorkais dans votre genre semblent le croire. Des films sont arrivés jusqu'ici, ainsi que des livres, des journaux et même du rock'n'roll.

— Je ne voulais pas... » Sandy jugea préférable de ne pas insister. « Qu'avez-vous pensé de ces romans ?

— *Plaies béantes* est un peu trop déprimant à mon goût. Mais vous avez du style, je vous l'accorde. Et je n'ai pas aimé la fin de *Dérobade*.

— Tiens donc, pourquoi ? » voulut savoir Sandy, surpris de débattre des qualités de son premier roman avec un shérif adjoint qui le conduisait vers une scène de crime perdue dans les forêts du Maine.

« Parce que votre héros est vraiment trop con. Ça rime à quoi, ce cirque ? Il se dégoté enfin un boulot potable, il gagne un peu d'argent, il se conduit en mec responsable pour la première fois de sa vie, et voilà qu'il renonce à tout ça ! Pour quoi ? Il ne serait même pas fichu de le dire. À la fin, si je m'en souviens bien, il s'engage dans une rue en se demandant où elle mène. Il laisse tomber tous ceux qui comptaient sur lui et va se retrouver sans boulot, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid.

— Mais c'est ça, l'important ! Ça ne le trouble pas le moins du monde. C'est un happy end. Il est libre. Finalement. Il a mis un terme à toutes les compromissions.

— Je me demande pour combien de temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand avez-vous écrit ça ?

— J'ai dû commencer ce roman en 69, à quelque chose près, mais je n'ai eu le temps de le terminer qu'après avoir quitté le *Hog*, il y a sept ans.

— Eh bien, ces histoires de mecs qui se débarrassent de toutes leurs entraves c'était super à l'époque, mais j'aimerais savoir combien de temps ça a duré. Qu'est-ce que votre personnage pense de la pauvreté, après avoir dû se serrer la ceinture pendant une dizaine d'années ? Où est-ce qu'il crèche, de nos jours ? Je parie qu'il n'a plus l'occasion de tirer des coups aussi souvent que dans votre bouquin. Je voudrais voir comment il se démerde dans le monde actuel, l'ami. Je suis certain qu'il a renoncé à tous ses idéaux.

— *Touché*, fit tristement Sandy. D'accord, le roman pêche par un excès de naïveté. Qu'est-ce que je pourrais avancer pour ma défense ? C'était une réflexion sur cette époque et son contexte social. Vous n'avez pas connu ça...

— Nous avons à peu près le même âge.

— Nous n'étions peut-être pas du même côté des barricades.

— Je n'ai été ni d'un côté ni de l'autre, vu que je me faisais canarder au Viêt-Nam pendant que vous et vos potes preniez votre pied en vous camant et en baisant à tout va. »

Si le shérif adjoint souriait toujours, l'amertume présente dans sa voix mettait Sandy mal à l'aise.

« C'est pas moi qui vous ai envoyé au casse-pipe », protesta-t-il. Mais le sujet était gênant, et il préféra en changer. « Parlons plutôt de l'affaire Lynch. Alors, qui a fait le coup ? »

Le rire de Parker fut chaleureux. « C'est là que le bât blesse. Bordel, on n'en sait fichtre rien ! »

Ils avaient quitté un peu plus tôt la route principale pour s'enfoncer dans un bois touffu, et ils roulaient sur une étroite route de terre qui serpentait entre des arbres orange et rouille sous la clarté de cette fin d'après-midi. Malgré les cahots, Sandy posa son carnet sur ses genoux et l'ouvrit. « Vous pensez que le tueur est du coin ? »

Parker démontra ses talents de pilote en accélérant pour négocier un tournant en épingle à cheveux. « J'en doute. Lynch ne frayait pas avec la population locale. L'état de cette route prouve qu'elle est peu fréquentée. Il tenait à sa tranquillité, je suppose. Oh, il est probable qu'il y a eu des tensions entre cet homme et ses voisins ! Il gardait ses distances avec tout le monde, ici, mais personne n'avait la moindre raison de le buter, et encore moins de le faire... eh bien, de cette façon.

— Vous voulez dire, en lui arrachant le cœur ? » Sandy le nota, des lettres qu'un cahot métamorphosa en gribouillis.

Parker le confirma de la tête. « Nous sommes dans le Maine, ici. Ce genre de trucs, c'est bon pour les types qui vivent à New York ou en Californie.

— L'a-t-on retrouvé ?

— L'arme du crime ?

— Son cœur

— Non. Ni l'un ni l'autre.

— Entendu, ce n'est donc pas un gars du coin. Avez-vous dressé une liste de suspects ? Vous devez suivre des pistes.

— Disons que nous tentons d'approfondir diverses théories. Mais ça ne colle pas. Nous avons tout d'abord pensé à un cambriolage qui avait mal tourné. Même si Lynch ne bossait plus dans le showbiz, il restait bourré de fric. Le hic, c'est que rien – jusqu'à preuve du contraire – n'a été emporté.

— Si, son cœur.

— Exact. L'autre possibilité qui nous est venue à l'esprit, c'est une histoire de drogue. Savez-vous que ce type a été condamné à deux reprises pour trafic de stupéfiants ? »

Sandy le confirma de la tête. « Il est bien connu qu'il fournissait du hasch et de la coke à ses groupes. Il y aurait un rapport ?

— Peut-être. Selon des rumeurs, Lynch organisait des orgies et gardait toujours de la came sous la main. Vu que nous n'avons rien trouvé, il est possible qu'on l'ait descendu pour lui piquer son stock. »

Sandy le coucha par écrit. « D'accord. Quoi d'autre ?

— Il y a encore deux ou trois trucs plutôt étonnants, au sujet de ce meurtre.

— Dites-moi tout.

— Je vais faire mieux. Je vais vous les montrer. Nous y sommes. »

Ils franchirent un autre tournant ainsi que la cime d'une colline, et ils eurent alors la villa de Jamie Lynch devant eux. Parker arrêta le véhicule sur les gravillons de l'allée circulaire et Sandy en descendit.

Cernée de toutes parts par la forêt, la maison s'étendait confortablement au cœur de l'exubérance automnale du feuillage. Il s'agissait d'une construction moderne et de bon goût, un mélange de pierre et de bois naturel, avec sur le côté une cour intérieure aux dalles de grès rouge surmontée d'une grande terrasse extérieure. Une douzaine de marches en bois brut menait de l'allée à la porte d'entrée. Des volets condamnaient les fenêtres et un grand arbre dépassait de la toiture.

« Il y a également un ruisseau qui traverse le séjour, précisa Parker. C'est encore plus impressionnant la nuit, car tout est illuminé.

— Pouvons-nous entrer ? »

Parker extirpa un trousseau de clés de sa veste. « C'est bien pour ça que nous sommes là. »

Ils empruntèrent la porte principale. L'intérieur était lambrissé et moqueté. Chaque pièce se situait à un niveau légèrement différent des autres, et ils devaient constamment monter ou descendre quelques marches. Sandy n'aurait pu dire combien on comptait de niveaux. Parker lui fit effectuer un rapide tour du propriétaire. Il y avait des lucarnes, des fenêtres en vitraux, et – comme annoncé – un ruisseau qui coulait dans le séjour en contournant le tronc du vieil arbre. La cuisine était moderne et impeccable. Les lits des quatre chambres avaient des matelas d'eau, un miroir au plafond et une cheminée. Quant à la chaîne hi-fi, elle était à tomber par terre.

Des disques occupaient un mur entier et des enceintes avaient été installées dans chaque pièce. Tout était commandé à partir du séjour, de la chambre du maître ou de son bureau, expliqua Parker. Il montra à Sandy le cœur du système dissimulé derrière un panneau coulissant du lambris de l'immense séjour. On se serait cru sur la passerelle de commandement de l'*Enterprise*. Les enceintes principales étaient plus hautes que Parker, et presque plates. « On aurait pu sonoriser Woodstock, avec tout ça, déclara un Sandy sidéré. C'est du matos de concert.

— La puissance est au rendez-vous, confirma Parker. C'est d'ailleurs un des points intrigants de l'affaire.

— Comment ça ?

— On va y arriver. Laissez-moi terminer la visite des lieux. Venez. » Ils regagnèrent l'entrée et Parker déplaça un autre élément mural pour révéler de multiples voyants et interrupteurs.

« Le système de sécurité. Lynch avait fait installer des alarmes sur les alarmes. Un vrai parano. Comme s'il savait que quelqu'un voulait

le dessouder. Des protections qui ne se sont pas déclenchées. Personne n'est entré par effraction. La mort est passée par la grande porte.

— Ce qui veut dire que Lynch l'a ouverte à son assassin ?

— Tout l'indique. C'est soit une connaissance, soit sa conseillère Avon.

— Continuez.

— Bon, voilà ce que nous avons pu reconstituer. Les tueurs, s'ils sont plusieurs, arrivent en bagnole sans se cacher, descendent du véhicule et gravissent les marches du perron. Lynch va à leur rencontre et les fait entrer. Aucune serrure n'a été forcée. Tous se rendent dans le séjour, et c'est là que ça se corse. Une dispute éclate, nous avons relevé des traces de bagarre et nous pensons que Lynch a été rapidement maîtrisé puis traîné jusqu'à son bureau, inconscient ou hors de combat, peut-être déjà mort... même si nous estimons que c'est improbable. Les marques visibles sur le tapis du séjour démontrent qu'on l'a traîné. Vous n'avez pas encore vu son bureau. Suivez-moi. »

Sandy lui emboîta docilement le pas et, lorsqu'ils retraversèrent le séjour, Parker lui désigna le tapis avant de reprendre ses clés pour déverrouiller la porte du bureau.

Le cabinet de travail de Jamie Lynch était une pièce intérieure trois fois plus longue que large, avec une lucarne inclinée dans les hauteurs mais pas une seule fenêtre. Le mobilier se résumait à un gros bureau d'acajou en forme de fer à cheval, un fauteuil et une vingtaine de meubles-classeurs noirs qui juraient un peu sur la moquette d'un blanc laiteux. Des carreaux en miroir incrustés de volutes décoratives tapissaient un long mur du sol au plafond, afin d'amplifier la sensation d'espace. Le reste des parois était occupé par des couvertures de magazines parlant en bien ou en mal des groupes qu'il représentait, des photographies de Lynch en compagnie de diverses célébrités, des affiches de concerts, des tracts politiques, des agrandissements de pochettes d'album, des posters publicitaires. Sandy les regarda avec un léger tiraillement de nostalgie. Il pouvait voir côte à côte le Che et Janis Joplin. Nixon vendait des bagnoles d'occasion à côté de l'illustration qualifiée de pornographique qui avait entraîné l'annulation d'un concert d'American Tacos et failli de peu provoquer une émeute. De vieilles affiches du Fillmore couvraient le mur nord, derrière le bureau. « Une sacrée collection », commenta Sandy.

Parker s'était assis au bord du bureau. « C'est ici qu'ils l'ont exécuté. »

Sandy en oublia la décoration. « Sur ce meuble ? »

Un hochement de tête. « Ils s'étaient munis de cordes. Ils l'ont ligoté sur le plateau, les bras et les jambes en croix, une boucle autour de chaque membre. » Il tendit le doigt. « Voyez son sang sur le tapis. »

Il désigna une grande tache irrégulière près d'un pied du meuble, et deux autres plus petites sur son pourtour. Elles ressortaient vraiment sur la blancheur de la moquette, à présent que Parker les lui avait montrées.

« Je me serais attendu à en voir bien plus, fit remarquer Sandy.

— Ah ! Voilà une remarque très pertinente. Lynch a perdu énormément de sang, mais notre tueur est méticuleux. Il a arraché une des affiches et l'a étalée sous sa victime, pour protéger le meuble. On peut voir son emplacement. » Il inclina la tête.

Sandy se tourna et repéra un rectangle plus clair sur le mur est, entre les affiches les plus hautes, à environ trois mètres d'eux. Il fronça les sourcils, troublé sans pouvoir en déterminer la raison.

« Bizarre. Comment le corps a-t-il été découvert ?

— La musique était trop forte. »

Sandy sortit son carnet. « La musique ?

— Soit Lynch écoutait un disque quand la mort a sonné à sa porte, soit son assassin a mis la chaîne pour couvrir ses hurlements. Dans un cas comme dans l'autre l'album passait en boucle, et à fond. Comme vous l'avez dit vous-même, ce n'est pas la chaîne hi-fi de M. Tout-le-monde. Il était à peu près trois heures du matin, quand nous avons reçu un coup de fil du voisin le plus proche, un type qui vit à environ huit cents mètres d'ici et voulait porter plainte pour tapage nocturne.

— C'était fort à ce point ?

— C'est rien de le dire. Et complètement idiot. À une ou deux minutes près, notre homme aurait pu croiser l'assassin sur ce chemin de terre. Ce qui ne colle pas avec le reste. Celui, celle ou ceux qui ont commis ce crime ont été très prudents. Pas d'empreintes, pas d'arme du crime, pas de cœur, très peu d'éléments matériels, aucun témoin. Nous avons relevé une empreinte de pneumatique, mais d'un modèle trop courant pour être utile. Alors, pourquoi mettre le volume à fond ? Si c'était pour couvrir les hurlements de la victime, pourquoi ne pas avoir coupé le son juste après sa mort ?

— Je compte sur vous pour me le dire.

— J'en suis incapable, reconnut l'adjoint. Mais j'ai une idée. Je verrais bien un sacrifice rituel perpétré par un de ces cultes hippies. »

Sandy le dévisagea avant d'émettre un rire hésitant. « Quels cultes hippies ? »

Parker le considérait avec sagacité. « Blair, vous ne pensez tout de même pas que tous les journalistes qui viennent fouiner dans le coin ont droit à une visite guidée de ce genre ? Je vous ai réservé un traitement de faveur parce que je compte sur vous pour me refiler quelques tuyaux en échange. Vous savez des trucs que j'ignore. C'est évident. Alors, allez-y, parlez. »

Sandy en était abasourdi. « Mais, je n'ai rien à dire ! »

Parker mâchonna sa lèvre inférieure. « Je vais vous révéler un truc qui doit absolument rester entre nous. Prenez-vous l'engagement de ne pas le mentionner dans votre article ? »

— Je ne sais pas trop. Et je ne tiens pas tellement à obtenir des informations top-secret. Pourquoi gardez-vous ça pour vous, au fait ?

— Depuis que la mort de Lynch a été rendue publique, nous comptons déjà trois dérangés du bulbe qui ont téléphoné pour passer aux aveux. Il y en aura d'autres. Nous savons que leurs confessions sont bidons parce que aucun de ces tarés ne peut répondre à certaines de nos questions. Je suis disposé à vous en poser une et à vous fournir la réponse.

— D'accord, je marche.

— Nous leur demandons le nom du groupe qui passait sur la chaîne. La réponse...

— Bon Dieu ! l'interrompt Sandy. C'est les Nazgûl, pas vrai ? »

Il avait dit cela sans réfléchir, certain d'avoir vu juste.

L'expression du shérif adjoint à la face chevaline avait changé et son regard se faisait inquisiteur.

« Voilà qui est très intéressant, Blair. Si vous me disiez comment vous l'avez appris ? »

— Je... J'ai deviné. C'est logique, non ? Lynch était leur manager. L'album... Je parie que c'était *Music to Wake the Dead* ? »

Ce que Parker confirma de la tête.

« Ecoutez le premier morceau. Ils parlent d'arracher le cœur de quelqu'un. Ça m'a paru tellement... je ne sais pas, si... »

— Approprié, compléta Parker avec un léger froncement de sourcils suspicieux. J'ai écouté le disque, et j'ai moi aussi relevé cette coïncidence. Ça m'a donné matière à réflexion. Manson et sa bande... N'y a-t-il pas également un rapport avec un disque ?

— L'Album Blanc des Beatles. Manson croyait y entendre des choses, des messages qui lui étaient destinés, des instructions qu'il devait suivre.

— Ouais, j'étais plus ou moins au courant et je me suis procuré des bouquins à la bibliothèque municipale. Mais il saute aux yeux que vous savez bien plus de choses que moi sur la question. C'est pour ça que vous pouvez nous être utile. Qu'en dites-vous ? Est-il possible que ce soit une affaire du même genre ? »

Sandy haussa les épaules. « Manson est en prison. Il est vrai que des membres de sa "famille" sont toujours en liberté, mais ils se trouvent principalement en Californie. Pourquoi traverseraient-ils tout le pays pour venir exécuter Jamie Lynch dans le Maine ? »

— Il y a d'autres cultes de cinglés, non ?

— Je ne sais pas. Ça fait un sacré bail que je n'ai pas rencontré un seul illuminé, alors je serais bien en peine de vous dire qui a pu

commettre un acte pareil. Mais vu qu'il existe un rapport avec les Nazgûl... Ce sont nécessairement des gens de notre âge, pour que ce groupe soit à l'origine de leurs obsessions. Il s'est formé dans les années soixante et a été dissout il y a plus de dix ans. *Music to Wake the Dead* a été leur dernier album. Ils n'ont plus interprété ou enregistré un seul morceau, après West Mesa. »

Parker gardait les paupières mi-closes. « Ce que vous venez de me dire est également plein d'intérêt, l'ami. Continuez. C'est quoi, West Mesa ?

— Vous voulez rire ? » Parker secoua la tête. « Bordel, tout le monde sait ce qui s'y est passé ! C'est tristement célèbre. Vous n'avez pas vu le reportage, à la télé ? Ils ont même tourné un documentaire.

— La réception laissait à désirer, au Viêt-Nam.

— Vous n'êtes pas un amateur de rock, à ce que je vois. Le concert de West Mesa est un des trois plus grands rassemblements de ce genre. Woodstock a été l'aube, Altamont le crépuscule et West Mesa la nuit cauchemardesque. En septembre 1971, soixante mille personnes se sont retrouvées à ciel ouvert près d'Albuquerque. Un nombre de participants modéré, si on compare aux autres concerts. Les Nazgûl étaient la tête d'affiche. En plein milieu de leur passage, un inconnu armé d'un fusil a fait exploser le crâne du chanteur, Patrick Henry Hobbins. La panique qui a suivi a été fatale à huit autres personnes, mais il n'y a eu qu'un seul coup de feu. L'assassin s'en est tiré. Il s'est évaporé dans la nuit, et les Nazgûl n'ont plus joué une seule note. *Music to Wake the Dead* avait déjà été enregistré, et l'album est sorti environ trois semaines après le drame. Préciser qu'il a rapporté une montagne de fric serait superflu. Lynch et la maison de disques ont exercé d'énormes pressions sur les Nazgûl survivants pour qu'ils préparent un album à la mémoire de Hobbins, ou qu'ils lui trouvent un remplaçant et reprennent leurs tournées, mais ils ont refusé. Sans Hobbins, il n'y avait plus de Nazgûl. West Mesa a mis un terme à tout ça, et également à la carrière de Jamie Lynch. C'est lui qui avait organisé ce concert, après tout.

— Intéressant, répéta Parker. Nous avons donc deux meurtres non résolus sur les bras.

— À treize ans d'intervalle ? Je ne vois pas le rapport.

— Vraiment ? Laissez-moi vous parler de l'affiche. »

Sandy se contenta de le considérer en ouvrant de grands yeux.

« Notre tueur est si méticuleux qu'il va prendre une des affiches fixées au mur et l'utilise comme une nappe pour protéger le bureau pendant l'immolation de Lynch. Elle était en sale état, mais un bon nettoyage nous a permis de reconnaître une lithographie déprimante de paysage crépusculaire désertique. Au-dessus du soleil couchant quatre sombres silhouettes chevauchent des sortes de lézards volants,

des dragons ou des bestioles du même genre, en plus moche. On peut lire tout en bas...

— Je sais, l'interrompt Sandy. Doux Jésus. C'est *Nazgûl* et *West Mesa*, pas vrai ? L'affiche de ce concert. Mais c'est impossible... c'est nécessairement une simple coïncidence »

Cependant, tout en disant ces mots, Sandy se tourna et comprit ce qui l'avait tracassé quand Parker lui avait désigné l'emplacement vide sur le mur du bureau.

« Non, j'ai tort ! Ce n'est pas une coïncidence ! L'assassin de Lynch n'aurait eu qu'à tendre la main pour prendre la première des affiches placardées derrière le bureau. Mais il s'est déplacé et a même dû grimper sur quelque chose pour récupérer celle-ci.

— Pour un baba-cool, vous n'êtes pas si bête que ça.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut signifier ? »

L'adjoint, qui s'était assis au bord du bureau, se leva et soupira.

« Je comptais sur vous pour me le dire, Blair. J'espérais qu'il suffirait de vous parler de l'affiche et de l'album pour qu'une ampoule s'allume au-dessus de votre tête et que vous me révéliez l'existence d'un culte mystérieux qui vénère les Nazgûl et va débiter des gens en morceaux au rythme de leur musique. Ça m'aurait sacrément simplifié la vie, croyez-moi. Mais rien ne vous vient à l'esprit, je présume ?

— Pas pour l'instant.

— Alors, il va falloir remonter à la source. Convoquer ces musiciens et les interroger.

— J'ai une meilleure idée. Laissez-moi m'en charger. » Parker grimaça. « Je ne plaisante pas. Ça fait partie de mon job, interviewer les gens qui ont connu Lynch, écrire une sorte de rétrospective sur ce type et son époque. Débuter par les Nazgûl est logique. Si ce groupe ou sa musique font l'objet d'une sorte de vénération, ne sont-ils pas les mieux placés pour le savoir ? Je m'engage à vous communiquer toutes mes découvertes.

— Avez-vous été formé aux techniques d'interrogatoire ?

— Interrogatoire mon cul ! Moi c'est moi, et vous c'est vous. Et il ne fait aucun doute que les Nazgûl se confieront plus facilement à moi qu'à un représentant de la loi. On avait une maxime, au bon vieux temps : *Un hérisson est mieux placé qu'un poulet pour dénicher des infos.* »

L'adjoint sourit. « Vous marquez un point. Je ne sais pas. Faut que j'en parle à Notch. C'est possible. Le lien avec les Nazgûl est quand même tiré par les cheveux, et nous avons un tas de pistes plus sérieuses à suivre, de gens à interroger. Éplucher la correspondance et les dossiers de la victime s'impose. Ils étaient nombreux à ne pas pouvoir l'encadrer. Notch acceptera sans doute, si je le lui conseille. Je peux compter sur vous pour nous retransmettre tout ce que vous

trouverez ?

— Parole de scout, répondit Sandy en levant la main.

— Vous ne ressemblez pas tellement à un scout », fit remarquer Parker.

En souriant, Sandy garda la main levée mais abaissa trois doigts et écarta les deux derniers en un V familial.

« On fait la paix ? »

Parker opina. « Je vais voir ce que je peux faire. Vous êtes certain de vous en tirer ? J'ai un mauvais pressentiment. Un de ces musiciens pourrait être le tueur. Ou les trois. Lynch faisait quinze centimètres et vingt kilos de plus que vous, et il n'a pas pu résister.

— Je ne prendrai aucun risque inutile, rassurez-vous. En outre, j'ai déjà interviewé ces types. La première fois en 1969, la deuxième en 1971. Ce ne sont pas des tueurs. S'ils sont mêlés à tout ça, c'est plutôt en tant que victimes potentielles, non ? D'abord Hobbins, et à présent Lynch.

— Quelqu'un ne doit pas aimer leur musique.

— Ce qu'ils faisaient était super, monsieur l'adjoint. Vous devriez vous repasser cet album et y chercher autre chose que des indices. Ça tient vraiment la route. Ecoutez les riffs de guitare de Maggio dans "Ash Man", la batterie de John Gopher et aussi les paroles. Surtout la face B, bon sang ! Il n'y a qu'un seul morceau, et c'est devenu un classique, même s'il est bien trop long pour être passé en entier à la radio. Personne ne leur est arrivé à la cheville, ni avant ni après. Ils étaient si bons que tous en avaient peur. Je pense parfois que c'est le mobile de ce qui a eu lieu à West Mesa, que c'était un coup de Hoover, de cette putain de CIA ou de salopards du même genre. Les autorités ont paniqué en se disant qu'avec son charisme Hobbins convertissait les gens au message transmis par ses chansons. Ce coup de feu n'a pas fait disparaître qu'un homme ou un groupe, mais un idéal, la totalité d'un mouvement.

— Moi, je préfère Johnny Cash, déclara un Parker laconique. Bon, je vais vous ramener en ville et – avant de changer d'avis – tenter de convaincre Notch de vous laisser agir seul.

— Vous devez avoir conscience que son aval est superflu, fit remarquer Sandy en souriant. La constitution est toujours en vigueur, que je sache, et je peux par conséquent aller poser des questions à qui je veux, que cela plaise ou non à votre supérieur hiérarchique.

— Je vous déconseille de le lui rappeler. »

Ils éteignirent la maison avant de regagner le véhicule de patrouille et Sandy s'attarda dans le séjour. La nuit était tombée et il voyait à travers les lucarnes le cercle un peu plus clair de la lune, dont la clarté était teintée par les vitraux. Découvrir les lieux sous ce jour emplît Sandy d'une indicible angoisse. Pendant une seconde les clapotis du

ruisseau lui firent penser au sang s'échappant de la bouche d'un homme en proie aux affres de l'agonie, les bruissements des feuilles qui raclaient la lucarne aux crissements de ses ongles sur le plateau d'un bureau. Mais ce fut bref et ces sons redevinrent de simples bruits d'eau et de feuillage, et Sandy se reprocha sa stupidité.

À l'extérieur, Parker avait déjà mis le contact et les phares du véhicule l'éblouirent lorsqu'il descendit maladroitement les marches. S'il l'avait souhaité, il aurait pu entendre de la musique s'élever de la maison obscure et déserte qu'il laissait derrière lui, les roulements de tonnerre lointains de la batterie et les gémissements désespérés des guitares et de la voix, ainsi que des bribes de phrases s'échappant de la bouche d'un homme depuis longtemps décédé.

Mais c'était bien le dernier de ses désirs.

TROIS

*It's not often easy, and not often kind
Did you ever have to make up your mind ?*

Ce n'est pas si facile, ni si agréable
As-tu déjà été obligé de te décider ?

Sandy se trouva une chambre dans un motel des faubourgs de Bangor. Un établissement un peu trop économique et miteux à son goût – étant donné que Jared Patterson rembourserait ses notes de frais, il n'aurait voulu fréquenter que des palaces – mais l'entretien avec Notch avait été bien plus long et animé que prévu, lorsqu'il avait précisé que l'aide qu'il proposait n'incluait ni le renoncement à l'éthique journalistique ni la divulgation de ses sources.

À son arrivée à Bangor il était si fatigué qu'un lit, n'importe lequel, serait le bienvenu. Aussi arrêta-t-il sa Mazda dès qu'il put lire les mots CHAMBRES LIBRES.

Par chance, Jared Patterson n'avait pas fait changer son indicatif sur liste rouge depuis quatre ans, et ce fut en éprouvant une vive satisfaction que Sandy le réveilla d'un sommeil aussi paisible que profond.

« Tu t'es foutu dans de sales draps, Patterson, déclara-t-il gaiement. C'est ma fille qui est couchée dans ton pieu et je t'informe quelle n'a que quinze ans. On va t'expédier en taule et balancer la clé...

— C'est qui, bordel ? » demanda Jared à la fois paniqué et confus.

Et Sandy put le voir se redresser d'un bond dans son lit, en slip kangourou.

« Tsk ! Tu me fais énormément de peine. Ici Clark Kent en mission dans le Maine, patron. Ton journaliste vedette. Tu ne reconnais pas ma voix ?

— Oh, Seigneur ! Sept ans... et j'avais presque oublié tes blagues débiles, Blair ! Qu'est-ce que tu veux, bordel ? Sais-tu seulement l'heure qu'il est ?

— Trois heures dix-sept, très exactement. Je me suis payé une montre digitale. Il y a trois ans, un salopard m'a piqué ma Spiro(1). Incroyable, non ? J'ai besoin d'infos que tu trouveras à la morgue du Hog. Note ce numéro. »

Sandy entendit échanger quelques paroles à l'autre bout du fil. À en juger par le timbre de sa voix, la fille ne devait effectivement pas avoir plus de quinze ans.

« C'est bon, déclara finalement Patterson. J'ai de quoi écrire. Donne-le-moi. »

Sandy le lui donna. « Ce qu'il me faut, c'est les adresses actuelles des trois Nazgûl survivants. Au cas fort probable où les reines du disco qui bossent pour toi ne sauraient pas de qui il s'agit, ils s'appellent Peter Faxon, Rick Maggio et John Slozewski. Si tes clowns tiennent vos dossiers à jour, l'info devrait être là. Rappelle-moi le plus rapidement possible. J'ai fait tout ce que je pouvais faire, ici, et je n'ai aucune envie de moisir dans un trou pareil.

— Bien sûr, bien sûr. Eh, pendant qu'on y est, tu ne veux pas les coordonnées des membres des autres groupes de Lynch ?

— Non.

— Todd Oliver était bien le chanteur d'American Tacos, non ? Il tourne avec Glisten, de nos jours. Tu devrais l'interviewer, comme ça on aurait un nom toujours d'actualité au milieu de toutes ces reliques d'un passé révolu.

— Todd Oliver peut aller se faire foutre. Ce mec n'a pas une once d'amour-propre. S'il se produit avec Glisten, c'est qu'il est prêt à n'importe quelle compromission. Je refuse d'interviewer un mec qui se trémousse sur scène en combinaison de lamé argent. Les Nazgûl et c'est tout. T'as pas à en connaître les raisons, mais cette histoire s'annonce bien plus intéressante qu'on ne le pensait. Embrasse ta Lolita pour moi. Bye. »

Il raccrocha, en souriant.

Un sourire qui s'effaça presque aussitôt dans le silence de cette chambre de motel miteuse. Bien que fourbu, Sandy n'espérait pas trouver rapidement le sommeil et il hésitait à éteindre. Il envisagea un court instant d'appeler Sharon, là-bas à Brooklyn, avant d'y renoncer sans seulement avoir tendu la main vers le téléphone. Il savait qu'elle s'emporterait contre lui, s'il la réveillait à une heure pareille, surtout lorsqu'elle apprendrait qu'il n'avait rien de particulier à lui dire. Il soupira. Pour la première fois depuis bon nombre d'années il aurait aimé fumer un joint, pour se détendre, mais c'était une pensée futile. Il y avait si longtemps qu'il s'était acheté une conduite qu'il n'aurait pas su où trouver un revendeur.

Se remémorer ces connaissances perdues le guida vers d'autres souvenirs. Il prit son carnet et parcourut du regard les noms et les indicatifs qu'il avait notés avant son départ. Vieux amis, contacts, informateurs. La plupart des numéros ne devaient plus être attribués, et les gens avaient tendance à déménager. Mais s'il en avait besoin – et on ne pouvait jurer de rien en de telles circonstances – ce serait un point de départ pour remonter leur piste.

Il s'attarda sur un numéro et finit par sourire. Il savait que Maggie ne s'offusquerait pas d'un appel à cette heure indue, sauf si elle avait

changé du tout au tout. Il décrocha et le composa.

Pour faire chou blanc, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Mais les renseignements de Cleveland avaient toujours une Margaret Sloane dans leurs registres et Sandy nota son indicatif, en espérant qu'il s'agissait de son amie. Il le fit et écouta les sonneries.

À la dixième, quelqu'un décrocha et grommela d'une voix ensommeillée et familière : « Ouais ? »

— Salut, Maggie, c'est Sandy !

— Mon Dieu ! Sandy ? Sandy Blair ! » Chaque mot paraissait la réveiller un peu plus et la joie qui filtrait dans sa voix lui réchauffait le cœur. « Seigneur, c'est bien toi ! Tu es en ville ? Dis-moi que tu es ici ! »

— Je crains bien que non. Je me trouve dans le Maine, imagine un peu ! Tu auras également des difficultés à le croire, mais je bosse de nouveau pour Jared.

— Ce débile ?

— Ouais, enfin, à titre exceptionnel. Quelqu'un a buté Jamie Lynch et j'écris un papier là-dessus. Tous les membres de la vieille équipe ont quitté le *Hog* en 76, et je suis le seul qualifié pour pondre un article valable. Je compte aller interviewer les Nazgûl, quoi qu'ils aient pu devenir, et je me suis dit que je pourrais peut-être faire un crochet par Cleveland.

— T'as intérêt à t'arrêter et à passer me voir, t'entends ? Il y a combien, trois ans ? J'ai lu tes livres. Cette Sarah, c'est moi, pas vrai ? Dans *Ce que cherche Kasey* ?

— Bon sang, non ! Il s'agit d'une œuvre de pure fiction et toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. C'est précisé sous le copyright.

— Enfoiré, fit-elle avec tendresse. Au moins as-tu reconnu qu'elle était bonne au pieu.

— C'est le cas.

— Pourquoi l'avoir tuée, alors ?

— Tu ne trouves pas que c'est plus poignant comme ça ?

— Je t'en foutrai, moi, du poignant ! Tu vas vraiment passer ?

— Je ne peux rien te promettre. Je n'ai pas la moindre idée du coin où les Nazgûl ont pu aller se fourrer. S'ils se sont installés à Guam, je devrai me déplacer par la voie des airs. Mais si je peux utiliser ma voiture, je ferai un détour pour te voir.

— Ta voiture, hein ? Tu as toujours la Hogmobile ? »

Sandy ne put s'empêcher de rire. La Hogmobile était une Mustang 66 verte tapissée d'autocollants, les fleurs qu'ils n'avaient pas utilisées en 68 pour la campagne de McCarthy. Elle avait pratiquement atteint 300 000 kilomètres avant de rendre l'âme et d'aller galoper dans les verts pâturages où se rendent les Mustang décédées. « Elle nous a quittés il y a un certain temps déjà, annonça-t-il. J'ai un bolide

flambant neuf, à présent.

— C'est une bien triste nouvelle. Ce sont toujours les meilleures qui s'en vont les premières. Enfin. Comment as-tu baptisé sa remplaçante ?

— Baptisé ? Je... eh bien, à vrai dire elle n'a pas de nom. »

Un aveu qui le surprit. Il avait la Mazda depuis près de deux ans. Quand avait-il cessé de donner un nom à ses voitures ? Il l'avait toujours fait depuis la toute première, une coccinelle noire rouillée achetée à dix-sept ans et immédiatement appelée le Cafard.

« Y a rien qui cloche, j'espère ? demanda Maggie. Tu me sembles bizarre.

— Non, tout va bien. J'étais là à bavarder avec toi quand j'ai brusquement pris conscience d'avoir peut-être un peu plus vieilli que je ne veux l'admettre. Mais oublie ça. Qu'est-ce que tu deviens ? »

Elle le lui expliqua, et ils parlèrent d'amis communs partis de-ci de-là avant de broder sur le thème du bon vieux temps, et cinq heures du matin arrivèrent sans que Sandy eût rien remarqué. « Cet appel va coûter une petite fortune... enfin, pas si petite que ça, dit-il avant de mettre un terme à leur conversation. Heureusement que Jared doit régler tous les frais. Je passerai te voir dès que possible.

— Tu y as intérêt », répondit Maggie. Et ce fut en se sentant euphorique que Sandy raccrocha. Il était également épuisé, et il n'eut aucune difficulté à s'endormir pour bénéficier d'un sommeil sans rêves.

La sonnerie du téléphone le réveilla en sursaut peu avant midi.

« Je voudrais une pizza aux poivrons mais sans anchois, fit la voix.

— Tu es bien trop gros pour bouffer des pizzas, Jared, rétorqua Sandy en prenant son carnet. Tu as les adresses ?

— Ouais. Tu vas avoir un tas de bornes à te taper. John Slozewski vit à Camden, New Jersey. Maggio est à Chicago et Peter Faxon a une grande propriété à Santa Fe, Nouveau-Mexique. Tu veux qu'on te prenne les billets d'avion ?

— Non, j'irai en bagnole.

— En bagnole ? Ça va te prendre une éternité !

— Tu oublies que j'ai tout mon temps. Mais ne te plains pas, je te permets de réaliser de sacrées économies. Bon, file-moi ces adresses. Les téléphones aussi, si tu les as. »

Il les nota avec soin, prit l'engagement de ne plus appeler Jared à des heures indues – croix de bois, croix de fer – puis raccrocha.

Un peu plus loin sur la route se trouvait une International House of Pancakes où il commanda du bacon, des œufs et des litres de café. Ce qui lui permit de se sentir redevenir un homme, ou presque, même si son ventre clapotait un peu lors du retour vers le motel. Il boucla rapidement ses bagages, s'assit au bord du lit et appela Sharon à son

travail.

« Je suis plutôt débordée en ce moment, déclara-t-elle. Ça ne peut pas attendre ? »

— Non, car je vais libérer ma chambre et partir pour le New Jersey, et je ne sais pas quand j'aurai une autre possibilité de te rejoindre. »

Il lui communiqua en peu de mots son itinéraire, mais elle l'interrompit dès qu'il prononça le nom de Lynch.

« Écoute, Sandy. Ce n'est pas que je m'en fiche – tout ce que tu fais m'intéresse – mais ce n'est vraiment pas le moment. Je suis avec un client, et j'ai déjà pris du retard pour une visite. Rappelle-moi ce soir. Oh, au fait, Alan a appelé ! » Alan était son agent littéraire. « On ne peut pas dire qu'il soit enthousiasmé par ta reconversion en détective privé, lui non plus. Il faut que tu le joignes au plus vite. »

— Génial !

— Laquelle de tes idoles répétait constamment : “Tu étais informé des dangers quand tu as accepté cette mission ?”

— Super Chicken, marmonna Sandy.

— Ah ! Je savais que ça ne pouvait être que lui, ou Gene McCarthy.

— Entendu, j'appellerai Alan. Merci de m'avoir fait la commission. »

Comme toujours, Alan Vanderbeck était en ligne. Sandy s'arma de patience et se détendit en se répétant que c'était l'argent de Jared Patterson qui s'envolait en fumée. Finalement, Alan put le prendre. « Tiens donc, l'inconscient prodigue ! Par toute la création, explique-moi à quoi tu penses ! »

— Je suis moi aussi absolument ravi de t'avoir au bout du fil, Alan. As-tu reçu les belles promesses de Patterson par écrit ? J'ai laissé un message sur ton répondeur.

— Évidemment, que je les ai reçues ! Il te promet la une, aucun caviardage, tout le temps qu'il te faudra et le meilleur tarif du *Hog*. Peut-être souhaites-tu savoir combien ça représente ? Cinq cents billets, Sander. Autrement dit, seulement cinquante dollars pour moi. J'ai des trucs bien plus intéressants à faire, et toi aussi. Je ne peux pas dire que ta façon de me laisser un message juste avant de décamper m'ait enthousiasmé. Rien de tout cela ne m'emballe vraiment, d'ailleurs. Je l'ai dit à Sharon.

— Elle m'en a touché deux mots. Ça ne te plaît pas et ça ne lui plaît pas non plus. Je suis bien le seul qui trouve ça plutôt chouette. Mais c'est le principal, non ? »

Alan poussa un soupir de martyr. « Ça va te prendre combien de temps ? »

— Je ne sais pas. Les choses évoluent de façon intéressante. Un mois, peut-être deux.

— J'espère que tu n'as pas oublié que nous avons déjeuné ensemble

il y a quelques jours, ni que j'en ai profité pour te rappeler qu'il te reste à peine un trimestre pour me remettre ton nouveau roman ? Tu ne peux pas te permettre de gaspiller deux mois sur trois pour te lancer dans cette quête donquichottesque à quatre cent cinquante dollars nets pour rendre un fervent hommage à ta jeunesse envolée, Sander. N'ai-je pas déjà souligné ce fait ?

— Bordel, je t'interdis de me dicter ma conduite ! J'en ai ras le bol, de recevoir des ordres. Écoute, ce putain de roman n'avance pas. Me changer les idées me fera le plus grand bien, ça m'aidera à surmonter mon blocage. Tu crains que je laisse passer la date de remise du manuscrit ? La belle affaire ! Je n'ai pas remarqué que le monde entier retenait son souffle. J'ai terminé *Ce que cherche Kasey* deux mois plus tard que prévu, et *Plaies béantes* avec près d'un an de retard, non ? On ne peut pas créer à heure fixe, bordel !

— Tout n'est pas aussi simple, Sander. La situation a changé. Tu as empoché une avance considérable pour la simple raison que *Dérobade* s'était bien vendu, mais la maison d'édition s'en mord déjà les doigts. Aurais-tu oublié qu'il a été impossible de refourguer *Plaies béantes* pour une édition en poche ?

— J'ai eu de bonnes critiques.

— C'est insuffisant. Les ventes sont catastrophiques. Je t'ai averti qu'ils dénonceront le contrat et exigeront le remboursement de l'avance si tu leur en fournis le moindre prétexte. Remettre ce roman avec du retard serait suicidaire.

— Tu es trop pessimiste, rétorqua Sandy. Nous n'en arriverons pas là. Je ferai ce reportage pour Jared, un point c'est tout. Je me remettrai au travail sitôt après. Il est même possible que je respecte les délais, qui sait ? Sinon, je sais pouvoir compter sur toi pour les calmer.

— Je suis un agent littéraire, pas un magicien. Tu surestimes mes capacités. Écoute, je vais être bien clair...

— Seigneur, on croirait entendre Nixon !

— Et quand bien même ? Je te dis tout net que je ne fais pas ce métier pour négocier des contrats à cinq cents dollars avec *Hedgehog*. Si tu ne remets pas ce manuscrit et que le contrat est dénoncé, il te faudra chercher quelqu'un d'autre pour défendre tes intérêts.

— Je devrais peut-être m'y mettre tout de suite.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, reconnut Alan avant de soupirer. En arriver là m'ennuie vraiment, Sander. J'ai de la sympathie pour toi et j'aime ce que tu écris. Mais c'est pour ton propre bien. Oublie ce reportage, rentre à New York et mets-toi au travail. Tu as des responsabilités professionnelles.

— Mes responsabilités professionnelles peuvent aller se faire foutre ! s'emporta Sandy. Et lâche-moi un peu les baskets, Alan. Tu n'as pas un appel sur une autre ligne ?

— Si, justement. J'espérais te rendre un peu de bon sens, mais je constate que je péchais par optimisme. Réfléchis à tout ça, Sander. La décision te revient.

— Je me félicite que tu t'en souviennes. Salut, Alan. Je te contacterai. » Il dut puiser dans sa volonté pour raccrocher le combiné sans le faire claquer.

De très mauvaise humeur, il régla la note puis porta sa valise jusqu'à sa voiture. La moitié de la journée s'était déjà écoulée et ses conversations avec Alan et Sharon l'avaient profondément déprimé. N'avaient-ils pas raison ? se demanda-t-il. N'était-il pas stupide de partir sur la piste laissée par les Nazgûl plutôt que de travailler sur son roman ? C'était effectivement irresponsable, mais n'avait-il pas le droit de manquer de maturité une fois de temps en temps ? Ce n'était tout de même pas comme s'il avait abandonné ses études pour suivre un cirque ambulant ! Il allait écrire une histoire et peut-être serait-elle passionnante, un gros coup, un truc génial. Peut-être même lui vaudrait-elle un prix littéraire ! Il tendit les sangles qui immobilisaient sa valise, recula et referma le hayon de la Mazda bien plus énergiquement que nécessaire. Il resta un moment debout dans le parking du motel, bouillant de colère faute de trouver quelque chose sur quoi se défouler. Il aurait voulu balancer des coups de pied à sa voiture. Il s'était au fil des ans souvent meurtri les orteils sur les pneus du Cafard, de Jézabel, du cuirassé Missouri et de la Hogmobile. Mais la Mazda... eh bien, la Mazda n'était pas "brutalisable". Elle l'attendait sur l'aire de stationnement, belle et racée avec sa peinture métallisée polishée, son toit ouvrant, son antenne électrique et ses jalousies de vitre arrière noires et aérodynamiques, paraissant terriblement rapide et hyper-sexy même à l'arrêt. Sandy avait toujours rêvé de rouler dans une petite voiture de sport et celle-ci l'avait fait craquer. Cependant, il ne s'agissait pas d'une vieille amie comme l'avaient été les précédentes, ce n'était pas une compagne d'aventure et d'adversité capable de comprendre et de pardonner un coup de pied d'exaspération occasionnel plus douloureux pour les orteils que pour le pneumatique. Non. C'était un objet magnifique, un symbole de son nouveau statut, un sujet de fierté qu'il fallait bichonner avec amour. Il en avait pour son argent... mais c'était tout.

Si le Cafard avait été un vrai pote, la Mazda représentait un investissement, conclut-il. Il la foudroya du regard et en fit le tour, pour aller ouvrir la portière.

Avant de s'immobiliser. « Rien à foutre ! » s'exclama-t-il. Il fit claquer la portière et balança dans le pneu avant un coup de pied si violent qu'il dut ensuite sautiller à cloche-pied, en grimaçant et souriant tour à tour.

Un sourire qu'il n'avait pas perdu dix minutes plus tard, alors qu'il

filait à cent dix et que le petit moteur rotatif ronronnait. Il baissa les yeux sur ses cassettes et en choisit une des Lovin' Spoonful qu'il enfourna dans le lecteur, avant de monter le volume pour que la musique emplisse l'habitable.

What a day for a daydream, custom made for a day-dreamin' boy⁽²⁾ chantait John Sebastian.

« Daydream... rêverie », répéta Sandy. Il aimait ce mot. Il le trouvait frivole, amusant, une chose qu'on n'était pas censé faire mais qu'on s'autorisait malgré tout. « On va accélérer le mouvement, Daydream, annonça-t-il à la Mazda. Nous sommes attendus dans le New Jersey. » Il écrasa la pédale de l'accélérateur, et l'aiguille de l'indicateur de vitesse se mit aussitôt à grimper.

¹ Montre-bracelet dont les aiguilles représentaient les bras d'une caricature de Spiro T. Agnew, vice-président des États-Unis et fervent partisan de la guerre du Viêt-Nam. (N.d. T.)

² Quelle journée formidable pour rêvasser, idéale pour un rêveur (John Sebastian, *Daydream*).

QUATRE

*Look at the sky turning hellfire red
Somebody's house is burning down, down, down*

Regardez le ciel devient un enfer rouge
La maison de quelqu'un brûle, brûle, brûle !

Le New Jersey Turnpike inspirait à Sandy une haine qui dépassait l'entendement. C'était une saloperie d'autoroute constamment engorgée par la circulation qui traversait les secteurs les plus pourris qu'on pouvait trouver de ce côté de Cleveland, un *no man's land* puant de décharges toxiques, de raffineries et de casses automobiles. Elle était en outre perpétuellement plongée dans un brouillard grisâtre pestilentiel, des miasmes de monoxyde de carbone, de gaz d'échappement aux relents de diesel et de produits chimiques cancérogènes, et une simple bouffée de ce mélange suffisait pour raviver toutes ses peurs d'antan.

Il lui était autrefois fréquemment arrivé de se faire arrêter sur cette autoroute, pour des infractions imaginaires prétextes à une fouille du véhicule à la recherche de produits illicites. Les flics de la route étaient alors aussi hippiephobes que les autres et ils avaient pris l'habitude de se mettre à l'affût pour guetter les chevelus et les intercepter avec un zèle confinant à l'obsession. Il suffisait d'avoir sur son pare-chocs un autocollant politiquement incorrect pour s'attirer un tas d'ennuis, et emprunter le Turnpike à bord d'une Hogmobile parsemée de marguerites McCarthy équivalait à proclamer l'ouverture de la chasse aux hippies.

Tout cela appartenait désormais à un lointain passé. Assez coûteuse pour être respectable, Daydream était privée de toute décoration florale et la hache de guerre avait été enterrée, mais cette autoroute avait un je-ne-sais-quoi qui le mettait toujours mal à l'aise. Son odeur s'accompagnait de visions de rampes de feux clignotants dans le rétroviseur, de gaz lacrymogènes, de flics des stups, de matraques ensanglantées et de Richard Milhous Nixon.

Même la bouffe servie dans ses restoroutes lui donnait des indigestions, et il fut grandement soulagé d'en sortir pour prendre la direction de Camden.

Le Trou du Gopher se trouvait à côté d'une bretelle de raccordement importante, à moins de deux kilomètres de la rampe d'accès. Vu de l'extérieur, c'était une construction peu engageante, un

assemblage de parpaings et de bardage en alu, avec des néons sur le toit pour proclamer son nom et une pancarte en carton occupant l'unique vitrine importante. On pouvait y lire « LIVE MUSIC ». Bien que de belle taille, le bâtiment était rapetissé par l'immensité de son aire de stationnement asphaltée.

Sandy gara Daydream sur un emplacement libre proche de la porte, entre une Stingray noire de collection et une petite Toyota état neuf... les seuls véhicules déjà présents. Il descendit, s'étira, jeta sa veste sur son épaule et entra.

C'était une journée nuageuse mais lumineuse, et il lui fallut un instant pour s'adapter à la pénombre de l'intérieur caverneux. Il s'attarda dans le hall, près des vestiaires, le temps de recouvrer une acuité visuelle suffisante pour voir où il allait. Près des portes d'accès à la grande salle trônait un chevalet en bois sur lequel était posée une pancarte annonçant un groupe dont les membres lui souriaient depuis une photo sur papier glacé.

Tous avaient des dents plus blanches que blanches, remarqua Sandy. Au-delà s'ouvrait le grand club désert. Il y discernait une scène encombrée par des instruments de musique et une sono, une piste de danse, un grand nombre de tables et de chaises, et au moins trois bars : un qui longeait le mur ouest et deux autres, plus petits et circulaires, au centre des lieux et assiégés par une meute de tabourets. Les vieilles affiches de groupes de rock qui couvraient les parois lambrissées lui rappelaient un peu trop celles du bureau de Lynch.

Derrière un des bars centraux un jeunot s'affairait en s'entretenant avec un grand type en costume à rayures accoudé au comptoir, une sorte de tueur de la Mafia. Sandy regarda autour de lui. Ne voyant personne d'autre, il se dirigea vers les deux hommes qui surveillaient son approche.

« C'est fermé, annonça le barman.

— Je sais. Je souhaite voir John Gopher. À quelle heure doit-il arriver ? »

Costard à rayures se racla la gorge et présenta sa main. « Je suis John Slozewski. Sandy Blair, je présume ? Je me souviens de toi. »

Sandy serra la main tendue en essayant d'éviter les regards trop appuyés. John Gopher Slozewski avait été un gros ours menaçant en jeans troués et amples tuniques tie-dye. Avec sa barbe noire démesurée, sa face lunaire, ses joues colorées et sa bedaine, il lui avait parfois fait penser à un pendant ténébreux du Père Noël. Alors que cet individu était un inconnu qu'il aurait pu croiser dans la rue sans retenir son attention. Son visage n'était plus rond et angélique, et il était presque svelte sous sa veste. La barbe avait disparu, et si son front commençait à se dégarnir ses cheveux bruns étaient taillés et peignés comme le voulait la mode actuelle. Seule sa taille restait

inchangée. La main qui s'était refermée sur celle de Sandy était énorme, le poing qui avait assuré le rythme d'enfer des Nazgûl au sommet de leur gloire. « Je ne t'aurais pas reconnu, avoua Sandy.

— Les temps changent, répondit Slozewski. Il y a cette boîte à gérer et un M. John Slozewski y arrive plus facilement qu'un hippie chevelu du nom de John Gopher. C'est difficile à croire, mais je suis membre de la chambre de commerce. Tu prends quoi ?

— Une bière.

— Tires-en une, Eddie », dit Slozewski.

Le barman remplit un verre qu'il poussa vers Sandy.

« Va t'occuper du bar principal et laisse-nous bavarder, d'accord ? ajouta Slozewski avant de se tourner vers le visiteur. Alors, tu bosses toujours pour *Hedgehog* ?

— Oui et non. » Sandy but une gorgée de bière et s'installa sur un des tabourets. « Je prépare pour eux un reportage en free-lance. De nos jours, j'écris surtout des romans.

— C'est chouette, ça », déclara Slozewski avec indifférence.

Ni sa voix ni son expression ne traduisaient la moindre chaleur humaine, mais Sandy savait qu'il ne fallait pas s'y fier. John Gopher Slozewski avait été célèbre pour sa mine constamment renfrognée, ses façons plutôt brusques tant avec les journalistes que le public. Il devait à cette attitude et la vigueur avec laquelle il jouait de la batterie une réputation de brute épaisse, mais Sandy avait découvert que rien de tout cela n'était fondé en interviewant les Nazgûl pour la première fois. S'il y avait une chose à dire au sujet de leur batteur, c'était qu'il s'agissait d'un des hommes les plus doux et humains de ce milieu, des qualités qu'il dissimulait derrière un rempart de timidité et de réserve. Il n'avait apparemment pas beaucoup changé, en ce domaine. Après avoir lancé ce commentaire, il attendit que Sandy reprenne leur entretien.

Sandy qui sortit son carnet. « Je suppose que tu as deviné ce qui m'amène. »

Slozewski baissa les yeux et sourit presque. « Voyez-vous ça ! Ça fait un bail que je n'ai pas vu un journaliste prendre des notes. Tous utilisent des dictaphones, de nos jours. » Il soupira.

« Tu es venu me poser des questions sur Lynch, pas vrai ? Et les Nazgûl ? » Ce que Sandy confirma de la tête. « Logique. J'espérais presque que le *Hog* avait décidé de sortir un papier sur ma boîte, tu vois ? Un peu de pub ne me ferait pas de mal. Mais je n'y croyais pas vraiment. Ils devraient sincèrement s'intéresser au Trou du Gopher. Tu en toucheras deux mots à Patterson, d'accord ?

— Je n'y manquerai pas. C'est plutôt chouette, ici, mentit Sandy.

— Tu dis ça pour me faire plaisir. Ce n'est qu'un bar comme les autres. Tu as vu à quoi ça ressemble, de l'extérieur. Des parpaings,

rien de bien engageant. Je ne suis pas débile. Mais tu ne peux pas savoir à quel point cet endroit compte pour moi.

— Comment ça ?

— Le Trou du Gopher, c'est la matérialisation d'un vieux rêve. J'y ai investi tout ce que j'avais et je perds du fric, mais je m'en fiche. À ma façon de voir les choses, je règle certaines dettes. » Il grimaça. « Le monde de la musique est impitoyable. Je n'ai pas oublié à quel point on en a bavé, avant de percer. J'ai toujours gardé ça à l'esprit, même après notre réussite.

— Tu parles des Nazgûl ? »

Slozewski hocha la tête. « Tu nous as connus à la fin, quand nous étions au sommet. Tu n'étais pas là à nos débuts. Des temps difficiles. On avait un son nouveau, brut et agressif comme l'était cette époque, et on écrivait tous nos morceaux... enfin, Faxon les écrivait. Mais personne n'y prêtait attention. Personne ne nous écoutait. Quand on dénichait un contrat, il y avait toujours des connards qui nous demandaient de jouer des trucs ringards. Des standards, tu vois ? Et les proprios nous tannaient pour qu'on fasse cette merde. Quant aux cachets... eh bien, il n'existe aucun terme pour les qualifier. On devait tous bosser ailleurs, pour vivre. Je travaillais de nuit chez Denny's, en tant que cuistot. » Il haussa ses larges épaules. « Et, quand on a réussi, j'ai décidé de faire quelque chose pour que les mômes en bavent un peu moins que nous. C'est la raison d'être du Trou du Gopher. Tu devrais revenir dans deux heures et écouter les Steel Angels. Ils tiennent la route, tu vois ? De la New Wave, pas commercial pour deux ronds, mais ils assurent. C'est la condition pour que je les engage. Pour jouer ici, ils doivent avoir leurs propres morceaux, des trucs originaux. Pas de merde disco non plus. Je leur offre un tremplin, des dates régulières si nécessaire. Quant aux cachets, ils sont décents. Je leur donnerais plus, si je le pouvais, mais les affaires ne marchent pas aussi bien que je le voudrais. » Un autre haussement d'épaules. « Enfin, je peux me le permettre ! La musique, c'est plus important que le fric, non ? Mais je présume que tu n'es pas venu écouter mes radotages, hein ? Tu veux que je te parle de Jamie Lynch.

— Et des Nazgûl, fit Sandy. Désolé. Je pourrai peut-être convaincre Jared de faire un peu de pub pour ta boîte.

— Ça, je le croirai quand je le verrai », marmonna Slozewski. Sa voix était aussi grondante et profonde qu'à l'époque où il partait en tournées. « Ecoute, je veux bien répondre à tes questions, mais je t'avertis que c'est une perte de temps. Je ne sais pas qui a buté Jamie, et je précise que je m'en fous. Sache aussi que j'en ai ras le bol de raconter des anecdotes à la con sur les Nazgûl.

— Pourquoi ?

— Pourquoi Lennon ne supportait plus qu'on l'interroge sur la

séparation des Beatles, d'après toi ? »

C'était une question de pure rhétorique, et Slozewski contourna le comptoir pour aller se servir méthodiquement une consommation.

« Dans un mois, j'aurai trente-sept ans. La quarantaine approche. Je ne suis plus un môme et je possède un établissement dans lequel je m'implique vraiment. J'essaie de donner un coup de pouce aux débutants. J'ai été longtemps un bon batteur. Après West Mesa, j'ai tourné pendant trois ans avec Nasty Weather, un court moment avec le Smokehouse Riot Act et avec Morden & Slozewski & Leach. Ce dernier groupe aurait pu être super, lui aussi, si Morden et Jencks n'avaient pas été aussi cons ! On a réalisé des trucs valables. Si on était resté ensemble, on aurait pu faire oublier les Nazgûl. Mais est-ce qu'un journaliste s'est intéressé à nous ? Pas un ! » Il grimaça et secoua la tête. « Vous étiez tous fascinés par les Nazgûl. Je serai le dernier à en dire du mal, note bien. On était des bons. C'était un groupe de classe internationale. Je suis fier d'en avoir été un membre. Mais West Mesa a tout arrêté net. Un dingue planqué dans le noir a pressé une détente et tout bousillé. J'ai essayé de continuer mon chemin, mais on m'a mis des bâtons dans les roues. T'entends ce que je dis ? Je suis John Slozewski, et je veux qu'on me considère en tant que tel et non comme un quart des Nazgûl, bordel de merde ! »

La voix profonde de Slozewski avait pris des accents acerbes. Sandy en était surpris, et il espérait que cela ne transparaissait pas sur son visage. La carrière postnazgûlénne de John Gopher n'avait pas été brillante. Nasty Weather, le groupe constitué autour de Slozewski et Maggio après West Mesa, avait été dans le meilleur des cas un sous-produit de l'original. Le Smokehouse Riot Act avait été plus prometteur, avec une certaine dose d'originalité, mais les rivalités internes lui avaient été fatales après seulement un album. Et mieux valait éviter de parler de Morden & Slozewski & Leach. Sandy n'aurait pas cru entendre John Gopher lui citer ces groupes, ce qui ne l'empêcha pas de lui adresser un sourire compatissant.

« Je sais ce que tu ressens. Mon premier roman, *Dérobade*, s'est vendu deux fois mieux que les suivants. D'après les critiques, je m'enfonce de plus en plus. Ça fait grincer des dents, pas vrai ?

— Tu peux le dire », approuva Slozewski.

Ce que Sandy s'abstint de préciser, c'était qu'il partageait le point de vue général au sujet de John Gopher. Jim Morden, Randy Andy Jencks, Denny Leach et les autres avaient été des musiciens compétents, mais aucun n'aurait été digne d'installer le micro de Hobbins ou de changer les cordes de la basse de Peter Faxon. Les règles du savoir-vivre l'empêchaient toutefois d'en faire la remarque, aussi déclara-t-il : « Je peux comprendre pourquoi tu en as marre qu'on te parle des Nazgûl, mais tu as certainement conscience que

l'assassinat de Lynch passionne tout le monde.

— Ça ne veut pas dire que je doive m'y intéresser.

— Est-ce que beaucoup de journalistes sont venus te casser les pieds, depuis qu'ils ont appris la nouvelle ?

— Pas vraiment. Un type d'une agence de presse m'a téléphoné pour que je fasse une déclaration et une chaîne de télé locale a envoyé une équipe. J'ai répondu à toutes leurs questions, mais j'ai constaté qu'ils avaient tout coupé au montage. Je n'avais pas grand-chose à leur dire, note bien. » Il but une gorgée de sa boisson. « Et je n'ai rien d'intéressant pour toi non plus, mais si tu y tiens tu peux y aller. J'ai deux heures devant moi, avant l'ouverture.

— Tu ne vois donc pas qui a pu buter Lynch ?

— Non.

— Ou qui pouvait souhaiter sa mort ? »

Slozewski eut un petit rire mauvais.

« La moitié de cette putain de planète ! » Il haussa les épaules. « Enfin, c'était le cas il y a dix ans. Il n'a pas dû faire de crasses à qui que ce soit, ces derniers temps. Il n'était plus assez influent pour ça. Mais à l'époque où il avait le bras long, c'était un salopard de première. Celui ou celle qui l'a buté avait une dent contre lui.

— Une dent... on dirait que tu ne le portais pas dans ton cœur, toi non plus.

— Sans commentaire.

— C'est pas de l'ingratitude, ça ? J'ai toujours pensé que Jamie Lynch avait découvert les Nazgûl. C'est lui qui vous a permis de percer, et qui a fait de vous un des plus grands groupes de toute l'histoire du rock.

— Ouais, c'est incontestable, il nous a rendus riches et célèbres. Et il s'en est foutu plein les poches. Je paie mes dettes, Blair. C'est pour ça que je gère cette boîte comme je le fais. Je suis réglo. Mais il y a longtemps que Jamie a épuisé tout le capital de loyauté auquel il pouvait prétendre. Il était conscient de notre valeur, quand il nous a trouvés, mais il savait aussi qu'on était aux abois. J'aimerais te montrer le contrat qu'il nous a imposé. On n'y connaissait rien, à l'époque. On était quatre mômes qui rêvaient seulement de vivre de la musique, et de figurer à la une du *Hog*. »

Une déclaration que Sandy nota soigneusement. « Tu serais en train de me dire que Lynch vous a exploités.

— Il nous a roulés en beauté et baisés bien profond. » La voix de Slozewski était brusquement teintée d'amertume. « Tu ne t'es jamais demandé pourquoi les Nazgûl n'ont pas joué à Woodstock ? On était assez connus pour ça et on aurait voulu participer. Avoir raté cet événement me fout toujours les boules. Mais Lynch nous l'a interdit, en nous menaçant de nous attaquer pour rupture de contrat et de nous

faire casquer des millions. Ce putain de contrat le laissait seul juge des dates et des lieux où nous passions, et il estimait que Woodstock ne serait pas bon pour notre image. *Pas bon pour notre image, bordel !* » Les jointures massives de John Gopher étaient blanches, autour du verre quelles serraient. « Et il y avait aussi la drogue.

— Tout le monde sait que Lynch alimentait ses groupes en came. Et après ?

— Après ? Ouais. Après. Tu n'as pas tout saisi. La drogue, c'était un autre moyen d'exercer sur nous son emprise, tu vois ? Oh, bon Dieu, je trouvais le hasch super et j'ai pas changé d'avis à ce sujet ! Un petit trip pour se changer les idées de temps en temps, ça ne fait de mal à personne. C'est cool. Je suis toujours resté maître de la situation, et Peter n'y a jamais touché. Pas même à l'herbe. Il était comme ça. Mais Hobbins et Maggio, c'était une autre paire de manches. Ils avaient de sérieux problèmes. À l'époque de West Mesa, Hobbit ne pouvait pas monter sur scène sans ingurgiter un tas de pilules qu'il faisait glisser avec du whisky, et Rick se shootait à longueur de temps. Notre musique s'en ressentait. Tu ne peux pas savoir combien de fois il a fallu reprendre les riffs de guitare de Maggio, dans "Napalm" et dans "Wake the Dead".

— Et tu en tiens Jamie Lynch pour responsable ?

— C'est peut-être pas lui qui a filé à Rick sa première piquouse ? En tant que cadeau de Noël, t'imagines un peu ça ? Dans un paquet avec un joli ruban blanc. Peter en a pété les plombs, mais Lynch s'en fichait. Nous refiler tout ça affermissait son emprise sur nous. Les rares fois où il lui arrivait d'en prendre, lui, c'était avec modération. S'il était accro à quelque chose, c'était uniquement à l'ivresse du pouvoir.

— C'est pas joli joli, tout ça.

— Tu peux le dire. Et c'est pas tout. Rick a toujours aimé les groupies, surtout quand il était raide défoncé à un truc ou un autre, ou à la fin d'un spectacle. Il ne restait pas dans les coulisses plus de dix minutes sans baisser son falzar pour se faire tailler une pipe. Puis il y a eu ce soir à Pittsburgh où, après un concert, Maggio s'envoyait en l'air avec ces jumelles quand Jamie a déboulé avec un Polaroid pour mitrailler la scène comme un malade. Faxon était parti, et on était un peu dans le cirage, Hobbit et moi. Personne n'est intervenu, vu qu'on pensait à une blague. Maggio a rigolé et s'est mis à déconner pour les photos. » Le froncement de sourcils de John Slozewski était si accentué qu'on aurait pu croire le pli creusé dans sa figure. « Et voilà-t'y pas que ces jumelles étaient mineures ! Elles faisaient bien plus que leur âge, mais elles avaient seulement *quatorze* ans et Jamie était au courant. S'il ne montrait jamais ces clichés, il balançait constamment des vannes à leur sujet. Il disait qu'on avait intérêt à lui obéir au doigt

et à l'œil si on ne voulait pas qu'il les vende au plus offrant. Il riait, et nous aussi. Maggio encore plus que les autres. Mais il suffisait de le regarder pour constater qu'il en avait des sueurs froides. Il savait que Jamie ne plaisantait pas. Qu'il était capable de mettre ses menaces à exécution.

— Pourquoi se biler pour si peu ? Rick n'aurait pas été le premier rocker à se faire choper avec une mineure. La moitié de vos groupies n'avaient pas l'âge légal pour baiser.

— On voit que tu ne connais pas Rick. C'était un gosse droit sorti du Southside de Philadelphie. Un putain de catho, tu vois ? Il ne s'en serait jamais remis. Il essayait toutes les saloperies que Jamie lui procurait et il baisait tous les machins à deux pattes disposés à écarter les cuisses, mais ça le turlupinait un max. Un peu comme s'il redoutait qu'une bonne sœur rapplique pour lui filer un grand coup de règle sur les doigts. Cette histoire de photos l'angoissait sérieux, mais Peter a fini par régler la question.

— Faxon ? »

Un hochement de tête. « Un soir, il a soûlé Jamie et a réussi à le convaincre de lui montrer ces Polaroids. Quand Jamie a finalement accepté de les sortir pour les faire circuler, Peter s'en est emparé et les a déchirés en petits morceaux. Ce qui n'a pas changé grand-chose, note bien, car Lynch avait un tas d'autres moyens de pression à sa disposition. »

Slozewski termina son verre et le posa.

« Eh, tu ne vas pas publier ça, au moins ?

— Tu ne souhaites pas que tous découvrent la face cachée de Jamie Lynch ?

— Déconne pas, mec ! Garde tout ça pour toi, d'accord ? Je me fiche de ce que les gens pensent de Lynch, mais Maggio a suffisamment de problèmes comme ça. Je ne me fais pas du mouron pour lui, remarque, mais c'est pas une raison pour le foutre encore plus dans la merde.

— J'ignorais qu'il avait des ennuis, déclara Sandy en haussant les épaules. Je compte aller l'interviewer et il risque de s'enfermer avec ses propres confidences. Mais dans le cas contraire, je ferai mon possible pour édulcorer les trucs gênants qui le concernent. » Il se hâta de lever la main. « Je ne te fais aucune promesse, mais c'est Lynch qui m'intéresse. Je connaissais sa réputation, mais pas les détails. Je comprends pourquoi tu ne portes pas le deuil. »

Ce qui fut à l'origine d'un sourire penaud et attristé. « Ouais, eh bien, je viens de te le dire.

— Et récemment ? Depuis West Mesa ?

— Je n'ai pas eu beaucoup de contacts avec lui. C'est délibéré. Son contrat le liait aux Nazgûl, tu vois. Nous quatre. On lui appartenait.

Tu sais comment Hobbins l'appelait ?

— Honorable manager ? »

Slozewski rit. « Non. Mais tu devrais pouvoir le deviner. Tu sais qui a trouvé notre nom, pas vrai ? Les Nazgûl ?

— Patrick Henry Hobbins », répondit Sandy. Il avait mentionné l'anecdote dans ses deux précédentes interviews du groupe, et c'était un élément bien connu de leur histoire. « Hobbins était du genre rase-mottes, seulement un mètre cinquante-cinq, tous ses poils étaient blancs et il fumait la pipe. Il la bourrait d'herbe, mais ça restait une pipe malgré tout. Quand *Le Seigneur des Anneaux* est sorti, qu'on le surnomme le Hobbit semblait aller de soi. Il s'est alors laissé embringer dans l'univers de Tolkien, et c'est lui qui a appelé le groupe les Nazgûl, comme les méchants volants de ces bouquins.

— Exact, confirma Slozewski. Alors, devine quel surnom il a donné à Lynch ? »

Des années s'étaient écoulées depuis que Sandy avait lu la trilogie, et il dut s'accorder une minute de réflexion. « Sauron, dit-il finalement. Parce que Sauron était le maître des Nazgûl.

— T'as gagné une autre bière, déclara Slozewski avant de la tirer et de la pousser sur le comptoir. En fait, Lynch adorait ça. Quand *Hot Wind out of Mordor* est arrivé en tête du hit-parade, il nous a offert quatre anneaux assortis pour marquer l'événement.

— Comme c'est mignon ! s'attendrit Sandy avant de boire une gorgée. Mais je ne suis pas certain de comprendre. Qu'est-ce que tu veux dire en déclarant que Lynch *possédait* les Nazgûl ?

— Ce nom lui appartenait, expliqua Slozewski. Ainsi que le droit de représenter n'importe quel groupe incluant au moins trois d'entre nous, ce qui nous empêchait de dissoudre la formation pour la reconstituer sous un nom différent et lui échapper. Il a fait de nous tout ce qu'il a voulu, jusqu'à West Mesa. Mais l'assassinat de Hobbit a tout changé. Lynch insistait pour qu'on prenne un nouveau chanteur et qu'on continue, mais Peter a refusé d'en entendre parler. Il a paniqué et tout laissé tomber. Rick et moi, on a formé Nasty Weather, dans lequel Jamie n'avait pas son mot à dire. J'ai eu des nouvelles de Lynch pratiquement chaque année. Il avait des tas d'idées pour reconstituer le groupe et tentait de me convaincre, mais je l'envoyais bouler. »

Sandy tapotait son carnet du bout de son stylo, l'air pensif. « Voyons voir si j'ai tout saisi. Jamie Lynch était donc toujours le manager des Nazgûl ?

— Affirmatif, s'il est possible de s'occuper d'un groupe dissous en 1971. Ça ne lui a pas servi à grand-chose, vu que chacun de nous est parti de son côté. Mais Jamie était un tel salopard qu'il n'aurait cédé ce contrat pour rien au monde.

— La question s'est-elle posée ?

— Oh, ouais, deux fois ! Quand j'ai ouvert cette boîte, il y a trois ans, j'aurais bénéficié d'une sacrée pub si les Nazgûl s'étaient produits pour l'inauguration. Un truc rapide, quelques vieux morceaux, rien de sérieux. Mais j'aurais fait salle comble. Peter était d'accord pour me rendre service et Rick était enthousiaste. Les choses ne s'étaient pas très bien passées, pour lui, et il devait assimiler ça à une opportunité de redorer son blason. Mais Jamie a étouffé l'idée dans l'œuf. Il a réclamé une commission trop élevée pour que je puisse la régler et a menacé de me foutre sur le dos un roi du barreau. Le jeu n'en valait pas la chandelle et j'ai laissé tomber. » Il fit claquer ses doigts et en pointa un vers Sandy. « La deuxième fois, c'est il y a environ un mois. Quand j'ai reçu la lettre de cet organisateur de spectacles, ce Morse. Il déclarait vouloir mettre sur pied une grande tournée pour le comeback des Nazgûl. Il avait déjà convaincu Maggio, qui m'a appelé pour me demander de suivre le mouvement. Je lui ai répondu que je n'étais pas intéressé, que j'avais besoin d'argent mais pas au point de m'embarquer dans une galère de ce genre. Sans oublier que j'accorde désormais plus d'importance au Trou du Gopher qu'aux Nazgûl. Mais Maggio y tenait vraiment, et je ne voulais pas m'engueuler avec lui pour un truc qui était quoi qu'il en soit foutu d'avance. Alors je lui ai répondu que j'irais s'ils obtenaient le feu vert de Jamie. Je savais que Lynch ne céderait ses droits à personne. C'est la dernière fois où j'ai entendu parler de ce projet. Mais Jamie appartient désormais au passé, et son putain de contrat aussi, cette saloperie de document que personne n'aurait pu attaquer de son vivant. »

Sandy leva les yeux sur John Gopher puis vers la scène inoccupée et son fouillis d'instruments, d'amplis et de baffles. Il mâchonna l'extrémité de son stylo, songeur.

« De son vivant, répéta-t-il. C'est une expression pleine d'intérêt. »

Slozewski fronça les sourcils. « Eh, c'est vrai !

— A présent que Jamie Lynch est mort, vous allez sans doute avoir des nouvelles de ce type. Il s'appelle comment, déjà ?

— Morse, Edan Morse. Merde ! J'avais pas pensé à ça. Il va falloir que je mette les choses au clair avec Rick. Je ne vais pas renoncer à tout ce que j'ai mis sur pied pour repartir en tournée. D'autant plus qu'on irait droit à la cata. Je ne peux pas imaginer les Nazgûl sans Hobbins.

— Et avec un autre chanteur ? »

Slozewski répondit par un grognement lourd de dérision. « Autant réunir les Beatles et prendre Peter Frampton pour remplacer Lennon. Non, bordel, ça ne pourrait pas marcher. Sans oublier que Peter ne le fera jamais. »

Sandy sourit. « Quel Peter, Frampton ou Faxon ?

— Les deux. Tu veux une autre bière ? Ton verre est vide.

— Eh bien... Je ne sais pas trop. Mais si tu avais quelque chose à grignoter...

— Y a pas de cuisine, ici, mais je devrais pouvoir te dégoter un sachet de chips. » Il regarda sa montre. Sandy remarqua qu'elle était digitale et en fut un peu choqué. Ça ne collait pas à l'image qu'il gardait du John Gopher des Nazgûl. Il comparait cela à imaginer Richard Nixon tirant un coup. Il savait que ce genre de chose avait dû se produire, mais se représenter la scène était impossible. « Écoute, lui dit Slozewski. Le personnel ne devrait pas tarder à débarquer, et le groupe va arriver en avance pour une répétition. On ne pourra plus s'entendre, ici. Tu veux aller dîner quelque part ? Je connais un grill valable à environ deux bornes. »

Sandy se leva et s'étira. « C'est une excellente idée. » Il récupéra sa veste. « Allons-y. »

Lorsqu'ils furent sur l'aire de stationnement, Sandy hésita entre Daydream et la Stingray noire garée juste à côté. « Ta tire ou la mienne ? »

John Gopher éclata de rire. « La Corvette est à Eddie. La mienne, c'est celle-là. » Il désigna la petite Toyota, de l'autre côté de Daydream.

« On prend la mienne », décréta Sandy. Il déverrouilla les portières et John Gopher s'inséra du côté passager.

Le grill était à peine plus loin que Slozewski l'avait annoncé, et presque désert. « C'est Jared Patterson qui offre », déclara Sandy lorsqu'on leur tendit les menus. Ils commandèrent des côtes de bœuf saignantes et une bouteille du vin le plus coûteux. L'établissement était paisible, avec des nappes rouges, des bougies qui se consumaient dans des larmes de verre coloré et une épaisse moquette sombre. Sandy admirait le coucher de soleil à travers la vitrine, pendant qu'ils attendaient les cocktails et que John Gopher s'entretenait avec le propriétaire, un de ses collègues de la chambre de commerce. Des voitures filaient sur la route et leurs feux s'allumaient les uns après les autres, à présent que la nuit tombait. Sandy cherchait le meilleur moyen d'aborder avec Slozewski les questions qu'il avait encore à poser, tout en se demandant ce qu'il pouvait lui révéler sur ce qui s'était passé dans le Maine. Le temps que les consommations et John Gopher arrivent à sa table, il s'était décidé.

« Mes dernières questions », fit-il en ressortant son carnet.

Slozewski leva les yeux au ciel.

« Je hais ces salopards de journalistes », déclara-t-il sur un ton de conversation banale. Vas-y.

— Que peux-tu me dire sur vos fans ?

— J'ai une chatte qui m'adore. »

Sandy sourit. « Les Nazgûl devaient avoir des types complètement déjantés qui leur collaient aux basques, à l'époque. Des marginaux. Tu n'en vois pas qui auraient fait absolument n'importe quoi pour votre musique ?

— Ils étaient nombreux. Des centaines de milliers, des millions. Nous étions les Nazgûl. Tu le sais, bordel !

— Oui, bien sûr, mais je ne te parle pas de fans ordinaires. Je pense à des vrais cinglés, des frappadingues qui s'imaginaient que vous vous adressiez directement à eux, qui réglaient leur existence sur votre musique, qui s'identifiaient à vous.

— On avait un sacré fan-club. Ses membres se faisaient appeler les Orques.

— Non, non ! Je pense à des mecs dangereux, des Charles Manson ou des Mark David Chapman en puissance. Tu vois le tableau.

— Non. Personne de cet acabit. Des lèche-cul, des groupies et des Orques, c'est tout ce qu'il y avait. »

Il goûta sa boisson.

Sandy but une gorgée de son whisky-soda. Rien ne collait.

Soit il n'existait aucun culte autour des Nazgûl, soit Slozewski n'était pas informé de son existence. S'il ne lui faisait pas des cachotteries, évidemment. Le problème, c'était que Sandy ne savait pas comment s'y prendre pour déterminer laquelle de ces possibilités était la bonne. Il posa son verre. De la condensation s'était déposée à l'extérieur, et il y dessina distraitement le symbole de la paix du bout de son index.

« Où étais-tu, la nuit du 20 septembre ?

— De cette année ou en 1971 ? » demanda Slozewski en riant.

Et Sandy redressa brusquement la tête, atterré par sa stupidité. « Seigneur ! Je suis complètement nul ! Ça s'est passé à la même date ! Le 20 septembre ! »

Une prise de conscience fit briller les yeux sombres de Slozewski. « Oh, Jamie se serait fait buter le même jour ? » Il grimaça. « Ça, c'est sacrément bizarre.

— C'est rien de le dire ! » s'emporta Sandy en tapant du poing sur la table. S'il n'avait pas eu l'intention de répéter à Slozewski les confidences de Davie Parker, il venait de changer d'avis. Lui fournir certaines informations était désormais une nécessité.

« C'est même bizarroïde un max. Jésus, je n'avais pas fait le rapprochement ! Sharon avait raison, je ne deviendrai jamais le Sherlock Holmes de l'Ère du Verseau. Écoute, ce n'est pas une coïncidence si Lynch a été assassiné pour l'anniversaire de West Mesa. Il y a nécessairement autre chose. »

Il parla à Slozewski de l'album qui passait et repassait sans cesse sur la platine, de l'affiche qui avait été arrachée du mur et étalée sous

le corps de la victime. Il en était au milieu de ses explications quand les salades arrivèrent. Slozewski prit sa fourchette et se mit à manger avec lenteur et méthode, mastiquant soigneusement chaque bouchée sans quitter Sandy du regard.

« Je vois, déclara-t-il à la fin de l'exposé.

— Voilà pourquoi je t'ai interrogé sur l'existence d'un culte vous concernant. Nous pensons que le coupable pourrait être obsédé par votre musique.

— Je ne connais personne capable de faire un truc pareil. »

Sandy avala une bouchée de salade sans en percevoir le goût, avant de poser sa fourchette. « Où étais-tu, cette nuit-là ?

— Au Trou du Gopher. Là où on peut me trouver tous les soirs, sauf le dimanche. C'était pas un dimanche, au moins ?

— Non, te voilà innocenté. »

Slozewski faillit lâcher son bol vide. « Innocenté ?

— Tu as un alibi.

— J'en avais besoin ?

— Le tueur a zigouillé Lynch sur une de vos affiches et en écoutant un de vos albums, le jour anniversaire de votre dernier concert et en utilisant une méthode décrite dans une de vos chansons. Qu'est-ce que tu crois ? Tu as admis que ce n'était pas le grand amour, entre vous. S'il n'y a aucune secte de fans complètement malades de la tête, il est logique que les soupçons tombent sur toi, Maggio ou Faxon.

— Eh bien, j'étais ici ! Et ce n'est pas non plus Rick ou Peter. C'est impossible, tu entends ? »

La serveuse emporta les bols. Sandy avait à peine entamé sa salade. « Il y a autre chose », ajouta-t-il comme elle revenait avec leurs côtes de bœuf.

Slozewski le dévisagea. « Ouais ?

— Tu pourrais être le suivant.

— Quoi ?

— Réfléchis. »

Sandy découpa la viande avec dextérité, l'additionna d'un peu de raifort et en mastiqua rapidement une bouchée.

« Hobbins, puis Lynch...

— Oh, merde ! Tu déconnes, mec ! Et même si tu étais sérieux, je devrais être peinarde jusqu'au 20 septembre prochain, non ?

— Possible. Mais j'ouvrirais l'œil, si j'étais toi.

— Je le ferme rarement », répondit Slozewski.

Puis il reporta son attention sur son repas qu'il prit en silence, l'expression sinistre.

Sandy étudia son visage dur et renfrogné pendant une minute avant de s'intéresser à sa propre côte de bœuf.

Ce fut seulement au dessert et au café que la conversation reprit.

« J'aime pas ça », déclara Slozewski. Il versa trois cuillerées de sucre dans sa tasse puis touilla la mixture pour le dissoudre. « J'aime pas ça du tout. Je ne sais pas ce qui se mijote, mais je ne vais pas rester les bras croisés à attendre la suite. Tu comptes aller voir Rick et Peter ? »

Sandy hocha la tête.

« Vas-y en douceur, avec Maggio. Il a passé de sales quarts d'heure et il lui arrive d'être imprévisible. J'espère qu'il n'est pas mêlé à tout ça. Je ne peux pas dire que je l'adore, mais je ne le crois pas capable de faire un truc pareil.

— Il jouait sacrément bien de la guitare.

— C'était le meilleur. Au début, en tout cas, avant la drogue. Elle l'a détruit. Il aurait pu égaler les plus grands, mais ça a encore empiré après West Mesa. Si quelqu'un avait des raisons de haïr Jamie Lynch, c'est bien lui. » Il garda un moment le silence avant de parler de Maggio et des Nazgûl, de la création du groupe. « Je n'étais pas leur premier batteur, tu sais ? Mais j'adorais ce qu'ils faisaient et j'allais assister à leurs répètes en restant dans mon coin, et en essayant de me rendre utile. C'est pour ça qu'ils m'ont surnommé Gopher⁽¹⁾. Finalement, Peter a accepté que je leur montre de quoi j'étais capable. Le soir suivant, je remplaçais Regetti.

— Ce Regetti, il l'a pris comment ? Tu crois qu'il pourrait être notre tueur ?

— J'en doute. Il est mort dans un accident de moto avant qu'on enregistre notre premier album. Mais c'était un mec bien, même si j'étais meilleur que lui. »

Il continua un long, très long moment, dans cette veine. Sandy l'écouta religieusement.

« La musique te manque, déclara-t-il quand John Gopher finit par se taire.

— Ouais, un peu », reconnut l'homme en costume rayé. Et Sandy put alors voir de l'autre côté de la table le spectre d'un jeune homme renfrogné aux cheveux en bataille portant un poncho tie-dye et des jeans, un cinglé génial niché au cœur d'un nid de fûts rouges et noirs et de cymbales, aux joues empourprées, aux mains indistinctes qui s'abattaient pour faire gronder le tonnerre. « La scène me manque. Il n'existe rien de comparable, dans ce putain de monde, Blair. Tu les as devant toi, et ils sont des milliers, des dizaines de milliers. Ils gesticulent, se balancent, dansent, tapent des mains à cause de toi, de ta musique. Ils s'en abreuvent, elle leur donne des frissons et ils te renvoient quelque chose en retour. C'est perceptible. Une sorte d'énergie. Elle monte de la salle pour te pénétrer et te rendre dingue. Tu te sens bien. Tu as l'impression d'être un dieu, tout là-haut. Et il y a la musique », fit-il, songeur. « C'est ce qui me manque le plus. Les groupes qui passent au Trou du Gopher... Bordel, je fais mon possible

pour les aimer. Je sais que tout doit évoluer, et les nouvelles sonorités sont... Enfin, tu sais, si je les critiquais je ne vaudrais pas mieux que les connards qui nous ont autrefois débinés, pas vrai ? Alors, j'offre la possibilité de démontrer ce qu'ils valent à ceux qui le méritent. Mais, tout au fond de moi, je sais une chose. Je le sais... » Il s'inclina vers Sandy pour ajouter sur un ton de confiance : « Ils ne nous arrivent pas à la cheville. »

Sandy rit, solidaire. « En fait, la plupart font de la merde. »

John Gopher Slozewski se redressa sur son siège, sourit et jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

« Faut y retourner ? demanda Sandy.

— La boîte a dû ouvrir ses portes et les Steel Angels vont entamer leur premier passage. Mais, tu sais, j'ai pas tellement envie d'y aller. Entre nous soit dit, je ne sers pas à grand-chose, là-bas. Un autre café ?

— Volontiers. »

Slozewski leva un doigt pour faire venir la serveuse. Ils burent un deuxième café sans se presser, et le silence régnant dans cet établissement n'était rompu que par John Gopher qui parlait du bon vieux temps, des Nazgûl, des concerts, des meetings et de leurs chansons. Il divaguait, évoquait le passé, racontait des anecdotes d'une voix qui se teintait d'une mélancolie dont le vin devait être responsable. Rien de tel que l'alcool pour rendre nostalgique, pensa Sandy. Il lui arrivait d'intervenir en riant ou narrant un de ses propres souvenirs sur des connaissances communes des milieux du rock ou de la contestation. Mais il se contentait la plupart du temps de tendre l'oreille en regardant distraitemment par la vitrine, pendant que John Gopher débitait un flot de paroles et que la serveuse revenait les ravitailler en café. Elle finit par apporter la note, que Sandy régla avec sa Visa, alors que des véhicules aux phares aveuglants fendaient la nuit du New Jersey. Tout en les observant, Sandy se demandait pourquoi ils plongeaient si rapidement dans les ténèbres régnant un peu plus loin sur la chaussée, une noirceur qui paraissait impatiente de les gober. Il vit également les feux d'un avion de ligne passer tout là-haut.

Plus tard, bien plus tard, il remarqua des sirènes et redressa la tête juste à temps pour voir défiler des lumières indistinctes qui clignotaient frénétiquement.

« Un hippie a dû emprunter l'autoroute, dit-il en interrompant John Gopher.

— Hein ?

— Des flics. Tu ne les as pas vus ? J'entends encore leurs sirènes. » Slozewski tendit l'oreille.

« Non, ce sont des pompiers. »

Il avait raison, et les sons s'amplifiaient au lieu de décroître. Deux camions rouges passèrent en trombe. Une minute plus tard c'était une ambulance, ainsi qu'un autre véhicule de lutte contre l'incendie, encore plus gros que les précédents. Un cortège suivi de près par deux voitures de police, dont les sirènes avaient effectivement un son très différent.

« C'est quoi, ce cirque ? marmonna Slozewski avant de se lever d'un bond. Viens. »

Sandy récupéra sa veste et son justificatif de carte Visa pour emboîter le pas à Slozewski en direction du parking. John Gopher s'arrêta à côté de Daydream, le regard rivé sur la route, sans mot dire.

Du côté qu'il observait, le ciel était nimbé d'un halo rougeâtre.

Un autre véhicule de la police passa en trombe. John Gopher renifla. « Ça sent la fumée, dit-il.

— Une usine ? C'est pas ce qui manque, dans le secteur. »

Slozewski tourna la tête pour le dévisager. « Ouais, mais ma boîte est elle aussi de ce côté. En route.

— J'espère que ce n'est pas...

— En route ! » rugit Slozewski d'une voix que la peur rendait discordante.

Sandy jeta un rapide coup d'œil à la tache sanglante en expansion dans le ciel nocturne, puis il déverrouilla rapidement les portières. Une minute plus tard Daydream accélérât sur l'autoroute en direction de l'incendie. John Gopher gardait les bras croisés, la mine sinistre. Sandy conduisait en ayant un poids sur l'estomac.

Ils furent fixés bien avant d'arriver sur les lieux. La route virait au-delà d'un Midas et d'un Burger King, et ils purent ensuite voir nettement la scène, les flammes qui montaient lécher la nuit, l'épaisse fumée qui s'éloignait en roulant, le cercle de véhicules immobilisés sur le pourtour du brasier. John Gopher restait muet. Sandy s'arrêta sur l'aire de stationnement, sans chercher une place où se garer. Le parking était encombré, plein de voitures de police et de camions de lutte contre l'incendie, de flics et de pompiers qui couraient en beuglant des ordres, et de civils aux yeux fous qui regardaient les flammes, s'appelaient et sanglotaient. Il y avait aussi d'innombrables voitures. L'établissement avait été bondé, pensa Sandy en les voyant.

Il sentit la chaleur agresser son visage sitôt qu'il ouvrit la portière et posa le pied sur le sol. C'était une froide nuit d'octobre, mais enfiler sa veste eût été superflu. Slozewski était déjà descendu et fendait la foule. Sandy fourra ses clés dans sa poche et le suivit. Il y avait de la fumée de toutes parts et il remarqua que certaines personnes avaient des vêtements déchirés, le visage noir de suie. Il passa près d'une jeune fille qui poussait des hurlements hystériques et martelait l'asphalte du parking avec ses poings, pendant qu'un ami tentait en

vain de l'immobiliser. Et ce fut en se sentant impuissant que Sandy reporta son attention sur l'incendie. L'eau qui se déversait du cercle de lances semblait n'avoir aucun effet. Une énorme sphère de feu orangé s'éleva en rugissant, et la foule frissonna tel un animal terrifié avant de reculer pour se soustraire à cette nouvelle onde de chaleur et de fumée âcre.

Il retrouva John Gopher qui s'adressait à un membre corpulent du cordon de policiers. « Laissez-moi y aller. Je suis le propriétaire de cet établissement. Ce club m'appartient !

— Personne ne passe. Vous ne saisissez pas ? Vous tenez à vous faire griller, m'sieur ?

— Je suis le propriétaire, bon sang ! »

Sandy posa la main sur son épaule, mais Slozewski le repoussa en le foudroyant du regard. Les reflets du brasier teintaient son visage en écarlate, et des flammes dansaient dans ses yeux. « Il n'y a rien que tu puisses tenter, déclara Sandy.

— Laissez-moi passer ! » gronda Slozewski sans lui prêter attention.

Le policier secoua la tête et appela un de ses collègues. Ils furent deux à approcher.

« Il dit qu'il est le proprio, leur expliqua le gros.

— Veuillez nous suivre, s'il vous plaît », dit un de ces flics en prenant Slozewski par le bras.

John Gopher le dévisagea et finit par se laisser guider au cœur de la foule. Sandy allait leur emboîter le pas, mais le policier corpulent le retint par la manche.

« Vous comptez aller où, comme ça ?

— Je suis journaliste, répliqua Sandy en tentant de se dégager.

— Et après ? Vous attendrez ici. »

Et Sandy attendit. L'incendie semblait impossible à maîtriser. Personne ne sortait du bâtiment et personne n'y entraît. Sandy regagna sa voiture et se munit de son carnet avant d'aller se mêler à la foule pour poser des questions à des mêmes sonnés, paniqués et maculés de suie. Ils étaient si jeunes ! Une fille à la robe déchirée caractérisée par une épaisse couche de fard à paupières vert lui bredouilla quelque chose, mais elle ne semblait rien savoir. Un garçon rondouillard aux cheveux en brosse haussa les épaules et déclara : « J'ai vu que ça cramait et je suis venu jeter un œil. » Plusieurs personnes lui dirent que le feu avait surgi « de nulle part ». Sandy approcha d'un homme ébranlé par des sanglots convulsifs, mais lorsqu'il voulut l'interroger un autre type le repoussa sans ménagement en lui disant : « Il ne retrouve pas sa copine, tu saisis ? Alors dégage, connard. Fiche-lui la paix, espèce de charognard ! » Des propos suivis par un torrent d'injures de plus en plus violentes. Sandy battit en retraite, gêné, avant de jouer des coudes dans la cohue à la

recherche d'informations.

Il trouva finalement quelqu'un qui affirmait avoir tout vu : un jeune squelette ambulant aux cheveux sales coupés court, avec un anneau en or dans une oreille, une veste de cuir vert et une lèvre ensanglantée.

« Ils m'ont fait tomber », se plaignit-il en essuyant le sang du dos de la main. Mais il sautait aux yeux que cette interview était un baume pour son ego. « Je m'appelle Jim. N'allez pas mettre James dans votre journal, d'accord ? C'est Jim. J'étais là, ouais. C'était moche, pouvez me croire. Les Angels jouaient et les gens dansaient, quand tout d'un coup j'ai cru entendre quelqu'un hurler. Je ne pourrais pas le jurer, notez bien, parce que la sono était vachement forte. J'ai continué de danser, puis des types se sont rués sur la piste en gueulant des trucs, comme des dingues. Ils repoussaient les danseurs, les bousculaient. C'est comme ça que je me suis fait amocher. » Il essuya sa lèvre. « Puis j'ai senti l'odeur de fumée, et je me suis relevé en quatrième vitesse. J'ai entendu crier au feu, mais j'ai rien vu, sauf la fumée qui passait par-dessus la porte, voyez ? Au sommet du panneau. Ça n'avait pas l'air bien méchant, mais l'orchestre a arrêté de jouer et un des barmen s'est précipité vers cette porte...

— Quelle porte ?

— Celle dont je viens de parler. Je ne sais pas sur quoi elle donnait. Au fond. Une plaque disait "réserve au personnel", je me souviens de ça et de la fumée qui foutait le camp par-dessus. Enfin, ce type court jusque-là et saisit la poignée. Il ouvre le battant et les flammes s'engouffrent dans la salle, d'un seul coup, voyez ? Avec un grand whoosh ! » Il écarta les bras pour compléter l'effet sonore. « Le mec en question s'est fait carboniser. » Jim avait apporté cette précision avec un sourire écoeurant alors que les reflets des flammes dansaient dans ses yeux. « D'autres personnes ont cramé, elles aussi. Je les ai vues s'enfuir, en flammes. Elles roulaient sur le sol. C'est à ce moment-là que je me suis dit que j'avais pas intérêt à moisir dans le coin. J'étais près d'une issue de secours et j'ai foncé vers elle, mais cette salope a refusé de s'ouvrir et j'ai dû repartir en jouant des coudes jusqu'à l'entrée principale. Tout le monde poussait d'un côté et de l'autre. J'ai vu des gens se faire piétiner. Puis il y a eu des flammes partout. Les pompiers, ils n'ont pas pu mettre un pied à l'intérieur, eux non plus. Ceux qui sont entrés en courant sont ressortis encore plus vite !

— Je vous remercie, dit Sandy en s'éloignant.

— Jim, hein ! Pas James !

— Le con », marmonna Sandy. Il erra jusqu'au moment où il trouva un pompier qui répondait déjà aux questions d'un reporter. « Savez-vous comment l'incendie s'est déclaré ?

— Pas encore. On cherche.

— Et les victimes ? demanda l'autre journaliste.

— Au moins cinq morts. Deux asphyxiés par la fumée et trois piétinés dans la bousculade. Le feu semble avoir interdit l'accès aux issues de secours du fond et les deux autres étaient verrouillées, ce qui ne laissait que l'entrée principale. Le bilan des victimes devrait être plus élevé, bien plus élevé. Ils sont nombreux à ne pas avoir pu sortir à temps de cet enfer.

— Pouvez-vous fournir une estimation ? Je dois rendre mon papier.

— Une cinquantaine, peut-être le double. Ne me citez pas, c'est une simple supposition.

— Mais pourquoi les issues de secours étaient-elles condamnées ? voulut savoir Sandy.

— Ça, c'est au propriétaire qu'il faut le demander », rétorqua sèchement le pompier avant de s'éloigner.

Sandy rangea son calepin et se dirigea vers le cordon de policiers pour regarder les flammes perdre de leur vigueur. Il resta là sans rien dire, les mains dans les poches. Finalement, les derniers serpents de fumée se lovèrent et moururent, bien après l'effondrement de la toiture que ponctua une explosion fuligineuse. Nul halo rougeâtre annonciateur de mort ne nimbait encore la nuit, mais les pompiers continuaient de déverser le contenu de leurs camions-citernes sur les ruines fumantes. Spectateurs et survivants remontèrent en voiture et s'éloignèrent, et seule une poignée de personnes resta sur place. Sandy en faisait partie. Quand le vent soufflait vers eux, il était chargé de cendres.

Il vit John Gopher Slozewski, seul près du barrage que les policiers avaient déserté. Son visage était aussi cendrex que les ruines et Sandy posa la main sur son épaule. Slozewski se tourna vers lui, sans sembler tout d'abord le reconnaître.

« Oh ! » fut tout ce qu'il trouva à dire, avant de reporter les yeux sur les vestiges du Trou du Gopher.

« Je suis désolé, murmura Sandy.

— Tant de morts... Ils n'ont même pas pu préciser combien. Plus qu'à West Mesa, en tout cas. Bien plus. Ils soutiennent que les issues de secours étaient verrouillées. » Il finit par se tourner vers Sandy. « Blair, tu dois me croire quand je te dis que c'est impossible. Red – c'est mon bras droit – m'a souvent conseillé de les condamner parce que des mômes passaient par là pour entrer sans payer, mais j'ai toujours refusé, je te le jure !

— Il a pu le faire malgré tout », suggéra Sandy.

Slozewski considéra une fois de plus les ruines, comme si le poids de son regard avait pu contraindre les poutres noircies et gauchies à se redresser et s'imbriquer pour reconstituer une charpente. Son visage était privé d'expression, innocent comme celui d'un agneau venant de naître. Le désespoir avait pratiquement effacé un froncement de

sourcils que Sandy avait cru indélébile.

« Savent-ils comment le feu a pris ? » demanda Sandy.

John Gopher Slozewski eut un petit rire amer, avant de déclarer doucement : « Ils pensent à un incendie criminel. »

¹ Dans le sens employé ici, *gopher* est une déformation de *go for*, c'est-à-dire « va chercher », et désigne celui qui se met au service des autres. Mais les gophers sont aussi ces rongeurs qui exaspèrent tant Donald Duck en creusant des galeries dans sa pelouse, d'où le nom que Slozewski a donné à son club. (*N.d. T.*)

CINQ

*Yesterday, all my troubles seemed so far away
Now I need a place to hide away
Oh, I believe in yesterday*

Hier, tous mes ennuis me semblaient si lointain
Maintenant je cherche un coin où me cacher
Oh je crois tant en hier.

Elle lui ouvrit la porte sans dire un mot, mais rien n'aurait pu être plus accueillant que son expression. Elle arborait sous son nez busqué le sourire tors façon « ça alors, c'est génial » dont il conservait le souvenir, et qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis bien trop longtemps. Il sourit à son tour et, sitôt après, Maggie s'avavançait pour l'êtreindre, longuement et avec force. Lorsqu'ils finirent par se séparer, elle garda ses mains dans les siennes en déclarant : « Ça me fait sacrément plaisir de te revoir. Sans déc'.

— Ouais », répondit-il d'une voix qu'il jugea un peu ridicule. Ce qui ne l'empêcha pas de répéter : « Ouais. Pareil pour moi. »

Maggie était l'équivalent d'une bouffée d'air frais s'élevant du passé. Il avait dû se colleter pendant trois jours à l'obstination exaspérante des flics du New Jersey, alors qu'il cherchait un lien entre l'incendie et le reportage que Jared lui avait commandé pour *Hedgehog*, sans parler des entretiens houleux qu'il avait eus avec Sharon par l'entremise de la Miss Télécom locale. Bénéficier d'un peu de bonne humeur était devenu pour lui une nécessité.

« Entre, dit-elle en s'écartant du passage. On va passer à table. Tu aimes toujours les lasagnes ?

— Elles viennent en quatrième position sur la liste des choses que je préfère en ce bas monde. Juste après les livres, le sexe et les pizzas. »

Il la suivit à l'intérieur. Cet appartement était plus petit que celui qu'elle occupait cinq ans plus tôt, la dernière fois qu'il lui avait rendu visite, mais elle n'avait plus de colocataire à y caser. Un vieux canapé défoncé, une grande bibliothèque allant du sol au plafond et un buffet d'antiquaire dominaient le minuscule séjour. Dans un angle, près d'une étroite fenêtre donnant sur une ruelle, il y avait un fauteuil relax d'aspect confortable squatté par deux chats, un énorme siamois et un rouquin à poil ras de taille plus modeste.

« Ho Chi Minh ? » demanda Sandy, surpris.

Le siamois ouvrit un œil pour le lorgner avec méfiance.

« En personne, répondit Maggie. Il est vieux et bougon en diable, mais toujours fidèle au poste. Le nouveau s'appelle Jules d'Orange. Fais-les descendre et installe-toi pendant que je vais chercher du vin. Nous avons des tas de choses à nous raconter. »

Les chats protestèrent quand Sandy les expulsa du fauteuil pour prendre leur place. Maggie se rendit dans la cuisine et en revint peu après avec une bouteille de chianti et deux verres, qu'il tint pour lui permettre d'y verser le vin. Puis elle s'assit à même le sol, croisa les jambes et goûta le chianti du bout des lèvres avant de lui sourire une fois de plus.

« Alors ? A quoi ressemble ta vie sentimentale ? »

Il rit. « Toujours aussi directe, à ce que je vois ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ? » fit-elle en haussant les épaules.

Elle n'avait absolument pas changé, estima-t-il. Elle portait un jean délavé et un ample corsage blanc de paysanne sous lequel ses seins se déplaçaient librement. Elle n'avait jamais mis de soutien-gorge. C'était une des premières choses qu'il avait remarquées, lors de leur rencontre en 1967. Ça l'avait fortement émoustillé. Maggie ne répondait pas aux canons de la beauté classique. Elle avait une bouche un peu trop grande et légèrement de guingois, surtout quand elle souriait, et son nez était large et tordu là où un flic l'avait cassé à coups de matraque lors de la Convention démocrate de 68. Mais elle avait de beaux yeux verts et une toison de cheveux auburn constamment ébouriffés par le vent, même à l'abri dans un appartement. Elle était en outre débordante de vie, bien plus que toute autre femme que Sandy avait eu l'occasion de rencontrer. Maggie avait été son premier grand amour, en plus d'être celle qui l'avait dépucelé, et la revoir lui permettait de découvrir à quel point elle lui avait manqué.

« Ma vie sentimentale ? Eh bien, je vis avec quelqu'un. J'ai dû te parler d'elle dans une lettre.

— Possible. Tu sais, les lettres et moi... »

Nul n'ignorait que Maggie n'aimait pas écrire, au point de décourager les efforts que faisait Sandy pour maintenir un semblant de contact. Non seulement elle ne répondait pas aux messages qu'il lui adressait mais elle les égarait de façon quasi systématique.

« La danseuse ?

— Tu parles de Donna. On a cassé il y a deux ans. Je suis avec un agent immobilier, Sharon.

— Exact ! Tu m'en as effectivement touché deux mots dans une lettre. Bon sang, elle devrait être quelque part. Donc, vous vivez ensemble ?

— On a acheté une maison, même si ça t'en bouche un coin. Un de

mes romans m'a rapporté un peu d'argent et elle m'a conseillé d'investir dans l'immobilier plutôt que de tout déposer dans une banque. L'idée m'a semblé bonne, sur l'instant. » Il but une gorgée de vin. « J'en suis moins sûr, à présent. C'est une source de complications, en cas de séparation.

— Hm. Ça manque un peu d'optimisme, tout ça ! Vous avez des problèmes ?

— Quelques-uns. »

Un peu gêné, Sandy resta dans le vague. Maggie avait toujours été sa meilleure amie, tout autant que sa maîtresse, et il n'avait jamais hésité à lui faire des confidences même après leur séparation. Mais il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus et lui parler de ses accrochages avec Sharon équivalait à une sorte de trahison.

« Ça devrait pouvoir s'arranger, déclara-t-il après quelques hésitations. Je l'espère. Je veux dire que c'est une fille bien. Intelligente, compétente. Elle se passionne pour son travail. Disons que la communication passe mal, ces derniers temps. » Il grimaça. « J'en suis le principal responsable, note bien. J'ai des difficultés à écrire et je suis – je ne sais pas – tendu, maussade. Je l'étais jusqu'à ce que ce reportage se présente, en tout cas. Sharon ne supporte pas que je fasse ce boulot pour *Hedgehog*. »

Maggie vida son verre et se leva, avant de lui tendre la main pour l'aider à s'extraire du relax.

« Il va falloir tout me raconter, tu sais ? J'aimerais bien savoir comment Jared t'a convaincu de coucher de nouveau avec lui, après la vacherie qu'il t'a faite. Mais on en parlera devant ce qui vient en quatrième position sur la liste des choses que tu aimes le plus au monde. »

Ils dînèrent à la table de la cuisine, qu'elle avait toutefois recouverte d'une nappe plus qu'acceptable avant d'y déposer assiettes et couverts assortis, ce qui suscita un commentaire de Sandy sur l'évolution des mentalités et un sourire entendu de Maggie. Mais une chose restait inchangée : ses lasagnes étaient toujours géniales. Elle les relevait comme il le fallait et ne lésinait pas sur le fromage et la sauce tomate. Sandy avait déjeuné d'un cheeseburger préemballé quelque part sur le Pennsylvania Turnpike, et il se jeta sur le plat animé par un esprit de vengeance. Maggie veilla à rétablir le niveau de son verre en y transvasant régulièrement le contenu de la bouteille de chianti posée dans son berceau de paille au centre de la table pendant qu'il lui racontait entre deux bouchées l'histoire de ce reportage sur les Nazgûl, depuis le coup de fil de Jared jusqu'à cet instant. Il était heureux de pouvoir en parler, et Maggie avait toujours été une confidente idéale.

Ce fut simultanément qu'ils atteignirent la fin du récit et des lasagnes. Sandy repoussa son assiette et s'autorisa un soupir de

satisfaction théâtral. « Seigneur, j'ai mangé de quoi tenir jusqu'à la fin de mes jours !

— Continue. Est-ce que les autorités pensent que John Gopher a mis le feu pour toucher l'assurance ou quoi ? »

Sandy secoua la tête. « Il a été lavé de tout soupçon lorsqu'ils ont constaté que le local était très mal assuré, or détruire son outil de travail quand le remboursement n'est pas au moins égal à sa valeur serait complètement absurde. Cependant, l'origine criminelle de l'incendie ne fait aucun doute, vu qu'ils ont trouvé des traces de kérosène et de plastic. Sauf que Slozewski ne peut pas en être tenu pour responsable. Bordel, j'aurais pu le leur dire, s'ils s'étaient donné la peine de me le demander ! Si tu veux faire cramer un truc qui t'appartient, tu engages un pro qui passe à l'action au petit matin pour qu'il n'y ait pas de victimes. Pas quand la boîte est ouverte et bondée de monde. Le score final est de soixante-dix-neuf morts et deux fois plus de blessés. Slozewski est lavé de tout soupçon pour l'incendie volontaire, mais il n'est pas tiré d'affaire pour autant. Ils risquent de l'inculper parce que les issues de secours étaient verrouillées, et les familles des victimes lui réclament des millions. Je suis vraiment peiné pour lui. Qu'il n'y soit pour rien est une certitude. J'ai pu constater à quel point il tenait à cet établissement.

— Tu penses qu'un cinglé a une dent contre les Nazgûl ?

— Tout le laisse supposer, non ? Hobbins tué à West Mesa, puis Lynch et à présent ce drame ? Les flics du New Jersey sont si bornés qu'ils ont refusé de m'écouter, mais l'adjoint Parker a l'esprit plus ouvert. Je crois l'avoir plus ou moins convaincu. Il a dit qu'il contacterait ses collègues de Santa Fe et de Chicago, pour tenter de les persuader d'assurer la protection de Faxon et de Maggio, au cas où... » Il se leva de table. « Tu veux un coup de main pour la vaisselle ? »

Maggie l'en dispensa d'un geste. « Pose les assiettes dans l'évier et laisse-les tremper. Elles peuvent attendre. Pas toi. »

Ils emportèrent ce qui restait de vin dans le séjour et Maggie préféra allumer deux bougies plutôt qu'actionner l'interrupteur. Cette fois, ils s'assirent côte à côte sur le canapé. Ho Chi Minh approcha et sauta sur les genoux de Maggie, pour s'y installer en maître des lieux. Elle caressa son poil couleur crème tout en s'entretenant avec Sandy, mais le chat avait bien trop d'amour-propre pour s'abaisser à ronronner.

« D'ici, je me rendrai à Chicago, expliqua Sandy. Maggio vit dans la vieille ville et joue tous les week-ends avec un ensemble plutôt miteux. Il pourra peut-être m'apprendre des trucs. » Il hésita, puis décida de se jeter à l'eau. « Et j'ai eu une autre idée, un truc dont je voulais te parler. Quand as-tu eu pour la dernière fois des nouvelles de Bambi Lassiter ? »

Maggie lui adressa un regard interrogateur et un autre sourire. « Oh, il y a un an environ ! La lettre doit être quelque part. » Elle désigna d'un geste le meuble-bibliothèque bourré à craquer de livres de poche, et Sandy s'y intéressa. Il remarqua, pour la première fois, qu'elle avait glissé lettres, enveloppes et divers documents entre les bouquins ou à l'intérieur, en tant que marque-page. « Qu'est-ce que tu lui veux ? »

— J'ai tenté de la joindre par téléphone, hier, mais l'indicatif dont je dispose doit être périmé. Bambi est toujours restée immergée dans l'underground pur et dur, et elle pourra peut-être me présenter à certaines personnes. J'ai comme une intuition.

— Tout ça appartient au passé. Pourquoi les rares vestiges du Mouvement seraient-ils impliqués ?

— Je ne sais pas. Mais que les autorités aient trouvé du plastic au Trou du Gopher suffit pour orienter les soupçons vers des terroristes, sans oublier qu'une vérification ne coûte rien.

— Tu as sans doute raison. Je vais farfouiller pour tenter de retrouver sa lettre avant ton départ. »

Elle retira avec beaucoup de douceur Ho Chi Minh de son giron et se débarrassa de ses pantoufles en détendant ses jambes, qu'elle finit par caler sur les genoux de Sandy. Elle avait fait cela sans qu'ils échangent un mot et c'était une ancienne habitude, familière et rassurante, qui le renvoya dans le passé. Elle n'avait jamais supporté les chaussures.

Une arête de cals longea son gros orteil, et un coussinet durci ayant la consistance du cuir commençait à se craqueler sous son pied qu'il caressa, immobilisa puis entreprit de pétrir. Ses doigts n'avaient pas oublié la technique, et elle soupira. « Seigneur, j'adore ça ! Aucun masseur de pieds ne t'arrive à la cheville, Sandy. »

Il lui sourit et poursuivit son massage.

« Nous avons tous des talents qui nous sont propres. »

Puis ils restèrent silencieux. Ho Chi Minh revint et sauta sur le canapé, pour s'installer cette fois sur le ventre de Maggie. Elle le caressa, et il daigna finalement ronronner. Maggie buvait de petites gorgées de chianti en contemplant la danse des flammes des bougies avec son petit sourire tors. Sandy dispensait toujours ses soins, pensif.

« Tu es bien songeur, fit-elle remarquer.

— Je me remémore des choses, déclara-t-il en changeant de pied.

— Lesquelles ?

— Oh, une autre époque, un autre appartement, d'autres massages ! » Il interrompit ses activités pour prendre son verre, le lever devant une flamme puis boire une gorgée de chianti. « Je me souviens d'un temps où ce que nous buvions dans des verres à moutarde Pierrafeu n'avait de vin que le nom. Assis en tailleur à

même le sol. Ton seul meuble était ce fauteuil poire sur lequel Ho Chi Minh pissait pour marquer son territoire.

— J'avais également des coussins, cousus de mes petites mains.

— Tes coussins. Ouais, c'est vrai ! Je n'ai jamais été champion pour rester assis en tailleur, j'en avais des fourmis dans les jambes. C'était encore pire quand il fallait manger dans une assiette en équilibre sur les genoux. Je renversais la moitié de la bouffe.

— Ça ne te dissuadait pas de venir, fit-elle remarquer.

— Non, c'est incontestable. Il n'y avait pas non plus de bibliothèque, seulement des vieilles planches posées sur ces parpaings que tu nous chargeais d'aller piquer sur le chantier d'à côté, Froggy et moi. Tu devais avoir deux fois moins de bouquins qu'à présent, et il y avait cette grosse bobine de câble que tu comptais décaper et teindre pour la transformer en table. Sans parler de tous tes posters.

— Et du matelas de l'alcôve. Tu ne l'as pas oublié, j'espère ? On s'y est souvent envoyés en l'air.

— Un matelas ? Quel matelas ? »

Elle renifla avec dédain. « Je me souviens que tu nous lisais tout ce que tu écrivais, ce qui donnait ensuite lieu à un débat.

— Des critiques influencées par l'ersatz de vin que nous avions ingurgité. Je me rappelle surtout mes accrochages avec Lark. Je n'étais jamais assez radical, à ses yeux. Je pouvais lire n'importe quoi, il se contentait de sourire et de dire qu'il s'agissait de distractions bourgeoises qui ne servaient en rien la cause de la révolution. »

Maggie poussa un petit cri de joie. « Merde, j'avais oublié ! Tu as raison. Ce bon vieux Lark. Tu sais ce qu'il est devenu ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. »

Le sourire de Maggie était si radieux qu'il semblait scinder son visage. « Passe le voir, quand tu seras à Chicago pour rencontrer Maggio. Il est inscrit dans l'annuaire, à L. Stephen Ellyn. »

Sandy en resta bouche bée. « L. Stephen Ellyn ? » répéta-t-il, sous le choc. Lark Ellyn avait toujours tiré une fierté perverse de son prénom, malgré la confusion et les plaisanteries qu'il pouvait susciter⁽¹⁾. Sandy ne s'était pas privé de l'asticoter à ce sujet, lors de leur première rencontre, et Lark lui avait sèchement rétorqué que c'était le nom d'un oiseau au chant d'une grande beauté, bénéficiant de la liberté suprême qu'offrait le vol, et que c'était par conséquent le prénom idéal pour un individu avide d'amour et épris d'indépendance, alors que Sander voulait dire « défenseur de l'humanité » ou une autre connerie du même genre, avec toutes les connotations militaristes et sexistes qui vont avec. Lark était imbattable en matière de symbolisme. « L. Stephen Ellyn..., répéta Sandy. Tu veux rire ?

— Juré, répondit Maggie en levant la main comme pour prêter serment. L. Steve a un bel avenir dans notre monde impitoyable, vu

qu'il est dans la pub. »

Sandy la dévisagea, avant de glousser. Sans pouvoir s'arrêter, il recommença puis éclata de rire.

« Non, non, pas lui ! Allons, c'est impossible ! » Mais Maggie n'en démordait pas. « L. Stephen Ellyn... Oh, non, ne me dis pas... non ! »

Et ils se mirent à délirer. Ils consacrèrent dix bonnes minutes à faire des jeux de mots débiles sur L. Stephen Ellyn, puis ils se resservirent du chianti, entonnèrent de vieilles chansons avec des voix de fausset épouvantables, se re-resservirent du vin et passèrent aux thèmes des séries télévisées, allant de Super Chicken à George de la Jungle en faisant des détours par la plupart des westerns de la Warner avant de se laisser détourner du droit chemin par l'ivresse et par *Tombstone Territory*.

« *Siffle pour raviver un souvenir*, chantonna Maggie d'une voix hésitante mais puissante. *Siffle pour me renvoyer là où je voudrais être*(2). Dum dum, j'ai oublié, j'ai oublié, *Tombstone Territory* ! »

Sandy avait des vertiges, sans doute à cause du vin, et il trouvait que ce qu'elle chantait était plein de sagesse et d'une importance cosmique. « Et où c'est-y que tu voudrais être ? » lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle s'interrompt, se resservit du vin et lui sourit. « Tu dis ?

— Où est-ce que c'est-y que tu voudrais être ? répéta-t-il. Le sais-tu ? Quels souvenirs peut-on siffler ? Où risquent-ils de nous conduire ? » Il peigna ses cheveux avec ses doigts, déconcerté par le timbre de sa voix. « Je crois que je suis un peu parti, mais c'est sans importance. Je... je ne sais pas, c'est pas très clair, tout ça. Qu'est-il arrivé, Maggie ?

— Hein ? Arrivé ? À quoi ? À Tombstone Territory ? » Elle gloussa. « Ils ont arrêté la série, Sandy.

— Non ! À nous ! Que nous est-il arrivé ?

— Toi et moi ?

— Toi et moi, Bambi Lassiter, Jared Patterson, John Gopher Slozewski, Jamie Lynch, Froggy, Slum, Jerry Rubin, Angela Davis, Dylan, Lennon, Jagger, les Weathermen, les Chicago Seven, William Kunstler, Gene McCarthy, les SDS et... et L. Stephen Ellyn, bon Dieu ! Quest-ce qui nous est arrivé, à nous tous ? À tout le monde ! »

Il gesticulait, faisant de larges moulinets afin d'inclure dans cette énumération les espoirs, les rêves, les manifestations, les émeutes, les assassinats, les défilés aux chandelles, les Bobby Kennedy, Donovan, Martin Luther King, Melanie et les Smothers Brothers plus tous les hippies et les yippies, la guerre du Viêt-Nam et la totalité des souvenirs d'une décennie fertile en événements et le destin de toute une génération de jeunes Américains... Un grand geste qui aurait renversé son verre de chianti sur l'accoudoir du canapé s'il ne l'avait

pas rattrapé in extremis.

Maggie se rapprocha pour le prendre par l'épaule. « Ce qui est arrivé, c'est le temps. Tout a changé.

— Le changement... C'est ce que nous désirions, Maggie ! C'est le fondement de tout ce que nous avons fait. On voulait transformer ce putain de monde, non ? Et c'est ce putain de monde qui nous a transformés. Il a métamorphosé Lark en L. Stephen Ellyn, Jared en connard plein aux as, Jamie Lynch en macchabée et John Gopher en mec portant un costard à rayures... et je ne sais pas trop ce qu'il a fait de moi, mais je n'aime pas tellement le résultat. Pas du tout, même ! »

Maggie le serra contre elle. « Tu trembles, mon bébé.

— C'est le chianti, mentit-il en marmonnant. Ce putain de vin m'a rendu malade, mais on dit que la vérité est dans le vin. La vérité ! Tu t'en souviens ? C'était sacrément important, dans les années soixante, avec la paix, l'amour et la liberté. Et qu'est-ce qu'on a fait de tout ça, Maggie ? C'est comme si on avait tout oublié, renié ce que nous étions, renoncé à tous nos principes. » Il soupira. « Je sais, je sais, c'est le passé. On a grandi, on a mûri. Mais je te le dis, Maggie, on était bien meilleurs à l'époque.

— On était surtout bien plus jeunes, rappela-t-elle en souriant.

— Ouais, il est possible que ce soit une simple question d'âge. C'est la crise de la cinquantaine. Je pleure ma jeunesse disparue. C'est le refrain que me sert Sharon, en tout cas. » Il regarda Maggie, l'air buté. « Mais je ne gobe pas cette explication. Il n'y a pas que cela. Je me souviens... Je me souviens, bordel, je sais que la situation était merdique, qu'il y avait la guerre, le racisme, Nixon et le vieux Spiro Agnew, mais nous avions aussi... je ne sais pas, une sorte d'optimisme. Nous nous disions que l'avenir serait meilleur. Nous en étions convaincus. Nous étions décidés à tout faire pour ça. Nous voulions changer le monde et nous avions pour alliés la jeunesse et le temps. Nous savions différencier ce qui était juste de ce qui ne l'était pas, les bons et les méchants, et nous avions la sensation d'appartenir à quelque chose. » Sa voix s'autorégulait et redevenait plus posée au fur et à mesure qu'il s'exprimait. « Nous étions à l'aube de cette putain d'Ère du Verseau, tu t'en souviens ? Comme ils disaient dans "Hair", la paix guiderait les planètes et l'amour gouvernerait les étoiles. Mais la paix et l'amour ont disparu en même temps que les pattes d'ef, les cheveux longs et les minijupes, et je serais bien en peine de dire qui sont désormais les méchants. » Il grimaça. « Il m'arrive de penser que nous entrons dans cette catégorie.

— Eh ! Ne fais pas cette tête ! C'est pas si mal que ça, après tout ! Il ne s'agit pas de l'avenir dont nous rêvions, d'accord. Rien ne se passe jamais exactement comme prévu. Mais nous avons changé le monde, Sandy. Nous avons mis un coup d'arrêt à la guerre. Nous avons fait

évoluer le système éducatif, le gouvernement, les rapports entre les hommes et les femmes, les tabous envers le sexe. Nous nous sommes même débarrassés de Richard le roublard. Ce n'est pas l'Ère du Verseau, et après ? Cette époque est malgré tout différente de ce qu'elle aurait été sans nous. En mieux. » Elle se pencha pour déposer un baiser au bout de son nez. « Vois les choses sous cet angle. Sans ce qui s'est passé dans les années soixante, les années cinquante se seraient perpétuées à jamais. »

Sandy en trembla et lui sourit.

« Et tu t'en es plutôt bien tiré, ajouta-t-elle. Te voilà devenu écrivain, ce qui n'est pas si mal que ça. Tu laisseras ton empreinte sur le monde. »

Le sourire hésitant de Sandy mourut et il détourna la tête, en se disant que la vérité était effectivement dans le vin. « Ouais, je casse vraiment la baraque. Chaque bouquin que j'écris se vend un peu moins bien que le précédent, mon agent littéraire est sur le point de me larguer, on peut lire dans le *Times* que mes bouquins ont autant d'intérêt littéraire que ces guides de la contre-culture des années soixante qu'ont été *Steal This Book* ou *The Greening of America*, et je suis victime d'un épouvantable cas de constipation de l'écrivain, ce qui – maintenant que j'y pense – est une métaphore imagée mais appropriée vu que si j'arrive à pondre ce foutu roman ce sera certainement de la merde. Dans huit mois je n'aurai plus de quoi régler ma quote-part des traites de notre maison, ce qui confirmera à Sharon que je suis un irresponsable. Nos rapports sont excellents, note bien. Nous avons signé un papier – une sorte de contrat de mariage, sauf qu'on n'est pas mariés – où tout est couché par écrit, de la répartition des tâches ménagères aux obligations financières, ce genre de trucs, et comment tout doit se passer en cas de séparation. Absolument tout, ce qu'on fait au lit excepté. On s'est laissé carte blanche dans ce domaine, pour que ça reste spontané. Nos rapports sont merveilleux et nous gardons une liberté totale, ce qui nous permet d'aller voir ailleurs si l'envie nous en prend. La seule chose qui me turlupine, c'est que je me demande si Sharon tient à moi. » L'alcool aidant, Sandy commençait à s'apitoyer sur son sort. Il prit son verre et constata qu'il était vide. « J'en reprendrais bien...

— Il n'y en a plus. »

Il se leva. « Je vais aller en acheter ! décida-t-il. Mais je voudrais que tu m'accompagnes vu que je risque de m'égarer. Guidez-moi jusqu'au débit de boissons le plus proche, chère madame. Comme ça, tu feras la connaissance de Daydream. »

Elle se leva à son tour et prit sa main. « Daydream ?

— Ma voiture. Je viens de lui donner un nom. C'est ta faute. Tu m'as couvert de honte. Suis-moi. »

Il la tira par le bras jusqu'à la porte d'entrée, puis dans la rue. Ils finirent par se mettre à courir, main dans la main, et Maggie riait comme une folle sans que Sandy sache ce qu'elle trouvait de si amusant. Il ne savait pas non plus pour quelle raison ils avaient pressé l'allure.

Le temps d'atteindre la Mazda en titubant, ils étaient à bout de souffle. « La voici », déclara-t-il en désignant le véhicule d'un mouvement de la main plein de panache. Ils étaient seuls dans la rue sombre et déserte, en manches de chemise et Maggie nu-pieds. Sandy prit soudain conscience de la fraîcheur ambiante et du fait que Daydream attendait patiemment sous le halo doré d'un réverbère, cernée par bon nombre de ses congénères. Il émit un bruit de trompette. « Je réclame des oooh et des aaah, femme ! Tu n'as pas sous les yeux une auto comme les autres mais une authentique Mazda RX-7, dont la puissance et les capacités surpassent de très loin celles d'une vulgaire Ford. Je te présente Daydream.

— Oooh, fit Maggie en gloussant. Aaah ! »

Elle se réfugia dans l'abri de ses bras, leva les yeux sur lui et déposa un baiser au bout de son nez.

« Vous ne voulez pas faire un tour avec moi, ma belle ? demanda-t-il.

— Vous n'y pensez pas, monsieur ! » Mais elle se rapprocha plus encore et l'étreignit.

« Du vin, marmonna-t-il. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Nous avons déjà trop bu », décréta-t-elle.

Elle le dévisageait de ses grands yeux verts pleins d'espièglerie.

« On en tient une bonne, reconnut-il. Et c'est une excellente chose, vu que je ne retrouve pas mes clés. J'ai dû les laisser dans ma veste. Chez toi. Faut y retourner.

— Oooh, fit-elle. Aaah ! »

Elle entreprit de déboutonner sa chemise. Un bouton, deux, trois...

Il ne résista pas. « Tu es aussi pétée que moi », l'accusa-t-il.

Quatre. Cinq. Elle tira et les pans sortirent du jean. Restait un bouton. Six. Elle le dépouilla de sa chemise.

« Tu veux qu'on s'envoie en l'air ici ? demanda-t-il. Daydream nous regarde, et elle n'a que deux ans. Nous voir faire des cochonneries la traumatiserait. » Il cilla.

Maggie lâcha la chemise qui tomba sur le trottoir puis remonta son tee-shirt, qui se coinça au niveau de son cou. Calé contre la voiture, Sandy leva les mains pour tenter de se dégager et sentit Maggie déposer un chapelet de baisers sur son torse nu. Il avait presque froid, à présent. Il réussit finalement à se débarrasser de son tee-shirt qui alla rejoindre la chemise sur le sol, et elle suivit le pourtour d'un téton avec sa langue. Il ne put s'empêcher de frissonner, pendant quelle

s'activait à déboucler sa ceinture.

« Je me souviens avoir bandé comme ça en 1959, le jour où j'ai vu ma cousine Sally prendre un bain, lui déclara-t-il. Ma bite était si raide que je souffrais le martyre. »

Maggie baissa son jean. « C'est pas de jeu, protesta-t-il. Je me les gèle et t'es tout habillée ! »

Elle se redressa pour déboutonner son corsage, en souriant. « Tu as raison ! » Ses seins étaient pâles sous la faible clarté régnant dans cette rue de Cleveland. Pas de soutien-gorge, se dit Sandy. Certaines choses étaient décidément immuables.

Elle était aussi désirable qu'autrefois et il tendit la main, un geste hésitant, pour caresser son sein gauche. « J'ai toujours eu un faible pour lui », déclara-t-il sur un ton solennel.

Maggie fit un pas hors de son jean avant de s'exclamer avec malice : « Eh, mais tu n'es pas tout nu ! »

Avec empressement et maladresse, elle le dépouilla de son slip. « Je vais choper une pneumonie. Réchauffe-moi !

— Faut pas y compter ! » fit-elle en secouant la tête.

Elle se pencha pour rafler le tas de vêtements et détala.

Sidéré, Sandy la regarda s'éloigner sans réagir. Il lui fallut un certain temps pour reconstituer les événements, puis il finit par prendre conscience de se dresser à une heure indue sur un trottoir de Cleveland, seul et dans le plus simple appareil. « Eh ! » cria-t-il avant de s'élancer derrière elle.

Si ses jambes étaient plus longues que celles de Maggie, il n'avait pas l'habitude de se déplacer sans chaussures et une multitude de petits cailloux meurtrissaient la plante de ses pieds. Il était par ailleurs en piètre condition physique et son retard ne cessait de se creuser. Il la vit tourner à l'angle suivant et baissa la tête pour sprinter... et entrer en collision avec un gros Noir en costard de maquereau qui venait de se matérialiser devant lui. Le Black le foudroya du regard et recula, de toute évidence surpris de voir des Blancs courir tout nus. « Excusez-nous, lui expliqua Sandy. On s'entraîne pour les Jeux olympiques. » Puis il repartit, en prenant conscience que cet individu ne devait même pas savoir que les participants aux premières Olympiades avaient également été nus comme des vers. « Il n'a pas dû saisir la pertinence de ma déclaration », regretta-t-il.

Maggie l'attendait à la porte de son appartement. Sandy la rejoignit en titubant, à bout de souffle. « Espèce de garce », haleta-t-il en essayant de recouvrer une respiration normale. Son cœur martelait sa poitrine. La course semblait avoir dissipé les vapeurs d'alcool, ne laissant subsister en lui que le désir.

« Salut », dit-elle doucement. Elle prit sa main pour le guider à l'intérieur, avant de refermer la porte. Il faisait chaud, ici, mais Sandy

frissonnait toujours. Elle l'étreignit et l'embrassa.

Lorsqu'elle recula, ils étaient tous les deux souriants. « Tu souhaites vraiment qu'on aille plus loin ? s'enquit-elle.

— Oh, Jésus ! » gémit-il. Ses seins effleuraient sa poitrine, imperceptiblement, une légère caresse. Il la désirait tant qu'il en souffrait.

Ils se roulèrent quelques pelles, puis elle lui déclara : « Je me suis payé un lit. Un vrai. Tu crois pouvoir t'y faire ? » Elle glissa une main entre ses jambes, caressa légèrement son sexe puis le saisit avec fermeté. « Viens », ordonna-t-elle en le tirant dans la chambre.

« Oooh », fit-elle en sentant ses mains errer sur sa peau chaude et lisse. « Aaah », ajouta-t-elle lorsqu'il commença à l'embrasser. Mais ils cessèrent ces petits jeux dès que leurs besoins devinrent plus pressants, car ils étaient tous deux en manque. Sandy n'avait oublié ni son corps ni ce qui lui faisait le plus d'effet. Il mit ce savoir en pratique et elle réagit, une chose en amenant une autre dans une obscurité qui semblait illuminée par la chaleur qu'ils irradiaient. Quand Maggie atteignit l'orgasme, ses bras se crispèrent autour du torse de Sandy, le comprimant comme avec désespoir, et si elle ouvrit la bouche ce fut sans émettre un seul son. Sandy jouit quelques allers-retours plus tard, mais il ne se retira pas pour autant. Il se sentait bien, en elle, au chaud et en sécurité, à son aise. Il aimait en outre sentir ses bras l'enserrer. Ils gardèrent longtemps la pose, pour savourer cette détente postcoïtale. Sandy perçut les larmes de Maggie mais ne dit mot. Il n'avait d'ailleurs rien à dire.

Ils finirent par se décoller, comme s'ils venaient de passer un accord tacite. Sandy la voyait sourire dans le noir, à quelques centimètres de son visage. Elle déposa un autre baiser au bout de son nez. « Salopard, dit-elle tendrement. Tu n'as pas changé. Tu me fais toujours autant d'effet.

— Oh, Maggie ! » La chaleur de leurs ébats s'estompait et il tremblait malgré la température ambiante. « Tu m'as manqué, ça m'a manqué. Tu es complètement cinglée et j'adore ça. Je n'ai jamais réussi à deviner ce que tu allais faire. Avec toi, je redeviens un môme de treize ans en rut. »

Il perçut son sourire plus qu'il ne le vit. « Et Sharon ? Elle ne te tourne pas la tête ? »

Entendre prononcer ce prénom le dégrisa un peu et modifia sa perception du monde. Il se sentait prendre du recul, sans se déplacer pour autant. « Sharon..., répéta-t-il comme à contrecœur. C'est différent, avec elle. Pas mal. On est bien, ensemble. Dans un lit, en tout cas. Nous désirons les mêmes choses. Sharon est très sexy. Sans inhibitions. Généreuse. Mais, je ne sais pas... » Il finit par s'asseoir et refermer ses bras autour de ses genoux. « Elle a les pieds sur terre.

C'est peut-être ça, la différence. Elle n'est pas folle, et j'ai besoin de folie. »

Les doigts de Maggie suivaient avec douceur la courbe de sa colonne vertébrale, langoureusement. « Tu as également besoin de logique, chéri. C'est pour ça qu'on a cassé. J'étais un peu trop excentrique pour toi. Tu recherchais un minimum de stabilité. Tu rêvais de devenir raisonnable.

— J'aimerais savoir ce que je souhaite vraiment. Je n'ai aucune envie de m'engager sur la même voie que Sharon, mais au moins s'est-elle fixé un but. Moi, je me contente d'errer au jour le jour. » Il se tourna pour se retrouver en face de Maggie, prendre sa main avec douceur et y déposer un baiser. « Et toi ? Je suis tellement obnubilé par mes petits soucis que je ne t'ai même pas demandé comment ça allait.

— J'entretiens mon jardin, fit-elle en haussant les épaules. Je travaille dans un bureau où j'occupe un poste de dactylo à la con. Je lis. Je sors à l'occasion et je me fais sauter. Certains jours, je souffre de la solitude. La plupart du temps, ça peut aller.

— Des hommes ?

— Évidemment. Dont quelques-uns qui ont compté, après toi. J'ai vécu deux ans avec un Bob, prof dans un lycée. Mais j'étais un peu trop déjantée pour lui. J'apporte ma contribution au MLF et je tente de mettre de côté de quoi pouvoir reprendre un jour des études que je n'aurais jamais dû laisser tomber.

— Je te l'avais dit.

— Je sais. A l'époque, la révolution semblait plus importante que tout le reste. Ce qu'ils nous racontaient pendant les cours, c'était un monceau de conneries. Et un diplôme n'était après tout qu'un simple bout de papier.

— Je n'ai pas oublié ces clichés.

— Mais ça va. Tu m'as manqué. J'ai commis des erreurs. Il m'arrive d'avoir quelques regrets, mais qui n'en a aucun ? Non, tout baigne. » Sandy percevait dans sa voix une résignation qui l'attristait profondément.

Il se rallongea près d'elle pour la serrer dans ses bras, l'embrasser. À présent qu'ils en avaient terminé avec le sexe, le chianti reprenait ses assauts et revendiquait des domaines d'où le désir l'avait chassé. Sandy chuchotait d'une voix pâteuse ce qu'il avait à dire, et Maggie répondait de la même façon. Arrivés à un stade de ces marmonnements, ils atteignirent une ligne qu'ils avaient fréquemment franchie ensemble au cours des années écoulées.

« Je ne réussis pas à dormir », s'entendit-il déclarer, ce qui acheva de le réveiller. Et il prit conscience avec gêne que Maggie n'avait pas dit un mot depuis des heures, que l'aube était désormais très proche et

qu'elle ronflait doucement entre ses bras. Leurs visages se touchaient presque. Le sommeil avait drainé celui de Maggie de ce qui l'animait et il découvrait des cernes sous ses yeux, un menton qui s'empâtait un peu. Son nez était trop gros et tordu, là où le coup de matraque l'avait cassé, et ses lèvres entrouvertes étaient humides de bave. Il se surprit à penser à Sharon, qui devait certainement dormir dans le grand lit en cuivre de leur maison de Brooklyn, ses cheveux blond cendré étalés sur l'oreiller, son corps si svelte moulé dans un caraco de soie. Belle, comme Maggie ne le serait jamais. Et elle l'aimait, à sa façon. Elle avait été gentille avec lui. Cependant, en cet instant, se trouver à Cleveland et non là-bas le comblait. Il embrassa Maggie avec douceur, se blottit contre elle et s'abandonna de nouveau au sommeil.

¹ *Lark* : alouette, farce et faire l'imbécile. (N.d. T.)

² *Whistle me up a memory, Whistle me back where I want to be* (William M. Backer, *Tombstone Territory*).

SIX

*Show me the way to the next little girl
Oh don't ask why, oh don't ask why*

Guide-moi jusqu'à la prochaine fille
Mais ne demande pas pourquoi, oh ne demande pas pourquoi.

Sandy s'était familiarisé avec la vieille ville lorsqu'il préparait sa licence à Northwestern. Il s'agissait déjà d'un quartier touristique hors de prix et mal famé, mais on pouvait y écouter de la musique valable. Généralement plus folk que rock mais bonne malgré tout. Sandy n'avait rien contre le fait d'y retourner.

Mais que Rick Maggio y habite ne signifiait pas qu'il s'y produisait, et Sandy dut faire demi-tour et emprunter avec Daydream la Dan Ryan, au sud de Chicago, pour trouver le bouge où passait son groupe.

Cleveland et Maggie avaient eu un effet positif sur son moral, mais la vision de la boîte où jouait Maggio balaya tout cela. Le Come On Inn était un petit établissement pourri pris en sandwich entre deux bars bien plus importants et tape-à-l'œil, non loin de la frontière de l'Indiana. Le grand C de l'enseigne au néon était défectueux, et il ne cessait de s'éteindre pour tenter avec difficulté de revenir à la vie. Une autre enseigne au néon faisait de la pub pour la bière Budweiser dans une des deux vitrines. On pouvait voir dans l'autre une pancarte annonçant LIVE MUSIC – ENTRÉE LIBRE. Sandy ne put s'empêcher de penser que d'un bout à l'autre du pays des orchestres appelés Live Music devaient massacrer des morceaux dans des bars perdus et miteux quant à eux appelés Come On Inn. Une sorte de spectacle passe-partout, avec des musiciens en combinaison blanche aux poches estampillées d'un code-barres et avec le mot GROUPE écrit en grosses lettres noires dans le dos. Il soupira et entra.

L'intérieur du Come On Inn se résumait à une petite salle puant la bière et lambrissée de miroirs pour paraître plus grande. Sur la scène encombrée visible derrière le bar, l'orchestre accouchait péniblement d'une musique insipide. Ce qui était sans importance étant donné que personne ne l'écoutait. Sandy gagna le fond de l'établissement et se trouva une table contre une des parois réfléchissantes. Il regarda autour de lui en attendant que la serveuse remarque sa présence. Une seule autre table était occupée, par un homme et une femme aux cheveux grisonnants et à la mine d'enterrement qui s'intéressaient bien plus au contenu de leur verre qu'à l'autre composant de leur

couple. Il dénombra trois clients au comptoir : une femme seule qui regardait l'orchestre et deux types en bleu de travail qui avaient une discussion animée portant sur l'équipe des Bears. Ils s'exprimaient d'une voix assez forte pour que Sandy puisse entendre des bribes de leur conversation malgré la musique bancale. La faible fréquentation des lieux ne le surprenait guère. Les bars voisins proposaient du topless, celui-ci seulement de la MUSIQUE LIVE.

Quand la serveuse daigna enfin se manifester, Sandy put constater quelle était bien en chair, avait une expression pour le moins rébarbative, et venait sans doute de quitter le lycée malgré la surabondance de fard à paupières qui la rendait plus vieille et cynique que ne l'aurait voulu son âge.

Sandy commanda une bière pression, qu'il décida de faire durer le plus longtemps possible. Il devait au chianti de Maggie une sacrée gueule de bois, ce matin-là, et il ne se sentait pas prêt à remettre ça de sitôt. « Qui joue ? demanda-t-il à la serveuse.

— Qui joue quoi ? voulut-elle savoir en lui adressant un regard bovin.

— La musique. » Sandy s'était exprimé d'une voix un peu plus forte, afin quelle puisse l'entendre pendant que l'orchestre interprétait à sa façon « *Help Me Make It Through the Night* ».

Elle lorgna la scène avec une moue de mépris. « Oh, eux ? Ce sont les Rolling Stones. Z'avez pas reconnu Mick Jagger ? »

D'un brusque mouvement de la tête elle renvoya en arrière des cheveux bruns tombés devant son visage puis le laissa.

Sandy s'assit plus confortablement pour attendre sa consommation. Il n'avait pas reconnu Mick Jagger. En fait, il avait même des difficultés à reconnaître Rick Maggio. La cacophonie ambiante était attribuable à quatre individus : une fille petite et squelettique aux claviers, un batteur qui semblait venir directement du camp de Treblinka, un rouquin à peine pubère à la basse et un type bien trop gros à la guitare. Vu que Maggio n'était pas du genre à se teindre les cheveux ou à changer de sexe, il en découlait qu'il devait être ce guitariste... même si c'était difficile à admettre. Ce fut seulement lorsqu'il se détourna du micro et se retrouva en face de lui que Sandy discerna de vagues vestiges de l'homme qu'il avait été dans le visage bouffi révélé par la rampe de projecteurs. Ce qui le plongea dans une profonde déprime.

Il n'avait pas oublié une autre époque, des jours meilleurs où un même efflanqué réussissait à faire vibrer et hurler sa guitare, la contraignait à implorer merci. Il se rappelait un chanteur débordant d'énergie dont la chemise ruisselait de sueur dès le milieu du premier passage. Au point qu'il la retirait, la roulait en boule et la lançait dans la salle pour continuer torse nu, ses côtes nettement soulignées sous sa

peau. Les filles hurlaient et se battaient pour s'approprier ce vêtement trempé de sueur, pour finir généralement par le réduire en lambeaux. « J'adore ça, vieux ! lui avait déclaré Maggio lors d'une interview. Ça les fait mouiller. »

S'il avait retiré à présent sa chemise, il y aurait également eu des hurlements, mais de dégoût et non de désir frénétique. Il semblait avoir récupéré toute la graisse perdue par John Gopher, si ce n'est que le résultat était sur lui catastrophique. Là où Slozewski avait été grand et carré, Maggio était seulement flasque et obèse. Il avait un visage bouffi et ses lèvres au rictus autrefois sensuel étaient simplement adipeuses. Sa longue moustache à la Fu Manchu avait été raccourcie et taillée, et elle s'accompagnait désormais d'un semblant de barbe pathétique, des touffes de poils clairsemés évoquant des tampons à recurer collés sur sa figure. Des poils que Sandy suspecta aussitôt de dissimuler un double menton. Maggio portait un jean, une veste en lamé doré et un tee-shirt vert aux aisselles noircies par la transpiration. Ce tricot de corps étriqué moulait son ventre, et à chaque déplacement un peu brusque l'ourlet du bas remontait pour dénuder une bande de bedaine blanchâtre.

La serveuse posa la bière sur la table, sur une serviette en papier rendue plus conviviale par des blagues dont les belles-mères faisaient les frais.

« Deux dollars, annonça-t-elle.

— Pour une pression ? »

Elle haussa les épaules. « Les prix doublent, quand les Stones sont sur scène. »

Sandy prit son portefeuille et l'allégea de trois billets d'un dollar et d'une carte de visite pourpre et argent sur laquelle était dessiné un hérisson. « Deux pour la bière et un de pourboire si vous remettez ceci à Mick Jagger pendant sa pause. Dites-lui que je voudrais une interview. »

Elle regarda la carte de visite en hésitant, avant de le dévisager. « Z'êtes un journaliste ? Un vrai ?

— Bien sûr. Z'avez pas reconnu le grand Dan Rather ? »

Elle renifla et s'éloigna.

La bière avait un énorme faux col. Sandy y trempa ses lèvres puis se rassit pour écouter le groupe. C'était vraiment à chier, estima-t-il après avoir été témoin du massacre de « Michelle » et du déraillement de « City of New Orléans ». Le bassiste rouquin se contentait d'ouvrir la bouche au lieu de chanter. Le batteur était parti dans un univers parallèle et ne regagnait celui-ci que pour faire des solos de batterie aux moments les plus inopportuns. La fille aux claviers semblait interpréter d'autres morceaux que ses compagnons. Tout décati qu'il était, Maggio était incontestablement le seul élément qui apportait un

peu de professionnalisme au groupe. Il jouait mollement, ce qui n'avait rien de bien surprenant, mais Sandy pouvait par instants retrouver un peu de son ancien savoir-faire, et sa voix avait toujours le timbre rauque et brutal qui avait si bien servi de contrepoin à celle de Hobbins à l'époque où les Nazgûl étaient à leur apogée. C'était une voix agressive, pleine de venin, de souffrance et de possibilités. L'entendre chanter « Tie a Yellow Ribbon Round the Old Oak Tree » avait de quoi fendre le cœur.

Dieu merci, ils firent une pause après la première chanson de Barry Manilow. Dès que Maggio descendit de scène, la serveuse alla lui remettre la carte de visite à laquelle il jeta un coup d'œil, visiblement surpris, avant de se diriger vers Sandy.

Mais l'étonnement céda presque aussitôt la place à de la méfiance, pour ne pas dire une franche hostilité, comme il contournait le comptoir et traversait la salle.

« C'est quoi c'te blague ? demanda-t-il en lâchant le bristol dans une flaque de bière.

— Ça n'a rien d'une blague, répondit Sandy en se redressant pour désigner l'autre chaise. Assieds-toi, je te paie un verre. »

Visiblement irrité, Maggio resta debout. « Je bois à l'œil, ici, alors n'essaie pas de m'acheter. Qu'est-ce que tu me veux ? Tu bosses pas pour *Hedgehog*, alors pas la peine de me débiter tes salades. »

Tant de véhémence avait désarçonné Sandy.

« Eh, on se calme ! Je t'assure que je viens pour le *Hog*. Je suis Sandy Blair. Bordel, tu ne me reconnais pas ? Je t'ai interviewé deux fois.

— Tiens donc ? Quand ?

— La première fois en 69, à Boston, juste après la sortie de l'Album Noir. Et ensuite en 71, deux semaines avant West Mesa. Tu étais avec cette Noire au crâne rasé plutôt bizarre, et tu m'as demandé de ne pas en parler dans mon article. Et je n'ai absolument rien dit. »

Ce qui dut ramener Maggio à de meilleurs sentiments à son égard, car il sourit brièvement avant de s'asseoir. « Ouais, je m'en souviens. Un beau morceau, pas vrai ? Tu es peut-être réglo. Comment, déjà ? Blair ? »

Sandy le confirma de la tête.

« Ouais, bien sûr. Ça me revient. On s'est fait interviewer des millions de fois, mec, alors on peut pas se rappeler tous ces clowns. Les journalistes étaient comme des groupies, une nouvelle meute dans chaque putain de ville, et ils voulaient tous que je leur dise ce qu'ils souhaitaient entendre. » Maggio dut prendre brusquement conscience du caractère vexant de ses propos car il s'interrompit, regarda son interlocuteur dans les yeux puis arbora le plus rébarbatif de tous les sourires bidon que Sandy avait eu l'occasion de voir jusqu'à ce jour.

« Eh, mec, ça y est ! Je me souviens de toi. Bordel, oui. T'étais différent, pas comme les autres. Tu écrivais des trucs valables, c'est sûr. Hé ! Sandy, mon vieux ! Ça fait un bail ! »

Une déclaration que Sandy trouva aussi sincère que celle avec laquelle Richard Nixon avait amadoué la nation en parlant du clebs de sa petite Tricia, mais il décida de ne pas en faire cas. « J'avais une barbe brune assez fournie, à l'époque, dit-il pour permettre à Maggio de s'en tirer honorablement. Que tu ne m'aies pas reconnu se comprend.

— Oh, ouais, c'est sûr ! C'est ça. » Maggio se tourna pour adresser un signe à la serveuse. « Ce verre, ça tient toujours ?

— Bien sûr ! »

Maggio commanda un Chivas on the rocks, qu'il goûta du bout des lèvres quand la fille le lui apporta. « Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi, vieille branche ? Tu écris un article ? »

Sandy opina et de la méfiance réapparut dans les yeux du guitariste. « Eh, j'espère que t'as pas l'intention de me démolir, au moins ? Tu sais, un papier façon “voyez jusqu'où on peut tomber” et autres conneries du même genre. » Il agita la main pour désigner le club sordide, son groupe et tout le reste. « Ce que je veux dire, c'est que ce serait injuste, Sandy. Je mérite pas ça, et tu le sais. Je joue avec ces nuls pour rendre service à la petite qui est aux claviers. Je me la tape et, comme elle jouait avec ses potes, j'ai décidé de leur donner un coup de main. C'est temporaire, tu vois ?

— Je vois, et c'est pas ce qui m'intéresse. C'est de Jamie Lynch que je voudrais te parler. »

Rick Maggio se détendit aussitôt. « Oh, Jamie ! Bien sûr. J'ai lu ça dans les journaux. Quel sauvage a pu faire un truc pareil ?

— Je comptais sur toi pour me le dire. »

L'expression de Maggio traduisit ses hésitations.

« Te le dire ? Ça signifie quoi, mec ? Je sais absolument rien sur cette affaire. Seulement que c'est triste.

— C'est bien vrai, ça ?

— Un pur produit de l'époque où nous vivons. Tu peux me citer. »

Sandy feignit de coucher cette déclaration par écrit. « C'est drôle, mais je ne pensais pas que la mort de Lynch t'affecterait à ce point. »

Les yeux du chanteur s'étrécirent imperceptiblement. « Ça veut dire quoi, ça ?

— Seulement que tu n'avais aucune raison de porter Lynch dans ton cœur.

— Qui t'a raconté ça ?

— John Gopher Slozewski, entre autres.

— Oh ! Tu sais ce qu'on disait sur lui, à l'époque ? Qu'est-ce qu'on obtient en croisant un âne et un Polack ? »

Sandy haussa les épaules.

« Notre batteur, compléta Maggio en s'esclaffant. Où je veux en venir, c'est qu'il n'a jamais été une lumière. Il comprenait tout de travers. Mes rapports avec Lynch, par exemple. C'est Jamie qui a fait de nous ce qu'on est devenus. Oh, on a eu des accrochages, mais peux-tu me citer un seul groupe qui n'a pas eu de sacrées engueulades avec son imprésario ? Et c'est de l'histoire ancienne, tout ça. On a fait du chemin depuis. Un très long chemin, mec. Pourquoi Gopher t'a-t-il dit que j'avais une dent contre Jamie ?

— Oh, les raisons ne manquent pas ! La drogue, pour commencer.

— La drogue ! répéta Maggio. C'est bien ce que je disais. Ce connard croit que je garde un chien de ma chienne à Jamie parce qu'il me refilait gratos de la came ? Merde, j'aimerais bien trouver une poire qui me ravitaillerait à l'œil, à présent !

— Il y a aussi les clichés qu'il a pris de toi et de ces jumelles, à Pittsburgh. »

Un bref instant, Sandy crut voir son interlocuteur rougir. Mais Maggio finit par sourire avec gêne. « Merde, j'avais pratiquement oublié ! Entre nous soit dit, elles méritaient le détour et j'aimerais bien avoir leur adresse à présent que les sauter serait légal. Voyons voir, elles doivent avoir combien ? Dans les vingt-six, vingt-sept ans ? Tu devrais aller les interviewer, mon gars. Écoute, Gopher n'a pas tout saisi. Jamie a pris des photos, c'est vrai, mais c'était pour déconner. Pour blaguer. Ces mêmes, elles n'en avaient rien à foutre. Elles se sont contentées de rire comme des connes, de remuer leur cul et de sourire à l'objectif. Quant à moi, ça ne m'a pas fait débander. Jamie plaisantait à ce sujet ? La belle affaire ! » Il hésita. « Eh mec, j'espère que tu vas pas parler de tout ça dans ton article, hein ? J'en ai rien à cirer, note bien, mais ma copine n'apprécierait pas.

— Je ne devrais pas en avoir besoin, répondit Sandy en veillant à ne prendre aucun engagement. Slozewski m'a également dit que tu souhaitais reconstituer les Nazgûl avec une de tes connaissances. C'est vrai ? »

Maggio sourit. « Il y a donc un truc qu'il n'a pas compris de travers. On va effectivement remonter le groupe. Edan va tout régler. Ça va faire du bruit, mec. Le plus grand come-back de toute l'histoire du rock. Tu peux dire à Jared Patterson de mettre cette info à la une du *Hog*, au lieu de cette putain de Farrah Fawcett. Annonce-lui que Rick Maggio et les Nazgûl vont remonter sur scène, encore meilleurs qu'avant. »

Si Sandy trouva cette déclaration pathétique, il s'abstint d'exprimer ce que lui inspirait cette modification du nom du groupe. « Tout est donc réglé ? »

Maggio vida son verre et secoua la tête, ce qui imprima des

balancements aux mèches brunes de ses longs cheveux gras qui pendaient sur les côtés de ses joues désormais boursouflées. « Non, mais Edan y travaille.

— Edan », répéta Sandy en feuilletant son carnet vers les notes prises au cours de son interview de John Gopher. « Edan Morse, c'est ça ?

— Tu le connais ?

— Slozewski a cité son nom. Il a également dit que Jamie Lynch n'avait pas voulu en entendre parler. Qu'est-ce que t'en dis ?

— D'accord, c'est vrai. Lynch nous posait un problème. Et après ?

— Après ? Les flics pourraient estimer que vous aviez un mobile pour l'éliminer. »

Maggio pivota sur sa chaise avec lourdeur, leva deux doigts à sa bouche et siffla. « Francie ! Ramène ton cul ! »

Un sifflement qui stoppa net toutes les conversations à l'intérieur du Come On Inn. Elles reprirent en hésitant comme la claviériste quittait la table des membres du groupe pour traverser la salle. Pendant son approche, Sandy put constater qu'il ne s'était pas trompé sur son âge. Rick Maggio les aimait toujours aussi jeunes. Francie devait avoir dans les dix-sept ans, une enfant qui jouait à l'adulte. Elle lui faisait penser à une gosse abandonnée, à ces fugueuses qu'il avait connues dans les années soixante, des fleurs trop tôt fanées par l'hiver qui régnait sur le monde, uniquement soutenues par des souvenirs de plus en plus vagues d'un été d'amour. Francie était menue, embellie par son innocence. Longs cheveux filasse, yeux marron démesurés, joues hâves, doigts lestés de bagues. Elle portait un tee-shirt blanc sale avec un transfert demandant de NE PAS PRESSER LES CITRONS, S.V.P. au-dessus de dessins correspondants disposés en des points qui auraient été stratégiques si son corps de garçon manqué avait possédé quelque chose à presser. L'effet était par conséquent plus pathétique qu'érotique et son sourire embryonnaire était aussi incertain et intermittent que le C de l'enseigne au néon trônant à l'extérieur.

Lorsqu'elle atteignit leur table, Maggio saisit son bras pour l'attirer vers lui et l'asseoir sur un genou. « Je te présente ma copine, dit-il à Sandy. Francie, dis à ce fouineur où j'étais quand quelqu'un a opéré Jamie Lynch à cœur ouvert.

— Rick était avec moi, déclara Francie d'une petite voix. On jouait pas, ce soir-là, et on est restés à la maison pour regarder la télé et s'envoyer en l'air, juré.

— Compris », répondit Sandy en estimant qu'elle avait trouvé un peu trop rapidement la réponse.

Comme si Maggio lui avait dit de l'apprendre par cœur.

« Tu vois ? » lança ce dernier en souriant. Une de ses mains glissa autour de la fille et se faufila sous son tee-shirt, à la recherche d'un

des citrons rachitiques. Pour l'inciter à oublier tout ça, sans doute.

Sans y prêter attention, Francie laissa la main se balader et palper librement. « Vous bossez vraiment pour *Hedgehog* ? » demanda-t-elle.

Sandy le confirma de la tête.

« Et vous allez écrire un papier sur nous ? Vous aimez ce qu'on fait ?

— Disons que ce n'est pas le genre de musique que je préfère, répondit Sandy pour la ménager. Je suis plutôt hard rock. »

Elle inclina imperceptiblement la tête, aucunement surprise. « Je me doutais bien que vous n'étiez pas venu ici pour nous, seulement pour Rick. Il est trop bon. C'est un génie. Il a joué avec un tas de grands groupes, savez ? Nasty Weather, Catfight et les Nazgûl. » Derrière elle, Maggio triturait toujours ses nichons mais elle se comportait comme si elle n'avait rien remarqué.

« Je sais. Je couvrais les concerts des Nazgûl, à l'époque. J'étais un fan. » Sandy regarda Maggio. « Tu espères vraiment reconstituer le groupe ?

— Eh, j'ai aucune raison de te mener en bateau !

— C'est sûr. Mais je suis sceptique.

— Tu peux penser ce que tu veux, mais ça va se produire. Tu verras.

— Il reste malgré tout quelques problèmes à régler. Je crois par exemple me souvenir que Hobbins n'est plus disponible. »

Le sourire de Maggio s'élargit et devint presque hautain. « Edan a pensé à tout. Ça va te scier, c'est sûr !

— Oh ? Comment comptez-vous vous y prendre pour faire chanter un mort ?

— C'est une surprise. Attends de voir, ou va le demander à Edan.

— Je le ferai, si tu m'expliques comment le contacter.

— Il n'aime pas qu'on refille son téléphone à n'importe qui. Mais je peux lui en toucher deux mots, et il te joindra peut-être.

— Intéressant. Pourquoi toutes ces cachotteries ? »

Maggio ressortit sa main de sous le tee-shirt de Francie, visiblement mal à l'aise. « Je te l'ai dit, je me charge de le joindre. Il n'aime pas attirer l'attention.

— Je vois. Entendu, revenons au come-back des Nazgûl. Tu dis qu'Edan Morse sait comment s'y prendre pour remplacer Hobbins. Parfait, admettons. Qu'est-ce qui te fait croire que Faxon et Slozewski suivront le mouvement ?

— C'est du tout cuit.

— Pourquoi ? Ils ont refait leur existence et n'ont plus besoin des Nazgûl. »

Maggio rougit et le dévisagea avec irritation et amertume. « Pas comme moi, c'est ça ? C'est ce que tu veux dire, hein ? Ils peuvent se

passer de ces putains de Nazgûl, alors que c'est vital pour cette épave de Maggio qui ne garde même plus le rythme et qui en est réduit à se produire dans des clubs minables et à vivre avec des petites salopes à peine pubères dans son genre. » Il poussa l'épaule de Francie qui se leva de son genou sans prononcer un mot, avec maladresse, se demandant sans doute si elle devait s'éloigner ou rester.

« J'ai jamais dit ça ! protesta Sandy.

— Ce serait superflu. Ce que tu penses saute aux yeux, mec ! Et tu imagines que j'ai besoin des Nazgûl ? » Sa voix suintait de sarcasme. « Pas moi, mec. Bordel, pourquoi est-ce que je voudrais retrouver ces connards ? Pourquoi est-ce que j'enregistrerais d'autres albums, empocherais des millions de dollars et aurais des petites salopes bien chaudes prêtes à m'arracher mon jean dès que je me tourne ? Ce serait une vie de merde, pas vrai ? Moi, je préfère traîner dans des trous pourris comme Cal City, Gary et East St. Louis, aller cachetonner dans les Ramada Inn avec Moe, Larry et Curly Joe qui cherchent les accords pendant que les ploucs présents dans la salle se racontent des blagues et ingurgitent leurs bières. J'adore suer comme un porc pour des cachets minables. Pourquoi est-ce que je souhaiterais jouer de nouveau avec des vrais musiciens ? »

Il fit claquer son verre vide sur la table, si violemment que Sandy crut qu'il volerait en éclats.

« Tu n'as pas répondu à ma question. Tu aimerais que le groupe se reconstitue, mais qu'en pensent Faxon et Slozewski ?

— Ils peuvent aller se faire foutre ! Qui voudrait d'un petit saint et d'un Polack taré ? Le Gopher ne faisait même pas partie du groupe, au début. Il nous collait aux basques et nous servait comme un larbin. Va chercher ci, va chercher ça, tu saisis ? Ce ne sont pas les batteurs qui manquent. J'ai pas besoin de lui, mec, tu m'entends ?

— Tu ne peux pas reformer les Nazgûl à toi tout seul.

— Je t'ai dit qu'ils suivront, merde ! Je te le ga-ran-tis ! Écris-le dans le *Hog* ! Ils me doivent bien ça, ces salauds. Ils m'ont bien baisé. John Gopher s'est payé un chouette night-club, Faxon mène une vie de roi dans le Sud, et moi qu'est que j'ai ? Rien. Nib. Nada. Voilà ce que j'ai. Les Nazgûl n'auraient jamais percé, sans moi. Tu crois que ces trouducus m'en seraient reconnaissants ? Non, ce vieux Rick peut aller se faire foutre ! Après la dissolution de Nasty Weather, j'ai demandé au Polack de monter un truc avec moi, mais il a préféré partir avec Morden et Leach en me laissant tomber comme une vieille chaussette. Pendant que Faxon reste là-bas, sur sa putain de montagne, à Santa Fe, en s'en foutant plein les poches avec ses droits d'auteur. Il palpe un paquet et moi j'ai que dalle. Mais tout le monde s'en fout. Ils sont mes débiteurs, l'un comme l'autre. Tu sais pourquoi ils m'ont baisé ? Je vais te le dire... À cause des filles. Elles en pincent toutes pour moi.

Faxon n'en a jamais touché une, mais il en mourait d'envie. À tel point que le sperme ressortait par ses oreilles. Et Gopher, tout ce qu'il se tapait, c'était celles que je larguais. Elles étaient folles de moi, mec, et elles couchaient avec lui parce que je le leur demandais. Voilà ce que c'est, quand on est trop bon. J'étais la vraie star du groupe, et ils me l'ont jamais pardonné. » Le sang lui était monté au visage, et il regarda Francie avec tant de haine que Sandy crut qu'il allait la frapper. « Je me payais les filles les plus bandantes, à l'époque, pas des raclures de troisième zone comme celle-là. Et j'en faisais profiter mes potes, t'entends ? Ouais, ils ont une sacrée dette envers moi. » Il se leva, si brusquement que la chaise bascula avec fracas. « J'ai rien à ajouter, conclut-il avant de s'adresser à Francie. Viens, faut retourner jouer pour ces connards. »

Mais, pendant que Maggio s'éloignait d'un pas rapide, Francie s'attarda. Elle semblait démoralisée, même si aucune larme ne brillait dans ses yeux. Sandy comprit qu'elle en avait l'habitude.

Quand Maggio remarqua quelle ne l'avait pas suivi, il aboya : « Eh ! Rapplique !

— Je voulais seulement...

— Tu voulais ! fit-il avec un rire hideux. Je sais bien, ce que tu veux ! Alors qu'est-ce que t'attends ? Vas-y, baise avec ce connard pour voir si ça me fait quelque chose. T'auras peut-être ton nom dans le *Hog*. J'ai pas besoin de toi, connasse. J'ai besoin de personne. » Il adressa un clin d'œil à Sandy. « Essaie-la, vieux. C'est pas du premier choix, mais elle s'en tire pas trop mal dans sa catégorie. »

Puis il pivota sur les talons et regagna la scène à pas lourds, suivi des yeux par tous les clients du bar. Maggio avait finalement réussi à retenir l'attention du public.

Francie se rapprocha d'un pas de Sandy. « Ça lui arrive d'être comme ça, fit-elle. Mais s'il balance des trucs plutôt vexants, il ne pense pas ce qu'il dit. Il m'a jamais frappée, voyez ? C'est pas un mauvais bougre, il a un bon fond. Mais il n'a pas eu de chance, et ça le travaille. C'était une star, autrefois. N'écrivez rien de méchant sur lui, je vous en supplie. Il en souffrirait trop. »

Sandy se leva, grimaça et remit son carnet dans sa poche. « Vous valez bien plus que lui, Francie. Il ne vous mérite pas. »

Il se pencha pour comprimer légèrement son épaule et elle détourna aussitôt le visage. « Ne dites pas ça ! Rick pourrait avoir bien mieux que moi. Je sais à peine jouer. »

— Il n'y a pas que la musique, dans la vie, déclara Sandy en relevant son menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux. Je veux la vérité, à présent. Étiez-vous vraiment avec lui, cette nuit-là ?

— Juré », fit-elle.

Mais Sandy ne put rien ajouter qu'un beuglement assourdissant lui

parvenait de la scène, comme Maggio arrachait avec colère un accord à sa guitare. « C'est bon, bande de ploucs », gronda-t-il dans le micro. Et cette fois tous le regardèrent. Le bassiste rouquin et le batteur squelettique s'installèrent derrière lui en se demandant visiblement à quoi ils devaient s'attendre. « Il y a dans la salle un journaliste débile qui s'est foutu dans le crâne que Rick Maggio ne sait même plus jouer. Je vais lui prouver qu'il se fourre le doigt dans l'œil. Tout de suite. Alors vous pouvez vous carrer vos demandes de morceaux à la con dans le cul et attacher un ruban jaune autour de vos petites bites, parce que ça va déménager ! »

Il avait rugi le dernier mot et il sauta, pour retomber avec lourdeur en ébranlant la scène, avant que le petit établissement miteux ne soit secoué par les défis que lançait sa guitare. Les premiers accords étaient terriblement familiers et la voix rauque et agressive de Maggio revendiqua les paroles comme un homme qui souffre atrocement peut s'approprier un hurlement.

Ain't gonna take it easy

Faudra vous y habituer

Won't go along no more

J'marche plus, c'est fini

Tired of getting' stepped on

Marr' de me fair' piétiner

When I'm down here on the floor

Quand j'me r'trouve au tapis

Il foudroyait Sandy du regard, tout en arborant un rictus familier. Lorsqu'il entama le refrain tel un taureau chargeant un matador, Sandy bénéficia un court instant d'un don de double vue, comme si la graisse, la barbe et le reste étaient des éléments d'une illusion grotesque, des faux-semblants privés de substance, et qu'il réussissait à voir le véritable Rick Maggio tapi au-dessous.

Cause I'm ragin' !

Pasque j'suis en rogne !

chanta Maggio

RAGIN'

EN ROGNE

reprirent en écho ses accompagnateurs

Ils connaissaient suffisamment les anciens hits des Nazgûl pour le suivre. La basse flottait un peu et la batterie n'avait pas la moitié de la fébrilité et de la pêche quelle aurait dû avoir, mais au moins savaient-ils ce qu'ils devaient répondre et chantaient-ils ce mot unique avec leurs tripes. Maggio sourit et fit pleurer sa guitare.

Yes, I'm ragin' !

Ouais, je suis en rogne !

chanta-t-il

RAGIN'

EN ROGNE

hurlèrent-ils.

Ils avaient poussé les amplis à fond, et s'adresser la parole à l'intérieur du Come On Inn que les sons faisaient vibrer était désormais impossible. Quelques spectateurs parurent pris de panique, et Sandy n'aurait pas pu leur en faire le reproche tant Maggio était terrifiant.

« Rage » avait été sa chanson, le seul morceau de *Music to Wake the Dead* pour lequel il avait remplacé Hobbins au chant, et il déversait dans cette chanson toutes ses souffrances, son venin et ses passions perverses.

Il cria :

How I'm ragin' !

Que je suis en rogne !

Ils rugirent :

RAGIN'

EN ROGNE

Sandy se remémorait West Mesa. L'éclairage devenu écarlate et surréaliste, quand un Maggio décharné s'était avancé en ricanant pour interpréter cette chanson, son morceau extrait de leur nouvel album encore inédit. Et au troisième refrain tous avaient saisi le message, et quand il avait grondé « Rage ! » soixante mille personnes lui avaient renvoyé ce mot. Projos rouges, sang et colère sans fard à l'encontre d'un monde cruel, soixante mille voix qui fusionnaient. Une union presque sexuelle.

Ain't gonna tote no rifle

J'porterai plus de fusil

Ain't gonna sweep no floor

J'balaierai plus l'plancher

Screw them liars in their suits

Les menteurs en habit,

I ain't takin' any more !

Leurs conneries me font gerber !

Tout cela manquait de rigueur, le groupe faisait amateur, mais le morceau avait de la pêche. Une force brute, agressive, dont Sandy ressentait l'impact. Il percevait le sang que Maggio offrait en sacrifice à sa guitare, la douleur présente dans sa voix, la colère en expansion.

Cause I'm ragin' !

Pasque j'suis en rogne !

RAGIN'

EN ROGNE

Yes, I'm ragin' !

Ouais, je suis en rogne !

RAGIN'

EN ROGNE

How I'm...

Que j'suis...

Et, brusquement, tout s'arrêta. La musique mourut en libérant un râle gémissant et frissonnant évocateur d'ongles crissant sur un tableau noir, et tous les musiciens se regardèrent en ouvrant de grands yeux.

En bas, au pied de la scène, le proprio venait de couper le courant.

Rick Maggio se débattit tel un homme interrompu pendant l'acte sexuel, comme s'il avait été séparé par la force de sa partenaire une fraction de seconde avant de connaître l'orgasme. Tout d'abord hébété et comme pris de nausées, il finit par comprendre de quoi il retournait et blêmit de colère.

« Pour qui est-ce que tu te prends ? hurla-t-il au perpétrateur de ce sacrilège. Je t'interdis de poser tes sales pattes sur mon matos ! Je vais te buter, enculé ! »

Le propriétaire était un quinquagénaire musclé et ridé, au menton saillant et aux yeux évocateurs d'éclats de silex.

« C'est toi qui te plantes, mon gars, rétorqua-t-il. Tu ne vas tuer personne. Remballez votre bataclan, bande de minables, et tirez-vous sans faire d'histoires. Je ne veux pas de salades, ici. Et vous pouvez tirer un trait sur votre pognon.

— On avait un accord. Tu nous as engagés !

— Pour jouer de la musique, le genre de trucs que mes clients aiment écouter. Pas pour débiter des insanités, chasser la clientèle et nous crever les tympanes avec tout ce boucan. Barrez-vous d'ici avant que j'appelle les flics. »

Maggio arracha le jack de sa guitare et sauta au bas de la scène, l'air mauvais. « On a fait deux séances, mec. Tu nous dois nos cachets. »

L'homme recula d'un pas, se pencha sous le comptoir et se redressa avec une batte de base-bail. « Sors d'ici. Touche-moi et je réduis tes doigts en bouillie. »

Sandy n'avait qu'à le regarder pour l'en savoir capable.

Maggio serra le poing, le leva, l'abaissa et se détournait au prix d'un effort évident, en tremblant. Le reste du groupe rangeait déjà le matériel. Maggio avait tout d'un homme sur le point de craquer.

Sandy ne souhaitait pas en être témoin. Le simple fait d'y penser lui donnait des nausées. Le moment de s'éclipser était venu, et il toucha le bras de Francie.

« Il a été super, dit-il. Répète-le-lui. Dis-lui qu'il m'a estomaqué. »

Un hochement de tête indiqua quelle avait assimilé ses propos, puis elle alla prendre dans ses bras et serrer contre elle un Maggio qui tremblait, vaincu, livide et drainé de ses forces.

Rage, pensa Sandy quand la porte se referma derrière lui.

SEPT

*Hello darkness, my old friend
I've come to talk with you again*

Salut la nuit, ma vieille amie
Me revoici pour te parler.

Broyant du noir, Sandy remonta la Dan Ryan pour regagner le cœur de Chicago, trop abattu pour insérer une cassette dans le lecteur. Il ne savait trop où il irait ensuite. Pas plus que Rick Maggio, sans doute. Ou encore John Gopher, Maggie ou ce pauvre Jamie Lynch désormais décédé. Aucun d'entre eux n'avait un but, mais il était désormais trop tard pour entamer un trajet important et Sandy se surprit à bifurquer dans les rues désertes du Loop, sous l'emprise d'une lassitude qui lui imposait ses volontés.

Il se rendit au Conrad Hilton et prit une chambre pour la nuit. « Au quinzième », demanda-t-il au réceptionniste qui le dévisagea, haussa les épaules avec indifférence et lui remit une clé.

Quand le garçon d'étage le laissa, Sandy jeta un coup d'œil à sa montre et constata qu'il était un peu plus de minuit. Une heure plus tard là-bas, à New York, pensa-t-il. L'instant idéal pour un réveil en fanfare. Il décida de se faire passer pour un animateur qui téléphonait à Jared pour lui demander de chanter l'indicatif de Super Chicken dans le cadre d'un jeu radiophonique.

Mais quand il entendit la voix ensommeillée et pâteuse de Patterson, Sandy prit conscience de ne plus avoir ni l'énergie ni l'envie de lui jouer un tour.

« C'est moi, vieux. Il y a un truc que tu dois impérativement vérifier.

— Tu ne pourrais pas m'appeler à une heure un peu plus convenable, bordel ? Tu avais pris l'engagement de ne plus me déranger à mon domicile. Mais qu'est-ce que je vais faire de toi, Blair ?

— Ce que tu vas faire, c'est me dégoter des infos sur un certain Edan Morse.

— Qui ?

— Morse, comme le code. Prénom, Edan. » Il l'épela.

« C'est qui, ce type ?

— Je compte sur toi pour me l'apprendre. Je ne sais pas, c'est probablement une fausse piste mais ce nom est remonté à la surface

tant avec Maggio qu'avec Slozewski. C'est un organisateur de spectacles, ou quelque chose d'approchant, et il veut reconstituer les Nazgûl.

— Eh, c'est un vrai scoop, ça ! C'est la cerise sur le gâteau de ton reportage.

— T'emballe pas. Ce Morse se berce d'illusions. Mais je veux savoir qui il représente, avec quels groupes il a déjà bossé, quels sont ses contacts dans le showbiz. Envoie une de tes teenyboppers aux cheveux verts explorer la morgue du journal et envoie-moi un CV complet de ce type. Expédie ça en express au Conrad Hilton de Chicago. J'y suis descendu et je pense y rester un moment.

— Pourquoi ? Tu n'as pas pu rencontrer ce... Comment est-ce qu'il s'appelle, déjà ?

— Oh, si, mais je n'ai pas encore localisé tu-sais-qui ! » Il raccrocha, en espérant avoir réussi à déstabiliser son interlocuteur.

En vérité, Sandy ne savait pas combien de temps il séjournerait à Chicago, ou seulement pourquoi il souhaitait s'y attarder. Il avait de nombreux souvenirs rattachés à cette ville et au campus de la Northwestern, là-bas à Evanston. Depuis quelque temps, ces bribes de son passé ne tenaient plus en place. Elles se déplaçaient à l'intérieur de sa tête comme des zombies venant de s'extirper de leur tombe. Ce séjour à Chicago les aiderait peut-être à trouver le repos éternel. Il désirait par ailleurs contacter Lark Ellyn pour des raisons qui lui échappaient. Ils n'avaient jamais été proches, même au bon vieux temps, mais les circonstances les avaient constamment réunis. Au cours de ces dix dernières années ils s'étaient totalement perdus de vue mais, d'une façon indéfinissable, Sandy se disait que Lark faisait partie de son passé au même titre que Maggie. Une conclusion à la justesse si évidente qu'il l'assimila à une révélation. Son instinct de journaliste lui affirmait que les Nazgûl n'étaient pas seuls en cause, qu'il s'agissait d'une affaire bien plus importante que le simple assassinat de Jamie Lynch. Une conclusion qu'il approuva de la tête, en dormant à moitié, avant de s'engager à chercher dès son réveil pourquoi il avait de telles pensées et à faire le nécessaire pour dîner en compagnie de ce bon vieux l... Stephen Ellyn.

Il n'eut toutefois pas le temps de se déshabiller ou de couper la lumière que le sommeil l'emportait, étalé sur l'étroit lit une place de ce vieil hôtel.

Ses rêves furent embrouillés et chaotiques. Les Nazgûl se produisaient sur une scène, dans une immense salle obscure. Des gens dansaient, frénétiquement. Sandy constata que certains d'entre eux étaient consumés par des flammes. Maggie passa, en tourbillonnant et riant. Du sang coulait de son nez, et son cavalier était un squelette carbonisé, festonné de lambeaux de chair grillée qui se détachaient

dès qu'il se trémoussait au rythme de la musique. Il vit d'autres visages connus : Lark, Slum, Bambi. Jamie Lynch était là, lui aussi, frénétique malgré le trou béant ensanglanté qui traversait de part en part sa poitrine. Sur le pourtour de la piste de danse d'informes démons indistincts se regroupaient. Sandy pouvait les discerner au cœur de l'obscurité, et il cria une mise en garde aux danseurs. Mais tous étaient aveugles et ne lui prêtaient pas la moindre attention. Ils continuaient de danser. Les Nazgûl jouaient « Armageddon/ Resurrection Rag », un très long morceau occupant toute la face B de *Music to Wake the Dead*, et tous ici s'y abandonnaient, indifférents au reste. La musique couvrait les cris de Sandy et ils ne pouvaient voir leurs adversaires qui se regroupaient, de plus en plus nets et nombreux. Une véritable armée se constituait autour d'eux, des brutes en uniforme bleu ou kaki, armées de carabines et de matraques, leur face démoniaque dissimulée sous un casque noir. Là-haut, sur scène, Hobbins tourbillonnait, se lovait et interprétait un chant de mort et de renaissance. Là-haut, sur scène, John Gopher se déchaînait sur sa batterie, possédé par une impensable frénésie. Là-haut, sur scène, Maggio suait sang et eau, de grosses gouttes qui imbibaient sa chemise. Il retira ce vêtement et le jeta dans la foule. Au-dessous, sa chair était boursouflée, verdâtre, en décomposition. Des femmes aux joues décorées de fleurs peintes se battaient pour s'emparer de la chemise ensanglantée. Sandy reconnut l'odeur des gaz lacrymogènes et leur hurla de s'abriter, mais lorsqu'elles levèrent enfin les yeux il était trop tard, bien trop tard, car les démons chargeaient... pendant que les Nazgûl continuaient de jouer.

Il se réveilla en sursaut et s'assit dans le lit, en criant. Il se contenta de trembler pendant un bon moment, le temps que le cauchemar le libère de son emprise, puis il regarda autour de lui et reconnut la chambre d'hôtel morne et dépouillée. En passant les doigts dans sa chevelure brune en bataille, Sandy prit une inspiration profonde avant d'aller dans la salle de bains pour prendre un verre stérilisé, le remplir au robinet et boire. Puis recommencer.

Ce fut seulement à cet instant qu'il comprit pourquoi il avait jeté son dévolu sur le Conrad Hilton, et demandé une chambre à cet étage.

Il ne dormirait pas ici, il ne le pourrait pas. Il se considéra dans le miroir. Ses vêtements étaient froissés, ses yeux étaient injectés de sang et ses cheveux ébouriffés. Il aspergea son visage d'eau fraîche, ouvrit sa valise, enfila un jean propre et un pull en cachemire bleu. Après s'être peigné, il récupéra sa veste sur la chaise où il l'avait jetée et sortit sans faire de bruit.

Le corridor était obscur et paisible. Sandy n'aurait pu dire s'il avait ou non changé. Sans doute pas. Peut-être avaient-ils refait les peintures, remplacé le tapis ou autre chose... Mais tout lui paraissait

identique. Exactement comme autrefois.

Mais désert. Toutes les portes étaient closes et verrouillées pour la nuit. C'était secondaire.

Car les verrous ne protégeaient de rien. Loin, très loin, il entendit des pas, un martèlement de pieds, des gens qui couraient, criaient, hurlaient. Et il sut que tout recommençait. Sonné, dormant toujours à moitié, Sandy suivit le passage en lisant les numéros des chambres. Il franchit un angle et s'immobilisa. Comme par le passé, ils jaillissaient des ascenseurs, se ruaient dans les couloirs, sans lui poser de questions, sans répondre aux siennes, trop occupés à donner des coups de poing ou de pied, à infliger des souffrances. Des silhouettes bleu marine ou kaki, des matraques ensanglantées levées et, naturellement, des pistolets non dégainés mais battant sur la hanche.

Des êtres sans visage, sans insignes, qu'il suffisait de regarder dans les yeux pour découvrir son statut d'ennemi, pas d'être humain mais d'adversaire, de vermine qu'ils étaient venus déloger. Et rien de ce qu'il était possible de dire ou de faire n'aurait pu assurer son salut. Un impensable chaos régnait dans le couloir. Ils martelaient des portes avec leurs poings, en défonçaient d'autres à coups de pied, expulsaient les mêmes qu'ils trouvaient dans les chambres en les frappant, en les poussant, en leur gueulant de sortir, sortir, sortir ! Ils étaient sourds aux suppliques. Sandy entendait les matraques claquer sur les bras, les dents, les crânes. Des sons qu'il n'avait pas oubliés, qu'il n'aurait pu oublier. Les grognements, les gémissements de souffrance, les insultes échangées. Un jeune Noir décharné tenta de résister et ils le chargèrent en levant leurs matraques, le cernèrent, le frappèrent, le frappèrent et le frappèrent encore. Du sang maculait les gourdins, quand l'un d'eux se redressa et le vit.

Sa bouche s'ouvrit sans bruit, ses yeux au regard glacial s'étrécirent, son bras gainé de bleu se tendit pour le désigner, et tous se ruèrent vers Sandy qui battit en retraite avant de détalier en criant des mises en garde. Il s'engouffrait dans les couloirs, le plus vite possible, changeait de direction en les entendant juste sur ses talons.

Il avait le QG devant lui, la suite occupée par les dirigeants du Mouvement. Il pouvait enfin s'estimer en sécurité, car les autorités n'iraient pas jusqu'à matraquer les hauts responsables. Les portes étaient ouvertes. Il les franchit et tous levèrent les yeux sur lui, surpris. Quatre jouaient au bridge et les autres s'étaient disséminés pour bavarder, trier des documents, goûter au vin mêlé de fiel de la défaite, lécher et panser leurs blessures. Sandy voulut leur crier de se barricader, de verrouiller les portes, mais il était déjà trop tard car l'ennemi l'avait rattrapé. Les flics se ruèrent à l'intérieur de la suite, matraques levées. Un joueur de bridge tenta d'amortir un coup avec le bras et Sandy entendit un craquement épouvantable, et il vit la

matraque se briser. Quelqu'un exigeait de voir un mandat, rappelait que tous avaient des droits, et ils le frappèrent jusqu'au moment où il fut dans l'incapacité de dire quoi que ce soit.

« Arrêtez ! hurla Sandy. Arrêtez ça ! Qu'est-ce qui se passe, ici ? »

Il esquiva un coup, un bras levé devant son visage.

Puis il rouvrit les yeux, pris d'étourdissements, pour constater que le corridor était désert. Il était seul et haletait. Non, se dit-il. Il n'y a rien, ici, absolument rien. Ni cris, ni hurlements, ni bruits de coups. C'eût été impossible. Il n'était pas en 1968. Ces passions étaient mortes, depuis longtemps. Il ne croyait pas aux fantômes. Toutes ces portes closes ne lui dissimulaient que des chambres vides et quelques participants à des congrès, membres du personnel navigant de compagnies aériennes et voyageurs épuisés. Les seuls sons audibles étaient les bourdonnements des ascenseurs, dans le lointain, au-delà de l'angle suivant.

Il fourra ses mains dans les poches de sa veste et se dirigea vers leur point d'origine, enfonça le bouton d'appel, attendit. La cabine arriva enfin. Quand les portes s'ouvrirent, un vieux souvenir lui imposa un mouvement de recul instinctif. Mais il n'y avait personne à l'intérieur, et il y pénétra pour descendre dans le hall.

« Je désire changer de chambre, déclara-t-il au réceptionniste en lui remettant la clé. Tenez, dites au garçon d'étage de transférer mes bagages. Je vais prendre l'air, et je récupérerai l'autre clé au retour. »

L'employé hocha poliment la tête. « Ce sera fait, monsieur. Y a-t-il un problème, là où vous êtes ? »

— Je ne veux pas rester au quinzième.

— Vous l'avez pourtant demandé », rappela son interlocuteur.

C'était un homme d'un certain âge, élancé et propre sur lui, avec des cheveux clairsemés peignés en arrière et un regard réprobateur.

« Parce que j'y ai autrefois séjourné, marmonna Sandy sans le regarder dans les yeux. Oh, Seigneur, j'y ai séjourné ! »

— À quelle époque, monsieur ? »

Sandy se demanda si ce type avait pu occuper ce poste à l'époque, s'il n'avait pas été de faction au comptoir de la réception cette nuit-là. « Vous le savez, vous le savez parfaitement. C'est ici que nous avons notre QG. Tout là-haut, au vingt-troisième étage, je n'ai pas oublié. Gene s'y trouvait. Mais nous, nous étions au quinzième, et c'est là qu'ils sont venus nous cueillir.

— Vous salopiez tout », rétorqua l'employé d'une façon bizarre, sans bouger les lèvres. « Vous jetiez des cendriers, des sacs pleins d'urine et d'excréments. Vous balanciez tout ça par les fenêtres. Vous avez bien cherché ce qui vous est arrivé.

— C'est des mensonges, un ramassis de conneries ! J'étais ici, bon Dieu ! Personne ne jetait quoi que ce soit. C'est du bourrage de crâne,

vous saisissez ? » Mais l'homme le fixait droit dans les yeux et avait un rictus malveillant, se moquant de lui sous son expression de neutralité professionnelle. Sandy en avait des nausées. Il se détourna, traversa rapidement le hall en se sentant hanté, pourchassé. Les lieux étaient envahis par des ombres bleues sans visage, des représentants de l'ordre masqués qui le foudroyaient du regard alors qu'il passait près d'eux. Il se mit à courir d'un pas titubant, se sentant suffoquer.

Michigan Avenue était déserte, à perte de vue. Adossé au mur de l'hôtel, Sandy jeta un coup d'œil à sa montre. Quatre heures et demie. De l'autre côté de la chaussée s'étendait le néant obscur et menaçant de Grant Parle, une sombre prairie d'herbe brune et de béton surplombée par les falaises vitrées des immeubles donnant sur ce parc. Il se dirigea vers Michigan et Balbo, aiguillonné par une chose qu'il n'aurait pu définir.

Les spectres étaient également présents en ces lieux. Sandy s'arrêta, et la fraîcheur de ce mois d'octobre et le vent en provenance du lac le firent frissonner, lui rappelant une autre nuit, quant à elle moite et étouffante, où la moindre brise eût été la bienvenue. Tout autour de lui les fantômes s'agitèrent et miroitèrent, simples silhouettes privées de substance. Les armées de la nuit, pensa-t-il. Et il les vit. D'un côté de la rue se massaient des ados dépenaillés et sarcastiques, vêtus de couleurs vives, uniquement armés de banderoles et de bannières, de fleurs et de slogans. Ils étaient si jeunes ! Sandy n'avait pas oublié à quel point tout lui semblait différent, à l'époque ! Privés de visage, ils n'étaient que des silhouettes imprécises, des images et des symboles. Longs cheveux blonds, propres et lustrés, tombant jusqu'à des tailles encore fines. Jeans décolorés, usés, raccommodés de pièces en forme de fleurs. Bandeaux, marguerites, lunettes de grand-mère, bains de soleil, chemises en cachemire, pantalons pattes d'ef, brassards, bandanas. Yippies, hippies, membres du Comité de mobilisation contre la guerre du Viêt-nam et « Clean for Gene(1) ». Ils se tenaient par la main pour chanter, psalmodier des slogans politiques. Lèvres qui se mouvaient désormais en silence. La première rangée était constituée de femmes jeunes et jolies, presque des enfants, et il voyait les membres de leur service d'ordre aller de tous côtés pour dire : « Les filles devant, les filles devant. On reste calme ! On reste calme ! » Déplacements constants, bousculades, vive agitation, surexcitation, brassage et fusion de toutes ces formes spectrales. Et, au-dessus, banderoles, drapeaux rouges et drapeaux noirs, slogans peints sur des draps, symboles de la paix et couleurs des Viêt-Cong, de toutes parts des bannières qui dansent, oscillent et claquent au moindre souffle de vent venu du lac. Tous se balancent, garçons, filles et banderoles. Ensemble, main dans la main, bras dessus bras dessous, ils oscillent en remuant les lèvres.

Et là, en face, les autres : un alignement rigide de guerriers droits et martiaux. Face à cette masse grouillante, mouvante, débordante de vie, pas la moindre initiative. Des uniformes bleus. Des casques. Des brutes arc-boutées aux faces menaçantes mais privées de traits, des insignes, des armes bien huilées nichées dans des étuis de cuir noir reposant sur des hanches rebondies. Faces identiques à des masques. Ils attendaient en retenant difficilement leur matraque, leur violence et leur haine.

« Peace and love », loi et ordre public, spectres, fantômes, tout cela était mort et appartenait au passé mais avait été ressuscité pour une raison ou une autre. Car Sandy pouvait les voir, sentir la tension croître. Tout lui était révélé, à l'exception des identités tant les traits étaient déformés, indistincts.

Il se faufilait entre ces individus en trébuchant presque, au centre de la chaussée. Il se tournait de part et d'autre, vivant ce qu'il avait déjà vécu. Il était venu grossir les rangs de cette armée de gueux en haillons, le bras ceint d'un brassard de membre du service d'ordre pour tenter d'empêcher la situation de dégénérer. Et Maggie était là, elle aussi, en première ligne pour crier, scander des slogans, le nez toujours droit, intact. Et il y avait les autres, tous les autres.

Ils se dirigeaient vers l'armée immobile, les soldats bleus, les guerriers qui les attendaient en contenant leur haine. Des ombres en uniforme sombre, sans traits, sans yeux, sans bouche mais avec des matraques et des armes à feu qu'il voyait plus nettement que tout le reste. Sandy se dressait en face d'eux. « Non », dit-il, et tous tournèrent imperceptiblement la tête pour le dévisager. Il sentit peser sur lui le poids de tous ces regards inhumains. « Non, répéta-t-il. Ne le faites pas ! Vous n'en avez pas le droit. Ne comprenez-vous pas ? C'est là que tout a basculé. La paix, c'est tout ce qu'ils réclament. Rien d'autre. McCarthy. Ce sont des enfants. Ils respectent le système, ils veulent seulement faire entendre leur voix. C'est pour cela qu'ils sont venus ici. Ils croient encore en nos institutions, ils y croient vraiment. Il ne faut pas accorder d'importance aux drapeaux des Viêt-Cong et autres symboles débiles, ce ne sont pas des traîtres pour autant. Écoutez-moi, je m'en souviens, je sais de quoi il retourne. Nous avons tant donné de nous-mêmes, et nous avons gagné. Les candidats de la paix, Gene et Bobby, ont remporté les primaires, absolument toutes, mais personne ne nous a entendus. N'en êtes-vous pas conscients ? Quand vous les chargerez, quand vous commencerez à les frapper, tout changera de façon dramatique. Vous les endurez, vous leur ferez perdre leurs illusions et tout ira de mal en pis. C'est votre dernière chance, l'ultime possibilité de redresser la situation avant quelle ne dégénère. Laissez-les passer ! »

Mais les ombres avaient cessé de lui prêter attention. Sandy prit

conscience de pleurer. Il leva les mains devant lui, comme pour tenter de stopper la charge qui allait débiter, contenir la violence qu'il sentait croître autour de lui.

« Ce ne sont pas ces gosses, vos putains d'ennemis ! hurla-t-il à pleins poumons. Nous sommes vos enfants, bande de salauds, vous sommes vos putains de gosses ! »

Mais il était déjà trop tard, bien trop tard, et il y eut des coups de sifflet, le martèlement des pieds dans Balbo, et une masse bleue alla percuter de plein fouet les enfants qui scandaient des slogans, pour disloquer et briser ce rassemblement. Puis les autres lignes avancèrent et, loin derrière et sur les flancs, les ombres masquées sans visage de la Garde nationale se déployèrent pour les prendre en tenaille et les regrouper, les comprimer. Le chaos finit par tout désintégrer, petits noyaux de fantômes qui se débattaient, fuyaient et poussaient des cris à peine audibles emportés par les vents du passé. Il y eut une brève accalmie quand les forces en présence refluerent, et Sandy entendit de nouveau les responsables du service d'ordre utiliser leurs mégaphones.

« Il y a des blessés », hurlaient-ils à l'assistance médicale, et des mômes portant un brassard blanc s'agenouillaient au-dessus des victimes amochées et ensanglantées. Bien des manifestants avaient lâché leurs banderoles et de nombreux visages étaient rouges, de sang ou de colère, une rage qui ne ferait que s'amplifier au fil des années à venir. « Calmez-vous ! » criaient les membres du service d'ordre, et Sandy put se voir parmi eux. Il était si jeune, bon sang ! Acquis à la cause du « Clean for Gene », il s'était même donné la peine d'enfiler une veste et de se peigner avec soin, même si ses cheveux bruns étaient désormais en bataille. Il était dépassé par ce qu'il n'avait à aucun moment prévu. Et la confiance s'évaporait, la conviction que les élections avaient encore un sens cédait la place à de la colère. « Restez calme ! » criait-il d'une voix juvénile, comme tous les autres membres du service d'ordre. « Il y a de nombreux blessés, restez calmes. » Il débitait également d'autres paroles, englouties par le tumulte, avalées. Il entendait de nouveau les slogans, renvoyés en écho par les murs des années écoulées. Des voix spectrales qui fusionnaient par centaines et milliers en un seul cri. « Le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde, le Monde entier regarde. » Encore et encore, encore et encore, de plus en plus fort.

Puis la trêve fragile se fissura et vola en éclats, tel un miroir traversé par une balle, le miroir dans lequel se reflétait toute une génération, et quand il se fragmenta son visage fut gauchi et fracturé au point de ne jamais pouvoir se cicatriser. Les hommes en bleu chargeaient, et le déplacement d'air de cet assaut souffla la flamme du bon sens... une flamme qui ne serait ranimée que bien des années plus

tard. Les matraques furent levées, et abattues. Les défenseurs de l'ordre public frappaient tout le monde, n'importe qui, ceux qui scandaient des slogans politiques et ceux qui ne disaient mot, ceux qui les injuriaient comme ceux qui les imploraient, ceux qui ripostaient et ceux qui prenaient la fuite ou se recroquevillaient. Ils s'en prenaient aux enfants, aux vieilles dames, aux passants, aux membres du service d'ordre, aux secouristes et aux blessés. Ceux qui avaient une carte de presse la levaient en guise de bouclier dérisoire, totalement inutile. Appareils de prise de vues, hommes, femmes, garçons et filles étaient roués de coups au moindre geste et le monde se désagrégeait en hurlements, craquements de matraques et d'os brisés. Comme paralysé en plein milieu de l'intersection, Sandy revivait tout cela, les bras ballants mais les poings serrés malgré son impuissance. Les fantômes du passé se ruaient autour de lui, et il eut l'épouvantable impression d'être le seul véritable spectre. Il vit le jeune homme qu'il avait été utiliser un talkie-walkie, qu'un coup lui fit lâcher. L'arme s'abattit de nouveau et il se vit courir, esquiver, zigzaguer. Maggie passa en titubant, le nez ensanglanté et le corsage déchiré, mais souriante. Elle brandissait une matraque dont elle s'était emparée d'une manière ou d'une autre, mais les flics la cernèrent pour récupérer leur bien et elle disparut dans leur masse. Le monde entier les regarde, pensa Sandy. Il leva les yeux et, derrière les fenêtres éclairées qui surplombaient la rue, il crut voir des alignements de visages... des gens qui baissaient les yeux sur le carnage mouvant et hurlant qui ensanglantait les rues de la ville chancelante. Et il y avait au-dessus des immeubles des étoiles, une multitude. Sandy les contempla et, sous son regard, chacune d'elles se métamorphosa en œil. Le firmament était constellé d'yeux jaunes froids et malveillants qui se repaissaient de ces scènes de chaos. Il n'y avait pas que le monde entier qui s'intéressait à ces événements.

« Non ! » hurla Sandy. Il eut un mouvement de recul et leva les bras pour se protéger, en tremblant.

Il n'aurait pu dire combien de temps il était resté ainsi, mais la peur finit par se dissiper et il baissa les bras, comme à regret. Les étoiles étaient redevenues des étoiles. Il reconnut la constellation d'Orion. La nuit était froide, le vent soufflait, et les rues de Chicago étaient désertes.

Évidemment, quelles sont désertes ! se dit-il. Elles l'avaient toujours été. De nombreuses années s'étaient écoulées et tout ce qu'il venait de voir appartenait au passé, était mort, éparpillé, à moitié oublié.

Avec lassitude, il regagna le Hilton, désormais seul, les mains dans les poches.

Il prit la clé de la chambre que lui tendit l'employé de la réception. Ils l'avaient transféré au dix-septième étage. La chambre était

pratiquement identique à celle qu'il avait fuie, mais ce qu'il y ressentait était différent. Sandy savait néanmoins qu'il ne pourrait pas dormir. Il remonta le store et s'assit devant la fenêtre pour contempler le lac, jusqu'au moment où l'aube éclaircit la partie orientale du ciel. Puis, brusquement, il se sentit très las. Il se dévêtit et se coucha.

Il avait oublié de demander à être réveillé. Lorsqu'il ouvrit finalement les yeux, il était presque quinze heures et ce qu'il avait vu la nuit précédente avait tout d'un banal cauchemar. Il finit par se convaincre que ce n'était qu'un mauvais rêve, jusqu'au moment où il poussa la porte de la chambre et lut son numéro. Il n'avait pas rêvé ce transfert au dix-septième étage, en tout cas. Il referma le battant et s'y adossa en fronçant les sourcils. Il attribua cette expérience au surmenage. Il avait parcouru trop de kilomètres, sans dormir suffisamment.

Une douche glacée emporta les souvenirs confus de la nuit précédente, et il sortit de la cabine en étant fermement décidé à terminer son reportage en laissant derrière lui tous ses fantômes personnels. Il enfila un jean propre et un épais pull-over, avant de chercher l'adresse de la boîte de pub de Lark Ellyn dans les pages jaunes. Il était quinze heures quarante-cinq lorsqu'il laissa derrière lui le hall du Conrad Hilton. L'agence en question se situait au dernier étage d'un immeuble de Michigan Avenue et, pour ne pas avoir à dénicher une place où se garer, Sandy prit un taxi.

Il trouva à la réception une épaisse moquette, des fauteuils confortables et une jolie brune assise derrière un gros bureau en noyer. Elle semblait avoir été destinée dès la naissance à évoluer dans un tel environnement, car Sandy n'aurait pu l'imaginer dans un autre décor.

« M. Ellyn, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— Avez-vous rendez-vous ?

— Non. Mais je sais qu'il me recevra. Je suis un vieil ami. » C'était incontestablement une exagération, mais... « Annoncez-lui que Sandy Blair souhaite le voir.

— Asseyez-vous, je vous en prie. »

Lark Ellyn émergea quelques minutes plus tard d'un labyrinthe intérieur. Il avait énormément changé, tout en restant le même. Il avait troqué jean, tee-shirt et veste contre un costume trois pièces marron et une cravate à rayures. Le bandeau avait disparu, de même que la moustache, et les cheveux qu'il tentait autrefois de coiffer en une imitation de coupe afro pour Blanc étaient désormais effilés au rasoir et passés au sèche-cheveux. Mais l'individu qui avait cette nouvelle apparence était autrement inchangé. Petit et mince, avec un visage anguleux et un nez pincé, des cheveux châains abondants et des sourcils étroits. Il avait également conservé la même démarche, et

Sandy constata immédiatement qu'il était comme autrefois débordant d'énergie.

Lark Ellyn carra ses mains sur ses hanches sitôt qu'il le vit. Son sourire – systématiquement arboré avant d'émettre une critique ou de dire quelque chose de blessant – avait toujours été moqueur, incisif, empreint de supériorité. Il lui arrivait parfois de s'en contenter, sans l'accompagner de commentaires désobligeants, mais le résultat restait le même. Ce rictus était censé informer son interlocuteur que s'il lançait des vanes c'était pour plaisanter, qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il disait. Ou, plus exactement, qu'il était sérieux sans l'être. Sandy le savait depuis longtemps. De nouveau confronté à ce sourire, il se rappela pourquoi ils n'avaient jamais véritablement réussi à s'entendre.

« Blair, c'est mon jour de chance ! » Ellyn le toisa de la tête aux pieds. « Tu t'es un peu empâté, à ce que je vois, et tu as une mine épouvantable.

— Je suis également ravi de te revoir », répondit Sandy en se levant.

Ellyn croisa les bras. « Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Rien de particulier. J'effectue un reportage dans le secteur et passer te voir m'a traversé l'esprit. C'est Maggie qui me l'a suggéré.

— Margaret Sloane ?

— Non, Thatcher ! Évidemment, que c'est Maggie Sloane. Bon Dieu, Lark...

— Steve, le reprit aussitôt Ellyn. Écoute, j'ai pratiquement terminé pour aujourd'hui. Pourquoi ne pas te rasseoir et m'attendre cinq minutes, le temps que je liquide ce que j'ai en train, et nous pourrons aller prendre un verre quelque part.

— Avec plaisir », accepta Sandy en se rasseyant pour emprunter une revue.

Quand Lark Ellyn réapparut avec son attaché-case, Sandy avait lu tous les articles intéressants et bon nombre qui l'étaient moins.

« Désolé de t'avoir fait poireauter. Un imprévu, un truc urgent à régler. Je suis sur une affaire hyper-importante, en ce moment. Un marché d'un million et demi de dollars. Que je fasse mon possible pour satisfaire nos clients est la moindre des choses. » Il précéda Sandy vers l'ascenseur. « Tu fais un reportage, alors ? Toujours journaliste à sensation ?

— Disons plutôt écrivain à sensation, répondit Sandy pendant qu'Ellyn enfonçait le bouton d'appel. Trois de mes romans ont été publiés. »

Les portes s'ouvrirent. « Eh, c'est super ! Je crains de ne pas les avoir lus. Il faut dire que je suis débordé, et je n'ai pas de temps à consacrer à ce genre de bouquins. Tu sais ce que c'est.

— Bon sang, oui ! Se tenir informé des nouveautés littéraires est une tâche vraiment ingrate. Tu peux t'estimer heureux d'avoir réussi à fuir tout ça. »

Ellyn haussa un sourcil et sourit. « Ce bon vieux Sandy ne changera donc jamais.

— Ce bon vieux Lark non plus », répondit Sandy en lui retournant son rictus, ce qui eut pour effet de le faire disparaître.

« D'accord, Sander. Oublie Lark, tu veux ? C'est Steve, maintenant. À moins que tu préfères M. Ellyn.

— Pas moi, pat'on.

— Je me suis fait suffisamment mettre en boîte à cause de mon prénom, quand j'étais gosse. C'est fini. J'ai un statut à défendre, ici. Tous pensent que je me prénomme Lawrence et mes amis m'appellent Steve. C'est bien compris, Blair ?

— Pas de Lark ni de vanes ? »

Le sourire réapparut. « T'as tout saisi. » Ils atteignaient le hall d'entrée. « Maintenant qu'on a réglé cette question, on pourrait se diriger vers Rush Street. On y trouve un bar, l'Archibald, où ils servent deux consommations pour le prix d'une pendant les happy hours.

— Tu veux aller dans un bar de Rush Street ? fit Sandy en mimant la stupéfaction. Il est de notoriété publique qu'ils ne sont fréquentés que par des hôteses de l'air, des secrétaires de direction et des agents de change entre deux âges en costume trois pièces.

— C'est trop classieux pour toi, Blair ?

— Passe le premier. »

L'établissement en question était pris en sandwich entre deux autres bars, tous bondés. L'intérieur était exigu, encombré de fougères et de clients qui semblaient tous se connaître. Ellyn appela le barman par son prénom et salua de la main trois femmes assises à une table du fond. Lui et Sandy se trouvèrent des tabourets près de la vitrine donnant sur la rue. Sandy commanda une bière et L. Stephen Ellyn un gin tonic, et ils en eurent effectivement deux pour le prix d'un seul. « Cette tournée est pour moi, déclara Ellyn.

— Si tu cherches la bagarre pour ça, tu t'es trompé d'adresse », affirma Sandy qui but une gorgée de bière.

Ellyn retira sa cravate, qu'il fit disparaître dans une poche avant de défaire le bouton du haut de sa chemise. Ses yeux avaient une intensité dont Sandy gardait un lointain souvenir.

« Il y a longtemps, Blair.

— Presque dix ans. »

Ellyn le confirma de la tête, en souriant. « Je mentirais en disant que tu m'as manqué. Mais c'est le moment où je suis censé te raconter ma vie par le menu, après quoi il ne te restera qu'à me résumer la tienne. Et quand nous nous serons réciproquement ennuyés à en

crever, nous commanderons une autre tournée et parlerons du bon vieux temps et des conneries que nous avons pu faire. Je te dirai ensuite ce que je sais sur nos amis communs que je fréquente toujours, et tu me rendras la pareille. Une fois bien pétés, nous repartirons bras dessus bras dessous avant de nous séparer en nous promettant avec ferveur de rester en contact. Une promesse qui ne sera naturellement pas tenue. Je t'enverrai peut-être une carte pour Noël, mais comme tout hippie qui se respecte tu n'as que du mépris pour les conventions de ce genre et tu n'y répondras pas. Voyant cela, je bifferai ton nom sur ma liste et nous ne nous reverrons jamais. Pour finir, l'un de nous lira dans quelques années le nom de l'autre dans la rubrique nécrologique du bulletin des anciens élèves. C'est bien ça, le scénario ?

— On dirait que ton rôle ne t'enthousiasme guère. »

Ellyn lui adressa un énième sourire moqueur avant de boire une bonne gorgée de gin tonic. « Les sentiments, ça me gonfle. Traite-moi de cynique si ça te chante.

— Cynique.

— Je constate que ton sens de la repartie est toujours aussi aiguisé qu'à l'époque où nous étions en deuxième année à la Northwestern. J'espère que tu m'épargneras les poncifs qui vont avec.

— Quels poncifs ? »

Ellyn exprima son irritation d'un geste brusque de sa main gauche. « Tu sais bien ! L'amicale sollicitude que t'inspire ce que je suis devenu. Les reproches condescendants sur mon mode de vie. Les petites vanes spirituelles sur le renoncement à tous nos principes. Les blagues sur les costumes en flanelle grise. Les appels à l'idéalisme qui était le mien. Le tout débité avec la stupéfaction que t'inspire ma métamorphose, en répétant à tout bout de champ que tu n'arrives pas à croire que je bosse dans la pub, que j'habite à Wilmette, que je possède des valeurs mobilières et immobilières, que je porte un costard et que je fréquente les bars pour célibataires de Rush Street... autant de choses inconcevables, pas de ma part, pas de Lark, pas de M. Radical 1968. » Il haussa un sourcil, sardonique. « Tu vois, Blair ? Inutile de perdre du temps avec tout ça, vu que je le sais déjà.

— J'ai comme l'impression que tu es sur la défensive.

— Faux. Je n'ai pas à justifier mes choix. Mais j'en ai ma claque des sermons. Maggie m'a déjà fait tout ce cinéma, et elle n'était pas la première. C'est une rengaine éculée. Les vieux tubes, ça n'a jamais été mon genre. Alors épargne-moi ce laïus, même si ça doit te frustrer. Je sais pourquoi tu es passé me voir.

— Dis-le-moi, parce que je m'interrogeais justement à ce sujet.

— Tu l'ignores parce que tu ne t'es pas donné la peine d'aller au fond des choses. Tu as revu Maggie, pas vrai ? Elle t'a parlé de moi, et voilà que tu viens frapper à ma porte en ayant tout d'un rescapé d'une

manif pacifiste. Pour la première fois depuis dix ans, tu ressens l'envie de me voir. Pourquoi ? Parce que tu rêves de pouvoir me regarder de haut, Blair. Tu éprouves le besoin puéril et stupide de te sentir supérieur. Nous n'avons jamais été proches, toi et moi, et ce n'est donc pas l'amitié qui t'a conduit jusqu'à moi. Non seulement tu n'as pas les pieds sur terre, mais on peut lire en toi comme dans un de tes livres. » Il se rassit, fit tourner oisivement son gin tonic et sourit de sa dernière tirade. « Alors ? »

Sandy vida sa première chope, prit la seconde et la leva à la santé d'Ellyn. « Tu es décidément très fort.

— Quoi ? Pas de dénégations venant du fond du cœur ?

— Non, répondit Sandy en pesant chaque mot. Il y a du vrai dans ce que tu viens de dire. Je n'en avais pas conscience, mais tu as raison. J'ai toujours su que tu n'étais pas très malin, mais tu te débrouillais pour le dissimuler. Je devais être impatient de te voir étaler ta connerie au grand jour. »

Ellyn arbora un large sourire victorieux.

« Je pensais que tu serais penaud, ajouta Sandy. En toute logique, tu devrais l'être. Tu es un cliché ambulante, l'archétype du chanteur de la contre-culture rentré dans le rang. Une agence de pub ! Je me demande sincèrement jusqu'où ta banalité finira par te conduire. Tu sais, je m'attendais presque à ce que tu tentes de me convaincre que tu étais passé dans la clandestinité pour saper l'establishment de l'intérieur.

— Je soutiens toujours notre cause, répondit Ellyn avec un sourire rusé. Pas plus tard que l'année dernière, j'ai lancé un déodorant d'aisselles absolument révolutionnaire.

— Tu me piques mes répliques, avoua admirativement Sandy. Je parie que tu as appris tout ça par cœur. Tu as dû t'entraîner longuement, pour arriver à tirer plus vite que ton ombre.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, Blair. Un autre verre ?

— Non. »

Sandy s'était tassé sur son siège et ce fut en se sentant très fatigué qu'il regarda Ellyn commander une autre tournée.

« Range tes armes, Lark. Je ne suis pas d'humeur à me battre, aujourd'hui. J'ai eu une nuit difficile. Contente-toi d'éclairer ma lanterne, d'accord ? Que s'est-il passé ? Comment un Lark a-t-il pu devenir un L. Stephen ? J'avoue que ça me dépasse. »

Les boissons arrivèrent. Ellyn leva son troisième gin tonic, y goûta, sourit, le posa. « Le processus est d'une extrême simplicité. C'est ce qui métamorphose un Billy en William et un Bobby en Robert. J'ai grandi. On appelle ça mûrir.

— Mûrir », répéta Sandy d'une voix plate.

C'était un des termes préférés de Sharon, quand leurs rapports se

dégradaient. Il l'avait en horreur.

« J'étais un sincère défenseur de la paix et de la liberté, quand j'étais même, mais c'est rapidement passé de mode après notre départ de l'université. Admets-le, Blair, tirer le diable par la queue est drôle et romanesque à vingt ans, mais ça l'est beaucoup moins à vingt-cinq, déprimant à trente et complètement grotesque à quarante. Ces biens de consommation que nous méprisions tant ont fini par nous séduire. Les années soixante ? Nous étions à côté de nos pompes, des enfants gâtés qui parlaient à tort et à travers, sans rien savoir sur le monde et la façon dont il fonctionne. La révolution ? Ne me fais pas rire ! Quelle bonne blague ! Nous en rêvions, mais elle n'aurait jamais pu avoir lieu.

— Je n'en discuterai pas. C'était toi, le révolutionnaire, pas moi. J'ai même fait partie de ceux qui se sont rendus présentables pour soutenir Gene McCarthy et faire gagner des voix aux pacifistes. En restant à l'intérieur du système, si tu n'as pas oublié. Mais tu affirmais que c'était une perte de temps. Tu allais jusqu'à affirmer que nos actions aidaient à perpétuer l'oppression de la bourgeoisie en cautionnant l'image trompeuse d'un système équitable. Tu répétais qu'il fallait que tout s'écroule, le plus tôt possible de préférence. Élire des fascistes, voilà ce que tu suggérais.

— J'étais donc un connard immature.

— Alors que te voici devenu un connard bien mûr.

— Ça prouve que j'ai évolué.

— C'est bien le plus drôle. Tu n'as pas changé, pas vraiment. Que tu en sois ou non conscient, je ne suis plus le même. Ce qui s'applique également à Maggie. J'ai plus ou moins l'intention d'aller voir Bambi, Slum et Froggy, et je parie qu'ils ont acquis de l'expérience, tous autant qu'ils sont. Mais pas toi.

— Tu dois avoir un problème de vision, Blair, fit Ellyn en souriant et en redressant le revers de son costume hors de prix.

— Dans ton cas, les transformations sont purement superficielles et tu en es conscient. Intérieurement, tu n'as pas changé d'un poil. Quand il était de bon ton d'être gauchiste, tu l'as été plus que les autres. Mais en y réfléchissant bien, tu ne t'es jamais mouillé. Il n'y a pas une seule interpellation mentionnée dans le casier de ce vieux L. Stephen. Et comme la réussite est de nos jours de bon ton, tu as mieux réussi que les autres. Et surtout que moi, pas vrai ?

— C'est toi qui le dis. Nous vivons dans un monde où la concurrence est féroce, et je suis un battant alors que tu es l'archétype du loser. »

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase, et Sandy se mit vraiment en rogne. « Tu as toujours tout assimilé à une compétition, Lark. Même à l'époque où nous la condamnions, tu y mettais plus

d'acharnement que les autres. Mais que tu sois complètement bidon n'est pas une nouveauté, alors évite de me débiter ces conneries sur l'immaturité. Tu as toujours été un imposteur.

— Mais un imposteur qui a un salaire à six chiffres, une maison hors de prix et une grosse voiture.

— J'ai une Mazda RX-7. On fait la course ?

— C'est le bouquet ! Tu peux bien parler de compétition puérile !

— C'est la chanson que tu n'as jamais cessé de nous seriner. La différence, c'est que je n'essaie pas d'enrober tout ça d'ironie, de pseudo-raffinement et d'ersatz de subtilité.

— Nul n'ignore que s'offrir une bagnole de sport est un moyen terriblement banal d'affirmer sa virilité lorsqu'on est confronté à une sexualité défaillante. Quelle est la couleur de ton phallus surpuissant ?

— Va te faire foutre. Ton petit numéro ne tient même plus la route. Cette vanne, c'est du Lark à l'état pur. L. Stephen doit avoir son propre bolide, une Maserati au minimum. Autrefois, je m'interrogeais sur les causes de ton agressivité, je me demandais pourquoi tu essayais toujours de me rabaisser. Mais je connais désormais tes motivations.

— Communique-moi tes conclusions, ça me fascine.

— L'envie.

— Moi ? Je t'envierais ?

— La convoitise et l'angoisse qu'engendre l'insécurité. Parce que je t'ai soufflé Maggie, c'est ça ? Mais peut-être y avait-il autre chose. Tu te sentais si insignifiant que tu tentais de réduire ton entourage à tes propres dimensions. Il va de soi que ton prénom a joué un rôle déterminant dans tout ça, pas vrai ? Tant d'années d'enfance pendant lesquelles tous se foutaient de ta gueule dès que tu te présentais. C'est pour ça que tu as pris l'habitude d'attaquer le premier, pour ne pas avoir à te placer sur la défensive. Tu as jugé préférable de prendre tout le monde de vitesse, c'est ça ?

— Tu es parfait, dans le rôle du mec en rogne. N'arrête surtout pas ton petit numéro. J'adore la psychanalyse de salon et tu ne manques pas d'imagination. Tu devrais essayer d'écrire. »

Sandy finit la bière qui restait au fond de sa chope et se leva. « C'est fait. J'ai d'ailleurs parlé de toi dans *Ce que cherche Kasey*. J'ai chargé les flics de te rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Ellyn parut déconcerté. « Hein ? Il n'y a que la fille qui... » Il s'interrompit sitôt après avoir pris conscience de son aveu.

« Je t'ai effectivement appelé Sarah. Mais je croyais que tu n'avais pas le temps de consacrer à ce genre de bouquins ? »

Le célèbre sourire d'Ellyn cailla plus vite que du lait oublié sous le soleil du désert, et son visage s'empourpra à partir de son cou. Assis là en costume trois pièces et un verre à la main, il était brusquement devenu pathétique. « Tu n'as pas le droit de me juger, Blair.

— Ce serait inutile, vu que tu t’en charges. Mais tu admettras que troquer le petit livre rouge de Mao contre “Comment réussir en affaires” n’a pas pu faire de toi quelqu’un de meilleur. »

C’était une excellente fin de chapitre.

Aussi sortit-il.

C’était également la fin des happy hours et Rush Street était bondé d’éméchés au rabais : jeunes femmes élégantes et jeunes hommes pleins d’avenir prématurément vieillis. Sandy fourra ses mains dans ses poches pour regagner son hôtel, fatigué et vidé. Les fantômes vus dans les rues la nuit précédente n’étaient pas les seuls à être condamnés à revivre des reconstitutions d’anciennes batailles.

¹ Slogan invitant les hippies, yippies et autres à se rendre présentables pour soutenir le candidat Gene McCarthy. (*N.d.T.*)

HUIT

Who'll take the promise that you don't have to keep ?

Don't look now, it ain't you or me

Qui tiendra la promesse que tu n'as pas à tenir ?

Ne cherche pas, ce ne sera ni toi, ni moi.

Sandy était attendu à son hôtel par une fiche rose, qu'il consulta avec apathie.

Jared Patterson avait appelé. Pour lui communiquer le rapport réclamé sur Edan Morse, sans doute. Qu'il eût décidé de téléphoner au lieu d'envoyer un résumé par express pouvait indiquer qu'ils avaient découvert quelque chose d'important, mais Sandy ne se sentait pas le courage de le joindre et il roula en boule le message avant de le lâcher dans un des cendriers du hall.

Revenu dans sa chambre, il retira ses chaussures sans se pencher, alluma la télé et décrocha le téléphone pour commander un dîner au service d'étage. Les prix étaient prohibitifs, mais c'était secondaire vu que Jared rembourserait la note. Il gratifia le garçon d'un pourboire fort généreux et s'installa pour regarder une énième diffusion de *Happy Days* en engloutissant son poulet cordon-bleu. Richie et Potsie s'étaient attiré des tas d'ennuis, mais Fonzie parvenait heureusement à tout arranger avant la fin de la demi-heure lui étant impartie. Sandy se surprit à regretter de ne pas le connaître. Il avait naturellement rencontré des types comme Fonzie, dans les années cinquante, mais la plupart d'entre eux lui auraient balancé leur poing dans la gueule plutôt que de lui tendre la main.

Il buvait son café quand un journal succéda au feuilleton. Sandy se redressa et tendit l'oreille. « La principale information du jour est l'arrestation par un shérif du Maine du présumé meurtrier de l'ex-imprésario Jamie Lynch », annonça une présentatrice blonde insipide. Sandy regarda l'image incrustée derrière l'épaule de son tailleur sur mesure. Deux policiers poussaient un type brun corpulent en veste à carreaux rouges et verts vers la caméra et un véhicule de patrouille. Sandy identifia de façon catégorique David (« Appelez-moi Davie ») Parker. Puis la scène changea et le shérif Theodore se chargea de boucler personnellement le gros suspect dans une cellule, cerné par le même troupeau de représentants des médias. La présentatrice ronronna pendant une minute puis passa gaiement à un panda femelle qui attendait un heureux événement, laissant Sandy dans l'ignorance

des détails de l'affaire et passablement irrité. Il éteignit le téléviseur, trouva l'indicatif personnel de Parker dans une poche de son portefeuille et le composa.

Il entendit sonner six fois avant que l'adjoint ne décroche et demande : « Ouais ? »

— Je viens de vous voir exécuter votre petit numéro, à la télé, déclara Sandy. J'ai cru à une rediffusion de la série McCloud, avant de vous reconnaître. C'est quoi ces conneries ? Qui est ce type ?

— Je savais que vous m'appelleriez, Blair. Ce type, comme vous dites, s'appelle Paul Lebeque et nous venons de procéder à son arrestation pour le meurtre de Lynch. C'est un Canuck, un Canadien français. Nous avons notre lot de travailleurs immigrés même dans notre patelin, voyez. Un commis de ferme.

— Je me fiche de savoir de quoi il vit. Quel est le lien avec Jamie ?

— Disons qu'il était moins lié à Jamie que sa sœur, si vous saisissez le fond de ma pensée.

— C'était la petite amie de Lynch ?

— Parlons plutôt d'une aventure d'un soir. Un classique. Dix-huit ans, assez mignonne. Lynch la rencontre quelque part, l'invite à une de ses soirées, lui refile de la coke, la baise et la réexpédie chez elle. La fille se retrouve avec un polichinelle dans le tiroir et fait sauter le gosse. Son frère l'apprend et va raconter dans tous les bars des deux côtés de la frontière ce qu'il compte infliger au salopard qui a foutu sa frangine en cloque pour l'abandonner juste après. Il lui arrachera le cœur, à ce salaud.

— Je saisis. Je n'en crois pas un traître mot mais j'ai compris. Un travailleur étranger qui veut défendre la réputation de sa frangine ? Allons, Parker, ne me dites pas que vous avez gobé un truc pareil !

— Notch y croit dur comme fer, en tout cas. Et le shérif, c'est lui. Je ne suis pour ma part qu'un simple adjoint.

— Et vos questions pièges ? L'album qui tourne sur la platine et l'affiche qui sert de nappe ? Ce Lebeque connaissait-il toutes les réponses ?

— Il a dit que le disque passait déjà à son arrivée et qu'il n'a pas regardé l'étiquette. Il s'est contenté de monter le son pour couvrir les hurlements. Quant à l'affiche, il soutient qu'il ne l'a pas décrochée du mur, que Lynch avait dû l'étaler sur son bureau pour une raison ou une autre.

— Vous oubliez les cordes. Pourquoi ce rituel d'immolation ?

— Lebeque voulait que Lynch comprenne ce qui l'attendait, qu'il se sente impuissant et terrifié face à la mort.

— Non, non, non ! C'est un imposteur, et vous le savez aussi bien que moi ! Personne n'a donc tenu compte de la date, du fait que c'était l'anniversaire du drame de West Mesa ?

— Simple coïncidence.
— Et l'incendie de la boîte de John Gopher dans le New Jersey ?
— Aucun rapport avec notre affaire.
— C'est ridicule ! L'assassinat de Lynch est lié d'une façon ou d'une autre aux Nazgûl.

— On a vérifié. Vos trois chevelus ont un alibi, et Notch a décrété qu'il n'y avait aucun lien...

— De tous les ânes qui ont des œillères...

— Fulminer et dire n'importe quoi ne vous mènera nulle part, Blair. Sachez que si vous me citez je nierai tout en bloc, mais je pense que vous avez raison. Lebeque est un coupable idéal, mais il est surtout un peu foutraque. Je ne crois pas qu'il ait fait ça, mais porter le chapeau le ravit. Vu la façon dont Notch a mené son interrogatoire, n'importe qui aurait trouvé des réponses plausibles tant pour le disque que pour l'affiche. Le problème, c'est que mon patron n'a pas envie de rester shérif jusqu'à la fin de ses jours. Il lorgne un poste plus important, et résoudre rapidement cette affaire le fera mousser.

— Mais ce type est innocent !

— Vous n'en avez pas la certitude absolue, rappela posément Parker. Le doute vous taraude et je suis dans le même cas que vous, mais nous n'y pouvons rien changer. Notch s'estime satisfait, et à présent que nous avons bouclé Lebeque l'enquête est close.

— Bordel de merde ! Vous êtes libres de classer le dossier, bande de clowns, mais je compte poursuivre mon enquête. Et quand j'aurai démasqué le vrai coupable, vous n'aurez pas l'air malin.

— Vous avez du nouveau ?

— Pas vraiment. Pas grand-chose, en tout cas. Disons que j'ai une intuition. Mon instinct me dit...

— Je doute que Notch se laisse fléchir par ce que vous dicte votre instinct.

— J'ai un nom.

— Communiquez-le-moi.

— Pourquoi ? A quoi bon ? Vous avez mis Lebeque derrière les barreaux, vous disposez d'un mobile et de ses aveux. Vous vous fichez du reste.

— Je devrais effectivement m'en contenter, mais ce n'est pas le cas. Notch en ferait une attaque, mais je veux bien bosser avec vous sur cette affaire. »

Sandy hésita. Si Parker était sincère, sa collaboration serait précieuse. Il décida de lui accorder sa confiance.

« Entendu. Ce n'est pas grand-chose, mais ça vaut le coup de vérifier. Edan Morse. »

Parker répéta le nom. « C'est qui, ça ?

— Un organisateur de spectacles... potentiel, en tout cas. Il rêvait

de reconstituer les Nazgûl. Lynch l'en empêchait. Je ne peux rien dire de plus. Maggio a été plus que réticent à me parler de lui.

— Hum, voilà qui est intéressant. Ce nom me semble vaguement familier. C'est sans doute une des cinq cent mille personnes qui ont une fiche dans les classeurs de Lynch. Je vérifie et je vous contacte.

— Faites », dit Sandy en raccrochant. Il se sentait toujours piqué au vif, et éviter une confrontation avec Jared serait impossible. Autant en finir tout de suite, estima-t-il en composant le numéro.

L'individu qu'il eut au bout du fil se montra presque jovial. « Je présume que tu as appris la nouvelle ?

— Ouais. Tu en es où, pour le rapport que je t'ai réclamé ?

— Oh, le truc sur Morse ? Oublie ça. J'ai mis deux filles là-dessus, ce matin, mais elles ont fait chou blanc. Rien à la morgue du journal, et notre critique musical n'en a jamais entendu parler.

— Je présume que tu n'as pas envisagé de demander aux membres de ton équipe de passer quelques coups de fil ?

— Passer des coups de fil ? À qui ?

— Oh, des organisateurs de spectacles, des agents artistiques, des chanteurs, des directeurs de maisons de disques. Pour commencer.

— Eh, *Hedgehog* est la bible du rock, Sandy ! Si nous n'avons aucune trace de ce mec, personne ne sait quoi que ce soit sur lui. En outre, je leur ai dit de tout laisser tomber dès que j'ai été informé de cette arrestation. Où veux-tu en venir ?

— Que ces flics débiles se sont plantés. C'est pas Lebeque qui a fait le coup. »

Une nouvelle qui parut ragaillardir Jared. « Non ? Eh, c'est super ! Prouve-le et le *Hog* obtient le scoop du mois !

— Je ne peux rien démontrer. Pour l'instant.

— Bon, tu disposes de quoi ?

— Des soupçons. Mon instinct. Fais-moi confiance.

— Te faire confiance ? Nous ne pouvons pas nous engager sur cette voie en nous fiant uniquement à ton flair.

— Si *Hedgehog* est devenu célèbre, c'est grâce à ses méthodes peu orthodoxes.

— Les temps ont changé. Nous sommes désormais si respectables que nous ne parlons plus de flics mais de policiers. Nous écoutons ce qu'ils ont à nous dire, et ils déclarent qu'ils ont chopé l'assassin de Jamie Lynch. J'aurais plutôt tendance à les croire. Je sais que tu as bossé dur et je suis désolé pour toi, mais il faut regarder la réalité en face. La piste Nazgûl est aussi morte qu'Elvis. Laisse tomber. Comme je vois les choses, si tu ramènes ton cul dans le Maine tu obtiendras probablement une interview et nous pourrions malgré tout sortir un papier. J'aimerais avoir tout ça avant mardi, pour la prochaine édition, mais j'irai jusqu'à t'accorder une semaine supplémentaire si tu

en as besoin. C'est pas gentil, ça ?

— Tu peux te foutre ta gentillesse où je pense, Jared. Je n'irai pas dans le Maine mais au Nouveau-Mexique, pour rencontrer Peter Faxon. Je compte traiter cette histoire comme convenu.

— Non, Sandy, rétorqua plus sèchement Jared. Nous avons une réputation à défendre.

— C'est exactement le genre d'histoire qui nous a permis de nous faire un nom, Jared ! Les flics ont mis un innocent sous les verrous ! C'est triste pour lui mais excellent pour nous ! Un travailleur étranger ! Oppression des minorités, non ? On balance des révélations et ça met au jour des tas de scandales. On l'a déjà fait.

— Ce serait effectivement super, si tu avais du concret. Mais tu n'as que du vent. J'adore les belles histoires bien croustillantes, mais tout ce que tu sais dire c'est "Fais-moi confiance". Je ne vais pas dépenser mon fric pour un article dégoulinant de nostalgie sur un groupe de rock mort et enterré. Sans lien avec Lynch, ton histoire ne vaut pas un pet de lapin. Alors, si empocher un chèque te tente, tu as intérêt à retourner dans le Maine en quatrième vitesse.

— J'ai dit que je traiterai ce reportage à ma façon.

— Je te souhaite bonne chance pour le fourguer.

— Je le réserve pour le *Hog*.

— Je vais y réfléchir.

— Nous avons un contrat.

— Je le dénonce. Fais-moi un procès et tu finiras par empocher tes cinq cents billets, qui te permettront de verser un acompte sur les cinq mille dollars réclamés par ton avocat. » Jared rit, un braiment mâtiné de reniflement qui donna à Sandy envie de grimper aux murs.

Puis il coupa la communication et Sandy resta assis à écouter la tonalité.

« Je n'en reviens pas, se dit-il à voix haute. Je n'arrive pas à le croire ! » Il raccrocha avec colère puis demeura au bord du lit, condamné à l'impuissance, les poings serrés. Il envisagea d'appeler Sharon, mais se ravisa. Elle lui dirait à coup sûr de rentrer sur-le-champ à la maison et de reprendre séance tenante l'écriture de son roman. À quoi bon ? Peut-être aurait-il dû regagner son domicile. Les flics disaient tenir l'assassin de Lynch, et son reportage venait de lui être retiré. Le moment était venu de jeter l'éponge. Il avait fait fausse route depuis le début. Sharon était en rogne contre lui, Alan également, et rien de valable n'avait résulté de ses pérégrinations, si ce n'est ces retrouvailles douces-amères avec Maggie. Qu'espérait-il démontrer ?

Une vie l'attendait, là-bas à Brooklyn. Il fallait la reprendre et s'y plier. Il devait terminer la page trente-sept puis entamer la trente-huit. C'était ce qu'il pouvait faire de plus rationnel, sensé et responsable.

Mais y penser lui donnait des nausées. Il avait parfaitement conscience que son roman serait catastrophique. C'était pour cette raison qu'il avait tant de difficultés à l'affronter. La force de caractère réclamée par une certaine maturité lui faisait défaut. Il en avait trop vu, au cours de ce voyage. Maggie, usée et bloquée dans les impasses de ses petits boulots, devenue solitaire et enlisée dans le désespoir. Lark, qui se bourrait de gin-tonic et se tuait à la tâche afin de se convaincre qu'il était heureux. John Gopher, livide face à l'incendie et radieux lorsqu'il brodait sur le bon vieux temps, autrement dit le fait d'avoir joué avec les Nazgûl. Rick Maggio, rongé par le ressentiment. Tels étaient les ravages du temps. C'était cela qu'il devait raconter et non ce roman à la con. Jared ne voulait pas acheter ce reportage, Alan refusait de le vendre et Sharon d'en entendre parler, mais Sandy savait qu'il fallait l'écrire. Il s'agissait également de sa propre histoire, en un certain sens.

C'était de la folie. Il n'avait même plus le *Hog* pour lui apporter un semblant de soutien. Il devrait progresser seul, à tâtons. Mais ce serait une excellente chose. Sans doute réussirait-il à vendre ailleurs sa prose. Il existait des débouchés bien plus lucratifs et prestigieux que *Hedgehog*. Il tenterait sa chance auprès de *Playboy* ou de *Penthouse*, peut-être même proposerait-il son texte à *Rolling Stone*.

Et Jared se mordait les doigts de l'avoir refusé. À condition qu'il trouve preneur, bien entendu. Dans le cas contraire, il devrait le brader à une feuille de chou minable, mais c'était secondaire. Il lui fallait terminer ce qu'il avait entrepris. Il avait cru que tout cela serait facile, et peut-être même amusant. La réalité avait été différente et l'enquête risquait de devenir de plus en plus épineuse à mesure qu'il la ferait progresser. Mais il ne pouvait pas renoncer à ce stade. Si Lynch avait été un salopard de première, il ne méritait pas une mort aussi atroce. Sans parler des victimes de l'incendie du Trou du Gopher, et même de ce mythomane de Paul Lebeque. Cet idiot était bien parti pour assumer les conséquences d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, et tous s'en fichaient. Les flics, le *Hog* et même le principal intéressé. Il ne restait plus que lui pour tenter de rétablir la vérité.

Il pouvait presque entendre Sharon se moquer de lui. « C'est tellement soixante-huitard ! aurait-elle dit. Le vaillant petit laissé-pour-compte qui se bat seul contre tous pour faire triompher la justice ! Tu as dû lire trop d'aventures de Spiderman, quand t'étais gosse. Je présume que la possibilité que tu te fourres le doigt dans l'œil ne t'a à aucun moment effleuré. Bon Dieu, non ! Pas Sandy Blair, pas ce participant à la croisade des enfants qui se bat dans les rangs des légions du bien. Il ne t'est jamais arrivé de te tromper, et tu es toujours aussi blanc que la neige qui vient de tomber, pas vrai ? » Il avait déjà entendu ce refrain. Il ne trouvait rien à rétorquer, mais il

s'en fichait.

Sandy prit son carnet. Sur une page vierge, juste après ses notes sur Slozewski et Maggio, il avait écrit « Faxon » et souligné ce nom. Il ajouta au-dessous « Edan Morse » ainsi qu'un point d'interrogation, mâchonna l'extrémité de son stylo pendant une seconde puis, cédant à une impulsion, il rallongea la liste. Il avait revu Maggie et Lark, alors pourquoi ne pas rendre également visite à Slum, Bambi et Froggy, afin que nul ne manque à l'appel ? Ils jouaient un rôle dans cette reconstitution, eux aussi. Maggie lui avait indiqué où il pourrait trouver Bambi Lassiter, et l'association des anciens élèves le guiderait jusqu'aux deux autres.

S'estimant satisfait, il rangea son carnet, se leva et prépara méthodiquement ses bagages. Sa lassitude venait de s'évaporer et il était impatient de reprendre la route. Il ne me reste qu'à faire le plein d'essence et de café puis à conduire toute la nuit, se dit-il en fourrant ses vêtements dans la valise.

Juste avant de partir, il se regarda dans le miroir. Il aurait eu besoin de se raser. Sérieux. Il gratta la barbe naissante visible sous son menton.

Il sourit. Et après ? se demanda-t-il. Il serait intéressant de voir à quoi il ressemblait, avec une barbe comme autrefois.

NEUF

*It was twenty years ago today
Sgt. Pepper taught the band to play*

Ça fait juste vingt ans aujourd'hui,
Le Sgt Pepper formait sa fanfare.

Seuls quelques centimètres séparaient le téléphone de son oreiller. Lorsqu'il se mit à sonner, ce fut un véritable hurlement, un vacarme suraigu insoutenable.

Sandy s'éveilla en sursaut et fit une embardée vers l'appareil, pour ne réussir qu'à faire tomber le combiné sur le sol. Il le ramena vers lui par le cordon.

« Oui ? »

— Il est quatre heures trente, monsieur. Vous avez demandé à être réveillé. »

Sandy marmonna des propos inintelligibles et raccrocha. Il s'assit, en vacillant un peu, la tête calée entre les mains. Quatre heures trente ! Faxon était cinglé. La chambre de motel était si obscure et glaciale que Sandy aurait voulu se recroqueviller sous les couvertures, mais il se mit debout et gagna la salle de bains à tâtons.

Qu'il n'y eût pas d'eau chaude l'incita à écourter la douche, et, une fois séché et de retour dans la chambre, il constata que le froid l'avait réveillé. Le café-restaurant n'ouvrirait pas avant des heures, mais ce motel d'Albuquerque pourvoyait aux besoins des hôtes de passage même si l'eau chaude ne figurait pas sur la liste. Il utilisa la bouilloire branchée au-dessus du lavabo pour se préparer un café instantané dans lequel il fit dissoudre le sachet de lait en poudre aimablement fourni. Il but ce breuvage à petites gorgées et, le temps d'en venir à bout, il avait refroidi. Mais, même chaud, il aurait pu prétendre au titre du café le plus infect qu'il lui avait été donné de boire. Néanmoins, l'apport de caféine lui rendit un semblant d'humanité.

Il entendit frapper à l'instant où il bouclait la ceinture de son jean. « Une seconde ! » Il enfila par la tête une chemise dont il glissa les pans dans son pantalon tout en allant ouvrir. Peter Faxon s'était nonchalamment appuyé au chambranle de la porte. « Je suis à toi dans une minute, lui dit Sandy. Le temps de mettre des chaussettes et des chaussures. Il est rare que je démarre à cette heure. D'habitude, je me lève sur le coup de midi.

— Rien ne presse », affirma Faxon.

Il entra dans la chambre pour l'attendre. Les années semblaient l'avoir épargné. Il avait toujours les cheveux longs, même si les mèches blondes avaient été remplacées par une coupe à la Prince Vaillant qui encadrait un visage allongé à l'expression sereine. Décolorés par le soleil, dorés et raides, ils paraissaient encore plus vigoureux que dans les souvenirs qu'en conservait Sandy. Sa frange s'interrompait juste au-dessus de ses yeux d'un vert surprenant. Les clore à demi face au soleil leur avait apporté de légères pattes-d'oies, et il avait le hâle profond des hommes qui passent la majeure partie de leur existence en plein air. Il était svelte et en forme, avec sa chemise de travail en chambray bleu, son vieux jean rapiécé et sa casquette en denim de guingois. Une grosse boucle en argent ornée d'une turquoise décorait son ceinturon aux motifs tarabiscotés. Blond et souriant, il était l'archétype de l'Américain authentique et on l'aurait plutôt imaginé chantant de la surf music ou des ballades country plutôt que du hard-rock avec les Nazgûl. Il avait toujours trompé son monde. Faxon n'avait jamais paru à sa place au sein de ce groupe, mais il en avait été le fondateur et le cerveau en tant que compositeur et musicien accompli.

Sandy enfila ses boots, se leva et lui tendit la main.

« Merci d'avoir accepté de me rencontrer. Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes jusqu'à Albuquerque. J'espère seulement avoir les idées assez claires pour te poser des questions valables. Par exemple où allons-nous et pourquoi ? »

Faxon sourit. « Nous partons pour West Mesa. Dépêche-toi, si tu ne veux pas qu'on soit en retard. »

Le calme régnant dans le parking avait quelque chose de surnaturel, sous le semblant de clarté qui précède l'aube. L'air était vif, brassé par un vent quasi imperceptible. Faxon fit le tour de son gros Chevrolet Blazer rouge et blanc pour monter du côté conducteur. Sandy s'installa près de lui, mal à l'aise.

« West Mesa ? répéta-t-il pendant que Faxon mettait les phares et reculait.

— Rassure-toi, le mec au fusil a dû rentrer chez lui. »

Les rues d'Albuquerque étaient pratiquement désertes, à cette heure si matinale. Lorsqu'il se tourna vers le nord-est pour voir l'aube poindre au-dessus des Sandias, Sandy remarqua qu'un pick-up Ford cabossé les suivait à environ un pâté de maisons de distance, mais rien d'autre. Tout était à la fois calme et animé. L'aube estompait la lumière des réverbères et des phares. C'était un instant étrange, enivrant.

Ils se dirigèrent vers la sortie ouest de la ville puis entamèrent l'ascension d'une côte et les maisons se firent plus rares et espacées. L'éclairage public fut coupé. Faxon virait constamment, sur une route

de moins en moins large. Sandy regarda derrière eux et revit le pick-up en sale état. Pendant qu'il l'étudiait, ses projecteurs s'éteignirent. « On te file le train, fit-il remarquer.

— Je sais, répondit Faxon en souriant. C'est ma femme et mes gosses. »

Sandy en fut à la fois déconcerté et soulagé. « Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Tu verras. »

Ils se trouvaient dans les hauteurs de West Mesa, désormais. Le sol était plat, sec et poussiéreux. Des routes de terre traversaient de vastes étendues désolées, dénudées et désertes, entre des clôtures de barbelés. La végétation était rare, avec seulement quelques pins, genévriers et cactus rabougris. Le vent faisait rouler sur la route des buissons d'amarante bruns et desséchés que Faxon écrasait sans y prêter attention. Le nuage de poussière soulevé par le Blazer dissimulait le pick-up qui gardait ses distances.

Sandy regardait par la fenêtre, en se remémorant le passé. C'était ici que tout avait basculé. Quelque part dans cette étendue inhospitalière, un tireur embusqué avait visé Patrick Henry Hobbins et tout s'était brusquement interrompu.

Ici. C'était ici que la musique avait péri, que le rêve s'était métamorphosé en cauchemar. Mais rien de ce qu'il voyait ne lui paraissait familier. Les repères avaient alors été les camions et la scène, au cœur d'une mer de soixante mille personnes. Il n'en subsistait rien, seulement le vide du désert, et il aurait été impossible de déterminer où le drame s'était déroulé.

Arrivé à une intersection des routes de terre, Faxon vira à angle droit vers un alignement d'une douzaine de voitures et pick-up garés sur le bas-côté. Dans le champ qui s'étendait sur leur gauche, il discernait une étrange masse mouvante, un gros machin qui se soulevait. Pendant un court instant teinté de surréalisme, Sandy crut qu'une vague s'était formée dans le désert ou encore qu'une taupe géante en jaillissait. Mais il la vit alors plus distinctement et reconnut une montgolfière. Un énorme ballon décoré de carreaux bleu et blanc qui gisait toujours sur le flanc mais s'emplissait d'air chaud et commençait à voler.

Faxon quitta la route pour s'immobiliser derrière un autre 4×4 , suivi de près par le pick-up. Sandy s'intéressait au ballon.

Le brûleur rugissait, et bon nombre d'individus s'étaient regroupés autour pour retenir l'enveloppe qu'ils finirent par libérer quand elle fut suffisamment dilatée pour faire une embardée et se redresser en repoussant la plupart d'entre eux. Deux hommes grimpèrent dans la nacelle et tous lâchèrent prise. Lentement, avec une grâce langoureuse, l'aérostat prit son essor dans le ciel matinal, partant à la

dérive jusqu'au moment où il ne fut plus qu'un minuscule point bleu dans le lointain. Un spectacle magnifique.

Faxon regroupa les membres de sa famille et procéda aux présentations. Sa femme, Tracy, était grande, élancée et bronzée. Ses cheveux bruns raides descendaient jusqu'au ceinturon apache de son jean. Sandy trouva sa main froide et menue, quand il la serra. « J'ai apprécié vos romans », déclara-t-elle. Le petit garçon, Christopher, devait avoir six ou sept ans, mais Sandy n'avait rien d'un expert lorsqu'il fallait attribuer un âge à un enfant. Ce qui était en revanche incontestable, c'était que ce gosse avait une abondante tignasse de cheveux châains et de l'énergie à revendre. S'il resta tranquille le temps d'adresser un rapide signe de tête à Sandy, il s'éloigna sitôt après à toutes jambes pour participer au lâcher d'un deuxième ballon, une grosse enveloppe en patchwork qui commençait à entrer en expansion. Leur fille, Aurora, devait avoir dans les treize ans. Dégingandée et aussi blonde que son père, elle avait un tee-shirt Star Wars, une veste en jean et l'expression d'indifférence que tous les ados réservent aux adultes venus s'immiscer dans leur univers personnel.

Sitôt les présentations terminées, Faxon donna une tape sur l'épaule de Sandy et déclara : « Et maintenant, au travail !

— Quel travail ?

— Je ne suis pas allé te chercher à Albuquerque pour que tu te tournes les pouces. Viens. File-nous un coup de main pour décharger l'Œil volant. »

Il guida Sandy vers l'arrière du pick-up, où Tracy et Aurora étaient déjà à l'ouvrage. Il y avait un grand panier en osier, un énorme ventilateur et l'enveloppe pliée du ballon, des mètres et des mètres de tissu rouge. Autant de choses qu'il fallait porter vers un secteur dégagé du champ que Christopher s'était chargé de leur réserver. Faxon fournit des instructions à Sandy, et ils se mirent au travail. D'autres aérostiers vinrent se joindre à eux. Tous semblaient se connaître, ici, Sandy excepté. Ils se montraient joviaux et intarissables dès qu'ils parlaient du vent. Sandy aurait qualifié cette brise d'insignifiante, mais tous semblaient l'assimiler à un ouragan et déclaraient qu'il convenait d'y réfléchir à deux fois avant de décoller.

Peter Faxon n'essaya d'ailleurs pas de prendre l'air immédiatement. Quand son ballon fut étalé sur le sol il s'intéressa au vent, haussa les épaules et alla aider des aérostiers arrivés avant eux. Sandy fut réquisitionné sitôt après. Les préparatifs réclamaient la participation d'un grand nombre de personnes, et le principe du « un pour tous et tous pour un » était ici de rigueur. Sandy assimila rapidement la technique. Il fallait déplier le ballon avec soin, poser la nacelle juste à côté et l'assujettir aux suspentes, puis mettre en place le brûleur et les bouteilles de propane. Pour terminer, l'équipe au sol agrippait le

pourtour de l'enveloppe pendant qu'un ou deux hommes ouvraient l'embouchure et utilisaient un des gros ventilateurs pour y souffler de l'air. Le tissu ondulait, enflait, se soulevait, et dès que l'ouverture était assez large le pilote déclenchait le brûleur qui hoquetait avant de rugir et d'envoyer une longue flamme blanc-bleu réchauffer l'air déjà emprisonné. Sandy comprenait désormais l'importance que les aérostiers accordaient au vent. En se dilatant, l'enveloppe se déplaçait, tentait d'échapper à leur prise tel un être vivant, pour les tirer puis les repousser en frétilant. L'équipe au sol devait la maintenir, car en cas d'embarquée importante la flamme du brûleur atteindrait le nylon avec un résultat catastrophique. Pendant qu'ils peinaient à gonfler un ballon ayant la couleur et les motifs d'une citrouille d'Halloween, tout laissa un court instant supposer que c'était ce qui allait se produire, mais ils s'arc-boutèrent et parvinrent à contrer le mouvement. La cucurbitacée se détacha du sol pour se dresser au-dessus de sa nacelle, la flamme étant alors bien verticale. Deux citrouillonantes se hissèrent à bord, l'équipe au sol lâcha prise et le ballon entama son ascension en s'éloignant de Sandy qui gardait dans une paume la brûlure due au frottement de la corde et dans un pied une épine de cactus, qu'il se pencha pour retirer.

Par chance, le vent était pratiquement tombé quand leur tour arriva, et aucun incident digne d'être mentionné ne vint compliquer le décollage de l'Œil volant de Faxon.

« Tu vas planer, mec, déclara ce dernier à Sandy. Reste avec moi près du brûleur. »

Un brûleur qui refusa de s'allumer à la première sollicitation, mais Faxon eut tôt fait de le rendre opérationnel et tout se passa comme les fois précédentes, si ce n'est qu'il était dans la nacelle et faisait signe à Sandy de monter le rejoindre quand le ballon se détacha du sol. « Viens. »

Sandy hésita. Les yeux levés sur la sphère rouge vif, il établissait le lien entre son aspect et son nom. Reproduit sur les longues tranches verticales, en bien plus grand que nature, il voyait un symbole aisément identifiable. L'œil de Mordor. L'emblème de Sauron dans la trilogie de Tolkien.

Tous lui adressaient des cris. Il regarda autour de lui et constata que le vent déplaçait l'Œil volant, entraînant tous ceux qui le lestaient, tel un gros chien tout rond qui tirait sur sa laisse.

« Viens ! » répéta Faxon en gesticulant.

Sandy courut vers le bassiste, qui agrippa son avant-bras pendant qu'un inconnu lui mettait la main aux fesses pour le pousser. Avant d'avoir assimilé ce qui s'était passé, Sandy se retrouvait dans la nacelle que tous avaient libérée et qui prenait de l'altitude. Le brûleur grondait sans interruption mais le ballon s'élevait avec tant de

douceur que la sensation de mouvement était à peine perceptible. Sandy avait l'impression qu'ils restaient immobiles et que seul le sol se déplaçait, en s'enfonçant sous eux.

« Et Tracy et les enfants ? demanda Sandy d'une voix forte pour couvrir le souffle du brûleur.

— Ils font partie de l'équipe de poursuite, aujourd'hui. Ils vont nous suivre dans le pick-up. On ne peut pas aller où on veut, là-dedans, et nous aurons besoin d'assistance quand nous nous poserons. Oh, ne t'inquiète pas, on vole à tour de rôle ! C'est pas comme s'ils n'avaient jamais fait ça. Ils en ont l'habitude. Il y a environ cinq ans que nous utilisons l'Œil volant une ou deux fois par semaine, quand les conditions météo le permettent. »

Et Sandy pouvait effectivement voir femme et enfants monter dans le pick-up, loin en contrebas.

Le véhicule s'engagea sur la route de terre, qui suivait plus ou moins le parcours de la montgolfière emportée par le vent. Mais l'œil grimpait de plus en plus vite, et le pick-up ne fut bientôt plus qu'un point minuscule. On pouvait voir la totalité du plateau de West Mesa, d'ici : les étendues brunes dénudées, les traces de pneus qui s'entrecroisaient, les ballons toujours étalés sur le sol tels des jouets multicolores. Sandy n'entrevoyait qu'un seul des ballons qui les avaient précédés, la citrouille d'Halloween qui était déjà loin à l'est, au-dessus d'Albuquerque. Il se demanda où étaient passés tous les autres.

« Tu comprends maintenant pourquoi je t'ai réveillé de si bonne heure ? lança Faxon. C'est le moment idéal pour décoller. Les vents sont généralement modérés et le soleil n'a pas encore réchauffé le sol et provoqué une ascendance thermique.

— J'aurais cru que c'était une bonne chose.

— Seulement pour ceux qui font du vol à voile. Planeurs et deltaplanes s'élèvent sur les courants d'air chaud. Mais une montgolfière vole parce que l'air qu'elle contient est plus chaud que l'air ambiant. Dans un courant thermique, la différence disparaît et la force ascensionnelle en fait autant. Ce qui veut dire que tu te mets à descendre, descendre, descendre encore. » Le brûleur fonctionnait toujours et ils prenaient toujours de l'altitude. Ils étaient à présent bien plus haut que la citrouille et un vent léger les faisait dériver au-delà du pourtour du plateau de la Mesa. Faxon leva le bras pour couper le brûleur.

Et Sandy fut sidéré par le brusque silence. Il ne s'était pas attendu à un calme si profond. C'était irréel, si serein et paisible qu'il avait l'impression de rêver. « Je n'entends même pas le vent.

— Nous ne pouvons pas le sentir, car nous nous déplaçons avec lui. Tu regrettes toujours ton lit ?

— Oh, non ! C'est génial ! »

Sandy referma ses mains sur le rebord de la nacelle, craignant presque de la faire basculer s'il laissait tout son poids reposer de ce côté, et il parcourut des yeux la ville qui s'écoulait sous eux. La circulation commençait à animer les rues d'Albuquerque qui s'étendait dans toutes les directions, pendant que le soleil embrasait les montagnes.

« Ça me rappelle L.A. »

Faxon se pencha vers la glacière posée au fond de la nacelle, sortit deux sandwichs enveloppés de papier sulfurisé et en proposa un à Sandy. « Jambon-œuf dur, en guise de petit déj. En fait, Albuquerque deviendra comparable à L.A. dans dix ou vingt ans. Si ce n'est que le smog sera ici bien pire. Les Sandias retiennent la pollution, et on trouve dans le coin de sacrées couches d'inversion, en hiver, quand tous décident d'allumer leur cheminée. Et la ville ne cesse de s'agrandir. Les gens n'ont rien appris. Ça craint un max, c'est une vraie jungle où pullulent les Taco Bell et les Chicken Delight, et ça ne va pas s'arranger. » Il haussa les épaules. « Nous, on vit à Santa Fe. C'est bien plus sympa, là-bas. Il n'y a pas cette mentalité de chambre de commerce. Le seul problème, c'est que le coin est à la mode et qu'un tas de types dans mon genre s'y installent. »

Il sourit et mordit dans son sandwich.

« Pourquoi es-tu venu vivre ici ? » demanda Sandy entre deux bouchées de jambon-œuf dur et pain complet. « Je m'étonne que tu sois venu habiter si près de...

— ... l'endroit où Pat s'est fait descendre ? Je n'ai pas peur de le dire. De l'eau a coulé sous les ponts, depuis. » Un haussement d'épaules. « Je ne sais pas trop. Un simple concours de circonstances. Nous avons dû rester dans le coin pendant l'enquête qui a suivi le concert de West Mesa, pour les interrogatoires, ce genre de trucs. La mort de Pat m'avait secoué et je n'étais pas au mieux de ma forme. A l'époque, nous vivions dans un vieux ranch de Pennsylvanie, Tracy et moi. Elle était enceinte d'Aurora, mais je n'avais pas le courage d'y retourner pour reprendre ma vie comme si de rien n'était.

— J'ai entendu dire que tu avais flippé sérieux, après le meurtre de Hobbins.

— Je trouve cette tournure de phrase un peu trop à la mode, mais c'est assez proche de la vérité. J'ai craqué. Ce qui venait de se passer m'avait traumatisé. Je côtoyais Pat Hobbins depuis notre rencontre à l'école primaire, là-bas à Philadelphie. Il avait cogné sur un grand qui voulait me piquer l'argent de mon goûter. Ce qui est plutôt amusant, quand on y pense, vu qu'il était plus petit que moi d'une vingtaine de centimètres. Mais j'étais un rat de bibliothèque et lui un dur à cuire. Quand tu es une demi-portion albinos qui vit dans un quartier de

petits bourges ritals, t'as intérêt à savoir te servir de tes poings. Quoi qu'il en soit, c'était mon meilleur et mon plus vieil ami, presque mon frère. Je le regardais quand le coup de feu a été tiré. Il était débordant de vie, en face de soixante mille personnes qui n'avaient d'yeux que pour lui, quand sa tête a explosé. J'étais derrière, sur sa droite. La balle est arrivée par la gauche, en diagonale. Je pourrais encore aujourd'hui te jurer que je l'ai sentie me frôler. Son sang m'a éclaboussé. Il en reste des traces sur la veste de cuir blanc que je portais, celle à franges. Puis je me suis retrouvé à genoux, avec Pat dans les bras. Je ne me souviens pas être allé vers lui, mais je me revois en train de le tenir, hébété, attendant un autre coup de feu, pendant que le chaos se répandait dans l'assistance. Il est mort dans mes bras. En quelque sorte. Enfin, il avait déjà cessé de vivre quand je suis arrivé près de lui, car toute la partie supérieure de sa calotte crânienne avait été emportée. Mais je sentais son cœur battre, et il était encore chaud, il perdait toujours son sang. Il a même bougé, comme s'il était en vie.

« Ensuite, eh bien, j'ai craqué. J'aurais voulu rentrer chez moi, auprès de Tracy, mais je ne supportais pas l'idée de regagner cette maison où Pat avait si souvent séjourné. Et la perspective de remonter sur scène me rendait malade. J'ai pris une chambre dans un motel du coin et je m'y suis enfermé, deux semaines pendant lesquelles je me suis contenté de boire des bières et de m'abrutir devant la télé, sans aller ouvrir la porte sauf pour le service d'étage, sans répondre au téléphone.

« C'est Tracy, qui m'a sauvé. Comme elle n'arrivait pas à me contacter, elle est venue me rejoindre. Lorsqu'elle a constaté la situation, elle a vendu la maison de Pennsylvanie pour en acheter une à Santa Fe et m'y installer. Elle s'est occupée de moi. Puis Aurora est née et nous avons veillé sur elle. Assumer mes responsabilités était une excellente chose. Je ne pouvais pas affronter le passé, mais Tracy m'a trouvé un autre milieu et une autre vie. J'ai finalement repris du poil de la bête. Tracy m'a suggéré d'appeler le bébé Patricia, en souvenir de Pat, mais je n'ai pas voulu en entendre parler. Je savais que je ne le supporterais pas. C'est moi qui ai pensé à Aurora. L'aurore... un renouveau et tout ce qui va avec. J'aimais la petite. J'adorais m'occuper d'elle. Et j'ai en fin de compte également aimé Santa Fe. Voilà comment ça s'est passé. C'est des hauteurs de West Mesa que nous faisons décoller nos montgolfières. Quant aux autres... Eh bien, je ne souhaite pas revenir là-dessus.

— Tu sembles t'en être complètement remis.

— Le temps finit par effacer les blessures les plus profondes, ce genre de trucs », répliqua Peter Faxon. Il se plongea dans la contemplation des montagnes pendant que le vent les poussait, et ses

yeux verts étaient énigmatiques. « Il y a seulement cinq ans, j'aurais refusé de te rencontrer. Je suis resté longtemps reclus. Je ne vivais que pour les miens. Quand j'aurais finalement pu répondre aux questions d'un journaliste, plus personne ne s'intéressait encore à moi. » Il se tourna vers Sandy et lui adressa un étrange sourire. « Alors, de quoi es-tu venu me parler ? De Lynch ?

— Entre autres choses.

— J'ai échangé quelques lettres avec lui pour des questions d'ordre strictement professionnel, mais je n'ai pas eu d'autres contacts avec lui depuis la mort de Pat.

— J'ai rencontré les autres Nazgûl avant de venir jusqu'ici. John Gopher dit qu'il ne pouvait pas sentir Lynch et Maggio déclare qu'il l'aimait bien. Et à toi, qu'est-ce qu'il inspirait ?

— Des sentiments mitigés. Jamie Lynch était une vraie ordure dans bien des domaines, mais c'était aussi le type qui nous avait offert une chance quand personne d'autre n'y était disposé. Il nous a baisés, avec son contrat, mais lorsqu'on l'a signé on était vraiment contents de se faire mettre.

— Qui a pu le buter, d'après toi ? »

Faxon grimâça. « Je croyais que les flics avaient chopé le coupable ? Un bûcheron, ou quelqu'un d'approchant.

— Ils ont procédé à une arrestation, mais je ne crois pas qu'ils tiennent le meurtrier.

— Tout ce que je sais, c'est par les journaux. Si c'est pas le Canuck qui a fait le coup, j'ignore de qui il peut s'agir. »

Sandy décida de changer de sujet. « Est-ce que le bon vieux temps te manque ? Les Nazgûl, la gloire, le fric, tout ça ? »

Faxon le gratifia d'un sourire mi-amusé mi-mélancolique. « Le passé est longtemps resté un cauchemar que je tentais de fuir, d'oublier. Même lorsque j'ai finalement pu l'accepter, tout me paraissait irréel. Comme si j'avais fait un long rêve de fièvre.

Non, je m'en passe très bien. Cette vie ne m'a jamais vraiment emballé, même aux meilleurs moments. Tu as d'ailleurs abordé le sujet dans le dernier article que tu as écrit sur nous pour *Hedgehog*. Tu considérais que je me tenais à l'écart, que je n'avais pas trouvé ma place tant au sein des Nazgûl que dans le milieu du rock... et tu avais vu juste. Pat, Rick et John Gopher ont foncé là-dedans tête baissée, chacun à sa façon, mais il y a toujours eu une partie de mon être qui est restée en retrait, pour porter sur tout ça un jugement critique. Mon approche était sans doute trop intellectuelle. Maggio dirait que j'avais la trouille, et ce n'est pas à exclure. Les groupies m'inspiraient de la méfiance, les drogues et l'alcool du dégoût. J'assimilais la célébrité à une forme de folie. L'argent, eh bien, je trouve ça très chouette mais je n'y accorde pas une importance démesurée. Nous avons gagné des

montagnes de fric, à l'époque, et j'ai eu assez de jugeote pour faire des placements judicieux. Sans oublier que j'ai pratiquement écrit toutes nos chansons et que j'en ai conservé les droits. Lynch a pu nous baiser pour les concerts et les enregistrements, mais j'ai été intraitable pour mes compositions. Elles m'appartenaient et m'appartiennent toujours, ce qui me permet de subvenir aux besoins de ma petite famille. "Napalm Love", "Elf Rock", "Blood on the Sheets"... chacun de ces titres me rapporte chaque année de quoi régler toutes mes factures.

— Et la musique ? » demanda Sandy.

Et il sut quelle serait la réponse avant même de l'obtenir.

Le sourire de Faxon se teinta de regrets. « La musique... » Peter Faxon avait beau être un marginal dans l'univers du rock, il n'en avait pas moins été l'élément moteur du groupe, tant pour les paroles que pour les mélodies. Il était le plus versatile d'entre eux. Bien que presque toujours à la basse, il avait joué des claviers, du saxo alto, du violon cajun et une fois même du cor d'harmonie sur divers morceaux que les Nazgûl avaient enregistrés au fil des ans. Il avait doublé Hobbins à l'accompagnement et également chanté, même si sa voix ne pouvait rivaliser avec celles de Hobbins et de Maggio. Plus que tout, il était un compositeur hors pair.

« Oui », dit-il dans un silence céleste uniquement troublé par les craquements de la nacelle d'osier à laquelle il s'était adossé, loin au-dessus du sol en lente reptation. « Oui, la musique me manque. Elle fait partie de ce que je suis. Pour toujours.

— Tu n'as jamais été tenté de remettre ça ?

— Au tout début, l'idée me paraissait obscène. Mais par la suite... Eh bien, oui, je l'ai envisagé. Je me suis dit que je devrais monter un groupe pour faire uniquement du studio. La perspective de partir en tournée m'était insupportable, mais j'avais envie d'écrire de nouvelles chansons, réunir de bons musiciens et enregistrer un album. Puis j'ai regardé autour de moi et compris que c'était devenu impossible. Les goûts avaient changé. A la radio, ils ne passaient que du disco. Tous les morceaux se ressemblaient. Les paroles étaient banales, débiles et répétitives. J'ai tenté d'écrire des trucs sur les gens, la vie, l'amour et la souffrance, la politique et les idées, le bien et le mal. Je ne manquais ni d'inspiration ni d'ambition. Je cherchais des sonorités nouvelles. Mais je n'avais qu'à mettre la radio pour entendre le Top 40. Tous les titres des Nazgûl figuraient autrefois au hit-parade sitôt enregistrés, mais il était évident que mes morceaux n'y avaient plus leur place. Oh, j'ai écrit des merdes, moi aussi ! Je suis le premier à l'admettre. Mais j'ai toujours essayé d'aller plus loin. J'ai composé *Music to Wake the Dead*, bordel, mais ils ne veulent de nos jours que des trucs sur lesquels on peut danser ! Le plus petit commun dénominateur. » Il grimaça. « Non, merci. L'album du come-back de

Peter Faxon aurait sombré sans laisser de traces.

— Pas si les Nazgûl s'étaient reformés.

— Ça ne marche jamais, ce genre de truc. Prends Peter, Paul et Mary. Prends les Moody Blues. Les Beatles ont été plus malins. S'ils s'étaient remis ensemble, les critiques auraient sonné l'hallali. C'est foutu d'avance. Tu changes radicalement de style et tous trouvent que c'est moins bon qu'avant, et si tu gardes le même son ils te reprochent de stagner, de ne pas savoir innover. Et si tu as le malheur de reprendre tes vieux tubes au lieu d'en écrire de nouveaux, ils disent que c'est de la nostalgie et pas de la musique. Tu connais "Garden Party", la chanson de Ricky Nelson ? »

C'était le cas. « Plutôt que de chanter de vieux souvenirs, je préférerais conduire un camion(1).

— Absolument, déclara Faxon. Ou, dans mon cas, piloter un ballon.

— Quand j'ai parlé à Maggio, à Chicago, il m'a soutenu que les Nazgûl se reconstitueraient sous peu. »

Faxon fronça les sourcils. « Un point de vue de camé.

— De camé ? Je savais qu'il était accro à l'époque des Nazgûl, mais je croyais qu'il s'en était sorti.

— Il n'y a pas que la dope mais aussi sa personnalité. Sa faiblesse. Il va trop loin dans tous les domaines et ne sait pas s'arrêter. Il n'a plus un rond parce qu'il est devenu accro aux cartes de crédit et a tout dépensé. Il a grossi parce qu'il est devenu un accro de la bouffe quand il n'a plus pu se payer de la came. Il est à présent accro aux lolitas et son désir de revenir en arrière le pousse à se raccrocher au rêve impossible de notre reconstitution, pour que tout redevienne comme avant. Mais il ne faut pas y compter. En fait...

— Oui ?

— Je ne l'ai encore dit à personne, mais j'estime qu'il s'est écoulé suffisamment de temps pour qu'on l'admette. Les Nazgûl n'étaient plus qu'à deux doigts de se séparer quand le tueur de West Mesa s'est chargé de dissoudre le groupe à notre place. Je ne crois pas qu'on serait restés encore longtemps ensemble, de toute façon. »

Pour Sandy, ce fut un choc. « Pourquoi ? Vous aviez atteint les sommets.

— Pour la musique et les ventes, oui. Mais nous avons perdu toute chaleur humaine, nous étions rongés par la jalousie et les dissensions. Nous avons pris la décision de virer Maggio, parce qu'il n'assurait plus. La plupart du temps, il était soit en manque, soit complètement défoncé, et il jouait comme une savate. John Gopher brûlait d'envie de se soustraire à l'emprise de Lynch, et je partageais pratiquement son point de vue. Mais nous avons un sacré problème. J'aurais voulu me tirer. Couper les ponts avec Pat une bonne fois pour toutes. Je crois que c'est pour cette raison que sa mort m'a tant affecté. Un sentiment

de culpabilité. Je rêvais d'être débarrassé de lui, et ce souhait a été exaucé. »

Sandy en était sidéré. « Je ne sais pas. Tu viens de dire que vous étiez très proches...

— Comme des frères, confirma Faxon en grimaçant. Mais tu n'as jamais entendu parler de rivalité fraternelle ? À notre arrivée à West Mesa, j'étais furieux contre lui. Mon ego en avait pris un coup. Il me piquait *mon* groupe. J'avais fini par considérer que les Nazgûl m'appartenaient car j'étais leur leader, l'élément moteur. C'est moi qui lui ai appris à jouer de la guitare quand nous allions à l'école primaire. Au collège, j'ai trouvé Rick et deux autres mômes et constitué un groupe pour cachetonner dans des bals, des mariages, des trucs comme ça. On s'appelait Peter et les loups. Plus tard, c'est devenu Peter et les loups-garous. Pat Hobbins n'était qu'un loup-garou comme les autres, alors que j'étais la star. Quand la trilogie de Tolkien a eu tant de succès et que tous ont appelé Hobbins "Hobbit", j'ai lu les bouquins et voulu qu'on devienne les Nazgûl, sans me douter que ça bouleverserait la hiérarchie au sein du groupe. Je me considérais toujours comme le leader. C'est moi qui ai décidé de virer Tony Regetti pour prendre John Gopher à la batterie. J'ai écrit toutes nos chansons. Jusqu'au jour où nous avons signé avec Lynch, je me suis même chargé de nous dégoter des contrats. C'était *mon* groupe. Sauf que ça ne l'était plus vraiment, à la fin.

« Car Pat Hobbins avait une chose qui me faisait défaut. Sur scène, j'étais un musicien valable et touche à tout, mais rien d'autre. Pat était... électrique... Bon Dieu, c'était une bombe atomique ! Dieu m'est témoin que j'étais plus beau gosse que lui, et meilleur musicien qu'il n'aurait jamais pu l'être, mais Pat savait mettre la salle dans sa poche, réaliser des trucs dont je n'aurais même pas rêvé. Sex-appeal, bête de scène, charisme... je ne sais pas comment ça s'appelle, mais il n'en manquait pas.

« Je restais là à jouer de la basse, faire les chœurs, mettre le paquet dans toutes mes chansons, mais je me retrouvais constamment dans son ombre. Pat se pavanait sur le devant de la scène, il prenait des poses, souriait, ricanait, se déplaçait en chantant à chaque seconde de chaque concert ! A la rythmique, il n'y avait pas de quoi se taper le derrière par terre. Il était le plus léger du lot, mais il savait chanter ! Mi-ange mi-démon, un vrai génie. Et c'était tout le problème.

« Il nous dominait. Il en était conscient, car tous le lui disaient, et ça lui était monté à la tête. Je ne pourrais pas le lui reprocher. C'était un gosse. Comme nous tous. Il a commencé à nous charrier en disant qu'il nous portait sur ses épaules. Il a suggéré de rebaptiser le groupe Patrick Henry Hobbins et les Nazgûl. J'ai riposté avec un Peter Faxon et les Nazgûl, et il a éclaté de rire. Il a piqué une crise, quand j'ai écrit

“Rage” pour Rick. Il a dit que j’avais fait ça pour lui clouer le bec... et il n’avait d’ailleurs pas tout à fait tort.

« Je sais, tout ça doit te paraître mesquin, mais c’était vachement important pour nous. Et ensuite... » Faxon s’interrompit, pensif. Le ballon avait perdu de l’altitude et il ralluma le brûleur. Une flamme grondante s’éleva, et un instant plus tard l’œil volant remontait. Faxon laissa la flamme réchauffer le contenu de l’enveloppe.

« Ensuite ? » souffla Sandy, d’une voix forte.

Faxon se tourna vers lui. « Même après sa mort, je n’ai pas pu admettre qu’il m’avait supplanté à la tête du groupe. J’ai précisé d’où le coup de feu était parti, l’angle de tir. Je peux toujours affirmer que la balle m’a frôlé. Au cours des années qui ont suivi, j’ai fait part de ma théorie à Tracy et à tous ceux qui acceptaient de m’écouter... J’étais certain d’avoir été la cible du tueur, que Pat avait été atteint par erreur lorsqu’il s’était avancé sur la trajectoire de la balle. Ça se tenait. Je restais immobile, alors que Pat se déplaçait constamment, une cible impossible à descendre. Et comme j’étais l’auteur de toutes ces chansons subversives, qu’on veuille me réduire au silence était plausible.

— Une autre raison de te retirer ?

— Je n’avais aucun désir de jouer à John Kennedy, mais être toujours en vie me tourmentait. La mort de Pat faisait de lui un martyr, confirmait son statut supérieur au mien. J’étais convaincu que ce meurtre avait des raisons politiques, et je désirais croire... non, *j’avais besoin* de croire que j’étais celui qu’on avait voulu faire taire. J’étais le Rédempteur de cette génération, celui qui mettait dans ses chansons des propos pleins de sagesse mais aussi dangereux, et des imbéciles avaient immolé un de mes apôtres à ma place. Ignoraient-ils que j’étais celui qui aurait dû mourir pour la rémission de leurs péchés ? »

Il grimaça et se détourna pour couper le brûleur. Ils retrouvèrent le silence des hauteurs. Ils étaient désormais à une altitude très importante et dérivait vers le sud-est.

Déstabilisé par cette confession, Sandy se retrouvait à court de mots. « Et à présent ? »

Peter Faxon se massa la nuque. « J’ai surmonté tout ça. Je sais que l’assassinat n’était pas politique. Ce n’était que l’acte d’un cinglé dans un monde de cinglés. Un truc irrationnel, et n’importe lequel d’entre nous aurait pu y rester. C’est Pat qui a tiré la paille la plus courte, et tout en est resté là. »

Sandy avait les lèvres sèches. « Non, ce n’est pas terminé. »

Faxon le dévisagea en fronçant les sourcils. « Que veux-tu dire ?

— Tu dois savoir que Lynch a été assassiné le jour anniversaire de la mort de Hobbins, mais tu ne sais sans doute pas que le tueur lui a

arraché le cœur sur une affiche du concert de West Mesa, après avoir mis *Music to Wake the Dead* sur la platine. J'ignore ce que ça signifie, mais je sais que cet acte a un sens. Et je suis convaincu qu'il existe un lien avec l'incendie criminel qui a rasé le club de John Gopher. Non, ce n'est pas terminé. Il se prépare quelque chose.

— Je ne saisis pas, avoua Faxon.

— Moi non plus. Mais je te conseille d'être prudent. Tu es peut-être en danger.

— Tu veux rire ! Qui voudrait s'en prendre à moi ? Je ne suis plus qu'un banal père de famille, sur le point de devenir un vieux con radoteur.

— Slozewski a trouvé ça amusant, lui aussi, deux heures avant que le Trou du Gopher ne s'envole en fumée.

— J'ai vécu des années dans la paranoïa, en jetant constamment des coups d'œil par-dessus mon épaule pour repérer un éventuel assassin. J'ai finalement réussi à me débarrasser de mes angoisses et tu voudrais que je remette ça ?

— Quelqu'un a une dent contre les Nazgûl.

— Je ne suis plus un Nazgûl. Ma vie, c'est Tracy, Aurora et Christopher... pas Pat, Rick ou John Gopher. Je les avais pratiquement oubliés.

— Oh ? Alors, pourquoi as-tu fait peindre l'Œil de Mordor sur ton ballon ? »

Peter Faxon s'adossa au côté de la nacelle, bras croisés et lèvres serrées, sans soutenir le regard de Sandy.

« D'accord, avoua-t-il avec irritation. D'accord.

— As-tu entendu parler d'un certain Edan Morse ? »

Faxon ne répondit pas. Les terres qui défilaient lentement en contrebas devenaient de plus en plus désertiques, au sud de la ville.

« Je vais descendre un peu, cherche un terrain sur lequel nous pourrions nous poser. »

Il libéra de l'air chaud et le ballon commença à perdre de l'altitude par paliers, ce qui leur imprima des balancements.

« Edan Morse », insista Sandy.

Faxon se tourna finalement vers lui. « C'est une sorte d'organisateur de spectacles. Il m'a écrit, il y a quelque temps. Il disait avoir de grands projets pour la reconstitution des Nazgûl et une tournée de come-back.

— Qu'as-tu fait de cette lettre ?

— Il y a également un œil de Mordor sur ma corbeille à papiers. »

Ils dérivèrent désormais à une quinzaine de mètres du sol, et le ballon semblait se déplacer bien plus vite. Ils survolaient des maisons et des routes. Les gens s'arrêtaient pour lever la tête et les suivre des yeux. Un instant, Sandy crut qu'ils allaient percuter une ligne

électrique, mais Faxon n'eut qu'à utiliser brièvement le brûleur pour franchir l'obstacle d'un bond. Puis il libéra de l'air chaud et ils frôlèrent une station-service pour se retrouver au-dessus d'un vaste champ dégagé, marron et dénudé sous le soleil du Nouveau-Mexique. Sandy discerna un pick-up Ford familier sur la route qui longeait la station.

« Accroche-toi, on se pose », annonça Faxon.

Il pilotait la montgolfière avec autant de facilité qu'il en avait eue pour jouer de la basse. Le sol s'emballa sous eux et le panier le heurta et rebondit. Faxon saisit et tira un câble rouge, et à l'aplomb de leurs têtes le ballon s'affaissa puis s'effondra. Ils furent néanmoins traînés sur le sol pendant que l'enveloppe se dégonflait. Sandy sentit ses dents claquer et il perdit un court instant l'équilibre.

Puis ils s'immobilisèrent et l'Œil volant redevint un simple panier d'osier près duquel s'étendait une immense surface de nylon flasque. Faxon souriait.

« Félicitations. Tu viens de survivre à ton premier voyage en ballon. »

Il venait d'ouvrir la glacière dans laquelle se trouvait une bouteille de champagne quand le pick-up de l'équipe de poursuite arriva à leur hauteur en grondant et soulevant des nuages de poussière. Ils firent agenouiller Sandy et lui frottèrent de la terre dans les cheveux, en déclarant qu'il s'agissait, avec le champagne, d'un rite propre aux aérostiers. Puis ils burent et chargèrent la montgolfière dans le pick-up, burent encore et rirent, avant de déjeuner sur place, sur le hayon. La glacière contenait également des sandwiches, de la salade de pommes de terre, du chou haché et des pickles, et quand ils n'eurent plus de champagne ils sortirent des bouteilles de bière Dos Equis pour les adultes et des canettes de jus de fruits pour les enfants. Ce fut une collation très agréable.

Lorsqu'ils repartirent, Tracy Faxon laissa son mari et ses enfants s'asseoir à l'arrière, sur l'enveloppe pliée, mais elle insista pour que Sandy monte avec elle dans la cabine.

« Il y a quelque chose qui tracasse Peter », déclara-t-elle lorsqu'ils eurent pris la route d'Albuquerque. Et Sandy remarqua que ses yeux sombres étaient glacials. « De quoi avez-vous parlé ? »

— Des Nazgûl.

— Je vois. Ça ne m'étonne plus.

— Je suis sincèrement désolé de l'avoir contrarié. Je ne voulais pas évoquer des mauvais souvenirs. »

Tracy le dévisagea avec un sourire entendu. « Je crois plutôt que ce sont les bons, qui le travaillent. »

— Il m'a affirmé qu'il ne regrette pas cette époque.

— C'est également ce qu'il me dit. Il le répète souvent. Trop

souvent pour que ce soit sincère. Savez-vous qu'il n'a jamais cessé de composer ?

— Je l'ignorais.

— Il a des malles pleines de partitions. Il lui arrive de se promener dans la maison avec la chaîne à fond. De vieilles chansons, ses vieilles chansons. S'il a été ravi quand vous l'avez contacté, je l'ai été aussi.

— Vous aimeriez qu'il remette ça ?

— Il ne retrouvera pas un semblant de sérénité intérieure avant de l'avoir fait. Je l'aime. Nous avons vécu ensemble énormément de choses. Je ne souhaite que son bonheur. »

Sandy ne trouva rien à répondre. Il réfléchissait. Ils n'ajoutèrent plus un mot jusqu'au moment où Tracy arrêta le pick-up sur l'aire de stationnement de son motel et qu'il en descendit.

« Contente de vous avoir rencontré, précisa-t-elle en se penchant au-dessus du siège. Je suis impatiente de lire votre article. »

Si les enfants firent comme s'il n'existait pas, Faxon sauta au bas du pick-up pour venir lui serrer la main.

« N'oublie pas ce que je t'ai dit, même si tu n'y crois pas, lui dit Sandy. Sois prudent.

— Je le suis toujours », marmonna Faxon en remontant dans le véhicule sans soutenir son regard.

Des paroles que Sandy se remémora en regagnant sa chambre plongée dans la pénombre. Les rideaux étaient fermés et retenaient la fraîcheur de la nuit. Sandy les tira pour laisser entrer le soleil. Il s'assit au bord du lit et retira ses boots en se disant que Peter Faxon aurait peut-être dû se montrer un peu plus hardi. L'image d'une malle pleine de chansons inédites refusait de s'effacer de son esprit. Patrick Henry Hobbins n'avait pas été la seule victime, à West Mesa.

Il s'allongea sur le lit, les mains derrière la nuque, et les paroles d'une de ses chansons lui revinrent à l'esprit.

Well, he came back from the war zone all intact

Certes, il est rentré du front indemne, bien sûr
And they told him just how lucky he had been

Et tous lui ont dit la veine qu'il avait eu
But the survivor has different kind of scar

Mais le survivant souffre d'une autre blessure
Stillborn dreams and no more hope

Cell' de rêves morts-nés et d'espoirs disparus,
Hooked on booze or hooked on dope

Alcoolique ou drogué, depuis qu'il est rev'nu
The survivor has different kind of scar

Le survivant souffre d'une autre blessure
Yeah, the survivor has different kind of scar...

Ouais, le survivant souffre d'une autre blessure...

« The Survivor », cette chanson de *Music to Wake the Dead* ne respirait pas la joie de vivre et n'avait jamais été un véritable succès, mais elle était étrangement prophétique quand on pensait que Faxon l'avait écrite en 1971. Sandy pouvait revoir Patrick Henry Hobbins chanter la dernière strophe, les yeux rivés sur l'assistance et un rictus figé aux lèvres, hésitant brièvement pendant que la batterie de John Gopher faisait trembler la foule, avant de conclure d'une voix brusquement devenue glaciale et sinistre par un :

Hell, there ain't none of us survived !

Mais merde, aucun de nous n'a survécu !

¹ *If memories were all I sang, I'd rather drive a truck* (Rick Nelson, *Garden Party*).

DIX

*Mystic crystal revelation
And the mind's true liberation*

Révélation cristalline et mystique
Et pour l'esprit, délivrance authentique.

Sur la carte routière, la Communauté de la Vision Dorée se situait à proximité de la route principale. Au volant, le trajet paraissait interminable. Il débutait de façon respectable par une chaussée goudronnée à deux voies qui ne tardait guère à devenir de plus en plus étroite, puis à se couvrir de gravier, de terre et finalement de nids-de-poule et de pierres de belle taille. Daydream ne l'appréciait guère, un point de vue partagé par Sandy. Vers la fin, il était ballotté de tous côtés par les cahots de la Mazda qui bringuebalait vers le haut et le bas des collines, franchissait des canyons, des arroyos et des lits de rivières désormais taries. Tout ici était désolé et poussiéreux, même si la beauté du paysage était incontestable. Que des gens décident de vivre dans un milieu aussi inhospitalier le dépassait, et il commençait à se dire qu'il avait dû s'égarer et à envisager de faire demi-tour quand il atteignit finalement l'embranchement d'un chemin de terre encore plus étroit, un emplacement jalonné par une grosse boîte aux lettres rurale décorée de signes astrologiques et un petit écriteau sur lequel avait été peint GOLDEN VISION.

Il vira à angle droit et entama l'ascension d'un sentier tortueux et abrupt. Daydream protesta de plus belle et tenta de lui rappeler son statut de voiture de sport et non de tout-terrain, mais Sandy refusa de se laisser fléchir.

Douillettement nichée dans une vallée étroite encadrée de montagnes, la Communauté de la Vision Dorée se composait de diverses constructions regroupées autour d'une vieille bâtisse en adobe au crépi lépreux et dominées par une grande éolienne dont les pales en bois décoloré par les éléments tournaient avec un bruit de crécelle. Une deuxième maison, de taille plus modeste et privée de toit et de fenêtres, se dressait en face de la principale de l'autre côté d'une cour de terre battue ocre au centre de laquelle trônait le plus imposant de tous les tipis que Sandy avait eu l'occasion de voir. Les feuilles des trembles couvrant le flanc de la montagne avaient jauni et tout semblait effectivement avoir été transmué en or.

Sandy s'arrêta dans la cour, à côté d'une vieille Jeep gris-vert de

l'armée. Non loin d'un combi VW bleu posé sur des parpaings, cerné par une armée d'herbes folles et de toute évidence impropre à la circulation depuis longtemps. Lorsqu'il descendit de Daydream, Sandy put constater qu'une section importante du mur sud de la plus petite des constructions en adobe avait été abattue et que deux hommes et une femme y installaient de grands panneaux de verre. Ils se déplaçaient au milieu de monticules de briques crues, près d'une brouette de mortier, de tasseaux de bois, de marteaux, de clous, d'un coupe-verre et de mastic. Deux d'entre eux levèrent brièvement les yeux sur le nouveau venu avant de reprendre leurs activités. Le troisième, un Noir athlétique à la fois chauve et barbu, vint vers lui. « Je peux vous aider ?

— Je cherche Bambi Lassiter. C'est une vieille amie.

— Sous le tipi. » L'homme prit un mouchoir, essuya la sueur de son front et retourna travailler.

Sandy se dirigea vers la grande tente et hésita devant le rabat de l'entrée. Comment était-on censé s'annoncer, lorsqu'il n'y avait aucune porte où frapper ? Il s'interrogeait toujours sur la conduite à tenir quand la toile fut soulevée par une horde de marmots qui se précipitèrent au-dehors en brailant. Sandy se déplaça sur le côté afin de libérer le passage avant d'entrer. « Bambi ? »

L'intérieur saturé par une forte odeur d'encens était faiblement éclairé par la clarté que laissait pénétrer le trou à fumée des hauteurs. Un gros poêle noir pansu occupait le centre des lieux, entouré par un nombre sidérant de vieux meubles mal en point mais apportant une indéniable sensation de confort. Les vestiges effilochés d'une douzaine de tapis de couleurs différentes couvraient la majeure partie du sol de terre battue, et le tipi était encore plus grand qu'il ne l'avait supposé en le voyant de l'extérieur. Deux petites femmes brunes et halées bavardaient, assises en tailleur sur le sol.

L'une d'elles portait un jean et une chemise d'homme en flanelle rouge et bleu, l'autre une ample robe brune au large col blanc. La première avait des sandales, la seconde était pieds nus. L'une cousait, l'autre était enceinte. Toutes deux levèrent les yeux à son entrée.

« Bambi ? » répéta-il.

La future maman eut soudain un sourire béat, se leva et vint vers lui en écartant les bras.

« Sandy Blair ! » fit-elle gaiement, avant de l'étreindre avec enthousiasme.

Le haut de sa tête arrivait à peine à la hauteur du menton de Sandy, mais elle était étonnamment puissante pour quelqu'un de sa taille. Sandy la serra à son tour contre lui, même si ce fut avec un peu moins de spontanéité.

Lorsqu'ils se séparèrent, Sandy remarqua que l'autre femme s'était

levée et approchée. Plus grande et maigre que Bambi, elle avait tressé ses cheveux en deux longues nattes.

« Je te présente ma sœur », déclara Bambi, ce qui déconcerta brièvement Sandy, qui l'avait toujours crue fille unique. « Fougère... Sandy Blair. On s'est connus au lycée. Tu sais. Je t'ai parlé de lui. »

Il tendit la main et Fougère la prit dans les siennes pour la tenir avec douceur mais fermeté. « L'écrivain, dit-elle. Oui, je le sens. Tu irradies des ondes de créativité.

— Oh ! » Sandy sourit apathiquement en se demandant quand Fougère daignerait lui rendre sa main.

Ce qu'elle fit enfin.

« Je suis tellement contente de te revoir, déclara Bambi. Viens t'asseoir. Je me fatigue pour un rien, à cause de mon état. » Elle tapota son ventre. « Tu veux une tisane ?

— Bien volontiers. Il fait plutôt frisquet, ici. Une boisson chaude sera la bienvenue.

— Peux-tu nous en préparer, Fougère ? » demanda Bambi.

L'autre femme hocha la tête et sortit, en souriant.

« Elle doit pour ça aller dans la maison, expliqua Bambi. Ici, c'est plus douillet mais moins bien équipé. Une situation qui ne devrait pas durer. Le temps d'installer les panneaux solaires.

— Les panneaux solaires ? Ce ne sont pas des baies vitrées ?

— Un système de chauffage solaire passif. Respectueux de l'environnement. »

La grossesse lui seyait à merveille. Elle paraissait comblée, et très différente de la Bambi Lassiter d'antan. Petite, plutôt boulotte et d'une sincérité malade, elle faisait partie de ces filles censées avoir une forte personnalité. Elle pleurait ou s'emportait pour un rien, tombait constamment amoureuse. Elle avait eu plus d'animaux en peluche que six de ses amies réunies. Mais elle partageait la chambre de Maggie, en première année de fac, et c'était par son entremise qu'elle avait connu Sandy, Lark, Slum et les autres. Une bande qui lui avait fait découvrir la lutte politique, la drogue et le sexe. Au fil des ans, Bambi avait évolué sans véritablement changer pour autant, car elle avait perdu ses inhibitions en restant romantique, elle était devenue une révolutionnaire sans renoncer à sa naïveté. Elle s'était liée à des extrémistes capables de fabriquer des bombes sans jamais renoncer à un seul de ses lapins en peluche. Pour Sandy, Bambi Lassiter était toujours auréolée de mystère.

La femme enceinte souriante assise en tailleur à quelques pas de lui paraissait plus épanouie que ne l'aurait voulu son âge. Le soleil, le vent et les rires avaient parcheminé et fripé son visage, mais si elle avait mûri c'était de façon positive. Elle gardait les mains posées sur ses genoux, paumes tournées vers le haut, et Sandy y voyait quelques

cal. Elle portait les rondeurs de la grossesse bien mieux que celles dues aux cupcakes à la crème auxquels elle avait été accro tout au long de ses études (pas des Twinkies, jamais des Twinkies, seulement ces petits gâteaux au chocolat fourrés de crème et surmontés d'un tortillon de glaçage blanc). Bambi était un peu usée et fatiguée, mais bien plus énergique qu'autrefois. « Tu pètes la forme, lui déclara-t-il.

— Merci. Je me sens épanouie. J'ai trouvé la paix intérieure, ici. J'ai découvert la vie qui me convenait vraiment.

— J'avoue avoir été un peu surpris, quand Maggie m'a appris où tu étais. J'ignorais qu'il existait encore des communautés.

— Nous sommes toujours là, comme tu peux le constater. Il est exact que la plupart des phalanstères New Age fondés dans les années soixante ont disparu. Ils étaient innombrables, ceux qui manquaient de conviction et qui n'ont pas tenu longtemps. Ceux qui subsistent, comme la Vision Dorée, sont composés de personnes qui souhaitent vraiment vivre différemment. Nous sommes bien moins nombreux qu'il y a une dizaine d'années. J'ai cru comprendre que trente adultes vivaient ici, avant mon arrivée. Nous ne sommes plus que huit, sans compter les gosses. Mais nous nous aimons les uns les autres, et la stabilité est ici remarquable. C'est un milieu idéal pour des enfants.

— Je vois, déclara Sandy en regardant son ventre. Ce sera ton premier ? »

Elle sourit. « Le deuxième. J'ai un Jason de quatre ans. Il sortait quand tu es entré.

— Il a donc failli me faire tomber les quatre fers en l'air. Il ne manque pas d'énergie, en tout cas.

— Ni d'imagination. Tous les gosses qu'on trouve ici sont créatifs par nécessité. Nous n'avons pas la télévision, et les journaux sont interdits. Nous fabriquons la plupart de leurs jouets. Pas de plastique, rien de nocif ou de sexiste. Aucune arme, cela va de soi.

— Pas de BD ? »

Bambi secoua la tête. « Que des livres triés sur le volet.

— Il existe donc une tribu dont les enfants ne connaissent pas Spiderman ?

— Au moins n'ont-ils pas l'esprit pollué par ces récits pleins de violence. Mais ils ont à leur disposition l'amour, la musique et la nature. Nous leur bâtissons un environnement sain et harmonieux, non violent et expurgé de tout esprit de compétition.

— Que deviendront-ils lorsqu'ils seront en âge d'aller à l'école ? Côté des gosses qui ont vécu dans un milieu moins protégé que le leur ne risque pas de leur poser de sérieux problèmes ?

— Nous assurons leur éducation. Jana a les diplômes requis et Herbe un doctorat, ce qui semble satisfaire les autorités même s'il leur arrive de nous chercher des poux. Mais on se débrouille.

— On dirait que vous ne manquez de rien.

— Nous vivons en quasi-autarcie. Nous faisons pousser la moitié de nos aliments. Uniquement du bio, bien entendu. Pas de viande. À la Vision Dorée, tous sont strictement végétariens. Nous allons acheter en ville ce que nous ne produisons pas. Il nous faut pour cela si peu d'argent que boucler les fins de mois est facile. Tous participent. Fougère coud et brode, et elle prépare avec Herbe nos infusions. Ray est un bricoleur-né. Des tas de gens lui apportent leurs appareils en panne afin qu'il les rafistole. Lui et Mitch font également des petits boulots en ville... jardinage, construction, des trucs comme ça. Jana fait des pots et des statuettes en céramique que nous vendons aux touristes. Lisa est spécialisée dans le rééquilibrage d'aura et les massages. Elle a des clients qui viennent de l'autre bout de l'État. Ed fabrique des bracelets, des colliers et des bagues. Il est très habile de ses doigts.

— Et toi ?

— Je m'occupe du pain, des pâtisseries et des enfants. » Elle lui adressa un sourire radieux. « Et également des abeilles.

— Des abeilles ?

— Cinq ruches, désormais. Le meilleur miel qu'on puisse imaginer. Entièrement bio. Ni chauffé ni centrifugé, bourré de vitamines.

— Tu sortais en hurlant de la pièce quand un cafard se baladait sur un mur à trois mètres de toi, lui rappela Sandy.

— Logique. J'avais grandi dans un petit pavillon de River Forest où ma mère devenait hystérique dès quelle voyait un insecte traverser la pelouse, alors n'en parlons pas dans la maison. Je les imaginais sales et répugnants, à l'époque ! » Ce qui la fit rire. « J'ai pris conscience de mon erreur, au sein de cette communauté. Nous sommes très proches de la nature. Abeilles, fourmis, araignées et même cafards sont autant d'éléments qui participent à l'harmonie de l'ensemble, à l'équilibre de l'écosystème, tout comme nous. Un fruit serait-il moins bon parce qu'il a déjà nourri quelques insectes ? Je préfère avoir un ver à l'intérieur de ma pomme que des pesticides sur sa peau.

— Je n'apprécie ni l'un ni l'autre », déclara Sandy. Il leva les yeux à l'instant où Fougère revenait avec une théière en céramique et trois tasses de fabrication artisanale posées sur un gros plateau en bois. Ce service à thé décoré de roses peintes était complété par un pot de miel.

« Mes tisanes et le miel de Bambi, annonça Fougère en posant le plateau. Au cas où tu voudrais adoucir ton infusion, ce qui serait – soit dit entre nous – totalement superflu.

— Nous n'utilisons pas de sucre raffiné, précisa Bambi. C'est du poison.

— Je n'en prends pas non plus, la plupart du temps. »

Sandy avait opté pour l'aspartame dans le cadre d'une tentative futile de maîtrise de son tour de taille, ce qu'il estima préférable de ne pas avouer.

L'infusion était chaude et sentait bon la menthe et la cannelle, ainsi qu'une fleur qu'il ne put identifier. S'il le lui avait demandé, Fougère lui aurait certainement fourni ce renseignement mais il ne s'en donna pas la peine. Il goûta le breuvage et sourit.

« C'est effectivement très bon.

— Nous allons passer à table, lui déclara Bambi. Veux-tu te joindre à nous ? C'est Lisa qui est aux fourneaux, aujourd'hui, et c'est une excellente cuisinière.

— Avec plaisir, merci. J'apprécie votre hospitalité. Au fait, Bambi, tu n'as pas paru surprise de me revoir.

— Maggie m'a envoyé une carte, en me précisant qu'elle t'avait refile mon adresse.

— Maggie t'a écrit ? Je n'en reviens pas.

— Elle a ajouté que tu passerais peut-être voir Lark. Comment va-t-il ?

— L. Stephen Ellyn m'a dit qu'il a une grosse voiture, une grande maison, un salaire à six chiffres, un costume trois pièces et les moyens de s'offrir tout l'alcool qu'il désire. Et il a mûri. Au point d'être en passe de devenir l'archétype de l'Américain moyen. »

Fougère l'étudiait au-dessus de sa tasse, qu'elle finit par poser pour déclarer : « L'amertume te ronge, Sandy.

— Fougère a une intuition très développée, intervint Bambi. Mais je le perçois également. Es-tu donc si malheureux ? Je t'ai tout expliqué, au sujet de la Vision Dorée, mais tu n'as pas dit un seul mot sur ta propre existence. Parle-m'en. »

Sandy la dévisagea, mal à l'aise. La femme assise en tailleur en face de lui débordait d'empathie pour la terre nourricière, mais elle n'était pas Maggie et il n'avait aucun désir de lui ouvrir son cœur. En outre, son contenu restait pour lui un mystère.

« Ma vie est parfaite. Trois de mes livres ont été publiés et j'en écris un quatrième. J'ai acheté une maison à New York et je vis avec une femme douce et intelligente qui s'appelle Sharon Burnside. Elle est jolie, géniale au pieu et elle gagne bien plus de fric que moi. Quant à mon boulot, il est plus gratifiant que peigner la girafe.

— Non, insista Fougère en lui caressant la main. Je sens en toi de la souffrance.

— Je me suis tapé plus de trois mille bornes au cours de ces deux dernières semaines. Mon dos me torture et j'entends en permanence un moteur gronder dans ma tête, j'ai une indigestion de cheeseburgers et je n'ai depuis Kansas City pu capter que des stations de radio qui passent de la country... sans oublier mon slip qui scie mon

entrejambe. Oui, je souffre. Tu souffrirais aussi, à ma place. »

Fougère fronça les sourcils. « Tu aurais grand besoin que Lisa rééquilibre ton aura. Tu es saturé de tension et crispé par tes nombreuses contradictions. Je discerne autour de toi un halo de noirceur.

— Toujours ce foutu slip. Je n'ai pas pu laver mes sous-vêtements depuis mon départ de Chicago. »

Fougère se leva. « Je regrette de t'avoir incité à te placer sur la défensive. Si j'ai dit ça, c'était pour ton bien. Je te laisse avec Bambi. » Elle sourit puis sortit, résignée.

Bambi le considéra. « Va voir Lisa.

— Mon aura pète la forme, rétorqua-t-il sèchement. C'est pas une roue qu'il faut faire rééquilibrer, bon sang ! Mon aura est voilée, mais j'en ai l'habitude. Tout comme Sharon, d'ailleurs. Elle l'aime telle qu'elle est, et si je rentre à la maison avec une aura rénovée il est probable quelle ne me reconnaîtra pas et ne me laissera pas partager notre lit.

— Pourquoi tournes-tu toujours tout en dérision ?

— Quand j'étais petit, ma mère me reprochait de n'être jamais content. Je préfère désormais passer pour un joyeux drille.

— Toutes tes reparties sont empreintes d'agressivité, Sandy. Tu devrais en être conscient. Dès que tu perçois une menace, et peu importe qu'elle soit réelle ou imaginaire, tu prends les devants en utilisant ton humour corrosif contre tout ce qui te dépasse. Tu te moques, au lieu d'accepter. Tu t'enfermes dans une carapace de pseudo-ironie.

— Ce que tu dis contient une part de vérité, avoua-t-il avant que la force de l'habitude ne reprenne le dessus. Je n'arrive pas à croire que je suis assis sous un tipi dressé au sommet d'une montagne à écouter la divine sagesse d'un gourou nommé Bambi.

— Qu'est-ce que je disais ? » Ils sourirent, simultanément. « Tu te rappelles notre rencontre ?

— En première année ? Pas vraiment.

— Tu es passé prendre Maggie, et elle nous a présentés. Tu as fait remarquer que mon prénom était plutôt rare et tu m'en as demandé l'origine. Je t'ai expliqué que mes parents étaient allés voir le *Bambi* de Disney au cinéma du coin, quand ma mère a eu ses premières contractions et qu'ils ont dû filer à l'hôpital. Je trouvais ça mignon tout plein, mais tu m'as regardée comme si j'étais une débile avant de déclarer que j'avais eu beaucoup de chance. Je suis tombée dans le panneau et je t'ai demandé pourquoi, et tu m'as répondu : "Bon sang, ils auraient pu aller voir Dumbo !" »

— Aie !

— Je ne te le fais pas dire.

— Entendu, je bats ma coulpe. Mais tu dois reconnaître qu'il existe des sujets dont il vaut mieux rire.

— Comme l'équilibrage d'aura ?

— Pour commencer.

— Non, Sandy. Tu as cette attitude parce que cela t'échappe. Tu refuses de t'ouvrir à ce qui est nouveau, et c'est pour cela que tu ne comprendras jamais. Tu préfères tout prendre à la légère et renforcer ton image de petit malin au lieu d'essayer de te rendre accessible au monde extérieur. Tu crains que croire ces choses ne te fasse passer pour un crétin. Tes amis pourraient se dire que tu es moins subtil que tu ne le prétends. Voilà pourquoi tu es si triste et malheureux.

— Je ne suis ni triste ni malheureux.

— Ton problème, c'est que tu as délégué à ton esprit le soin de gouverner toute ton existence, ajouta-t-elle sans faire cas de son interruption. Tu analyses chaque chose. Tu réfléchis au lieu de ressentir. Ouvre-toi et permets à ton cœur, tes émotions et ton corps d'agir librement. Tu pourras alors t'épanouir, devenir plus heureux, vivre en harmonie avec la nature. Crois. Aie confiance. Accepte.

— Tu me conseilles d'éteindre l'ordinateur, c'est ça ? De laisser à la Force le soin de détruire l'Étoile de la Mort ? »

Elle le dévisagea, sans comprendre.

« Star Wars, expliqua-t-il. Tu ne connais pas ? »

Bambi secoua la tête. « Non, mais c'est effectivement le fond du message. Les ordinateurs, c'est nul. Personne ne devrait laisser une machine penser à sa place. Tant que tu rejetteras ce que tu éprouves, tu seras au trente-sixième dessous, tu seras assailli par l'angoisse et tout ce qui va avec. L'esprit ne peut atteindre seul la vérité.

— C'est possible, mais il n'a pas son pareil pour démêler le vrai du faux. Envisager de progresser à tâtons en gardant un cœur ouvert après avoir désactivé mon détecteur de mensonges ne me tente pas.

— Ce n'est pas parce qu'un concept est surprenant, nouveau ou trop vaste pour être appréhendé, qu'il est sans valeur. Prends le monde, Sandy. Tu le considérais avec objectivité, autrefois. Nous appartenons à une société destructrice et toxique, artificielle, mortelle... tout est dévasté par les guerres, la pollution, le racisme, la faim et l'avidité. Autant de drames qui découlent de l'esprit, de la technologie, de la pensée matérialiste dénuée de sentiments humains. Il y a longtemps, tu rejetais cette société au même titre que les autres. Contrairement à Lark, tu n'as pas retourné ta veste mais tu n'as pas non plus trouvé un mode de vie conforme à tes aspirations... tu as tout rejeté...

— Quoi, par exemple ?

— Le Mouvement. Tu ne t'es d'ailleurs jamais véritablement impliqué, Sandy. Tu passais ton temps à tout critiquer. L'éthique

journalistique de l'establishment comptait bien plus pour toi que le soutien de notre cause.

— C'est exact. En d'autres termes, j'ai toujours refusé d'écrire des articles en déformant délibérément la vérité ou en la réinventant de toutes pièces pour apporter de l'eau à notre moulin.

— Les faits sont moins importants que ce qu'ils dissimulent. Tu ne l'as jamais admis. »

Il se pencha vers elle, sourcils froncés. « C'est des conneries. Je n'ai pas changé d'attitude. Je n'ai à aucun moment renoncé à mes idéaux. Mais le Mouvement était si vaste que j'ai effectivement rejeté certaines de ses facettes. Tout ce qui était devenu aussi pourri que ce que nous voulions faire disparaître. Nous étions censés défendre certaines valeurs, or il n'existait rien en commun entre Charles Manson, l'Armée de libération symbionaise et les principes que je soutenais.

— Tu t'opposais aussi aux drogues qui étendent le champ de perception de l'esprit.

— Eh ! Je les ai toutes essayées !

— Disons que tu les as testées. Pour voir. Mais tu as toujours redouté ce qui t'aurait permis d'atteindre de nouveaux niveaux de conscience.

— Dis plutôt que je me méfiais de ce qui risquait de transformer ma cervelle en fromage blanc.

— Nouvelles croyances, mysticisme, méditation, transcendance...

— Gourous en herbe, superstitions importées, poudre aux yeux, refus des réalités, incultes qui débitent des phrases toutes faites. Très peu pour moi. »

Bambi sourit. « Tu vois, Sandy ? Tu n'as pas changé. Ton mental est resté verrouillé et inflexible. C'est lui qui te dicte ces mots, qui impose sa volonté à tes sentiments, à ton corps. Ton esprit est matérialiste, effrayé, critique...

— Mes dents de sagesse étaient auréolées de spiritualité, mais j'ai dû un beau jour les faire arracher. »

Bambi Lassiter soupira. « Je constate que tu ne t'ouvriras jamais à l'illumination intérieure. Dès que tes défenses commencent à céder, tu dresses autour de toi une barrière de plaisanteries.

— L'humour est préférable à une crédulité excessive.

— Non, Sandy. Je t'aime bien, mais tu as tort. Pour être heureux, il suffit d'atteindre la plénitude, d'apprendre à croire. À accepter. Regarde-moi. » Elle sourit, semblant irradier sa satisfaction.

« Tes réponses ne seront jamais les miennes.

— Essaie. Crois. Déconnecte ton esprit et ouvre-toi à ce que tu perçois.

— Les dévots me font peur, répondit-il en secouant vigoureusement la tête. Il est probable qu'ils vivent dans une douce béatitude, mais ils

sont avant tout dangereux. Prends les néoconservateurs, les membres des Jeunesses hitlériennes, ces pauvres gogos de Jonestown... tous étaient acquis à une cause et pleinement satisfaits de leur sort.

— Ton cas est désespéré, fit-elle en souriant malgré tout.

— Ça, tu peux le croire.

— Ça ne diminue en rien l'affection que je te porte, et je ne veux que ton bien. » Elle décida de changer de sujet. « Comptes-tu passer voir d'autres membres de notre bande, au cours de ton périple ?

— Froggy est là-bas, à L.A. C'est la ville où je dois aller ensuite. Quant à Slum, il est à Denver, chez ses vieux. J'y ferai un saut en repartant vers l'est.

— Transmets-leur mes amitiés. Mais pourquoi fais-tu tout cela ? Nous sommes restés coupés les uns des autres pendant je ne sais combien d'années, nous avons tous suivi des chemins divergents. Pourquoi ce brusque retour aux sources ?

— C'est difficile à dire. Possible que je cherche quelque chose, si ce n'est pas de la simple curiosité. À vrai dire, il existe un rapport avec un article que je dois écrire. Ne me demande pas lequel, mais il existe. En fait, tu devrais être la mieux placée pour m'aider.

— Comment ça ?

— Au bon vieux temps, tu es allée bien plus loin que nous pour provoquer l'effondrement du système.

— Il y a bien longtemps, et j'ai finalement admis que l'establishment est trop puissant et monstrueux pour qu'il soit possible de le faire vaciller, et aussi qu'il est mal d'utiliser la violence pour éliminer la violence. »

Sandy sourit. « Tu reprends mes arguments de l'époque. Ceux qui voulaient prendre le pouvoir par les armes, c'était toi et Lark. Mais la question n'est pas là. Tu avais des contacts avec les poseurs de bombes. Le Weather Underground, la Milice noire pour la Liberté, le Front de libération américain, tous les extrémistes. Je dois les rencontrer. Ceux qui sont toujours là.

— C'est de l'histoire ancienne.

— Donne-moi un nom et un moyen de joindre cette personne. Je commencerai par là. »

Bambi réfléchissait à sa réponse quand un fracas métallique les fit sursauter. « Le dîner est servi », déclara-t-elle en se levant avec souplesse, un sourire énigmatique aux lèvres, avant d'aider Sandy à se mettre debout car il avait des fourmis dans les jambes. « Laisse-moi réfléchir à tout ça. Je devrais pouvoir faire quelque chose pour toi. »

Tous prenaient leurs repas dans la grande maison principale, assis à une longue table en bois de facture grossière couverte d'assiettes et de plats artisanaux pour partager un menu collectif. Sandy fut présenté aux autres adultes de la communauté, ainsi qu'aux enfants. Il y en

avait six en tout, l'aîné étant un garçon de dix ans appelé Liberté et le benjamin un nourrisson d'à peine six mois que sa mère portait dans un harnais suspendu dans son dos. Nul n'utilisait son nom de famille, ici. Une fois assis, tous se prirent par la main, enfants comme adultes, pour former un vaste cercle autour de la table et contempler sans mot dire les assiettes, la tête basse, pendant une interminable minute.

Sandy les imita, en tenant sur sa droite la main de Bambi et sur sa gauche celle d'un maigriot à barbichette. Il se sentait aussi empoté et hors de son élément que lors des repas de Noël passés chez les parents de Sharon, quand son père se levait pour réciter le bénédicité devant la dinde.

Il n'y avait naturellement aucune dinde conviée à ce repas strictement végétarien : riz brun et grands plats de légumes fraîchement cueillis, pour certains relevés avec des épices et du curry, ainsi qu'une excellente soupe pour le moins consistante et du pain juste sorti du four. Ils firent glisser le tout avec des infusions glacées et des verres de lait cru. Tout était savoureux et les divers « Visionnaires Dorés » regroupés autour de la table se montraient amicaux. Lisa, la cuisinière aux larges épaules qui se coltinait constamment son nourrisson dans le dos, lui déclara fièrement que les produits dont il venait de vanter les mérites ne contenaient « ni conservateurs ni produits chimiques ».

Sandy avait levé une fourchetée de riz vers sa bouche lorsqu'il interrompit son geste pour lui demander : « Pas de produits chimiques ? Rien du tout ? »

— Rien du tout, confirma-t-elle.

— Il faut que je le note. De la nourriture constituée d'énergie pure, voilà qui devrait permettre de résoudre les problèmes posés par la faim dans le monde. »

Bambi secoua la tête, Lisa se rendit dans la cuisine l'air vexée et les autres le regardèrent étrangement. Après quoi, les discussions manquèrent de spontanéité.

Sandy tenta de se faire pardonner en proposant son aide pour la vaisselle. Pris au mot, il se retrouva dans la cuisine avec Fougère. Ils grattèrent les reliefs du repas sur le compost qui s'empilait à l'extérieur, puis ils lavèrent les plats en utilisant du savon fait maison. Sandy lavait et Fougère essuyait, et s'il put immédiatement constater que ce détergent était moins doux que du Palmolive vaisselle il jugea préférable de la laisser parler de littérature. Elle était une inconditionnelle *d'En terre étrangère*.

Lorsqu'il ressortit de la cuisine, quatre adultes étaient toujours assis autour de la grande table. Ils étaient plongés dans une discussion et il se rapprocha pour se joindre à eux, mais le gros Noir barbu qui s'était brièvement adressé à lui à son arrivée se leva pour l'intercepter. « Eh,

mec, fit-il en refermant assez brutalement sa grosse main sur son épaule. On va aller faire un tour, d'accord ?

— D'accord », répondit Sandy en hésitant.

L'homme le guida à l'extérieur, où le soleil s'était couché peu auparavant pour laisser la fraîcheur du crépuscule se répandre sur les montagnes. Tout était paisible, ici. Ils entendaient les enfants jouer quelque part, plus loin sur la route où ils pouvaient courir et s'égosiller librement, des cris étouffés par la distance.

« Je m'appelle Ray », déclara le grand Noir en marchant lentement, les mains enfoncées dans ses poches. « Tu as saisi ?

— Heu, oui »

Ils traversèrent la cour en traînant le pas puis Ray s'arrêta à côté de la vieille Jeep et s'y adossa, les bras croisés. « Bambi m'a dit que tu souhaites parler à quelqu'un qui pourrait encore avoir des liens avec l'underground.

— Ouais, fit Sandy avant de le dévisager. Toi ?

— Je n'ai jamais dit ça. Bambi affirme que tu es digne de confiance, mais je ne te connais pas et je suis d'un naturel méfiant. Comme je l'ai dit, je m'appelle Ray, mais j'ai pu avoir d'autres noms. C'est vraiment chouette, ici. J'aime cet endroit. Ses habitants. Je ne voudrais pour rien au monde devoir changer d'air. Tu saisis ? »

Sandy hocha la tête. « Tu appartenais à quel groupe ?

— Moi ? Aucun, voyons ! Comme je te l'ai dit, je suis Ray... un type clean, sans casier, rien du tout. Mais j'ai un vieil ami toujours recherché dans une demi-douzaine d'États, quelqu'un qui a intéressé pas mal de monde pendant un certain temps. Les autorités voulaient le choper, elles y tenaient vraiment. Faut dire qu'il aurait pratiquement fait n'importe quoi, et avec n'importe qui, dès l'instant où il y avait de l'action à la clé. Il avait horreur du bla-bla, il préférait les actes. Tu saisis ? On pourrait presque parler d'une tête brûlée.

— Pigé. Est-ce que tu sais quelque chose sur le meurtre de Jamie Lynch ? »

Des sillons noirs creusèrent le large front dégarni. « On ne reçoit pas de journaux, ici. C'est mensonges et compagnie. Ça dégage des mauvaises vibrations.

— Ce Lynch était un vieil imprésario, un organisateur de spectacles. Il s'est occupé des Nazgûl, d'American Tacos, de Fever River Packet Company et d'un tas d'autres groupes. Le mois dernier, quelqu'un lui a arraché le cœur. » Il résuma en peu de mots les macabres détails du meurtre, avant de parler de l'incendie du Trou du Gopher.

« Je me souviens des Nazgûl, déclara Ray. Pas mal, pour des blanchettes. John Gopher était un sacré batteur. » Il grimaça. « Tu penses que l'underground a buté ce fils de pute ?

— Je ne pense rien du tout. J'essaie de découvrir qui a fait ça. »

Ray tirailla sa barbe rêche. « Mon ami s'intéressait surtout aux politiciens en puissance, si tu vois ce que je veux dire. Il les enlevait, il s'en prenait aux banquiers et autres exploiters du peuple. Il armait le ghetto. Pour moi, le truc dont tu parles n'a rien de politique. Ça évoque plutôt Charles Manson et sa famille. Égorger les Porcs. Mais pourquoi Lynch ? » Un haussement d'épaules. « Je ne crois pas que mon pote pourrait t'aider, vieux. Désolé.

— J'ai tenté ma chance. Une dernière question ?

— Accouche.

— Edan Morse. Ce nom te dit quelque chose ? »

Ray resta un long moment immobile sous le ciel crépusculaire, sans faire le moindre bruit. Sandy l'observait en attendant le haussement d'épaules habituel, mais le grand Noir finit par se tourner vers lui.

« J'ai fait un tas de conneries que je regrette, à présent. Vivre dans cette communauté m'a transformé, tu vois ? Je me suis permis pas mal de trucs répréhensibles, comme tout le monde, mais j'ai jamais balancé un camarade même s'il était blanc. Tu peux me garantir que tu ne veux pas lui attirer des ennuis ? »

Sandy le regarda droit dans les yeux, en sentant un étrange frémissement électrique suivre sa colonne vertébrale. Tout indiquait qu'il allait finalement apprendre quelque chose, s'il ne commettait aucun impair. « Ça dépend. Je vais être franc avec toi, Ray. Un tas de mêmes innocents ont grillé dans l'incendie du Trou du Gopher. L'assassin de Jamie Lynch lui a ouvert la poitrine avec un couteau, pour lui arracher le cœur. Si je découvre qui a fait ça, je ne le protégerai pas. Et si tu as changé comme tu le prétends, tu ne le couvriras pas non plus.

— Merde, tu as peut-être raison. Des gosses, hein ?

— Des ados, en tout cas.

— J'aurai bientôt un enfant. Celui qu'attend Bambi est de moi. » Il serra sa main en poing et martela la tôle de la Jeep, encore et encore, doucement mais délibérément. « Tu ne citeras pas mon nom ?

— Juré.

— Alors, c'est entendu, pour ce que ça vaut. Probablement pas grand-chose, note bien. Edan Morse est aussi clean que Ray. Il vit sur la côte. Beverly Hills, je crois. Il est bourré de thunes. Un héritage, dont il a bénéficié quand il devait avoir vingt ans. Ses vieux et sa sœur aînée ont grillé dans un incendie. Edan n'était pas chez lui. Un sacré coup de bol. Mais les flics n'ont jamais rien pu prouver. Edan était un pur qui croyait en la révolution. Il ne se contentait pas d'en parler, il mettait la main à la pâte. Il finançait la cause. Les Panthers, le SDS, le Weather Underground, une centaine de groupuscules. À l'époque, ceux qui avaient besoin de fric savaient qu'ils pouvaient compter sur lui. Il

a été par la suite un des fondateurs des Alfies.

— L'American Liberation Front », dit pensivement Sandy. L'ALF avait été un groupe de dissidents radicaux du début des années soixante-dix, créé par des extrémistes qui trouvaient les autres mouvements trop modérés. Les Alfies s'étaient spécialisés dans le terrorisme urbain et les assassinats.

« Edan était une huile, chez eux. Pas seulement pour le financement. Il établissait des plans d'action, il donnait des ordres, il fournissait des armes. Mais en restant toujours en retrait, tu vois ? Il n'a pas fait un seul discours. Les autorités savaient qu'il était impliqué dans tout ça, mais elles n'ont rien pu prouver. La prudence même, ce mec. Distribuer son fric n'est pas un crime, et c'est tout ce qu'elles pouvaient lui reprocher. Il y avait seulement une chose que les flics ignoraient.

— Et c'était ?

— Edan Morse est clean, comme je l'ai déjà dit. Ray est clean, lui aussi. Mais mon ami, il l'est bien moins que moi. Edan a eu des amis, si tu saisis le fond de ma pensée. Victor Von Doom. Maxwell Edison. Sylvestre. Ils étaient tous très proches du gars qui t'intéresse. »

Sandy se rappelait ces noms, même s'il ne les avait pas entendus prononcer depuis bien des années. Maxwell Edison avait revendiqué une explosion fatale à tous les participants d'un conseil d'établissement, dans l'Ohio. Victor Von Doom était censé être le commandant en chef de l'ALF, l'homme qui organisait les attaques de banques. Quant à Sylvestre... Sylvestre avait figuré sur la liste des dix individus les plus recherchés par le FBI pendant près de six ans. Aucun d'eux ne s'était fait choper, et les Alfies avaient fini par s'étioler et disparaître, comme tous les autres groupuscules révolutionnaires.

« Jésus ! commenta Sandy.

— Mais les Alfies l'ont finalement viré, ajouta Ray en souriant. Edan commençait à perdre les pédales. C'est en tout cas ce qu'ils ont raconté.

— Perdre les pédales ?

— Disons qu'il devenait bizarre. Les Alfies étaient des têtes brûlées, d'accord, mais ils avaient les pieds sur terre. Ils voulaient foutre en l'air le système en utilisant des armes, des bombes, des trucs comme ça. Alors qu'Edan a disjoncté. Il s'est intéressé à l'occultisme. Je ne pourrais pas te fournir de détails. Satanisme et autres trucs de tordus. Magie noire. C'était un peu trop dingue, même pour des cinglés dans leur genre. Les Alfies l'ont donc largué et il a fondé son propre groupuscule... qui n'a jusqu'à preuve du contraire absolument rien fait. Pour autant que je sache, Edan doit toujours vivre là-bas, sur la côte ouest, dans sa villa, avec un casier blanc comme neige. Ses amis n'ont plus jamais entendu parler de lui.

— Ça va changer, vu qu'il compte se refaire une santé dans le showbiz. Il veut reconstituer les Nazgûl.

— C'est pas une mauvaise idée. Ce qu'ils jouaient était bien meilleur que les merdes qui passent de nos jours à la radio, c'est sûr.

— Merci pour ton aide.

— Quelle aide ? Je te demande seulement de ne pas citer tes sources. Je ne sais rien. Je me contente de vivre ici, bien peinard. Ray Bio, pigé ? Mais fais gaffe, parce que Edan Morse n'est pas quelqu'un que je voudrais dresser contre moi.

— Je ne l'oublierai pas. » Sandy se détourna pour rentrer dans la maison, où Bambi et quelques autres s'étaient assis autour de la cheminée. « Je peux utiliser votre téléphone ?

— Je regrette, mais nous n'en avons pas, lui répondit Fougère.

— Où est le plus proche, alors ? »

Bambi se leva pour venir vers lui. « En ville. Tu es tout noué, Sandy. Pourquoi ne pas t'asseoir et te détendre ? Nous avons de la bonne herbe, ici. Production maison. Si tu veux rester avec nous pour la nuit, tu es le bienvenu.

— Merci, mais il faut que j'y aille. Je dois absolument passer un coup de fil. Je vais vous laisser.

— Je te raccompagne à ta voiture. »

Bambi le prit par la main et ils sortirent pour se diriger vers Daydream. Ray était toujours à l'extérieur, assis dans la Jeep avec les mains derrière la nuque, occupé à contempler les étoiles. Il paraissait profondément satisfait. Après des années de cavale, cette tranquillité devait lui être très agréable, estima Sandy.

Bambi dut remarquer son expression.

« Ray était un homme pourchassé, lorsqu'il est venu nous demander asile. Nous lui avons appris à vivre autrement. Il a trouvé la paix de l'âme, auprès de nous. Tu pourrais en faire autant, Sandy. Tu n'as pas besoin de hochets tels que ta bagnole pour être heureux. Seulement d'amour. »

Il soupira. « Non, je ne peux pas. Ce que vous avez créé ici est très chouette, je ne le conteste pas. Pour toi. Pour Ray aussi, peut-être ? Mais pas pour moi. Vous vous êtes aménagé un petit nid bien douillet, mais vous avez pour cela dû vous couper totalement du reste du monde.

— Nous sommes le monde. Le monde réel. Nous pouvons compter les uns sur les autres et nous avons de quoi boire et manger, les montagnes et les étoiles, l'air pur et la tranquillité d'esprit. C'est ça, le bon sens.

— C'est possible, mais ce n'est pas la réalité pour autant. Si la beauté des montagnes et des étoiles est incontestable, vous êtes cernés par la pollution et les meurtres, le vacarme et les néons, et le monde

extérieur est tout aussi réel que le vôtre. Bien plus, encore. Vous n'êtes ici que huit et ils sont des milliards. Vous vous blottissez dans l'œil du cyclone et tentez de vous persuader qu'il fait beau, mais la tempête fait rage autour de vous. » Il tendit l'index vers le bas de la montagne. « La route principale passe à moins de cinquante kilomètres. Une multitude de semi-remorques l'empruntent chaque jour, des camions-citernes pleins de pétrole, un air saturé de gaz d'échappement. Près de l'embranchement de la route qui mène jusqu'ici se trouvent une station-service et un snack où ils vendent les cheeseburgers les plus gras de la planète. La réalité de tout ça est incontestable, Bambi. C'est bien réel.

— Pas pour nous, rétorqua-t-elle en redressant la tête. Si personne n'est là pour entendre un arbre tomber dans la forêt, y a-t-il eu du bruit ? »

Elle gardait les mains posées sur le renflement de son ventre. Nimbée par le clair d'étoiles, elle avait une attitude austère, pleine de dignité et de gravité. Sandy lui sourit et se tourna vers Daydream pour ouvrir la portière, s'installer au volant, mettre le contact et baisser la glace.

« Mais tu as raison de faire de beaux rêves, Bambi. Tu es bien plus résistante que je ne l'aurais supposé. Cependant, je pense que le vainqueur sera le reste du monde. Vous n'êtes pas de taille à lui résister.

— Rien n'est impossible à l'homme. Te revoir a été agréable, Sandy. Va en paix, dans la lumière et la joie.

— Je vais essayer, mais tu dois me promettre une chose...

— Quoi ? » demanda-t-elle en le dévisageant avec gravité.

Sandy la désigna du doigt. « N'appelle pas ce gosse Panpan. »

Horriifiée, elle le considéra un moment avant de sourire à son tour. Puis ses yeux s'animèrent. Elle tenta de résister à une pulsion, perdit ce combat et libéra un éclat de rire sonore. Elle se rapprocha d'un pas en serrant le poing.

« Sandy Blair ! Tu es décidément toujours aussi ignoble, invivable et nul !

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. »

Sur ces mots, il agita la main puis enclencha la première. Daydream s'ébranlait quand il mit les phares qui émergèrent du capot pour embrocher les ténèbres, puis il repartit en souriant et conduisant prudemment sur la route tortueuse.

Il allait négocier le premier lacet lorsqu'il entendit les enfants et ralentit pour les laisser passer.

Les deux premiers le saluèrent. Quelques pas derrière eux en venaient deux autres... bien trop absorbés par leurs jeux pour lui prêter attention. Daydream se trouvait dans la courbe et ses phares les

soulinèrent nettement pendant un court instant, alors que leurs voix lui parvenaient par la vitre baissée. Le fils de Bambi, Jason, avait braqué un bout de bois vers le gosse de dix ans, Liberté, en criant : « Bang ! Bang ! Je t'ai eu ! » Mais Liberté continuait d'avancer à pas lourds, les bras tendus devant lui. « Je t'ai eu ! répéta Jason.

— Hulk ne craint pas les balles ! » rétorqua Liberté en saisissant son adversaire.

Sandy les regarda par-dessus son épaule et éclata de rire. Un rire qui mourut dans sa gorge et fut remplacé par de la tristesse et de la lassitude. Avoir gagné son pari ne lui procurait aucune satisfaction. Il venait d'obtenir la preuve que le reste du monde viendrait tôt ou tard à bout de ces doux rêveurs.

Il chercha à tâtons une cassette qu'il inséra dans le lecteur, avant d'accélérer dans la nuit vers un téléphone et Davie Parker, pendant que Bob Dylan lui affirmait que les temps changeaient. Et, le plus démoralisant, c'était que Dylan exprimait une triste vérité.

ONZE

One generation got old, one génération got soul

This generation got no destination to hold

Une génération a pris de l'âge, une autre s'est pris le blues
Et celle-ci cherche encore un cap à prendre.

« Et ? demanda Froggy quand Sandy eut terminé ses explications. Que t'a répondu cet adjoint ?

— Parker m'a déclaré qu'il attendait de mes nouvelles. Il a contacté le FBI, et les fédéraux ont sur Morse un dossier gros comme ça où sont confirmées la plupart des informations obtenues par d'autres sources. Oh, ils ne disposent évidemment d'aucune preuve, car dans le cas contraire ils l'auraient expédié derrière les barreaux il y a longtemps. Disons qu'ils ont une montagne de soupçons. Tant en ce qui concerne l'incendie qui a été fatal à tous ses proches et lui a permis de rafler la fortune familiale que le rôle qu'il a joué auprès des Alfies et l'individu qui se cachait derrière le pseudo de Sylvestre. Mais ils n'ont pas trouvé de quoi l'envoyer devant un tribunal. D'autre part, comme il y a une éternité que Morse et les Alfies n'ont plus fait parler d'eux, les fédéraux ont laissé tomber.

— Et à présent ? » demanda Froggy.

Ils se trouvaient dans un bar à sushi de Santa Monica, juchés sur de hauts tabourets et occupés à avaler du poulpe et du poisson crus qu'ils faisaient glisser à grandes gorgées de thé vert.

« Parker a mis le paquet pour tenter de convaincre le shérif de rouvrir le dossier, sans réussir pour l'instant. Il m'a conseillé de ne plus m'en mêler, en disant que ça risquait de devenir dangereux. Il a tout particulièrement insisté pour que je reste loin d'Edan Morse.

— Vas-tu suivre son conseil ? »

Sandy déglutit un tronçon de tentacule et sourit. « Certainement pas ! Morse vit de nos jours dans une villa située sur la plage de Malibu. Il est sur liste rouge et il m'a fallu trois jours pour le localiser, mais hier je suis allé le voir. La femme qui est venue m'ouvrir m'a déclaré qu'il était absent. Je lui ai laissé ma carte de visite et l'indicatif de mon hôtel. Je peux me permettre d'attendre. Je me suis tapé trop de kilomètres pour refaire mes valises et rentrer à la maison avant d'avoir découvert comment s'imbriquent tous ces éléments. »

Froggy avait un large visage joufflu et lorsqu'il souriait les commissures de ses lèvres atteignaient presque les lobes de ses

oreilles, et tout ce qu'il avait sous son nez se résumait à des dents. Jaunâtres, soit dit en passant.

« Ton histoire tient la route, dit-il. Jared en fera dans son froc, quand tu la refileras à quelqu'un d'autre.

— J'avoue que cette pensée m'a traversé l'esprit. »

Sandy était pour une fois d'excellente humeur. Les déclarations de Parker lui avaient ouvert les yeux, et il était désormais certain d'avoir trouvé un fil conducteur valable. En outre, revoir Froggy le transportait de joie.

Harold « Froggy » Cohen et lui avaient partagé la même chambre pendant deux ans, à Northwestern, et ils étaient ensuite restés en contact plusieurs années. Ça avait collé entre eux pratiquement tout de suite. Froggy était un ado de petite taille disgracieux et un peu bedonnant, affublé de lunettes aux verres en cul de bouteille. Sa chevelure brune en bataille était parsemée de pellicules et il arborait les sourcils les plus volumineux que Sandy ait jamais vus. Mais ils avaient énormément de choses en commun. Harold Cohen était originaire du Bronx et Sandy du New Jersey, ce qui faisait d'eux des exilés de l'Est. Ils n'aimaient pas l'équipe des Yankees, ce qui avait souvent valu à Froggy de se faire passer à tabac au cours de son enfance. Ils aimaient les pizzas à la new-yorkaise, la bière Schaefer, pratiquement la même musique et les mêmes livres, et ils avaient viré à gauche à peu près à la même vitesse pour finir par s'arrêter à peu près au même endroit. Mais leur lien le plus solide était incontestablement une émission qu'ils regardaient religieusement lorsqu'ils étaient petits.

On pouvait voir dans Andy's Gang – animé par Andy Devine et sponsorisé par les chaussures Buster Brown – les aventures de Ghanga l'enfant de la jungle, ainsi que les concerts hebdomadaires du chat Midnight et de la souris Squeaky. Midnight massacrait son violon pendant que Squeaky jouait des tours pendables. Si Sandy avait mis un certain temps à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'animaux ordinaires, ces personnages n'étaient que les faire-valoir de la véritable vedette : Froggy le Gremlin.

Chaque semaine Andy Devine disait : « Fais vibrer ta baguette magique, Froggy », et s'élevait alors une bouffée de fumée au milieu de laquelle apparaissait cette grosse grenouille en caoutchouc portant smoking, gilet rayé et nœud pap. « Salut, les petits n'éléphants, ça va, ça va, ça va ? » coassait Froggy d'une voix de batracien caverneuse et démoniaque en se balançant avec un sourire diabolique. Et Andy parlait alors à Froggy de l'invité de la semaine, que ce soit Jim Nase et sa leçon de gymnastique, le chef Pasta Fazool et sa leçon de cuisine, ou tout autre personnage, puis il arrachait à Froggy la promesse de rester bien sage. Froggy s'y engageait solennellement, pendant que les

enfants – qui n'étaient pas dupes – gloussaient de joie, puis Pasta Fazool arrivait et montrait comment faire cuire des spaghettis. Derrière lui, Froggy coassait de sa voix diabolique : « Et ensuite vous vous les versez sur la tête, oh oui, oh oui ! » Et, naturellement, le cuisinier s'exécutait. Les personnes conviées à cette émission étaient plus influençables que la moyenne, à moins que la magie de la grenouille ne soit d'une efficacité rare. Toutes étaient interprétées par le même acteur, mais Sandy était bien trop naïf pour en avoir conscience. Chaque semaine s'achevait par un désastre, et Andy Devine revenait au pas de course avec la ferme intention de donner une bonne correction à Froggy, qui réussissait toujours à disparaître au cœur d'une bouffée de fumée, à la grande joie des jeunes spectateurs. Et la semaine suivante il était de retour, et prenait derechef l'engagement d'être sage comme une image.

Harold Cohen vouait une profonde admiration à Froggy le Gremlin. « C'est mon mentor, dirait-il le jour où il découvrirait le sens de ce mot. Un authentique anarchiste. » Dans le premier numéro de *Hedgehog*, caractérisé par une présentation calamiteuse mais une vitalité débordante, figurait un texte malicieusement corrosif de Cohen qui expliquait en peu de mots les origines de la guerre du Viêt-Nam en déclarant que Froggy le Gremlin avait rendu visite à Nixon à la Maison Blanche. « Et maintenant vous versez du napalm sur leurs petits n'éléphants, oh oui, oh oui ! », ordonnait Froggy. Et, naturellement, Nixon s'exécutait. Nixon et Jim Nase avaient de nombreux points communs, faisait-il remarquer.

Après ce début percutant, Cohen avait rédigé une rubrique intitulée « Histoire américaine, ou tout ce que la vieille Mme Tapedur s'est abstenue de vous expliquer au cours élémentaire ».

Mais sa carrière avait atteint son apogée lorsqu'il avait organisé un débat public contre un recruteur de la Dow Chemical, la société qui fabriquait tant le napalm que l'agent orange. Cette année-là, Froggy était pour ce campus le président de l'Association des étudiants pour une société démocratique. Le malheureux qui avait accepté de participer au débat se retrouvait assis à l'extrémité d'une longue table, en complet gris, chemise blanche et cravate bleue, quand une bombe fumigène avait éclaté du côté opposé et Harold Cohen s'y était matérialisé en smoking et nœud pap, le visage teint en vert, pour coasser de façon diabolique : « Salut, les petits n'éléphants, ça va, ça va, ça va ? » Et toute l'assistance de rugir : « Salut, Froggy ! » à l'unisson. Ridiculisé, le représentant de la Dow avait pris la fuite. Harold avait mené à bien une embuscade inspirée de guérilla théâtrale.

Froggy était également l'humain le plus porté sur le sexe que Sandy connaissait. Malgré ses pellicules, sa bedaine et ses dents jaunâtres, il

avait un tel succès auprès de la gent féminine que Sandy, Lark et Slum étaient ses fervents admirateurs. En première année, Froggy était sorti avec bien plus de filles que les trois autres réunis au cours de leurs quatre années d'études universitaires. Son secret, c'était une absence totale d'inhibitions. Il pouvait aborder une fille qu'il connaissait à peine pour lui demander en arborant un large sourire : « Alors, on baise ? »

Un jour, Sandy avait accusé Froggy de s'être radicalisé parce que les militantes du Mouvement étaient moins bégueules que les autres filles et Froggy lui avait répondu : « Bordel, Sandy, faut bien que quelqu'un fasse vibrer ma baguette magique ! »

Ils étaient restés en contact quand Sandy était allé à New York pour s'occuper du *Hog* et écrire, et Froggy en Californie pour y enseigner. Ils échangeaient encore des lettres, se téléphonaient et allaient jusqu'à se rendre parfois visite bien après que Sandy avait cessé d'avoir des nouvelles de Bambi et de Lark. Ils s'étaient cependant perdus de vue quand Froggy s'était remarié (en avant-dernière année à l'université, il avait vécu une union catastrophique de deux mois avec une lycéenne rencontrée à une manif, une fille qu'il décrivait toujours comme ayant « un visage d'ange, la patience d'une sainte, les plus gros nibards du monde et le cerveau de Squeaky la souris ») avec une harpie qui avait toutes ses ex-connaissances en horreur.

Un épisode qui appartenait heureusement au passé. Quand Sandy lui avait téléphoné, Froggy s'était empressé de lui annoncer la bonne nouvelle : « Ne te bile pas pour Liz. Elle ne vit plus avec moi depuis longtemps, même si je pense toujours à elle quand je dois régler la pension alimentaire.

— Te revoici célibataire.

— Non, remarié.

— Oh, oh ? La numéro trois ?

— Quatre. J'ai vécu deux années géniales avec la troisième, avant qu'elle me plaque pour son prof de karaté. Mais la dernière est formidable. Attends de la rencontrer. Ça a été le coup de foudre, vu quelle ressemble comme deux gouttes d'eau à Andy Devine. »

Sandy éclata de rire. « Que tu n'aies pas pu lui résister ne m'étonne pas ! On peut se retrouver pour aller manger quelque part ? »

Ils s'étaient donc fixé rendez-vous dans ce bar à sushi. Froggy n'avait pas beaucoup changé, si ce n'est que ses joues et son ventre paraissaient plus rebondis, et que ses cheveux s'étaient raréfiés. Mais ses dents étaient toujours aussi jaunâtres et son sourire aussi large, et Sandy ne tarda guère à lui résumer son odyssée d'une côte à l'autre du pays.

À la fin du repas, Froggy proposa de faire une petite marche digestive. « Nous sommes à seulement quelques pâtés de maisons de la

plage et je n'ai pas cours aujourd'hui. J'enseigne le lundi, le mercredi et le vendredi. Je devrais assurer une permanence de quelques heures à mon bureau, mais personne n'y met jamais les pieds. » Sandy ne se fit pas prier et quelques minutes plus tard ils longeaient le parc du littoral puis descendaient l'escalier de la falaise pour atteindre la plage. Un vent frais s'était levé et novembre avait refroidi l'atmosphère, même s'il faisait toujours chaud par comparaison avec les normes en vigueur à New York. La plage était déserte. Ils suivirent le bord de l'eau sans se presser, en bavardant et jouant à celui qui attendrait le plus longtemps les vagues en approche avant de battre en retraite. Ils se dirigeaient vers la jetée et ses attractions.

Sandy prit conscience d'alimenter à lui seul la conversation, tant la curiosité de Froggy était insatiable. Il commença par lui parler de Maggie, de Lark et de Bambi, pour terminer par des confidences sur lui-même, sa vie, ses livres, ses rêves et ses échecs. Si Froggy balança quelques vannes, il recouvra rapidement son sérieux.

Ils allèrent s'asseoir à proximité des flots. Sandy faisait couler des poignées de sable sec entre ses doigts tout en s'exprimant, alors que son ami gardait les bras refermés autour de ses genoux en le dévisageant à travers les culs de bouteille de ses lunettes. « Pour des individus restés pratiquement inséparables pendant tant d'années, nous nous sommes sérieusement perdus de vue, conclut Sandy. Mais je ne suis pas certain qu'un seul d'entre nous ait atteint les buts qu'il s'était fixés. Moi le premier. »

Froggy souffla entre ses lèvres, afin de reproduire un bruit de pet. « Eh, ne va pas imaginer que nous sommes uniques, Sandy ! Il s'agit d'un phénomène so-cio-logique. C'est le professeur Harold M. Cohen qui te le dit, alors ouvre grand tes oreilles. Toi, moi, Lark, Bambi et tous les autres, on a pu se planter sérieux, mais en agissant comme nous l'avons fait nous avons modifié le cours de l'histoire. Quand nous aurons tous clamsé et que nous serons allongés bien peignards dans nos tombes, notre génération deviendra un sujet d'étude passionnant. Prends des notes, car ce qui va suivre est plein de sagesse. » Il se racla la gorge. « Historiquement parlant, je vois à cela quatre raisons principales. Il y a en premier lieu la période de notre enfance. L'Amérique de l'après-guerre, la fin des années quarante et le début des années cinquante. En plein boom économique, Sandy, la phase de prospérité la plus importante de toute l'histoire américaine. Paix et postérité, des progrès foudroyants dans tous les domaines, croissance et amélioration quotidienne du niveau de vie. Pour les représentants de notre génération, le ciel était l'unique limite. Nous voulions tout avoir, nous espérions tout obtenir. Il serait possible de dire que nous avons été les mêmes les plus avides de tous les temps, mais aussi les plus idéalistes.

« Deuxièmement, nous avons été les premiers humains abreuvés de télévision. Nous avons grandi en regardant des séries comme “Papa a raison”, les ballets de cigarettes des pubs de Lucky Strike, les journaux télévisés et, Dieu nous protège » Il leva les yeux au ciel. « Froggy le Gremlin. Nous avons été immergés dans un flot d’informations depuis le berceau, exposés à tout ce qu’on peut trouver en ce bas monde. Et plus les données sont nombreuses, plus on en découvre qui sont contradictoires, pas vrai ? Même dans le vieux Sud, li pat’on y savait qu’apprend’ à lire c’était pas bon pou’ les nég’o... Et il avait sacrément raison, le bougre ! Le monde que nous révélait la télé ne correspondait pas à celui que nous dépeignaient maman, papa et nos profs, et le Viêt-Nam a été la goutte qui a fait déborder le vase. Il suffisait de mélanger tout ça à notre idéalisme et nos espoirs pour que ce qui a été si bizarrement appelé le malaise existentiel des années soixante devienne inévitable.

« Troisièmement, et c’est peut-être le plus important, nous étions très nombreux. Pour les deux raisons précitées, nous déclarions vouloir changer le monde, et les vieux souriaient et secouaient la tête en déclarant qu’ils avaient dit exactement la même chose à notre âge, que nous finirions nous aussi par rentrer dans le rang. Ce que nous trouvions à la fois risible et exaspérant, tant nous étions convaincus d’être différents. Et le comble de l’ironie, c’est que nous avions raison. Notre génération n’était pas semblable aux précédentes parce que nous étions plus nombreux. Le baby-boom avait engendré la plus grande masse de chevelus invités à la surboum de la vie.

« La société américaine s’est remodelée à notre intention. Les villes se sont agrandies parce qu’il fallait des banlieues pour nous caser quelque part. Jouets, couches et bouffe pour bébés ont connu un essor inouï pour satisfaire nos besoins. Les médias ont léché nos fesses roses à chaque étape de notre vie. Quand nous étions jeunes, il n’y avait rien de mieux que la jeunesse. Quand nous avons découvert le sexe, il a été soudain possible de parler de baise dans les bouquins et les femmes ont commencé à montrer leurs nibards dans les films. Attends qu’on soit vieux et grisonnants, et ils passeront à la télé tant de sitcoms avec des héros du troisième âge que les gens prendront des taches de vieillesse rien qu’à les regarder. Qu’on ait cru être les plus forts n’est pas étonnant. Nous avons effectivement bouleversé le monde.

« Il va de soi que notre nombre constitue par ailleurs un handicap. Prends tous ces jeunes cadres qui se battent pour obtenir la même promotion. Contemple l’océan d’aspirants écrivains, artistes, réalisateurs. Prends les hordes affamées de dramaturges en herbe, de jeunes politiciens qui brûlent de faire de grands discours ! Nul ne veut plus balayer les rues, nettoyer les cuvettes des W.-C. ou prendre des

textes sous la dictée. Notre éducation nous a conditionnés à attendre énormément de choses de l'existence, et c'est pour cette raison que ceux qui se sentent condamnés à jouer un rôle qui n'est pas celui dont ils ont rêvé sont si nombreux. Comme Maggie qui s'assimile à une ratée et qui se reproche amèrement d'avoir un jour préféré la drogue aux études. Ou encore Lark qui se consacre pathétiquement à un jeu de simulation qui ne peut le satisfaire. Sans parler de Bambi qui se voile la face afin de pouvoir se dire quelle tient le bon bout. Je citerai pour finir ce bon vieux Sandy qui se démène comme un beau diable pour se faire une modeste place dans la littérature mondiale. »

Froggy prenait son pied et prononçait chaque nouvelle parole avec un peu plus d'enthousiasme, et lorsqu'il eut terminé sa tirade il se leva pour s'incliner devant son auditoire, modestement mais avec panache, avant de s'accorder le temps d'épousseter le sable qui adhérerait au fondement de son ample pantalon de velours marron. « Je compte sur toi pour coucher tout cela par écrit.

— Tu as mentionné quatre causes, et tu n'en as cité que trois.

— J'ai menti. Un truc classique pour s'assurer qu'on ne parle pas dans le vide. Je fais régulièrement le coup à mes élèves. »

Sandy sourit et se leva. « Ils doivent t'adorer... et aussi te haïr.

— C'est partagé, disons fifty-fifty. Mais je décline.

— Vraiment ? J'ai des difficultés à le croire. Tu as ça dans le sang, et tu te passionnes pour tes sujets.

— Pas ceux qui me seraient utiles. Ce n'est pas parce que je peux parler avec éloquence des courants historiques qui ont fait dériver et couler les enfants du Verseau que je suis immunisé contre leurs effets. Je suis à côté de la plaque, moi aussi. » Il grimaça pour donner à son large visage caoutchouteux une expression de consternation comique. « Je monte sur mon podium armé de mon esprit, de ma sagesse et d'importantes réserves de connaissances secrètes et ésotériques, et j'écarte les bras pour crier à la cantonade : « Oyez, oyez, fils et filles de vendeurs de Chevrolet du comté d'Orange ! Écoutez-moi et je vous guiderai sur le chemin qui mène à la vérité suprême. » Et la moitié d'entre eux me regardent comme si j'étais cinglé. Quant aux autres, Dieu nous protège, ils couchent noir sur blanc ce que je viens de leur débiter. » Il assena à Sandy une tape sur l'épaule. « Allez, Sander, allons sur la jetée. Je t'offrirai une saucisse de Francfort, voire une crème glacée, et nous ferons un tour sur les chevaux de bois. Sais-tu qu'ils ont construit des apparts qui surplombent le manège ? Je désirais en louer un quand je suis arrivé d'Oakland, mais numéro trois n'a pas voulu en entendre parler. Elle n'était pas poète pour un rond, crois-moi. Imagine un peu... se réveiller et s'endormir aux accents de l'orgue à vapeur, et n'avoir qu'à baisser les yeux pour voir des gens tourner en rond juchés sur leurs jolis chevaux bariolés. Ils tournent, et

tournent, et tournent encore, tout comme nous.

— *Et les saisons tournent, et tournent, et les petits chevaux de couleurs vives montent et descendent*, cita Sandy.

— *Nous sommes prisonniers du manège du temps*(9), conclut Froggy. Eh, tu m'as eu ! Mais tu n'es plus dans le coup, mon vieux. On ne peut plus se permettre de citer Joni Mitchell, de nos jours. En outre, tu révéles tes tendances petit-bourgeois, comme dirait Lark. Non, cite plutôt Yeats. Yeats est intemporel et il fera de toi un intellectuel authentique. » Il eut un rire gremlinesque machiavélique et prit son ami par le coude pour l'entraîner vers la plage. « Laisse-moi te parler de la fête de fin d'année dans la dernière université que j'ai fréquentée. J'ai eu cette vision angélique, cette représentante lascive et moite du sexe opposé, cette blonde surfeuse et prof assistante par-dessus le marché, même si elle devait assister les profs dans plusieurs domaines. Ah, Sandy, j'aurais voulu que tu voies ça ! Ma baguette magique s'est mise à vibrer désespérément, quand j'ai constaté que j'étais sur le point de me faire coiffer au poteau par un certain Fowler Harrison. C'était injuste, tu vois ? Il était trop grand et trop beau gosse, avec les tempes grisonnantes et une pipe, professeur agrégé de surcroît. Et tu sais ce qu'il faisait ? Il gardait cette blonde Juliette sous son charme en lui débitant du Yeats ! Un poème après l'autre. Je n'aurais jamais cru qu'il était possible de stocker tant de Yeats à l'intérieur d'un cerveau de taille normale, mais c'était le cas pour celui d'un prof de littérature anglaise nommé Fowler. Et il avait une de ces voix ! La fille le dévorait des yeux en oscillant, tel un cobra hypnotisé par une mangouste grisonnante. Que voulais-tu que je fasse ? Eh bien, je suis allé les rejoindre pour écouter religieusement le petit numéro de ce bellâtre, et quand il l'a finalement bouclée je lui ai demandé comment il était humainement possible de stocker tant de choses dans son esprit. C'est un Fowler rayonnant qui a baissé les yeux sur moi pour me répondre que lorsqu'il entendait des textes aussi beaux, il ne pouvait plus les oublier. Et je lui ai rétorqué : « Moi, c'est quand j'entends un truc vraiment merdique que je n'arrive plus à m'en débarrasser. Je suis par exemple obsédé par le thème de ce vieux feuilletton, le Patty Duke Show, qui résonne constamment dans ma tête. » Je me suis mis à le fredonner et que je sois damné si la vision de rêve ne m'a pas adressé un sourire épanoui avant d'éclater de rire. Fowler en a verdi, et moi et Sherry – non, c'était Brandy, ou Gin, un truc comme ça –, eh bien, nous avons parlé de Dobie Gillis et des Beverly Hillbillies jusqu'à mon lit.

— Fais vibrer ta baguette magique, Froggy.

— Elles sont toutes si jeunes, Sandy, avec des seins qui distendent leur pull, et je suis toujours là à attendre que mes tempes grisonnent... mais au lieu de me rendre irrésistible et les inciter à tomber

amoureuses de moi, mes cheveux se contentent de tomber tout court. » Il fit une autre moue ponctuée par un bruit de pet mouillé, lourd de dérision et de résignation. « Enfin, tout cela appartient à ma folle jeunesse. C'est le passé ! J'ai fait tatouer le nom de Numéro Quatre sur ma baguette magique, et tiré un trait sur toutes les autres. »

Ils pénétrèrent dans l'ombre de la jetée et empruntèrent son escalier. Ils trouvèrent au sommet une buvette où ils s'offrirent deux sandwiches glacés au goût de carton parfumé au chocolat. Ils défirent la moitié de l'emballage et se promenèrent jusqu'à l'extrémité de l'estacade, au-dessus des flots.

« L'enseignement, qu'est-ce que ça t'inspire ? demanda Sandy. Sincèrement. »

Froggy le considéra à travers les épais verres de ses lunettes. Ses yeux pétillaient de malice et d'amusement, au-dessus de la moustache blanche que la crème glacée dessinait sur sa lèvre supérieure.

« Sincèrement ?

— Sincèrement. »

Froggy soupira. « J'adore ça. C'est ma vie. J'aime l'histoire, et j'irai jusqu'à dire que j'aime d'une façon perverse la tour d'ivoire dans laquelle nous vivons... ainsi que mes étudiantes. » Un clin d'œil. « Pas aussi souvent que je le voudrais, mais je les aime. Cependant, ce que je t'ai dit quand nous étions sur le sable est incontestable. Je ne suis plus à la hauteur. Plus vraiment.

— Comment ça ? Pourquoi ? »

Froggy roula en boule l'emballage du sandwich glacé et le lança dans une poubelle proche, avant de se lécher chaque doigt avec soin. Après quoi il s'adossa à un des piliers et fronça les sourcils.

« J'aimais l'université. L'ambiance qui y régnait, la surexcitation, tout ce qui y couvait. Ces années passées à Northwestern m'ont marqué pour des siècles et des siècles. Les manifs. Les débats. Les cours. Ceux de Bergen Evans qui m'incitaient à m'interroger sur tous les éléments de mon existence, même s'il était censé enseigner la littérature anglaise. Mes profs d'histoire. Seigneur, j'adorais ça ! Je souhaitais leur ressembler, tant je les admirais. Je rêvais de secouer ces mêmes, leur ouvrir les yeux, leur faire voir le monde sous un jour nouveau. J'espérais les inciter à se mettre en colère, les choquer. Je voulais les pousser à débattre avec moi, à réfléchir ! Bah !

« Les jeunes ont changé, Sandy. Ils sont différents de ce que nous avons été. Et ça empire d'année en année. Ils sont dociles. Ils ont du sens pratique. Ils sont polis. Ils ne mordent pas. Enfin, rarement. J'ai enseigné dans quatre universités sans jamais devenir titulaire, ce qui m'a valu de me taper tous les prolégomènes. J'ai utilisé les dialogues socratiques, lancé des débats, provoqué des controverses. Un vrai

désastre. J'ai renoncé. Quels que soient mes excès, personne ne riposte. Ils notent mes propos. Dire qu'il existe quatre causes à ceci ou cela et n'en fournir que trois ? Ce n'est pas une blague, Sandy. Je l'ai souvent fait. C'est pratiquement le seul moyen que je connaisse pour inciter quelqu'un à lever la main et me lancer : « Eh, professeur Cohen, vous vous êtes planté ! » En y mettant des formes, évidemment.

« Un jour où je faisais un cours d'introduction à l'histoire américaine, je me suis finalement persuadé que les soixante-dix-neuf étudiants présents dans l'amphi s'étaient transmués en pierre ou étaient morts sur place. J'ai donc fait un exposé sur l'administration du président Samuel Tilden. Son élection, ses réussites, ses échecs et sa réélection. Quand j'ai terminé, seuls trois mômes se sont levés pour dire : « Euh, excusez-moi, mais il doit y avoir une erreur... Il est écrit dans le manuel que c'est Rutherford Hayes qui est devenu président, pas Tilden. » Quand je leur ai craché le morceau, l'un d'eux est allé cafter auprès du doyen et j'ai été viré.

« Oh, il existe quelques exceptions, bien sûr ! Ceux qui me permettent encore de croire que je sers à quelque chose. Mais ils sont si peu nombreux ! Je ne dis pas que les autres sont idiots. On ne peut même pas parler d'apathie. Ils sont simplement différents. Les produits d'une autre époque.

« Tu te souviens de notre désir d'avoir des cours plus pertinents ? Les étudiants actuels réclament du concret, eux aussi, mais ils entendent par là des connaissances en comptabilité et en marketing. » Il soupira. « Est-il étonnant que je sois un inadapté ? Et c'est ce que je suis, Sandy. Je crois être un bon prof, doublé d'un conférencier intéressant, mais je suis condamné à passer d'une université à l'autre. Je n'ai jamais obtenu une chaire, et je n'en obtiendrai jamais. Je suis un anachronisme. Mes étudiants me regardent sans comprendre ou s'autorisent de petits rires inquiets, et le doyen pense que je suis un cinglé, un anarchiste, une menace pour la dignité de leurs amphithéâtres tapissés de lauriers. Bon Dieu, Sandy, je dis à ces mômes de se verser les spaghettis sur la tête et ils me demandent en quoi ça va les aider à trouver du travail !

— Je n'avais pas conscience que c'était si grave.

— Grave ? Grave ? Je vais te dire à quel point ça va mal... Les confréries universitaires renaissent de leurs cendres ! » Il poussa un gémissement théâtral, pivota sur ses talons et scruta la mer. Ils étaient seuls à l'extrémité de la jetée. Le silence de Froggy permit à Sandy d'entendre le clapotis des vagues qui venaient mourir contre les piliers. L'air iodé de l'océan était vivifiant, et ils voyaient les montagnes s'incurver vers le nord, voilées par la brume. Froggy fourra ses mains dans les poches de son pantalon. « Merde ! » fit-il d'une voix

forte, face au vent. Il se tourna, sourcils froncés. « Je n'avais pas l'intention de tout déballer comme ça. Ecoute, viens dîner à la maison ce soir. D'accord ? Je te promets d'être moins prolix. On se passera des disques des Nazgûl en se remémorant Timothy Leary et je te dirai précisément ce qui cloche dans chacun de tes livres. Dédicaces incluses, dont aucune – soit dit en passant – ne me mentionne. Ne va pas imaginer que ça m'a échappé, mon garçon. Après tout ce que j'ai fait pour toi... » Il sourit. « Et tu feras la connaissance de Sam.

— Sam ?

— Samantha. Également connue sous le nom plein de tendresse de Numéro Quatre. Elle te plaira, c'est sûr. Ce ne sera pas réciproque, mais vu que personne ne te trouve sympathique il n'y a pas de quoi en faire une histoire. Qu'en dis-tu ?

— Ce serait avec plaisir, Froggy. Mais je dois retourner à mon hôtel pour voir si je n'ai pas reçu une réponse d'Edan Morse. J'espère encore pouvoir le rencontrer ce soir.

— Si j'ai dit que Sam ressemblait à Andy Devine, c'était pour plaisanter, jugea utile de préciser Froggy. Ses chaussures ne sont pas des Buster Brown.

— Je regrette. Mais je ferai tout mon possible pour vous voir avant mon départ, toi et Sam. Tu as ma parole.

— Avertis-moi à l'avance, pour que je me procure un smoking et du fond de teint vert. Je veux que tu te sentes chez toi. » Il rit, assena une tape dans le dos de Sandy, et ils repartirent côte à côte sur la jetée, en passant devant les chevaux de bois et le vendeur de crème glacée, en direction de la ville. Froggy Cohen entama alors un résumé de l'histoire de ce manège, et Sandy sourit puis lui prêta une oreille attentive.

¹ *And the seasons, they go round and round, and the painted ponies go up and down. We're captive on the carousel of time* (Joni Mitchell, *The Circle Game*).

DOUZE

*Some are born to sweet delight
Some are born to the endless night*

Certains sont fait pour les douces délices
D'autres sont fait pour la nuit éternelle.

Quand Sandy regagna son motel en fin d'après-midi, le réceptionniste, un homuncule replet en cardigan gris et pantoufles, était plongé dans la lecture d'un roman pornographique. « Des messages ? » demanda-t-il en se penchant sur le comptoir.

L'homme le lorgna avec méfiance, visiblement irrité qu'un client eût osé interrompre son édifiante lecture. « Quels messages ?

— Des messages. Vous savez, ces petits bouts de papier rose avec des mots écrits dessus. La liste des gens qui ont tenté de me joindre pendant mon absence, par exemple. »

L'employé se racla la gorge. « Pas de message », rétorqua-t-il avant de replonger dans son porno.

Sandy se dirigea vers sa chambre. Elle était située sur l'arrière, derrière une piscine à la propreté plus que douteuse. Sandy était à la fois nerveux et inquiet. Edan Morse aurait dû se manifester. Il en aurait donné sa tête à couper. Et peut-être l'avait-il fait. Il avait omis de préciser un détail dans la version fournie à Froggy. Il avait écrit au verso de la carte de visite pourpre du *Hog* laissée à Malibu : *Z'ai clu voil un glos minet*. Il ignorait toutefois comment Morse réagirait à un trait d'esprit de ce genre.

Ils étaient deux à l'attendre, et la femme assise dans le fauteuil en skaï orange placé à côté de la porte se leva dès qu'il entra. Elle lui sourit, et il fut ensuite dans l'incapacité de la quitter des yeux tant elle était belle. Elle avait une peau café au lait et des cheveux noir de jais qui tombaient en cascade jusqu'à ses reins. Une toison qui la faisait paraître moins grande qu'elle ne l'était. À la fois musclée et svelte, elle portait un bain de soleil blanc noué entre des seins hauts et ronds, ce qui dénudait un ventre plat et ferme. Son jean délavé suivait de près les courbes de ses mollets et de ses cuisses. Elle avait une ceinture en étoffe rouge et un bandeau assorti. Ses yeux noirs étaient grands et profonds, ses hautes pommettes bien dessinées. Sa bouche semblait incurvée par de fréquents sourires. Elle était pour résumer la femme la plus belle qu'il lui avait été donné de voir ailleurs que dans des films ou des revues depuis bien des années. Il aurait pu continuer de la

contempler pendant un long, très long moment, si l'autre personnage n'avait eu de quoi détourner son attention de quiconque, même d'une pareille beauté.

Il était allongé sur le lit. Ses gros rangers cirés dépassaient du matelas d'environ trente centimètres. C'était l'homme le plus grand qu'il lui avait été donné de voir, même dans des films ou des revues. Voire sur des terrains de basket. Il devait mesurer plus de deux mètres quinze, pour ne pas dire deux mètres vingt. Pour couronner le tout, il paraissait presque aussi large que haut avec ses épaules de super-héros de BD, son ventre qui saillait sous son débardeur vert et le béton armé dont il semblait constitué. Il avait également un sale coup de soleil, une tête rasée et un anneau en or à l'oreille droite. En bref, il avait tout du fils bâtard de King Kong et de Monsieur Propre.

Sandy resta sur le seuil, pour les regarder tour à tour. « Vous n'avez ni l'un ni l'autre le physique d'une femme de ménage, déclara-t-il. Alors, que faites-vous dans ma chambre ? Comment êtes-vous entré ? »

— Je sais me servir d'un rossignol, répondit gaiement la femme. Vu que nous ignorions combien de temps il nous faudrait attendre, nous installer confortablement m'a paru préférable. »

Pendant qu'elle s'exprimait, l'homme s'assit au bord du lit et fit reposer des mains grosses comme des parpaings sur des cuisses aussi volumineuses que des pattes d'éléphant.

« Qui êtes-vous ? » insista Sandy en fronçant les sourcils.

Il regardait le géant. Contempler les courbes de la femme était incontestablement plus agréable, mais son compagnon l'inquiétait bien plus, surtout lorsqu'il se déplaçait. Une chose de cette taille n'aurait pas dû pouvoir mouvoir ne fut-ce que le petit doigt autrement que par un procédé d'animation image par image.

« Je vous présente Gortney Lyle, dit la femme. Gort pour les intimes. Moi, c'est Ananda. Nous travaillons pour Edan Morse.

— Ça, je l'avais deviné. Ravi de vous rencontrer, Amanda.

— Pas Amanda mais Ananda », le reprit-elle, apparemment habituée à ce genre d'erreur.

Elle arrangea les doigts de Sandy afin d'échanger avec lui la vieille poignée de main des membres du Mouvement. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas salué quelqu'un de cette manière. La paume d'Ananda était fraîche, énergique. Il remarqua un alignement de cals sur le côté de sa paume.

« Je refuse d'en faire autant avec Gort, avertit Sandy en lorgnant le géant. J'ai besoin de la plupart de mes doigts, pour écrire. »

Ananda rit, Gort se leva et grogna. Ses rangers avaient de hauts talons renforcés et sa tête effleurait le plafond.

« Allons-y », annonça-t-il d'une voix aussi grave que la basse des Coasters, en bien moins musical.

« Vous souhaitez toujours rencontrer Edan ? » demanda Ananda. Elle gardait le cou légèrement incliné sur le côté, pour le jauger. Le bout de sa langue apparut et glissa sur sa lèvre inférieure. Elle sourit.

« Euh, ouais ! » répondit Sandy d'une voix qui manquait singulièrement d'assurance. « Pourquoi pas ? Il n'y a rien d'intéressant à la télé, ce soir.

— Ils ne passent jamais rien de valable, fit remarquer Ananda. Enfin, prenez votre veste, votre bloc-notes et tout ce dont vous pourrez encore avoir besoin. Nous allons vous conduire jusqu'à lui. Il est impatient de vous voir, Sandy. Votre message a ébranlé sa cage. »

Sandy sourit, il avait réussi son lancer de dés.

« Une seconde ! »

Il se dirigea vers le portemanteau proche de la salle de bains, en effectuant un large détour pour rester hors de portée de Gort qui occupait le milieu de la pièce, et il échangea son coupe-vent contre une veste plus épaisse. Pendant qu'il l'enfilait, il s'entrevit dans le miroir du lavabo. Il avait désormais une barbe drue et sombre, et des cheveux longs ébouriffés par le vent. Il estima avoir fière allure. Plus important, il avait tout d'un type de gauche. Suffisamment, en tout cas, pour qu'Edan Morse accepte de s'entretenir avec lui.

Un van bleu des plus banals était garé à l'extérieur, juste à côté de Daydream qu'Ananda prit le temps d'admirer avant de monter dans la camionnette.

« Jolie, dit-elle. La vôtre ? »

Sandy le confirma de la tête, heureux de l'avoir impressionnée. C'était le genre de femme qu'un homme voulait épater à tout prix. Si Froggy avait été présent, il aurait déjà fredonné le thème du Patty Duke Show, sans tenir compte du nom tatoué sur sa baguette magique. Ils restèrent un moment sous la chaleur décroissante du soleil de fin d'après-midi pour parler de sa Mazda. Ananda posa des questions pertinentes, auxquelles il répondit dans la mesure de ses moyens.

Tous grimperent dans le van pour se rendre à Malibu, Ananda au volant, Sandy à côté d'elle et Gort sur la banquette arrière. Avoir le géant derrière lui mettait Sandy mal à l'aise, mais il se laissa rapidement distraire par sa conversation avec Ananda et réussit à oublier l'autre passager. Ananda lui déclara qu'elle avait lu tous ses romans – ce qui le transporta d'une joie disproportionnée – et quelle se souvenait même de certains articles qu'il avait écrits pour *Hedgehog*. « J'ai été folle de joie quand Edan nous a chargés de passer te chercher, avoua-t-elle. Il y a longtemps que je t'admire. Sans charre. *Hedgehog* avait énormément d'importance pour nous, au bon vieux temps. Lorsque tous les torchons de l'establishment publiaient des mensonges ou déformaient les faits, qu'ils faisaient leur possible pour

nous discréditer, on savait que le *Hog* et quelques publications underground étaient là pour rétablir la vérité. J'ai également aimé tes livres. Tu ne peux pas imaginer ce que j'ai ressenti quand la Sarah de *Ce que cherche Kasey* est morte. J'en ai chialé. Tu n'as jamais trahi la cause, contrairement à tant d'autres. Tu n'as pas perdu tes convictions.

— Et tu trouves ça bien ? » fit-il, sidéré, avant de rire. « Seigneur, rencontrer quelqu'un qui ne m'inflige pas un sermon sur mon manque de maturité est sacrément agréable ! »

Ananda le dévisagea et, bien qu'hésitant, son sourire se fit chaleureux. « Les gens te poussent dans tes derniers retranchements, c'est ça ? Ne te bile pas pour si peu. Tiens bon. C'est pareil pour moi. Ma mère s'est toujours battue pour défendre nos droits et elle trouvait que tout ce que je faisais était super, mais il y a environ cinq ans elle s'est fourré dans le crâne qu'elle voulait avoir des petits-enfants. Elle n'a plus eu depuis que le mot maturité à la bouche. » Elle soupira et pinça les lèvres. « Ils ne comprennent pas. Je ne peux même pas envisager d'avoir un gosse, pas dans ce monde pourri. C'est pas parce qu'ils sont désormais démodés que je renonce à mes engagements politiques. Si le Mouvement appartient au passé, comme ils l'affirment, les rares survivants sont plus nécessaires que jamais à présent que leurs ex-camarades se sont mis au service des multinationales. Les principes restent valables, non ? Les injustices n'ont pas été éradiquées, des peuples sont toujours opprimés, la guerre est encore omniprésente et aussi préjudiciable qu'avant aux enfants et à toutes les formes de vie. Il y a énormément de travail à abattre. Je ne pourrais plus me regarder dans une glace, si je renonçais. Mais je me sens parfois bien seule. » Elle le considéra et sourit. « Une autre raison de vouloir te rencontrer. Les types bien ne courent pas les rues, de nos jours.

— Whoa ! Je suis peut-être un mec bien, mais je ne souhaite pas m' enrôler dans une armée. Surtout pas celle d'Edan Morse. »

Ananda haussa les épaules. « Tu le feras, quand tu auras compris. Ton cœur est du bon côté. »

On ne pourrait pas en dire autant de celui de Jamie Lynch, se dit Sandy sans toutefois l'exprimer à voix haute. C'était néanmoins une pensée si troublante quelle effaça son sourire et l'incita à la prudence, face à cette femme belle à couper le souffle qui irradiait tant de chaleur humaine, de réceptivité et de bonnes vibrations. « Tu t'assimiles toujours à une extrémiste ? » lui demanda-t-il.

Elle le regarda et remarqua son expression empreinte de gravité. « Extrémiste ? Certainement pas, bordel ! Moi y en a être une révolutionnaire, missié, et la de'niè'e hippie de ce monde. »

Sandy ne put s'empêcher de sourire. « Ce qui est indéniable, c'est que tu as un sens de l'humour développé. Je me suis toujours méfié

des gauchistes qui se prennent trop au sérieux.

— Merde, mec, on est bien obligés d'en rire, non ? Je m'attends à voir Timothy Leary dans une pub à la télé. "Autrefois, pour voyager, je n'avais pas besoin d'autre chose qu'un peu de LSD, mais à présent que je donne des conférences dans le monde entier j'utilise constamment ma carte American Express !" Bon sang, si tu n'en ris pas il ne te reste qu'à en pleurer.

— Parle-moi d'Edan Morse. »

Elle riva sur lui ses yeux noirs et soutint son regard, avec amusement et assurance. « Tu dois donc avoir vu un glos minet ? fit-elle malicieusement.

— Tu as lu ma carte ?

— Évidemment. Gort est son bras droit et moi le gauche. J'ai trouvé ça très drôle, même si Edan a moyennement apprécié. Certaines choses appartiennent au passé et il préférerait qu'elles y restent enfouies.

— L'admettre n'est pas risqué ? Sylvestre est toujours recherché par les autorités. Imagine que j'aie vu les flics pour dénoncer ton boss ?

— Primo, je sais que tu n'es pas du genre à faire un truc pareil. J'ai lu suffisamment de tes écrits pour te connaître et avoir confiance en toi. Mais, même si je me trompais, ce serait sans importance. Il est exact qu'Edan est nerveux quand on établit un rapprochement entre lui et Sylvestre, Von Doom ou les Alfies. Tu le serais aussi. Mais il n'est pas blanc comme neige pour autant. Les rumeurs qui circulent sur son compte sont innombrables, et je n'ai pas besoin de te dire que tous les groupes radicaux se sont fait infiltrer, ce qui signifie que les fédéraux connaissent tous les on-dit. Tu souhaites appeler ceux du FBI pour leur parler de Sylvestre ? Demande à Edan, et il mettra son téléphone à ta disposition. Tu ne peux rien prouver. Tout ce que tu sais, ce que je sais et ce qu'ils savent ne sert à rien sans preuves. Or, Edan a toujours été un mec prudent. Tu veux que je t'apprenne des trucs sur lui ? C'est la première information. Il se protège. Il n'a pas le choix.

— Et qu'est-il d'autre ?

— Engagé. C'est un mec bien, Sandy. Vraiment. Tu vas pouvoir le constater. Si nous avions eu plusieurs types dans son genre à notre tête, la révolution nous aurait conduit là où elle aurait dû nous mener, et ce monde serait bien meilleur qu'il ne l'est.

— S'il est aussi génial et dévoué à la cause que tu le dis, comment expliques-tu que les Alfies l'ont viré comme un malpropre ?

— Ça, c'est une version complètement déformée des faits. C'est Edan qui a lâché les Alfies. Ils se querellaient constamment et étaient incompetents... et irrémédiablement compromis. Merde, j'ai déjà précisé que la moitié d'entre eux étaient des taupes. Tu sais, ces mecs

qui assistent à tous les meetings et réclament des actions de plus en plus violentes pour que le pouvoir puisse ensuite dénoncer des atrocités. Edan en a eu ras le bol et il les a largués.

— Serais-tu en train de me dire que le célèbre Sylvestre est devenu un non-violent ?

— Il n'a jamais prôné la violence inutile.

— Intéressant. Mais ça ne colle pas avec ce qu'on raconte. D'après certaines rumeurs, il serait devenu bizarre et aurait donné dans le mysticisme.

— C'est assez proche de la vérité, répondit posément Ananda. Il a eu une vision.

— Oh, super ! fit Sandy qui se sentait mal à l'aise.

— Tu es sceptique, et je ne peux pas te le reprocher. Je l'ai été aussi, au début. Qui pourrait gober les théories des occultistes ? Eh bien, il y a moi, désormais. J'ai vu des choses, vécu des choses. Je ne prétends pas les comprendre, mais je ne peux pas non plus les nier. » Elle le lorgna du coin de ses grands yeux sombres, et l'extrémité de sa langue parcourut une fois de plus sa lèvre inférieure, une habitude très érotique. « As-tu déjà vu un fantôme, Sandy ? »

Un mois plus tôt, il aurait éclaté de rire. Mais il y avait eu depuis cette étrange nuit à Chicago. Il hésita.

« Je... je ne sais pas trop. Peut-être. Je pense que ce n'était qu'un rêve.

— Le monde est plein de choses qui nous dépassent. Tu as beau nier leur existence, ça ne les rend pas moins réelles. C'est un des éléments de la contre-culture, non ? Nous débarrasser d'une mentalité de petit-bourgeois, des idées préconçues inculquées par maman, papa et le révérend Jones, afin de voir le monde tel qu'il est vraiment. Les préjugés étaient trop fermement ancrés chez la plupart d'entre nous, mais pas chez Edan. Il a su aller au-delà.

— Jusqu'où ?

— Je lui laisse le soin de te le dire. Je te demande seulement de garder un esprit ouvert. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans...

— Pigé », l'interrompit Sandy.

Et ils éclatèrent de rire, sans raison apparente. Puis vint un moment de silence vaguement gêné. Sandy se contentait de la contempler. Il percevait dans l'air une forte tension sexuelle et il essaya de se convaincre qu'Ananda n'était qu'une source d'informations, un élément de cette histoire, même si l'attirance qu'il éprouvait pour elle était indéniable.

Il avait beau tenter de s'intéresser au paysage, ses yeux s'abaissaient constamment vers son ventre nu, son bain de soleil distendu par des seins dont le tissu moulait les bouts, et son sourire. Il

se racla la gorge, tel un collégien à son premier rendez-vous.

Ananda rompit ce sortilège en lui demandant sur quoi il travaillait actuellement. Il lui dit quelques mots sur le roman qu'il avait lâchement abandonné page trente-sept. Elle l'interrogea sur ses déplacements et il parla rapidement des amis qu'il venait de retrouver, et elle rit à deux reprises de ses anecdotes préférées sur Froggy. Puis il passa sans trop savoir comment à sa vie domestique. Ananda grimaça dès qu'il mentionna Sharon, avant de pousser un soupir théâtral.

« Oh, pourquoi faut-il que les meilleurs soient déjà pris et que ceux qui restent soient des fachos ? » Elle le taquina au sujet de la profession qu'exerçait Sharon. « L'immobilier, quelle imposture ! Réfléchis un peu. Posséder des morceaux de la planète ! C'est comme dire qu'on est propriétaire de l'air ambiant. Complètement dingue. La terre appartient à tout le monde, merde ! »

Mais elle disait cela avec tant de bonhomie que Sandy n'en fut pas affecté, pas plus qu'il ne ressentait le besoin de prendre la défense de Sharon.

Ananda parla de son enfance à Los Angeles, quand ils atteignirent la villa d'Edan Morse en bord de plage. C'était une grande construction bâtie sur deux niveaux, au-dessus d'un garage. Ananda prit une télécommande sur le tableau de bord et la porte de garage se souleva devant eux pendant leur approche. Tout s'illumina et ils descendirent du van. Gort s'étira en grognant puis ils gravirent l'escalier. La maison était propre, moderne, meublée avec goût, mais troublante de façon indéfinissable. Sandy la trouvait austère. Tout était dépouillé et fonctionnel, mais les toiles qu'il voyait sur les murs blancs étaient des études surréalistes aux couleurs vives de visages gauchis et de personnages vrillés par la souffrance. Cependant, ce n'était pas la cause de son malaise. L'ensemble de cette construction le mettait mal à l'aise, ce qu'il finit par attribuer à sa nervosité.

Le cabinet de travail d'Edan Morse surplombait la plage, visible à travers une grande baie en verre teinté. Sandy put ainsi constater que le soleil se couchait à l'horizon. Devant le panneau transparent trônait un bureau en tek massif au plateau le plus ordonné et impeccable qu'il avait jamais vu. Un sous-main rouge sang occupait son centre exact, positionné avec une extrême minutie.

Il y avait également un ensemble crayon et stylo en or plantés dans un bloc de marbre noir, une vieille dague en argent d'étrange facture ornée de serpents lovés autour de la poignée, une corbeille en bois pour le courrier reçu et une autre pour le courrier à expédier, toutes deux vides, et un presse-papier en verre : une sphère à l'intérieur de laquelle il pouvait voir une scène bucolique paisible. Sandy savait que la secouer eût provoqué une tempête de neige. Son père avait eu autrefois un objet identique, si ce n'est qu'il n'y avait ici aucun

document lesté par ce presse-papier, ni ailleurs sur le plateau, excepté au centre du sous-main où quelqu'un avait placé sa carte de visite pourpre du *Hog* avec tant de précision quelle paraissait avoir un cadre.

Derrière le bureau se trouvait un fauteuil en cuir à haut dossier. Morse l'avait fait pivoter de façon à contempler les vagues et le soleil couchant, mais il lui imprima un mouvement de rotation et leva les yeux sur Sandy avant même que la porte se soit entièrement refermée.

Sandy ne savait quel comportement adopter. En l'absence d'autres sièges, il était condamné à rester debout, ce qui lui rappelait le jour où il avait été conduit devant le directeur de son école primaire. Gort et Ananda le flanquaient comme un duo de représentants de l'ordre pour le moins disparate. Baisser les yeux sur Morse aurait dû lui procurer un avantage psychologique, mais ce n'était pas le cas.

Il n'aurait pu nier qu'Edan Morse avait un je-ne-sais-quoi d'intimidant. De prime abord, il était si normal que Sandy en avait serré les dents. Au lieu du personnage au regard de fanatique qu'il s'était attendu à rencontrer – un hybride de Charles Manson et de Raspoutine –, il était confronté à un homme souriant en milieu de trentaine, élancé et rasé de près, en pull à col roulé et jean bleu flambant neuf. Ses cheveux châtain clair dessinaient un petit v sur son front et il avait de grands yeux marron, des fossettes au menton et aux joues. En bref, l'homme qui avait participé à la création du Front de libération américain ne semblait pas pouvoir être associé à une organisation paramilitaire plus redoutable que celle des boys scouts. Un court instant, Sandy se demanda si Ray ne lui avait pas débité la première chose qui lui traversait l'esprit pour se débarrasser de lui.

Puis il remarqua les bijoux de son interlocuteur et son image se craquela un peu. Il portait un lourd pendentif couvert de signes astrologiques, et il avait à sa main gauche une énorme bague d'argent ornée d'un bloc de résine contenant en inclusion une veuve noire. Sandy releva également un élément troublant dans ses yeux. Sous la douce chaleur de leurs iris marron quelque chose miroita brièvement, pour disparaître aussitôt. Sandy en chercha des traces, qu'il ne trouva pas, et il baissa le regard en se sentant gêné. Peut-être voyait-il ce qu'il s'était attendu à voir, c'est-à-dire un fanatique. Tout journaliste devait se méfier des idées préconçues.

Les premières paroles de Morse furent anodines, et adressées à Ananda et non au visiteur. « Comment s'est déroulé le trajet ?

— Aucun incident à signaler, fit-elle. Tout indique que la soirée sera agréable.

— Parfait, répondit Morse avant de claquer des doigts. Gort, va lui chercher un siège, s'il te plaît. Celui de la salle de jeu fera l'affaire. »

Le géant sortit en silence, pour revenir aussitôt avec un énorme fauteuil capitonné qu'il portait aussi facilement que Sandy l'eût fait

avec une chaise de camping. Il le lâcha au milieu de la pièce en grognant, et Sandy s'y assit en face de Morse. Il lui fallait à présent lever les yeux, car le maître des lieux se retrouvait un peu plus haut que lui.

Ils échangèrent quelques banalités puis Morse renvoya tant Gort qu'Ananda.

Quand la porte se fut refermée doucement derrière eux, le sourire de Morse se fit plus crispé et ils passèrent aux choses sérieuses. « Il n'était pas nécessaire de me laisser un message de ce genre », déclara Morse en tapotant la carte de visite avec la pointe de la dague en argent. « Je vous aurais reçu de toute façon. Rick Maggio m'a téléphoné et m'a parlé de l'article sur lequel vous travaillez. Bon sang, c'est moi qui vous aurais contacté, si j'avais su comment vous joindre. Je souhaitais justement vous parler des Nazgûl et des projets que j'ai pour eux.

— Tiens donc ? Et Jamie Lynch ? Souhaitiez-vous également m'en toucher deux mots ? »

Edan Morse se carra dans son fauteuil en jouant avec la dague, sourcils froncés.

« Lynch ? Pourquoi m'intéresserais-je à ce type ? Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Arrêtez votre petit numéro, Morse ! Mais dois-je dire Sylvestre, ou encore Maxwell ? Vous savez parfaitement quel est le fond de ma pensée. Où étiez-vous, la nuit où il a été assassiné ? »

Morse sourit. « Il se trouve que j'ai rendu visite à un vieil ami de ma famille qui vit à Beverly Hills. Un banquier autrefois très proche de mon père. Un fasciste aussi riche et maniaque que respectable. L'heure était tardive et il s'était déjà couché, mais il n'a pas hésité à se relever et à rester un long moment en ma compagnie pour la simple raison qu'il préside une association caritative locale et que j'étais allé lui remettre un chèque de cinq mille dollars pour ses bonnes œuvres. Il a beau n'avoir pour moi que du mépris, il n'a certainement pas oublié ma visite.

— Ce qui ne prouve rien. Vous avez pu commanditer l'assassinat de Lynch sans vous rendre dans le Maine.

— Ça, c'est absolument impossible à démontrer. »

Morse avait souligné cette réponse avec son sourire à fossettes, celui de boy-scout, et Sandy décida de le secouer pour voir si les médailles de ses B.A. étaient solidement épinglées sur sa poitrine. « Lynch était un individu très méticuleux. Organisé. Il classait toute sa correspondance. Les flics ont trouvé vos lettres et les doubles de ses réponses. Ils savent que vous vouliez lui prendre les Nazgûl et qu'il refusait de vous les céder. C'est un mobile plus que valable. Ils ont le courrier où vous disiez prendre des dispositions pour lui envoyer un

de vos représentants, afin de discuter de tout cela, et c'est pour cette raison qu'il a ouvert la porte à son assassin. Ils connaissent le pourquoi et aussi le comment.

— Je m'étonne en ce cas qu'ils ne m'aient pas déjà envoyé derrière les barreaux. Voyons, si de telles lettres existaient, le tueur aurait tout fouillé pour les faire disparaître, en ne laissant dans ces classeurs que des choses ne le concernant pas. Non, tout indique que l'assassin de Lynch est quelqu'un de prudent. Il n'aurait jamais négligé quoi que ce soit de compromettant. » Morse secoua la tête. « Vous faites fausse route, mais – même si vous aviez raison – vous ne pourriez rien démontrer. Croyez-moi. Ce n'est pas la première fois que je dois répondre à des accusations ridicules. On m'a soupçonné de trop de crimes pour que je puisse en dresser la liste. J'ai été interpellé, interrogé et harcelé par des bataillons de flics, des hommes de main de l'establishment m'ont passé à tabac, j'ai été interviewé par des douzaines de journalistes zélés et j'ai dû aller témoigner à deux reprises devant un jury d'accusation. Personne n'a pu démontrer que je m'étais rendu coupable d'un seul acte répréhensible. » Il se pencha en pointant sa dague vers Sandy, comme pour souligner ses mots. « Mais je vais vous faire une confidence... Que quelqu'un ait réglé son compte à Lynch me ravit. Comme je l'ai déjà dit, c'était un salopard. Une ordure.

— Oh ? Pourquoi ?

— En premier lieu parce qu'il s'agissait d'un immonde exploiteur. Il n'avait aucun talent, aucune créativité. Il vampirisait les véritables artistes. Il vivait en parasite sur la musique des autres, faisant de tout cela un jeu capitaliste de bouffeurs de merde. C'était en outre un dealer. Je n'ai rien à reprocher à la drogue, lorsqu'elle est utilisée pour des raisons valables. Elle permet à l'occasion de libérer l'esprit de ses entraves. Mais Lynch s'en servait pour asservir ses semblables, leur imposer ses volontés. Si vous avez visité sa maison, vous devez avoir une idée de tout ce qu'il s'est approprié. »

Sandy renifla, pour exprimer de la dérision. « Bon sang, d'après ce qu'on raconte vous auriez pu vous offrir tout ce qu'il possédait uniquement en puisant dans votre argent de poche !

— Et après ? Je ne suis pas fier de ma fortune. Mon arrière-grand-père et ma grand-mère ont accumulé ces richesses par des méthodes dont la moralité est plus que douteuse. Mais j'ai fait mon possible pour que cet argent serve à racheter leurs fautes. Jamie Lynch ne songeait qu'à ses intérêts. Il était obnubilé par le pouvoir. C'est la seule chose qui importait à ses yeux. Puissance, argent, sexe, amour et même musique – voilà les trafics dans lesquels il trempait –, autant de domaines qui étaient pour lui des synonymes de domination et rien d'autre. J'ai dit que c'était un ignoble individu. Un Nixon chevelu. Il

méritait de crever. Si je savais qui l'a buté, croyez bien que je ne le dénoncerai pas. Il s'agit d'une exécution. La justice du peuple.

— Jamie Lynch était un has-been. En quoi sa mort servirait-elle la cause révolutionnaire ?

— Vous ne pourriez pas comprendre. Cela a mis en branle des forces qui conduiront à une fin inéluctable, inexorable. Hommes et nations seront balayés. Le monde sera refaçonné avec équité. Nous trouverons finalement l'amour, la paix et la liberté, un âge d'or, tout ce dont nous avons pu rêver autrefois. » Il sourit. « Et vous aurez la possibilité de suivre tout cela de l'intérieur, si ça vous tente. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que vous avez regardé trop de dessins animés quand vous étiez gosse. Vous avez disjoncté comme Woody Woodpecker.

— Vous ne croyez plus à la révolution, c'est ça ?

— À quelque chose près. Au cours de ce voyage, j'ai rencontré de vieux amis de l'université. L'un d'eux était un gauchiste enragé, et il bosse à présent dans une agence de pub. C'est un connard fini, mais il l'a dit bien mieux que moi. La révolution était un leurre. »

Edan Morse le regarda fixement et, pendant une seconde, un étrange éclat réapparut dans ses yeux marron. Sandy essaya de définir de quoi il s'agissait. Conviction ? Fanatisme ? Quoi ?

« Je suis prêt à parier que vous n'avez pas toujours partagé ce point de vue. Soyez sincère avec vous-même. Oubliez ce que ce connard a pu vous dire, et sondez votre âme. Rappelez-vous ce que vous a inspiré Woodstock, Kent State, le Cambodge. Qu'avez-vous ressenti, à l'époque ? »

Sandy allait répondre mais il se ravisa, la bouche ouverte. Il ne pouvait nier certaines choses. Morse venait de le coincer. Il avait eu la foi, il avait même participé aux travaux pratiques de l'immersion dans le système en devenant un Sandy Blair « Clean for Gene ». Il avait cru en la magie, en dépit d'un profond scepticisme.

Edan Morse le dévisageait. « Vous rappelez-vous le passage de Jules César où Brutus déclare : "Il y a dans les affaires des hommes une marée montante ; qu'on se laisse emporter et elle mène à la fortune, qu'on la rate et tout le voyage de la vie s'épuise dans les bas-fonds et la détresse." Pour nous, pour le Mouvement, il y a eu une marée montante : le Cambodge et le massacre de Kent State. C'est l'occasion que nous aurions dû saisir. Depuis, nous avons dérivé dans les bas-fonds et la détresse. Cette histoire de révolution n'est plus qu'une farce en partie oubliée, même par nous. Le beau rêve a été réduit en cendres. »

Sa voix était douce, triste et persuasive.

« Je connais la pièce, et je sais que c'est ce discours qui a conduit Brutus et Cassius dans la plaine de Philippes et a mis un terme à leur

révolution.

— Ce n'est que du théâtre, fit Morse en écartant cette objection d'un mouvement désinvolte de la dague aux serpents.

— Qu' est-ce que ça changerait, si vous aviez raison ? Le reflux a eu lieu, vous le dites vous-même. Les révolutionnaires ont acheté des pavillons de banlieue et des costards trois pièces. Ils ne reprendront jamais le combat.

— C'est exact, sauf si le temps inverse son cours et que la marée monte de nouveau. » Il se pencha vers Sandy, en redoublant d'attention. « Je voudrais vous poser une question. Quand les années soixante ont-elles pris fin ?

— Le 31 décembre 1969, ou 1970 si vous êtes un puriste, étant donné qu'il n'y a pas eu de...

— Épargnez-moi ces débilites calendaires, s'emporta Morse. Je parle d'une époque, pas de l'instant où la boule lumineuse achève sa descente à Times Square. Les années soixante ont débuté quand Kennedy a été assassiné et que le Viêt-Nam est devenu un sujet brûlant. Alors, quand se sont-elles achevées, Sandy ? Quand ? »

Il haussa les épaules. « Le jour où Nixon a démissionné, ou encore celui de la chute de Saigon.

— Faux. Trop tard. Le jusan avait débuté pour nous bien avant. Notre élan, notre unité, le sens de destinée et de victoire inéluctable... nous avons perdu tout cela, sans vraiment nous en rendre compte, mais en le ressentant malgré tout. J'ai longuement étudié la question. Je sais avec précision quand cela s'est produit. Je le sais ! »

Immobile et le regard rivé sur Edan Morse, Sandy sentait la moelle de ses os se glacer. À l'extérieur, le soleil s'était couché. Le ciel était obscur, et seul un étroit trait écarlate soulignait l'horizon. Des nuages roulaient dans ce ciel d'encre, au-dessus d'un océan ensanglanté. Il ne voyait au-delà des yeux brillants de Morse que ténèbres, tempête et chaos.

« Quand ? demanda Sandy.

— Vous le savez. Je le lis sur votre visage. Vous le savez au plus profond de vous-même. Vous l'avez perçu il y a longtemps. » Son sourire était d'une certaine façon terrifiant. « Dites-le.

— Le 20 septembre, murmura Sandy en ayant la bouche sèche. Le 20 septembre 1971.

— À West Mesa, confirma Morse. La fin des Nazgûl. »

Il fit glisser la lame de la dague d'argent sur sa paume gauche et y ouvrit une longue entaille écarlate. Sa peau portait les stigmates de bien d'autres incisions du même genre.

Le sang enfla hors de la blessure et goutta sur le sous-main, pour éclabousser la carte de visite pourpre de Sandy.

« On l'a toujours eue en nous, ajouta Edan Morse avec conviction.

La musique, Sandy, la musique ! C'est ce qui alimente le corps, et l'esprit. Elle nous enflamme, nous exalte, nous insuffle du courage, un but, une soif de vérité. Et les chansons de l'époque étaient bien plus que cela. Elles s'emparaient de nos esprits et de nos âmes afin de les remodeler, de réveiller un élément primordial tant dans l'univers qu'en nous-mêmes. Vous connaissez la vérité. Nous la connaissons tous, d'instinct. Mais nos adversaires le savent également. Prenez la façon dont ils traitent cette période, à la télévision ! Manifestations et émeutes, meetings, élections, assassinats, Viêt-Nam... ils passent du rock pour accompagner toutes ces images. Quelque chose en eux a conscience que cette musique est indissociable de ces événements.

« On dit que la musique est le reflet de son temps, mais c'est également valable dans l'autre sens. Elle a un pouvoir, Sandy. Elle nous influence bien plus profondément et universellement que les mots. De tout temps, les armées sont allées s'affronter au son des tambours, en entonnant des chants martiaux. Toute révolution a eu ses hymnes. Toutes les époques. C'est ce qui façonne et définit chaque période de l'histoire. Et, à notre époque, le Mouvement a explosé sur le rythme soutenu du rock, il s'est développé avec lui. Drogues et sexe, rock et révolution, paix et liberté. Et je crois que nos ennemis l'ont mieux compris que nous. Nous représentions une menace pour leur système pourri, leur puissance corrompue et leur richesse immorale. Notre musique avait déjà broyé la leur, la chassant des ondes, des rues et de la culture, et le reste suivrait inmanquablement. Qu'ils en aient pris conscience est pour moi une certitude.

« Et la musique est morte. Petit à petit, en partie par hasard et en partie à dessein. Les Beatles se sont dissous, comme des centaines d'autres groupes. Ce qui était agressif, effrayant, a été banni des ondes. Les financiers ont renforcé leur contrôle sur les médias et les maisons de disques, pour expurger le rock de sa vitalité, transmuier l'acier en guimauve, progressivement, jour après jour, étouffant insidieusement notre feu intérieur sans qu'un seul d'entre nous le remarque. Et ceux qu'il était impossible d'acheter, de briser ou d'envoyer au rancart, les plus influents et dangereux, ils les ont éliminés, l'un après l'autre en l'espace de quelques années. Hendrix. Joplin. Jim Morrison. Et pour finir Hobbins, à West Mesa. Plus que tout autre groupe, les Nazgûl symbolisaient les années soixante. Ils étaient jeunes, débordants de vitalité et de colère. Il y avait du sang, dans leur musique, et ils étaient trop importants pour qu'il soit possible de les ignorer, trop engagés pour se laisser acheter. Ils représentaient une menace, il fallait les réduire au silence. Que les autorités n'aient jamais mis la main sur l'assassin de Hobbins n'a rien d'étonnant. »

Sandy le dévisageait. Il avait envie de rire, mais ne le pouvait pas.

Ce qu'il voyait n'était pas amusant. Du sang gouttait de la main de son interlocuteur, qui n'en faisait aucun cas. Sa voix vibrait de passion et il semblait s'alimenter de souffrance. Grandir. Devenir plus puissant. Ses yeux étaient consumés par un feu intérieur, une conviction inébranlable.

« Et maintenant ? » demanda doucement Sandy.

Morse serra sa main ensanglantée en poing, lentement, avec détermination. « Maintenant, l'heure a finalement sonné, dit-il d'une voix de prédicateur. L'heure du loup et du serpent, du grand incendie qui détruira le palais du mensonge. Les Nazgûl reprendront leur envol. Nous voguerons sur la marée de sang montante en laissant dans notre sillage un monde nouveau.

— Vous êtes cinglé ! » ne put s'empêcher de déclarer Sandy, dont la conviction était toutefois vacillante.

Son rationalisme lui disait que c'était pure folie, mais – en face de cet homme qui brandissait son poing ensanglanté – le monde ne lui paraissait pas suffisamment logique pour qu'il puisse se convaincre que de tels propos étaient invraisemblables.

« Non, les astres sont alignés. Tout est en place. Il faut se laisser emporter par la musique.

— J'ai parlé aux Nazgûl. Tous les trois. Même si vous êtes dans le vrai, ils ne joueront plus jamais ensemble. Oh, Maggio en rêve, c'est indéniable, mais pas Slozewski... pas plus que Faxon.

— Vous n'avez pas compris la situation aussi bien que vous l'imaginez », déclara plus posément Morse. Il ne regardait pas Sandy mais sa main mutilée, comme s'il la trouvait fascinante. « Prenez Slozewski. Vous savez, pour l'incendie. Pensez à tout ce qui en découle. Il vient de perdre son affaire. Faute de s'être correctement assuré, il ne pourra pas reconstruire l'établissement. Les victimes et leurs proches le poursuivent en justice et lui réclament des sommes qu'il ne possède pas. Il remontera sur scène, le moment venu. »

Et Sandy comprit finalement.

« Vous avez pris soin de l'épargner ! Vous avez attendu que nous allions dans ce resto pour tout raser par le feu ! Pour l'obliger à... l'obliger à...

— Je peux vous garantir, en tant que frère et camarade révolutionnaire, que je ne suis en aucune manière impliqué dans ce drame. » Morse se servit de sa main droite pour sortir de sa poche un mouchoir qu'il enroula autour de sa main gauche, afin de stopper l'hémorragie. « Cet incendie était inévitable, Sandy. Ce n'est qu'un élément du tout, cet avenir que les Nazgûl ont eux-mêmes annoncé. Ils ont chanté cette prophétie. Des forces qui nous dépassent sont ici à l'ouvrage.

— Et que comptez-vous faire en ce qui concerne Faxon ? Enlever

un de ses gosses ?

— Vous ne comprenez toujours pas. Vous avez décidément la tête dure. Faxon nous rejoindra à son tour. Il le doit. Tel est son destin. L'heure est enfin venue, et tout va se mettre en place. Il faut avancer aux accents de la musique.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? » s'exclama Sandy en se levant, brusquement fou de rage. « Faxon a raccroché... Il ne veut plus entendre parler de... »

Mais, tout en cherchant avec difficulté ses mots, il se rappela les propos échangés pendant le lent survol d'Albuquerque et ceux que Tracy lui avait tenus ensuite, à bord du pick-up. Ses protestations étaient sans fondement.

« Attendez une minute. Qu'est-ce que Faxon change à l'affaire ? Vous êtes cinglé, et je dois l'être aussi puisque je reste là à vous écouter. En admettant que vous réunissiez Maggio, Faxon et Slozewski, ça ne fera que trois Nazgûl... et le quatrième sera sacrément difficile à convaincre. » Il criait presque, comme si le volume de sa voix apportait du poids à ses paroles. « Mettez votre mémoire à contribution et sans doute vous souviendrez-vous que Patrick Henry Hobbins est mort en 1971. Il a eu la moitié de la tête emportée par un coup de fusil, ce qui l'a ensuite sérieusement handicapé pour chanter quoi que ce soit. Comment comptez-vous régler ce léger problème ? »

Le calme d'Edan Morse sidérait Sandy. « La mort n'est pas toujours un obstacle aussi insurmontable que vous semblez l'imaginer. » Il se leva et fit rapidement le tour de son bureau pour aller ouvrir la porte. Il se tourna et, d'un geste de sa main mutilée, l'invita à le suivre. Sandy remarqua que le mouchoir était entièrement imbibé de sang. Hébété, il se dirigea vers le seuil.

Assise sur un canapé du séjour, Ananda s'entretenait avec un jeune homme mince et de petite taille, vêtu d'un ensemble en denim et tournant le dos à Sandy. « Pat ? » fit Edan Morse.

Et Patrick Henry Hobbins se leva pour les regarder et demander : « Ouais ? »

TREIZE

*And I come back to find the stars misplaced
And the smell of a world that has burned*

Et je suis revenu pour replacer les étoiles qui s'étaient éparpillées
Et retrouver l'odeur d'un monde qui à brûlé.

Un bruit, des pas à peine audibles, et Sandy se réveilla le cœur battant. Recouvert d'un drap très fin, il était nu et glacé sur un lit démesuré. Dans une chambre qu'il n'avait encore jamais vue. Il scruta la pénombre et discerna une cheminée et des parois lambrissées, puis il sentit l'odeur iodée de la mer et fut pris de vertiges. Il finit par se lever en chancelant et aller écarter les lourdes tentures. Une pâle clarté glaciale se déversa dans la pièce. Au-delà de deux portes en verre coulissantes s'ouvrait une terrasse surplombant une plage grise et froide. Des volutes de brouillard se lovaient autour de la rambarde et se répandaient avec lourdeur sur l'océan.

Puis il recouvra en partie la mémoire. Il était dans la chambre d'amis de la villa d'Edan Morse. Oui. Mais comment était-il arrivé là ?

Il restait figé sur place, sourcils froncés et louchant un peu, quand la porte s'ouvrit derrière lui et Ananda entra.

« Bonjour, lui dit-elle gaiement. Il m'a semblé que tu t'étais levé. On a du café et du jus d'orange, et je fais les meilleures gaufres de tout le pays. C'est ma spécialité, depuis ma plus tendre enfance. En goûter une, ça te tente ? »

En tee-shirt blanc et bas de bikini bleu, elle devait revenir de la plage. Elle avait remonté ses cheveux sur sa tête, en les ceignant d'une serviette éponge marron, et le tee-shirt trempé collant à son buste mettait en relief ses seins magnifiques.

Sandy restait là à contempler ses mamelons lorsqu'il prit conscience qu'ils n'étaient pas les seuls à s'être raidis et dilatés. Soudain gêné par sa nudité, il se détourna en essayant de ne pas perdre la face. « Euh..., fit-il avec esprit. Bonjour. »

Elle sourit et alla jusqu'à lui, laissant sur le parquet les empreintes humides de ses petits pieds nus. « Eh, pourquoi cette brusque timidité ? » demanda-t-elle en refermant ses doigts sur son menton pour faire pivoter lentement son visage vers le sien. « J'ai déjà vu tout ça la nuit dernière, non ? » La bouche entrouverte, elle lui refit le petit numéro du bout de la langue passé sur la lèvre inférieure. « Et je dois avouer que j'ai plutôt aimé, moi aussi. »

Son érection palpitait, et il regarda brièvement le lit avant de reporter les yeux sur elle. « Tu veux dire que tu... que nous...

— Tu ne t'en souviens pas ? fit-elle en grimaçant. Ça me peine énormément. Je me croyais inoubliable. » Elle l'embrassa, avec douceur. « Enfin, rien ne nous empêche de remettre ça autant de fois qu'il le faudra jusqu'à ce que je te fasse une impression plus durable. 'Nanda y en a être une petite fille pleine de bonne volonté, pat'on.

— Seigneur ! » bredouilla Sandy. Il franchit la porte, alla s'asseoir au bord du lit et enfouit sa tête entre ses mains. « Je ne me souviens de rien ! Enfin, presque rien. » Il leva le regard sur Ananda qui se dressait là, un peu déhanchée, les yeux pétillant de malice. « Que s'est-il passé, hier soir ? Je veux dire, en plus de ce que nous avons fait toi et moi ? Nous. Enfin, tu sais.

— Ce que je sais, c'est que tu as besoin de boire un café et de manger une gaufre. Qu'est-ce que tu dirais d'aller prendre une douche pendant que je les prépare ? Il y a des robes de chambre dans la penderie. Tout un assortiment. Tu devrais en trouver une qui te convient. »

Elle pivota sur ses talons et s'éloigna en trotinant. Il suivit du regard les courbes parfaites de ses fesses, ce qui le fit gémir.

La douche eut sur lui un effet apaisant. Il la prit très chaude puis recommença en basculant vers l'eau glacée afin d'emporter les toiles d'araignée qui encombraient toujours son esprit. Il sortit de la cabine en frissonnant, la barbe pointillée de gouttes et se sentant un peu plus humain. Il trouva dans la penderie un épais peignoir vert agrémenté de symboles blancs de la paix, qu'il enfila. Le vêtement était douillet et il s'assit sur le lit pour se sécher les cheveux en essayant de se remémorer ce qui s'était passé.

Il n'avait conservé que des souvenirs de cauchemars. Ils saturaient ses pensées, refusant de se laisser emporter par le lever du jour, et Sandy savait qu'ils le hanteraient encore longtemps.

Il y avait Sharon qui le considérait avec sévérité, son regard de glace dissimulé par ses lunettes teintées. Pendant qu'il s'intéressait à elle, du givre se déposait sur les verres puis se répandait sur ses joues, jusqu'au moment où tout son visage se transmuait en glace... avant de se craqueler et de voler en éclats.

Il y avait des feuilles de papier qui voletaient, valsaient et s'élevaient de plus en plus loin, emportées par le vent. Il y en avait une, en partie seulement couverte d'écriture, qui se vrillait en grimpaant dans un ciel purpurin brassé par la tempête. Il la regardait s'éloigner en éprouvant une étrange sensation douce-amère.

Il y avait Jared qui se moquait de lui, des propos ponctués par un rire mauvais si sonore que son gros ventre en était ébranlé.

Il était avec Slum et s'entretenait avec lui. Si ce n'est que le Slum

en question était différent de celui qu'il avait connu. Tout de blanc vêtu, émacié et dégingandé, il n'était ni barbu ni chevelu. Il avait un sourire vacillant et des yeux bleu très pâle, larmoyants et voilés par la peur. Il se mit soudain à hurler, pour ne plus s'interrompre pendant que ses mains devenues squelettiques griffaient le néant.

Il assistait à un défilé aux chandelles auquel il avait autrefois participé. Le temps était pluvieux et il marchait au sein de ténèbres infinies dans des rues souffletées par le vent, tenant une petite bougie dont il tentait de protéger la flamme minuscule en l'abritant avec ses doigts. Ils étaient nombreux à manifester à ses côtés, tant devant que derrière lui, et tous atteignaient un vaste champ au pied d'un immeuble blanc vertigineux érigé à la cime d'une colline. Ils étaient des milliers, et chacun d'eux s'était muni d'une bougie. Il voyait des flammes de toutes parts, une multitude d'étoiles dans une mer de nuit, flammèches qui papillotaient dans le nid fragile de leurs doigts. Loin dans les hauteurs, la voûte céleste miroitait comme s'il y avait tout là-haut un million d'autres lumignons. Puis, brusquement, ces lueurs se métamorphosèrent. Il ne s'agissait plus de flammes mais d'yeux. Un million d'yeux jaunes bridés qui les observaient. Et les ténèbres bâillèrent pour laisser d'informes silhouettes grises aux tenues bleues et kaki s'en déverser et les charger, et tous durent alors lâcher leurs chandelles qui s'éteignirent en tombant.

Mais il avait déjà fait le plus long de ces rêves, celui dont il gardait le souvenir le plus net, la reconstitution de cette épouvantable nuit, là-bas à Chicago. Cette fois, cependant, ce songe se prolongea, plein de réalisme et de détails. Dans une immense salle obscure, des gens dansaient sans interruption. Les Nazgûl jouaient « Armageddon/Resurrection Rag » mais ils étaient hideux. Des cendres se détachaient du corps grisâtre et horriblement calciné de John Gopher à chaque coup de baguette. Le rictus de Maggio s'était fait satanique, et une multitude d'asticots grouillaient à l'intérieur de son torse. Le visage de Faxon était serein et agréable d'un côté, ensanglanté par une centaine d'horribles balafres de l'autre. Et un Hobbins deux fois plus grand que nature mais privé de substance se dressait sur le devant de la scène. Sandy pouvait voir au travers une grande croix de saint André sur laquelle une femme nue avait été clouée. Il s'agissait d'une femme-enfant menue aux yeux écarquillés qui hurlait son angoisse, alors que du sang coulait de ses tétons et de son vagin pour ruisseler le long de ses jambes. Il trouvait sa voix étrangement familière, mais il était le seul à lui prêter attention. Froggy était là, lui aussi, et il dansait avec une blonde en essayant de la peloter. Maggie et Lark valsaient ensemble, tourbillonnant follement. Bambi faisait tapisserie, cernée d'enfants, attendant un cavalier. Des hommes et des cadavres en feu ainsi que des femmes écorchées vives se déplaçaient au cœur de la

cohue. Sandy leur adressait des mises en garde, les informait du danger imminent, mais nul ne l'écoutait.

Ananda le tira de ces macabres réminiscences en revenant avec un plateau sur lequel se trouvaient un pot contenant du café noir fumant, deux tasses, du jus d'orange et des gaufres. L'odeur était sublime et Sandy prit conscience d'avoir l'estomac dans les talons.

« Tu veux qu'on sorte ? lui demanda-t-elle. Le soleil dissipe le brouillard et la journée sera magnifique. »

Sandy hocha distraitement la tête, se leva et lui ouvrit les portes de verre coulissantes. Il y avait une table métallique blanche et trois chaises, à l'extérieur. Ananda posa le plateau et il s'assit. Elle lui servit une tasse de café dont il but une bonne gorgée avant quelle lui offre une gaufre.

Une gaufre qu'il trouva effectivement excellente. Il la nappa de beurre et de sirop d'érable – du sirop d'érable authentique, celui qui coûte l'équivalent du PIB d'un pays tel que l'Equateur – et il se sentit ragaillardir après seulement quelques bouchées. Il leva les yeux sur Ananda. « Est-ce que j'ai beaucoup bu, hier soir ? Je n'ai pas la gueule de bois, mais j'ai fait des rêves bizarres.

— Il ne s'agit pas de rêves mais de visions, répondit-elle avec sérieux.

— Des visions ? répéta-t-il en grimaçant.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Je me rappelle parfaitement mon entretien avec ton employeur. Il a pris cette putain de dague et s'est ouvert la paume presque jusqu'à l'os, en foutant du sang partout sur son bureau. Un excellent moyen de rendre la rencontre inoubliable, crois-moi. Sans oublier que ça ne lui a fait ni chaud ni froid.

— Edan maîtrise des disciplines qui jugulent la souffrance, déclara Ananda. Il m'en a enseigné certaines, mais je ne suis pas une experte comme lui. Je peux faire abstraction d'une rage de dents ou d'une contusion, mais il est pour sa part capable d'endurer n'importe quoi. »

Sandy ne mettait pas sa parole en doute. Il savait qu'il y avait dans une main plus de nerfs que dans toutes les autres régions du corps, les parties génitales exceptées. Compte tenu de la profondeur de l'entaille, un homme normal aurait souffert le martyre. « Mais pourquoi ? Ça rime à quoi, tout ça ?

— Pour le sang, qui est indispensable à ses visions. Mais ce n'est pas tout. Il a besoin de ton soutien, Sandy, et il désire te le faire comprendre. Il a voulu te démontrer qu'il n'est ni un imposteur ni un affabulateur, tu saisis ?

— Pas vraiment. Ça m'a seulement prouvé qu'il est maso et malade de la tête. » Il faisait glisser une autre bouchée de gaufre avec du café lorsqu'il discerna une silhouette dans le lointain. Un jeune homme qui

longeait la plage avec sur les talons un gros chien qui jappait en bondissant. Ce joggeur avait remonté son jean jusqu'aux genoux pour patauger dans le ressac. Ses cheveux longs étaient blancs, sous le soleil, et tout revint brusquement à l'esprit de Sandy qui faillit lâcher sa tasse.

« Ce même ! Hobbins ! »

Ananda sourit.

« Tu t'es emporté contre Edan. J'ai entendu tes cris à travers la cloison. Quand la porte s'est ouverte, j'ai cru que tu allais frapper quelqu'un. Puis tu as vu Pat et tu as flippé sérieux. J'ai même craint que tes yeux sautent de leurs orbites. »

Le vent soufflait de la mer, et sa fraîcheur fit frissonner Sandy. « Vraiment ? Eh bien, j'ai cru que j'allais y rester ! J'ai failli faire dans mon pantalon. Je n'avais encore jamais vu un fantôme. J'ai visionné une douzaine de fois les images de la mort de Hobbins, je l'ai vu affalé dans les bras de Faxon, couvert de sang et privé de la moitié de son crâne, la main toujours crispée sur son micro. J'ai assisté à son enterrement, et voilà que Morse ouvre la porte et qu'il réapparaît, grandeur nature, semblant ne pas avoir vieilli d'un poil depuis sa mort ! » Sandy se prit la tête entre les mains et soupira. « Que ça m'ait secoué n'a rien d'étonnant. Ton patron ne devrait pas jouer des tours pareils. Ce même pourrait être un clone de Pat Hobbins. Si vous le montrez à Faxon comme vous l'avez fait avec moi, il n'y résistera pas.

»

Sandy était toujours mal à l'aise, lorsqu'il se remémorait cet instant, mais le pire était passé. Il avait suffi que ce pseudo-Hobbins ouvre la bouche et prononce quelques mots pour que l'imposture devienne évidente. Il lui ressemblait énormément, mais c'était tout. Si sa voix avait des intonations et un timbre approchants – l'accent de Philadelphie – sa personnalité était diamétralement opposée. L'authentique Patrick Henry Hobbins avait possédé la plupart des caractéristiques accompagnant fréquemment le génie, la célébrité et un immense succès obtenu tôt dans l'existence. Quand Sandy l'avait interviewé pour la première fois, il l'avait jugé imbu de lui-même, arrogant, violent, dogmatique et d'un humour souvent corrosif. Il avait un ego démesuré, contrairement à ce même qui était doux et respectueux, timide et d'une politesse quasi malade. Il avait déclaré à quatre reprises qu'il espérait se montrer à la hauteur, et Edan Morse et Ananda avaient alors dû le rassurer.

Larry Richmond. Tel était son nom véritable. Il l'avait précisé lorsque Sandy lui avait posé la question. Né à Bethlehem, Pennsylvanie, il y avait vécu jusqu'à la mort de son père qui était métallurgiste. Il avait dix ans quand sa mère était venue s'installer à Philadelphie, ce qui expliquait son accent. Comme Hobbins, il était

petit et albinos, une particularité qui lui avait valu de nombreux quolibets et coups de poing. Contrairement à Hobbins, être un souffredouleur ne l'avait pas endurci mais rendu craintif. Patrick Henry Hobbins était son idole. N'avait-il pas déclaré : « Il n'y a pas beaucoup d'albinos qu'on peut assimiler à des héros, vous savez ? Le Hobbit était le plus grand d'entre nous. »

Richmond avait donc décidé d'apprendre à jouer de la guitare, et à chanter. Il avait naturellement formé un groupe sitôt qu'il en avait eu la possibilité, et – toujours aussi logiquement – ils avaient repris des morceaux des Nazgûl. Larry Richmond était assez doué pour pouvoir faire une honorable carrière d'imitateur de Hobbins.

Puis Edan Morse l'avait remarqué.

La suite était attribuable à ce dernier. Les traits, le teint et la taille de Richmond faisaient penser à Hobbins, et il avait accentué ces caractéristiques en choisissant avec soin ses tenues et un peu de maquillage. Quelques interventions de chirurgie plastique financées par Morse avaient ensuite complété l'œuvre de Dame Nature et rendu la ressemblance quasi surnaturelle. Trois opérations seulement, avait fièrement déclaré Larry. Il était resté cloîtré dans la villa de Morse depuis le début de ces transformations, afin de s'imprégner de son rôle. Il passait six heures par jour immergé dans l'univers des Nazgûl, écoutant continuellement leurs albums, regardant des films et des cassettes de leurs concerts, étudiant tous les mouvements et intonations de Hobbins. Il prenait des cours de chant pour que sa voix se rapproche de celle de son modèle et des cours de danse et de gymnastique pour calquer ses mouvements sur les siens. Il lisait tout ce qui avait été écrit sur lui, y compris dans les anciens numéros du *Hog*, de *Rolling Stone* et de *Crawdaddy*. Il adorait les articles de Sandy.

C'était un brave gosse, bordel ! Et, obsédé par son idée fixe, Edan Morse faisait le nécessaire pour effacer sa personnalité. Ici, Larry Richmond avait cessé d'exister. Tous l'appelaient Hobbins, Pat ou Hobbit, et Larry lui-même reconnaissait – un peu à contrecœur et avec un petit rire nerveux ainsi qu'un regard oblique adressé à son hôte – qu'il réagissait désormais plus vite en entendant prononcer ces noms que celui reçu à sa naissance.

Sandy laissait le café refroidir pour s'intéresser au jeune homme qui venait vers eux sur la plage. Son pas passait de la marche à la course, comme il jouait avec le golden retriever surexcité.

L'animal jappait et aboyait, tournait autour de lui en sautant, l'éclaboussant d'eau et de sable, et Larry souriait et lui donnait des ordres... dont le gros chien ne faisait aucun cas. Les longs cheveux blancs et soyeux de son maître dansaient sous les effets du vent et de sa course, et Sandy eut une fois de plus l'impression d'être confronté à un fantôme. Un revenant livide aux yeux rosâtres.

« Je continue d'estimer que ça craint, déclara-t-il à Ananda assise de l'autre côté de la table. Hobbins est mort et ce gosse devrait mener la vie qui est la sienne. Morse a mis en scène une parodie grotesque, une farce macabre.

— Tu l'as déjà dit hier soir, mais je croyais que nous t'avions convaincu du contraire. »

Sandy grimaça. « Tu ne m'as toujours pas expliqué ce qui s'est passé la nuit dernière. Je me rappelle que j'ai vu Larry...

— Pat.

— Larry, insista Sandy. Je l'ai interrogé et quand j'ai su ce que je voulais savoir j'ai dit à Morse ce que j'en pensais. Autrement dit, pas grand-chose. Puis... » Il se massa la nuque. « Puis tout s'embrouille.

— Tu te souviens avoir bu ?

— Euh, oui et non... Voir Richmond m'avait sérieusement secoué et Morse m'a servi un verre. Un scotch on the rocks que j'ai siroté en m'entretenant avec Larry... Et après ?

— Après, tu en as bu un deuxième. Et un troisième. Tu bavardais en ingurgitant un verre après l'autre, ce qui a singulièrement amélioré ton humeur. » Elle sourit. « Et ta forme. Edan nous a laissés, pour panser sa main. Pat est allé se coucher. Et je t'ai guidé jusqu'à ta chambre et bordé. Tu en tenais une bonne, et mon hasch t'avait également sonné. Tu étais défoncé et en rut. Si tu n'as pas pris ton pied avec moi, je te conseille de te reconvertir dans le théâtre. »

Sandy ne se souvenait de rien, ce qui était déconcertant. Se retrouver complètement dans le cirage ne lui ressemblait guère même si, à présent qu'il y réfléchissait, il devait reconnaître qu'il avait levé le coude bien plus que de coutume au cours de ce voyage. Cependant, avoir oublié ses ébats avec Ananda le sidérait pour la simple raison qu'elle était inoubliable.

« J'ai l'impression d'être le roi des cons, déclara-t-il. Et des goujats. »

En dépit du fait que ses rapports avec Sharon reposaient sur une liberté sexuelle totale, il ressentait un vague sentiment de culpabilité, comme s'il avait trahi sa confiance. Ce qui expliquait peut-être l'expression de reproche qu'elle avait eue dans son rêve, son malaise revenu le hanter. Il avait par ailleurs l'impression d'avoir passé un marché de dupe. S'il était pénible de fauter et de s'en sentir coupable, c'était bien pire encore lorsqu'on ne se souvenait pas du plaisir éprouvé.

Ananda fit preuve d'une compréhension admirable. « Tu es adorable, quand tu as bu, déclara-t-elle avec insouciance. Ne t'inquiète pas pour ça. »

Elle se tourna vers la plage pour agiter la main à l'attention de Richmond, qui la vit et gesticula à son tour avant d'obliquer vers eux à

petites foulées, avec le chien sur les talons. Il atteignit la terrasse le souffle court et s'affala sur la troisième chaise.

« Salut ! Bon sang, j'ai une faim de loup. Je peux vous piquer vos restes ? »

Sandy avait mangé une gaufre et demie, et il poussa la moitié restante, froide et ramollie par le sirop d'érable, vers le même qui l'engloutit avec appétit. Le chien continuait de suivre une orbite canine autour d'eux. « Hé, mon garçon, on se calme ! lui ordonna finalement son maître. Assis, Bal, assis ! »

L'animal s'arrêta une seconde, le temps de s'ébrouer et d'asperger Sandy d'eau et de sable. Puis il s'assit et Richmond lui donna un bout de gaufre, qu'il avala tout rond avant de regarder autour de lui et de considérer le visiteur avec suspicion. Il le renifla, parut le juger indigne de confiance et aboya. Comme la plupart des chiens, il avait une haleine épouvantable. Il aboya encore.

« Il vous a adopté, déclara Richmond.

— Super ! Et que fait-il, quand il n'aime pas quelqu'un ? Il lui saute à la gorge ?

— Il gronde », expliqua Richmond avant d'ébouriffer les poils sur la tête du retriever. « Couché, mon garçon. Couché, Bal, couché. » Le chien adressa à Sandy un dernier aboiement, agita frénétiquement la queue, puis s'allongea sur la terrasse. « Gentil Bal, le félicita Richmond.

— Baal ?

— Balrog, précisa Richmond avec un sourire timide. Je suis vraiment branché Tolkien, voyez, à cause de Hobbins. Bal et moi, ça va faire six ans qu'on est ensemble. Quand je l'ai eu, c'était encore un chiot. On est inséparables. » Il se pencha pour tapoter une fois de plus sa tête. « Pas vrai, mon garçon ? Pas vrai ? »

Ce que Bal confirma par un aboiement joyeux.

Sandy grimaça, avant de demander : « Vous avez l'intention de continuer cette mascarade ? Je parle de cette usurpation d'identité ? »

Le regard de Richmond traduisit une incompréhension profonde. « Bien sûr ! Enfin, pourquoi pas ? Monsieur Blair, je l'imitais déjà avant de rencontrer M. Morse. Il a seulement pris des dispositions pour que je m'améliore. Je serais vraiment le dernier des imbéciles si je laissais passer une occasion pareille. Je fais de mon mieux, voyez, mais je sais que je n'arrive pas à la cheville de Pat Hobbins et que je ne serai jamais à son niveau. Si je veux réussir, je dois tirer parti de mes atouts et Morse m'offre la possibilité de chanter et jouer avec les Nazgûl. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'ils représentent pour moi. Je parle de ces musiciens ! C'est super, voyez ? Je rêvais de les rencontrer un jour, et voilà qu'on me propose de faire partie du groupe ! » Il se leva. « Je dois aller prendre une douche et m'habiller. J'ai été très content de

m'entretenir avec vous, monsieur Blair. J'espère que vous direz du bien de nous, dans votre article. Merci pour la gaufre. » Il se donna une tape sur la cuisse. « Au pied, Bal, au pied ! » Le chien se redressa et le suivit à l'intérieur de la villa.

Sandy constata qu'Ananda l'étudiait.

« Tu vas le faire ? Écrire un bon papier sur eux ?

— Je risque de ne rien écrire du tout. Primo, je ne crois toujours pas que le groupe va renaître de ses cendres. Deuzio, je doute de couvrir l'événement. Je n'en ai pas tellement envie, à vrai dire. » Il se pencha, les coudes posés sur la table, pour la considérer avec attention. « Ananda, ton patron est aussi allumé que son garde du corps modèle géant. Je me demande ce tu fiches avec eux. »

Elle sourit. « Qu'est-ce qu'une gentille fille comme moi fabrique dans un endroit pareil, c'est ça ? Je joue mon rôle, Sandy, tout simplement. Et c'est également ce que tu devrais faire. Quant à Edan, es-tu toujours aussi sceptique ?

— J'admets qu'il m'a bien eu, la nuit dernière. Tout semblait tellement réel ! Il sait se montrer persuasif, c'est incontestable. Mais en plein jour, ces trucs me paraissent ridicules. Ton boss est à la masse. Tout indique qu'il s'automutile régulièrement, et il a troqué son désir de massacre révolutionnaire contre un délire de camé mettant en scène un Armageddon rock'n'rollesque. Sois raisonnable, Ananda !

— Je ne sais pas que te dire, j'ignore même ce que je *peux* te dire. Si tu n'es pas un élément de la solution, tu es un élément du problème. Si tu n'es pas avec nous, tu es contre nous, et il y a des choses qu'il faut taire à l'ennemi. » Elle se pencha vers lui en humectant ses lèvres. « Mais je te trouve plutôt sympa, Sandy. J'espère que tu en es conscient. Vraiment. Il est rare que je me rapproche autant de quelqu'un, surtout aussi rapidement. Donc, je vais essayer. Pour ton bien, le mien et celui du reste du monde, je voudrais t'ouvrir les yeux. » Elle inclina pensivement la tête, pour le dévisager. « Si Edan n'a aucun pouvoir, comment expliques-tu ce que tu as dû vivre à Chicago ? »

Et Sandy eut soudain la chair de poule. Il frissonna et s'écarta, refusant toujours d'admettre de telles absurdités. « À Chicago ? De quoi veux-tu parler ?

— Tu es allé voir Maggio et tu t'es entretenu avec lui. Sitôt de retour chez lui, Rick a téléphoné à Edan pour lui résumer votre entrevue. Edan a estimé que tu pourrais soit nous être utile, soit représenter un danger, et il a décidé de t'influencer, de te tester. Il a comme toujours sacrifié un peu de son sang pour débiter la cérémonie. Puis il t'a atteint, à des milliers de kilomètres de distance. Il t'a fait une démonstration de ses pouvoirs. Tu ne peux le nier, pas

vrai ? Ce que tu as vu cette nuit-là est inexplicable. » Sandy restait assis bien droit sur son siège. Son cœur martelait sa poitrine. Le silence et la tension étaient palpables. Il ouvrit la bouche pour répondre, hésita, renonça et détourna la tête. Il ne pouvait soutenir un regard aussi sérieux et pénétrant. Il prit sur lui-même pour la fixer droit dans les yeux. « Oui, j'ai fait un drôle de rêve. Je me trouvais au Hilton, quand j'ai brusquement été réexpédié en 1968. La convention. Les manifs, les flics qui se déchaînaient, les émeutes. Rien ne manquait. Et c'était comme si tout recommençait, de façon légèrement différente. J'étais par instants un acteur, à d'autres l'équivalent d'un fantôme. Les gens n'avaient aucun trait, ils étaient effrayants. J'ai cru faire un cauchemar, mais il est vrai que j'ai changé de chambre pendant ce rêve puisque je me suis réveillé à un autre étage.

— Tu as été en contact avec le passé, déclara Ananda en hochant la tête. Tu aurais pu avoir un avant-goût de l'avenir. C'est exactement la même chose, d'après Edan. L'un et l'autre sont malléables. Seul notre mental nous retient dans ce que nous appelons le présent, et Edan sait comment abattre cette barrière. De façon limitée. Par des visions. » Elle se pencha sur la table pour prendre sa main dans la sienne et la comprimer. « Crois-moi, Sandy ! Ça peut se produire ! Et ça se produira ! C'est une nécessité ! Pour Edan, il y a de l'énergie dans le sang, dans la foi et également dans la musique. Les forces actuellement à l'ouvrage sont plus puissantes que tout ce que nous pouvons appréhender. Et la réunion du sang, de la foi et de la musique provoquera l'effondrement de toutes les barrières et le passé deviendra l'avenir, l'avenir deviendra le passé, et nous mettrons cet instant à profit pour modifier ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Cette possibilité nous est offerte, vois-tu ? Et c'est pour la bonne cause, Sandy. C'est le seul moyen de mettre fin au racisme, au sexisme et à l'oppression. Nous allons nous débarrasser de la guerre, du crime, de la violence et de l'injustice... remodeler ce foutu monde ! Mais il faut pour cela que chacun de nous tienne le rôle qui lui est dévolu, et avoir la foi ! »

Pendant un bref instant paraissant éternel, le vent fit frissonner Sandy qui perçut la chaleur et la force de la main d'Ananda refermée sur la sienne. La conviction qui transparaissait dans ses propos lui remémorait le sang qui avait coulé de la paume d'Edan Morse, l'éclat de ses yeux et les spectres sans visage qui se déplaçaient dans les rues de Chicago, et il fut convaincu. Cela dura une fraction de seconde interminable, mais un souffle de vent finit par l'emporter.

Il dégagea sa main. « Non », répondit-il.

Ananda le dévisagea, à la fois déconcertée et sur la défensive. « Tu en as fait toi-même l'expérience. Tu viens de l'admettre.

— J'admets avoir eu un rêve étrange. J'ignore comment tu l'as

appris, ce qui t'a permis de me mener en bateau un bon moment, mais j'ai fini par tout comprendre. Je t'en ai parlé la nuit dernière, pas vrai ? Quand nous étions au lit.

— Non.

— Si. C'est la seule explication logique. Je reconnais que je ne me souviens pas d'avoir abordé ce sujet mais, vu que je ne me rappelle pas non plus avoir couché avec toi, comment veux-tu que je sache ce que je t'ai raconté sur l'oreiller ? Il m'arrive d'être trop bavard. C'est bien joué, mais c'est raté. »

Ananda soupira. « Comme tu voudras. Tu as tort, mais je renonce à te convaincre. Cependant, tu finiras par ouvrir les yeux et revenir vers nous. Je te demande seulement de ne pas oublier ce que tu as vu et de réfléchir à tout ce que nous t'avons dit, Edan et moi.

— J'ai un conseil à te donner, Ananda. Éloigne-toi de ce type, va le plus loin possible, et le plus vite sera le mieux. Cette histoire, c'est de la folie. Morse est dangereux. Il le nie, mais il est responsable du meurtre de Jamie Lynch. Je le crois également impliqué dans l'incendie du Trou du Gopher, et nul ne peut prévoir ce qu'il fera ensuite. Tu es une fille bien et je sais que tu voudrais que le monde soit meilleur, mais ce n'est pas le moyen d'y parvenir, crois-moi. »

Elle le dévisagea et eut une expression étrange, impossible à interpréter. Puis elle sourit et secoua sa longue chevelure brune, une lueur amusée dans le regard. « Il n'existe pas d'autre voie, et tu fais fausse route au sujet d'Edan. Il n'a ni tué Lynch ni incendié le Trou du Gopher, tu peux me croire.

— J'aimerais en être capable. » Il se leva. « Il faut que j'y aille. Auras-tu l'amabilité de me dire où sont mes fringues et de me reconduire à Santa Monica ? »

Ananda hocha la tête et le précéda à l'intérieur de la villa. Quand Sandy se dépouilla du lourd peignoir, elle se rapprocha de lui et le prit par le cou.

« Tu es sûr de ne pas avoir de temps à consacrer à une petite gâterie ? » Elle sourit. « Cette fois, il faudra être un peu plus attentif... au cas où il y aurait une interro surprise. »

Le corps quelle collait au sien était tentateur, mais la flamme s'était éteinte et il secoua la tête. « Impossible, il faut absolument que j'y aille. »

Elle recula en fronçant exagérément les sourcils. « On ne peut décidément compter sur aucun mec de plus de trente ans », marmonna-t-elle avant de lui donner un coup de serviette de toilette.

Mais plus tard, bien plus tard, lorsqu'il se fut habillé et qu'elle l'eut raccompagné à son motel, Ananda se pencha à la portière du van pour déposer un baiser sur son front et lui dire : « Sois prudent. On va se revoir, pas vrai ?

— Je n'en sais trop rien.

— J'en suis certaine, même si tu l'ignores encore. Tu reviendras. » Elle sourit. « Entre-temps, accroche-toi. » Elle fit ronfler le moteur, recula, le salua de la main et s'éloigna en accélérant.

Sandy regagna sa chambre. Il se sentait vidé et frigorifié. Impatient de fuir la ville, il se mit aussitôt à faire ses valises.

QUATORZE

Flashing for the warriors whose strength is not to fight

Flashing for the refugees on the unarmed road of flight

Éclair pour les guerriers dont la force est de ne pas combattre
Éclair pour les réfugiés désarmés sur la route de l'exode.

Sandy fut confronté aux premiers assauts de l'hiver sitôt arrivé dans les hauteurs de l'ouest du Colorado. Des vents glacials cinglèrent Daydream et la pénétrèrent par les joints des portières, et le saupoudrage de neige recouvrant certaines routes le contraignit à lever le pied. Il lui fallut plus de temps que prévu pour atteindre Denver, et plus longtemps encore pour localiser la demeure des Byrne, même s'il y était déjà venu dans un lointain passé.

Il s'agissait d'une propriété qui occupait la totalité d'un pâté de maisons, isolée du reste de la ville par une grille en fer forgé de trois mètres surmontée d'un alignement dissuasif de fers de lance noirs. Derrière cette barrière, des bosquets de vieux arbres dissimulaient la construction à la vue des passants, empêchant les gens du commun d'assister aux activités des maîtres des lieux. Il savait qu'il y avait au-delà de grandes pelouses, des parterres de fleurs soigneusement entretenus, et quatre dobermans maigres et hargneux qui rôdaient à la recherche de visiteurs indésirables dont ils pourraient se repaître. La demeure par elle-même était imposante, blanche et d'un goût douteux avec ses quatre grandes colonnes qui lui donnaient des airs de résidence de planteurs du Sud. Il ne manquait au tableau qu'un ou deux Noirs traînant la jambe, une absence qui devait se faire cruellement ressentir. Sandy se souvenait d'avoir vu sur la pelouse la statue d'un négro de jardin que le père de Slum, dans son infinie bonté, aimait tapoter sur la tête en l'appelant « Bamboula ».

L'intérieur de la maison des Byrne était encombré d'animaux empaillés, de mobilier ancien et d'armes. Il y flottait une odeur de pipe froide et d'opulence. La Northwestern avait été une école coûteuse, mais de tous les condisciples de Sandy seul Jefferson Davis Byrne – Slum – avait été un « vrai » riche. Maggie avait bénéficié d'une bourse d'études jusqu'au jour où elle avait tout laissé tomber, Sandy lui-même avait eu des aides, un emploi à temps partiel et un prêt étudiant, alors que Froggy Cohen, Bambi Lassiter et Lark Ellyn appartenaient aux classes moyennes supérieures des environs. Seul Jefferson Davis Byrne avait débarqué à l'université au volant d'une

Corvette Stingray, la première année.

Sandy gara Daydream dans la rue froide mais ensoleillée, en face du grand portail. Il descendit du véhicule et le contourna avant de s'immobiliser pour étudier la maison et déterrer des souvenirs enfouis au tréfonds de son esprit. Il était en deuxième année, et Slum l'avait invité à passer Noël chez lui. Sandy avait accepté. Une des pires erreurs de son existence. Le comble de l'ironie, c'était qu'il souhaitait justement rencontrer le père de son ami. Sandy rêvait déjà de devenir écrivain et le maître du clan Byrne était un auteur à succès, même si Sandy trouvait ses écrits sexistes, racistes et d'un style pitoyable. Une opinion qui ne changeait d'ailleurs rien à quoi que ce soit. Joseph William Byrne était l'auteur d'une série apparemment sans fin d'énormes romans mettant en scène des mercenaires où il vantait toutes les vertus martiales et viriles, des récits pleins de sexe, de violence, de massacres et de viols allègrement perpétrés. Chacun d'eux dépassait six cents pages et n'avait qu'un seul mot pour titre. Certains étaient restés plusieurs mois d'affilée sur la liste des bestsellers, même s'il s'agissait de ce genre d'ouvrages qu'aucun lecteur n'aurait osé avouer avoir lus. Ses plus mauvaises ventes devaient être quatre fois plus importantes que celles de *Dérobade*, le plus grand succès de Sandy. Et qu'on l'eût surnommé le Boucher dans le milieu de l'édition était pour Byrne une source d'incommensurable fierté.

Sandy ne l'avait rencontré qu'une seule fois, lors de ces vacances désormais si lointaines, mais cela lui avait amplement suffi. Il gardait des souvenirs très nets de cet homme grand, corpulent et grisonnant, aux lunettes cerclées de corne. Droit comme un i et d'une rigidité cadavérique, il fumait la pipe et disait garder en permanence un couteau glissé dans ses lourds brodequins noirs. Il affectionnait les vestes de brousse kaki aux poches fermées par des boutons pression et décorées d'étranges petits rubans multicolores. Sandy le suspectait d'avoir fait coudre des épaulettes sur ses tee-shirts. Sa voix grondait et résonnait comme des salves d'artillerie et il ne tolérait pas la moindre interruption. En plus des quatre dobermans se promenant à l'extérieur, il avait dans la maison un énorme berger allemand noir, autant de chiens dressés pour l'attaque. Il avait également cinq fils, Slum étant le troisième, qu'il aurait visiblement aimé éduquer comme ses molosses. Qu'il n'ait pas eu de fille ne l'empêchait pas d'avoir des idées bien arrêtées sur le rôle que devait tenir la gent féminine dans la société. Il avait d'ailleurs des opinions ancrées sur toute chose, même si ses sujets préférés étaient la guerre, la politique et l'écriture. Après avoir commis l'erreur d'avouer ses ambitions, Sandy avait subi pendant deux jours d'affilée un cours magistral du grand écrivain Byrne le Boucher. L'essentiel se rapportait au fait que ses livres se vendaient comme des petits pains, et qu'ils lui rapportaient des droits

d'auteur plus que conséquents. « On ne se nourrit pas que d'amour et d'eau fraîche, mon garçon ! » avait-il déclaré en traitant par le mépris les critiques défavorables dont il faisait l'objet. Il disait n'être qu'un « conteur d'histoires » qui avait mis toutes ses prétentions « artistiques » au placard. « Un monceau de conneries », avait-il conclu d'une voix forte. Et si le Boucher n'avait pas son égal pour décrire l'aspect d'un cerveau humain projeté contre un mur par une balle, des expressions telles que « merde » étaient bannies de son vocabulaire et formellement interdites dans ce que Sandy avait surnommé « Fort Byrne ».

Compte tenu de sa personnalité et des règles d'existence imposées sous son toit, il n'était pas étonnant que – lorsqu'elle s'était finalement produite – la rébellion de Jefferson Davis fasse de lui l'antithèse de tout ce que soutenait l'auteur de ses jours et la personnification de tout ce qu'il abhorrait. Ce qui était en revanche étonnant, c'était que Slum soit rentré au bercail après tant d'humiliations et de renonciations. La dernière fois que Sandy l'avait vu, son ami s'était exilé au Canada pour échapper à la conscription, en 1973 ou quelque chose d'approchant.

Les mains dans les poches, Sandy traversa la rue et s'engagea dans l'allée en surveillant les alentours – car il s'attendait à voir les dobermans le charger –, et en se demandant si le Boucher avait mis de l'eau dans son vin ou si Slum avait fini par devenir une épouvantable copie de son père. Nul chien ne lui bondit à la gorge. Peut-être faisait-il trop froid pour qu'ils s'aventurent hors de leur niche, car le vent était très vif et la plupart des arbres avaient perdu leurs feuilles. Sandy gravit les marches du perron, passa devant le négro de jardin et pressa un bouton en s'attendant presque à entendre le carillon sonner la charge. Mais il n'obtint qu'un bourdonnement enrôlé.

Il n'y avait pas de domestiques. Il n'y en avait jamais eu. Le Boucher aurait pu en engager une cohorte, mais ce qu'il qualifiait de « matériau génétique inférieur » lui inspirait une incommensurable méfiance et il ne voulait aucun ver à l'intérieur de la pomme qu'était sa forteresse. Les traits du jeune homme qui vint ouvrir la porte firent sursauter Sandy, car il s'agissait de Jefferson Davis Byrne tel qu'il avait été le jour où il l'avait vu pour la première fois, au volant de sa Corvette rouge.

Sandy en gardait un souvenir très net. Grand et maigre, dégingandé, tout en coudes et genoux, si maladroit qu'il renversait constamment quelque chose. Vivre dans l'ombre du Boucher avait fait de lui un individu taciturne et déférent, prompt à s'excuser. Timide et privé d'assurance, il avait des cheveux en brosse, une centaine de larges cravates et des monceaux de blazers. Assidu dans ses études, par peur d'obtenir des notes médiocres, il n'avait pas ménagé ses

efforts pour se faire accepter dans une confrérie que son père considérerait digne de son rang.

Mais Maggie avait mis le grappin sur lui, et une lente métamorphose avait alors débuté. Elle avait couché avec Jeff avant même de sortir avec Sandy. En fait, ils s'étaient rencontrés par son entremise et, pendant un ou deux ans, ils s'étaient partagé ses attentions sans la moindre rancœur ou jalousie. Mais si Maggie avait pris sa virginité à Jeff Byrne, elle lui avait en contrepartie insufflé un semblant de confiance en soi tout en semant dans son esprit les germes de la révolte. Une fois entamée, la transformation avait fait boule de neige et Jeff s'était métamorphosé en Slum⁽¹⁾ aussi rapidement que Lon Chaney Jr. en loup-garou.

En octobre, il assistait à la projection de son premier film étranger puis découvrait avec Maggie la cuisine chinoise (la « pâtée des bridés », comme l'appelait si élégamment son Boucher de père). En novembre, il allait écouter un orateur gauchiste et fumait son premier joint. En décembre, il signait une pétition contre la guerre et participait à sa première manif. En février, il quittait sa confrérie et, en mars, il se laissait pousser barbe et cheveux, devenant ainsi de moins en moins présentable. Il ne soumettrait son système pileux à aucune tonte aussi longtemps que Sandy le fréquenterait, et la barbe en question s'apparenta rapidement à des broussailles enchevêtrées de poils brun-roux couvrant la moitié de son torse, pendant que ses cheveux se dressaient dans toutes les directions à une trentaine de centimètres de son cuir chevelu. Des mèches tombaient devant son visage et ses favoris envahissaient ses joues au point de dissimuler une grande partie de sa face, ne laissant apparaître qu'une petite bouche au doux sourire et deux yeux bleus brillants sous ce voile pileux.

En avril, Maggie lui apprit à coudre et il confectionna son costume de Slum en assemblant toutes ses cravates – à l'exception d'une seule – pour disposer d'un poncho descendant jusqu'aux genoux aux couleurs criardes et motifs innombrables. C'était pour lui un sujet de fierté. Il disait avoir transmué ce symbole d'asservissement que sont les cravates en étendard tape-à-l'œil de la liberté. Au moment précis où Byrne le Boucher réglait cette année-là des impôts sur le revenu exorbitants, son fils adoptait une tenue improbable qu'il porterait chaque jour jusqu'à la fin de ses études, le cou ceint de la seule cravate ayant échappé au massacre : une étroite bande d'étoffe bleu électrique sur laquelle il avait peint les mots : « Souvenir de Guam ».

En mai, il acheta un pain de haschisch gros comme un parpaing et en distribua des morceaux à tous les occupants de son dortoir. Ce qui le rendit très populaire. En juin, il annonça au Boucher qu'il ne rentrerait pas à la maison pour l'été, repeignit sa Corvette en vert pomme et violet et écrivit J'ENCULE LBJ sur son capot, avant de

prendre la route en compagnie de Maggie.

Il revint en automne sur un trike rouge-blanc-bleu, avec Maggie derrière lui. Il avait des fleurs tressées dans sa barbe et un chapeau en feutre décoloré juché au sommet de son crâne, devenu Slum de façon définitive. D'une discrétion et d'une douceur toujours exemplaires, il restait dans sa chambre pour engloutir une journée après l'autre de brownies au hasch qu'il se faisait une joie de cuisiner. Il avait acheté trois chatons (le Boucher disait que les chats étaient les animaux de compagnie des tapettes) qu'il avait baptisés Pipi, Popo et Caca. Il payait deux types pour qu'ils suivent ses cours et répondent aux interrogos à sa place. Il immola par le feu toutes ses chaussures et ses pieds devinrent durs, calleux et noirs de crasse. Il souriait à longueur de temps et les sitcoms dont il était friand le faisaient éclater de rire, assis devant la télé qu'il regardait en devenant de plus en plus gras tant il engloutissait de brownies, au point que son costume de Slum eut tôt fait de le serrer au niveau de la taille.

Tel était son aspect en décembre de sa deuxième année universitaire, quand il avait invité Sandy chez lui afin qu'il rencontre son père. Et lorsqu'ils s'étaient engagés dans l'allée de la demeure familiale sur le trike de Slum, l'expression du Boucher avait compensé tout ce qu'ils subiraient sous peu, ou presque.

« Oui ? Je peux quelque chose pour vous ? »

Sandy prit conscience d'être resté planté là sans mot dire, les yeux écarquillés. Ce même en chemisette Lacoste et jean de marque devait avoir entre dix-sept et dix-huit ans, et il ressemblait tant au jeune homme que Jeff Byrne avait été avant de se métamorphoser en Slum que Sandy avait des difficultés à s'en remettre.

Mais ce n'était pas Slum, cela allait de soi. Il s'agissait d'un de ses frères, le cadet. « Je m'appelle Sandy Blair et j'ai bien connu Jeff, à l'université. Vous êtes Dave, je présume ?

— Doug, le reprit son interlocuteur. Je ne me souviens pas de vous.

— Vous étiez très jeune, lors de ma dernière visite. Vous aviez quatre ou cinq ans, peut-être ? » Il se rappelait un garçon débordant d'énergie à la voix forte et à l'arsenal d'armes en plastique impressionnant. Doug, oui, bien sûr, il s'appelait Doug ! Douglas Macarthur Byrne. Il avait un énorme pistolet à eau en forme de mitraillette Thompson qu'il utilisait pour arroser leur entrejambe et laisser ainsi supposer qu'ils avaient pissé dans leur pantalon. « Votre frère est-il là ? Je souhaite le voir.

— Jeff ?

— Je ne connais que lui. »

Une réponse qui parut déconcerter plus encore son interlocuteur. « Eh bien, je ne sais pas trop. Enfin, vous pouvez toujours entrer. »

Doug précéda Sandy dans le vestibule puis dans une grande pièce

terriblement solennelle caractérisée par d'innombrables vitrines et râteliers d'armes.

« Restez là, je vais avertir Jane. »

Sandy ignorait qui était cette Jane. Leur mère, peut-être ? Il l'avait naturellement rencontrée, une petite souris boulotte aux cheveux blonds décolorés et au regard craintif... mais, pour autant qu'il s'en souvenait, tous l'appelaient « Mme Joseph William Byrne », quand ce n'était pas simplement « Mère ».

Sandy mit l'attente à profit pour se familiariser avec les lieux, qui avaient tout d'une salle de musée ou de mémorial militaire. Au-dessus de l'âtre se dressait l'élément principal, un manteau de cheminée en ardoise entièrement recouvert de trophées du Boucher, le résumé de quarante ou cinquante ans de carrière. Statuettes de champion de tir, médailles militaires étalées sur feutre noir, plaques commémoratives de diverses loges, prix attribués lors d'expositions canines et pas moins de trois citations en tant que « Père de l'année » décernées en 1954, 1957 et 1962 par une association baptisée la Ligue patriotique. Sur la paroi, au-dessus de ces témoignages d'excellence, étaient exposés tous les diplômes du maître de céans ainsi qu'un grand portrait à l'huile le représentant en plein conflit, sans doute la Seconde Guerre mondiale. Il arborait des galons de capitaine, avec en arrière-plan les explosions des chapelets de bombes larguées par les Messerschmitt qui passaient en grondant au-dessus de sa tête.

Sandy se demanda combien de Messerschmitt avaient pu bombarder la base de Géorgie (USA) où le capitaine Joseph

William Byrne était resté en garnison jusqu'à la fin du conflit, d'après les confidences de son fils.

Il n'y avait là aucun prix littéraire, mais la bibliothèque encastrée dans la paroi opposée était bourrée à craquer de romans du grand maître, tous reliés à la main de cuir noir.

Ailleurs dans cette vaste pièce, chaque fils Byrne avait son portrait et une vitrine lui étant dédiée. L'aîné, Joseph William Byrne Jr., avait presque autant de trophées que Papa. On voyait sur la toile un quadragénaire balafré à l'expression sévère et à l'uniforme égayé par des feuilles de chêne. Sandy se souvint qu'il s'agissait d'un militaire de carrière. Dans la vitrine opposée, drapée de crêpe, les objets personnels rivalisaient avec les récompenses, lambeaux d'uniforme inclus. On voyait sur le tableau, lui aussi bordé de noir, un jeune homme coiffé d'un béret vert, les yeux mi-clos face au soleil. Robert Lee Byrne, un des premiers Américains à avoir débarqué au Viêt-Nam, et également un des premiers à en être revenu dans un cercueil.

On trouvait dans la vitrine de Doug des prix remportés dans des sports tels que le base-ball ou le basket. Le quatrième frère, George Patton Byrne, s'était plutôt fait remarquer sur les terrains de football.

Il était représenté en uniforme gris de West Point.

Quant à la vitrine consacrée à Slum, elle était pratiquement vide. Un alignement de médailles attestait qu'il avait fréquemment figuré au tableau d'honneur de son école élémentaire, près de deux petites coupes obtenues dans des tournois d'échecs et d'une pathétique babiole en plastique remportée à l'occasion d'une course en sac, lors d'un pique-nique organisé en 1957 au profit de l'association d'aide aux Vétérans. Son portrait avait de toute évidence été peint à partir d'une photo prise le jour de la remise de diplômes de fin d'études secondaires.

Sandy s'y intéressait lorsqu'il entendit des pas.

« Bonjour, fit une voix féminine. Vous devez être monsieur Blair. Je suis Jane Dennison. »

Cette jolie femme svelte et alerte aux cheveux bruns coupés court et aux ongles rongés jusqu'au sang devait avoir plus ou moins trente-cinq ans et n'était donc pas la mère de Slum. Elle gratifia Sandy d'une poignée de main énergique puis le guida vers un fauteuil avant de s'asseoir en face de lui, croiser les jambes et demander : « Que puis-je pour vous ?

— Ça, je l'ignore ! Je voudrais simplement voir Slum, Jeff. C'est ce que j'ai dit à Doug, mais c'est vous qu'il est allé chercher.

— Je vois. Pour quelle raison désirez-vous rencontrer Jeff ?

— Rien de particulier. Nous étions très proches, à l'université. Je passais dans le secteur, et j'ai souhaité prendre de ses nouvelles. C'est quoi, le problème ? Et qui êtes-vous ? L'intendante ou la petite amie de Slum ? »

Il vit ses lèvres se pincer. « Je suis sa garde-malade. Monsieur Blair, vous prétendez être un ami de Jeff mais tout indique que vous n'avez pas eu le moindre contact avec lui depuis longtemps. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a en effet pas mal d'années. En 72 ou en 73, pendant son exil au Canada. »

Slum y vivait depuis près de deux ans. L'interruption de ses études universitaires lui avait fait perdre son report d'incorporation et ses efforts pour obtenir un statut d'objecteur de conscience ne lui avaient rien rapporté, si ce n'est d'être renié par son père. « Je ne tirerai sur personne, clamait-il avec obstination. J'en étais malade, quand j'étais gosse et que mon vieux m'obligeait à abattre une biche. Un jour, il m'a même contraint à tuer un chat que j'avais ramené à la maison et j'en ai fait dans mon froc. Je ne pourrai jamais prendre un humain pour cible ! » Et il avait fui pour le Canada. Maggie lui avait organisé une grande soirée d'adieu et des centaines d'amis étaient venus le soutenir. Installé sur une estrade – sous une grande banderole où était écrit : NON, SLUM N'IRA PAS SE BATTRE ! –, il avait eu droit à une ovation.

Froggy s'était hissé sur une table pour porter un toast à « un véritable héros de cette guerre » et au « membre le plus courageux de la famille Byrne ».

Slum s'était retrouvé dans une ferme de Nouvelle-Ecosse en compagnie de trois autres conscrits américains en fuite, et quand *Hedgehog* avait chargé Sandy de se rendre au Canada pour faire un compte rendu sur le massacre des bébés phoques, il en avait profité pour lui rendre visite. L'ami qu'il avait retrouvé dans le Nord avait toujours une barbe et les cheveux en bataille, mais il avait échangé son costume de Slum contre une salopette, sa graisse s'était transformée en muscle et il avait apparemment tiré un trait sur la came. Un jour, Sandy l'avait aidé à changer les bardeaux d'une toiture et avait pu constater son habileté – Slum enfonçait un clou en trois coups de marteau d'une précision extrême alors qu'il en fallait une douzaine à Sandy, pour finir presque toujours par le tordre –, qui l'emplissait de cette fierté empreinte de simplicité que procure tout travail réalisé dans les règles de l'art. Il lui avait paru robuste, plein d'assurance, épanoui et heureux. Sandy était reparti en lui promettant de revenir le voir, un engagement qu'il n'avait évidemment pas tenu.

« Au Canada ? répéta cette Jane Dennison. Eh bien, on peut dire que de l'eau a coulé sous les ponts, depuis. Jeff est rentré au pays à la mort de sa mère, en mars 1974. Il tenait à assister aux funérailles. Naturellement, les autorités étaient là à l'attendre et il a été incarcéré pour désertion. Il a passé un peu plus de deux ans dans un pénitencier fédéral, une expérience qui l'a brisé. Il lui doit de sérieux problèmes psychologiques.

— Quel genre de problèmes ? » Sandy était soudain en colère, tant contre la garde-malade qui lui annonçait la triste nouvelle que contre Slum qui n'avait pas tenté de le joindre. Sans doute aurait-il pu faire quelque chose pour lui, organiser dans *Hedgehog* une campagne de soutien. Mais il était surtout furieux contre lui-même, parce qu'il avait manqué à sa parole et abandonné son ami.

« Dépression chronique, expliqua l'infirmière. Ponctuée de crises de violence psychotique.

— Violence ? Impossible. Slum a toujours été doux comme un agneau.

— Je peux vous assurer qu'il est dangereux, lorsqu'il s'y met. Il a fallu l'interner à deux reprises, monsieur Blair. Il a bénéficié d'une thérapie par électrochocs complète, sans que ses problèmes disparaissent pour autant. Il va de soi que, compte tenu des circonstances, vous rencontrer lui serait préjudiciable. S'il se tient tranquille la plupart du temps, un rien risque de le déstabiliser et je crains que vous voir ne déclenche une crise. Je suis certaine que ce n'est pas ce que vous désirez. »

Sandy la dévisagea. « Mais de quoi parlez-vous ? Je suis son ami. Il sera ravi de me voir.

— Il est possible qu'une partie de son être en soit heureuse, mais l'autre subira immanquablement un choc émotionnel. Vous symbolisez une période de son existence qu'il doit impérativement oublier, ces années où il a commencé à se conduire de façon irrationnelle, lorsqu'il a adopté l'identité de ce "Slum", ainsi que vous l'appellez. Lui éviter d'y penser est de loin préférable.

— Il n'a jamais été aussi heureux qu'au cours de cette période. Ce que vous dites ne tient pas debout. J'exige de voir Slum.

— Que vous utilisiez constamment ce surnom stupide démontre qu'il est impossible de vous faire confiance. Si vous étiez un véritable ami, vous le comprendriez.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez. »

Jane Dennison décroisa les jambes et se leva. « Je refuse d'écouter plus longtemps quelqu'un qui ignore tout de la médecine mettre en doute mes compétences. Je ne peux pas vous autoriser à voir Jeff. Doug va vous raccompagner, mais peut-être n'en aurez-vous pas besoin ?

— Je suis effectivement capable de retrouver mon chemin, répondit Sandy en se redressant. Mais je ne m'en irai pas. Pas avant d'avoir vu Slum, ou Jeff, ou tout autre putain de nom que vous lui donnez.

— Ce n'est pas à vous d'en décider, monsieur Blair. Et je vous garantis que ce n'est pas en vous exprimant comme un charretier que vous me ferez changer d'avis. Dois-je vous faire expulser ?

— Ouais, je le crains ! »

Sur ces mots prononcés sèchement, Sandy passa devant elle pour regagner le vestibule en regardant autour de lui. En haut, se dit-il. Les chambres étaient à l'étage, et Slum s'y trouvait certainement. Il se dirigea vers le large escalier incurvé dont il gravit les marches deux par deux. Il entendit en contrebas Jane Dennison appeler Doug d'une voix forte.

« SLUM ! » cria-t-il en suivant le couloir et en ouvrant chaque porte. L'épaisse moquette amortissait les sons et l'obligeait à s'exprimer encore plus fort. « SLUM ! Où es-tu, bordel ? SLUM ! »

Une porte s'ouvrit à l'autre extrémité du passage et un grand individu efflanqué apparut sur le seuil, en cillant. Imberbe et tondu, il portait une tenue de tennisman et faisait bien plus vieux que son âge.

« Sandy ? C'est toi ? » Un sourire hésitant fendit son long visage émacié. « Sandy ! »

Il rayonnait et Sandy fit deux pas rapides, avant de s'immobiliser en manquant de trébucher. L'apparence de son ami avait sur lui un impact presque matériel. L'austérité de ses traits, son regard larmoyant, son corps décharné et sa tenue... Une tenue de tennis.

Blanche. Totalement blanche. Le rêve, se dit Sandy, qu'une peur irrationnelle faisait trembler. Mais Slum le rejoignit et l'étreignit avec force, et Sandy lui retourna cette étreinte en sentant son angoisse se dissiper.

« Tu sembles » Sandy allait dire « en pleine forme », mais il se savait incapable de mentir à ce point. « euh... avoir changé.

— Je sais, déclara Slum en souriant avec gêne. Viens. » Il le précéda vers une vaste chambre illuminée dans laquelle il s'assit à même le sol, en position du lotus, pendant que Sandy prenait place dans un fauteuil. « Comment as-tu franchi les barrages du Boucher ?

— Je n'ai pas vu ton père. Seulement ton frère Doug et un dragon femelle nommé Jane Dennison. Elle m'a interdit de te voir, mais je suis monté quand même.

— Alors, va falloir faire fissa. Mon vieux doit se trouver à son club, s'il n'est pas allé déjeuner, et elle a déjà dû le joindre. S'il était là, il aurait lâché les chiens sur toi. » Une fois de plus ce sourire fugace, hésitant, comme s'il savait qu'il n'aurait pas dû manifester ainsi sa joie et qu'il en subirait sous peu les conséquences. « Mais il va rappliquer sitôt qu'il saura, et ça risque de barder pour ton matricule.

— Ça rime à quoi, tout ça ? Tu n'as pas le droit de recevoir qui tu veux ? Tu n'as pas ton mot à dire à ce sujet ?

— Non.

— Cette mégère affirme que tu es dingue. Dépression chronique. Violence psychotique. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que tu as disjoncté ? »

Slum baissa les yeux sur ses mains osseuses et gloussa.

« Cinglé... Je suppose que je dois l'être. » Il eut un autre petit rire, qui déplut fortement à Sandy. « J'ai été déclaré irresponsable de mes actes et placé sous la tutelle de mon père. Il y a veillé. Est-ce que ça fait de moi un déséquilibré ? Sans doute. »

Il redressa la tête et son vague sourire s'effaça. Sa bouche frémissait et, un court instant, Sandy crut qu'il allait éclater en sanglots.

« Sandy, je suis... J'ai des troubles mentaux. J'étais vraiment au plus bas, à ma sortie de prison. Dépression chronique... c'est ce qu'ils ont diagnostiqué. Ils m'ont interné, et soumis à des électrochocs. Une thérapie, qu'ils disaient. Et, Sandy, depuis... Eh bien, ça va peut-être mieux côté déprime, mais je vis dans l'angoisse, la peur qu'ils remettent ça. Et il y a toutes ces choses que je ne me rappelle pas, alors que je devrais pourtant m'en souvenir. C'est comme si j'avais perdu des bouts de mon esprit. Voilà pourquoi je crois qu'ils ont raison de dire que j'ai disjoncté. Mais c'est leur faute, Sandy. C'est la faute du Boucher. » Il referma les bras autour de son torse, pris de tremblements.

Sandy sentait croître une colère qu'il essayait de contenir. « Et

quand tu as ces crises, es-tu vraiment violent ?

— À mon retour à la maison, après mon premier séjour à l'asile, j'ai voulu m'enfuir, retourner au Canada. Le Boucher s'est interposé et je l'ai menacé avec un couteau... de cuisine, soit dit en passant. Il s'est approché de moi pour me le prendre et me gifler, en disant qu'il me savait trop lâche pour l'utiliser. Voilà une des crises dont ils parlent. Il est vrai qu'il m'arrive de m'emporter, de casser ce que j'ai sous la main. La semaine dernière, par exemple, j'ai fait voler en éclats sa coupe de Père de l'année 1964. Je suis un fou furieux, Sandy. Un malade mental destructeur et irresponsable. J'en suis même réduit à utiliser un rasoir électrique. » Il sourit néanmoins. « Mais je suis vraiment content que tu sois là, Sandy. Comment se portent les membres de notre vieille bande ? Tu les vois toujours ?

— Nous sommes restés coupés les uns des autres, mais je viens de parcourir tout le pays pour les rencontrer. C'est d'ailleurs la raison de ma présence ici.

— Comment va Maggie ? Si tu la rencontres, dis-lui que je pense souvent à elle, d'accord ? » Il baissa une fois de plus les yeux sur ses mains. « Je n'ai pas connu une seule femme, depuis la prison. Je suis devenu impuissant, tu vois ? Je ne saurais pas dire si c'est à cause des électrochocs ou de la taule. La prison, c'est vraiment moche. Je suis passé plusieurs fois à la casserole, et c'est comme si ces viols avaient brisé quelque chose en moi, un composant de ma personnalité. C'est ça, leur effet. »

Sandy en était atterré. « Je ne peux pas le croire ! Où est-ce qu'ils t'ont envoyé ? Je croyais que les insoumis étaient expédiés dans des établissements relativement décentes et tranquilles, là où les trucs de ce genre ne se produisent jamais !

— Les prisons dont tu parles ont été réservées aux mecs du Watergate. Oh, il se peut que la plupart des types dans mon genre ne soient pas placés dans des taules aussi épouvantables, mais ils n'ont pas le Boucher pour père. Je ne peux rien prouver, naturellement, mais je suis certain qu'il y est pour quelque chose. Le juge était un de ses vieux camarades de fac et il ne voulait pas que je me la coule douce, il estimait qu'en baver me ferait le plus grand bien. J'ai purgé ma peine dans les pires conditions qu'on puisse imaginer, jusqu'au jour où j'ai craqué. Quand j'en parle, quand je dis que mon vieux doit être derrière tout ça, c'est assimilé à une preuve de folie supplémentaire. Tous pensent que je suis parano, que je le tiens responsable de tous mes malheurs. Au fait, c'est lui qui a averti les flics de mon retour, quand je suis revenu assister à l'enterrement de ma mère.

— Tu en es sûr ? Même le Boucher ne...

— Il me l'a dit. J'étais un criminel et je devais en assumer les

conséquences comme un vrai homme. Autrement dit en me faisant mettre à longueur de temps, je suppose ! À la fin, je ne résistais même plus. » Il en avait des larmes aux yeux. « Sandy, pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Pourquoi ne m'as-tu jamais écrit ? C'était vraiment l'enfer, là-bas, et savoir que j'avais encore des amis m'aurait soutenu. J'espérais toujours que vous vous manifesteriez, toi, Maggie ou Froggy. J'aurais même été heureux que Lark vienne me traiter de connard. Pourquoi m'avez-vous tous laissé tomber ? »

Sa voix s'était faussée, à la fin.

« Parce qu'on ignorait ce qui t'était arrivé ! Tu nous prends pour des devins ? Il y a seulement quelques semaines, je te croyais toujours au Canada. Pourquoi ne nous as-tu pas écrit, quand tu as eu ces problèmes ? »

Slum ouvrait de grands yeux, ainsi que sa bouche qu'il referma sans avoir émis un seul son. Puis il rejeta la tête en arrière et rit.

« Oh, oh, oh, oh ! C'est trop drôle, vraiment tordant ! » Il essuya ses larmes du revers de la main. « Je t'ai écrit, Sandy, trois ou quatre fois. J'ai également écrit à Bambi, Froggy, et même à Lark. J'ai écrit à Ted, Melody, Anne... tous ceux dont le nom me venait à l'esprit. J'ai envoyé une lettre par semaine à Maggie pendant au moins six mois, avant de renoncer.

— Je ne comprends pas. Je n'ai jamais rien reçu, et je suis certain que les autres non plus. Je sais que même ce salopard de Lark serait allé te voir. »

Slum rit encore. « C'est la meilleure ! Évidemment, que vous n'avez rien reçu ! Le Boucher a fait intercepter ma correspondance. Il a dû soudoyer quelqu'un. Le directeur, des matons, un postier... Tous, peut-être. Il en a les moyens. Il ne voulait pas qu'on puisse établir un lien entre son fils et vous. Aucun d'entre vous. Vous aviez eu sur moi une mauvaise influence. Vous m'aviez détourné du droit chemin pour faire de moi un coco camé et pédé. Il te le dira dès son retour à la maison. Il savait déjà que j'étais un lâche, mais je n'ai changé de bord qu'après être allé à l'université et avoir rencontré votre bande de bons à rien. Oh, quel con j'ai été ! Complètement nul ! J'aurais dû m'en douter, mais je n'étais pas paranoïaque à ce point, pas encore. On ne l'est jamais assez, quand on compte un pareil salaud parmi ses proches. J'ai cru ce qu'il a voulu me faire croire, autrement dit que vous n'étiez pas de vrais amis, que vous vous fichiez de ce qui pouvait m'arriver. » Il serra les poings. « Je rêve de le tuer, Sandy. Pour mon psy, ça prouve que je ne tourne pas rond, mais il est indéniable que ça m'obsède. Je voudrais avoir le cran de passer à l'acte. Ce ne sont pas les armes qui manquent, ici. Fusils de chasse, carabines et pistolets. Il a même un Uzi et un vieux bazooka, au sous-sol. » Slum s'empara d'un pistolet-mitrailleur imaginaire pour cribler la chambre de balles invisibles.

« Ra-ta-ta-ta... Faire exploser sa putain de gueule, comme dans ses bouquins. Pisser sur son cercueil et ensuite prendre Mlle Dennison par-derrière. Si je réussissais à bander, évidemment. Je la lui enfonce dans le cul, bien profond... C'est tout ce quelle mérite. » Il gloussa. « Je te l'avais bien dit, Sandy, ils ont raison. »

Sandy se remémora un grand nouveau dégingandé qui bousculait tout sur son passage et se confondait constamment en excuses, puis un étudiant de deuxième année chevelu et corpulent qui portait une tenue bariolée et restait assis en veillant à ne pas bouger pour ne pas déranger le chaton qui sommeillait sur son giron tout en écoutant avec un doux sourire Donovan chanter « Atlantis », et finalement un exilé barbu et musclé qui plantait des clous avec force, rapidité et précision. Il en avait la nausée.

Une porte claqua, au rez-de-chaussée, et quelqu'un beugla : « Où est-il ? »

Une femme répondit, d'une voix aiguë mais pas assez puissante pour qu'il soit possible de saisir le sens de ses paroles, et il y eut des pas rapides dans l'escalier.

« Tu es dans de sales draps, annonça Slum. Il va te menacer de lâcher les chiens avant de déclarer qu'il préfère tout compte fait te descendre. Tu verras. Il est aussi prévisible que les intrigues de ses bouquins. »

Une seconde plus tard le père de Slum se matérialisait sur le seuil de la chambre, mais Sandy avait eu le temps de se lever, croiser les bras et alimenter sa fureur. Joseph William Byrne avait vieilli. Sa face parcheminée s'était creusée de profondes rides et ses cheveux étaient passés de gris à blanc. Il avait troqué ses lunettes d'écaille contre des lunettes miroir d'aviateur et sa veste de brousse n'était plus en toile mais en cuir, même s'il devait toujours glisser au-dessous des épaulettes. « Monsieur Blair ! Vous avez pénétré chez moi sans mon consentement. Sortez immédiatement !

— Je suis venu rendre visite à mon vieil ami. Slum, souhaitez-tu que je m'en aille ?

— Bien sûr que non ! répondit Slum en souriant.

— C'est parce qu'il a fréquenté des individus dans votre genre que Jefferson doit suivre une thérapie. Il n'est pas à même de déterminer ce qui est bon ou nocif pour sa personne. Votre visite a pu faire régresser le traitement de plusieurs mois, voire des années. C'est vous qui êtes responsable de son état, Blair. Vous, le juif qui partageait votre chambre et cette traînée irlandaise pouilleuse dont mon fils s'était amouraché. Eh bien, Jefferson ne fréquente plus la racaille dans votre genre. J'y ai veillé.

— J'ai pu le constater, mais je sais aussi qu'intercepter du courrier est un crime fédéral.

— Allez-vous sortir d'ici sans faire d'histoires ?

— Certainement pas ! »

Le Boucher sourit. « Parfait. Les chiens ne manquent pas, ici. Je n'aurai qu'à siffler pour qu'ils me débarrassent de vous. Notez que je pourrais vous abattre moi-même. »

Slum rit. « Qu'est-ce que j'avais dit ?

— Ai-je le choix ? demanda Sandy. Vous a-t-on déjà précisé que vous êtes à chier ? »

Byrne vira au cramoisi et une veine se mit à palpiter sur son front, comme un gros ver bleuâtre frénétique. « Si vous espérez me choquer, économisez votre salive. J'ai fait mon service militaire, moi...

— Ça ne se voit pas.

— ... et j'ai entendu prononcer dans les baraquements tous les termes orduriers que vous pouvez connaître, et bien d'autres par-dessus le marché. Alors, épargnez-moi vos grossièretés.

— Vous voulez que je change de vocabulaire ? Je peux vous définir autrement. Sadique, pour commencer. Macho rétentif anal. Salopard. Psychotique. Écrivillon. Facho. Additionnez tout ça et vous obtiendrez un condensé de ce que vous êtes. »

La veine semblait sur le point d'éclater, au-dessus des sourcils de Byrne. « Je ne me laisserai pas traiter de fasciste par un petit peacenick de pacotille, et dans mon domicile qui plus est ! rugit-il. J'ai défendu ce pays contre les nazis, moi !

— C'est vrai, vous avez à vous seul assuré le salut de toutes les plantations de cacahuètes de Géorgie, à ce qu'on raconte.

— Savez-vous que nous avons le même éditeur, vous et moi ? Êtes-vous conscient que je peux mettre un terme définitif à votre carrière d'un coup de téléphone ?

— Ne vous donnez pas cette peine, je compte prendre les devants. »

Le Boucher se détourna. Jane Dennison et Doug étaient venus se positionner derrière lui, pour être aux premières loges. « Douglas, va chercher mon fusil.

— Oui, père, répondit Doug avant de disparaître.

— Tu ferais mieux de t'en aller, Sandy, intervint Slum. Il n'hésitera pas à tirer. Tu es chez lui.

— Je partirai si tu m'accompagnes. »

Slum secoua la tête.

« C'est impossible, et ce serait quoi qu'il en soit inutile. Il n'aurait qu'à passer un coup de fil pour que les flics me ramènent ici, s'ils ne me réexpédient pas dans cet asile. J'ai été déclaré irresponsable.

— Irresponsable, mon cul ! Mais c'est entendu. Reste chez ton père pendant que je te cherche un avocat, et je te promets qu'on finira par te tirer de là.

— Engagez autant d'hommes de loi que vous voulez, monsieur

Blair, lança Byrne. J'ai les moyens d'en prendre de bien meilleurs que les vôtres. Vous ne me reprendrez pas mon fils. »

Douglas revint dans la pièce avec un fusil de chasse à canons jumelés que le Boucher prit sans rien ajouter. Il l'ouvrit pour s'assurer qu'il était chargé puis le referma et le braqua sur Sandy.

« A vous de choisir, Blair. Soit vous sortez tout de suite, soit je presse la détente. »

Vues à seulement quelques dizaines de centimètres, les gueules de l'arme étaient démesurées. Sandy tremblait de peur, le Boucher d'impatience. Cependant, au plus profond de son être, un entêtement absurde, un courage irrationnel, interdisait à Sandy de céder à la menace. Il opta pour l'unique arme qu'il savait maîtriser : la parole.

« La violence est le dernier refuge de l'incompétence(2), déclara-t-il avec une insolence qu'il ne ressentait pas. Tirez sur moi et vous serez vraiment dans la merde. »

Le Boucher le visa avec soin, en fermant l'autre œil, et Sandy se sut perdu.

Mais Slum cria : « NON ! » et quelque chose passa au-dessus de l'épaule de Sandy, un livre lancé avec force. Le Boucher se baissa... trop lentement. Le projectile atteignit sa tempe et le fit tituber. Il lâcha le fusil et leva une main à sa tête en cillant, avant de sourire.

« Pas mal, Jefferson. Je réussirai peut-être à faire de toi un homme. »

Slum était debout, le regard fou, les dents dénudées. « Je te tuerai, salopard, SALOPARD ! » hurla-t-il en chargeant son père.

Mais Sandy s'interposa. « Non, ne fais pas ça !

— Lâche-moi ! Il t'aurait tiré dessus. Il l'aurait fait.

— C'est possible », répondit Sandy qui repoussait son ami en veillant à rester entre lui et son père. « Mais si tu tues ce salopard, tu deviendras comme lui. Et c'est ce qu'il désire le plus au monde, ce qu'il a toujours souhaité... te façonner à son image. Tu dois te contenir. Tu vaux bien plus que lui. Tu as eu le cran de lui dire non, tu as été bien plus courageux que tes frères. Ne renonce pas à ce qui fait ta supériorité. C'est lui qui sera le vainqueur, si tu le frappes. »

Slum s'affaissa contre le mur et sa colère l'abandonna, le laissant en pleine confusion. Il porta une main à son visage. « Je ne sais pas, je ne sais plus. »

Munie d'une trousse médicale, Jane Dennison traversa la pièce en quelques enjambées énergiques. « Voyez ce que vous avez fait ! lança-t-elle sèchement à Sandy. Je vous l'avais bien dit, que votre visite provoquerait une crise. » Elle prit Slum par la main, avec douceur. « Vous devez prendre vos médicaments, Jeff. »

Slum se dégagea et s'écarta. « Je n'en ai pas besoin. » Il tendit les bras devant lui, comme pour la repousser. « N'approchez pas ! » Sans

en faire cas, la femme sortit une seringue hypodermique de la trousse et la remplit. « Non ! » insista Slum, d'une voix plus forte. Dennison saisit son bras, le désinfecta avec un tampon imbibé d'alcool. Il serra les dents mais ne résista pas.

« Un simple sédatif, Jeff », précisa l'infirmière.

Mais Slum hurla en voyant l'aiguille approcher. Horrifié, Sandy fit un pas dans sa direction avant que le Boucher ne l'immobilise par derrière. Slum criait et pleurait encore, quand son père et son frère firent sortir Sandy de force.

Sitôt à l'extérieur de la chambre, Joseph William Byrne ricana. « Il ne m'aurait jamais touché, Blair. Votre petit sermon était inutile. Jefferson est une poule mouillée et l'a toujours été, depuis sa plus tendre enfance. Il m'arrive de penser que je ne suis pas son père, mais je lui ai donné mon nom et je l'empêcherai de le déshonorer plus qu'il ne l'a déjà fait.

— Le déshonorer ? » répéta Sandy d'une voix glaciale.

La colère menaçait de l'étouffer, mais des larmes brouillaient sa vue. Il lutta pour les retenir, refusant d'accorder au Boucher une telle satisfaction. « Quel genre d'individu êtes-vous donc ? C'est votre fils, bordel ! Vous devriez être fier de lui !

— Fier de quoi ? De sa lâcheté ? Il a dilapidé tout ce que je lui avais donné et s'est enfui le jour où sa patrie a eu besoin de lui. Sa mère en est morte de honte. Il n'a pas en lui une once de courage.

— C'est un ramassis de conneries ! Vous croyez qu'il fallait avoir du courage, pour partir au Viêt-Nam ? Bordel, il suffisait de suivre le mouvement, d'obéir, d'exécuter les ordres. Agir comme Slum l'a fait réclamait bien plus de cran, se dresser seul contre tous pour ne pas trahir ses principes. Plus de courage, plus d'intelligence et bien plus d'intégrité. Il a opté pour le choix le plus difficile, en renonçant à sa famille, ses amis et son pays pour une chose plus importante à ses yeux. Vous croyez que ça a été facile ? Surtout pour lui, pour un Byrne ? Qu'attendiez-vous de lui ?

— Qu'il se conduise en homme, qu'il fasse son devoir.

— En homme ? C'est un homme, pauvre con ! Un homme qui est resté fidèle à ses idéaux et s'est battu pour les défendre. Vous rêviez qu'il devienne un bourreau, qu'il aille raser au napalm quelques villages et vous rapporte un collier d'oreilles de bridés. Vous auriez trouvé ça super, sans comprendre qu'il serait allé là-bas parce que vous l'aviez terrifié. Il aurait pu y laisser sa peau, et ça aurait été encore plus chouette, pas vrai ? Vous auriez eu dans la salle aux trophées deux portraits bordés de crêpe pour le prix d'un seul. »

Sur le front du Boucher, la veine redevenait visible. « Robert a donné sa vie pour son pays et je ne vous permets pas de souiller sa mémoire, Blair !

— Merde ! » Sandy ne pouvait plus retenir ses larmes, ni s'empêcher de crier. « Le vrai héros des deux, c'est Slum et non votre Robert adoré ! Faut-il posséder du courage pour massacrer des gens, espèce de monstre assoiffé de sang ? Une machine peut exécuter les instructions qu'on lui fournit, et se retrouver sur la trajectoire d'une balle relève avant tout de la malchance. Pauvre imbécile sanguinaire, vous... »

Le Boucher n'avait pas posé son fusil et sa face venait de virer au cramoisi. Il leva si rapidement son arme que Sandy ne vit rien venir. La crosse percuta sa tête avec tant de violence quelle le fit pivoter et reculer en titubant. Il s'effondra sur le sol, s'assit en crachant du sang. Il s'était mordu la langue et il sentait picoter tout un côté de son visage. Le Boucher le surplombait, l'arme braquée sur lui. « Un mot de plus et tu es mort.

— C'est une réplique de votre prochain roman ? »

Doug décida d'intervenir et prit son père par l'épaule, pour le faire reculer.

« Non, père. »

Ce fut suffisant. Le Boucher regarda Sandy en bouillant de rage contenue pendant une interminable minute, avant de pivoter sur ses talons et de s'éloigner dans le couloir.

Doug aida Sandy à se mettre debout. « Je vous conseille de quitter immédiatement les lieux. Il ne faut pas espérer que mon père finira par se calmer. Sa colère va devenir incontrôlable. Il n'a pas du tout apprécié ce que vous avez dit sur Bobby.

— J'ai pu le constater », marmonna Sandy.

Il toucha le côté de son visage, déjà très sensible. Il aurait une sacrée ecchymose, et il pouvait s'estimer heureux d'avoir encore toutes ses dents.

« Je vous laisse. »

Doug le raccompagna jusqu'à la porte. Une fois sur le seuil, Sandy se tourna une dernière fois vers le cadet des Byrne, un sosie de Slum tel qu'il avait été.

« Votre frère est un type bien, vous savez ? Votre père a tort. Slum avait de l'amour et du courage à revendre. C'est ça, le plus important. Il est incontestable qu'il manquait d'assurance, se sentait mal dans sa peau et redoutait un grand nombre de choses. Mais il a toujours surmonté ses peurs, et c'est cela le véritable courage. Avoir la trouille mais avancer malgré tout. Pouvez-vous le comprendre ? Êtes-vous conscient des raisons qui l'ont poussé à se rendre au Canada ? »

Douglas Macarthur Byrne s'adossa à un des piliers pour considérer Sandy avec ses yeux limpides durcis par les certitudes de l'adolescence, à la fois familier et inconnu. Il finit par croiser les bras. « Les types comme vous me donnent envie de vomir, déclara-t-il d'une

voix privée de tout sentiment. C'est à cause d'individus dans votre genre que nous avons perdu la guerre du Viêt-Nam et que ces salopards d'iraniens nous ont mis à la porte. Je sais pourquoi Jeffy a filé au Canada. C'est parce qu'il est un dégonflé. »

La blessure ne faisait pas couler de sang, mais elle était cent fois plus douloureuse que le coup assené par le Boucher.

¹ Slum : taudis, ici : clodo. (*N.d. T.*)

² Isaac Asimov (*Fondation*).

QUINZE

Home, where my thought's escaping

Home, where my music's playing

Home, where my love lies waiting, silently for me

Vers chez moi, où s'évadent mes pensées

Chez moi, où s'envolent mes couplets

Chez moi, où sans un mot, mon amour attend mon retour.

Le temps de quitter Denver et de prendre la I-76 en direction du nord-est, tout le côté gauche de son visage était tuméfié. Si la chance voulait bien lui sourire, sa barbe dissimulerait le plus gros de l'ecchymose, mais rien ne pourrait atténuer la souffrance. Elle était toutefois supportable, et sa rage l'aidait à la surmonter. Il était suffisamment remonté pour que le mal devienne un stimulant de sa fureur. Ses pensées étaient enfiévrées, des nuages d'orage qui emplissaient sa tête de sombres rêves de vengeance et de plans irréalisables.

Il traversa les plaines désertiques de l'est du Colorado sans pratiquement rien voir, uniquement conscient des kilomètres qui défilaient, du vent froid qui gémissait à l'extérieur, des beuglements de la radio. Il roulait vite, aiguillonné par la colère. Daydream s'était changée en projectile de bronze qui filait en rase-mottes sur la voie de gauche pour doubler voitures, camions, camionnettes de location bringuebalantes, et ne se rabattait sur la droite que lorsqu'un véhicule moins rapide que le sien accaparait sa voie.

L'aiguille du compteur de vitesse se déplaçait pour atteindre cent vingt, cent trente, cent quarante. Et Sandy, qui bouillait toujours de ressentiment, appuyait sur le champignon dès qu'il repensait à Byrne le Boucher. Sa haine alimentait ses projets. Il engagerait une armée d'avocats, obtiendrait la libération de Slum. Il convaincrerait Jared de révéler les ignobles agissements du Boucher dans le *Hog*. Il écrirait des critiques où il descendrait en flèche les romans de ce taré. Il ferait quelque chose, n'importe quoi, tout. Il avait été témoin de choses inqualifiables, d'un crime monstrueux. Slum était peut-être sans défense, mais pas lui. Il réclamerait et obtiendrait justice.

La route se fondait en une ligne blanche indistincte, ce qui entretenait ses divagations. Au volant de Daydream, il était tout-puissant. Il savourait son pouvoir, le percevait, en obtenait des preuves comme il doublait tout ce qu'il voyait. Les voitures de sport

ont un petit plus qui procure cette sensation. Avec les mains sur le volant et le pied sur l'accélérateur, même le pire des losers devient redoutable. Dans un monde frustrant où la plupart des gens se sentent impuissants à changer quoi que ce soit, à faire quoi que ce soit, modifier quoi que ce soit, une voiture reste soumise aux volontés de celui qui la conduit. Un réservoir plein, une route dégagée et une bonne réserve de cassettes, voilà qui était suffisant pour offrir à Sandy un semblant d'assurance et lui permettait de se croire capable de transformer le monde.

Une tournure d'esprit qui disparut près de la frontière du Nebraska, là où la I-76 rejoignait la I-80. L'aiguille de la jauge à carburant avait fortement descendu et la station de radio de Denver qui passait des vieux morceaux s'était désintégrée en parasites. La route dessinait une longue courbe que Daydream négociait à un peu plus de cent trente, lorsqu'il vit le véhicule de patrouille droit devant. Mais il était déjà trop tard, les flics l'avaient radarisé et l'un d'eux lui désignait l'accotement.

Il se gara en faisant crisser les freins, baissa la vitre et accepta l'amende dans un silence lugubre. Le policier parut s'inquiéter pour lui, lorsqu'il lui rendit son permis. « Ça va aller, m'sieur ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. »

Sandy tata sa joue meurtrie, toujours aussi sensible. « C'est rien. Même si je devrais me chercher une poche de glace. »

Le flic hocha la tête. « Et lever le pied. »

Sandy veilla à respecter la limitation de vitesse jusqu'à la station-service suivante, où il s'arrêta. Un plein pour Daydream, et des glaçons pour son visage – la serveuse grassouillette l'avait pris en pitié – pendant qu'il commandait trois tasses de café et une demi-part de tarte aux myrtilles. Le soir tombait et Sandy s'attarda en ce lieu, sentant sa juste colère se dissiper en même temps que la lumière du jour.

Tout n'est qu'illusion, pensa-t-il. On file comme un bolide, remonté à bloc, et ils sont là à vous attendre. Ils se planquent quelque part sur le bas-côté, avec leurs feux clignotants, leurs sirènes et leurs armes, prêts à vous intercepter, et vous n'y pouvez rien changer en dépit de ce que laissent supposer les films de Burt Reynolds. Il finit par admettre qu'il ne pourrait rien faire non plus pour Slum. S'il engageait un avocat, le Boucher en prendrait un meilleur, un bataillon d'hommes de loi qui lui permettraient de remporter la partie. La justice passait au second plan, dans les tribunaux, et s'il tentait de libérer Slum par la force le Boucher le ferait immédiatement arrêter. Il aurait la possibilité d'écrire un article, mais Byrne l'attaquerait en diffamation. A quoi bon ? Leurs adversaires avaient tous les atouts en main.

Le froid le soulageait, un peu. S'il ne put terminer la tarte, la serveuse fit le plein de son thermos avec du café noir bien chaud et il acheta un flacon modèle familial de No-Doz dans la boutique qui jouxtait le restaurant. Sandy se remit au volant, avala une poignée de ces pastilles de caféine et balaya toutes les fréquences sans trouver une station de radio valable. Toutes diffusaient de la country ou des bondieuseries. Il finit par renoncer et passer au crible le contenu de son carton de cassettes. Il en fourra une des Doors dans le lecteur, mit les phares – qui se dressèrent hors du capot de la Mazda telles des mitrailleuses jaillissant de l'Aston-Martin de James Bond, et il y avait d'ailleurs des instants où il regrettait que ce ne soit pas le cas – puis il repartit.

Le Nebraska était encore plus plat et sans attraits que l'est du Colorado, et il paraissait s'étirer à l'infini. La circulation était dense, sur la I-80, mais Sandy ne lui prêtait pas attention. Il restait désormais sur la voie de droite et respectait plus ou moins la limitation de vitesse, profondément déprimé, perdu dans ses pensées, avec en lui plus de caféine que d'espoirs. Jim Morrison demandait à qui voulait l'entendre de l'allumer, mais Sandy avait vraiment l'impression que quelque chose s'était éteint en lui. Le voyage, l'enquête, tout avait un goût de cendres dans sa bouche.

Tous les Bouchers du monde pouvaient faire ce qu'ils voulaient, ils remportaient systématiquement les mises. Slum était jeté en prison, violé, torturé à coups d'électrochocs pendant que Nixon allait finir ses jours dans le confort et le luxe. Les conspirateurs du Watergate écrivaient des livres et empochaient des fortunes en donnant des conférences, mais Bobby Kennedy ne revenait pas d'entre les morts.

Juste avant de recevoir le coup de crosse, Sandy avait traité le Boucher de sale type. Le pire, c'était qu'il n'avait même plus de certitudes. Il savait que pour Byrne c'était lui, l'ignoble individu. Edan Morse soutenait que Jamie Lynch avait amplement mérité de crever. D'autres disaient cela de lui. Sandy revoyait leurs visages, de vagues visions apparaissant brièvement dans la nuit pour dériver entre l'asphalte et les étoiles, juste au-delà du cône de clarté des phares. D'autres personnes venaient participer à cette ronde : amis et ennemis, célébrités et inconnus, qui se regroupaient en se bousculant. Ce dégonflé de Jared Patterson qui vendait amis et principes pour quelques liasses de billets. Rick Maggio, débordant de graisse et d'amertume, à tel point torturé par ses échecs qu'il s'ingéniait à infliger des souffrances à tout son entourage. Charlie Manson et Richard Nixon s'étreignant avec force. Y en avait-il un pour racheter l'autre ?

Il les voyait tous. Les jeunes gardes nationaux alignés face à l'Armée de libération symbionaise, à l'université de Kent State. Les

soldats de My Lai qui dansaient avec les Alfies. Les responsables tirés à quatre épingles de la Dow Chemical qui s'en mettaient plein les poches en vendant du napalm et se lamentaient des exactions de la racaille noire qui profitait des coupures d'électricité pour piller et incendier les ghettos. Dealers, assassins, caïds de la pègre, individus sans visage indifférents aux concepts tels que le bien et le mal, pauvres bougres lisant la Bible et respectant les volontés de Dieu, blasés qui ont un minimum de sens pratique et exécutent les ordres, se contentant de travailler et d'appliquer la politique de leur société. Et leurs reflets, leurs contraires, individus qui vivent ou meurent ou tuent pour une cause, aveugles à la grisaille de l'âme et à l'écarlate du sang. Sandy avait su autrefois différencier les bons des méchants. A présent, tous étaient identiques à ses yeux.

Il roulait, regardait les étoiles, la route, les visages. Et il souffrait. Devant lui, les faces fusionnaient, se fondaient les unes dans les autres, en se gauchissant et se vrillant pour s'amalgamer. Représentants de la Dow Chemical, mafieux et gardes nationaux de Kent State ne formaient plus qu'une seule et même masse grouillante. Nixon marchait à leur tête, au côté de Byrne le Boucher. L'Armée de libération symbionaise, les pillards et les dealers constituaient une deuxième cohorte conduite par Charles Manson et Edan Morse. Après une brève hésitation, Jared Patterson continua tout droit. Rick Maggio zigzagua pour finir par se diriger vers la gauche. Les blocs devinrent indistincts et se déplacèrent, et il ne resta finalement que deux personnages face à face : Edan Morse et Joseph William Byrne. Ils paraissaient aussi différents que la nuit et le jour, le blanc et le noir. Mais, après une pause n'ayant duré qu'un battement de cœur, Sandy découvrit qu'il n'arrivait plus à les reconnaître. Il s'agissait du même personnage. Ils avaient exactement les mêmes traits.

Il traversait le Nebraska. Les semi-remorques le croisaient en grondant et le déplacement d'air ébranlait Daydream comme des claques assénées par des géants insolents. Le ciel était dégagé, occupé par un million d'étoiles évoquant des yeux dorés baissés sur lui afin de l'observer, le jauger. Jim Morrison chantait. Il était mort pour les péchés du monde, comme Joplin, Hendrix, Bobby Kennedy et John Lennon. Comme Patrick Henry Hobbins. Il était question d'une fin, dans sa chanson.

Sandy s'arrêta sur le bas-côté et laissa les véhicules passer en hurlant pour chercher à tâtons de l'aspirine dans la boîte à gants. Il trouva le flacon, le secoua pour faire tomber deux cachets dans sa paume, puis deux autres. Il les avala sans eau et les trouva râpeux et pulvérulents, avec un goût de briques émietées. Puis il prit deux No-Doz, qu'une gorgée du café de son thermos l'aida à déglutir. Le breuvage brûla son palais et la caféine fit bourdonner son cerveau. Il

repartit en changeant de vitesse et en accélérant pour se réinsérer dans la circulation. Le conducteur d'un énorme semi-remorque qui le jugeait bien trop lent à son goût utilisa avec irritation sa corne de brume avant de l'aveugler d'un appel de phares et de finir par se déporter sur la voie de gauche.

« Chauffard ! » lui cria Sandy, mais la glace était montée et le camion déjà loin.

Les Doors reprenaient tout au début. Il enfonça la touche d'éjection et le lecteur cracha la cassette.

« Excellente initiative, Blair. Je commençais à trouver ça lassant. En outre, ça ne te rajeunit pas. »

Sandy jeta un coup d'œil vers l'autre siège, pour voir un sourire moqueur et un sourcil haussé dans la pénombre.

« Lark ? »

— Steve, le reprit son passager. Il serait temps que tu évolues, Blair. Les tendances changent, les gens aussi. Renonce à tout ça.

— Comme toi ?

— Je trouve la démarche positive.

— Tu es bidon, Lark.

— C'est la meilleure ! Tu dis que je suis bidon, alors que je n'existe même pas ! Sans oublier que c'est désormais Steve.

— Je t'ai toujours eu dans le nez, mais je te préférerais malgré tout quand tu étais un Lark.

— C'est dû au fait que j'ai toujours été bien plus malin que toi. Évidemment, que je suis bidon. Crois-tu que le monde accorde de l'importance à la sincérité, Blair ? Tu n'es ni meilleur ni pire que moi. Tu ne peux absolument rien changer à la façon dont va le monde, et moi non plus. Alors, pourquoi nous opposer ? Bois, baise et mets-t'en plein les poches. C'est celui qui a amassé le plus de fric avant de crever qui a remporté la partie.

— Va te faire voir, Lark.

— Steve. Où vas-tu comme ça, Blair ?

— Chez moi. Je rentre à la maison. »

Lark éclata de rire. « Pauvre con. Le grand écrivain, c'est toi. Tu devrais savoir que tu ne peux pas retourner au bercail. Tu t'es payé un bolide, mais c'est pour arriver plus vite nulle part. »

Sandy se pencha vers le siège passager. Bien entendu, il n'y avait personne, seulement le carton contenant ses cassettes. Il en prit une au hasard, la fourra dans le lecteur et Simon et Garfunkel chantèrent :

Time, see what's become of me...(1)

« Vois ce que nous sommes tous devenus, compléta Sandy.

— C'est ton problème, mon gars, lui rétorqua Froggy. Tu l'as constaté et on ne peut pas dire que ça t'ait enthousiasmé, pas vrai ? Ça ne t'a pas réchauffé le cœur.

— Je n'ai pas de cœur. »

Froggy répliqua par un bruit de pet inélegant. « N'essaie pas de faire le malin. Tu n'es qu'un mec banal parmi tant d'autres, et tu en as conscience.

— Lark m'a conseillé de tirer un trait sur tout ça.

— Un malheur n'arrive jamais seul, a dit un jour quelqu'un sans aucun intérêt. Et tu parles de Lark. Un type qui disait à toutes les filles qu'il rencontrait que l'amour était un leurre concocté par la bourgeoisie pour nous détourner de la révolution. Après quoi il râlait parce qu'elles ne voulaient pas qu'il les saute !

— Il a malgré tout raison. Que veux-tu que je fasse ? Je ne peux pas changer le monde, ni aider Slum. Et je n'ai rien fait non plus pour Jamie Lynch.

— Celui qui enquête sur un assassinat a rarement la possibilité de ressusciter la victime. N'as-tu pas remarqué que, chaque fois que Charlie Chan se lance sur la piste d'un meurtrier, celui-ci a le temps de dessouder au moins six autres personnes avant d'être démasqué ? » Il rit. « Tu voudrais gagner à tous les coups ? C'est impossible. Sur dix filles que j'invite à faire vibrer ma baguette magique, neuf préfèrent me balancer une gifle. D'où me vient mon teint si coloré, d'après toi ? Des baffes, mon vieux, des centaines et des milliers de baffes ! » Froggy leva les yeux au ciel. « Mais la dixième... Ah, la dixième ! Lèvres moites et seins plantureux, rires divins et vin capiteux, pommes chips et poésie divine, et de ces chevilles, de ces chevilles, je ne te dis pas ! Il y en a toujours une dixième quelque part, une dixième qui est en chaleur et qui dissimule habilement ses organes génitaux sous ses vêtements en se tenant prête à renverser les spaghettis sur sa tête. La vie c'est ça, mon garçon... la recherche incessante de celle qui dira oui.

— Ce n'est pas ce qui réchauffe mon cœur inexistant, Froggy. Le Boucher n'entre pas dans la même catégorie. Dis-lui de renverser quoi que ce soit sur sa tête, et il te fait sauter la tronche d'un coup de fusil.

— Froggy le Gremlin aurait su l'en convaincre, rétorqua Froggy le Cohen.

— Une marionnette en caoutchouc qui exécutait son petit numéro dans une émission pour les gosses. Arrêtée. Disparue. Oubliée »

Horrifié, Froggy en hoqueta. « Ne dis pas ça ! Froggy restera à jamais dans les esprits et les cœurs de ses compatriotes. Il était magique !

— Je ne crois pas en la magie. »

Bambi Lassiter soupira pour exprimer sa désapprobation. « Non, tu ne crois en rien. C'est bien pour ça que tu souffres tant, Sandy. Tu t'isoles de ce qui pourrait illuminer ta vie, tu t'interdis d'accepter. Tu doutes de tout et tu rejettes les évidences. Ce sera ta perte. L'heure

approche où il te faudra croire, croire ou basculer dans la démence. Tu le sais, Sandy. Tu en as eu un avant-goût à Chicago, à Denver. Tu as vu Slum tel qu'il est, pas vrai ? Livide. Décharné. Hurlant.

— Pures coïncidences. Ou alors... Je ne sais pas, je savais qu'il vivait chez son père et mon subconscient en a conclu que...

— Tes explications vaseuses sont tirées par les cheveux, Sandy. Le monde est bien trop vaste pour que ton esprit puisse l'appréhender. Il te faudra l'admettre tôt ou tard. Des événements déconcertants se préparent.

— Ça, tu peux le dire !

— Et tu sais quoi, Sandy ? Au plus profond de ton être, de façon instinctive, tu vois tout cela se profiler à l'horizon. C'est vrai. C'est réel, Sandy. Mais tu n'en prendras véritablement conscience que lorsque tu finiras par en admettre la possibilité. Et tu dois comprendre. Tu le sais. Il y a des choix à faire. Des choix importants. » Sa voix se réduisit à un murmure et finit par mourir.

Slum flottait devant la Mazda, assis en position du lotus entre les faisceaux des phares, reculant à la vitesse où Daydream avançait. Il avait renfilé son costume de Slum, désormais élimé et déchiré, et il avait deux chatons sur son giron et des fleurs de pissenlit derrière les oreilles. Son sourire était lourd de reproches. « Tu m'as laissé tomber. J'ai failli être le plus fort, il s'en est fallu de peu. J'aurais eu besoin d'un coup de main, et tu n'étais pas là.

— Je ne savais pas, protesta Sandy, au supplice.

— Tu ne songeais qu'à ta petite existence, je suppose. Tu m'as abandonné.

— Je vais te trouver des avocats, Slum. On se débrouillera pour te tirer de là. Froggy en sera, je le sais. Maggie aussi. On tient à toi.

— Pas suffisamment. » Un haussement d'épaules plein de tristesse. « Je regrette. Je ne voulais pas t'adresser des reproches, mais ce qui est fait est fait. J'ai tout renversé et ça s'est cassé. Je regrette, c'est ma faute. J'ai brisé ce qui constituait mon esprit, Sandy, et il est désormais trop tard pour recoller les morceaux.

— Slum ! cria Sandy en voyant la silhouette onduler et s'estomper.

— Bien trop tard, bon sang ! »

Slum n'avait pas fini de prononcer ces mots que ses cheveux tombaient et s'envolaient en fins rubans de fumée, alors que sa tenue perdait toutes ses couleurs pour ne laisser qu'un homme émacié aux yeux pâles qui brandissait un pistolet-mitrailleur en gloussant. Il tira des rafales et les projectiles crépitèrent sur le pare-brise. Sandy eut un mouvement de recul.

Il s'était mis à pleuvoir. Une pluie glaciale.

Un jour d'hiver, au cœur d'un mois de décembre obscur, Simon et Garfunkel chantaient : *Je suis seul*(2).

« Non », fit Maggie en lui caressant doucement le bras. Tu as Sharon. Retourne auprès d'elle. Tout se résume à cela. Tu n'es pas un roc, et tu ne le seras jamais. Tu souffres, tu aimes, tu te soucies du bien-être des autres. Rentre chez toi et pleure un bon coup sur le sort de Slum. Rappelle-le-toi lui tel qu'il était autrefois et entretiens ce souvenir. C'est tout ce que tu peux faire pour lui.

— C'est insuffisant.

— En effet. Rien ne suffit jamais. Et ça te fout en rogne. Tu voudrais chialer, pas vrai ? » Elle baissa la main vers son genou, une douce caresse spectrale qui effleura l'intérieur de sa cuisse. « C'est pour ça que je t'ai aimé, Sandy. Parce que l'impuissance te fait pleurer.

— Je te croyais folle de mon corps !

— Je l'étais aussi. Entre nous, ça a été super », affirma-t-elle, à moins que ce ne soit ce que chantaient Simon et Garfunkel.

« Faut-il en parler au passé ? Cleveland n'est pas très loin de la 80. Je pourrais faire un crochet et... »

Quelque chose de frais et de léger effleura ses lèvres et le réduisit au silence.

« Non, chéri. J'aimerais que ce soit possible. Mais nous deux, c'est fini. Le passé est le passé. Ta visite m'a fait vraiment plaisir, mais trop de fantômes nous séparent. Nous ne ferions que gâcher ce que nous avons vécu. Laissons ce qui est mort reposer en paix. Retourne auprès de Sharon et aime-la. »

Maggie était semi-transparente, et des larmes humidifiaient son visage.

« Tu as peur, déclara-t-il avec surprise. Toi qui n'as jamais redouté quoi que ce soit.

— J'ai subi trop de blessures, Sandy. Je ne suis plus celle que j'étais. Je ne veux plus souffrir. N'insiste pas. »

Ses larmes ravivaient les tourments de Sandy, qui sentait ses propres yeux larmoyer. « Tu étais la meilleure d'entre nous. Tu nous as émus, métamorphosés, guidés. Tu étais pleine d'allant, d'amour et de joie. Tu as toujours été débordante de joie. Nul n'a pu éteindre ton feu intérieur. Il m'a rendu dingue, il a enflammé Froggy et s'est propagé à Slum, il a consumé tous ceux qui t'approchaient. Et cela a disparu, n'est-ce pas ? Je l'ai perçu, l'autre soir à Cleveland. Larmes et désespoir. Solitude. Toi, entre toutes les femmes, solitaire et, bien pire, trop grièvement blessée pour reprendre ton envol. »

Un haussement d'épaules. « Il faut cultiver son jardin.

— Candide l'a dit avant toi.

— Je manque donc d'originalité. Fais-moi un procès. Oh, ne sois pas triste, je t'en prie ! C'est le résultat du temps qui passe, et d'un soupçon de malchance. Si je pouvais tout recommencer, le

dénouement serait peut-être plus gai, qui sait ? Pour toi comme pour moi. Mais nul ne peut revenir en arrière. Et il n'est pas à exclure que tout soit encore pire, après tout. Les plaies ne cicatrisent jamais, lorsqu'on tripote les croûtes. Retourne auprès de ton agent immobilier de Brooklyn, et tente de faire pour le mieux. C'est la seule possibilité qui s'offre à nous. »

L'heure était tardive et la plupart des autres automobilistes s'étaient arrêtés pour la nuit. Des champs défilaient sur les côtés, plongés dans une obscurité qui dissimulait des silos contenant du blé ou des missiles. La pluie qui crépitait sur le pare-brise de Daydream avait rendu la chaussée glissante. Sandy tenait fermement le volant et avait la bouche sèche. Il sentait Maggie se dissiper, les derniers vestiges de son rêve de fièvre partir à la dérive. « Et si ce n'était pas le cas ? demanda-t-il.

— Hein ? » Elle lui parut un peu plus matérielle, lorsqu'il jeta un coup d'œil au siège passager.

« Et s'il n'y avait pas que cela ? Et s'il existait autre chose, l'opportunité de faire un nouvel essai, de relancer les dés, de tout reprendre au début. Retrouver Lark en jean, rendre sa santé mentale à Slum et à toi ta joie de vivre.

— C'est hélas impossible », murmura Maggie.

Simon et Garfunkel parlaient à présent d'un homme qui sortait de l'ordinaire. Sandy enfonça la touche d'éjection. La musique s'interrompit et la cassette lui sauta dans la main. « Il y en a une autre dans la boîte. Les Nazgûl. Passe-la-moi.

— Les Nazgûl ? répéta Maggie.

— J'ai fait des milliers de bornes en écoutant mes bandes ou la radio, et je n'ai pas entendu un seul morceau de ce groupe depuis le départ. Sans doute parce que je ne l'osais pas. Bambi a dit la vérité. Je n'ai rien compris. J'ai entrevu il y a longtemps les contours de tout ce qui m'entoure, mais l'admettre m'effrayait bien trop. Passe-moi cette cassette. »

Pas de réponse. Un silence pesant. Sandy attendit un long moment, la main tendue, avant de se dire que la présence de Maggie avait été illusoire. Aucun de ses amis ne s'était matérialisé près de lui, même si tous avaient été à ses côtés. Il plongea la main dans la boîte et la referma sur la bonne bande au premier essai, comme si elle était venue se nicher d'elle-même entre ses doigts.

Les Nazgûl. *Music to Wake the Dead.*

Il l'inséra dans la fente et monta le volume. La musique emplit l'habitable, couvrant les crépitements de la pluie et les chuintements des pneumatiques sur la chaussée mouillée glissante. Le gémissement de bouilloire des bombes qui s'abattaient, le martèlement de la batterie, et la voix de Hobbins.

Baby, you cut my heart out

Baby, tu m'arraches le cœur !

Baby, you made me bleeeeed !

Baby, tu draines tout mon sang !

« On a arraché le cœur de Jamie Lynch, sur son bureau recouvert d'une affiche du concert de West Mesa. Une grande affiche. Vous saisissez ? » Puis il se tut pour laisser Hobbins chanter l'amour, la loyauté, la trahison. La guitare de Maggio hurla son angoisse.

See the ash man, gray and shaken, too powdery to cry

Regardez l'homme de cendre, gris et brisé, trop poudreux pour pleurer débutait le deuxième morceau. Les chœurs répétaient :

Ashes, ashes, all fall down

Cendres, cendres, retombées.

Maggio se déchaîna sur sa guitare. La musique devint une entité autonome, saturée de grésillements et de chaleur. Lorsqu'ils arrivèrent au pont, John Gopher entama un long solo de batterie. Sandy reprit le flacon de No-Doz et en avala une poignée. Dormir était interdit, cette nuit-là. Il n'y avait que la route, et la musique. Ni sommeil ni rêves. Il n'en avait fait que trop, jusqu'à présent. *Cendres, cendres, cendres qui retombent*, chantaient les Nazgûl dont toutes les voix se fondaient en une plainte épouvantable, saturée de souffrance, les tourments de la perte et des passions qui s'envolent en fumée.

« Au suivant, annonça Sandy au début du troisième morceau. Richard Maggio et sa rage célèbre. »

Cause I'm ragin' !

Pasque j'suis en rogne !

RAGIN'

EN ROGNE

Le grondement de sa voix, le bourdonnement de la basse de Faxon, les percussions, la guitare, l'exaspération, tout se fondait dans les plaintes des pneumatiques de Daydream et le doux ronronnement de son moteur rotatif. Cette fois, Sandy n'écouta pas toute la chanson, il plaça l'index sur la touche d'avance rapide et la maintint enfoncée pendant que la bande défilait. Lorsqu'il la relâcha, il entendit Hobbins chanter sur un rythme soutenu :

The survivor has different kind of scar

Le survivant souffre d'une autre blessure

Yeah, the survivor has dif...

Ouais, le survivant souffre d'une autre bles...

Nouvelle avance rapide vrombissante. « Je devais en être déjà conscient à mon départ d'Albuquerque, se murmura Sandy. Mais le doute s'est dissipé quand j'ai vu Morse et lui ai parlé. Il m'a dit d'écouter la musique. Il a insisté. Qu'entendait-il par là ? Autre chose. Il répétait constamment que l'heure de la révolution était proche, que le moment était venu. Même s'il ne l'a pas exprimé en ces termes. Il a dit très exactement : *L'heure est enfin venue*. Une expression familière. »

Était-ce la voix de Maggie qu'il entendait, un murmure qui se superposait aux bruits de la route, les sifflements de la bande qui défilait rapidement ? Ou seulement la caféine qui bourdonnait à l'intérieur de son crâne. « Yeats, fit-elle.

— Oui et non, rétorqua Sandy. Paroles de William Butler Yeats et musique de Peter Faxon. Là ! » Il libéra le bouton d'avance rapide en plein milieu de la chanson.

Things fell apart. « Tout s'effondre à présent », promettaient les Nazgûl. *The centre cannot hold !* « Le centre ne peut tenir ! » Frénésie acide. Accords discordants. Percussions chaotiques. Effet Larsen. Chants évocateurs des plaintes des damnés. Un poète irlandais se retournait dans sa tombe et soixante mille mômes se levaient, battaient des mains, dansaient, criaient. *He's coming !* « Il arrive ! » hurlaient les chœurs. *He's COMING !* « Il ARRIVE ! » hurlait la foule. Encore et encore. Une chose indomptée, belle et terrifiante.

Mere anarchy is loosed upon the world

L'anarchie pure et simple est lâchée sur le monde
The blood-dimmed tide is loosed, and...

Voici la marée rougie de sang qui...

Éjection : un soudain silence qui s'abat tel un voile, tel un linceul, un suaire. « *Les meilleurs abandonnent, alors que la passion anime les plus vils* », continua Sandy en sortant la cassette. « Larry Richmond, le nouveau Hobbins, ressuscité par l'acte chirurgical et la volonté d'Edan Morse. Mais il est né à Bethlehem, petite ville sidérurgique de Pennsylvanie. Bethlehem. » Il jeta un coup d'œil à l'étiquette de la bande.

FACE A

1. BLOOD ON THE SHEETS (Du sang sur les draps) 2 :07
2. ASH MAN (L'Homme de cendres) 5 :09
3. RAGE 3 :01
4. THE SURVIVOR (Le Survivant) 3 :15
5. WHAT ROUGH BEAST (La Bête) 2 :02
6. PRELUDE TO MADNESS (Prélude à la folie) 5 :23

FACE B

« Le Rag est ce que les Nazgûl ont réalisé de mieux, déclara Sandy. C'est ce que Hobbins chantait à West Mesa, quand il s'est fait descendre. » Il retourna la cassette et la réinséra dans le lecteur, avant de tenir la touche de rembobinage enfoncée jusqu'à l'amorce. Puis il laissa défiler le morceau.

Sandy savait qu'il gagnerait en rapidité, qu'il se chargerait de passion, d'insistance. Le rythme pénétrait l'auditeur pour se communiquer aux pulsations de son sang, les guitares et la basse s'emballaient, la batterie devenait satanique et il était alors possible d'entendre des accords rappelant ceux de Hendrix, des phrasés joués avec une dextérité impensable, des sons incitant à se demander combien de musiciens avaient participé à la séance d'enregistrement, et des paroles qui alimentaient colère et tristesse, qui engendraient des visions issues des ténèbres. Plus loin. Bien plus loin.

Mais le début était lent, posé et mélancolique, presque serein, un murmure de guitare, les crépitements d'une légère averse sur les toms.

This is the land all causes lead to,

Voici la terre où mènent toutes causes

This is the land where the mushrooms grow

La terre où grandissent les champignons

Et Sandy enfonça la touche d'éjection, afin de tout interrompre avant que le morceau ne débute vraiment, brusquement effrayé. De quoi avait-il peur ? Peur de pouvoir identifier ce qui le terrorisait. « *Music to Wake the Dead* », dit-il à Maggie. Mais elle n'était plus à ses côtés. Il se retrouvait seul, souffrant, épuisé, sous la pluie et dans les ténèbres d'une nuit hivernale au cœur du Nebraska.

¹ Le temps, vois ce que je suis devenu... (Paul Simon, *A Hazy Shade of Winter*).

² *I am alone* (Paul Simon, *I Am a Rock*).

SEIZE

Is there anything a man don't stand to lose ?

When the devil wants to take it all away ?

Y a-t-il une chose qu'un homme ne veut perdre ?

Lorsque vient le malin pour toute les ôter ?

New York avait goûté aux premières neiges de la saison, et une gadoue brunâtre souillait les rues de Brooklyn. Sandy roulait lentement pour éviter tout risque de dérapage, mais les roues de Daydream soulevaient des gerbes de neige fondue. L'heure était tardive, peu de piétons traînaient encore dans les rues, mais dans Flatbush Avenue une clocharde qu'il éclaboussa au passage le maudit. « Bienvenue parmi les tiens », marmonna Sandy.

Il gara la Mazda dans son garage de location et ouvrit le hayon arrière pour récupérer la valise qu'il se coltinerait sur deux pâtés de maisons jusqu'à son domicile. La neige fondue traversait ses chaussures, mouillait et glaçait ses pieds, aussi pressa-t-il le pas. Il avait roulé tout le jour et était épuisé. Il bouillait d'impatience de retrouver son foyer, comme s'il était resté absent plusieurs années.

La maison était plongée dans l'obscurité et il posa la valise juste au-delà du seuil, pour chercher l'interrupteur à tâtons. Le vestibule avait changé. Il remarqua avec apathie que Sharon avait remplacé le tapis et déplacé la grande bibliothèque du séjour dans l'entrée, pour la remplir de figurines en verre. Il se demanda ce qu'elle avait fait de tous ses bouquins. Sans doute les avait-elle entassés dans des cartons. Elle s'était souvent plainte que ses livres de poche nuisaient au standing du séjour.

« Sharon ! C'est moi ! » Il entama l'ascension des marches et gravit les dernières deux par deux avant de virer vers leur chambre et faire la lumière. Elle l'avait entendu et s'était assise dans le lit, comme l'homme qui lui tenait compagnie.

Sandy cilla, soupira et joua la carte de la désinvolture. « Salut, Don. »

Le Don en question était bien charpenté, blond, hâlé, avec des tas de poils sur la poitrine. C'était un quadragénaire sportif qui commençait seulement à prendre du bide, mais une étoile montante dans le monde de l'immobilier, à en croire Sharon. Sandy était néanmoins un peu dépité. Il aurait cru Sharon plus difficile.

« Euh, salut, Sandy ! répondit Don en prenant encore plus de

couleurs qu'il n'en avait déjà. Tu as fait un bon voyage ?

— Plus intéressant que peigner la girafe », déclara un peu trop sèchement Sandy.

Sharon récupéra ses lunettes sur la table de nuit. Elle avait les cheveux ébouriffés par le sommeil et sa nuisette en dentelle remontée sur son corps. Elle la lissa, en fronçant les sourcils. « Tu n'as pas à t'en prendre à Don, fit-elle. Nous n'avons jamais été monogames et tu n'as pas daigné m'informer de la date de ton retour.

— J'ignorais quand je rentrerais, et j'avais la tête ailleurs.

— Ça ne me surprend pas. Tu aurais tout de même pu téléphoner... du New Jersey, par exemple. Pour me laisser le temps de m'y préparer.

— Ouais. » Allô, Pénélope ? Ton vieil Ulysse revient au bercail alors ce serait super si tu fichais tous tes prétendants à la porte ! Il s'assit au bord du lit. « Bon, on fait quoi ? Qui est tenté par une partie de Monopoly ? »

Sharon se tourna vers Don. « Tu devrais rentrer chez toi, chéri. Nous avons pas mal de choses à régler, Sandy et moi.

— Je comprends. » Don grimaça, avec ce que Sandy jugea être un charme insoutenable, déposa un baiser au bout du nez de Sharon et se leva pour se vêtir. Il portait un caleçon à rayures et avait des cuisses flasques, ce qui irrita Sandy au plus haut point. Ni lui ni Sharon n'ajoutèrent un seul mot avant d'avoir entendu la porte du bas se refermer. Puis il retira ses chaussures et se tourna vers elle, en croisant les jambes et en s'adossant au pied de lit dont le montant en cuivre meurtrit son dos.

« Alors ? demanda posément Sharon qui ne semblait pas avoir l'intention de se rapprocher.

— Que veux-tu que je te dise ? Je devrais me déclarer ravi qu'il ne se soit pas installé définitivement chez nous ? Seigneur ! Don ! C'est la meilleure !

— Évite de porter des jugements, Sandy. Tu es plutôt mal placé pour ça. Don est séduisant, intelligent, attentif et responsable. Nous avons en outre un grand nombre de choses en commun.

— Es-tu amoureuse de lui ?

— Pas vraiment, mais je me sens en sécurité à ses côtés et je ne peux pas en dire autant en ce qui te concerne. Tu es resté absent une éternité, Sandy. Tu n'as pas donné de tes nouvelles, tu as rarement téléphoné. Ça m'a laissé le temps de réfléchir à tout ça.

— Je redoute la suite, Sharon. Je t'en prie, pas maintenant.

— Repousser l'échéance n'arrangera rien. Je veux en terminer. Essayons de nous comporter en adultes, si c'est possible. »

Sandy prit soudain conscience d'avoir une épouvantable migraine et se massa les tempes. « Sharon, ne me fais pas ça. Je t'en supplie. Je

t'en supplie. Le voyage, cette affaire... tout a basculé pour devenir un putain de cauchemar. C'est surréaliste. Il faut absolument que je t'en parle. Je ne pourrais pas en encaisser plus pour l'instant, tu vois ? J'ai besoin de toi. J'ai besoin de quelqu'un qui m'écoute.

— Mais je me fiche éperdument de tes salades, Sandy, rétorqua-t-elle sans feindre d'être émue par ses suppliques. Que tu aies besoin d'une épaule compatissante est compréhensible, mais la mienne n'est plus disponible. Il faut regarder la vérité en face. Tout est fini entre nous. Il y a longtemps que notre couple bat de l'aile, et seule la force d'inertie a assuré sa cohésion.

— Tu m'en veux parce que je suis parti...

— Je t'en ai voulu, c'est exact. Mais ça n'a pas duré, et c'est bien ça le problème. Après quelques jours, j'ai découvert que ça me laissait indifférente. J'étais... Je ne ressentais rien. Tu ne m'as pas manqué, Sandy. Pas le moins du monde.

— Génial !

— Je ne veux pas te faire souffrir, mais pas non plus te mentir. Avec combien de femmes as-tu couché, pendant ta petite escapade ?

— Une et demie. La moitié, c'est celle dont je ne me souviens pas. Ce qui rend ce qui s'est passé sans importance. Pourquoi ?

— Comme ça, par simple curiosité. Pour déterminer si ça me faisait quelque chose. Ce n'est pas le cas. Au début, quand nous avons décidé de rester libres en ce domaine, je ressentais toujours une sorte de petit pincement de jalousie. J'essayais de prendre ça avec indifférence, mais je n'y arrivais pas... C'était facile à surmonter, note bien. Je crois même que je me sentais un peu flattée de savoir que je n'étais pas la seule à te désirer mais que tu finissais par rentrer à la maison. Cependant, cela s'accompagnait d'une petite dose d'insécurité qui a fini par disparaître. Tu m'aurais répondu cinquante que ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid. Je ne t'en veux pas, Sandy. Tu ne m'inspires plus assez de sentiments pour ça. Tu as cessé d'avoir de l'importance à mes yeux. »

Il tressaillit. « On peut dire que tu sais prendre des gants pour dire ce genre de trucs. Tu pourrais au moins me raconter que tu me réserveras une place d'ami fidèle tout au fond de ton cœur.

— Ce serait mentir. Les amants peuvent rester ensemble pour des raisons qui ne tiennent pas debout, mais les amis doivent nécessairement avoir des choses en commun. Nous vivons dans des univers totalement différents, toi et moi, nous n'entendons pas le son du même tambour.

— Linda Ronstadt et les Stone Poneys, marmonna Sandy.

— Quoi ? fit Sharon avant de soupirer. Non, Sandy. C'est de Thoreau, Rousseau ou un mec comme ça. Tu vois ce que je veux dire ? Nous ne parlons pas le même langage et ne chantons pas les mêmes

chansons. Et nous ne le ferons jamais. Je ne suis pas amoureuse de Don, mais je pourrai peut-être l'aimer, avec le temps. Je souhaite laisser à nos rapports la possibilité de mûrir.

« Merde », marmonna Sandy.

Il aurait dû pleurer, mais il n'avait plus en lui la moindre larme. Peut-être avait-il épuisé ses réserves en présence de Slum et de Byrne le Boucher. Fait plus ennuyeux encore, il savait que Sharon avait raison. S'il avait trouvé ce voyage pénible, ce n'était pas parce qu'elle lui manquait. Il n'avait pratiquement jamais pensé à elle. Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir lâchement abandonné.

« Fallait-il vraiment que tu abordes la question avec tant de froideur ? demanda-t-il sur un ton accusateur. Nous avons compté l'un pour l'autre, à une époque. Nous pourrions au moins nous séparer avec un minimum de sentiments.

— Dans quel but ? Je fais mon possible pour que tout se déroule d'une façon civilisée. Nous sommes deux personnes d'âge mûr qui ont tenté une expérience et...

— Oublie la maturité, grommela-t-il en se levant. J'en ai pardessus la tête, de la maturité ! Bordel, traite-moi de connard, balance-moi le premier truc que tu as sous la main, hurle ou pleure, bon sang ! Nous avons vécu ensemble près de deux ans. Ne crois-tu pas que je mérite au moins quelques larmes ?

— Désolée, mais je n'ai pas envie de pleurer. Essayons plutôt de régler les détails, d'accord ? Vu que tu reviens d'un long voyage, tu peux passer la nuit ici. J'irai coucher chez Don. Mais je voudrais conserver la maison, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Je te rachèterai ta part. Au prix du marché. Nous savons tous les deux que le secteur a pris de la valeur. Je pourrai seulement te donner dix mille dollars comptant, mais je réglerai le solde par mensualités. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Sandy aurait voulu hurler. « Je me fiche de tout ça. Nous avons fait l'amour un demi-million de fois. Nous avons partagé... des rires, des rêves, des tas de choses. Il n'y a que ça qui compte. Pleure, bordel !

— Tu considères pour l'instant que les questions d'argent sont secondaires, mais tu changeras d'avis. » Elle se leva et traversa la chambre, pour se vêtir. Lorsqu'elle fit glisser sa nuisette sur sa tête, Sandy se surprit à regarder avec concupiscence un corps qu'il n'entreindrait plus jamais. Le fait de l'avoir perdue la rendait désirable. Pendant qu'elle s'habillait, c'était comme si elle se harnachait d'une armure pour se protéger de lui, pour lui dissimuler ce qui était vulnérable. Elle enfila une petite culotte bleu ciel et un soutien-gorge assorti, qu'elle agrafa. Puis elle mit un jean délavé et un tee-shirt blanc immaculé. Le bleu et le blanc, des symboles de froideur.

« Sharon, fit-il d'une voix que faussait le désespoir. Tu me fiches la

trouille. J'ai rêvé cet instant. Ton visage se transmuait en glace. Tu rends cette vision réelle. Ne le fais pas. Je t'en conjure. Quitte-moi si tu le veux, va retrouver Don, mais ne pars pas comme ça. Manifeste un semblant d'émotion. S'il te plaît. Je t'en conjure ! »

Elle sortit un sac de voyage et y fourra les effets qu'elle mettait pour aller travailler. « Tu es immature, Sandy. Je me fiche autant de tes rêves que du reste. »

Il se disait qu'il devait à tout prix susciter en elle une réaction, des pleurs. « Tu te rappelles la fois où nous avons fait l'amour dans cette chambre de l'Upper East Side, pendant cette soirée assommante ? Et qu'un type est entré récupérer son manteau ? Tu t'en souviens ? » Elle poursuivit ses préparatifs sans lui prêter attention. « Et la semaine que nous avons passée au Mexique ? La soirée que j'ai organisée pour tes trente ans ? On a braillé comme des mômes, quand E.T. a dit "téléphoner maison". » Sharon referma la glissière de son sac, le jeta sur son épaule et adressa à Sandy un regard où la seule émotion était de la pitié. Elle se dirigea vers la porte.

Il descendit au rez-de-chaussée derrière elle. « Tu te souviens du chaton que je t'ai offert ? Celui qui s'est fait écraser après s'être éclipsé par la fenêtre ? Et les réunions du comité pour l'égalité des droits auxquelles nous allions ensemble ? » Sharon tendit la main vers la patère et décrocha son manteau. « Et la fois où ton père était malade, quand je suis resté à tes côtés ? Et tous ces cadeaux si bizarres que tu m'achetais ? Tu dois... »

Mais elle ne devait rien du tout, et son indifférence était telle qu'elle ne daigna même pas faire claquer la porte en sortant. Le battant se referma avec un léger cliquetis, l'équivalent d'un point final, le bruit d'une chandelle de glace qui se détache d'un toit et vole en éclats en atteignant le sol.

Blanc bleu, comme du givre sur des lunettes, pensa Sandy.

Il resta un long moment sur le perron, trop las pour remonter les marches, trop indécis pour faire autre chose. Puis il se laissa finalement dériver jusqu'à la cuisine. Il trouva deux packs de six Schaefer dans le réfrigérateur et commença par dégager une canette, avant de se raviser et de tout emporter dans le séjour.

Sharon avait écouté de la musique. Le couvercle de la platine était relevé. Il lui avait dit un millier de fois de le rabattre, mais elle n'en avait jamais fait cas. Brusquement irrité, il prit le trente-trois tours de Donna Summer posé sur le plateau et le lança à l'autre bout de la pièce. Le disque rebondit contre le mur, en laissant une entaille dans le plâtre.

Il n'était pas d'humeur à écouter les Nazgûl. Il passa sa collection en revue, choisit un des premiers Beatles et le positionna avec soin sur la platine. Il la régla pour un passage en boucle et monta le volume.

Puis il alla s'allonger sur le canapé et ouvrit la première bière.

Le matin suivant, il se réveilla avec une gueule de bois carabinée, un fouillis de canettes vides autour de lui et John, Paul, George et Ringo qui s'égosillaient depuis la veille. Il tressaillit, se leva du canapé et arrêta la musique. Il ne se rappelait pas s'être endormi.

Il prit une douche, se prépara du café fort, but deux verres de jus d'orange et mangea un beignet à la confiture rassis trouvé dans le frigo. Il essayait de vider son esprit de toute pensée. À l'étage, il se surprit à contempler les vêtements suspendus dans son placard. Il portait depuis si longtemps la même tenue, lavée tant de fois dans des laveries automatiques au cours de son périple, qu'il avait pratiquement oublié le reste. Il avait l'impression de découvrir la garde-robe d'un inconnu. Il opta finalement pour un pantalon en velours noir et une chemise en coton confortable aux motifs de camouflage décolorés. Un cadeau de Maggie, se remémora-t-il.

Sharon avait empilé son courrier sur son bureau, et il y jeta un coup d'œil distrait avant de trouver la lettre d'Alan Vanderbeck. Il pouvait naturellement s'agir d'un chèque de droits d'auteur, mais il sut que ce n'était pas le cas avant même de déchirer l'enveloppe et d'en sortir la lettre.

Cher Sander,

J'ai longuement réfléchi à notre collaboration et, compte tenu de l'orientation que prend ta carrière, je doute d'être l'homme le plus qualifié pour représenter tes intérêts. Il serait préférable tant pour...

Sandy froissa la feuille en boule et la lança vers la corbeille à papier, qu'il rata. Elle roula sur le sol et alla rejoindre un monticule de pages de son roman mises au rebut.

La trente-sept était toujours sur le rouleau de la machine à écrire. Il la retira. La feuille conserverait à jamais sa courbure. Sandy la lissa malgré tout, sans obtenir de résultat, avant de la ranger dans la boîte avec le reste du roman. Une boîte qu'il descendit au rez-de-chaussée, avant d'enfiler son caban bleu et de l'emporter vers la station de métro la plus proche.

Hedgehog avait ses bureaux dans Greenwich Village, juste à côté de Washington Square. Sandy s'arrêta sur les marches, regarda la porte qu'il avait franchie tant de fois en assimilant à l'époque les lieux à son foyer.

« Je peux vous aider ? lui demanda une réceptionniste qu'il n'avait jamais vue.

— J'ai longtemps été le rédacteur en chef de ce torchon. Je veux voir Jared.

— Qui dois-je annoncer ?

— Personne. Je connais le chemin. » Il gravit l'escalier sans faire

cas des protestations de cette fille, ni de celles de la secrétaire personnelle de Jared lorsqu'il entra dans son bureau.

Il ne l'avait pas vu en chair et en os depuis une éternité, et il remarqua immédiatement que la chair était bien plus abondante qu'autrefois. Assis derrière un grand bureau, Jared examinait les maquettes du prochain numéro. Il portait un costume bleu marine, une chemise pastel à col ouvert et trois chaînettes en or autour du cou. La veste était étriquée et le serrait sous les bras. Jared avait toujours eu tendance à s'empâter, mais c'en était désormais presque choquant. Il leva les yeux sur Sandy, sursauta puis sourit et repoussa les feuilles pour se carrer dans son grand fauteuil pivotant.

« Sandy ! Quelle agréable surprise ! Ça fait combien, déjà ? »

— Je dirais entre trente-cinq et quarante kilos », répondit Sandy en traversant la pièce pour s'asseoir. La secrétaire entra à son tour, mais Jared la renvoya d'un geste. « Je dois absolument te parler de l'histoire des Nazgûl, déclara Sandy. C'est bien plus important que tout ce que nous aurions pu imaginer.

— Si tu te réfères à l'assassinat de Lynch, tu débarques un peu tard. Nous avons publié notre article, et ne viens pas me dire que je ne t'ai pas averti. » Il se pencha pour enfoncer la touche de l'interphone. « Betsy, apporte-nous l'avant-dernier numéro, s'il te plaît. Tu sais, celui avec cette illustration à la con, les hobbits et le reste. »

Betsy vint remettre l'exemplaire à Jared, qui grimaça et le tendit à Sandy par-dessus le bureau. « Désolé, vieux. J'aurais vraiment aimé publier ton papier, mais il a fallu que tu t'entêtes. Comme tu peux le constater, on s'est passés de toi pour couvrir l'événement. »

On voyait sous le logo du *Hog* une vieille photo de Jamie Lynch en surimpression sur un décor imaginaire tape à l'œil. Des hobbits grouillaient autour de ses pieds alors que des 33 tours s'élevaient dans le ciel comme une escadrille de soucoupes volantes. On pouvait lire en légende : « Qui a tué Sauron ? »

Le journaliste avait brodé sur ce thème. Ayant appris comment Hobbins surnommait Jamie Lynch, il s'était emparé de ce détail pour le développer, exploiter le filon jusqu'au bout, pondre des pages d'absurdités tolkienesques. Le Maine devenait le Comté et Paul Lebeque un Frodon improbable. Sandy en était atterré. « Je n'arrive pas à croire que tu aies pu publier une merde pareille ! »

Jared Patterson haussa les épaules. « Quand tu nous as laissés tomber, il a bien fallu trouver quelque chose. Ne m'adresse pas de reproches, Sandy. Tu es le seul à blâmer. »

Sandy garda son calme, ce qui ne fut pas facile. « Ecoute-moi, Jared. Ces foutaises débiles n'effleurent même pas la réalité des faits.

— Entendu, dis-moi ce que tu sais.

— Primo, Lebeque n'y est pour rien. Je suis catégorique sur ce

point. Je sais que l'assassin est un extrémiste qui s'appelle Gortney Lyle, même si je ne peux pas encore le démontrer. Mais que ce soit ou non ce type, le tueur a agi pour le compte d'Edan Morse, l'ancien chef des Alfies.

— Tu tiens effectivement un scoop, si tu en fournis la preuve. Mais pourquoi les Alfies auraient-ils buté Lynch ?

— Pas les Alfies, seulement Morse. » Sandy hésita. « Je sais que c'est dingue, mais le doute n'est pas permis. Je le sais. Tout est lié aux Nazgûl. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais ils ont enregistré un album juste avant West Mesa. Ça s'appelait *Music to Wake the Dead*, musique pour réveiller les morts.

— Ce 33 tours est devenu disque de platine. Évidemment, que je m'en rappelle, je ne suis pas un prête-nom. La musique, c'est mon métier.

— Et Morse a décidé de réveiller les morts », ajouta Sandy. Il raconta tout ce qu'il avait appris. Il commença par parler des différents morceaux de cet album, de leur signification, des flux et reflux de la marée, des visions qui se réalisaient. Jared l'écouta avec un large sourire, jusqu'au moment où il ne put se contenir plus longtemps et éclata de rire en se tenant les côtes, ce qui ébranla son fauteuil. Sandy, qui avait prévu cette réaction, attendit patiemment qu'il se ressaisisse. Finalement, quand Jared essuya des ruisselets de bave sur son menton, il ajouta : « C'était dans la vision, ça aussi. Toi, éclatant de rire. Vas-tu me laisser écrire seul cette histoire ?

— Et tu as le culot de me dire que notre article c'est du n'importe quoi ? Tu devrais consulter un psy, Sandy. Je peux t'en conseiller d'excellents, si tu as les moyens de régler leurs honoraires.

— Tu ne publieras donc pas ce papier.

— Tu me prends pour un débile ? Bien sûr que non, que je ne publierai jamais un truc pareil ! Le *Hog* n'est pas le *National Enquirer*, Sandy. Sans oublier que tu vas au-devant d'un procès en diffamation. C'est cet attardé de Canuck qui a fait le coup, point barre. »

Sandy se leva. « Je savais que c'était foutu d'avance, mais je devais essayer malgré tout. C'est bien le plus drôle, quand on a eu une vision de l'avenir. On commence par faire tout son possible pour modifier la prédiction, puis on se sent impuissant et on finit par suivre le courant, accepter ce qui est écrit. Les Nazgûl vont se reconstituer, Jared. Tu verras. Le groupe va se reformer et interpréter "Armageddon Rag", et il ne restera plus qu'à prier pour que Dieu nous vienne en aide. » Il se dirigea vers la porte.

« Eh, Sandy ! le rappela Jared.

— Ouais ?

— Tu peux être certain que je ne manquerai pas de te contacter, le jour où les Martiens débarqueront ! » promit Jared en riant de

nouveau.

Sandy attendit qu'il recouvre son sérieux. « Je suis heureux de constater que tu es d'humeur joyeuse. Avant de te revoir, je croyais les baleines bleues sur la liste des espèces en voie de disparition. »

Il descendit l'escalier et retrouva la neige fondue. Il n'avait pas suffisamment d'énergie pour affronter la cohue des usagers du métro, et il lui restait une avant-dernière chose à accomplir. Il fournit au chauffeur de taxi son adresse à Brooklyn.

Ils accéléraient sur Brooklyn Bridge, quand Sandy ouvrit la boîte posée sur son giron, baissa la glace et offrit la première page de son roman en offrande au vent glacé.

« Eh ! protesta le conducteur.

— Roulez, ordonna Sandy. Si les flics nous interceptent, je réglerai l'amende et doublerai votre pourboire. » Il libéra la page deux, puis la trois et les autres. Arrivé à la trente-sept, il hésita. Elle était toujours incurvée.

Sandy relut la dernière phrase, laissée inachevée. Puis il haussa les épaules et lâcha la feuille par la fenêtre. Comme il s'y était attendu, le vent s'en saisit mais ne la fit pas voleter sur le sol comme les précédentes. Il l'emporta de plus en plus haut, et elle finit par disparaître dans le ciel gris, entre les toits de Brooklyn. Sandy la suivit des yeux par la lunette arrière.

« Vous devez être un écrivain, devina le taxi.

— Ouais, reconnut Sandy en riant.

— Je le savais. Éparpiller des feuilles dans le vent, ce genre de trucs.

— C'est symbolique. J'en ai un double dans un tiroir.

— Oh ! » fit le taxi, ce qui mit un terme à la conversation.

De retour à son bureau, il trouva un message sur le répondeur. Sharon avait téléphoné. S'il était prêt à se conduire en adulte, elle était disposée à le rencontrer afin de régler les modalités de leur séparation. Sandy effaça la bande, s'assit, réfléchit un moment puis décida de joindre Davie Parker, dans le Maine.

« Écoutez-moi, dit-il dès qu'il eut l'adjoint au bout du fil. Vous représentez ma toute dernière chance. Lebeque est innocent.

— Notch ne l'admettra jamais.

— J'ai parlé à Edan Morse. Il est derrière tout ça, vous pouvez me croire.

— Je vous avais demandé de rester loin de ce type, rétorqua Parker avec irritation. Nous poursuivons notre enquête et vous allez tout foutre en l'air.

— Morse a un alibi en béton pour la nuit où Lynch a été assassiné, mais je suis pratiquement sûr de connaître celui qui a fait le coup. C'est un certain Gortney Lyle, qui a agi sur ses ordres. Je ne sais pas

de quel aéroport de LA. on décolle pour se rendre dans le Maine, mais vous devriez vérifier auprès des compagnies aériennes. Gort a dû prendre l'avion puis louer un véhicule une fois sur place. Je l'espère, en tout cas. S'il s'est tapé tout le trajet en bagnole, reconstituer ses déplacements sera sacrement difficile. Mais s'il a pris l'avion, même sous un nom d'emprunt, vous trouverez des gens qui se souviennent d'un colosse qui a le crâne rasé, une boucle d'oreille en or et un coup de soleil carabiné. Il avait peut-être encore tous ses cheveux, quand il a buté Lynch, et il ne mettait peut-être pas encore une boucle d'oreille. Mais, même s'il s'est payé une séance de bronzette par la suite, nul ne pourrait oublier un type aussi corpulent.

— Ce ne sont pas les gros qui manquent, Blair.

— Je parle d'un individu de deux mètres dix bon poids et large comme un baril. Un gorille, bordel, je dirai même un King-Kong. Il a dû prendre un billet de première, vu qu'il ne tiendrait pas en classe touriste. Et s'il a malgré tout voulu faire des économies, le passager d'à côté n'a certainement pas oublié ce voyage.

— Intéressant. Fort comme un bœuf, je présume ?

— Il devrait pouvoir terrasser un bulldozer à mains nues.

— Hum. Ça fournirait la réponse à quelques questions restées en suspens. Il n'est pas facile d'arracher un cœur toujours niché dans une poitrine. Il faut entre autres choses traverser la cage thoracique. Les chirurgiens découpent les côtes au préalable, mais notre assassin les a défoncées. Gortney Lyle, avez-vous dit ? » Il soupira. « Notch risque de ne pas apprécier, mais je vais vérifier tout ça.

— Faites. Ensuite, ce sera à vous de jouer. Je ne vous rappellerai pas. Je ne sais même pas pourquoi je vous ai refilé ce tuyau, si ce n'est que j'ai fait une promesse et que j'accorde énormément d'importance à la parole donnée.

— Vous commencez à m'inquiéter.

— Vous n'iriez pas jusqu'à boucler pour moi un mec qui vit à Denver, je présume ? Il maltraite son fils, un môme de trente-cinq ans.

— De quoi parlez-vous ?

— C'est ce que je craignais. Enfin, il me reste à trouver un moyen de redresser seul la situation. En premier lieu, déterminer dans quel camp je me place. Et, Parker...

— Oui ?

— Évitez de vous attacher à cette décennie. Elle risque de capoter bien plus tôt que vous ne l'imaginez. »

Sur ces mots, Sandy raccrocha.

DIX-SEPT

*And in my hour of darkness
She is standing right in front of me*

Et dans mes heures sombres
Je la vois debout devant moi.

Puis l'hiver arriva avec la neige, des pluies et du verglas, des mois de grisaille que Sandy traversa tel un somnambule. Il exécutait les actes réclamés par la vie quotidienne sans pouvoir s'intéresser à quoi que ce soit, se contentant d'attendre la suite, une chose qu'il aurait été incapable de définir.

Il emménagea dans un petit logement délabré et infesté de cafards d'East Village, au-dessus de la boutique d'un vendeur de disques d'occasion. Ce qu'il considérait de circonstance. La fenêtre de la salle d'eau avait une longue fissure en diagonale par laquelle un vent froid s'infiltrait pour geler lavabo, cuvette et carreaux ébréchés qui semblaient être de glace au contact de sa peau. Sandy ne se donna pas la peine d'aller s'en plaindre au propriétaire, il se contenta de veiller à refermer la porte.

Sharon le relança et il accepta finalement une invitation à déjeuner, au cours de laquelle elle divisa définitivement leurs existences. Elle avait déjà rédigé les documents se rapportant aux biens immobiliers, des écrits que Sandy signa sans seulement les lire, et il plia et fourra le chèque de dix mille dollars dans une poche de son jean où il resterait près d'un mois, jusqu'à ce qu'il soit dans l'obligation d'aller le déposer à sa banque. Ils firent moitié-moitié pour les comptes bancaires. Sandy réclama et obtint la garde de la chaîne stéréo. Sharon insista pour qu'il prenne également sa part du mobilier, autrement dit tout ce qui commençait à dater ou était sérieusement défraîchi. Peu après, son petit logement était encombré par quatre fois plus de choses qu'il n'aurait pu normalement contenir, et il devait se frayer un chemin dans un labyrinthe de cartons, de rayonnages inoccupés et de commodes empilés les uns sur les autres pour atteindre le matelas sur lequel il dormait (car Sharon avait gardé le lit).

Il vécut cette période dans un brouillard d'hébétude grisâtre, ne sortant que rarement de son appartement. On aurait pu croire que le monde avait battu en retraite pour l'abandonner à l'intérieur d'une bulle de solitude. À moins qu'il ne se soit coupé tout seul du monde. Quelques amis obtinrent de Sharon sa nouvelle adresse et vinrent lui

remonter le moral, mais il écouta leurs propos encourageants en se cloîtrant dans une obstination maussade et tous finirent par renoncer. Il avait l'intention de prendre un nouveau départ, de se chercher un autre agent littéraire, sans passer aux actes pour autant. Et s'il voulait reprendre l'écriture de son roman, ce fut également au-dessus de ses forces.

Sharon lui apportait de temps en temps son courrier, en grimaçant face à l'état de ce taudis et en faisant de tels efforts pour rester courtoise que Sandy se montrait systématiquement amer et caustique. Il reçut une longue lettre de Froggy, un texte humoristique et décousu par lequel son ami lui reprochait d'être reparti avant d'avoir rencontré Numéro Quatre et lui réclamait un résumé de tout ce qu'il avait trouvé sur les Nazgûl et Edan Morse. Bambi lui adressa une lettre concise mais chaleureuse, accompagnée d'un instantané d'elle allaitant son nouveau-né, une fillette quelle avait prénommée Azur. Il reçut également un télégramme de Davie Parker. Court, brusque et direct. RIEN TROUVÉ SUR INDIVIDU CORRESPONDANT SIGNALEMENT LYLE DANS LE MAINE EN SEPTEMBRE.

Sandy eut pendant un temps de sérieuses difficultés à lire son courrier, et plus encore à y répondre. Il s'interdisait de s'appesantir sur son sort, et en parler à ses proches eût été trop pénible pour qu'il pût seulement l'envisager. Il évitait en fait d'approfondir ses pensées. Il trouva dans le quartier un dealer qui lui procura un beau bloc de hasch et pour dix dollars d'herbe de troisième choix. Il resta prostré sur son matelas pendant quelques semaines, s'abrutissant de came et de télévision. Il avait en effet déniché un vieux téléviseur noir et blanc chez un brocanteur ayant pignon sur rue dans son pâté de maisons. L'argent que Sharon lui avait versé en tant qu'acompte sur leur maison lui aurait permis de s'offrir un rétroprojecteur, mais ce petit poste à antenne télescopique intégrée et images papillotantes neigeuses et hantées par de nombreux fantômes correspondait bien mieux à son appart miteux qu'un appareil hors de prix. Sandy se familiarisa ainsi avec les intrigues et les personnages d'une demi-douzaine de feuilletons destinés aux ménagères, et il prit l'habitude de souffler des réponses aux concurrents débiles des jeux télévisés. Mais ce qu'il attendait avec impatience chaque jour était la énième rediffusion d'un feuilleton qui avait bercé son enfance. « Qu'es-tu devenu, Eddie Haskell ? » marmonnait-il à la fin de chaque épisode de *Leave It to Beaver*.

Une situation qui ne pouvait durer. Et qui ne dura pas. Sandy avait consacré trop de temps à l'écriture pour s'en passer, c'était devenu un composant de son être, un besoin profondément enraciné en lui. Les mots étaient sa protection, son addiction, ce qui lui permettait de trier, rationaliser et justifier ses actes et ses expériences, le moyen de

trouver un sens au monde et, surtout, à sa vie. Finalement, et quoi qu'il pût lui arriver, il essayait de l'analyser à travers le filtre des mots. Des mots qui finissaient par l'atteindre même lorsqu'il était défoncé, ivre ou les deux, pour lui faire oublier cinq minutes Beaver, Wally et Lumpy Rutherford, et l'emplir d'exaltation. Et Sandy n'avait alors d'autre choix que de coucher sur le papier tout ce qui encombrait son esprit.

Janvier était arrivé. Le mois idéal pour mettre à jour sa correspondance. Il éteignit le téléviseur et retira sa prise pour brancher à la place sa machine à écrire. Il fit l'achat de ramettes de papier. Ses lettres étaient interminables, amphigouriques, décousues. Des écrits destinés à lui-même plus qu'à toute autre personne. Il en réécrivit certaines, un grand nombre de fois, en essayant d'aller au fond des choses sans toutefois y parvenir.

Celle qu'il rédigea pour Maggie comptait vingt pages, alors qu'il savait quelle ne lui répondrait probablement jamais. Une telle longueur était indispensable, tant elle contenait de tâtonnements, de confusion, de souffrances.

Sa lettre à Froggy fut encore plus longue et chaotique. Il lui parla d'Edan Morse, des Nazgûl et de *Music to Wake the Dead*, en essayant en vain de trouver un sens aux mots qu'il alignait sur le papier. Il lui parla de sexe, d'amour et de vieux feuilletons télévisés. Il lui parla d'Alan Vanderbeck, de Sharon et de ses romans, et il fut intarissable au sujet de sa voiture.

Il s'estima également contraint d'écrire à Bambi, en se sentant à présent plus près d'elle que jamais, comme s'il pouvait désormais comprendre ce qu'elle ressentait. Il le lui dit, après lui avoir exposé une partie de ses problèmes.

Il voulut écrire à Slum, pour se décourager bien vite. Il savait que le Boucher et Jane Dennison passaient au crible toute la correspondance lui étant destinée, et les probabilités pour que ses écrits arrivent à destination étaient nulles, ce qui rendait ses efforts totalement vains.

C'était d'ailleurs sans importance. Quand il eut terminé ses lettres à Maggie, Froggy et Bambi, il les glissa dans des enveloppes, les timbra et écrivit les adresses... sans cependant aller jusqu'à les poster.

Il prit alors conscience de n'avoir jamais eu l'intention de les expédier. L'important n'était pas qu'ils les lisent mais qu'il les écrive.

Après quoi Sandy se sentit finalement prêt à regagner le monde extérieur. Il commença par consulter un avocat au sujet de Slum. L'homme promit d'étudier la situation et de voir ce qu'il pourrait tenter, en refusant toutefois d'alimenter le moindre espoir. Sandy se remit à lire les journaux, et même *Hedgehog*, en se demandant dans combien de temps il y trouverait un article annonçant la

reconstitution des Nazgûl, un jour qu'il attendait avec autant d'impatience que d'angoisse. Il alla jusqu'à faire un peu de ménage dans son modeste logis, opération pendant laquelle il se débarrassa de près de la moitié du mobilier et sortit ses livres des cartons pour les aligner sur les étagères.

Le temps qu'arrive le 12 février, jour anniversaire de la naissance d'Abraham Lincoln, Sandy avait énormément cogité. Deux possibilités s'offraient à lui. Il pouvait se comporter comme si ce qui s'était passé depuis le meurtre de Lynch n'était qu'un mauvais rêve, tenter de tout oublier et s'atteler à la reconstruction de son existence et de sa carrière tel un individu sain de corps et d'esprit. Ou encore remettre ça, aller jusqu'à la conclusion logique de ce qui avait débuté.

Un choix qui n'en était pas un. Il se compara à un papillon de nuit venant d'apercevoir les flammes du grand incendie de Chicago lorsqu'il alla vers le meuble où il rangeait ses disques, sortit *Music to Wake the Dead* et le plaça sur la platine.

Au cours des mois qui suivirent, Sandy se passa si souvent cet album qu'il dut finalement s'en chercher un autre exemplaire dans la boutique de disques d'occasions en bas, tant le sien était usé. Plus il écoutait ces morceaux, plus des certitudes s'ancraient en lui. La seule chose qui ne collait pas avec le reste, c'était le dernier morceau de la face A : « Prelude to Madness », Prélude à la folie. Si le titre ne prêtait pas à controverses, les paroles étaient énigmatiques.

Right is wrong,

Le vrai est faux

Black is white,

Le blanc est noir

Who the hell's got justice tonight

Mais pour qui est la justice ce soir ?

disait la chanson. Et, plus loin :

Wolfman looked into is mirror

Le loup-garou s'est r'gardé dans la glace

And Lon Chaney looked back out

Et c'est Lon Chaney qui lui faisait face.

Quant au refrain, il proclamait :

Queens beat aces every time, yeah !

La reine bat l'as à chaque pli, oui !

Dead man's hand ! Dead man's hand !

La main passe au mort ! La main passe au mort !

And Charlie is the jocker in the deck

Et dans la partie, le joker c'est Charlie.

Mais qui diable pouvait bien être ce Charlie ?

Il passa « Prelude to Madness » plus que tous les autres morceaux, en s'interrogeant sur le sens qu'il convenait de donner à ces paroles. Sans que rien ne prenne forme dans son esprit.

Il n'écoula que rarement « Armageddon Rag ». Le sens de ce morceau n'était que trop explicite, et il nuisait à sa sérénité.

Les rêves recommencèrent à le hanter en mars.

Sandy assimilait certains d'entre eux à des cauchemars ordinaires. Il voyait Sharon vêtue de glace, le teint bleui par la froidure, les lunettes cerclées de givre. Il voyait Maggie pleurer. Byrne le Boucher hantait également ses nuits, fusil de chasse au poing, parti à sa recherche... Un rêve récurrent à la fin duquel Sandy voyait sa propre tête exhibée sur une des cloisons de Fort Byrne, entre les trophées d'un élan et d'un grizzly. Il se réveillait en sueur, tremblant de froid sous ses draps élimés.

Mais les rêves qui le terrifiaient le plus étaient les autres, ceux qui n'avaient aucune explication rationnelle. Il savait les identifier immédiatement, désormais. Il percevait la différence existant entre les visions attribuables à son subconscient apeuré et celles qui lui étaient adressées – de façon incompréhensible – par Edan Morse. Ces autres songes avaient quelque chose de surnaturel. Très nets et fébriles, ils étaient à la fois plus colorés et moins chaotiques que les fruits de son imagination.

Les scènes de combats étaient nombreuses. Il n'avait pas connu la guerre, mais ce qu'il avait sous les yeux était criant de vérité. Il se trouvait au Viêt-Nam, et des avions argentés filaient en hurlant au-dessus de sa tête pour larguer du napalm, dont il sentait la caresse brûlante sur sa peau, le consumant, une agonie qui durait la moitié de la nuit. Devenu une religieuse d'El Salvador, il voyait arriver les escadrons de la mort qui le prenaient de force, le sodomisaient, le violaient à trois à la fois, par la bouche, l'anus et le vagin, avant de dégainer leurs couteaux et substituer l'acier à leur sexe partout où ils l'avaient souillé. Il travaillait sur un champ de pétrole du Moyen-Orient et s'emparait d'un fusil pour tenter d'opposer un semblant de résistance aux parachutistes qui descendaient vers lui. Mais, comme il était un technicien et non un militaire, il recevait une balle en plein ventre et son agonie durait des heures.

Il y avait aussi quelques songes agréables. Parfois, c'était Ananda qui venait jusqu'à lui à la faveur de la nuit, les yeux brillants, sa douce peau brune ointe d'huiles parfumées. Elle lui souriait puis l'enfourchait et lui faisait des choses qu'il n'est possible de réaliser qu'en rêve, jusqu'à l'arrivée de l'aube et son réveil dans des draps humides et tachés.

Et, toujours, il rêvait de musique. Qu'il soit éveillé ou assoupi, il

l'avait à ses côtés. Les Nazgûl dans une salle aussi vaste que la nuit, les individus brisés qui dansaient, les yeux dorés dans le ciel, ses mises en garde rendues inaudibles par un rock endiablé, John Gopher consumé par les flammes, Maggio en décomposition, Faxon lacéré et ensanglanté, Hobbins qui hurlait et se tordait tel un possédé et, derrière eux, la femme si fragile crucifiée sur la croix de saint André, des ténèbres de plus en plus denses, une atmosphère saturée de peur, de désir sexuel, de joie et du goût cuivré du sang. Chaque fois que ce rêve débutait, l'insoutenable sensation d'imminence était plus forte, jusqu'à cette nuit d'avril où il fut réveillé par ses propres hurlements. Il s'assit dans le noir, le souffle court, moite de sueur, en se disant que *quelque chose clochait*. Le réalisme de ce rêve le rendait insoutenable. Il entendait toujours la musique, lourde de mélancolie et de menace, annonciatrice d'orage, les guitares hurlant de souffrance, le rythme presque martial de la batterie qui martelait ses tempes. Les armées s'étaient massées dans une sombre plaine, les forces du bien et du mal. *Voici l'affrontement vers lequel nous allons, chantait Hobbins, le sinistre destin que nous nous choisissons*. Le rythme accélérail, la bataille débutait, Armageddon, la grande tourmente. Il était question de tempête de l'âme et les quatre Nazgûl reprenaient à l'unisson :

Kill your brother, kill your friend, kill yourself !

Tue ton frère, tue ton ami, tue toi !

Dans le « Rag »

All the dead look just like you

Tous les morts te ressemblent,

promettaient un des couplets. Et ils s'affrontaient. Qu'ils soient vivants ou trépassés ne faisait aucune différence, lors de la bataille d'Armageddon.

Combien de temps resta-t-il assis dans le noir à attendre que les sons décroissent, respirant avec difficulté et essayant de se détendre, tendant l'oreille avant de découvrir que tout cela était réel. Ce qu'il entendait n'était pas le fruit de son imagination. Ce n'était pas un rêve.

Dans la pièce voisine quelqu'un avait allumé la chaîne hi-fi et passait « Armageddon Rag ».

Une onde de frayeur froide et acérée comme un pic à glace le parcourut. Il se leva du matelas et vacilla dans les ténèbres, avant de se diriger vers la porte.

Les seules sources de clarté étaient celles de l'ampli, œil rouge terne du voyant de marche-arrêt et trait vert pâle des fréquences d'un tuner jamais utilisé. La nuit était saturée de musique.

Assise dans le vieux fauteuil à bascule capitonné proche de la

fenêtre, elle se mit debout à son entrée.

Sandy alla vers la chaîne et pressa la commande de retour du bras. La chanson s'interrompit brusquement, et le mot tronqué entamé par Hobbins resta en suspension dans la fraîcheur de son appartement. Respirer devint aussitôt plus facile, même si Sandy frissonnait toujours.

Elle avait ouvert la porte de la salle de bains, laissant entrer la froidure. Il repoussa le battant et se tourna vers elle. « J'ai rêvé de toi, lui déclara-t-il.

— Je sais. »

Elle se rapprocha pour le prendre par le cou, l'attirer vers elle et l'embrasser.

Elle ouvrit la bouche et sa langue força la barrière de ses dents, puis elle recula avec les yeux écarquillés, interrogateurs. « Qu'est-ce qui cloche ?

— Rien, répondit-il en tremblant. Tout »

Son visage était aussi lisse que l'eau qui dort au-dessus de profondeurs insondables. « Il nous reste des choses à terminer », déclara-t-elle.

Sandy était étrangement tendu. Comme bien des années plus tôt, la toute première fois, avec Maggie. Il redevenait un enfant, un gosse intimidé. Il la désirait, il la désirait plus que tout au monde, mais il répondit : « Je ne sais pas...

— Moi, si », murmura-t-elle en prenant sa main pour le guider vers la chambre.

Il était en érection depuis qu'il l'avait vue assise dans le séjour, mais ce qu'il ressentait était étrange, un mélange de peur autant que de désir. Il était passif. Se bouscullaient dans sa tête Sharon, Maggie et Armageddon.

Mais Ananda était une experte en exorcisme. « Cette fois, tu n'oublieras rien », promit-elle.

Comme dans les rêves.

Elle déboutonna son corsage, fit sauter le bouton-pression de son jean et le fit glisser, et l'enfourcha en n'ayant plus sur elle que sa petite culotte. Elle humecta sa lèvre inférieure avec sa langue. Elle avait un corps souple et fuselé aux muscles allongés de nageuse, des seins hauts et fermes aux mamelons de la couleur du chocolat noir, qui durcirent dès que Sandy les effleura. Ses cheveux tombaient en cascade sur son visage et sa poitrine, alors qu'elle l'embrassait sur la bouche, les tétins, le nombril, puis descendait vers son sexe. Elle le mit en condition pendant ce qui parut durer des années, en le léchant, en l'amenant au bord de la jouissance pour le repousser au tout dernier instant, en souriant et humectant toujours ses lèvres.

Et à la fin des préliminaires elle se dépouilla de son dernier

vêtement pour le prendre en elle tout en lui tenant des propos rassurants. Petites plaisanteries, mots tendres murmurés, hoquets et cris de plaisir, instructions pressantes et obscènes. Autant de choses qui rendaient tout cela encore plus enivrant, jouissif, personnel. Il n'accorda qu'une pensée fugace à Sharon, toujours restée muette lorsqu'ils faisaient l'amour, comme si elle se dépouillait de sa personnalité en même temps que de ses effets. Elle avait suivi la cadence et gémi à l'occasion, mais elle ne disait pas un mot et se métamorphosait ainsi en une inconnue jusqu'à la fin de leurs ébats, devenue un corps sans âme. Alors qu'Ananda était mentalement présente pour l'accompagner sur la voie du plaisir, et son mental, son esprit et ses paroles paraient son corps d'encore plus d'érotisme. Quand Sandy atteignit l'orgasme, ce ne fut pas une simple éjaculation mais une éjaculation *en elle*, ce qui apporta à tout cela une dimension supplémentaire. Il était conscient de sa présence, de ses sourires et petits cris. Puis elle jouit à son tour, la tête rejetée en arrière, en hoquetant, ses cheveux se balançant de toutes parts comme elle tremblait et qu'une onde de rougeur se répandait sur ses seins. Sandy perçut ses contractions, l'une après l'autre, se réduisant progressivement.

Il l'attira finalement contre lui pour l'étreindre, l'embrasser. Elle lui lécha l'oreille. Il rit et elle s'écarta en roulant sur le lit, avant de demander : « Alors, professeur, j'ai réussi l'examen ? » Puis elle se dirigea nu-pieds vers la salle de bains et en revint avec une serviette chaude et humide dont le contact était incroyablement apaisant. « Dis quelque chose », murmura-t-elle.

Mais les ténèbres avaient mis à profit sa brève absence pour reprendre possession des lieux. « Tu es le seul élément agréable de ces songes, déclara-t-il avec sérieux. Tout le reste me terrifie. »

Elle se rallongea près de lui. « Parle-m'en. »

Ce qu'il fit. Elle soupira lorsqu'il eut terminé.

« C'est moche, mais purement onirique en ce qui te concerne. D'autres que toi ont vécu tout cela, ou le vivront. Jusqu'à preuve du contraire, la guerre du pétrole n'a pas encore débuté.

— Oui. » Les lignes futuristes des avions paraissaient le confirmer.

« Je crois que tu as tout compris, Sandy. Dans les profondeurs de ton être. C'est de là que tout émane. Edan se contente de faciliter l'émergence de ces visions. Tu as toujours su ces choses. C'est tout ce que nous combattons. Guerre, oppression, injustice. Ces rêves t'ont été envoyés pour te le rappeler.

— Et celui du concert ?

— Je crois que ton interprétation laisse à désirer, même si ce n'est pas une certitude. Peut-être estimes-tu que de pénibles épreuves nous attendent, et c'est la stricte vérité. Le Rag est composé de deux parties,

séparées par un pont interminable, mais avant de pouvoir atteindre la résurrection il est indispensable de traverser le feu.

— Armageddon, le bain de sang. C'est un vrai cauchemar.

— Non, c'est le monde qui nous entoure qui est cauchemardesque.

— Alors que tu es un beau rêve. »

Elle l'embrassa, avec tendresse. « C'est la chose la plus gentille qu'on m'ait dite.

— Comment m'as-tu retrouvé ?

— Ceux de *Hedgehog* m'ont communiqué ton adresse et ton agent immobilier m'a fourni un autre indice. Une belle femme, si on aime les cheveux teints et le vernis à ongles. Que s'est-il passé entre vous ?

— Nos buts étaient trop éloignés l'un de l'autre, déclara Sandy. Elle rêvait d'une copropriété de grand standing afin d'optimiser les rapports de nos capitaux permanents, et moi d'une simple cabane où je pourrais m'envoyer en l'air.

— Je m'en félicite. » Ananda le caressa, avec tant de sensualité qu'il en trembla.

« Pourquoi es-tu ici ? demanda-t-il. J'ai conscience que mon charme naturel ne peut tout expliquer.

— Tu as raison, même si tu te sous-estimes. C'est Edan qui m'envoie. L'accord est conclu. Le groupe se reforme. Les Nazgûl se sont retrouvés à Philadelphie pour répéter en secret. Edan m'a chargée de venir te chercher.

— Pourquoi ? Je ne vois pas en quoi je t'intéresse.

— Il veut t'avoir avec nous. Tes talents devraient nous être utiles.

— Mes talents ? »

Elle vint s'asseoir et secoua son abondante toison noire. « Quand le moment sera venu, il faudra battre le rassemblement. Pour que tous viennent écouter les Nazgûl, par centaines et milliers. Tu es le mieux placé pour t'en charger. Tu écris. Tu sais ce que veulent les médias et tu y as accès. Edan souhaite que tu suives le groupe et que tu assures la promo de sa tournée. Ton prix sera le sien. »

C'était un rebondissement pour le moins inattendu. « C'est pour ça que tu es ici ? fit-il sèchement. En tant qu'acompte sur mes émoluments ? »

Elle grimaça et croisa les bras sur ses seins magnifiques. « Edan ne m'a jamais demandé de coucher avec qui que ce soit, et après avoir subi une injure pareille je devrais te cracher au visage et me tirer... Mais je ne le ferai pas. Je suis prête à oublier ce que tu viens de dire parce que tes sentiments et les miens passent au second plan. Rappelle-toi tes rêves. Songe à ce qui est en jeu ! »

Songe à ce qui est en jeu. Il faut cultiver son jardin, avait dit Maggie avec résignation. Il l'avait trouvée lasse et usée, privée de ce qui l'avait autrefois animée, manquant presque de beauté. *Quelle putain de*

rigolade ! se moqua Lark. Avait-il toujours été aussi amer et vain ? Crois, lui conseilla Bambi, crois et tu trouveras le bonheur. Croire en Jésus ou aux mystérieux pouvoirs des pyramides, dans le végétarisme, l'amour ou les démocrates, tout revenait au même. De la satisfaction bâtie sur du sable alors qu'un raz-de-marée approchait. Le rire de Froggy lui fit penser à un reniflement. Nous aurions pu jouer un rôle de la plus grande importance, mais ils ont décrété : « C'est pas votre décennie, les mômes. » C'est pas notre décennie ! On aurait pu changer le monde, devenir des héros... plutôt que des paumés. Car c'est ce que nous sommes. Des clodos avec des spaghettis renversés sur la tête. Il en était à combien de femmes, combien de facs ? C'est trop tard, intervint Slum, les yeux baissés. Ils ont déclaré incapable. Il est trop tard pour faire quoi que ce soit ! Mais était-ce bien vrai ? Edan Morse et le Boucher, qui était blanc et qui était noir ? Le manège tourne et tourne encore, et les chevaux de bois montent et redescendent, et tous vieillissent à l'exception de Mama Cass qui a quitté prématurément the Mamas and the Papas. Songe à ce qui est en jeu. Songe à ce qui est en jeu.

Ananda prit sa main dans la sienne, qui était plus petite, plus fraîche et plus ferme, avec des ongles coupés court, presque au sang. Son pouce suivit l'arête durcie d'une callosité bordant sa paume et son petit doigt, un geste à la fois plein de tendresse et de confusion. « J'ai conscience des enjeux, bien plus que tu ne l'imagines, répondit-il posément.

— Alors, tu es avec nous ? »

Il la dévisagea. « Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

— Caine, mais c'est un nom que je n'utilise jamais. Est-ce important ?

— Sans doute pas.

— Alors ? Si tu n'es pas un élément de la solution, tu fais partie du problème. Dans quel camp te places-tu, l'écrivain ?

— Je rêve d'assister à l'effondrement de cette société pourrie. Je tiens à y assister. Je suis convaincu qu'Edan est un assassin, mais les innocents sont de plus en plus rares et c'est sans doute secondaire. Je sais que je participerai à ce qui se prépare, quoi qu'il advienne, alors autant être payé pour ça. Le reste peut aller au diable. Va annoncer à Morse que je me charge des relations publiques. »

Ananda lui caressa la joue. « Bienvenue sur le front », dit-elle avant qu'il ne la saisisse pour l'embrasser avec fougue. Et, s'ils firent une fois de plus l'amour, il resta sur le dessus et il la chevaucha avec ardeur pendant ce qui parut durer des heures, en la pénétrant avec ce qui s'apparentait à l'énergie du désespoir alors qu'elle amplifiait les mouvements, criait et l'encourageait. Leurs ébats furent brutaux, terrifiants, et Sandy crut un moment qu'ils se poursuivraient jusqu'à la fin des temps, qu'il ne réussirait pas à atteindre l'orgasme. Mais,

lorsqu'il le fit, ce fut l'équivalent d'une explosion, un spasme de libération qui chassa toute pensée de son esprit. Il n'y avait rien d'autre que cette sensation, les palpitations dans son aine, la chaleur du corps d'Ananda qui l'enveloppait et, peut-être, loin dans les profondeurs de son cerveau, un roulement de tambour allant crescendo.

Après quoi, Ananda s'endormit. Mais Sandy ne pouvait rester en place et se tournait constamment. Il avait des visions d'un Jamie Lynch à la poitrine béante qui le regardait avec ses yeux aveugles. Il respirait de la fumée et entendait les hurlements des jeunes gens consumés par les flammes dans la salle du Trou du Gopher. Il finit par se lever et sortir dans la froidure du monde extérieur, en laissant Ananda seule dans son lit.

À deux pâtés de maisons de distance se trouvait un petit café ouvert toute la nuit. Le jour ne se lèverait qu'une heure plus tard, mais une demi-douzaine de clients y étaient déjà attablés pour boire un café en feuilletant la première édition du *Daily News*. Sandy passa près d'eux pour atteindre le téléphone installé derrière les billards électriques. Il ne s'était jamais décidé à en faire poser un à son domicile. Il répertoria le contenu de ses poches, trouva une poignée de petite monnaie, alimenta la machine et composa un numéro.

Après une douzaine de sonneries, il entendit la voix ensommeillée de Jared Patterson. « Qui... quoi ? Jésus, c'est quelle heure ? Qui est-ce ? Quoi ? »

— Ce n'est que moi, Jared. Je voulais simplement t'apprendre que les Martiens viennent de débarquer. Et, tu ne devineras jamais... Je suis leur attaché de presse. »

DIX-HUIT

Look what they've done to my song, ma !

Look what they've done to my song !

Ils ont changé ma chanson, M'ma !

Ils ont changé ma chanson !

Il s'agissait d'un vieux cinéma de quartier dans un secteur délabré de Philadelphie, une relique des années trente fermée depuis plus de dix ans, un monument érigé à la décrépitude au charme désuet. Il y avait sur la marquise six alignements de néons, trois au sommet et trois à la base du rectangle grisâtre destiné à recevoir les titres des films. Tous les tubes avaient rendu l'âme ou disparu. Au-dessous se dressait la guérite du vendeur de billets, aussi tarabiscotée qu'un décor des *Mille et Une Nuits*, aux vitres brisées et recouvertes de lattes de bois, au centre d'un hall d'entrée extérieur encore carrelé aux deux tiers. Les portes avaient également été condamnées par des planches, et cadénassées.

Il gara Daydream dans l'impasse qui longeait la salle de spectacle et ils en descendirent. « Par ici », lui dit Ananda. Elle le précéda vers l'arrière du bâtiment, et une issue de secours aux doubles battants métalliques. Gort était déjà présent et lisait Sartre en s'appuyant au mur de briques. Il perçut leur approche, leva les yeux et grogna.

Sandy lui adressa un signe de paix universelle. « Klaatu borada nicto, Gort.

— Tordant, répondit le colosse en fronçant les sourcils. On m'a fait si souvent le coup que ce putain de clin d'œil me sort par les trous de nez. » Il replongea dans sa lecture sans plus leur prêter attention.

À l'intérieur, ils suivirent un petit couloir puis écartèrent une lourde tenture de velours mité et poussiéreux, d'un marron si défraîchi qu'il en paraissait presque gris. Ils passèrent sous une voûte pour pénétrer dans la salle faiblement éclairée. Après s'être accoutumé à la pénombre, Sandy vit une mer de sièges inoccupés mal en point, un grand balcon désert au décor qui se voulait mauresque, un plafond peint d'étoiles et de nuages et une scène occupée par une sono. Deux énormes baffles se dressaient près des coulisses, des câbles serpentaient de toutes parts et, tout au fond, contre l'ancien écran, on avait installé une batterie aux motifs rouge et noir familiers. Sur son tabouret, John Gopher engloutissait un sandwich. Rick Maggio était également présent, ainsi que Larry Richmond.

Assis au bord de la scène, ce dernier paraissait minuscule et solitaire – ce qui n'eût pas été envisageable pour Patrick Henry Hobbins –, et il gardait les yeux clos, sans doute occupé à faire des exercices isométriques. Maggio se trouvait en retrait, cerné par un petit groupe de fans, pour la plupart de sexe féminin. Sandy entendit son rire sonore, proche d'un grondement. Les Nazgûl avaient déjà engendré un nombre conséquent de drones, groupies, admirateurs serviles et parasites car Sandy comptait une douzaine d'individus qu'il ne connaissait pas.

« Où est Faxon ? demanda-t-il.

— Là-bas. »

Ananda avait désigné du doigt un homme assis dans l'allée au niveau du premier rang, les yeux baissés sur des feuilles posées sur son giron.

Sandy se dirigea vers le bassiste, qui parut visiblement surpris de le voir. « Blair ! » Il écarta les documents et se leva pour lui serrer la main. « Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je pourrais te retourner la question.

— Inutile de te fatiguer, car je ne saurais pas quoi répondre. Je me le suis souvent demandé. Mais c'est ta faute. J'ai ruminé ce que nous nous sommes dit, l'autre fois. Tu m'as fait prendre conscience que la musique me manquait. Mais c'est Tracy qui m'a véritablement décidé. Il y a un mois, elle est venue se planter devant moi en carrant les mains sur ses hanches pour me dire : "Je ne peux plus le supporter. Tu veux remettre ça et tu le sais, alors va téléphoner à Morse et dis-lui que tu acceptes avant de nous rendre complètement dingues, moi et les enfants." Et je me suis retrouvé ici.

— Ici », répéta Sandy en regardant de toutes parts. Des fauteuils bancals, de la poussière, des tentures décolorées et à coup sûr une profusion de cafards et de rats. « Super, comme salle de répète. La décharge municipale était déjà prise ou quoi ?

— Va le demander à Morse, répondit Faxon en riant. Mais je m'en fiche car la nostalgie embellit tout, Blair. C'est ici que tout a débuté.

— Appelle-moi Sandy. Tu ne pourrais pas être un peu plus précis ?

— C'est dans cette salle que les Nazgûl se sont produits pour la première fois. On s'appelait encore Peter et les Loups-garous, à l'époque. On avait joué dans des mariages, des bals de lycée et quelques boîtes, et on avait une poignée de fans au niveau local. Cet établissement battait de l'aile, et le proprio attirait une clientèle d'ados en passant des films d'horreur et des Beach movies, tout ce qui pouvait plaire à la jeunesse. Il a finalement décidé de faire passer des groupes, des groupes du coin pour limiter les frais. Nous avons donné notre premier concert sur cette scène, en tête d'affiche. On envisageait de changer de nom depuis pas mal de temps déjà, et c'était le moment

où jamais. C'est ici que nous nous sommes produits pour la première fois sous le nom des Nazgûl, et que nous avons joué nos propres compositions. Le public a adoré, et le proprio nous a repris sur des bases régulières, un passage par mois pendant un semestre complet. Lors du dernier spectacle, Lynch a débarqué dans les coulisses avec une bouteille de champagne, un bloc de hasch gros comme une brique et un contrat.

— La salle a perdu une partie de sa classe, depuis, fit remarquer Sandy.

— N'est-ce pas notre lot à tous ?

— Il y a longtemps que vous vous êtes remis ensemble ?

— Deux semaines.

— Et ça se présente comment ? »

Une grimace. « Disons qu'il reste pas mal de chemin à parcourir.

— A cause des nouvelles chansons », intervint Ananda.

Un commentaire qui parut irriter Faxon. « Tout repose sur ces compositions, déclara-t-il sèchement. J'ai accepté de reprendre une partie de notre vieux répertoire parce que c'est ce qu'attend le public, mais notre retour doit s'articuler autour de mes derniers morceaux... ou d'un autre que moi. Je croyais avoir été clair à ce sujet, non ? »

Ananda leva les mains et lui adressa un sourire désarmant. « Eh, on se calme ! Je ne suis qu'une intermédiaire.

— Désolé, mais tu sais ce que je ressens. Si Morse n'aime pas ça, il n'a qu'à siffler ses chirurgiens pour qu'ils rappellent et lui fabriquent un simili-Faxon bien docile.

— Ouch ! intervint Sandy. On dirait que tu as des réserves à émettre au sujet de Richmond. »

Peter Faxon se tourna vers lui en fronçant les sourcils. « C'est un brave gosse et il fait son possible, mais il n'est pas Pat et il ne deviendra jamais son double. Je dois par ailleurs avouer que je trouve ces histoires de chirurgie esthétique plutôt malsaines. On m'avait averti, mais j'ai malgré tout flippé sérieux quand je l'ai vu.

— Et à présent ?

— Oh, ça n'a pas duré ! Je connaissais Pat Hobbins mieux que quiconque et Richmond est complètement différent. Il a même un chien, bon Dieu !

— Et ?

— Pat les avait en horreur. Un berger allemand l'a mordu, quand il était gosse, et il a dû subir un traitement antirabique complet. Il en a gardé une peur panique de ces bestioles. Et, comme elles percevaient sa trouille, elles grondaient et dénudaient systématiquement leurs crocs sitôt qu'elles le voyaient. S'il en avait eu la possibilité, Pat aurait fait gazer tous les clébardes de la planète. Alors que Richmond ne se sépare jamais de son chien névrosé. » Il tendit le doigt et Sandy vit

Balrog sur le côté de la salle, sa laisse attachée à une colonne tarabiscotée. « Et ce n'est qu'un détail parmi tant d'autres. Je n'ai rien contre ce gosse. Il est difficile de prendre en grippe un admirateur aussi fervent, mais j'aurais préféré que Morse nous dégote un vrai chanteur plutôt qu'un Hobbins au rabais.

— Au moins n'as-tu pas à redouter qu'il prenne l'ascendant sur toi au sein du groupe.

— Aucun risque. Larry Richmond ne réussirait même pas à imposer ses volontés à un bonhomme en pain d'épice. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Enfin, on y est presque. Assieds-toi et tends l'oreille pendant que je fais pénitence pour tous mes péchés. Je t'avertis, tu vas souffrir. » Il leva deux doigts à la bouche pour siffler et toutes les têtes pivotèrent vers lui. « Assez glandé, les mecs. On remet le couvert ! »

Sandy et Ananda s'installèrent au premier rang, avec une douzaine d'autres personnes. Quelques preneurs de son s'activèrent et, l'un après l'autre, les Nazgûl se déclarèrent prêts. À la batterie, John Gopher but une gorgée de bière pour faire glisser la dernière bouchée de son sandwich et prit ses baguettes... des Pro Mark 2B, longues et lourdes, des baguettes de fanfare impressionnantes mais qui paraissaient presque fragiles dans ses énormes mains noueuses. Quoique rasé de près et émacié, son jean et une ample chemise violette le rendaient bien plus proche du John Gopher d'antan que de l'homme d'affaires en costume rayé que Sandy avait interviewé à Camden une éternité plus tôt.

Maggio entra sur scène avec une cigarette au bec, sa bedaine dépassant sous un tee-shirt rouge sang des Nazgûl vieux d'une quinzaine d'années et trop petit de deux bonnes tailles. Après avoir tiré une dernière taffe interminable, il laissa tomber le mégot, l'écrasa sous son talon et prit sa guitare, la Fender Telecaster qu'il utilisait autrefois. Il entreprit de l'accorder, et marmonna un « Merde » retentissant dans le micro.

Larry Richmond, en blue-jean flambant neuf et chemise en denim brodée, se dressait devant eux avec sa Gibson SG déjà accordée, ses boots cirées et brillantes, ses cheveux blancs tombant avec souplesse sur ses épaules. Il humecta ses lèvres, visiblement nerveux.

Peter Faxon arriva le dernier, toujours aussi blond et classieux. Ce fut avec un regard sévère d'homme d'affaires qu'il passa la sangle de sa Rickenbacker noir métallisé sur sa tête puis qu'il l'accorda, pendant qu'un sonorisateur réglait la balance, et lorsqu'il obtint finalement le signe attendu il se tourna vers les autres Nazgûl pour leur dire : « C'est bon, les gars. On remet ça. On va essayer "Sins". Et, Rick, ce serait vraiment sympa si tu chantaient la même chose que nous, d'accord ?

— Va te faire mettre », aboya Maggio.

En bas, au premier rang, la main de Sandy trouva celle d'Ananda. Il

devait être aussi nerveux que Larry Richmond.

Il avait pourchassé pendant plus d'un semestre la chimère qu'étaient les Nazgûl, en se repassant constamment leurs vieux morceaux au point de les connaître par cœur. Son obsession pour leur musique et son sens caché l'avait conduit en ce lieu, dans cette salle de spectacle désormais décrépite où tout avait vu le jour, et où tout recommencerait. Le long silence serait rompu, de façon définitive. La marée allait s'inverser, colère, amour et rêves perdus seraient rendus au monde, et la voix authentique et menaçante des années soixante se ferait de nouveau entendre d'un bout à l'autre du pays. Les Nazgûl étaient sur le point de reprendre leur vol.

La Fender de Maggio émit quelques murmures, avec légèreté, et Richmond lui apporta le soutien des sonorités plus douces de sa Gibson. John Gopher donna un coup hésitant sur la caisse claire et la grosse caisse, et Richmond se mit à chanter :

Oh, lately I been thinking on my sins

Oh, ces temps derniers, j'ai pas mal pensé à mes péchés

« Sins » était une sorte de ballade dont la mélodie faussement lénifiante soutenait des paroles à double sens. Les Nazgûl enchaînèrent sur « Go to the Junkyard », un rock enfiévré parlant de vies bousillées sur une base bien carrée et culminant par un refrain où ils rappelaient que

Everybody's goin' to the junkyard !

Tout le monde file à la décharge !

Maggio échangea sa Telecaster contre une Gibson Firebird rouge fuselée pour lui arracher quelques accords suraigus qui, avec la juste dose de distorsion, faisaient penser à un car de ramassage scolaire compressé avec ses passagers dans une presse hydraulique. Il reprit la Fender pour « Good Ol' Days », un morceau de country rock dans lequel Faxon jouait du violon cajun.

On trouvait dans « Dogfood » le genre de texte politiquement cinglant que Sandy n'avait plus entendu depuis une bonne dizaine d'années, une histoire de toutou à sa mémère – un pékinois – qui prenait la goutte pendant que des enfants asiatiques crevaient de faim. « Visions in the Dark » était énigmatique, onirique, avec des sonorités géniales de fils bâtard de l'acid-rock ayant fauté avec l'heavy métal. Il incluait un solo de batterie de John Gopher et quelques riffs de guitare que seuls Hendrix, Clapton et le Rick Maggio d'antan auraient pu réaliser ; une foule d'accords rapides imbriqués, des hurlements de souffrance entretenus à coups de pédale Wah-Wah et de sombres échos modulés, une juxtaposition de noir sur noir nécessitant une profusion d'Echoplex et de phasing.

Ce fut Maggio qui chanta « Cupcakes », un autre rock pur et dur aux paroles résolument féministes. Et sa voix de macho éraillée était idéale pour ce morceau, même si la plupart des sous-entendus devaient lui échapper.

Faxon passa aux claviers pour « The Things That I Remember », un chant d'amour doux-amer, et au synthétiseur pour « Flying Wing » et sa promesse de transcendance parmi les étoiles. « Dying of the Light », l'Agonie de la Lumière, était un emprunt de Faxon à Dylan Thomas, même si aucun des Nazgûl ne pouvait espérer bénéficier d'une aussi douce nuit.

Ils terminèrent par « Wednesday's Child », un long morceau effréné avec un pont interminable où la batterie se métamorphosait en marteau-piqueur fou pendant que les guitares hurlaient et griffaient l'air, et que la Rickenbacker de Faxon descendait s'aventurer dans les infrasons. Il y avait là tous les ingrédients d'une chanson apocalyptique, le genre de chose à même d'inciter l'assistance à se lever, taper du pied, beugler, crier, trembler et s'enflammer. C'était un morceau qu'ils auraient pu faire durer en concert plus d'un bon quart d'heure, en déclenchant pratiquement une émeute, une guerre.

Mais ce n'était pas le cas.

Pas interprété de cette façon.

Assis au premier rang de la vieille salle de spectacle, Sandy ne pouvait oublier la légère odeur de moisi et les punaises qui devaient grouiller à l'intérieur de son fauteuil. Alors qu'il aurait dû se laisser emporter par la musique, il pensait à tout ce qui se désagrégeait tant dans la salle que sur scène. S'il en fut tout d'abord bouleversé et effrayé, un engourdissement surprenant l'envahit au fur et à mesure que les morceaux se succédaient... pour se fondre en une étrange déconvenue mêlée de soulagement.

Car les peurs qui l'avaient assailli tout l'hiver levaient le siège, devenant lointaines et ridicules dans ce vieux cinéma délabré où trois musiciens décatis et un jeunot inexpérimenté tentaient de ressusciter une magie depuis longtemps perdue, un son et des promesses, un enchantement définitivement détruit en 1971, quand une balle avait surgi hors de la nuit pour écrire le mot FIN avec le sang de Hobbins. Les beaux discours d'Edan Morse sur la puissance de la musique, le flux et le reflux des marées et le temps qui inversait son cours avaient ici des accents pathétiques. Sandy comprenait pourquoi Jared s'était moqué de lui. Il l'avait mérité. Il aurait aimé s'en gausser à son tour, mais il ne pouvait pour l'instant que serrer les dents et continuer d'écouter.

Les morceaux n'étaient pas en cause. Tout était nouveau, et si certaines chansons étaient moins bonnes que le reste presque toutes surpassaient ce qu'on entendait à la radio.

Non, Faxon n'avait pas perdu son savoir-faire. Il était toujours aussi éclectique, imprévisible et mordant. Par ailleurs, le son était incontestablement celui des Nazgûl ; rapide, décidé, avec un rythme à la fois soutenu et pesant, des phrases musicales complexes, des paroles lourdes de sens. C'était une musique agressive, différente de la guimauve qu'ils passaient sur les ondes. Incisive comme des lames de rasoir, elle était menaçante sans être nihiliste. Il en ressortait que la violence était un mal et non un bien, et il y avait dans tout cela un élément qui émanait non du chaos mais d'une sorte d'ordre nouveau en pleine résurgence. Il aurait été faux de dire que Faxon était rétrograde, ou qu'il n'avait pas évolué. Non, ces morceaux n'étaient pas marqués du sceau de ses anciennes compositions – il s'agissait d'évolutions, de spectres musicaux de ce qu'auraient sans doute produit les Nazgûl dans les années 1972, 1973 et 1974 si le drame de West Mesa n'avait pas eu lieu. Les meilleurs valaient largement ce qu'ils avaient enregistré par le passé. À l'époque, « Go to the Junkyard » et « Wednesday's Child » se seraient retrouvés en tête du hit-parade en moins d'une semaine. Et d'autres morceaux également, sans doute.

Non, les compositions de Faxon n'étaient pas en cause. Ce qui clochait, c'était le groupe. Les Nazgûl n'étaient plus ce qu'ils avaient été.

Faxon était incontestablement celui qui s'en tirait le mieux, peut-être parce qu'il avait porté tout cela en lui pendant tant d'années. Les lignes de basse et sa voix étaient pleines d'assurance, et c'était en vrai pro qu'il utilisait les autres instruments. Mais s'il avait du métier, il se contentait d'assurer le strict minimum. La concentration qui avait si souvent creusé son front, alors qu'il suait sang et eau pour se montrer digne des autres musiciens du groupe, avait été remplacée par de la gêne et de la frustration. Son mordant avait été émoussé.

Alors que Rick Maggio était tour à tour à la hauteur ou dépassé. Le commentaire lancé par Faxon au début de la répétition se justifiait. À plusieurs reprises, le guitariste avait eu des difficultés à se rappeler les paroles. Sandy l'avait vu se contenter d'ouvrir la bouche tant dans « Dogfood » que « Flying Wing », et dans « Visions in the Dark » les phrasés de guitare accaparaient tant son attention qu'il avait chanté autre chose que les autres, ce qui avait débouché sur un arrêt crissant et un bref échange de propos peu amènes entre lui et Faxon. Mais, pour lui rendre justice, il connaissait toutes les paroles de « Cupcakes », qu'il interpréta avec une énergie et une joie débordantes. En tant que soliste, il était irrégulier. Les parties endiablées et difficiles de « Visions in the Dark » auraient réclamé de lui des efforts même au bon vieux temps, avant que la drogue n'émousse sa dextérité, mais si elles lui étaient désormais inaccessibles

il faisait de son mieux. Sandy le vit se concentrer et se planter de peu, à une ou deux reprises. Sur quelques mesures, ses doigts retrouvèrent presque leur agilité d'antan, s'en rapprochant de plus en plus... avant de cafouiller, ce qui fut aussitôt fatal à la magie du moment. Il joua de façon honorable dans « Wednesday's Child », avec une lourdeur impardonnable dans « Good Ol' Days », et fut très loin de la plaque dans « The Things That I Remember ». À la fin de la répétition son tee-shirt était sombre de sueur et l'expression de son visage, aussi blanc qu'un ventre de poisson, était hideuse.

Si Maggio avait des hauts et des bas, John Gopher Slozewski était tout simplement ailleurs. Jouer avec des groupes minables avait contraint le guitariste à entretenir tant bien que mal sa technique, mais John Gopher avait laissé tomber la musique trop longtemps. Son solo de batterie de « Visions in the Dark » fut totalement dénué de relief, et il paraissait incapable de garder le rythme frénétique réclamé par le pont de « Wednesday's Child ». Il se plantait fréquemment et se retrouvait à contretemps, avant d'accélérer pour rattraper les autres, comme s'il n'était plus capable de jouer ce genre de musique. Dans « Wednesday's Child », il lança en l'air une baguette... un vieux truc que Sandy l'avait vu réaliser des centaines de fois. Ils étaient nombreux, les batteurs qui employaient cet artifice et jonglaient avec une baguette. John Gopher s'enorgueillissait autrefois de lancer la sienne bien plus haut que n'importe qui, et de la rattraper sans seulement regarder juste à temps pour l'abattre avec vigueur sur une cymbale. Cette fois, si la baguette monta effectivement très haut, elle percuta le vieil écran du cinéma... et retomba à trois mètres de là, aux pieds de Faxon. John Gopher ne semblait même plus avoir l'énergie nécessaire pour extérioriser son irritation par une grimace. Il était épuisé et perdu, comme s'il ne comprenait pas pourquoi tout allait de travers.

Et il y avait le gosse, ce double spectral de Hobbins qui n'avait en lui rien de ce dernier. Les trois Nazgûl d'origine pourraient se ressouder, recouvrer avec le temps leur cohésion d'antan, mais Faxon avait dit vrai au sujet de Larry Richmond ; il n'était pas Patrick Henry Hobbins et il ne lui arriverait jamais à la cheville. Il lui ressemblait, s'habillait comme lui et singeait ses attitudes, mais il était maladroit, empoté dans le meilleur des cas. Il n'était pas mauvais à la rythmique, peut-être même surpassait-il son modèle, mais il ne faisait vraiment pas le poids en tant que chanteur. Lorsqu'il parlait sa voix rappelait vaguement celle de Hobbins, mais dès qu'il chantait elle était faiblarde, sans relief et forcée. Le hard-rock réclamait une énergie verbale explosive qu'il ne possédait pas. Et même les chansons relativement douces devaient être portées par une voix capable d'exprimer les émotions que contenaient les paroles, et en dépit de ses

efforts tous les morceaux restaient creux et sans âme. Il avait une tessiture réduite et manquait de coffre, et la hargne qui lui aurait permis d'égaliser Patrick Henry Hobbins lui faisait défaut. Leurs seuls points communs étaient des cheveux blancs, des traits presque semblables et un ensemble en denim... ce qui était insuffisant.

Le résultat laissait à désirer, et tous en avaient conscience. Les Nazgûl, Sandy, Ananda et les autres. Quand le dernier accord mourut, Peter Faxon posa sa basse, grimaça de dégoût et quitta la scène sans dire un seul mot, bouillant intérieurement.

« Va te faire foutre, connard ! » lui lança Maggio avant de s'éloigner à pas lourds du côté opposé.

John Gopher se leva péniblement de son tabouret et alla ramasser la baguette perdue, pendant que Larry Richmond sautait dans la salle en souriant à Sandy.

« Salut, fit-il gaiement. Je vous ai vu après le début de la répète. » Il lui tendit la main. « Vous vous souvenez de moi ? On s'est rencontrés à Malibu. Pat Hobbins.

— Non, tu n'es pas Pat », répondit Sandy en secouant la tête.

Ce qui parut blesser Richmond. Son expression était incongrue, sur ce visage blême ressemblant tant à celui d'un défunt. « Ça ne vous a pas plu ?

— Certains morceaux sont intéressants », déclara Sandy pour ménager ce jeunot qui n'était visiblement pas conscient du désastre. « Mais vous avez encore du pain sur la planche, les gars. »

Richmond l'approuva de la tête. « Ouais, faudrait que Peter mette un peu d'eau dans son vin et accepte qu'on reprenne les vieux tubes. Ceux que je connais. Ce qu'on fait avec l'ancien répertoire est bien meilleur que ce que vous venez d'entendre. Mais on finira par y arriver. » Il regarda autour de lui et sourit encore en constatant qu'un des admirateurs serviles lui amenait son chien. « Eh, Balrog a aimé, en tout cas ! Pas vrai, mon garçon ? Hein ? »

Il s'agenouilla pour gratter la tête de l'animal et le tapoter de façon joueuse. Balrog confirma cette déclaration par un aboiement. « Eh, mais oui, Bal ! On est des bons ! C'est de mieux en mieux, hein ? »

Richmond sourit à Sandy et Ananda. « Bal est un critique impitoyable. S'il n'aime pas ce que je fais, il hurle à la mort en pleine répète. Vous avez pu constater qu'il s'est tenu tranquille, pas vrai ?

— Je n'ai pas entendu un seul aboiement », concéda Sandy.

Richmond se redressa. « Vous voyez ? Bon, excusez-moi, monsieur Blair. Je dois sortir Bal. A plus tard, d'accord ? Mais qu'est-ce que vous fichez ici, au fait ? Le Hog vous a envoyé écrire un papier sur nous ?

— En quelque sorte. Je suis votre attaché de presse.

— *Génial !* Bon, on se revoit à la prochaine répète, alors... » Il remonta l'allée d'un pas rapide, avec son chien sur les talons.

« Pas si je peux éviter d'y assister, marmonna Sandy en se tournant vers Ananda. Seigneur, ce même prend son clebs pour un critique musical ! Ils vont l'éreinter. »

Si l'expression d'Ananda était sinistre, elle ne semblait pas avoir relevé ce commentaire. « J'ai deux ou trois choses à dire à Edan, déclara-t-elle.

— Où est-il ?

— À l'hôtel. Le Bellevue-Stratford.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? J'ai moi aussi quelques remarques à lui faire. »

Ils n'échangèrent pas un mot tout au long du trajet. Sans doute irritée par la médiocrité de la répétition, Ananda avait l'esprit ailleurs, et Sandy n'était pas non plus d'humeur prolixe. Ils s'arrêtèrent devant l'hôtel et Sandy alla récupérer sa valise à l'arrière en déclarant : « Laisse-moi le temps de prendre une chambre et on se retrouve chez Morse. C'est quel numéro ? »

Elle le lui indiqua et se dirigea vers les ascenseurs, pendant que Sandy gagnait la réception. Dix minutes plus tard, après avoir déposé ses bagages et suspendu quelques chemises dans la penderie, il descendait deux volées de marches et frappait à la porte de la suite d'Edan Morse.

Ananda vint ouvrir, toujours aussi irritée et peu prolixe. Assis près d'une fenêtre, du côté opposé, leur employeur faisait bien moins boy-scout qu'à Malibu. Il avait décidé de se laisser pousser la barbe, un attribut pileux qui s'annonçait sombre et touffu, à même de dissimuler les fossettes de ses joues et son menton. Il semblait par ailleurs avoir maigri et commençait à avoir des cernes. Un lourd pendentif en argent sur lequel étaient représentées avec complexité une araignée et un serpent reposait sur son pull à col roulé noir. Les yeux marron qu'il porta sur Sandy brillaient. « Vous avez donc décidé de vous joindre à nous ?

— Je n'ai pas encore pris de décision.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, alors ?

— Ce n'est pas à moi de le dire. Le devin, c'est vous. »

Morse réunit ses mains sous son menton pour le considérer avec soin. « Il existe trois possibilités, dit-il finalement. Un, vous êtes conscient que tout ceci va déboucher sur une histoire formidable à laquelle vous tenez à participer. Deux, vous rêvez de replonger dans la petite culotte d'Ananda. Trois, vous faites ça pour le fric.

— Quatre, toutes ces raisons à la fois.

— Vous savez une chose, Blair ? Dès l'instant où vous effectuez ce que j'attends de vous, je me contrefiche de vos motivations.

— Parlons un peu de mon boulot. » Sandy traversa la chambre pour aller s'asseoir en face de lui. « Je présume qu'Ananda vous a dit ce

qu'elle pense de la répétition à laquelle nous venons d'assister. Ce n'est pas d'un attaché de presse que vous avez besoin, mais d'un autre orchestre. Je vous conseille de tirer un trait sur les Nazgûl et de consacrer votre argent et vos efforts à reconstituer, disons... les Beatles. Contactez Paul, George et Ringo, et demandez à votre chirurgien esthétique de vous modeler un nouveau Lennon. Après vous être assuré qu'il chante un peu mieux que Larry Richmond, cela va de soi.

— Je ne connais aucun Larry Richmond, rétorqua Morse. Le moment venu, Patrick Henry Hobbins fera le meilleur concert de toute sa vie. » Il sourit. « Ou plutôt de toute sa mort. Vous pouvez en être certain. »

Sandy se pencha en arrière pour émettre un bruit de pet qui – s'il n'aurait pu rivaliser avec ceux de Froggy – traduisait parfaitement le fond de sa pensée.

« Le scepticisme est une attitude très saine au sein de cette société, mais il tient chez vous une place trop importante, ajouta Morse.

— Je viens d'entendre ce qu'ils font, pas vous.

— N'allez pas à leurs répétitions, si ça vous incommode. Votre présence y est superflue et vous avez énormément de travail à abattre. Tous doivent apprendre que les Nazgûl renaissent de leurs cendres. Je veux que vous semiez les germes de la surexcitation, de l'impatience. Vous devez préparer le public à cet événement. Vous en sentez-vous capable ?

— C'est certain, mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne. Faites-le, Blair. Et sans perdre de temps. J'ai déjà programmé leur premier concert. Il aura lieu le 12 juin, au Civic Auditorium de Chicago.

— C'est dans seulement un mois et demi ! s'exclama Sandy.

— Serez-vous prêt ?

— Moi, oui, mais pas eux ! Ils ne pourront pas se produire sur scène dans six semaines, pas même dans six ans, si j'en juge par ce qu'ils ont fait aujourd'hui.

— Ils seront prêts, et c'est quoi qu'il en soit secondaire. Il s'agit d'un simple échauffement. Il y aura d'autres concerts, bien plus importants. »

Le frisson attribuable à sa façon de prononcer ces mots se propagea vers le bas de la colonne vertébrale de Sandy. « Vous parlez de ce qui se cache derrière tout ça, n'est-ce pas ? *Music to Wake the Dead*. Vous pensez que cet album a une sorte de... je ne sais pas... de pouvoir magique. » Edan Morse se contenta de sourire. « J'ai bien failli vous croire, mais cet après-midi le rêve s'est effondré. Le Rag n'est qu'un morceau comme les autres.

— Vraiment ?

— Oui. Et ce qui était annoncé dans cet album n'est devenu une réalité que parce que vous avez pris des mesures en ce sens. Vous avez assassiné Jamie Lynch, ou chargé Gort ou un autre homme de main de le tuer. En lui arrachant le cœur pour que les faits correspondent aux paroles de cette chanson, parce que vous êtes cinglé.

— Combien de fois devrai-je le nier ? Vous n'avez toujours rien compris. Peter Faxon a eu en 1971 une vision prémonitoire de la mort de Lynch et en a fait une chanson. Vous refusez de regarder les choses en face. Soit la musique des Nazgûl a rendu tout cela bien réel, soit ce drame était écrit et Faxon l'a simplement prophétisé. Mais c'est un accident, un incident indépendant de notre volonté qui sert fortuitement notre cause.

— Et l'incendie du Trou du Gopher... Il était accidentel, lui aussi ?

— Absolument. Ce n'est qu'une des nombreuses pièces d'un puzzle.

— Que les issues de secours aient été condamnées était également un hasard ? Non, Morse. Quelqu'un a voulu prendre au piège tous ces malheureux, les faire périr dans l'incendie. Quelqu'un qui souhaitait qu'une chanson devienne une réalité, quelqu'un qui croyait dur comme fer à la magie du sang. Par ailleurs, le plastic n'est pas un explosif qui arrive par l'opération du Saint-Esprit dans de nombreux clubs de Camden.

— Du plastic ? » Morse haussa les épaules. « Aurais-je contesté que l'incendie était d'origine criminelle ? Non. J'affirme seulement que je ne suis pas un incendiaire, et que je ne suis aucunement responsable de ce qui s'est passé. »

Ananda, qui avait suivi cet échange verbal sans mot dire, décida d'intervenir. « Edan dit vrai. Je le connais depuis longtemps et je sais de quoi il est capable. Il peut mentir aux autorités et faire quelques entorses à la vérité si ça sert notre cause, mais il est réglo avec les siens. Et tu es des nôtres, pas vrai ? »

Sandy hésita. « Oui, sans doute. » Il regarda Morse, qui faisait tourner la grosse bague en argent de son majeur en semblant fasciné par la veuve noire captive de l'inclusion. « À condition de croire que vous êtes innocent tant pour l'assassinat de Lynch que l'incendie.

— On ne croit que ce qu'on souhaite croire, lança Morse avec irritation. Pour être franc, je commence à en avoir assez de vous, de vos soupçons et de votre rationalisme petit-bourgeois. Ce que vous pouvez nous apporter ne justifie pas tant de complications, Blair. Je vous suggère donc de rentrer chez vous et d'écrire vos petits romans en brochant sur les thèmes de l'échec et du désespoir.

— Non », répondit Sandy. Sans doute trop rapidement, car il révélait ainsi ses désirs. Il savait qu'il était pour lui capital de rester auprès des Nazgûl, vital de voir tout cela se réaliser. Mais pourquoi ? Croyait-il ou rejetait-il ces choses ? Était-il toujours un journaliste

d'investigation qui infiltrait les rangs ennemis dans l'espoir de trouver des preuves de l'implication de Morse dans le meurtre de Lynch ? N'allait-il pas grossir leurs rangs, devenir un des éléments de ce rêve de fièvre, cette vision d'un impensable retour en arrière ?

Quand il faudrait prendre des décisions, empêcherait-il ces gens de nuire ou les aiderait-il à mener à bien leurs projets ?

C'était une question à laquelle il n'aurait pu répondre, mais il savait en revanche qu'il ne pouvait pas rebrousser chemin et rentrer chez lui. Il n'avait plus de foyer... à moins que son seul refuge ne soit le passé. « Je reste, déclara-t-il à Edan Morse. J'accepte ce poste d'attaché de presse.

— Alors, c'est entendu. Faites votre boulot et épargnez-moi vos radotages sans fondement. » Néanmoins, Morse parut s'adoucir. Un court instant, il sembla presque épuisé, comme si ce qui pesait sur ses épaules était un fardeau trop lourd à porter. Sandy perçut dans ses intonations quelque chose de profondément humain et tourmenté, comme il ajoutait : « Écoutez, nos buts sont identiques. Je ne suis pas différent de vous, Sandy. Me croyez-vous immunisé contre le doute ? Il m'arrive de vouloir tout envoyer paître et de profiter de mon argent comme un salopard de capitaliste. Mais il ne faut jamais perdre de vue l'objectif qu'on s'est fixé, même si c'est parfois difficile.

— La révolution ?

— Ce n'est pas un but mais un moyen d'arriver à nos fins, autrement dit de vivre dans un monde meilleur. Pour tous. C'est l'unique moyen, Sandy. Hier fusionne avec aujourd'hui et nous ressusciterons demain un beau rêve perdu. Enfin, eux, les Nazgûl. Un état d'esprit qui a disparu va renaître et se répandre dans la totalité de ce pays comme une traînée de poudre. » Morse se leva brusquement. « Tout va se mettre en place, et vous verrez ! »

Il tendit le bras pour offrir à Sandy la poignée de main propre aux membres du Mouvement, et Sandy l'accepta. Il n'avait aucune raison de refuser. « Paix », dit Morse avec un rictus plein d'ironie.

Sandy sentit un ruisselet couler entre son pouce et son index, et il ramena brusquement vers lui une paume rougie par du sang. « Vous vous êtes blessé, fit-il remarquer.

— Non ! » Morse semblait horrifié. Il avait baissé les yeux sur le fluide vermeil qui se répandait sur ses doigts, dans sa paume. « Non, je ne peux...

— Une de vos cicatrices a dû se rouvrir, supposa Sandy.

— Oui, probablement, se hâta d'affirmer Ananda.

— Ce n'est pas la même main, rétorqua Edan Morse en la dévisageant. Je n'ai jamais entaillé la droite, 'Nanda. Toujours la gauche. » Il la leva pour leur montrer une douzaine de vieilles balafres, et quelques-unes bien plus récentes. Mais elle était sèche,

contrairement à l'autre. « Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— Tu as dû te couper sans t'en rendre compte, Edan. Viens, je vais m'en occuper. Ça va s'arrêter. » Elle alla le prendre par l'épaule, en disant à Sandy : « Laisse-nous, je me charge d'Edan. On se retrouve dans la chambre. »

Sandy se dirigea lentement vers la porte puis sortit dans le couloir en étudiant sa propre main et le sang qui la maculait. Ce qui s'était passé n'était pas normal, pas normal du tout.

DIX-NEUF

*Purple haze all in my brain
Basic things don't seem the same
I feel funny but I don't know why*

La brume violette envahissait mon cerveau
Les choses simple semblent ne plus être les mêmes
Je me sens bizarre mais je ne sais pas pourquoi.

Si cet incident tourmenta profondément Sandy, cette nuit-là, nul n'aborda le sujet au cours des semaines qui suivirent et il finit par l'effacer de son esprit. Son travail d'attaché de presse l'accaparait et oublier le reste était facile. Il avait si peu de temps devant lui avant le concert de Chicago qu'il était débordé.

Il aurait préféré débiter plus posément cette campagne, lancer quelques rumeurs qui iraient alimenter les rubriques des journaux, répandre divers bruits dans les milieux du showbiz, organiser quelques rétrospectives pour réveiller les souvenirs que le public gardait des Nazgûl. Mais le temps manquait pour une approche de ce genre et il devait foncer tête baissée. Faute de connaître d'autres moyens d'arriver à ses fins, il composa le numéro de téléphone du *Hog*.

Si Jared le tourna tout d'abord en dérision, il se montra quant à lui très courtois, pour ne pas dire obséquieux. Il savait à quoi son ex-associé était sensible, aussi joua-t-il sur toutes ses faiblesses. Il fut énigmatique à souhait, tout en laissant sous-entendre que l'histoire ferait grand bruit. Il utilisa à maintes reprises le terme « exclusivité » et prit l'engagement de ne plus jamais lui téléphoner à son domicile, à aucune heure du jour ou de la nuit, sous aucun prétexte et aussi longtemps qu'ils vivraient... en le jurant sur la tête de sa défunte mère. Et il obtint finalement l'objet de ses désirs, c'est-à-dire la une du *Hog*.

Puis il contacta le *Time*, *Newsweek* et *Rolling Stone*, pour sceller le même accord avec chacun d'eux.

Convaincre leurs responsables fut toutefois plus difficile, étant donné qu'il ne connaissait pas leurs points faibles, mais tous finirent par se plier à ses exigences. Ne leur apportait-il pas une histoire de la plus haute importance, et dont ils auraient tous la primeur et l'exclusivité ?

« Eh bien, je viens de me griller à jamais auprès de tous les organes de presse du pays », déclara Sandy à Ananda le soir où ceux du *Time*

se plièrent à ses conditions en se faisant tirer l'oreille. « Quand toutes ces interviews exclusives sortiront en même temps, je perdrai le peu de crédibilité que j'ai pu acquérir et celle que je n'ai pas encore. Sans parler de la possibilité de bénéficier d'une seule critique favorable.

— Tu étais informé des dangers quand tu as accepté cette mission, rétorqua Ananda.

— Pourquoi toutes mes copines me débitent-elles des répliques piquées dans Super Chicken ? Enfin, voir Jared se décomposer devrait compenser tous ces désagréments. Compte tenu des délais de fabrication, son exclusivité sera la moins fraîche du lot. » Il sourit. « Froggy le Gremlin serait fier de moi. »

Sandy traita chaque journaliste de la même manière. Ils purent interviewer Maggio, Faxon et Slozewski et les photographier tout leur soul, tant sur scène qu'en privé. Mais ils ne furent pas autorisés à assister aux répétitions, et aucun ne put naturellement voir Larry Richmond. Ce qui piquait au plus haut point leur curiosité.

« Mais... vous oubliez Hobbins ? » demandaient-ils à Sandy, aux Nazgûl, aux admirateurs serviles et aux groupies. « Avez-vous trouvé un nouveau chanteur ? »

— Oui et non, s'entendaient-ils répondre conformément aux instructions reçues.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— On ne peut rien vous révéler pour l'instant. Venez à Chicago.

— Dites-moi quelque chose !

— D'accord. Sachez que les Nazgûl seront quatre, comme avant. Avec un chanteur... nouveau sans l'être. Tout dépend du point de vue selon lequel on se place. Sachez aussi que c'est une peinture. La dernière personne au monde que vous pourriez imaginer.

— Je ne le répéterai pas.

— Désolé. »

Refus de la tête, lourd de regrets.

« Et si je devine ? »

Sourire énigmatique.

« La dernière personne à laquelle je peux m'attendre, hein ? Hmm. Rod Stewart ? Non ? Mick Jagger ? Elton John ? Merde ! Bruce Springsteen ? C'est ça, pas vrai ? Non ? Bordel ! Une peinture ? Je ne vois pas. Paul McCartney ? »

Le journaliste du *Time*, un homme plus sarcastique et moins patient que les autres, se lassa rapidement de ce petit jeu de devinettes. « Je sais. C'est Elvis.

— Vous chauffez », se contenta de répondre un Sandy amusé.

Il savait que l'esprit de tous les directeurs artistiques fonctionne de la même façon. Mi-mai, à moins de quatre jours d'intervalle, toutes les exclusivités sortirent en kiosque. *Newsweek* utilisa une vieille photo de

concert des Nazgûl avec un gros point d'interrogation rouge en surimpression sur la silhouette de Hobbins. *Rolling Stone* opta pour Faxon, Maggio et Slozewski sur scène, en ajoutant entre eux une ombre tenant un microphone un peu comme l'avait fait Hobbins. *Hedgehog* se servit de nouveaux clichés des anciens Nazgûl, en complétant le groupe par une photo de Hobbins prise à la morgue, avec un gros réticule rouge de lunette de visée centré sur son front et, également, un point d'interrogation rouge au milieu de la mire, alors que quatre des Nazgûl de Tolkien tournoyaient au-dessus de leurs têtes. « Tu as atteint le summum en matière de subtilité, Jared », commenta Sandy. Le *Time* ne tint pas ses engagements et attribua sa une aux événements d'Afrique, mais on pouvait néanmoins voir les Nazgûl lorgner le lecteur sous le rabat de l'angle supérieur droit. « On ne peut plus faire confiance à personne », marmonna Sandy.

Comme il l'avait prévu, les quatre articles tournaient autour du mystère nimbant le remplacement de Patrick Henry Hobbins. Il avait en fait tout misé sur ce point. Il n'y avait pas mieux pour titiller l'imagination du public. Les anciens fans des Nazgûl sortiraient du bois quoi qu'il fasse, mais sa tactique garantissait que de simples curieux viendraient eux aussi s'entasser dans cet auditorium.

Et tous jouaient les mêmes cartes. Ils disposaient de nombreuses photographies, actuelles et d'époque. La grandeur puis la décadence de la première mouture du groupe. L'horreur de West Mesa. L'assassin qui n'avait jamais été retrouvé. Peter Faxon considéré comme un des plus grands compositeurs de toute l'histoire du rock. Son effondrement. Les carrières postnazgûléennes de Slozewski et Maggio. Maggio et la drogue. Le night-club de Slozewski et son tragique incendie. Paul Lebeque, qui avait rendu la reconstitution du groupe possible en devenant le meurtrier (« présumé ») de Jamie Lynch.

Seule la tonalité des articles et le style d'écriture différaient de façon notable. Sandy fut un peu déçu de constater que le compte rendu du *Hog* était le moins satisfaisant de tous. La journaliste envoyée par Jared avait repris mot pour mot leur baratin promotionnel et, s'il avait toujours été le rédacteur en chef du *Hog*, Sandy l'aurait virée à coups de pompe dans son joli petit cul. C'était le papier de *Rolling Stone* qui avait plus de substance, et celui du *Time* qui était le plus cynique. Fallait-il attribuer la reconstitution du groupe à des élans créateurs frustrés ou à de basses considérations d'ordre matériel ? Pourraient-ils faire de nouveau un tabac à une époque où les goûts musicaux avaient à tel point évolué que les meilleures ventes étaient réalisées par Styx, Journey et REO Speedwagon, des groupes dont le son se situait diamétralement à l'opposé de tout ce que les Nazgûl avaient symbolisé ? Le journaliste en question en doutait fortement. Sandy était du même avis, même s'il

veillait à le garder pour lui.

Ce qui était en fin de compte sans importance. L'impression de flottement et de catastrophe imminente qui caractérisait les répétitions des Nazgûl faisait peser sur eux un brouillard à couper non au couteau mais à la tronçonneuse, et plus la date du concert de Chicago approchait plus il s'épaississait au lieu de se dissiper. Sandy alla assister à quelques-unes de ces séances, par pur masochisme, ce qui ne fit que le plonger dans un profond abattement. Qu'il y eût quelques améliorations était toutefois incontestable. Aiguillonné par la langue acérée de Faxon, Maggio retrouvait un doigté plus régulier et il avait enfin appris les paroles de toutes les chansons. Quant à John Gopher, il se débarrassait des conséquences de tant d'années d'inactivité et commençait à retrouver ses vieux réflexes, à jouer plus carré. Mais ils avaient toujours devant eux un Richmond incapable de s'améliorer. Il donnait tout ce dont il était capable, et le seul à s'en contenter était Balrog. « On devrait peut-être aller se produire dans un chenil », déclara sinistrement Faxon à la fin d'une répétition particulièrement éprouvante.

Sandy ne vit pratiquement pas Edan Morse, au cours de ces semaines. Ananda et Gort étaient ses intermédiaires. Sandy n'y trouvait rien à redire, car depuis l'incident de la main ensanglantée cet homme lui donnait des frissons. La compagnie d'Ananda était autrement agréable.

Ils vivaient ensemble, désormais, partageant la même chambre d'hôtel et le même lit. Sandy n'aurait pu préciser comment ils en étaient arrivés là. Ils n'avaient jamais tenté d'analyser la nature de leurs rapports, tout s'était mis en place sans qu'ils en aient véritablement conscience. Non que ce soit important à ses yeux. Plus il la connaissait, plus elle le fascinait.

Ils passaient un temps fou au lit. Il n'y avait pas que le sexe, même si ces activités occupaient une bonne partie de leurs loisirs. Il n'avait jamais connu de femme plus sensuelle et privée d'inhibitions qu'elle. 'Nanda était encore plus folle que Maggie, et deviner ce qu'elle ferait était impossible, mais c'était toujours très agréable. Une fois, après une nuit particulièrement débridée, il ne put s'empêcher de lui sourire et de lui déclarer : « Je vais me réveiller d'une seconde à l'autre et découvrir que je fais un rêve érotique merveilleux. »

Ils étaient prolixes, au lit. À une ou deux reprises, ils bavardèrent tout au long de la nuit, et ce fut en titubant et bâillant que Sandy alla se mettre au travail... tout en se sentant également fou de joie. Ananda savait lui prêter une oreille attentive et il lui parla de sa rupture avec Sharon. Exprimer tout cela à voix haute ramenait les faits à leurs justes proportions. Avec Ananda pelotonnée entre ses bras, chaude et souriante, avoir perdu Sharon devenait sans importance. Ils

n'avaient après tout jamais eu beaucoup de choses en commun, il était bien forcé de l'admettre.

Il lui parla également de Maggie, et de toutes les autres femmes qui étaient entrées tant dans sa vie que dans son lit pour en ressortir peu après. Il lui raconta ses anecdotes préférées sur Froggy, et elle rit avec lui. Il lui résuma les problèmes de Slum face au Boucher, et elle partagea sa colère. Ils dissertèrent sur ses romans, et ce que l'écriture représentait pour lui. Ils se remémorèrent le passé, au sein du Mouvement et de l'équipe du *Hog*. Ils exposèrent leurs points de vue sur des films, des BD, la politique et la musique. Ils étaient presque toujours du même avis et, quand ce n'était pas le cas, Sandy ne découvrait jamais en elle la dérision qui avait si souvent caractérisé les reparties de Sharon.

« Pourquoi ai-je la nette impression que c'est constamment moi qui tiens le crachoir ? » demanda-t-il une nuit, après s'être exprimé pendant un long moment. « Parle-moi de toi, pour une fois. »

Elle s'assit en tailleur dans le lit, parée de sa nudité magnifique, pour lui adresser un sourire désarmant. « Que voudrais-tu que je te dise ?

— Tout ce qui te concerne. Où tu as passé ton enfance, comment étaient tes parents, tes petits-amis, les trucs habituels.

— Oh-oh ! Voilà qu'il veut tout connaître de mon passé tumultueux ! Par où commencer ? Le bordel du Caire ? Mes tournées avec ce cirque ambulante ? Mais peut-être veux-tu simplement savoir pourquoi j'ai brusquement renoncé à ma formation d'astronaute ? »

Sandy lui lança un oreiller. « Arrête ! Avoue tout !

— J'étais très jeune, à ma naissance, déclara une Ananda pince-sans-rire. Mes parents étaient des aviateurs. Mon père volait dans les magasins et ma mère s'envoyait constamment en l'air. »

Il lui donna une autre tape, en grondant, et elle passa sur le côté du lit pour s'emparer d'un oreiller et riposter.

Ils s'affrontèrent ainsi pendant quelques minutes, en jurant et riant, puis Sandy perdit son arme et débuta alors un match de catch, bientôt suivi d'ébats amoureux. Ce qui mit un terme à leur conversation pour la nuit en question.

Mais Sandy ne s'avoua pas vaincu pour autant, et il obtint finalement des précisions sur son passé. Fille de militaire, elle avait pour père un sous-officier de l'US Air Force doublé d'un vrai tyran. Ce salopard l'avait reniée dix ans plus tôt et elle ne l'avait pas revu depuis. Enfant unique, elle avait grandi sur une douzaine de bases militaires différentes, tant aux États-Unis qu'à l'étranger, dans le cadre d'une enfance agitée, solitaire et sans amis, qui avait fait naître en elle une haine profonde et permanente de tout ce qui rappelait de près ou de loin l'armée.

Ce que Sandy crut jusqu'au jour où elle mentionna sa sœur.

« Une sœur ? Quelle sœur ? »

Et elle lui avoua qu'elle était la cadette de trois enfants. Elle n'aimait pas parler de sa famille. Elle n'avait pas connu son père. Un marin, à en croire sa mère qui affirmait ne rien savoir d'autre sur lui. Elle ne s'était jamais entendue avec ses deux demi-sœurs. L'aînée était devenue une prostituée, comme maman. L'autre s'était acoquinée avec une bande peu recommandable, à l'école, et une overdose l'avait emportée à l'âge de dix-sept ans.

Sandy se montra compatissant mais également sceptique. Ce ne serait d'ailleurs pas la dernière version de son passé, loin de là. Ananda ne manquait pas d'imagination. Elle lui expliqua un jour qu'elle avait dû interrompre ses études. Enfin, pas vraiment puisqu'elle avait obtenu une bourse pour entrer à Berkeley où elle avait décroché un diplôme avec mention.

Sauf qu'elle s'était fait virer à cause du rôle qu'elle avait joué dans la révolte du campus. Elle se spécialisait dans le journalisme. Ou plus exactement la littérature. Non, l'histoire. Le cinéma. Les mardis, en tout cas. Sa mère était morte, tout comme son père, deux vieillards qui vivaient à San Diego, un couple adorable qui avait regagné l'Afrique dix ans plus tôt, là où les unions interraciales n'étaient pas stigmatisées. Ananda avait jugé préférable de rester aux États-Unis pour se battre. Il faut dire qu'ils étaient si pauvres qu'elle avait dû tourner dans bon nombre de films pornos pendant l'adolescence. Ce qui ne l'avait pas empêchée d'être encore vierge lorsqu'elle avait rencontré dix ans plus tard Edan, qui l'avait épousée. Ils s'étaient séparés peu après, si rapidement qu'ils n'avaient pas eu le temps de coucher ensemble. Elle avait fait dix-huit mois de prison sans que les flics aient jamais réussi à mettre la main sur elle. Enfant, elle avait été expédiée une bonne douzaine de fois en maison de correction. Fille la plus laide de sa classe, elle avait été élue reine de beauté du lycée, avant de devenir une gauchiste. Son prénom véritable était Sarah, à moins que ce ne soit Cynthia. Ou encore Jane.

« As-tu conscience que tout ce que tu me racontes est contradictoire ? » lui demanda finalement Sandy.

Elle se contenta de sourire. « La cohérence est le diabolin qui harcèle les esprits étroits. Le mien est assez large pour contenir une multitude de choses.

— C'est certain », reconnut-il. Mais cela commençait à l'ennuyer un peu. « Ecoute, 'Nanda, j'ai la vague impression que tu te méfies de moi, et ça me déplaît. Pourquoi ne pas être franche ?

— Je croyais que tu aimais les femmes auréolées de mystère ?

— Arrête, bordel ! »

Ce qui effaça le sourire d'Ananda. Elle croisa les bras sur sa poitrine

pour le considérer posément.

« Entendu, fit-elle. Tu veux que je sois sérieuse et je vais l'être. Tu exerces des pressions sur moi, et j'avoue que ça me déplaît.

— Pourquoi ?

— Peut-être parce que je tiens à toi.

— C'est complètement absurde.

— Vraiment ? Eh bien, je considère au contraire que c'est logique. Je sais quel genre de vie j'ai mené, même si tu l'ignores. Certaines choses... Disons que j'ai fait des trucs dont je ne suis pas très fière, et d'autres qui me satisfont mais que tu n'approuverais probablement pas. On ne se connaît pas depuis très longtemps, Sandy. Je tiens à toi et je crois que c'est réciproque... mais je suis inquiète. Si tu savais tout sur moi, tu m'aimerais sans doute bien moins qu'à présent. Je le crains.

— Ne devrais-tu pas me permettre d'en juger ? »

Elle se pencha pour prendre sa main dans la sienne.

« Je le ferai peut-être un jour, mais pas maintenant. Il est trop tôt. Il y a tant de choses qui se préparent, et tout se précipite. Accorde-moi du temps. Ne brusque rien. Laisse la situation décanter.

— Et que ferons-nous en attendant ?

— Nous pourrions continuer à nous envoyer en l'air, apprendre à mieux nous connaître... à nous apprécier. D'accord ?

— Mouais », accepta-t-il à contrecœur.

Il n'aimait guère ce statu quo mais ne voulait pas insister et risquer de la perdre. Il doutait de pouvoir le supporter, après ce qu'il venait de vivre.

« Parfait, dit-elle. La question est donc réglée. »

Ce fut leur seul désaccord véritable. Autrement, ils s'entendaient à merveille. Sandy trouvait en Ananda tout ce qu'il aurait pu souhaiter, car elle était alerte et intelligente, belle et sensuelle, pleine d'esprit. Elle croyait passionnément en tous les idéaux tombés en désuétude que Sandy avait autrefois soutenus. A ses côtés, il sentait renaître tous ses espoirs, comme s'il n'y avait jamais renoncé. À présent qu'Ananda accaparait sa vie, son temps et son énergie, il réussissait presque à oublier ses cauchemars, la main sanglante de Morse, la mort atroce de Jamie Lynch et les échos menaçants de *Music to Wake the Dead*. Ses craintes lui paraissaient ridicules. Quels que soient les rêves bizarres de Morse, il était évident que les Nazgûl n'en étaient pas informés. Ils n'étaient que des hommes, quatre musiciens qui se colletaient à leurs problèmes personnels, leur destinée.

Et ils avaient fort à faire. « Je n'ai aucune envie de rester ici », confia un soir John Gopher à Sandy, alors qu'ils étaient au bar du Bellevue-Stratford. « Sans cet incendie, je n'aurais jamais accepté. Ça ne marchera pas. Il ne faut pas remuer le passé. Notre groupe était

valable. Nous étions les meilleurs. Les meilleurs, bordel ! Et on va foutre tout ça en l'air avec ce come-back à la con. » Sa voix était pleine d'amertume. « Mais est-ce que j'ai le choix ? Non, pas le moindre. »

Il termina sa bière et en commanda une autre. Slozewski buvait beaucoup, ces derniers temps.

Bien trop. Son visage était déjà boursoufflé sous la barbe noire et drue qu'il laissait pousser en prévision du concert. Et un petit ventre de buveur de bière distendait sa ceinture.

Peter Faxon dissimulait sa frustration, mais Sandy savait qu'il souffrait tout autant. Tracy passa les voir à trois reprises, au cours de cette période, et la dernière fois elle se confia à Sandy.

« Je m'inquiète pour Peter, lui dit-elle juste avant de reprendre l'avion pour le Nouveau-Mexique. Le concert de Chicago le panique. Il refuse que j'y assiste, il me conseille d'aller voir un film avec les enfants, ce soir-là, ou d'effectuer une ascension en ballon. Mais il ne veut pas nous voir à Chicago. Il esquive constamment le sujet, ce qui ne lui ressemble guère. Je sais ce que ça signifie. L'avouer est au-dessus de ses forces, mais il est convaincu qu'ils vont se planter et que j'assiste à ce fiasco lui serait insupportable. Sandy, vous m'inspirez confiance. Veillez sur lui, d'accord ? Téléphonez-moi si ça tourne mal. Je ne veux pas qu'il lui arrive quelque chose. Une fois, ça suffit. Il ne s'en relèverait pas. »

Et même Rick Maggio ne semblait pas heureux de voir son rêve se réaliser. Le Civic Auditorium de Chicago était très différent du Come On Inn, mais il paraissait terrifié, désespéré, comme un homme qui se sait condamné et veut profiter de tous les plaisirs que peut procurer l'existence. Il tentait sa chance auprès de toutes les femmes, faisant des propositions à la plupart et en baisant à peu près la moitié, pour se répandre en longs récits décousus de ses exploits sexuels le lendemain matin. Étant donné qu'il ne couchait jamais deux fois avec la même, il lui fallait aller de plus en plus loin pour trouver de nouvelles proies, et jeter son dévolu sur des filles de plus en plus jeunes. Une nuit, Sandy le croisa dans un couloir de l'hôtel alors qu'il tenait par la taille une Noire qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans, et même Maggio eut la décence de paraître gêné avant d'arborer un sourire lascif et de lui demander si passer après lui le tentait.

Maggio parlait également du régime sévère auquel il se soumettait, pour s'entendre confirmer qu'il perdait du poids de façon spectaculaire. Un « régime » bien entendu bidon. Il prenait du speed en tant que coupe-faim, ce qu'il réussit à leur dissimuler jusqu'au jour où, pendant une pause, Faxon le surprit dans les toilettes du vieux cinéma et Maggio laissa tomber ses amphés qui s'éparpillèrent sur le carrelage. La dispute qui s'ensuivit faillit porter un coup fatal au

groupe en cours de reconstitution. Sandy s'entretenait avec Slozewski, lorsqu'il entendit les cris, et ils se précipitèrent vers leur point d'origine avec une demi-douzaine d'autres personnes.

Le teint cramoisi, Maggio s'était agenouillé pour ramasser frénétiquement les amphés en abreuvant Faxon d'injures. Debout devant les urinoirs, le bassiste ne disait mot, se contentant de baisser les yeux sur le guitariste avec une expression sévère et figée de masque mortuaire. Quand Maggio eut récupéré tout son speed, il se releva et hurla : « Tu n'as aucun droit sur moi, mec ! Pour qui est-ce que tu te prends ? J'ai pas d'ordres à recevoir de toi, t'entends ? Je ne laisserai personne me dire ce que je peux ou ne peux pas faire, personne, et surtout pas un mec dans ton genre ! » Il foudroya Sandy, Slozewski et tous les autres du regard. « Foutez le camp, bande de connards. C'est une affaire entre moi et cette enflure, cette mauviette à la con ! C'est pas vos oignons, pigé ? Vous vous êtes tous ligüés contre moi, quoi qu'il en soit ! N'allez pas imaginer que je l'ignore. Je me les fais toutes et vous êtes jaloux, tellement jaloux que vous en bavez. Toi aussi, Faxon. Plus que les autres. T'as pu te payer une grande baraque avec tes putains de droits d'auteur, quand moi j'ai eu droit à que dalle ! QUE DALLE ! Et ces branlos de Nazgûl n'auraient jamais percé sans moi, jamais !

— Rick..., fit John Gopher en hésitant.

— Ferme-la, le Polack. C'est pas tes oignons. Tu saisis ? T'es bien trop con pour comprendre, quoi qu'il en soit. Je me dope un peu ? La belle affaire ! Je contrôle la situation, t'entends ? *Je la contrôle !* Je dois surveiller mon poids, c'est tout, maigrir un peu. Je ne vais tout de même pas monter sur scène avec ce bide, vous entendez ? Vous aimeriez que je ressemble à un putain d'hippopotame, pas vrai ? Vous vous dites que ça vous permettrait de me souffler des gonzesses, mais vous pouvez vous brosser, ça n'arrivera jamais, je contrôle la situation. » Il regarda tour à tour chacun d'eux. « Allez vous faire foutre, tous autant que vous êtes ! » Puis il sortit des toilettes à pas lourds.

« Qu'il ait la situation en main est indéniable, pas vrai ? » commenta Faxon après le départ de Maggio. Il se tourna vers l'urinoir, pissa en silence, remonta calmement la fermeture de sa braguette et les laissa. Il resta absent deux jours, pendant lesquels Sandy se demanda si tout n'était pas terminé.

Mais Faxon réapparut le troisième jour. « John Gopher a besoin de fric et moi de musique, déclara-t-il à Sandy sans que son expression révèle le moindre sentiment. « Nous fonçons droit dans le mur, mais je ne veux pas me reprocher jusqu'à la fin de mes jours de ne pas avoir essayé.

— Et Maggio ?

— C'est le dernier de mes soucis. Nous étions amis, autrefois, mais je me fiche à présent de tout ce qui le concerne. Si le groupe se casse la gueule, ça n'aura pas d'importance. Si nous avons du succès, il suffira de lui trouver un remplaçant quand il se sera complètement détruit. Nous ne devrions pas avoir longtemps à attendre. »

A partir de cet instant, Maggio prit sa drogue au vu et au su de tous, comme pour les défier. Il avalait deux speed avant chaque répétition, deux autres à la fin et Dieu seul sait combien lorsqu'il était seul. La graisse fondait, c'était incontestable, mais elle emportait avec elle des blocs de sa personnalité. Lui et Faxon s'adressaient rarement la parole, désormais, et ses rapports avec Slozewski se détérioraient eux aussi, au point qu'ils faillirent en venir aux mains quand Maggio lança une blague de trop sur les Polonais. Même Larry Richmond, tout effacé qu'il était, finit par regimber face à la façon dont Maggio le traitait et lui donnait des ordres. « Si seulement c'était Hobbit ! » se plaignit John Gopher à Sandy à la fin d'une répétition ponctuée d'accrochages encore plus pénible que les autres. « Hobbit savait le faire filer droit... Enfin, un peu mieux que nous, en tout cas. »

Sandy évitait dans la mesure du possible d'assister aux répétitions. Les prétextes ne manquaient pas. Quand la nouvelle de la reconstitution du groupe devint publique, il fut constamment joint par des journalistes qui réclamaient des informations et des interviews, de vieux amis des musiciens qui lui demandaient de leur passer des messages et les inévitables parasites qui quémandaient des entrées. En outre, coordonner la campagne de publicité locale à Chicago avait déjà de quoi l'occuper à temps plein. Il devait préparer les pochettes qui seraient remises aux représentants des médias, déposer des annonces, concevoir une affiche et la faire imprimer, débiter des salades à la presse locale.

Mais s'il prenait ses distances, ce n'était pas pour cette raison. Non seulement les Nazgûl étaient mauvais, mais l'atmosphère régnant dans le cinéma désaffecté de Philadelphie devenait de plus en plus délétère.

Et la foule assistant à ces répétitions ne cessait de croître, une armée d'inconnus dont bon nombre mettaient Sandy mal à l'aise. La campagne de publicité qu'il orchestrait portait ses fruits, et Edan Morse s'était chargé du reste. Les rangs des fidèles qui rêvaient d'entendre jouer les Nazgûl s'étoffaient constamment. C'était une foule disparate. Il y avait naturellement des groupies, même si elles étaient moins nombreuses et jolies que Maggio ne l'eût souhaité. Si quelques-unes étaient encore jeunes et innocentes, la plupart étaient décaties et mal en point, pour ne pas parler de deux ou trois épaves au bout du rouleau, au corps ravagé et aux yeux vides.

Mais il y avait les autres composants de cette cour... des individus froids et brutaux, silencieux et inquiétants, certainement dangereux.

Cette faune étrange se retrouvait à tous les niveaux. Le chef sonorisateur était un petit Noir râblé qui avait travaillé avec les Nazgûl du temps de leur grandeur. D'humeur toujours égale, il était compétent, ce qui s'appliquait aussi à ses deux assistants, même si chaque répétition minait visiblement leur moral.

Mais l'éclairagiste que Morse avait engagé, un certain Reynard, était étrange. Maigre au point d'en être squelettique, il avait des cheveux clairsemés en bataille, un pantalon déchiré et trop ample, une chemisette aux poches débordant de stylos multicolores. Si ce Reynard était un vrai dieu pour régler les projos, il passait constamment de l'hostilité glaciale à l'agressivité sarcastique. Le road manager était pour sa part un vétéran engagé en raison de son expérience, et il exécutait assez bien son travail, mais ses hommes ne ressemblaient à aucun roadie que Sandy avait eu l'occasion de rencontrer. Tous étaient taciturnes, distants, privés d'humour. Ils ne se soûlaient pas, ne se camaient jamais. Une des femmes avait des serpents tatoués qui s'entortillaient du poignet à l'épaule autour de chaque bras. Un des hommes ne se séparait jamais de ses lunettes noires argentées et de son nunchaku. Les autres seraient passés inaperçus lors d'une réunion de jeunes cadres dynamiques, tant leur aspect était banal, mais quand Gort leur donnait un ordre – il avait été nommé leur responsable – tous lui obéissaient avec une précision quasi militaire. Le simple fait de les voir glaçait l'estomac de Sandy, et il ne pensait pas être le seul dans ce cas. Même Maggio gardait ses distances avec les femmes présentes dans leurs rangs, alors que deux d'entre elles étaient plutôt bandantes. Faxon les appelait les « orques » et Sandy savait qu'il se référait aux créatures décrites par Tolkien, et non aux membres du fan-club des Nazgûl depuis longtemps disparu.

Dix jours avant le concert de Chicago, Sandy eut à leur sujet une brève discussion avec Ananda. « Ils bossent pour Edan, pas vrai ? lui demanda-t-il. Je parie que ce sont des Alfies, ou pire... C'est pour ça qu'ils sont si... je ne sais pas... disciplinés ?

— Et après ? Je bosse pour lui, moi aussi.

— Pas comme eux, 'Nanda. Ils ont un je-ne-sais-quoi de bizarre. Ils captent ce qu'on leur dit sur la même fréquence qu'un Jim Jones ou un Charles Manson, si tu vois ce que je veux dire. Ils sont du genre à faire tout ce qu'on leur ordonne, absolument tout.

— C'est certain.

— Et ça ne t'ennuie pas ?

— Ce sont des soldats. Quand la guerre est déclarée, il faut avoir des troupes à sa disposition. Les conflits altèrent la personnalité. Tu as pu voir dans quel état les gars sont revenus du Viêt-Nam. Se battre ici n'était pas plus facile, note bien. Plus difficile, parfois. Leur père était un ennemi, tout comme leur mère, leurs profs... et peut-être aussi

leurs camarades. Ils se méfient de toi, Sandy, et c'est pour ça qu'ils gardent leurs distances. Laisse-leur un peu de temps, d'accord ?

— On prépare un concert, pas la bataille des Ardennes ! » rétorqua Sandy. Mais il en resta là, trop mal à l'aise pour insister. Ce ne fut pas son seul moment de gêne. À de nombreuses reprises, il se réveilla en pleine nuit dans sa chambre du Bellevue-Stratford, angoissé par des rêves dont il ne gardait aucun souvenir, se demandant ce qu'il faisait là, pourquoi il participait à cette entreprise. Il lui était alors impossible de se rendormir. Souvent, il s'habillait dans le noir, sans faire de bruit pour ne pas déranger Ananda, avant de sortir et d'errer à la recherche d'un café où il pourrait scruter le contenu brunâtre de sa tasse et y chercher le reflet d'un barbu dont il se souvenait à peine, un visage auquel il avait renoncé longtemps auparavant. Tous ses fantômes venaient le rejoindre à l'intérieur du box, et il les voyait lui sourire de l'autre côté du plateau en formica, il les entendait débattre interminablement. Sandy buvait son café en silence et regardait par la vitrine les ténèbres qui erraient en soupirant dans les rues de la ville.

Plus l'échéance approchait, plus les nuits d'insomnie étaient nombreuses. Les Nazgûl abandonnèrent le vieux cinéma de Philadelphie une semaine avant la date prévue pour leur come-back. Instruments, amplis, sono, roadies, amis, groupies, sonorisateurs et éclairagistes s'entassèrent dans un car et un semi-remorque pour gagner Chicago. Maggio, Slozewski et Larry Richmond prirent l'avion. Faxon était censé les accompagner, pour une ultime répétition sur place, mais il annonça qu'il regagnait le Nouveau-Mexique afin de voir les siens. « Si nous ne sommes pas prêts à présent, nous ne le serons jamais », déclara-t-il sans exprimer ce que tous savaient déjà, autrement dit que la seconde hypothèse était la bonne. « Ne vous tracassez pas, je serai là pour le concert. Même si je me demande bien pourquoi. »

Sandy monta dans Daydream avec Ananda et se sépara du convoi à la première occasion, en mettant le pied au plancher pour laisser le car et le camion loin derrière eux. Il n'avait passé que trop de temps avec les Nazgûl et il ressentait un impérieux besoin de prendre ses distances. Ananda, qui avait assisté régulièrement aux répétitions, s'était montrée peu prolixe au cours de cette dernière semaine, mais elle parut retrouver toute sa vivacité dès qu'ils furent sur la route. Elle se montra joueuse, animée, érotique. Ils se livrèrent à un jeu ridicule consistant à faire l'amour dans chaque État traversé et, sitôt qu'il parlait de ses doutes ou de ses mauvais pressentiments, elle réussissait à le distraire et chasser ses idées noires par des traits d'esprit. L'avoir à ses côtés était pour lui une vraie bénédiction.

Lorsqu'ils furent à proximité de Cleveland, il envisagea de passer voir Maggie, mais se rendre chez elle en compagnie d'Ananda ne

semblait pas être une excellente idée, même si Maggie n'avait jusqu'à preuve du contraire jamais été jalouse.

Arrivé à Chicago, Sandy ne voulut pas s'installer au Conrad Hilton. Il lui préféra le Hyatt Regency, un hôtel moderne gigantesque dont nul n'aurait pu prévoir la construction en 1968.

Même à la dernière minute – ou plus exactement, surtout à la dernière minute – il avait une foule de détails à régler. Ce qu'il fit. Une activité réclamant tant d'énergie qu'il ne lui en restait plus pour se faire du souci.

Mais, la dernière nuit, il refit ce rêve.

La salle, la grande salle obscure. Si ce n'est qu'ils étaient en plein air, sous des myriades d'étoiles évoquant des yeux dorés. Il y avait les Nazgûl, nimbés par des projecteurs vacillants rouges, violets et blancs qui les faisaient tour à tour flamber ou miroiter, l'effet étant renforcé par une rampe de lumière noire. Tous étaient identiques à la fois précédente. John Gopher avait d'horribles brûlures, Faxon un visage figé et ensanglanté, Maggio un corps en décomposition. Et, devant eux, se dressait Hobbins.

Hobbins, et non Larry Richmond, Patrick Henry Hobbins en personne qui, bien que décédé, chantait comme lui seul en était capable. Il était grand, bien plus grand que les autres, les simples mortels, les vivants ; assez grand pour que sa tête effleure un ciel noir menaçant. Il était d'autre part translucide, embrasé par un feu intérieur inextinguible. Il interprétait « Armageddon Rag » sur une scène au fond de laquelle avait été installée la grande croix de saint André. Ils avaient arraché avec des tenailles le bout des seins de la jeune femme nue qui y était clouée et le sang ruisselait sur son torse. Un autre filet vermeil suivait la blancheur de l'intérieur de ses cuisses, coulant de son vagin, provenant du tréfonds de son être. Ses yeux avaient été énucléés et elle tordait la tête, hurlait et regardait sans la voir la piste de danse par ses cavités oculaires béantes. Il lui trouva cette fois quelque chose de familier. Non, ce n'était pas une inconnue, cette femme-enfant offerte en sacrifice. Il reconnaissait le timbre de ses hurlements, ses yeux absents, les mouvements pathétiques de son corps émacié. Mais en quelles circonstances l'avait-il déjà vue ? Où ? Cette information lui restait inaccessible. Des démons s'agitaient derrière elle et autour d'eux, de sombres silhouettes au cœur d'une noirceur encore plus profonde, avec de simples fentes jaunes et écarlates pour marquer l'emplacement de leurs yeux et de leur bouche d'où s'échappait une haleine embrasée. Mais, sur la piste, les danseurs prenaient toujours du bon temps, sous le charme de la voix ensorceleuse de Hobbins, perdus dans le sortilège que tissaient les Nazgûl. Sandy courait de l'un à l'autre pour les secouer, les gifler, tenter de provoquer une réaction. Froggy lui sourit et fit un bon mot.

Lark lui déclara que ses opinions politiques ne tenaient pas la route. Bambi lui affirma qu'il devait croire, croire les promesses, des choses magnifiques. Ananda était présente, elle aussi, et elle riait et dansait frénétiquement. Les évolutions de son corps entièrement nu étaient follement érotiques, mais elle s'immobilisa dès qu'elle le vit approcher. « Tout va bien », déclara-t-elle avant de le fasciner en humectant rapidement sa lèvre inférieure avec sa langue. « Ne résiste pas. Abandonne-toi. »

Et elle prit sa main pour le faire participer à la danse. Juste à l'instant où il voyait Edan Morse, isolé loin sur le côté. Debout, cet homme baissait les yeux sur ses mains, des mains ensanglantées. Il les leva devant son visage, et le fluide sombre et visqueux en goutta. « C'est pas normal, s'exclama-t-il. Pas normal !

— NON ! » hurla Sandy en se redressant dans le lit.

Un instant, tout avait été follement réel. Mais la sensation s'estompa, le rêve redevint un rêve, et Sandy se résigna à passer une autre morne nuit d'insomnie. Cependant, son cri avait réveillé Ananda, qui le prit par l'épaule pour l'attirer doucement vers elle.

« J'ai refait ce cauchemar, expliqua-t-il.

— Évite d'y penser. » Elle prit sa main pour la poser sur sa poitrine. Un corps chaud et vivant, des mamelons qui durcissaient sous sa paume. « Tu ne dois pas te tourmenter. » Elle l'embrassa et caressa son dos. « Tout va bien, ne résiste pas. Viens. »

Il était déjà en érection, et elle écarta les cuisses pour l'accueillir en elle. Elle était humide et chaude, et il la pénétra et trouva dans son corps apaisement, douceur et réconfort, un port dans la tempête.

« Viens », murmura-t-elle encore comme ils se mouvaient à l'unisson. « Viens, viens, viens, viens. »

Ce qu'il fit.

VINGT

And we'll go dancing baby and then you'll see

How the magic's in the music and the music's in me

Et puis nous danseront, Baby, et alors tu verras
Qu'la magie est dans la musique et la musique en moi.

Le Hyatt et le Civic Auditorium étaient séparés par les rues que les fantômes avaient empruntées lors de son dernier séjour à Chicago, là où en 1968 les affrontements s'étaient déroulés par une nuit chaude et moite identique à celle-ci, mais c'était une animation bien différente qui les caractérisait ce soir-là : le trafic habituel dans le Loop était grossi par un afflux de couples qui avaient laissé leur voiture au parking et se dirigeaient vers le sud et la salle où se produiraient les Nazgûl. Sandy avait décidé de s'y rendre à pied, et il était seul car Ananda avait passé l'après-midi sur place. Il n'était plus qu'un composant de la foule qui s'écoulait vers l'Auditorium. Bien qu'inconnus, tous les gens qui l'entouraient lui étaient proches... ces hommes et ces femmes en jean et tee-shirt ou ensemble en denim, ceux qui arrivaient en taxi ou s'étaient entassés dans de vieux Combi VW, ceux aux cheveux taillés avec soin ou qui les portaient toujours longs. Il savait que l'assistance serait plus âgée que dans la plupart des concerts actuels, des gens de sa génération, des Bambi, des Froggy et des Slum réunis pour retrouver le passé après tant d'années de séparation, pour entendre la musique du souvenir... ou peut-être, tout simplement, parce qu'ils se sentaient déboussolés et qu'ils cherchaient quelque chose à quoi se raccrocher.

La rue avait tout d'un zoo, devant la salle. Les taxis s'arrêtaient les uns derrière les autres, pour décharger des passagers. Des voitures passaient lentement, et des femmes se penchaient aux portières pour demander en criant si personne n'avait des billets en surnombre, et piler dès qu'approchait un revendeur à la sauvette. Le concert aurait lieu à guichet fermé, toutes les places avaient été réservées en seulement quelques heures. Les deux files d'attente disparaissaient déjà au-delà du pâté de maisons. Sandy voyait un grand nombre de barbes, quelques bandeaux et, ici et là, une veste à franges. Il remarqua une rouquine aux cheveux tombant jusqu'à la taille et à la poitrine bardée de badges assurant la promotion de candidats, causes et groupes depuis longtemps disparus, avec force slogans que nul n'aurait encore envisagé de scander.

Sandy sentait des odeurs d'herbe, alors qu'il se frayait un chemin dans la foule. Il dénombra un grand nombre de tee-shirt Nazgûl : le célèbre Hobbit mort de la tournée de 1969, le noir (désormais décoloré) sur lequel on ne voyait que quatre paires d'yeux rouges distribué pour la promotion de l'Album Noir, les écarlates bien plus courants où étaient imprimés en blanc un dessin au trait et des lettres, et – bien entendu – celui que Sandy avait contribué à créer, avec LES NAZGÛL ONT REPRIS LEUR ENVOL en lettres argentées sur un fond violacé de vieille ecchymose et le transfert de la silhouette noire d'un cavalier passant à contre-jour devant un soleil rouge boursoufflé.

Il n'eut qu'à montrer son laissez-passer pour que les membres du service d'ordre l'autorisent à entrer. Régnait dans les coulisses le chaos habituel précédant tout concert, mais en l'occurrence multiplié par dix. Tous semblaient devoir se rendre quelque part en courant, criant et gesticulant. Il découvrit Ananda en compagnie des musiciens. Assis au cœur de ce maelström, ils tentaient de paraître détendus. Rick Maggio fumait un joint, les pieds calés sur une chaise. Il avait toujours un air porcin, malgré la vingtaine de kilos récemment perdus, et sa nervosité transparaissait dans son regard. Une jolie blonde se trouvait à ses pieds, en position du lotus, telle une chienne fidèle dont il tapotait la tête à intervalle irrégulier. Elle levait alors les yeux pour l'en remercier d'un sourire tors de ses lèvres vermeilles. John Gopher sirotait une bière en s'étudiant dans un miroir, sourcils froncés. Il portait une vieille tunique tie-dye sans doute dénichée au fond du placard dans lequel il l'avait balancée quinze ans plus tôt, et sa barbe était désormais fournie et indomptée, ce qui faisait paraître son visage encore plus rond qu'il ne l'était. Larry Richmond avait opté pour un ensemble en denim rouge et une chemise noire. Lavés et brossés avec soin, ses longs cheveux étaient aussi clairs que de la glace et évoquaient une cascade gelée. Il mettait les lentilles de contact qui teinteraient ses yeux rosâtres en rouge démoniaque, avec Balrog qui dormait à ses pieds.

« Où est Faxon ? » demanda Sandy.

Ananda haussa les épaules. « Il ne s'est pas arrêté cinq minutes, aujourd'hui. Il a vérifié et revérifié les jeux de lumière et n'a pas accordé à Reynard un instant de répit. Il s'en est pris à Gort et a supervisé la balance. Il voudrait s'occuper de tout et je ne sais pas... »

Faxon revint, sourcils froncés. « Ils ont ouvert les portes et on va faire salle comble. C'est parti. » Il regarda les trois autres Nazgûl. « Les répètes laissent à désirer, les gars, mais je compte sur vous pour faire du bon boulot. Si on se plante, on n'aura pas droit à un autre essai. C'est bien compris ? Tous ? Rick ? »

— T'en fais pas, mec, répondit Maggio. C'est bon. Ça va passer comme une lettre à la poste, je te le ga-ran-tis. Ce sera le plus grand

putain de come-back de toute l'histoire du rock'n'roll. T'as pas à te biler. »

Sandy constatait que Faxon avait des difficultés à contenir son irritation. La tension crispait ses traits de surfeur séduisant. « Si tu merdes, Rick, je te jure que je traverse la scène pour te fourrer ma basse dans le cul ! gronda-t-il en pesant chaque mot. Est-ce que c'est suffisamment clair ? » Il sourit. « Alors, qui est tendu ? Pas moi. John, Pat, vous vous sentez comment ?

— J'ai un peu le trac », avoua Richmond.

Ce que Sandy avait déjà lu sur son visage. Il n'avait jamais si peu ressemblé à Pat Hobbins qu'à présent, tant sa peur était grande.

« Ne pas l'avoir serait anormal, répondit Faxon. Ne te tracasse pas, petit. Tu seras à la hauteur. » Son intonation indiquait toutefois qu'il en doutait. « C'est bon, chacun de nous sait ce qu'il doit faire. On va commencer par "Napalm Love" en hommage au bon vieux temps, puis on passera aux nouveautés. Il n'y a pas à se biler pour le son. L'acoustique est géniale, ici.

— On est au courant, Peter, intervint John Gopher avec un petit sourire. On est passés dans cette salle en 71, si t'as pas oublié ? Relax, Max. »

Faxon sourit à son tour, un peu gêné. « Bon, eh bien... » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « On a encore une heure devant nous. Allons à côté. Morse a fait préparer un sacré buffet. Alcool, vin, bière, de quoi satisfaire toute l'armée polonaise. C'est déjà bourré de célébrités. Jeans de marque et chaînettes en or, plus tous les représentants des médias. Nous sommes censés nous mêler à ce beau monde et être gentils tout plein.

— J'en ai rien à foutre, de tout ça, lança Maggio. Je préfère rester ici et me faire tailler une pipe. » Il tapota une fois de plus la tête de la fille prostrée à ses pieds, qui lui sourit.

« Aucun problème, intervint Sandy. De toute façon, c'est Larry qui les intéresse. »

Comme il l'avait espéré, Maggio se leva aussitôt. « Ah, bordel ! Je ferais aussi bien d'aller boire quelque chose et répondre aux questions de ces tarés. Viens, ma beauté. » La fille le suivit hors de la pièce, un peu comme Balrog restait sur les talons de Richmond.

Sandy ne s'attarda pas. Les lieux étaient bondés, enfumés et étouffants, et l'approche de l'instant de vérité alimentait sa nervosité. Dans l'auditorium, la plupart des sièges étaient déjà occupés et le volume des conversations croissait en même temps que l'impatience. La scène où s'entassaient le matériel et la sono était plongée dans l'obscurité et paraissait enceinte de possibilités. Sandy s'était immobilisé pour s'y intéresser, quand Ananda se matérialisa silencieusement près de lui et le prit par le bras.

« Regarde-les », lui dit-il en désignant de la tête les alignements de sièges, les balcons, les visages indistincts.

« Que suis-je censée voir ?

— Moi, avec un M majuscule. Nous, notre génération, la classe 70. Ce n'est pas un concert de rock mais un rassemblement d'ex-hippies et révolutionnaires. Pourquoi sont-ils tous là ?

— Parce qu'ils se sont engagés sur la mauvaise route il y a bien longtemps », répondit Ananda avec une véhémence inattendue. Sa voix vibrait de ferveur et ses yeux étaient menaçants et brillants. « Tous ont perdu quelque chose, comme toi. Ils ont trahi leurs idéaux, abandonné ce qu'ils défendaient pour se métamorphoser et devenir en tout point semblables à leurs putains de parents sans seulement s'en rendre compte. Et à présent que le monde leur chie dessus, comme il l'a fait sur leurs vieux, ils en ont ras le bol. Ils savent au plus profond de leur corps, tout autant que dans leur esprit, que ce monde est puant et qu'ils auraient pu le changer s'ils ne s'étaient pas dégonflés à la dernière minute. Ils rêvent de revenir en arrière, regagner l'époque où ils avaient de l'importance, où ils croyaient en quelque chose, quand ils espéraient encore trouver un sens à leur petite existence à la con. Et la musique est l'unique chose qui le permet, Sandy, le seul chemin qui nous ramène vers le passé. Pas vrai ? »

Il sourit. « J'aimerais le savoir. » Les paroles d'une chanson lui revinrent à l'esprit. « *Nous sommes de la poussière d'étoiles, nous sommes de l'or, et nous devons regagner le jardin d'Eden*(1).

— Absolument.

— Et si ce jardin n'avait jamais existé, 'Nanda ? Si ce n'était qu'un leurre ? »

Elle n'eut pas le loisir de répondre. Ils furent brusquement entourés de monde, de bruit, d'agitation : les invités à la réception quittaient les coulisses pour gagner leurs places dans la salle en envahissant les allées. Et, un instant plus tard, toutes les lumières baissaient.

Le brusque silence et l'attente étaient presque palpables. Les conversations s'étaient interrompues. Le pouls de la foule devenait perceptible, les battements irréguliers des cœurs dans ces ténèbres. Il était possible de humer tant de l'espoir que de la peur.

Tous retinrent leur respiration et il y eut un silence pesant, interminable... finalement rompu par la voix d'un présentateur. « MESDAMES ET MESSIEURS, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS 1971... LES NAZGÛL ! »

Trois traits de lumière rouge furent tirés des hauteurs et empalèrent la scène plongée dans une noirceur totale, et ils apparurent comme ils l'avaient si souvent fait lors de concerts appartenant à un lointain passé mais que nul n'avait pour autant oubliés. Rick Maggio sourit et fit claquer ses longs ongles durcis sur les cordes de sa Telecaster tout

en utilisant sa pédale Wah-Wah pour envoyer un hurlement de distorsion défier la nuit. John Gopher, comme toujours renfrogné derrière sa batterie rouge et noir, entama un roulement sur un floor tom. Sa basse plaquée contre son corps tel un bouclier destiné à le protéger du monde extérieur, le visage figé et privé d'expression, Peter Faxon accorda sa Rickenbacker aussi posément que s'il était seul dans sa chambre.

La foule se leva pour les ovationner, taper des mains, siffler, battre des pieds, hurler sa joie. Tous les cris s'amalgamèrent en un tumulte assourdissant et incohérent de bienvenue, un coup de tonnerre que rien ne semblait pouvoir interrompre, un vacarme qui engloutissait le roulement de John Gopher, les vibrations de la basse de Faxon, le gémissement déchirant de la guitare de Maggio. Le son alla en crescendo, au point qu'il parut devoir se prolonger jusqu'à la fin des temps sans laisser à l'orchestre la possibilité de jouer... puis, comme si la voix de Dieu grondait au plus haut des deux, tous entendirent Larry Richmond s'exprimer avec les mots de Patrick Henry Hobbins, des mots qui auraient dû être gravés sur sa tombe. *« C'est bon, les gars ! On va jouer à en écorcher vos oreilles ! »*

Le projo de poursuite s'alluma, d'une blancheur intense, un faisceau éblouissant et brûlant comme une nova qui descendait obliquement dans une pénombre où grouillaient les grains de poussière. Il se déplaça pour contourner la batterie et le trouver, embraser sa longue chevelure blanche, mettre en relief ses vêtements noirs comme le péché et rouges comme l'enfer, et tous purent le voir passer la sangle de sa Gibson sur sa tête, avancer vers le microphone... Oui, tous le virent, bien que ce fut impossible puisqu'il était mort et enterré. C'était inconcevable, mais Patrick Henry Hobbins se dressait sur cette scène, le Hobbit en personne, revenu du royaume des morts.

Les applaudissements cafouillèrent, s'interrompirent. Pendant un interminable moment, une incrédulité profonde réduisit l'assistance au silence. Les fidèles restaient debout, bouche bée, incapables d'en croire leurs yeux. Quelqu'un, aux derniers rangs, poussait des hurlements hystériques. Puis l'ovation reprit, deux fois plus sonore que la fois précédente, si débridée, exaltée et rauque qu'elle semblait menacer d'emporter le toit de l'auditorium. Les Nazgûl s'en délectaient. Sandy les vit sourire, l'un après l'autre. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas connu cela, très longtemps.

Ce fut Peter Faxon qui se ressaisit le premier et rompit le sortilège. Il redressa la tête, sourit et demanda : « Eh, vous voulez entendre du rock'n'roll ? » La foule lui répondit par un hurlement collectif, et quand les acclamations s'interrompirent par à-coups les Nazgûl se dévisagèrent. Maggio entama l'intro corrosive de « Napalm Love », que la foule reconnut et acclama aussitôt. Richmond plaqua des

accords sur les notes de Maggio, pour souligner les contrastes, puis la basse et la batterie se joignirent à eux pour accélérer le tempo et le public se déchaîna. D'un brusque mouvement de tête, Larry Richmond rejeta sa longue chevelure blanche en arrière et chanta les premières paroles :

Hey baby, what's that in the skyyyyy ?!

Eh baby, non mais t'as vu ça dans le ciel ?!

De sa voix que le whisky avait rendue rauque comme du gravier tournant dans une bétonnière, Maggio lui répondit :

It's loooooooooove !

C'est l'amooooooooour !

Et ils se mirent à jouer pour de bon, les guitares hurlant à l'unisson pendant que Slozewski prenait un air hargneux et que Richmond passait d'une attitude de Hobbins à l'autre, en se déhanchant, prenant des airs, martelant sa Gibson tout en interprétant au mieux de ses possibilités le texte acerbe de Faxon.

Le public paraissait ravi. La plupart des gens restés debout gesticulaient, hurlaient. Aux premiers rangs, une femme grimpa sur son siège et se mit à danser. Quand les Nazgûl arrivèrent au premier refrain, une centaine de personnes reprirent les *Ooooooh, napalm ! Ooooooh, napalm love !* comme l'avaient fait autrefois des milliers de fans à des concerts, des manifs et des défilés de la Fête du Travail.

Richmond donnait le meilleur de lui-même, il faisait son possible...

Yeah, it's hot because I love ya !

Ouais si c'est chaud c'est que je t'aime

Yeah, it burns because we love ya !

Ouais si ça brûle, c'est parce qu'on t'aime !

... mais, même face à ce public favorable, frénétique et en manque, même avec Maggio qui jouait comme il ne l'avait plus fait depuis des années, même avec la basse entraînante et menaçante de Faxon, et même avec tous les souvenirs que cela ravivait, la prestation de Richmond était insuffisante. Sandy aurait eu de sérieuses difficultés à déterminer à quel moment le changement avait commencé à s'opérer, mais il était incontestable. Lentement, un spectateur après l'autre, tous prenaient conscience qu'ils n'étaient pas en présence de Hobbins revenu d'entre les morts mais d'un ersatz, un prodige de la chirurgie esthétique qui ne valait pas son modèle. Ils se rassirent, pour se mettre à leur aise. Le deuxième refrain suscita bien moins de réactions. Maggio et Faxon mirent le paquet pendant le pont, en improvisant à tour de rôle avec tout le punch qu'ils pouvaient fournir, ce qui

redressa légèrement la situation, mais leurs efforts furent réduits à néant sitôt que Richmond se remit à chanter. Le refrain final fut interprété par la totalité du groupe, mais peu nombreux furent les membres de l'assistance qui leur apportèrent leur soutien. La femme que Sandy avait remarquée au tout début s'était rassise. Les applaudissements furent francs, chaleureux, respectueux... mais bien moins enthousiastes.

Tous attendaient la suite, privés de certitudes.

« Et c'était un morceau de l'ancien répertoire, déclara apathiquement Sandy à Ananda. Ils sont dans de sales draps. »

« Napalm Love » aurait en effet dû susciter un enthousiasme débridé, réchauffer de plusieurs degrés la température de la salle, alors que les Nazgûl enchaînaient sur « Sins », une des nouvelles chansons et parmi les plus douces. Une sérieuse erreur de programmation. Ce morceau inconnu ne s'accompagnait d'aucun contenu affectif, il ne faisait vibrer aucune corde sensible, et son côté lénifiant mettait en relief les lacunes de l'imitation de Richmond. Il évoquait incontestablement Hobbins, dont il reproduisait les mimiques et les gestes, mais l'assistance prenait ses distances.

À la fin du morceau, John Gopher n'était plus le seul à froncer les sourcils. Faxon semblait tout aussi mécontent et Maggio était déjà en sueur. Ils passèrent de « Sins » à « Go to the Junkyard » avec son rythme puissant et percutant, sa fin envoûtante. En théorie seulement, car nul dans la salle ne reprit ce morceau. Alors que c'était pour Sandy la meilleure des nouvelles compositions de Faxon. Debout dans les coulisses, avec la main d'Ananda dans la sienne, il était assailli par un étrange mélange d'émotions. Quels qu'aient été les rêves d'Armageddon rock'n'rollesque d'Edan Morse, ils s'évaporaient rapidement, et Sandy était déçu et attristé... tout en se sentant simultanément soulagé.

« Flying Wing » se crasha lamentablement au décollage, l'agonie de « Dying of the Light » s'acheva par son trépas, et l'irritation des spectateurs devint presque palpable. Tous restaient assis. C'était le premier concert des Nazgûl depuis 1971, ils avaient fait salle comble, et nul ne se levait de son foutu siège. C'en était pathétique. La réceptivité de la salle s'amenuisait à chaque morceau interprété, et après « Dying of the Light » Maggio gronda dans son micro : « Eh, est-ce qu'il y a encore quelqu'un qui ne roupille pas, là en bas ? On fait du rock, les gars !

— C'est toi qui le dis ! » gueula un semeur de merde.

Faxon lança à Maggio un regard désespéré. « “Visions in the Dark” », décida-t-il. Ce qui permit de redresser un peu la situation.

John Gopher mit le paquet pour le solo de batterie, qui fut salué par des coups de sifflet et des cris d'encouragement, et Maggio

redevint crédible faute d'être inspiré lors des riffs de guitare pour le moins délicats, ce qui lui valut également quelques acclamations. Les applaudissements furent cette fois un peu plus nourris, mais le casse-couilles émit de nouvelles revendications : « Jouez vos vieux morceaux ! »

Aussitôt soutenu par d'autres spectateurs. « On veut "Rage", Rick ! » lança un jeunot, et une femme beugla : « Le Rag, on veut le Rag ! »

Larry Richmond regarda Faxon, qui faisait de nouveau grise mine et qui demanda : « Y a quelqu'un qui aime les cupcakes, ici ? »

Pas de réponse.

Mais Maggio sourit malgré tout. Richmond avait une expression terrifiée et les Nazgûl entamèrent « Cupcakes » avec toute l'énergie dont ils disposaient.

« Un bide total, commenta Sandy. Ils gardaient "Cupcakes" pour débiter la seconde partie.

— La population indigène est en effervescence, répondit Ananda.

— Alors on lui distribue des gâteaux », conclut sombrement Sandy.

Ce morceau était chanté par Maggio, et sa voix râpeuse reprit les paroles lourdes de sous-entendus de Faxon, pendant que Richmond se concentrait sur l'accompagnement et que John Gopher explosait presque derrière sa batterie. « Cupcakes » releva le niveau du spectacle et, après le long crescendo de cymbales final, quelques personnes se levèrent et quelqu'un cria : « Vas-y, mec ! Vas-y ! »

Mais il y avait d'autres voix qui réclamaient leurs anciens succès, qui voulaient entendre « Elf Rock », « This Black Week », « Rage » et « Armageddon Rag ».

Alors qu'il sautait aux yeux que les musiciens étaient déjà au bout du rouleau. « On va faire une petite pause, annonça Faxon. Ne partez pas, on revient tout de suite. » Il se délesta de sa basse avec lassitude et se dirigea vers les coulisses, suivi par le reste du groupe.

Ce fut en s'invectivant qu'ils passèrent près de Sandy et d'Ananda. « C'est nul, les mecs ! lançait Maggio à quiconque voulait l'entendre. Les nouvelles chansons ne valent pas un pet de lapin et ce trouduc chante comme une casserole. C'est à chier ! »

Sandy leur emboîta le pas, avec Ananda et une douzaine d'autres personnes. Un grondement inarticulé de Faxon chassa la plupart d'entre eux de la loge, même s'il toléra la présence de Sandy et Ananda.

John Gopher s'assit avec lourdeur et s'ouvrit une bière. Maggio extirpa d'une poche quelques pilules noires – au nombre de trois – qu'il fit glisser avec une gorgée de Jack Daniels bu au goulot. Larry Richmond s'était assis et plongé dans la contemplation de ses pieds, comme au bord du suicide. Faxon s'adossa à la porte et les regarda

avec amertume. « Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

— Le même n'est pas à la hauteur, déclara Maggio. C'est moi qui vais chanter, pour essayer de sauver les meubles. Vous les avez entendus pendant "Cupcakes", ils ont aimé ça, ça leur a sacrément plu.

— J'ai fait de mon mieux », répondit Richmond d'une voix si geignarde que Sandy crut qu'il allait éclater en sanglots. « Je croyais que c'était bon. »

Balrog traversa la loge et alla poser sa tête sur le giron de son maître, qui le caressa avec un sourire absent.

« Tu as fait de ton mieux, confirma Faxon. Comme nous tous. Le hic, c'est que ça ne suffit pas.

— Laissez-moi chanter », insista Maggio.

Faxon se tourna vers lui, exaspéré. « Va te faire foutre, Rick ! Tu te souviens à peine des chœurs, alors tu ne risques pas de remplacer le chanteur.

— Je connais tous nos vieux morceaux, mec. Et c'est ce qu'on va leur faire. Ils ont aimé "Napalm Love", il me semble ? Z'êtes bouchés, ou quoi ? » Il but une autre gorgée à la bouteille de Jack Daniels.

« Il a raison », approuva John Gopher.

Faxon le regarda, sidéré. « Tu t'y mets toi aussi ?

— J'aime pas ça non plus, Peter. Tes dernières chansons sont super, mais elles ne passent pas. Ces gens sont venus écouter ce qu'on faisait autrefois, et il faut leur donner ce qu'ils veulent. On n'est pas obligés de renoncer au nouveau répertoire, à condition d'y aller progressivement, tu vois ? Pas leur balancer une cargaison complète de machins qu'ils entendent pour la première fois.

— Non, bordel ! s'emporta Faxon.

— Monsieur Faxon, intervint Richmond. Je chante vos anciens morceaux bien mieux que les derniers. Je vous le garantis. Ça fait des années que je les interprète, et j'ai étudié comment Hobbit s'y prenait, chaque mot, chaque mouvement. Je serai à la hauteur, je le sais. Les nouvelles compositions, eh bien, comme John vient de le dire, elles sont super, mais Hobbit les a jamais chantées alors je sais pas trop comment m'y prendre, voyez ? »

Faxon les regarda tour à tour, avant de se tourner vers Sandy et Ananda. « Je sais ce que tu penses, 'Nanda. Mais toi, Sandy, qu'est-ce que t'en dis ?

— Ça risque de te déplaire.

— Accouche.

— Ils ont raison. » Le dire lui coûtait, car il savait ce que ses dernières compositions représentaient pour Faxon. Il n'avait à aucun moment pensé faire reposer leur come-back sur l'atout de la nostalgie, mais se voiler la face eût été suicidaire. « Je ne dis pas que les vieux morceaux sauveront le spectacle, mais ils peuvent y contribuer. Tous

ces gens sont venus ici en ayant des souvenirs plein la tête. Ils étaient à fond avec vous, au début...

— Comme des chattes en chaleur, intervint Maggio. Je n'avais encore jamais vu une salle chauffée comme ça, et on a tout gâché.

— Exact, renchérit Sandy. Quand vous faites vos anciens morceaux ils se remémorent la première fois qu'ils ont baisé, qu'ils ont pris de l'acide, fait un trip dément, si ça ne leur rappelle pas qu'ils ont assisté à votre concert de 1969, le son que vous aviez sur leur vieille chaîne stéréo quand ils sont rentrés chez eux après avoir acheté votre album, ou ce qu'ils ressentaient en chantant vos chansons pendant les manifs. C'est positif dès l'instant où ça fait remonter à la surface des choses agréables. Les nouveautés n'ont pas encore fait leurs preuves, et c'est un bide. »

Peter Faxon fourra ses mains dans ses poches, visiblement fou de rage. « Vous vous êtes tous ligüés contre moi, à ce que je vois ! D'accord. Je refuse qu'on renonce à tous les nouveaux morceaux, mais on peut mélanger les deux dans la deuxième partie.

— Qui va chanter ? voulut savoir Maggio.

— Larry. Tu commenceras par "Rage" et il prendra la relève.

— Il va se planter, mec. C'est ga-ran-ti ! »

Et Richmond se mit finalement en colère. « Va te faire foutre, Maggio. »

Maggio qui éclata de rire. « Whoaaaa, je suis mort de trouille ! Regarde, j'ai les genoux qui flageolent, la petite tapette veut me jeter un cil ! »

Richmond serra les poings. « Je vais...

— C'est ça, mauviette, fit Maggio en se levant d'un bond. Approche. Je veux voir ça.

— Arrêtez ! » gueula Faxon.

Maggio pivota vers lui. « Tu vas m'y obliger, grosse tête ? Hein ? C'est ça ? Tu vas m'obliger à la boucler ? À lui foutre la paix ? Ça veut dire quoi, ça ? Que cette tantouze te suce quand on n'est pas là ? C'est pour ça que tu prends sa défense, hein ? »

Ananda lâcha la main de Sandy pour aller s'interposer et regarder Maggio droit dans les yeux. « C'est moi qui vais te fermer le clapet, Rick. Tu veux que je contacte Edan ?

— Bordel, non ! fit Maggio avant de se rasseoir et de tendre la main vers la bouteille de Jack Daniels. Y a vraiment plus personne qui a encore le sens de l'humour, ici !

— Merci, dit Faxon à Ananda que Sandy considérait avec stupéfaction. On va leur faire "Rage" pour commencer, et ensuite on alternera anciens et nouveaux morceaux. Je vais en informer Malcolm, pour qu'il monte le niveau des instruments. Le chant est notre point faible, et le couvrir un peu devrait arranger les choses. On terminera

par “Wednesdays Child”.

— Non ! lança Maggio. On veut un rappel, non ? Ils ne risquent pas d’en redemander si on finit par une de tes dernières merdes.

— Va te faire foutre, Rick », commença Faxon.

Mais John Gopher Slozewski l’interrompit aussitôt. « Décompresse, Peter. Ça me gêne de te le dire, mais Maggio a raison. Et tu le sais aussi bien que moi. Garde “Wednesday’s Child” pour le rappel, si on y a droit. Termine par un truc connu. »

Faxon semblait sur le point de craquer, mais il se ressaisit. « Entendu... Par quoi, alors ?

— Le Rag, suggéra Maggio.

— C’est trop long et compliqué, sans parler du fait que nous ne l’avons pas répété. Nous ne sommes pas prêts pour ça. Il faut un truc plus simple.

— Pourquoi pas “What Rough Beast” ? » proposa John Gopher.

Faxon y réfléchit et finit par hocher la tête. « C’est entendu. Si ça ne réussit pas à les décoincer, rien n’en sera capable. Tu te sens d’attaque, Larry ?

— Bien sûr ! affirma un Richmond brusquement rayonnant. Je l’ai interprété des centaines de fois. Mais tu devrais m’appeler Pat. M. Morse y tient vraiment.

— M. Morse peut aller se faire enculer, rétorqua gaiement Maggio.

— Convoque Reynard, ordonna Faxon à Ananda en s’affalant dans un fauteuil. Je dois lui parler des jeux de lumière. » Elle hocha la tête et les laissa.

Ce fut en manquant visiblement de conviction qu’ils rentrèrent en scène vingt minutes plus tard, et seuls quelques applaudissements épars saluèrent leur retour. La salle fut replongée dans le noir et les Nazgûl consacrèrent quelques instants à s’accorder. Ils semblaient éteints, privés de toute énergie, à l’exception d’un Maggio boosté au speed qui arborait un sourire de dément.

« Vous savez un truc, espèces d’enfoirés ? gronda-t-il dans le micro quand Faxon eut incliné la tête. Vous m’avez vraiment foutu en rogne, bande de nuls ! »

Quelques cris de joie saluèrent cette déclaration, et deux ou trois spectateurs lui donnèrent la réplique. « T’es vraiment en colère, Rick ?

— Merde, les mecs, je bous de rage ! »

Les baguettes de Slozewski tressautèrent sur la caisse claire et les toms pour ponctuer ces paroles, les guitares entamèrent les premières mesures, et Maggio s’engouffra dans la brèche :

Ain’t gonna take it easy

Faudra vous y habituer

Won’t go along no more

J’marche plus, c’est fini

Tired of getting' stepped on

Marr' de me fair' piétiner

When I'm down here on the floor

Quand j'me r'trouve au tapis

Les spectateurs ne manquaient pas de bonne volonté et faisaient leur possible pour passer un bon moment, estima Sandy. Au refrain, une centaine d'entre eux hurlèrent : « Rage ! » Quelques couples se levèrent pour danser dans les allées, et il y eut des sifflements et des cris d'encouragement. Les Nazgûl parurent s'en nourrir. La musique reprenait de la vigueur, et Maggio paraissait effectivement s'abandonner à la violence. Sa Telecaster rugissait d'angoisse et de frustration, en proie à la colère impuissante et désespérée qui saturait chaque strophe de la chanson.

Sandy sentait la musique le pénétrer, l'embraser. « C'est bon, dit-il à Ananda d'une voix assez puissante pour être audible. On croirait presque retrouver les Nazgûl d'autrefois. » Une déclaration qu'elle approuva de la tête.

La foule l'avait perçu, elle aussi. Ils étaient désormais nombreux à s'être levés, et au deuxième refrain la moitié de la salle exprimait sa frustration avec Rick. Il leur adressa un de ses rictus, comme au bon vieux temps, suant à grosses gouttes pendant que ses doigts trituraient les cordes de sa guitare en crachant son venin sur eux tous, sur le monde entier. Et ils en redemandaient ! Le rugissement qui salua le final fut assourdissant, allant jusqu'à couvrir la musique qui se déversait des piles d'énormes baffles. Maggio termina la chanson par un cri primal repris par les guitares, les fûts de la batterie de Slozewski explosèrent en un déferlement de sons orgasmiques pendant que les projos passaient de rouge à blanc, de rouge à blanc, de rouge à blanc en une frénésie stroboscopique, une débauche sonore et lumineuse dont la foule s'imprégnait. Les applaudissements furent interminables, de même que les cris, les « Ouais, mec ! » et les « Vasy ! » et des trucs moins intelligibles, entrecoupés de sifflements et de trépignements. Cette chanson avait finalement abattu la barrière qui les séparait de leur public.

Maggio était en nage, la sueur assombrissait son tee-shirt rouge sous ses aisselles et dessinait un grand V sur sa poitrine, mais il souriait. Moins enthousiasmé que lui par cette victoire, Faxon humecta ses lèvres avec nervosité avant de faire un signe à John Gopher et d'enchaîner sur l'intro de basse et de batterie de « Dogfood ».

Ils n'avaient pas atteint le pont que la salle replongeait dans l'indifférence. Témoin de cette agonie, Sandy voyait les danseurs se rasseoir, le fossé se creuser de nouveau entre les musiciens et leurs fans. Les Nazgûl le constatèrent, eux aussi. La déconvenue

transparaissait sur leurs traits et Larry Richmond semblait sur le point de craquer, même s'il résista jusqu'à la fin de « Dogfood ». Quelques quolibets se mêlèrent à des applaudissements qui manquaient pour le moins d'enthousiasme.

Même Peter Faxon en eut alors assez et renonça à ses nouvelles œuvres pour tenter de regagner la sympathie et l'enthousiasme de la salle avec des succès presque assurés, les vieux morceaux connus de tous. Il opta pour « Elf Rock », le tout premier tube des Nazgûl, extrait de *Hot Wind out of Mordor* un truc débile à la guimauve qu'il en était venu à haïr malgré – ou à cause de – sa popularité. Cependant, Richmond ne put trouver en lui de quoi l'interpréter convenablement, et l'accueil réservé à « Dogfood » l'avait à tel point ébranlé qu'il se planta en beauté et oublia la totalité d'une strophe. Les autres se substituèrent à lui, mais le public connaissait la chanson et exprima sa déconvenue en les huant.

« This Black Week » avait été le grand succès de l'Album Noir. Ce morceau était interminable. Il durait près de dix minutes sur l'album et souvent plus du double en live. Constitué de sept parties distinctes, avec une coloration sonore différente pour chaque jour de la semaine, il débutait sur un rythme plaintif et sous un éclairage bleu lugubre comme Larry Richmond chantait :

Monday is a blue day, baby, Monday is the pits

Lundi, jour bleu fadasse, le lundi c'est la tasse

Ce qui aurait certainement reçu un accueil triomphal si la partie chant avait été assurée par Hobbins. Richmond n'en était qu'au mercredi quand Sandy vit un couple se lever et quitter la salle. D'autres spectateurs s'en allèrent avant qu'il n'arrive au samedi.

À la fin de cette interminable semaine, Sandy n'eut qu'à regarder les Nazgûl pour percevoir leur désespoir. Larry Richmond avait tout d'un petit garçon désemparé, et sa panoplie pathétique en denim rouge et soie noire ne pouvait faire oublier qu'il n'était qu'un imposteur. Suant à grosses gouttes, Maggio était visiblement au supplice, bien trop conscient de sa bedaine pour oser retirer sa chemise. Pour se détendre, il prit quelque chose dans sa poche et l'avalait. John Gopher s'affaissait avec lassitude au-dessus de ses fûts, désireux d'être ailleurs, en costume à rayures avec les représentants de la chambre de commerce de son trou perdu. Quant à Peter Faxon, il souffrait le martyre. Tout était inutile. Il dut finir par décider d'abrégé l'agonie, car il annonça « What Rough Beast » pour mettre un terme à la débâcle.

L'acide corrosif et purificateur de l'intro fut déversé sans rigueur ni conviction. La batterie suivait lourdement, alors quelle aurait dû les entraîner. Larry Richmond chanta la première phrase d'une voix

aiguë, forcée.

Turning and turning in the widening gyre

Tournant, et décrivant son immense spirale

Et Faxon, Maggio et Slozewski chantèrent :

He's coming !

Il arrive !

Et Richmond ajouta :

The falcon cannot hear the falconer

Le faucon n'entend pas le cri du fauconnier

Et les Nazgûl affirmèrent :

He's coming !

Il arrive !

Richmond foudroya sa guitare du regard, la cajola pour lui arracher un contrepoint aux notes que jouait Maggio, puis il rejeta ses cheveux en arrière et lança :

Things fall apart ! The center can...

Toutes choses s'effondrent ! Leur centre ne t...

Avant de faire un bond.

Un court instant, Sandy pensa à un épouvantable accident, un court-circuit de la Gibson et l'électrocution du chanteur qui, saisi de spasmes incontrôlables, se tut et parut sidéré, pendant que la foule devenue hostile s'agitait de façon menaçante.

Puis un sourire mauvais étira lentement ses traits, un rictus plein d'arrogance et de douceur, étonnamment familier. Il secoua une fois de plus la tête pour rejeter ses longs cheveux en arrière, insensible au mécontentement général. « Ouais ! » lança-t-il d'une voix qui emplit l'auditorium, avant de marteler sa Gibson, sourire des sons discordants ainsi produits et reprendre la chanson.

Things fall apart ! The center canNOT hold !

Toutes choses s'effondrent ! Leur centre ne tient PLUUUUS !

Les autres Nazgûl avaient cessé de jouer. Sandy vit Maggio et Faxon échanger un regard avant de se ressaisir.

He's coming !

Il arrive !

Ils avaient chanté ces mots avec un peu plus de conviction.

Mere anarchy is loosed upon the world

L'anarchie pure et simple est lâchée sur le monde !

That blood-dimmed tide is loosed, and everywhere

Voici la marée rougie de sang,

The innocent are drowned

Qui partout noie les innocents

disait la prophétie, annoncée d'une voix enflammée qui consumait la sono et les amplis Marshall entassés avant de suivre les allées comme la foudre pour aller se loger dans la moelle épinière des spectateurs, une voix aussi capiteuse qu'un bon vin, aussi astringente que du vinaigre, une voix caustique qui corrodait la bulle d'indifférence de la salle pour la laisser se vider de son sang.

He's coming !

Il arrive !

crièrent les Nazgûl, et quelques autres voix reprirent ce cri, des mains battirent, des poings furent levés.

The best lack all conviction, while the whorst

Les meilleurs manquent de convictions, quand les pires

YEAH ! They're full of passion, and intensivity !

OUAIS ! Les pires débordent de passion, et d'ardeur !

Maggio parut se réveiller d'un long rêve, et sa guitare se mit à crépiter d'énergie.

Son réveil fut grondant et sifflant dans la sono, un énorme serpent libéré dans la salle, une créature débordante de vie qui hurlait son mécontentement.

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

rugirent cent voix rauques, et des poings furent tendus vers le ciel, et Larry Richmond ouvrit la bouche, sourit, prit la pose et les lorgna en chantant :

Surely some revelation is at hand ?

Sans doute quelque révélation est-elle imminente ?

YEAH ! Surely it's at hand !

OUAIS ! Sans doute imminente !

John Gopher se déchaîna alors sur sa batterie. Sourcils froncés par la concentration, ses énormes mains devenues indistinctes. La grosse caisse tremblait et le fracas des cymbales emportait tout espoir, et la voix grave de Slozewski se joignit à toutes les autres pour annoncer :

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

Hobbins regarda le batteur, sourit avec malice, pivota sur lui-même et fit un bond d'un mètre, l'index tendu vers la foule tel un couteau de chair. Ses yeux se consumaient, scintillaient, rouges comme l'enfer, alors que sa voix paraissait s'être elle aussi embrasée.

Surely the Second Coming is at hand ?

Sans doute le Second avènement est-il imminent ?

YEAH ! *What else could it be !*

OUAIS ! Comment pourrait-il en être autrement !

Faxon était livide, privé de toute expression, mais ses doigts se déplaçaient avec l'assurance d'antan sur les cordes de sa Rickenbacker, et les notes graves se fondaient en grondant dans le courant de la musique, des notes aussi profondes que des raclements de gorge divins, aussi menaçantes que les premiers frémissements d'une secousse tellurique, aussi inéluctables et redoutables qu'un champignon atomique.

IL ARRIVE !!!

IL ARRIVE !!!

IL ARRIVE !!!

Dans la salle, tous s'étaient levés et hurlaient, chantaient, brandissaient le poing, formant comme une scolopendre géante renversée sur le dos, ses innombrables pattes se tendant vers le ciel tels les pistons d'une énorme machine, en allers-retours fluides et suggestifs.

« *IL ARRIVE !* » beugla Sandy avec les autres, et son poing portait un témoignage muet de la véracité de cette affirmation.

Hobbins se tourna et protégea ses yeux des éclairs des projecteurs installés dans les hauteurs, une cacophonie silencieuse qui encageait musiciens et chanteur. En scrutant les ténèbres, il discerna quelque chose et cria :

The Second Coming, YEAH ! But what's this thing I see ?

Le Second avènement, OUAIS ! Mais que vois-je arriver ?

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

What was image comes troubling my night ?

Et quelle vaste image vient donc troubler ma nuit

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

Somewhere in the sands of the desert

Quelque part au milieu des sables du désert

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

A shape with lion body and the head of a man !

Silhouette au corps de lion mais à la tête humaine

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

A gaze blank and pitiless as the sun

Au regard vide et dur comme le soleil

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

HE'S COMING !

IL ARRIVE !

Sur scène, Maggio faisait des bonds de dément, comme s'il recevait des décharges d'aiguillon électrique, mais il souriait et grimaçait pendant que sa guitare crachait son venin, éructait des flammes. Il martyrisait frénétiquement les cordes, et les accords étaient tranchants comme des lames de rasoir. Hobbins se tourna vers lui, l'air menaçant, griffant son propre instrument. Les notes se télescopiaient et rebondissaient en consumant tout sur leur passage. Debout sur leur siège, les spectateurs battaient des mains au-dessus de leur tête, se déhanchaient au rythme de la musique, se démenaient et pénétraient l'air avec leurs poings.

IL ARRIVE !

IL ARRIVE !!!

OUAIS, IL ARRIIIIIVE !!!

Maggio ricana et sa Telecaster se métamorphosa en cobra qui sifflait en oscillant pour fasciner sa proie. Hobbins lui retourna son regard et sa Gibson devint une mangouste folle, rapide comme un éclair, au son aussi mordant que si elle avait possédé des milliers de dents minuscules. Basse et batterie leur fournissaient une assise solide, irrésistible comme une coulée d'avalanche, et ils s'affrontèrent à coups de notes avec acharnement. L'impro dura cinq minutes, dix, quinze. La foule hurlait, électrisée et hystérique.

IL ARRIVE !

IL ARRIVE !!!

OUAIS, IL ARRIIIIIVE !!!

Maggio attaquait pour tuer et Hobbins reculait en titubant, souriant, vacillant, il poussa un hurlement de harpie à déchirer les

*It's moving its slow thighs, while all about it
Real shadows of indignant desert birds
The darkness drops again, but now I know
Yeah, baby, How I know !
HE'S COMING !
Oh yes, I know, I know
That twenty centuries of stony sleep
Were vexed to nightmare by a rockin' cradle
Oh, a rocknrollin' cradle !*

IL ARRIVE !

Et derrière lui les Nazgûl chantaient, suivis par la totalité du public : « *Il arrive, Il arrive, Il arrive, Il arrive, Il arrive, Il arrive il arrive il arriveilarriveilarriveilarriveilarrive* » et ces sons se fondirent en un murmure grondant aussi assourdissant que le tonnerre.

Patrick Henry Hobbins leva la main pour réclamer le silence, et l'obtint aussitôt. Les chants avaient cessé. Batterie et guitares s'étaient tues. Les lumières s'éteignirent. Dans le noir, sa voix était à la fois plaintive et terrifiée.

*Oh, what rough beast, its hour come round at last
Slouches towards Bethlehem to be born ?*

Oh, quelle bête fauve, son heure revenue
Rampe vers Bethléem pour y naître enfin, nue ?

Dans la réverbération du retour au calme, un seul projecteur fut allumé, un spot à faisceau étroit qui n'éclairait que le visage de Hobbins, figé et livide. Tous retinrent leur respiration pendant un long moment, puis il sourit.

I'm coming

Me voici

déclara-t-il en un murmure, et le projecteur s'éteignit.

Sitôt après, tant les lumières de la salle que celles de la scène

étaient rallumées en un déferlement aveuglant de clarté, et les spectateurs perdirent toute retenue pour hurler, battre des pieds, siffler, sauter sur place, danser sur leur siège. L'ovation dura cinq bonnes minutes avant de commencer à décroître. Les Nazgûl restaient là, sidérés, comme s'ils avaient reçu un grand coup sur la tête, à l'exception de Hobbins qui arborait toujours son rictus plein de suffisance.

La foule réclamait un *bis* et, quand le vacarme eut suffisamment décré pour qu'il puisse s'exprimer, Peter Faxon se pencha et avec un sourire demanda : « Est-ce qu'on peut faire "Wednesday's Child", à présent ? »

Des paroles accueillies par l'explosion d'une nouvelle ovation, mais Hobbins le foudroya du regard et secoua la tête avant de se tourner vers la salle et lever les mains afin de réclamer un silence qu'il obtint aussitôt. « Vous êtes vraiment super, les gars ! » John Gopher meubla d'un *boom-boom-ba-boom* de la batterie la pause entre deux phrases, avant de lancer une baguette. Des milliers d'yeux suivirent son ascension, la virent faire des loopings et entamer finalement sa descente. « Alors, soyez gentils et accordez-nous un repos bien mérité ! » conclut Hobbins. La baguette retomba exactement au centre de la main tendue de Slozewski, qui en parut sidéré pendant une seconde avant de l'abattre avec force pour un coup de cymbales final assourdissant.

Tous acclamaient et sifflaient toujours les Nazgûl lorsqu'ils sortirent de scène.

Ils étaient épuisés, à l'exception de Hobbins... non, pas Hobbins, *Richmond*, se reprit Sandy.

Mais il avait tout de Hobbins, même l'arrogance bravache de sa démarche, son port de tête plein d'élégance, l'harmonie de ses rires. Et il avait chanté le dernier morceau exactement comme l'aurait fait le Hobbit. Sandy en avait des étourdissements lorsqu'il suivit les Nazgûl dans les coulisses.

La loge était bondée quand ils l'atteignirent. Tous se pressaient autour des membres du groupe, pour leur donner des tapes sur l'épaule, les féliciter. Maggio parlait d'une voix forte, avec exubérance, comprimant toutes les poitrines proches pour se frayer un chemin dans la mêlée. John Gopher semblait simplement dépassé par les événements. Faxon était blême et taciturne. Et Larry Richmond était rayonnant, comme ceint d'une aura d'autosatisfaction. Ils partagèrent des joints, vidèrent des bouteilles, et des lignes de coke strièrent la grande table à côté des reliefs du buffet. Le volume sonore élevé infligeait à Sandy une épouvantable migraine. Il se trouva une vodka-orange et tenta de rejoindre Faxon ou Richmond en s'ouvrant un passage dans la foule.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr.

Ce son interrompit toutes les conversations. Tous se balançaient d'un pied sur l'autre, avec malaise, en reculant, et Sandy se retrouva à l'orée d'une clairière qui venait de s'ouvrir en plein milieu de la cohue, à quelques pas de Larry.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr.

Il s'agissait d'un grondement bas, menaçant, assez inquiétant pour hérissier les cheveux sur la nuque. Richmond était là avec une bouteille de bière à la main, encore plus blême que d'habitude. Il gardait la bouche ouverte, tout comme Balrog qui avait dénudé ses crocs et retroussé ses babines avant de se figer. L'admirateur servile qui le retenait par sa laisse tentait en vain de l'éloigner, de le tirer vers un angle de la pièce. Le grondement était ininterrompu.

« Putain de clébard ! » gronda Richmond. Richmond ?

Balrog bondit.

1 *We are stardust, we are golden, and we've got to get ourselves back to the garden* (Joni Mitchell, *Woodstock*).

VINGT ET UN

*Like a rat in a maze the path before me lies
And the pattern never alters, until the rat dies*

Tel un rat pris dans un dédale je vois le chemin devant moi
Et son motif reste immuable jusqu'à ce que meure le rat.

Un saut brusquement interrompu quand Balrog arriva à l'extrémité de sa laisse, mais son élan était tel que le jeunot terrifié tomba à genoux et lâcha prise. Libéré, le chien se ramassa sur lui-même pour sauter à la gorge de son maître en grondant toujours, muscles bandés. La surprise et l'horreur paralysaient Sandy, de même que tous les témoins de la scène.

Puis une ombre démesurée s'interposa. Gort était bien plus rapide que Sandy ne se l'était imaginé et, quand Balrog sauta, le garde du corps le saisit à deux mains pour le faire dévier avec force sur le côté. L'animal rebondit contre la paroi et s'étala sur la table, avant de se redresser en renversant des bouteilles d'alcool. Mais Gort s'en empara de nouveau et abattit son poing sur son mufle. Balrog jappa de surprise et de souffrance, tenta de reculer en grondant et faisant claquer ses crocs. Gort saisit l'extrémité de sa laisse qu'il enroula autour de son cou et tendit. Balrog gémit et perdit toute fureur. S'il pissa sur les amuse-gueules, Gort serra plus encore la boucle et ce fut en vain que le chien se débattit. Tous crurent que le géant allait l'étrangler, le tuer sous leurs yeux.

Mais Larry Richmond ordonna : « Non ! Lâchez-le ! »

Un cri qui parut rompre le sortilège de stase. Brusquement, tous firent des commentaires ou intervinrent, et les lieux furent de nouveau saturés de bruits et de mouvements. Gort grogna et relâcha légèrement la laisse. Balrog gémit de soulagement. Richmond passa en jouant des coudes devant le garde du corps pour prendre l'animal dans ses bras, de façon protectrice. « Eh, mon garçon, dit-il. Calme-toi, Bal. Tout va bien, je suis là, n'aie pas peur. » Les flancs du retriever se dilataient et il haletait follement, mais il finit par remuer la queue pendant que son maître s'adressait à lui en caressant et tapotant sa tête.

Gort recula en marmonnant, se détourna et fit signe à deux roadies d'approcher. « Toi et toi... Sortez cette sale bête et attachez-la quelque part.

— Non ! cria Richmond. Bal restera ici, avec moi ! »

Ananda s'avança pour le prendre par les épaules. « Tu n'as pas à

t'inquiéter pour lui, Pat. Mais nous ne pouvons pas le laisser ici. Pas après qu'il a voulu t'égorger et pissé sur le buffet. Tout ce remue-ménage a dû lui faire perdre la boussole. Trop de bruit. Des tas d'inconnus. Tu ne voudrais pas qu'il morde quelqu'un, pas vrai ?

— Heu, non, admit à regret Richmond.

— Alors, accepte qu'ils le sortent d'ici. » Ananda ramassa la laisse qu'elle remit à un roadie. « Mais rien ne t'empêche de les suivre, Pat. Tu pourras t'assurer que tout va bien avant de revenir fêter votre succès. » Elle lui sourit. « Et ce ne sont pas les choses à célébrer qui manquent, pas vrai ?

— Heu, eh bien, c'est entendu. »

Accompagné par son maître qui le cajolait et lui débitait des paroles apaisantes, l'animal suivit docilement les sous-fifres de Gort.

Gort qu'Ananda avait pris à part pour s'entretenir avec lui à voix basse.

Partout ailleurs, la soirée retrouvait son animation. Une moitié des convives parlaient du concert et l'autre du chien enragé. Adossé à un mur, Peter Faxon se tenait à l'écart pour contempler pensivement la porte que Richmond venait de franchir. Le grand verre qu'il avait rempli de glaçons et de Chivas Regal était déjà presque vide. Sandy alla vers lui. « Un chouette concert, commenta-t-il. Mais quelle mouche a bien pu piquer ce clebs, d'après toi ? »

Faxon le considéra en sirotant le whisky, la mine renfrognée. « Ce que je me demande, c'est plutôt quelle mouche a piqué Richmond. »

Sandy étudia les yeux vert clair de son interlocuteur et sut qu'il pouvait voir au tréfonds de son être. « Je crois que tu connais la réponse.

— Bien sûr. L'ennui, c'est que c'est impossible. » Il finit son Chivas, chercha un fan du regard et l'envoya refaire le plein.

« Je ne sais pas ce qui s'est emparé de lui, mais Balrog l'a chassé », déclara Sandy quand Faxon eut de nouveau à boire.

Le bassiste but une gorgée d'alcool. Bon nombre de glaçons avaient fondu, et il n'y avait pratiquement plus que du scotch. Tout indiquait que Faxon avait décidé de se soûler. « Nous avons fait du sale boulot, je dirai même que ça a été catastrophique du début à la fin... jusqu'au moment où il s'est passé quelque chose. Je l'ai senti, sur scène. Richmond s'est radicalement métamorphosé et ça nous a affectés nous aussi. » Il fit claquer ses doigts. « Nous sommes redevenus ceux qu'on était autrefois. Pour un morceau. Notre musique était pleine de vie, comme au bon vieux temps, et la foule nous communiquait son énergie. Je n'arrivais pas à le croire. Tout ce que nous désirions, tout ce que nous avions tenté en vain d'obtenir depuis le début de la soirée, ces semaines de répétitions merdiques, tout a porté brusquement ses fruits. Et tu sais un truc ? Ça m'a terrifié... je m'en serais pissé

dessus. » Il déglutit une autre gorgée de Chivas. « Mais ça m'a tellement plu que je veux le revivre, Sandy. C'est évident. Je ne sais pas ce qui s'est produit sur cette scène, ce soir, mais je tiens à ce que ça recommence.

— J'ai comme l'impression que ton souhait sera exaucé. »

Peter Faxon posa son verre vide. « Je dois téléphoner à Tracy, pour la tenir au courant. Mais je me demande bien comment je vais lui raconter tout ça. »

En sortant, Faxon croisa Larry Richmond qui regagnait les coulisses. Il s'arrêta pour retenir le même par l'épaule et lui dire quelques mots. Richmond sourit avant d'être assailli par des admirateurs, des groupies et des membres de l'équipe. Il était radieux comme un gosse de six ans qui, le matin de Noël, vient de découvrir le cadavre du Père Noël au pied du sapin et prend conscience qu'il va pouvoir garder pour lui tous les jouets entassés dans sa hotte. John Gopher avait lui aussi ses admirateurs qui papillonnaient autour de lui tel un essaim de taons bien gras et joyeux et lui apportaient des bières qui iraient grossir le tas de bouteilles vides à ses pieds. Quant à Maggio, il se vautrait dans un grand fauteuil comme si c'était un trône. Il riait sans retenue et débitait des rafales de mots, au volume si variable que Sandy, à l'autre bout de la pièce, n'en entendait que des bribes décousues. Il avait glissé une main baladeuse sous le chemisier d'une fille assise sur ses genoux, mais il semblait bien plus fasciné par une admiratrice – encore plus jeune et jolie – qui s'était installée sur l'accoudoir de son siège que par celle qu'il pelotait. Quant à la blonde qui lui avait tenu compagnie avant son entrée en scène, elle était reléguée à trois mètres de là et paraissait minée par le ressentiment.

Sandy se servit une autre vodka-orange et alla d'un groupuscule à l'autre, pour écouter les propos échangés et faire de brefs commentaires. Il ne se sentait cependant pas d'humeur à alimenter les conversations. Si la surexcitation était contagieuse, il semblait être immunisé, coupé du monde. Peut-être comprenait-il trop de choses. Il se déplaça au hasard, à la recherche d'Ananda, mais tout indiquait quelle s'était éclipsée avec Gort. Finalement, lorsqu'il en fut à sa quatrième ou cinquième vodka-orange et que l'alcool eut apporté aux lieux un halo agréable, il se retrouva devant Larry Richmond... et le visage de Patrick Henry Hobbins. « Alors, c'était comment ? ne put-il s'empêcher de lui demander.

— Super ! » répondit un Richmond enthousiaste, avant de débiter des platitudes sur le plaisir que lui procurait le fait d'être devenu un Nazgûl.

« Non, l'interrompit Sandy. Je parle de la dernière chanson, qu'est-ce que tu as ressenti quand tout a brusquement changé. Je t'ai vu sursauter, comme si tu recevais une décharge électrique. Tu as fait un

bond et interrompu la chanson.

— Ouais, je sais... C'était pas une décharge, note bien. Enfin, pas comme de l'électricité, tu vois ? Disons plutôt... Je ne sais pas, je chantais quand, d'un coup... J'ai eu comme un frisson, non, c'était plus violent qu'un frisson... un peu comme si quelqu'un était passé derrière moi et avait lâché un glaçon sous mon col. Un truc qui m'a glacé, traversé de part en part. Plutôt bizarre, non ?

— Plutôt, oui.

— Mais je m'en suis remis immédiatement, ajouta gaiement Richmond. Ça n'a duré qu'une fraction de seconde, et j'ai pu reprendre le morceau.

— Et te surpasser. On peut dire que tu as vraiment mis le paquet. »

Larry Richmond lui adressa un sourire qui manquait d'assurance. « Tous se sont levés pour hurler, gueuler et se démener, enfin, wow ! C'était chouette, pas vrai ? Ça ne m'était encore jamais arrivé, tu vois ? Mais ils m'ont tous dit que c'était génial. »

Sandy sentit à son tour des frissons suivre sa colonne vertébrale. « On te l'a dit ? Tu ne t'en souviens pas, Larry ?

— Pat », le reprit machinalement le même. C'était un brave gosse et il respectait les instructions de Morse à la lettre. Il sourit encore, avec gêne, comme pour s'excuser de l'avoir rappelé à l'ordre. « Bien sûr que si, que je m'en souviens ! Mais je dois admettre que – avec cette surexcitation et le reste – tout s'embrouille un peu dans ma tête. Je me suis donné à fond, tu vois, et c'est comme si j'avais été dans un état second jusqu'à la fin du concert. Je me sentais très faible et tout se brouillait sur les bords. Je ne suis vraiment redevenu moi-même que quand Bal a fait son petit numéro.

— Je crois qu'on était tous un peu dans les vaps », le rassura Sandy. Mais il était convaincu que Richmond n'avait pas la moindre idée de ce qui lui était arrivé... contrairement à son chien. « Et maintenant ?

— Il y a la tournée, répondit un Richmond rayonnant.

— La tournée ?

— Évidemment. M. Morse ne t'en a pas parlé ? Il a tout organisé. Une grande tournée à l'échelle nationale, d'une côte à l'autre. Nous ferons probablement un nouvel album ensuite, mais nous devons commencer par nous produire sur scène pour que tous s'intéressent de nouveau à nous.

— Évidemment, une tournée nationale. Ouais, bien sûr. Et tu y participes ? »

Richmond parut déconcerté. « Eh bien, ouais, naturellement. Pourquoi ?

— Rien, rien du tout. » Sandy sourit tristement. « J'ai dû forcer sur la vodka. Un bol d'air me fera du bien. » Il se détourna pour se diriger vers la porte. Lorsqu'il jeta un coup d'œil pardessus son épaule,

Richmond était toujours au même endroit, comme abasourdi.

Sandy suivit à tâtons un couloir, trouva des toilettes et s'aspergea le visage d'eau glacée. Ce qui lui rafraîchit également les idées. Mais il avait véritablement besoin d'inhaler un peu d'air et il emprunta la porte de service. Un des roadies était de faction dans l'impasse, la brute aux lunettes miroir qui le regarda mais ne dit mot. Balrog était là, lui aussi, attaché juste au-delà du seuil. Il aboya et Sandy lui tapota la tête avant de se diriger vers la rue.

Quelques spectateurs traînaient encore dans les parages, mais Sandy s'adossa à un mur sans leur prêter attention pour emplir ses poumons d'air nocturne. C'était ce que Richmond avait désiré, se dit-il. Ce même rêvait depuis toujours de devenir un nouveau Pat Hobbins, et son souhait était sur le point d'être exaucé...

« Sandy ? » fit une petite voix apeurée, à la hauteur de son épaule.

Il se tourna et eut une angoissante sensation de déjà-vu. L'ado qui l'avait abordé lui semblait étonnamment familière, mais dans la brume éthylique de sa semi-ivresse il n'arrivait pas à la situer. Elle était petite et menue, sans poitrine sous un tee-shirt Nazgûl trop ample d'au moins trois tailles. Elle tirait sa manche et il voyait des bagues à chacun de ses doigts. Son visage était strié de vert partout où le fard à paupières avait coulé, et elle paraissait retenir ses larmes. « Je te connais, lui dit-il.

— Je suis contente que tu te souviennes de moi, répondit-elle avec un semblant de sourire. Je suis Francie.

— Francie ? » Alors tout lui revint. Maggio et le Come On Inn. « Bien sûr. Tu étais avec Rick. » Mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'y avait pas que cela. S'il n'avait pas oublié sa rencontre avec Maggio, il y avait également autre chose... Il l'avait revue en d'autres circonstances, mais lesquelles ?

« J'étais la régulière de Rick, fit-elle d'une voix plaintive. Il faut absolument que je lui parle. J'en ai vraiment besoin, tu vois ? Il ne m'a pas envoyé un billet, rien du tout, et les gorilles ne m'ont pas laissée entrer même quand je leur ai expliqué qui j'étais. Nous avons vécu ensemble près de deux ans, et il m'a plaquée du jour au lendemain, sans seulement m'écrire ou me téléphoner. J'étais certaine qu'il me contacterait, une fois de retour à Chicago. Qu'il passerait me prendre pour me conduire au concert, et tout ça. Mais il ne l'a pas fait. »

C'était en vain que Sandy tentait de se remémorer où il avait pu la voir ailleurs qu'au Come On Inn. « Je suis désolé, mais ils ont tous été débordés. Il a dû oublier.

— Peux-tu me faire entrer, pour que je le voie ? Ou au moins lui dire que je suis là ? Je t'en supplie. J'ai besoin de le voir, Sandy. Je l'aime. C'est mon mec, tu comprends ? »

Sandy pensa à Maggio dans le cercle de ses groupies. Voir son ex squelettique débarquer en larmes dans les coulisses pour l'abreuver de reproches était certainement la dernière des choses qu'il pouvait souhaiter. « Écoute, je ne crois pas que... Je veux dire que le concert vient de se terminer et qu'ils sont tous dans le cirage, pétés, crevés et surexcités. C'est vraiment pas le moment, mais on doit rester à Chicago encore un ou deux jours. Passe demain matin à notre hôtel et je ferai le nécessaire pour que tu puisses le rencontrer, d'accord ?

— Je t'en supplie, l'implora Francie d'une voix chevrotante. Il faut que je le voie tout de suite. Je me fiche qu'il soit avec une autre fille. Ça me fait ni chaud ni froid. Je le connais. Rick est comme ça, tu vois ? C'est dans sa nature, il lui en faut plusieurs. J'y suis habituée. Vraiment. Il me demandait de le brancher avec mes copines, quand je le pouvais. Il aimait faire ça à trois. » Elle réussit à sourire. « Ça ne me gêne pas. Je dois le voir. Par pitié. »

Sandy ne savait trop s'il devait ou non la croire, mais elle était pathétique et Maggio s'était si mal conduit avec elle qu'il sentait la colère l'envahir. « Je t'ai dit qu'il ne te méritait pas, l'autre fois. C'est la stricte vérité.

— Je veux seulement veiller sur lui. C'est pas un mauvais bougre, il a besoin de quelqu'un qui s'occupe de lui. Tu vas m'aider ?

— Ouais, marmonna Sandy en la prenant par la main. Viens, on va passer par-derrière. »

Le type aux lunettes miroir risquait de s'interposer, mais Sandy saurait le remettre à sa place.

Francie comprima sa main et lui dit : « Merci », comme ils faisaient le tour du bâtiment.

L'obscurité régnait près de l'issue de secours. Ombre et silence. Le roadie n'était plus à son poste.

« Merde, ils ont refermé la porte ! grommela Sandy avant de serrer le poing pour marteler le battant. Ouvrez, là-dedans ! »

Pas de réaction. Finalement, après avoir consacré trois bonnes minutes à faire le plus de bruit possible, il déclara : « Je doute qu'ils puissent nous entendre, s'ils font la fête. Bordel, nous allons devoir passer par l'entrée principale. » Il fit demi-tour avec dégoût et s'éloigna dans la ruelle, avec Francie sur les talons.

Quatre pas plus loin, il marcha sur quelque chose de glissant et sentit son talon déraiper. Il s'étala de tout son long en battant des bras et il écorcha sa paume, en déchirant le fond de son jean. Pour couronner le tout, il atterrit dans un tas d'ordures, une masse humide et chaude grouillante de mouches. « Bon Dieu ! C'est quoi, ça ? » Il tâta ce qu'il avait autour de lui, toucha des poils et un fluide poisseux. Il reprit sa respiration et se leva tant bien que mal.

Francie laissa échapper un gémissement étranglé et recula. « Du

sang ! »

Sandy baissa les yeux, pris de nausée. Il la sentait remonter dans sa gorge, l'étouffer. Il se concentra pour ne pas vomir. Luttant contre les ondes de vertige qui l'assaillaient, il s'agenouilla et regarda de plus près.

C'était effectivement du sang. En grande quantité. Gisant à côté des poubelles, noir de mouches et encore chaud, il reconnut Balrog. Ou ce qui en subsistait. Le chien avait eu la gorge tranchée et reposait dans une mare en expansion de ses fluides vitaux.

D'un geste hésitant, Sandy tendit la main pour toucher la tête de l'animal, ses yeux fixes couverts de mouches. La tête se déplaça sans opposer de résistance, sous un angle qui n'avait rien de naturel. Du sang jaillit d'une grande gueule supplémentaire ouverte dans son cou. Francie hurla.

Dans un état second, Sandy conclut que l'individu qui avait tué ce chien possédait une force peu commune. Il avait en effet tranché les muscles, les tendons et les chairs du cou d'un seul coup de couteau, en enfonçant la lame jusqu'à l'os et décapitant presque l'animal. Francie hurla de plus belle, encore plus fort que les fois précédentes.

Sandy se releva, pris de vertiges. La fille inhalait entre deux beuglements puis recommençait.

Quelqu'un approchait au pas de course et Francie s'adossa au mur de brique, se recroquevilla, ses mains lestées de bagues levées devant le visage. Elle hurlait, hurlait toujours, des sons suraigus attribuables au choc et à une vive souffrance, et Sandy se surprit à la considérer avec une horreur encore plus grande que celle que lui inspirait l'animal mutilé. Il venait en effet de reconnaître ce hurlement. Il savait désormais pourquoi il trouvait Francie si familière.

Qu'il l'eût rencontrée au Come On Inn était incontestable, mais il l'avait revue ensuite... non pas une mais plusieurs fois. Il l'avait vue et entendue hurler dans ses rêves, lors d'un concert, nue et couverte de sang, clouée au fond de la scène sur une grande croix de saint André.

VINGT-DEUX

*When logic and proportion have fallen sloppy dead
And the white knight's talking backwards*

Quand logique et mesure auront disparu, mortes
Quand le chevalier blanc parlera à l'envers.

Et ensuite... ensuite... Sandy ne s'en souviendrait pas. Il oublierait qu'il reculait en trébuchant sur les restes du chien, il oublierait qu'il vomissait et que la porte s'ouvrait sur des gens qui sortaient en courant.

Tout était nimbé d'un brouillard de sang et de vodka. Francie vit Maggio venir vers eux en titubant, et elle se précipita vers lui en pleurant, pour l'étreindre. S'il en resta tout d'abord perplexe, il finit par sourire, bizarrement, presque avec tendresse, avant de l'étreindre à son tour. Il y avait des cris, une bousculade, des questions et des vociférations. Un policier aboyait des ordres, mais nul ne lui prêtait attention. Incapable de supporter plus longtemps cette scène, Sandy recula pour fuir le vacarme, pour s'éloigner du sang. Larry Richmond apparut à son tour et la foule s'écarta pour le laisser passer. Voir Balrog le rendit hystérique et quelqu'un dut le retenir et le secouer. Sandy se détourna pour décamper et, peu après, il courait à petite foulées sans seulement savoir où il allait.

Des rues obscures, toujours bondées de monde. Son pantalon était déchiré, sa paume éraflée, et il avait les mains rouges de sang. Le plastron de sa chemise était couvert de jus d'orange et de vodka, ce qu'il avait vomi.

Les passants s'écartaient en le voyant approcher. Il en avait à peine conscience. Il pressa l'allure en entendant des pas légers et rapides sur le trottoir, derrière lui. Une peur irrationnelle le submergea et il courut encore plus vite. Mais la femme le rattrapa, car elle était en bien meilleure forme physique que lui. Elle le retint par l'épaule et le fit pivoter, ce qui lui permit de constater qu'il avait affaire à Ananda, simplement Ananda. Il l'étreignit en tremblant et la serra contre lui avec force, pour la retenir, s'accrocher à elle, sa planche de salut dans cet océan de sang et de ténèbres. Elle lui caressa les cheveux. « Détends-toi, mon chéri. Calme-toi. Tout va bien. Tout va bien. »

Il la repoussa. « Non, ça ne va pas bien. Ces salopards ont tué Balrog. Ils lui ont tranché la gorge, et ils vont la tuer, elle aussi.

— Qui ?

— Francie, l'ex de Maggio. Francie. Ils ont l'intention de la clouer sur cette croix et... » Il ne put en dire plus.

« Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles, avoua Ananda. Où courais-tu comme ça ?

— Je l'ignore », déclara-t-il. Mais c'était faux. Il savait soudain où il avait voulu se rendre. « Non, je vais voir Morse. J'ai deux ou trois choses à lui dire.

— Je t'accompagne. »

La main d'Ananda se referma sur la sienne, fraîche et ferme, familière avec son arête de cals et ses ongles coupés court. Elle ne prêta pas attention au sang qui le maculait, ni à ses tremblements. Elle marchait près de lui, et sa présence suffisait pour repousser les ombres.

L'heure était avancée, Sandy en avait conscience. Gort ouvrit la porte de la suite d'Edan Morse, les regarda et le fit remarquer. « Il est tard. »

Sandy aurait voulu lui rétorquer d'aller se faire voir, mais les mots se coincèrent en travers de sa gorge et ce fut Ananda qui répondit : « Va le réveiller. C'est important. »

Gort s'intéressa à la tenue déchirée et souillée de Sandy, grogna et les fit entrer. « Attendez », dit-il de sa voix profonde et menaçante. Il leur désigna un canapé et les laissa pour aller ouvrir la porte d'une chambre.

Edan Morse en sortit, paraissant encore plus mal en point que Sandy. Il y avait plusieurs semaines qu'ils ne s'étaient vus, et les changements étaient spectaculaires. Morse avait les traits tirés et le teint blême, ses fossettes disparaissaient sous des touffes de barbe brune irrégulières. Ses yeux avaient l'éclat du fanatisme, mais ils traduisaient aussi une profonde lassitude, encadrés par les cernes d'un homme privé de tout sommeil réparateur.

« Que se passe-t-il ? »

Il alla s'asseoir, en robe de chambre de satin noir, dans le grand fauteuil opposé au canapé.

Sandy lui montra ses mains rouges de sang. « Je... le chien. Ils l'ont massacré. Le chien de Richmond. »

Morse feignit la surprise. « Tu es au courant, 'Nanda ?

— Miroir est resté dehors pour surveiller Balrog. Mais il est entré le temps de taper une cigarette, et quand il est ressorti quelqu'un l'avait buté.

— Gort, accusa Sandy en foudroyant le géant du regard.

— Eh, c'est quoi ces conneries ? gronda l'intéressé. Ça fait des heures que je suis ici avec Edan. Si j'avais voulu m'en débarrasser, je l'aurais étranglé pendant la réception, bordel, quand cette sale bête a perdu les pédales.

— C'est faux ! insista Sandy en écartant une mèche de cheveux de devant ses yeux. Le chien, Francie, ce qui s'est passé lors du concert... tout est... je ne sais pas... malsain. Je laisse tomber, Morse. Je vous quitte.

— Pourquoi ? »

C'était une question à laquelle Sandy ne savait quoi répondre. Il n'était pas venu voir Morse pour lui remettre sa démission. Il ignorait d'ailleurs ce qu'il faisait là. Il n'était plus certain de quoi que ce soit et était pris de vertiges. Les traits de son interlocuteur se brouillaient, comme s'il y avait un défaut de mise au point. « Le sang, dit-il. Tout ce sang. »

Ananda se pencha pour poser la main sur son genou et déclarer à Morse : « Il a bu. Pardonne-lui, Edan, il ne sait pas ce qu'il dit.

— C'est faux, protesta Sandy. Je... c'est seulement que... Je ne peux plus le supporter. Tout ce sang. Ma place n'est pas ici.

— Oh ? fit sèchement Morse. Où est-elle, alors ? »

Où avait-il sa place, en effet ? Si ce n'était pas auprès de Morse, des Nazgûl et d'Ananda ? Il avait tout perdu. Maggie, Sharon et toutes les autres, ainsi que le *Hog*, ses livres, son agent littéraire, sa maison. Il n'avait plus rien, ce qui n'intéressait d'ailleurs personne. Tous se fichaient de lui, d'eux, de tout. Que sa place soit auprès d'Ananda était incontestable. Il n'avait nulle part ailleurs où aller. « J'ai peur, Edan. Ce qui a débuté me dépasse. Ça n'a aucun sens, mais ça me terrifie. Et tout ce sang... Lynch, le Trou du Gopher, le chien... Non, ça n'en vaut pas la peine.

— Je ne suis pas plus sanguinaire qu'un autre, mais je sais que tout a sa contrepartie. Je règle ma quote-part dans la mesure de mes moyens. » Il présenta sa paume, quadrillée d'horribles balafres blanchâtres. « C'est peut-être insuffisant, je ne saurais le dire. Je fais mon possible, en tout cas. Il n'y a jamais eu de révolution sans victimes. Tout a un prix qu'il convient de régler.

— À qui ? Qui a égorgé ce chien, bordel ? Qui a arraché le cœur de Lynch ?

— C'est secondaire.

— QUI ? s'emporta Sandy. Ou quoi ? La voilà, la véritable question, pas vrai ? Quoi, et non pas qui ! Une... chose... une divinité ! Je n'arrive pas à le croire, mais c'est pourtant la vérité, n'est-ce pas ?

— Vous n'arrivez pas à le croire... C'est ça, votre problème. Le temps du rationalisme est révolu, et vous le savez. Vous avez entendu la musique. Pourquoi continuez-vous de nier l'évidence ? C'est le dernier morceau de la première face. C'est...

— "Prelude to Madness", le Prélude à la folie, termina Sandy à sa place. D'accord, j'ai saisi. Les mises reviennent à celui qui est mort, n'est-ce pas ? »

Edan Morse se contenta de sourire.

Sandy avait l'impression que l'air était devenu glacial, dans cette chambre. Une fenêtre était effectivement ouverte et le vent agitait les rideaux. La température relativement douce de juin semblait avoir soudain chuté de plusieurs degrés. Dehors, dans le ciel nocturne, au-dessus des tours noires aux lumières semblables à des bijoux, les étoiles évoquaient un million d'yeux dorés. Et Sandy frissonna, car il savait au plus profond de son être que le maître d'Edan Morse les avait rejoints, appelé par la musique, le sang et la vie sacrifiée, et qu'il baissait sur lui son regard impitoyable. « Fermez la fenêtre, demandait-il.

— Fais-le, Gort », ordonna Morse. Et, pendant que son homme de main s'exécutait, il se pencha pour déclarer : « Vous me désapprouvez.

— Je ne sais même pas ce que vous faites.

— Oh, mais moi je le sais ! Ce n'est pas la première fois que nous essayons d'atteindre nos buts, vous et moi. Vous avez employé la méthode des consultations électorales, utilisé les médias, la persuasion et les compromis. J'ai pour ma part suivi la voie de la violence, des émeutes et de l'assassinat. Rien de tout cela n'a donné le moindre résultat, pas vrai ? Il ne nous reste que cette possibilité, Blair. C'est notre ultime chance.

— Le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Morse le dévisagea, mais ce fut Ananda qui lui répondit. Elle se pencha pour caresser son visage, l'orienter vers le sien pour le fixer dans les yeux. « Tu as tort...

— Non...

— Si. Écoute-moi. Tu considères que ça n'en vaut pas la peine ? Un cinglé tue un clebs et tu estimes qu'il faudrait renoncer à tout ce que nous faisons ? À cause d'un clébard ? Regarde autour de toi et vois comment va le monde ! Nous sommes en pleine course à l'armement nucléaire, qui risque de dégénérer à tout instant en holocauste. Nous avons d'un côté un ayatollah, de l'autre un Jerry Falwell, et nous avons eu un Jim Jones. Ne sont-ils pas tous à mettre dans le même panier ? On a un putain de gouvernement qui se fiche de la pauvreté, de la faim et des souffrances des hommes. Des conflits armés éclatent partout dans le monde, un monde dont nous épuisons les ressources. Nous n'aurons bientôt plus d'énergie, plus d'espoir. Nous polluons l'atmosphère, l'eau et la terre. Nous avons des génocides au Moyen-Orient, le racisme et le sexisme ici même, la xénophobie et la haine partout. Nous sommes confrontés à un avenir de pénurie catastrophique, de chaos économique et de répression impitoyable dans le cadre d'une société fasciste, et nous n'avons même pas la force de nous y opposer parce que nous avons perdu tout courage, nous sommes devenus cyniques et égoïstes. Nous sommes vaincus, égarés et

damnés... alors que changer tout cela est une nécessité absolue. Nous devons reprendre ce qu'on nous a volé, et il n'existe qu'un moyen d'y parvenir – abattre ce système sclérosé et puant et repartir de zéro pour tout reconstruire plus intelligemment. Ça en vaut la peine. Je tuerais jusqu'au dernier des chiens de ce monde, s'il le fallait, et ça en vaudrait toujours la peine ! » La passion qui l'animait lui donnait des couleurs. Ses grands yeux noirs, si souvent joueurs, brillaient de rage. Ses cheveux noirs et lustrés que Sandy aimait tant caresser se balançaient comme elle secouait la tête, en proie à la fureur. Elle avait la respiration hachée et, sous son pull bleu ciel, ses seins se dilataient à chaque inspiration. Son sourire plein d'ironie avait été remplacé par une grimace méprisante, et sa façon enjôleuse d'incliner le cou contenait désormais du défi. Sandy eut la brusque impression terrifiante d'être confronté à une inconnue. Mais il n'avait plus qu'elle au monde et, malgré sa confusion, il était convaincu qu'il la perdrait à tout jamais s'il ne lui fournissait pas la réponse qu'elle attendait de lui.

« Je voulais seulement... » Il ne trouvait pas ses mots, il ne savait quoi dire. Ananda avait naturellement raison, tout ce quelle venait de déclarer était incontestable, mais cependant, cependant...

« Nous avons besoin de toi, Sandy, dit-elle avec une douceur inattendue. J'ai besoin de toi.

— Besoin de moi... En quel domaine ? »

Edan Morse se tourna et fit claquer ses doigts. « Va chercher un exemplaire du programme, Gort. »

Le géant grogna, gagna le bureau situé juste derrière la porte de la chambre et en revint avec une feuille qu'il remit à Sandy.

Il s'agissait du programme de la tournée dont Richmond avait parlé. Des photocopies de colonnes régulières de dates et d'horaires, de villes et de salles. Elle débiterait à New York pour s'éloigner vers l'ouest en zigzagant au nord et au sud : Pittsburgh, Détroit, Cincinnati, Minneapolis, St. Louis, Houston, Kansas City, Denver. Mais ce furent les informations concernant le dernier de ces concerts que Sandy lut à voix haute. « Albuquerque. West Mesa. 20 septembre. » Il replia le papier en quatre avec beaucoup de soin avant de le glisser dans sa poche revolver. « Rien sur la côte ouest.

— Bien sûr que non ! Tout ce qui avait été prévu a été annulé après l'assassinat. Il serait sans objet d'aller plus loin que West Mesa.

— Et en quoi puis-je vous être utile ?

— Vous rendrez l'information publique lors de la conférence de presse que vous organiserez dans un ou deux jours. Ensuite, vous orchestrerez un pilonnage médiatique au niveau national.

— Cette tournée n'aura jamais lieu, rétorqua Sandy en espérant dire la vérité. Faxon refusera dès qu'il verra l'itinéraire. Vous croyez qu'il souhaite revivre tout ça ? Vous vous imaginez qu'il acceptera de

rejouer à West Mesa ? Le jour anniversaire de la mort de Hobbins, pour couronner le tout ? Je doute même que les autorités locales vous délivrent une autorisation.

— Nous avons déjà obtenu l'accord de la plupart des municipalités concernées, répondit Morse en souriant. Et c'est en bonne voie pour celles qui restent. Vous sous-estimez l'importance de la corruption qui gangrène notre société. Tout se met progressivement en place. Ce jour-là, en ce lieu, la puissance ainsi concentrée sera considérable. L'instant choisi, l'endroit, la musique, la foule, la foi. Quand les Nazgûl se produiront, tout fusionnera. Passé, présent et avenir. Ils interpréteront la totalité de l'album, comme en 1971, et ils joueront Armageddon Rag jusqu'à la note finale. Ce sera notre résurrection. Patrick Henry Hobbins renaîtra et nous saurons exploiter cette opportunité. » Il serra en poing sa main mutilée et martela doucement l'accoudoir du fauteuil, de façon répétée, rythmique.

« Mais il faut pour cela que nous ayons la foi, déclara Ananda. Chacun de nous à un rôle à tenir, Sandy. Tu as de l'importance. Si tu nous quittes, nos adversaires risquent d'être une fois de plus victorieux. »

Sandy se sentait dépassé, il avait les idées confuses. « Je souhaite exactement les mêmes choses que vous. J'aimerais tant pouvoir revenir en arrière, faire un nouvel essai cette fois couronné de succès. Je le voudrais tant pour moi-même que... pour certains de mes amis, des gens que vous ne connaissez pas. Mais le sang... Je ne le supporte plus. Francie, dans mes rêves, elle... Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

— Qui est cette Francie ? demanda Morse.

— Une des ex de Rick, expliqua Ananda. Elle était avec Sandy lorsqu'il a découvert le chien.

— Entendu, déclara Morse. Je vais vous démontrer que je ne suis pas plus sanguinaire que vous, Blair. » Il se tourna vers Gort. « Trouve cette fille et veille sur elle. Protège-la. Si quelqu'un veut lui nuire, dégomme ce salopard. Pigé ? »

Gort fit craquer ses jointures. « Pas de problème.

— Super ! déclara Sandy. Vous chargez un boucher de veiller sur un agneau.

— Lâche-moi les baskets, Blair, gronda Gort. Tu commences à me les gonfler.

— C'est tout ce que je peux faire, répondit Morse. Que vous ayez ou non confiance en moi est le dernier de mes soucis, mais le moment de prendre une décision est venu.

— Si tu n'es pas une partie de la solution, tu l'es du problème », intervint Ananda. Elle avait écarté sa main et son expression se faisait distante en attendant l'énoncé du verdict.

« Ce concert aura lieu, Blair, ajouta Morse. Avec ou sans vous. Tout cela se produira, que vous l'approuviez ou non. Du sang coulera... le nôtre, le leur ou les deux. La bataille d'Armageddon aura lieu, mon frère. Il faut le croire. La résurrection. C'est à toi de décider dans quel camp tu te places. Lequel choisis-tu, le nôtre ou le leur ? »

Son visage avait tout d'un masque d'acier, grisâtre et glacial. Ses paroles étaient des coups de marteau qui repoussaient Sandy dans ses derniers retranchements, le clouaient au mur. La pièce tournoyait. Tous le surveillaient : Morse, Ananda, Gort. Il fit un effort pour se lever, en vacillant. « Je... Je ne sais pas. » Il leva une main à son front. Tout était trop dense, étouffant. Il se sentait pris au piège et suffoquait. « Je réclame une minute de réflexion.

— Accordé », accepta Edan Morse. Gort grogna et fit craquer ses jointures.

« J'ai besoin de prendre l'air », marmonna Sandy. Il alla à la fenêtre, la fenêtre que Gort avait fermée à sa demande. Tous le suivaient des yeux. Il appliqua sa paume sur la vitre qui était glacée bien que ce fût le mois de juin. Sandy ne rompit pas ce contact et la froidure remonta le long de son bras, en brûlant l'extrémité de ses doigts. Au-delà du fin panneau transparent régnaient les ténèbres. Tous le considéraient, des deux côtés du verre. Il y avait à l'extérieur un vent mordant et les lumières d'une ville obscure étrangère, où des camps opposés s'affrontaient toujours malgré les années écoulées. Il voyait les gardes nationaux lever leurs fusils et tirer sur les étudiants de Kent State. Il voyait le napalm s'abattre du ciel. Il entendait scander des slogans politiques, voyait les grands yeux vitreux des masques à gaz, les flammes des petites bougies qui vacillaient et s'éteignaient l'une après l'autre.

Des visages dansaient devant lui, se matérialisant hors du chaos, la bouche grande ouverte sur des cris de souffrance. Visages issus de la une des journaux, de la télévision, du passé. Il y avait Bob Kennedy, la tête ensanglantée. Martin Luther King, dont le rêve avait été brisé par une autre balle. Il y avait Nixon, dans les yeux duquel se reflétait le match des Redskins qu'il suivait pendant que des milliers de jeunes défilaient dans la rue sans qu'il y accorde la moindre attention.

Maggie était quelque part, là-dehors, dans la nuit, un doux sourire aux lèvres. Elle ne disait mot, mais une profonde tristesse voilait son regard.

Froggy apparut à la fenêtre, rieur. « Fais vibrer ma baguette magique, Sandy, coassa-t-il. Vas-y, fais-le, oh oui, oh oui ! » Lark était là, avec son bandeau, son air moqueur et le reste. « J'ai toujours su que tu étais un dégonflé, Blair. La révolution a foiré à cause des lâches dans ton genre. » Bambi le dévisagea, l'expression solennelle. « Tu dois croire, tu dois croire en quelque chose. » Et il y eut finalement Slum,

resplendissant dans sa tenue de bouffon constituée de cravates, ce symbole de démente, de liberté et de beauté, avec son énorme barbe tombant sur sa poitrine, son doux sourire de camé. « Fais-moi revenir, Sandy. Laisse-moi entrer, s'il te plaît. Je ne veux pas être un mort-vivant. Je ne veux pas rester un incapable. Laisse-moi entrer. » Et il leva la main, ce qui permit à Sandy de constater qu'il tenait un marteau.

Au-delà de cette vitre régnait le chaos, une agitation indescriptible, un déferlement de sang et de rage. Alors que de ce côté il n'y avait rien. À l'intérieur tout s'était figé, même l'air, et il avait du mal à respirer. À l'extérieur le vent était vivifiant, et tous ses amis l'attendaient avec des fleurs, des rêves et des espoirs. Au-delà de la vitre. Au-delà de la souffrance.

Slum leva le marteau. Edan Morse annonça : « La minute est écoulée, Blair. »

Et Sandy rouvrit la fenêtre.

VINGT-TROIS

Come hear Uncle John's band, playing to the tide

Come with me or go alone, he's come to take his children home

Venez écouter oncle John et ses musiciens jouer face au courant
Venez avec moi ou bien allez-y seul , il est venu reprendre ses enfants.

En tournée. New York. Pittsburgh. Détroit. Cincinnati. Minneapolis. St. Louis. Houston. Kansas City. *Et les Nazgûl déploient leurs grandes ailes noires au-dessus de toute la contrée*, écrivit Sandy dans un communiqué de presse.

En tournée, toutes les villes fusionnent les unes avec les autres ; jours, semaines et mois se fondent en un tout que le sommeil ne peut entrecouper. En tournée, il y a la bouffe bon marché, la conduite, le bruit et les pièces bondées, les chambres de motel qui se ressemblent, les téléviseurs constamment allumés sans que nul ne s'y intéresse, la drogue, l'alcool et les inconnus, les discussions sans intérêt et la musique, surtout la musique, des chansons qui hantent les chaudes nuits moites et vous assourdissent dans les salles de concert.

En tournée, les nuits sont ininterrompues.

Début septembre, après un mois de juillet torride et un mois d'août insupportable, la Fête du Travail fut caractérisée par une chaleur étouffante. Les climatiseurs ne pouvaient fournir ce qu'on attendait d'eux et les participants aux soirées étaient bien trop nombreux. Mais le car et les camions roulaient toujours, suivis par Daydream qui englutissait les kilomètres pendant que Sandy se repassait les vieilles chansons tant dans le lecteur de cassettes qu'à l'intérieur de sa tête. C'était un temps de douce hébétude, de folie, où les mois s'empourpraient sous les effets d'une forte fièvre.

Il y eut New York, où ils passèrent au Shea Stadium. Les Nazgûl y avaient débuté leur tournée de 1971, et ils y revinrent. S'ils avaient fait salle comble à l'époque, cette fois, tant d'années plus tard, avec le mystère de Larry Richmond tourné en ridicule dans les médias et les critiques du concert de Chicago pour le moins tièdes (*Hedgehog* les avait éreintés), la salle n'était qu'à moitié pleine. Ce qui faisait malgré tout près de trente mille personnes, trente mille anciens fans réunis par cette chaude nuit de juillet, avec le groupe qui paraissait minuscule sur le champ intérieur. Ce qui s'était passé à Chicago se reproduisit. En tant que leader, Faxon insista pour qu'ils interprètent ses nouvelles chansons. Si les discussions se poursuivirent tant sur

scène que dans les coulisses, ce fut finalement lui qui décida du programme. Ils firent « Visions in the Dark » et Maggio arracha à sa guitare tous les sons qu'elle pouvait fournir, et John Gopher fit rimshots sur rimshots tant sur sa caisse claire que sur ses toms, allant jusqu'à casser une baguette lors de son solo le plus déchaîné depuis bien des années, mais Richmond chanta de sa petite voix et le public resta sur sa faim. Puis ils jouèrent « Wednesday's Child » avec la sono montée à fond, au point que les tours de baffles Marshall tremblaient et grondaient, saturant la nuit humide de Long Island. Une nuit qui absorba la voix de cet ersatz de Hobbit jusqu'à la dernière parole sans rien restituer, et la foule désormais indifférente s'en passa. Les Nazgûl firent « Goin' to the Junkyard », « Good Ol' Days » et « Sins » avant que Faxon accepte enfin d'ouvrir les yeux. Lorsqu'il annonça qu'ils allaient reprendre leur ancien répertoire, Richmond hocha la tête, Maggio eut un rictus entendu et John Gopher fronça les sourcils pour entamer avec vigueur l'intro de « Blood on the Sheets ». Et tout se reproduisit, comme Sandy s'y était attendu, comme tous l'avaient su. À peine Richmond eut-il le temps de chanter : « Baby, tu m'arraches le cœur ! » qu'il cédait la place à Hobbins, un Hobbins venu assurer la relève. La foule s'agita, mal à l'aise, mais l'enthousiasme eut tôt fait de prendre le dessus. A la fin de la chanson tous étaient debout, débordant d'une énergie qu'aucun d'entre eux n'aurait pu expliquer. Ils hurlaient, criaient et dansaient dans les allées, et les Nazgûl les bombardaient de sons, les criblaient d'émotions à l'état brut. Hobbins interpréta une demi-douzaine de chansons et ils firent pour le rappel une version de « What Rough Beast » qui dura un quart d'heure et pendant laquelle John Gopher lança sa baguette à six mètres de hauteur, lui fit effleurer les étoiles et la rattrapa sans seulement la regarder.

En tournée, Sandy roulait sur une route déserte, mouillée et brillante de pluie, avec les crissements des pneus sur la chaussée glissante, les phares des autres véhicules perdus loin derrière lui, un compteur qui flirtait avec cent trente kilomètres/heure et Ananda qui dormait sur le siège passager. Sandy mit la radio et trouva une station émettant 24 heures sur 24, mais ils ne passaient que les tubes du top quarante, des morceaux privés de pêche et d'âme, de purs produits commerciaux. Il coupa la radio et accéléra. Quelque part devant eux se trouvait West Mesa, et la douce musique du passé.

À Détroit (mais peut-être était-ce Cincinnati ?), il alla après le concert dans un resto de nuit en compagnie de John Gopher Slozewski. Le batteur engloutit avec voracité quatre cheeseburgers, ainsi que trois portions de frites.

« Je fais des cauchemars, avoua-t-il d'une voix lestée par la lassitude. Je rêve tout le temps de cet incendie. Ouais. A longueur de

temps, bordel ! Les mêmes qui crament. En hurlant. On m'accuse d'avoir verrouillé les issues de secours, mais c'est un putain de mensonge, Sandy ! Un putain de mensonge ! J'aurais jamais fait un truc pareil. » Il sourit. « C'est chouette, la scène. La batterie. La musique arrive à étouffer les flammes que j'ai dans la tête. »

À Cincinnati (mais peut-être était-ce Minneapolis ?), il y eut les Pop-Tarts, des filles braillardes qui assurèrent la première partie en interprétant un tas de vieilleries en minishort et bain de soleil blancs pour faire monter la sauce et chauffer la salle pour les Nazgûl qui les abreuveraient d'autres vieux morceaux. Dans les coulisses, à la fin du concert, la beuverie dégénéra et Sandy but au point de tomber raide pour se réveiller dans un fauteuil quand tout était terminé. Maggio était l'unique Nazgûl encore présent. Il était comateux et la bassiste brune aux gros seins des Pop-Tarts suçait avec une obstination éthylique son sexe flasque. Le téléviseur était allumé, sur le journal d'une chaîne câblée. Sandy regarda l'écran avec des yeux chassieux, jusqu'à l'apparition d'un visage familier.

Il pensait connaître cet homme, sans déterminer pour autant où et quand il l'avait rencontré, et les commentaires accompagnant ces images n'avaient aucun sens. Maggio gémit et s'étira, et Sandy constata qu'il commençait à bander. Le commentateur parlait d'un certain Paul Lebeque, qui passerait sous peu en jugement dans le Maine. Mais qui diable pouvait bien être ce type ? Maggio se redressa, tapota la tête de la Pop-Tart et lui dit : « Continue, ma belle, oh, c'est bon ! »

En tournée, tous sont constamment ivres, défoncés ou en rut.

St. Louis fusionna avec Houston, Pittsburgh, Cincinnati. Les nouvelles chansons faisaient des bides et les anciennes un triomphe. Et chaque soir, quand ils interprétaient des morceaux de *Music to Wake the Dead*, Patrick Henry Hobbins effectuait son retour au sein du groupe. Seulement pour ces chansons. Richmond faisait toutes les nouveautés, ce pauvre et timide Larry remodelé. Et également tous les morceaux extraits de *Napalm*, *Hot Wind out of Mordor* ou encore l'Album Noir. Seuls les extraits de *Music to Wake the Dead* ramenaient Hobbins à la vie. Peter Faxon luttait à chaque pas, réécrivait ses dernières œuvres, reprenait la totalité du spectacle... et échouait lamentablement. Richmond n'était pas à la hauteur et ils avaient un impérieux besoin de Hobbins. À chaque nouvelle représentation, l'équilibre se modifiait un peu plus. À Détroit, ils renoncèrent à « Sins » pour le remplacer par « Survivor ». Ils passèrent à la trappe « Good Ol' Days » lorsqu'ils furent à St. Louis (mais peut-être était-ce Minneapolis ?), jouèrent « Napalm Love » pendant un temps, finirent par un « Ash Man » pour secouer la salle à Kansas City. Virer les nouvelles chansons et chanter les anciennes était devenu une

nécessité : nul ne peut s'opposer au succès.

En tournée, les artistes ont besoin d'applaudissements, de cris, de sifflets, de l'amour du public.

En tournée, Francie voyageait avec le groupe. Redevenue la régulière de Maggio – en titre, en tout cas –, elle restait sur scène pendant les concerts, se balançant et se déhanchant au rythme de la musique avec son petit sourire triste et absent, ses grands yeux toujours perdus dans le néant. De New York à St. Louis, Rick passa de groupie en groupie à une rapidité folle, et en ayant plein la bouche de ses conquêtes, mais il était étrangement doux avec Francie qui acceptait toutes ses frasques, les pipes et les parties à trois, et quand il n'en pouvait plus elle s'asseyait près de lui pour caresser avec tendresse ses longs cheveux gras, lui sourire avec autant de douceur qu'une mère eût souri à un fils turbulent et indiscipliné mais adoré. Un soir, elle déclara à Sandy qu'elle se savait réelle à ses yeux, alors que toutes les autres n'étaient que des passades, de simples visages, noms et bouches qui changeaient d'une ville à l'autre. Francie restait auprès de Rick alors que Gort, imposant et silencieux, n'était jamais très loin.

En tournée, il est toujours minuit.

Dans la dernière étape de la route menant à Minneapolis, Sandy mit la radio et l'antenne électrique se dressa dans un concert de parasites avant que de la musique ne remplace ces grésillements dans l'habitable de Daydream. Entre deux hits actuels sirupeux, le DJ annonça : « A présent, une bouffée de passé... ou peut-être d'avenir, qui sait ? » Et il mit « Napalm Love », la version longue enregistrée en concert mais n'ayant figuré sur aucun album.

Et les Nazgûl déployèrent leurs ailes noires au-dessus de ces terres, et toutes les tribus se rassemblèrent autour d'eux, pensa Sandy. Et c'était la stricte vérité. Il voyait chaque soir la foule grossir, bouillonner, se transformer. Ceux qui venaient étaient entre deux âges, un peu usés sur les bords, en jean de marque et parés de bijoux, attirés par leurs souvenirs et les échos des chansons sur lesquelles ils avaient marché, baisé, chanté et auxquelles ils avaient cru pendant les années soixante. Ils repartaient en ayant d'une certaine manière rajeuni, débordant d'une vitalité presque palpable, d'une énergie qui crépitait. Ils rentraient chez eux en souriant et sifflotant, se tenant par la main comme s'ils étaient redevenus des gosses, et leurs jeans semblaient alors délavés, bon marché et usés, avec des pièces en forme de fleur ou des symboles de paix transférés au fer à repasser sur les accrocs. À Minneapolis (mais peut-être était-ce St. Louis ?), il dénombra vingt bandeaux, cinq tuniques tie-dye et une paire de lunettes rondes de grand-mère. Les concerts duraient des heures, mais les cheveux des hommes pouvaient-ils pousser si vite ? Et pourquoi ceux des femmes

semblaient-ils si longs, propres et raides, tombant de plus en plus bas, agités par le vent, alors qu'ils avaient été bouclés et permanentés à leur arrivée ?

En tournée, tout paraît possible et tout est réel.

À St. Louis, Sandy crut reconnaître un visage déjà vu à Pittsburgh, au premier rang. À Houston, cela devint une certitude, tant pour ce visage que pour une douzaine d'autres. Ces gens suivaient le groupe : la boulotte qui finissait toujours par se mettre à poil et dansait lentement en gardant les yeux clos même quand le rythme était endiablé, le fil de fer qui avait un goitre et un joint constamment collé à la lèvre inférieure, les bikers, le troupeau de hippies intemporels, le mec aussi poilu qu'un loup-garou en trois pièces violet de la belle époque, la bombe sexuelle aux yeux de biche et aux cheveux platinés. Soir après soir, ville après ville. A Kansas City, il aurait juré avoir vu Lark dans la foule, brandissant le poing et criant : « Il revient ! » avec les autres, dans un rugissement assourdissant de prophéties et de promesses.

En tournée, tous les visages sont familiers.

Kansas City devint Houston puis St. Louis et ils vivaient, se déplaçaient et voyageaient dans un monde perdu, dans l'œil d'un cyclone rock'n'rollesque, au centre d'une tornade de plus en plus violente. À St. Louis (mais peut-être était-ce Houston ?), on parlait de nouveau d'eux dans les journaux nationaux, tous ayant oublié les mauvaises critiques du concert de Chicago. Dan Rather fit un sujet sur les Nazgûl à *CBS Evening News*, le *Time* leur accorda finalement la une promise un mois plus tôt, *Hedgehog* fit sur eux un article plus élogieux que le précédent et intitulé « L'impossible come-back », bien que Sandy n'eût jamais répondu aux coups de fil de Jared. Deux rappels à Minneapolis (mais peut-être était-ce St. Louis ?), et à Houston la foule ne les laissa pas quitter la scène, obligeant Hobbins à danser et chanter comme un possédé (normal, non ?) en entraînant le public à sa suite, et ils allèrent jusqu'au bout de leur répertoire et jouèrent « What Rough Beast » avec une impro interminable au milieu, jusqu'au moment où les « Il revient ! » firent hurler les sirènes de la police venue mettre un terme à tout ça. Il y eut des cris, des insultes, des jets de pierre, des arrestations, deux grenades lacrymogènes tirées pour disperser la foule. Les Nazgûl continuèrent de jouer tout au long des affrontements, et quand les flics sortirent finalement leurs matraques et s'alignèrent en formation de combat, la foule les chargea et les submergea pendant que les Nazgûl entamaient « Rage ».

Et les Nazgûl déployèrent leurs grandes ailes noires au-dessus de cette contrée, et tous les hommes libres se regroupèrent pour brandir les étendards d'antan, emplis d'amour, de joie et de la colère du juste, écrivit Sandy dans la déclaration qu'il rédigea pour les médias après ces

affrontements. Mais il y réfléchit à deux fois et biffa ces mots, car on pouvait déjà constater les effets d'une bipolarisation. Des politiciens texans réclamaient que le groupe soit poursuivi en justice pour incitation à l'émeute ; à Kansas City, Denver et Albuquerque des manifestants exigeaient que les trois concerts restants soient interdits ; et un télé-évangéliste de l'Alabama parlait de complot « satanicommuniste » pour qualifier le rock'n'roll.

En filant vers le nord dans les ténèbres afin d'arriver à Kansas City avant l'aube, Sandy demanda à Ananda de mettre la radio.

Elle trouva une importante station de Dallas spécialisée dans le top quarante, mais l'animateur passa à la suite « This Black Week », « Blood on the Sheets », « Napalm Love » et « What Rough Beast », une bonne heure de hits des Nazgûl, avant de conclure en disant : « Je voudrais remercier tous ceux d'entre vous qui ont appelé. Nous continuerons de vous faire écouter les Nazgûl aussi longtemps que vous nous réclamerez leur musique, et que vous nous enverrez de l'argent pour assurer la défense des Dix-huit de Houston devant les tribunaux. »

Ananda leva le poing, le fit claquer sur le tableau de bord et éclata d'un rire joyeux.

À Kansas City, ce furent cinquante mille personnes qui se réunirent à la belle étoile pour un concert qui se poursuivit la moitié de la nuit, un rappel après l'autre. Les Nazgûl débutèrent par « Wednesday's Child » – Faxon avait encore un semblant d'espoir – puis, lorsqu'ils se furent chauffés, ils firent « Goin' to the Junkyard » uniquement pour le plaisir, et les gens étaient si émoustillés, acquis et stimulés que ces morceaux passèrent presque – malgré Richmond – mais ce fut une fois de plus Patrick Henry Hobbins qui domina la scène, imposant ses volontés à la foule, la faisant hurler, battre des mains et des pieds, portant la musique de plus en plus loin. Au cœur de cette mer humaine se trouvaient les six membres d'American Tacos – l'autre groupe de classe internationale de Jamie Lynch, dissous en 1975 – et Hobbins les invita à monter sur scène dès qu'il les aperçut. Pendant près d'une heure les deux groupes s'affrontèrent comme au bon vieux temps, et même l'énorme Todd Oliver des Tacos – vêtu d'une chemise en cachemire et coiffé d'un tuyau-de-poêle gris argenté au lieu de la combinaison en lamé dont il s'affublait avec Glisten – reprit du poil de la bête et se rappela ce qu'était le véritable rock'n'roll. Le bœuf s'acheva quand Oliver et Hobbins arpentèrent la scène en plastronnant et chantant un duo dément, pendant que Maggio échangeait des riffs endiablés avec le soliste des Tacos. Puis les Nazgûl se retrouvèrent seuls pour terminer ce concert par une version grondante, chaotique et exaltante de « Prelude to Madness ».

Mais l'étape de Kansas City fut également marquée par la crise que

Larry Richmond piqua dans sa chambre d'hôtel. Sandy errait dans les couloirs, à la recherche d'un Pepsi, lorsqu'il entendit un grand bruit. La porte était entrebâillée, et il finit par la pousser après quelques hésitations. Richmond se découpait contre la fenêtre, les poings serrés, le visage empourpré et strié de larmes d'hystérie. Une lampe renversée avait roulé sur le tapis, le pied brisé et l'abat-jour déchiré, mais l'ampoule fonctionnait toujours et nimbait la pièce d'un morne éclat presque menaçant. Les ombres étaient ici trop nombreuses et bizarrement situées, avec cet éclairage en contre-plongée. À quelques pas de Richmond, Peter Faxon lui adressait des propos lénifiants. « Détends-toi, Larry. Ce que tu ressens est normal. Tu as un peu forcé sur la came, c'est tout.

— Je n'ai rien pris ! » rétorqua Richmond d'une voix suraiguë. Ses yeux, décolorés par l'angoisse, trouvèrent Sandy. « Je ne me drogue jamais !

— Tu as avalé une poignée de pilules pendant la première partie, insista Faxon. Ton état n'a rien d'étonnant. » Il avait levé les mains, les paumes en avant, un geste d'apaisement.

« Non ! Non, non, non ! Je n'ai rien fait ! Rien... rien...

— Dis-lui, demanda Faxon à Sandy.

— Des amphés, je crois », confirma Sandy en hochant la tête.

Larry Richmond hurla et mit à contribution la totalité de ses forces pour balancer un coup de pied à la lampe cassée, qui tournoya sur elle-même en faisant danser les ombres de façon étourdissante. Puis il s'effondra sur le canapé, en sanglotant. « Je ne m'en souviens pas. Je ne m'en souviens plus, je ne me rappelle rien. Mais qu'est-ce qui m'arrive, bordel ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Aide-moi », demanda Faxon à Sandy.

Et, à eux deux, ils allongèrent Larry sur le canapé puis étendirent sur lui une couverture et tentèrent encore de le calmer.

« C'est le stress, déclara Faxon de la voix posée de celui qui détient le savoir. Tu as été sous pression. La route, les concerts. Tout ça, c'est nouveau pour toi. Bon Dieu, personne ne s'y fait jamais ! Prends Rick et John, par exemple. John bouffe et boit comme quatre. Rick se came jusqu'aux oreilles. Alors qu'ils ont tous les deux l'habitude des tournées. Tu te paies peut-être une petite déprime. Rien de grave. Tu t'en remettras. Il ne reste plus que deux concerts, et ensuite on s'accordera un repos bien mérité. On enregistrera un nouvel album et on rentrera chez nous pour roupiller une année complète. Te bile pas pour ça, t'entends ? T'en fais pas. » Il réussit à sourire. « Et n'oublie pas que tu t'améliores chaque soir. »

Des propos qui parurent emporter les peurs de Richmond. « C'est vrai ? Sans charre ?

— Sans charre. »

Mais un instant plus tard, après avoir refermé la porte derrière eux et s'être retrouvés seuls dans le couloir, Faxon se tourna vers Sandy pour ajouter sur un ton bien moins joyeux : « As-tu gobé le boniment que je lui ai débité ?

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en crois pas un traître mot. Viens, il faut que je te parle. »

Ils se rendirent dans la chambre de Faxon, qui sortit deux bières du réfrigérateur, les ouvrit et s'assit avec une expression sinistre.

« Tu sais pourquoi il a pété un câble ?

— Je crois l'avoir deviné, fit Sandy.

— Quelqu'un a mentionné American Tacos, en déclarant que le bœuf avait été super. Richmond ne s'en rappelait pas. Il ne se souvenait de rien. Il avait même oublié que les Tacos étaient dans la salle et qu'on avait joué ensemble. Ça fait pas mal de temps qu'il est de moins en moins présent à chaque nouveau concert, mais il est toujours parvenu à se persuader du contraire. Dis-moi pour quelle raison il perd la mémoire mais chante de mieux en mieux.

— C'est à moi que tu le demandes ? Pourquoi ? »

Les yeux verts de Faxon étaient brillants et scrutateurs. « Parce que je suis convaincu que tu sais bien plus de choses que tu le dis. Ne me débite pas de conneries, Sandy. On n'est plus des gosses, pour s'amuser à ces trucs débiles. Tu joues un rôle dans tout ceci. Je ne sais pas lequel, ni dans quel but, mais c'est une certitude. Tout a débuté à bord de l'Œil volant, quand tu as déterré un tas de souvenirs et sentiments que j'avais enfouis au plus profond. Alors, ne fais pas l'innocent et dis-moi ce qui se passe !

— Tu ne me croiras jamais !

— Essaie quand même, répondit Peter Faxon en riant. Je suis prêt à admettre n'importe quoi. Tu ne montes pas sur scène chaque soir. Moi si. Je peux le sentir, le voir, l'entendre. Parfois... » Il hésita, but une gorgée de bière et fronça les sourcils. « Je te jure que ce que je ressens est complètement dingue. Là-bas, à St. Louis, je jouais et me concentrais sur la musique sans faire gaffe au public. Et voilà que je lève les yeux – en plein milieu de "Prelude to Madness", je crois – et je vois des bougies partout dans cette putain de salle. Des milliers de petites flammes qui dansent dans l'obscurité. Comme si j'avais remonté le temps sur une quinzaine d'années. Mais je n'ai eu qu'à ciller pour que tout disparaisse. » Il secoua la tête. « J'ai parfois une épouvantable impression et je dois serrer les dents pour ne pas les claquer. Ça m'arrive surtout quand je me tourne et que je vois Pat chanter à la place de Richmond. Je sais qu'ils se ressemblent, mais j'ai connu Pat Hobbins mieux que quiconque, et tu peux me croire quand je te dis que je suis capable de faire la différence. » Il hésita, but

encore puis inclina la tête avec un air entendu pour demander : « C'est Pat, pas vrai ?

— Tu devrais le savoir. C'est toi qui as écrit tout ça.

— Écrit quoi ?

— *Music to Wake the Dead*.

— C'est de la folie. C'est pas possible.

— Ça l'est ! Cesse de te mener en bateau, toi aussi. Tu en es convaincu. Larry Richmond ne se souvient pas des concerts parce que, la plupart du temps, quelqu'un s'est substitué à lui.

— C'est Pat. Je le savais. Je le sentais. » Sandy ne dit mot et il ajouta : « C'est nécessairement... Je ne sais pas... psychologique, pas vrai ? Un dédoublement de la personnalité. J'ai entendu parler de trucs comme ça. Un acteur qui tient trop longtemps le même rôle finit par disjoncter et se prendre pour le personnage qu'il incarne. C'est la seule possibilité. Il y a deux personnages qui se partagent le corps de Richmond – ce même et ce pseudo-Hobbins. Quand il est sur scène, Larry sent qu'il n'est pas à la hauteur et cède la place à son modèle.

— C'est plausible, et tu peux le croire si ça te rassure, mais tu sais comme moi que ce n'est pas l'explication.

— Quelle est l'alternative ? Un cas de possession ? Il serait possédé par l'esprit d'un mort ? »

Soudain très fatigué, Sandy trouvait la bière amère. Il le confirma de la tête, avec lassitude.

« C'est impossible, s'exclama Faxon. Je ne le crois pas.

— Tu ne le peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un mec bien, Peter, et que si tu admettais un truc pareil tu serais confronté à un choix épouvantable. Tu l'as dit à Chicago, dans les coulisses, la première fois où ça s'est produit... Tu n'as aucune envie que ça s'arrête, pas vrai ? »

Peter Faxon détourna les yeux.

« Pas vrai ? insista Sandy.

— Non ! avoua finalement Faxon en pivotant vers lui. Non. Non... Mais qu'est-ce que je dis, bon Dieu ?

— La vérité. Contrairement à la petite fable que tu as débitée à Richmond. Pourquoi lui as-tu menti ? Pourquoi as-tu voulu le rassurer à tout prix, si ce n'est pas pour entretenir le statu quo ? »

Faxon regardait le sol. On pouvait voir dans ses yeux qu'il était tourmenté, terrifié. « Il n'y a pas que la voix, Sandy, pas seulement la musique. C'est Pat. Il était... C'était mon frère, mon meilleur ami, une autre facette de mon être... Il m'arrivait de le haïr, mais j'avais énormément d'affection pour lui. Quand je le revois près de moi, à quelques pas, ça me bouleverse. Je voudrais aller vers lui, l'êtreindre, lui parler. J'aimerais le retrouver à la fin du spectacle, mais il a alors

disparu. Chaque fois, dès la fin du concert, il s'efface pour restituer son corps à Richmond. » Il redressa la tête et regarda Sandy droit dans les yeux. « Mais ce ne sera plus le cas après West Mesa, pas vrai ? C'est le but de tout ceci. Morse, toi, moi. West Mesa et... et...

— “Armageddon Rag”, compléta Sandy.

— Laisse-moi, Blair, murmura Faxon en secouant la tête. J'ai besoin de rester seul. Fiche le camp d'ici. »

Sandy se leva et se dirigea vers la porte, parfaitement conscient des tourments du bassiste qui le rappela lorsqu'il posa la main sur la poignée. « Une dernière question.

— Ouais ?

— Je sais pourquoi je marche dans la combine. Je voudrais que Pat ressuscite. Je me damne peut-être en le disant, mais j'accorde bien plus de valeur à mon vieux pote qu'à une douzaine de Larry Richmond. Cependant, c'est quoi, ta motivation ? »

Répondre à une telle question était difficile, surtout à cette heure de la nuit et quand le dernier concert était si proche. « Tu n'es pas le seul à avoir de l'affection pour un spectre. »

Peter Faxon hocha la tête et se détourna, laissant Sandy sortir. Mais, une fois dans le couloir, quand la porte eut cliqueté derrière lui, les mots que Sandy venait de prononcer se répercutèrent sous forme d'écho mêlé aux bourdonnements des distributeurs de glaçons et de Pepsi. C'est faux, se dit-il tristement, et même archi-faux ! Car ceux qu'il assimilait à des spectres n'avaient pas connu la mort mais une simple métamorphose, ce qui – tout en établissant une différence – rendait peut-être cette épreuve encore plus pénible.

De retour dans sa chambre, il réveilla Ananda qui le regarda, sourit et l'embrassa. Ils firent l'amour, avec rapidité et passion, et Sandy puisa en elle la sérénité qui l'avait déserté.

En tournée, Ananda était toujours proche de lui, une proximité qui facilitait sa tâche.

Car, en tournée, le doute n'a pas sa place.

VINGT-QUATRE

Heard the singers playin', how we cheered for more !

The crowd then rushed together, tryin' to keep warm

J'ai écouté jouer les chanteurs, comme on les acclamait !

Puis la foule s'est resserrée recherchant la chaleur.

La foule avait précédé les Nazgûl, à Denver. Toutes les places étaient vendues depuis un bon mois, mais cela n'avait refroidi les ardeurs de personne. Ils débarquaient à bord de camping-cars et de caravanes, de Porsche flambant neuves et de vieilles coccinelles délabrées, de pick-up, de camionnettes et de bus scolaires couleur chartreuse. Ils arrivaient par centaines et milliers pour se déverser dans les contreforts de Red Rocks Park, à l'ouest de la ville. Ils campaient dans les hauteurs ou à l'intérieur de l'amphithéâtre lui-même, dans leurs véhicules, des sacs de couchage, des yourtes, des tentes et des tipis, un camping sauvage formellement prohibé. Ils se regroupaient autour de feux de camp également interdits pour jouer de la guitare, se passer des joints tout aussi illicites et chanter de vieilles chansons, sans faire cas des rangers, des policiers et des membres des services de sécurité engagés par les organisateurs du concert.

Une semaine avant le spectacle, on ne parlait dans les journaux que de fureur et d'agitation. Il était question d'envoyer des escadrons de policiers évacuer les squatters, certains réclamaient l'intervention de la Garde nationale et il était sérieusement envisagé d'annuler, d'interdire ou de déplacer le concert. L'amphithéâtre occupait un site magnifique, une cuvette de grès rouge, gradin après gradin de sièges creusés dans la montagne, bordés sur trois côtés par des parois érodées et de hautes tours de roche, même si ce mur minéral était à l'est assez bas pour permettre de voir au-delà de la scène les lointaines lumières de Denver... Mais, si cet espace aménagé pouvait recevoir neuf mille personnes, c'était insuffisant pour accueillir les hordes venues porter témoignage de la résurrection des Nazgûl. Ceux qui réclamaient l'interdiction du spectacle prophétisaient que Red Rocks serait dévasté, et qu'il y aurait des heurts d'une extrême violence.

Assisté par des représentants du gouvernement un peu moins bornés et exaltés que les autres, ceux qui se souvenaient de ce qui s'était passé à Houston, Edan Morse œuvra à désamorcer la situation. Il demanda la permission de dresser des tours de sonorisation dans

tout le parc environnant, afin que ceux qui ne pourraient pénétrer dans l'amphithéâtre puissent malgré tout entendre le concert. La demande fut accueillie favorablement et il doubla le nombre des agents de sécurité qui atteignit finalement le millier d'individus. Les responsables locaux ne revinrent pas sur leurs engagements et Morse se constitua une petite armée privée. Il signa un accord rendant les Nazgûl responsables de tous les dégâts éventuels, et il accepta de régler le coût des travaux de nettoyage qui seraient ensuite inévitables.

Sandy se chargea de rédiger la déclaration destinée aux médias. Morse annonçait que le dernier concert de la tournée, celui de West Mesa, serait totalement gratuit. A seulement dix jours de l'événement, il garantissait par ailleurs qu'il y aurait de la place pour tous, une excellente acoustique et une vue dégagée sur le groupe. Allez attendre les Nazgûl à Albuquerque, exhortait-il. Et ils furent des milliers à suivre cette suggestion. Les autres restèrent à Denver et, le jour du concert, la police fournit une estimation de trente mille spectateurs.

Sandy et Ananda se rendirent sur place quatre heures avant le début du concert, et arriver à destination leur posa déjà de sérieux problèmes. Les routes étaient bloquées par les embouteillages, une multitude de véhicules qui se traînaient dans la même direction. Les bas-côtés étaient encombrés de voitures garées ou en panne. Ils durent abandonner Daydream à cinq kilomètres du but, quand la route devint impraticable. Sandy lui trouva un emplacement convenable et ils firent à pied le reste du chemin, emportés dans un fleuve humain. Ce chaos portait le sceau d'une étrange insouciance, une sensation de joie, de liberté. Tous ici étaient amicaux. Des packs de bière étaient ouverts et partagés, des canettes offertes à quiconque paraissait avoir soif. Des inconnus s'adressaient la parole, se passaient des joints, devenaient de vieux amis en un instant. Des Frisbees traversaient l'air de cette fin d'après-midi.

A proximité de l'amphithéâtre la cohue était plus dense, et les esprits avaient tendance à s'échauffer. La route se rétrécissait entre des rochers aussi rouges que le laissait supposer le nom de ce parc, et les pèlerins devaient tant se serrer les uns contre les autres que leur patience était mise à rude épreuve.

Mais tous continuaient de progresser, comprimés comme des sardines, et leur masse acquérait alors un mouvement lui étant propre. Sandy n'aurait désormais pas pu faire demi-tour, même s'il l'avait souhaité. Près de l'entrée de l'amphithéâtre, la foule s'amalgamait pour former un bloc compact d'éléments agglutinés qui bouillaient de frustration, de déception et d'une bonne dose de claustrophobie.

Ceux qui avaient des billets tentaient en jouant des coudes et en jurant de se faufiler entre ceux qui n'en avaient pas et qui les

repoussaient.

Sandy aperçut un des membres des services de sécurité de Morse, une grande blonde portant un brassard rouge estampé du symbole noir des Nazgûl. « Billets, criait-elle. Billets. Que ceux qui ont des billets me suivent. »

Elle s'était munie d'une batte de base-ball sciée quelle utilisait avec habileté pour se dégager un passage dans la cohue. Trois ou quatre détenteurs de billets en sueur tentaient de rester dans son sillage.

« Eh ! » cria Ananda lorsqu'ils arrivèrent près d'elle. La femme indiqua de la tête qu'elle l'avait reconnue, et ils la rejoignirent et bénéficièrent de son escorte pour atteindre l'entrée.

Ils l'apercevaient devant eux quand un grand Noir obèse en dashiki lança d'une voix pâteuse et avinée : « Eh, les filles ! Eh, Mama, aide-moi ! Fais-moi entrer, ma sœur ! » Ananda n'en fit naturellement aucun cas et ils jouèrent encore des coudes, mais leur progression était si lente que l'importun put revenir à leur hauteur. « Eh, ma belle, j'peux t'faire jouir bien mieux que ta blanchette. »

Coincé de toutes parts, Sandy ne put intervenir quand le butor referma son bras autour d'Ananda et comprima brutalement un de ses seins. « Eh, sois gentille avec moi, Mama ! Je vais... »

Il ne put préciser quelles étaient ses intentions car Ananda se déplaça très rapidement et fit un demi-tour qui la libéra de sa prise tout en lui balançant un coup de coude qui lui coupa le souffle, avant de remonter son bras tel un piston, la main ouverte. Sa paume écrasa le nez du souldard et un fin ruisselet de sang coula d'une narine. Après quoi il s'effondra, ou plus exactement entama un mouvement descendant... interrompu par la pression de la foule qui le comprimait de tous côtés. S'il n'avait pas la place de s'étaler sur le sol, son visage ensanglanté et ses yeux révulsés incitèrent les personnes les plus proches à reculer et, un centimètre après l'autre, son corps vêtu de vert et de noir s'enfonça vers le sol poussiéreux et finit par disparaître.

Le cordon de sécurité était formé d'au moins vingt vigiles de Morse, reconnaissables à leur brassard. Lunettes miroir était leur responsable, un soleil double reflété par les surfaces argentées. Ananda désigna du pouce l'homme qu'elle venait d'envoyer au tapis. « Débarrassez-vous de lui.

— On s'en charge », déclara Miroir.

Ils franchirent le cordon de sécurité et atteignirent le pourtour de l'amphithéâtre. Les lieux étaient également bondés, mais au moins avaient-ils suffisamment d'espace pour respirer. « Jésus, qu'est-ce que tu as fait à ce type, 'Nanda ? demanda Sandy en regardant derrière eux.

— J'ai péti le nez à ce sale porc !

— Le nez », répéta Sandy. Il se rappelait ce qu'il avait pu voir de ce

coup rapide et précis, la paume à plat, le bruit de l'impact, le ruisseau de sang. « Sa façon de tomber... Je veux dire qu'il n'a pas... »

— Miroir va s'occuper de lui.

— Tu pourrais tuer quelqu'un, avec un coup de ce genre. »

Ananda le considéra avec innocence. « Oh ? Il l'a bien cherché, non ? Personne ne me touche, sauf quand j'en ai envie. » Elle lui sourit et prit sa main. « Et tu es pour l'instant le seul mec que j'autorise à me peloter. Le sujet est clos. Viens. »

Red Rocks était bondé et même les allées devenaient impraticables. Des gens grimpaient s'asseoir sur les rochers du pourtour du site alors qu'en bas, sur le devant, un petit secteur était délimité par des cordes et des vigiles qui le maintenaient dégagé. Sandy vit parmi eux Gort, son crâne rasé rougi par les coups de soleil dépassant de la mêlée. Ils descendirent vers lui en essayant de ne piétiner personne. Le géant les salua d'un grognement et souleva Ananda pour lui faire franchir la corde. « Un sacré cirque, pas vrai ? »

— Ce sera bien pire à West Mesa », lui annonça Sandy.

Maggio était là. Il faisait les cent pas et s'exprimait avec surexcitation. Il vint vers Sandy sitôt qu'il le vit. « Hé, mec, c'est le pied ! Qu'est-ce que t'en dis ? On n'attirait pas autant de monde même en 71. Non, bordel ! Ça va être un sacré concert, je te le ga-ran-tis ! »

— Vraiment ? » Mais Sandy avait l'esprit ailleurs. Il pensait toujours au gros Noir qui s'effondrait sans un bruit, aux couleurs vives de son dashiki qui allaient se perdre dans cette mer d'hommes et de femmes, au sang qui pissait de son nez brisé, à la main d'Ananda dans la sienne, avec ses longs doigts puissants aux ongles taillés jusqu'à la chair, ses cals familiers reliant le petit doigt à la paume. Il était mal à l'aise.

« Tu peux y compter, merde ! disait Maggio. Reynard a prévu un truc dément, mec. Un vrai feu d'artifice, là-bas... » Il désigna Denver. « Et la musique, mec ! Ça va être du solide, ce soir. Aucun point faible, je te le ga-ran-tis ! »

Des paroles qui retinrent l'attention de Sandy. « Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— T'es pas au courant ? fit Maggio en souriant. Notre cher leader s'est enfin fait déboucher les oreilles et a entendu ce que je me tue à lui rabâcher depuis le début. Ses merdes actuelles, c'est fini.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Edan Morse. Ce soir, les Nazgûl vont interpréter le Rag. Pas vrai, Rick ?

— Tu parles, Charles ! » Il lui présenta ses paumes. « Tape-m'en cinq, mec ! »

— Je... ne peux pas. » Morse leva ses mains, entièrement bandées.

« Merde ! » Maggio aperçut Francie et se détourna pour aller la rejoindre.

Sandy considérait Morse. Il s'était fréquemment entretenu avec lui par téléphone, au cours des deux dernières semaines, mais c'était la première fois qu'il le revoyait depuis le concert de Chicago. Et s'il n'avait pas entendu sa voix, il n'aurait pu le reconnaître tant il était en piteux état. Ses yeux consumés par la fièvre brillaient au fond de puits creusés dans une face réduite à du parchemin tendu sur les os. Il portait une chemise en coton pâle très fin qui ne dissimulait rien de son corps cadavéreux. Sa barbe était longue et broussailleuse, mais il semblait perdre ses cheveux. Il avait autour du cou une douzaine de chaînes et de pendentifs massifs paraissant bien trop lourds pour quelqu'un d'aussi chétif. Morse se pencha pour embrasser Ananda, avant d'avoir un sourire tors et de s'asseoir près d'elle.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » laissa échapper Sandy.

— Rien, répondit Morse. Je maîtrise la situation. Tout est sous contrôle.

— À en juger par ton aspect, tu devrais être à l'hosto. Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu n'avais encore jamais assisté à un concert.

— Celui-ci sera différent des précédents.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui...

— Tu verras », déclara Morse avant de se pencher vers Ananda pour ajouter quelques mots à voix basse.

Laissé à l'écart, Sandy s'intéressa à la scène pour l'instant déserte, au matériel et à Denver qui s'étendait au-delà.

Slum s'y trouvait, quelque part, enfermé dans une cage dorée transformée en prison, retenu captif de son désespoir. Il lâcha la bride à son imagination et se vit monter sur scène et prendre le micro pour adresser une longue harangue aux trente mille spectateurs qui l'acclamaient, sifflaient et chantaient, avant de les guider dans les rues de la ville pour aller prendre d'assaut Fort Byrne, piétiner le Boucher, ses armes et ses chiens. Slum sortait alors de la demeure pour se joindre à leur cortège et se métamorphoser à chaque pas effectué. Son visage reprenait chair, ses cheveux repoussaient, ses vêtements fondaient pour se reconstituer en se parant de myriades de couleurs chatoyantes, avant d'étreindre Sandy, redevenu jeune et fort comme autrefois.

Un beau rêve dont il fit abstraction pour exercer une pression sur sa montre. Il restait une heure à attendre avant le début du concert, lut-il sur le cadran.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard les ombres s'étiraient pour marquer la fin de l'après-midi et l'amphithéâtre était plein à craquer. L'agitation croissait, et quelqu'un tapa des mains en criant : « On veut le concert ! »

Une revendication reprise par de nombreuses voix. « On veut, le

CONCERT ! On – veut – le – CONCERT – on – veut – le – CONCERT. » Clap clap clap CLAP. « On – veut – le – CONCERT ! » Ils beuglèrent ces mots en battant des mains pendant dix bonnes minutes, et le volume sonore crut jusqu'au moment où Sandy prit conscience que ce tumulte s'élevait également au-delà des gradins, des rangs de ceux qui avaient dû rester dans le parc et le long de la route.

La roche qui les cernait était d'un rouge soutenu, embrasée par le soleil couchant qui colorait également les visages métamorphosés par l'impatience. Les lumières de Denver commençaient à apparaître, et à l'est une bande de crêpe bleu-noir galonnait l'horizon. « On – veut – le – CONCERT – on – veut – le – CONCERT – on – veut – le – CONCERT – on

– veut – le – CONCERT. » La montagne vibrait au rythme des claquements de mains.

Ils laissèrent la tension croître pendant une bonne vingtaine de minutes, tant qu'elle n'eût pas atteint ce qui semblait être son paroxysme. Entre-temps, à l'est, Denver était devenu un quadrillage de lumières, un immense champ d'étoiles captives, domestiquées et alignées sur les ténèbres envahissantes. À l'ouest, les montagnes s'étaient changées en crocs noirs vertigineux, aux sommets soulignés de sang par le coucher de soleil.

Des nuages se regroupaient au-dessus, un rempart noir et écarlate dont l'aspect menaçant inquiétait Sandy.

« On – veut – le – CONCERT – on – veut – le – CONCERT – on – veut – le... Oooooohhhh ! »

Le sifflement d'une fusée avait fendu le tumulte. Elle explosa loin à l'est, et un soleil rouge et orangé tournoya sur le décor de la nuit, transformant les revendications en soupirs admiratifs. D'autres fusées suivirent, une, deux, trois, quatre... et leurs déflagrations rompirent le rythme des claquements de mains, les brisèrent, les dispersèrent.

Le spectacle pyrotechnique illuminait la nuit. Tous les yeux étaient levés vers les averses mourantes de gouttes embrasées, un phénix brusquement revenu à la vie, un oiseau jaune igné aux yeux constitués de braises rougeoyantes et aux ailes d'une telle envergure qu'elles recouvraient l'agglomération visible loin en contrebas.

« L'HEURE EST VENUE », gronda la sono.

Les Nazgûl étaient montés sur scène pendant que le public regardait le ciel, et ils s'y dressaient avec leurs instruments, aussi silencieux et figés que des statues, indistincts dans l'obscurité.

« LE JOUR EST VENU. »

Des rampes s'allumèrent devant eux pour les illuminer en contreplongée et transformer la scène en sombre bassin écarlate.

« L'ANNÉE EST VENUE. »

Une autre fusée grimpa en hurlant, plus proche et assourdissante

que les autres, et elle explosa au-dessus de leurs têtes pour déployer à leur aplomb une immense ombrelle blanche, si éblouissante qu'elle dissipa pendant une seconde la totalité des ténèbres. De l'ouest leur parvint le grondement bas d'un orage en formation.

« L'AVÈNEMENT DES NAZGÛL ! » fut hurlé dans la sono, et un millier de personnes s'égosillèrent à leur tour, à l'unisson, puis cinq milliers et un nombre de plus en plus grand comme la surexcitation se transformait en raz-de-marée qui débordait du pourtour de l'amphithéâtre pour envahir la totalité du parc obscur. Et tous les projecteurs s'illuminèrent simultanément, une explosion de clarté multicolore pendant que la batterie, la basse et les guitares se faisaient entendre, un coup de marteau musical qui s'abattit sur la foule, les montagnes et l'orage. Avec ses cheveux blancs miroitants et sa tenue en denim noir qui absorbait la lumière, Patrick Henry Hobbins chanta :

Hey baby, what's that in the skyyyyy ?!

Eh baby, non mais t'as vu ça dans le ciel ?!

Et il y avait effectivement quelque chose, tout là-haut, une silhouette argentée scintillante qui fendait les ténèbres, suivie par un voile de feu ondoyant, une aurore boréale qui leur dissimulait Denver. Quelques personnes reculèrent face à ce déferlement de fureur, mais les autres hurlèrent, sifflèrent, s'abandonnèrent au délire. Maggio gronda sa réponse à Hobbins, d'une voix rauque et lascive.

It's loooooooooove !

C'est l'amooooooooour !

Et la musique qui se déversa de la scène parut tout embraser, des airs martiaux magnifiés et distordus pour finir par se transmuier, la guitare de Maggio aussi brûlante que le napalm évoqué par le chant, la basse reproduisant le grondement des bombardiers en approche, des sons qui s'envolaient en fumée et en flammes, largués sur la toile de fond d'un ciel grésillant rougi par ses blessures. La voix de Hobbins était sensuelle, brûlante et moite, et quand il arriva au refrain tout le public chanta avec lui :

Ooooooh, napalm ! Oooooooh my napalm love !

Ooooooh, napalm ! O mon amour napalm !

Puis il se retrouva seul, mais sa voix se répercutait à des kilomètres à la ronde.

Yeah, it's hot because I love ya !

Ouais si c'est chaud c'est que je t'aime

Yeah, it burns because we love ya !

En proie à une émotion indicible, une chose bien plus puissante et profonde que ne pouvait l'être la musique, Sandy se pencha vers Ananda pour lui crier : « C'est Hobbins ! » Et elle hocha si distraitement la tête qu'il crut qu'elle n'avait pas compris. « Napalm Love » était un morceau de *Napalm* et non de *Music to Wake the Dead*. En toute logique, Larry Richmond aurait dû le chanter. Mais ce n'était pas lui. Ce soir, Hobbins s'était manifesté dès le premier morceau.

Hobbins qui sourit et demanda à la fin de cette chanson : « Est-ce qu'on a fait péter vos tympanes ? »

— NOOOOOON ! répondirent des milliers de voix.

— Alors, va falloir mettre le paquet ! »

Il entama « This Black Week », pendant que derrière lui les feux d'artifice dissimulaient et déchiraient le ciel, bleu, vert puis rouge, une couleur différente pour chaque strophe, alors que sur scène les jeux de lumière se synchronisaient sur ce ballet pyrotechnique. Même la musique changeait, elle aussi. Lorsqu'ils arrivèrent au dimanche tous chantaient avec eux, en battant des mains et en se balançant. Les yeux clos, Edan Morse marquait la mesure sur un genou avec une main bandée. Renfrogné comme à son habitude, même Gort se dandinait au bas de la scène.

La première partie fut composée d'un enchaînement de vieux succès, toutes les chansons de leurs premiers albums. Ils firent « Elf Rock » et « Cold Black Water » extraits de *Hot Wind out of Mordor*, « Crazy Cara » de *Nazgûl* et « Jackhammer Blues », « Poison Henry » et « Schuyllkill River » de l'Album Noir, pour terminer avec la longue, très longue version, de « Makin' War ! » qui figurait dans *Napalm*. Maggio se déchaîna et s'avança dans les gradins en faisant hurler sa Telecaster, pendant que le public répondait au chant : « Faire la guerre ! Faire la guerre ! Faire la guerre, la guerre, la GUERRE ! », mais si les paroles étaient belliqueuses, tous étaient débordants d'amour et de passion, et Maggio ruisselait de sueur lorsqu'il mit un terme à son impro interminable. La Rickenbacker de Faxon et la Gibson de Hobbins le ramenèrent alors vers la scène et la dernière strophe de la chanson que John Gopher termina en laissant supposer qu'il écorcherait ses fûts. Tous les spectateurs assis sur les gradins de Red Rocks se levèrent en hurlant pendant que les applaudissements s'apparentaient à un grondement de tonnerre interminable.

Mais lorsqu'il s'acheva, il fut relayé par un coup de tonnerre authentique, encore plus grave. Sandy tourna la tête vers l'orage désormais très proche, noir et menaçant. La foudre s'abattit sur les montagnes, dans le lointain.

À l'horizon se dressait une gigantesque muraille de noirceur qui paraissait sur le point de s'effondrer sur eux. Des nuages que Sandy

voyait s'illuminer de l'intérieur.

Les spectateurs étaient debout, s'étirant et se déplaçant pendant les brèves pauses de l'orchestre. Sandy se leva en voyant Gort venir leur annoncer : « Faxon veut écourter la deuxième partie.

— Quoi ? s'exclama un Morse sidéré. Pourquoi ? »

Le colosse tendit un pouce démesuré vers l'ouest. « Il a peur de l'orage.

— Non ! Certainement pas ! Ils doivent terminer le spectacle. Il le faut... Il le faut... » Il vacillait et était livide. « J'ai des... étourdissements. Je dois m'asseoir. » Il faillit s'effondrer sur son siège.

« Je vais lui parler », déclara sèchement Ananda. Elle suivit Gort dans les méandres de la foule. Sandy l'imita, d'un pas vif mais pas assez rapide. A son arrivée l'accrochage avait commencé.

« NON ! Faut pas y compter ! Vous êtes dingues, ou quoi ? Cet orage sera sur nous dans une ou deux minutes.

— Et vous avez peur d'une averse ? se moqua Ananda. Ils ont bien joué sous la pluie, à Woodstock !

— Une averse ? Tu veux rire ! Regarde-moi ça ! Je surveille le ciel depuis le début du concert, et c'est une vraie tempête qui approche, 'Nanda. Notre matos et la foudre ne font pas bon ménage, au cas où tu l'ignorerais.

— T'as les chocottes, chef ? intervint Maggio. Pas moi. Je jouerai. »

Bien que mis en minorité, Faxon refusait de céder. Puis Hobbins arriva en jouant des coudes pour traverser un groupe de roadies. « On continue, décréta-t-il. Tu m'entends, Peter ? On va jusqu'au bout du spectacle.

— Non, insista Faxon mais sur un ton moins catégorique.

— Qui est la vedette, ici ? » aboya Hobbins.

Tous le regardèrent. S'il s'était exprimé avec désinvolture, comme pour plaisanter, ils avaient perçu son assurance inébranlable, sa volonté d'airain. Tout indiquait qu'il obtiendrait gain de cause, car il s'agissait du Hobbins d'antan et non de Richmond.

« C'est toi, Pat, bredouilla Faxon.

— Bon Dieu de bon Dieu..., bafouilla Maggio avant de rester bouche bée.

— Ravi de te revoir, fit Hobbins. Je me félicite que tu m'aies reconnu. »

Peter Faxon se ressaisit, au prix d'un effort visible. « S'il faut absolument jouer, autant y aller tout de suite... Avant qu'on se fasse griller.

— Entendu. Je suis prêt. On va leur faire la totalité du dernier album, dans le même ordre.

— Comme tu voudras », accepta Faxon.

Ils allaient se séparer, mais pendant que les autres s'éloignaient

Sandy se déplaça de quelques pas afin de retenir Hobbins par l'épaule. « Qu'est-ce que tu veux ? aboya le chanteur.

— Tes potes n'ont pas tout compris. Pas même Faxon. Ils sont manipulés par... par Morse, ou quiconque est derrière tout ça. Mais toi, tu sais tout, pas vrai ? »

Les yeux de Hobbins avaient des reflets écarlates et un rictus sarcastique gauchit sa bouche étroite. « Et après ?

— Armageddon. L'ultime bataille. La confrontation suprême entre le bien et le mal. C'est bien ce qui se prépare, non ? » Hobbins haussa un sourcil blanc, sans répondre. « Mais de quel côté sommes-nous ? Dans quel camp ?

— Je te laisse le soin de le déterminer, l'ami. C'est pas tout à fait comme dans les bouquins de Tolkien, à ce qu'on dirait ?

— Attends ! » cria Sandy en le voyant s'éloigner.

Mais Hobbins secoua la tête. « Désolé, Charlie. Mon public me réclame. » Il leva le pouce. « Écoute la musique, mon frère... Laisse-toi emporter. » .

Ananda et Gort avaient suivi cet échange, et Sandy crut lire de la défiance dans les yeux sombres d'Ananda lorsqu'il se détourna. Mais elle se pencha vers lui pour prendre sa main et l'entraîner vers leurs places. « Viens. »

Reynard tira une fusée sifflante dont le hurlement suraigu fendit la nuit, un contrepoint au grondement de l'orage en approche. John Gopher imposa le rythme, les guitares émirent des notes criardes et Hobbins chanta :

Baby, you cut my heart out

Baby, tu m'arraches le cœur !

Baby, you made me bleeeeed !

Baby, tu draines tout mon sang !

Les gouttes se mirent à tomber à la fin de « Blood on the Sheets ». Petites et froides, elles pénétraient leurs vêtements et glaçaient leur âme. La pluie devint plus drue et rapide pendant « Ash Man », mais elle ne put doucher l'enthousiasme de la foule. Et si une des fusées fit long feu, l'engouement des spectateurs grimpait en flèche.

Les sombres nuées arrivèrent à leur aplomb, pour engloutir les étoiles et avancer dans le ciel telles les lames de la mer du chaos.

Rick Maggio s'avança. Il était ruisselant mais arborait son rictus méprisant familier. « Bordel ! » rugit-il dans le micro. Il retira son tee-shirt, le roula en boule et le lança dans la foule. Des femmes hurlèrent et se battirent pour se l'approprier. Les côtes de son corps devenu cireux et maladif étaient bien visibles, et sa peau – rendue brillante par ce déluge – s'était couverte de pustules.

« Je suis trempé », ajouta-t-il avant de frapper ses cordes et d'écraser la pédale Wah-Wah pour souligner ces mots. « Et quand je me fais tremper, ça me met en ROGNE !

— Comment ? demanda la foule.

— Je bous de RAGE ! » Au même instant, la foudre illumina le ciel en grésillant, ponctuée par un coup de tonnerre. Le déluge de lumière bleutée transforma la nuit en jour et Maggio cilla puis sourit. « Bon Dieu, on dirait que je ne suis pas le seul à l'avoir mauvaise, ici ! »

Le public rugit un rire et Maggio se mit à jouer. La musique les assaillit.

Ain't gonna take it easy

Faudra vous y habituer

Won't go along no more

J'marche plus, c'est fini

Francie grimpa sur scène et se mit à danser, les yeux clos, se dandinant devant l'orchestre. Elle était trempée, elle aussi, comme eux tous. Ses longs cheveux collaient à son visage et ses mamelons formaient des taches sombres sous son tee-shirt mouillé. Le public suivit son exemple en dansant et tapant des mains.

Cause I'm ragin' !

Pasque j'suis en rogne !

chanta Maggio, et des milliers de voix lui répondirent :

RAGIN'

EN ROGNE

D'autres éclairs fendirent le ciel. Une résille lumineuse papillota à l'aplomb des montagnes visibles derrière eux, s'y abattant une, deux, trois fois. Le tonnerre approchait en roulant, et la sono crépita de parasites plus forts que la musique... qui reprit le dessus, plus assourdissante que jamais.

Hobbins prit la relève et fit une interprétation douce et poignante de « Survivor », et avec un sourire cruel et rejetant la masse de ses cheveux blancs en arrière – l'eau qui ruissela paraissait bien plus lourde quelle n'aurait dû l'être –, il écarta les bras, leva les yeux au ciel et chanta :

Turning and turning in the widening gyre

Tournant, et décrivant son immense spirale

et le Nazgûl murmura : Il arrive ! D'une voix forte comme la nuit.

The falcon cannot hear the falconer

Le faucon n'entend pas le cri du fauconnier

Une fusée décolla, se colleta au déluge en sifflant et laissant derrière elle une traînée de feu. Sandy la vit s'élever jusqu'aux nuages noirs... avant que la foudre ne l'intercepte, un grand éclair blanc-bleu zigzagant qui agressait les yeux, suivi d'un autre, et d'un autre, et d'un autre encore, et ce fut comme si quatre bras électriques filiformes l'avaient saisie pour l'immobiliser sur le décor de ténèbres. Puis elle explosa et, le temps d'un clin d'œil, la silhouette d'un faucon tourbillonna dans le ciel avant de se disloquer, déformée en une entité hideuse et menaçante, et disparaître.

He's coming !

Il arrive !

Faxon était aussi blême que Hobbins, mais sa basse n'avait jamais eu un son pareil. L'orage grondait autour d'eux et la sono amplifiait des myriades de parasites, mais Maggio réussissait à en tirer profit en enrobant ces grésillements de notes, en les incorporant à la mélodie. Encore et encore, les coups de tonnerre punctuaient les coups de grosse caisse de John Gopher.

The best lack all conviction, while the whorst

Les meilleurs manquent de convictions, quand les pires

chanta Hobbins, avant de considérer Sandy de ses yeux écarlates si perçants qu'ils semblaient le pénétrer jusqu'au tréfonds de son âme.

YEAH ! They're full of passion, and intensivity !

OUAIS ! Les pires débordent de passion, et d'ardeur !

Son regard se déplaça imperceptiblement. Qui fixait-il, à présent ? Morse ? Gort ? Ananda ?

La foudre s'abattit sur un affleurement rocheux. Une femme assise à quelques pas de là poussa un hurlement suraigu, mais sa voix non amplifiée était grêle dans la nuit. Tous rirent, applaudirent, tendirent le doigt.

Hobbins brandit le poing vers la tempête. Trente mille voix crièrent : « IL ARRIVE !

— Ouais ! » chanta Hobbins. Faxon se concentrait sur sa partie de basse, Maggio ricanait et John Gopher fronçait les sourcils et tapait, tapait, tapait.

Trempe, gelé et terrifié, Sandy prit la main d'Ananda dans la sienne. Il la trouva froide et visqueuse, sous la pluie, alors que sa callosité était dure et anguleuse.

What vast image comes troubling my night ?

HE'S COMING !

Et quelle vaste image vient donc troubler ma nuit ?

IL ARRIVE !

Ananda était ailleurs, emportée par la musique et des images qu'elle seule pouvait voir, lèvres mi-closes comme en extase. Au-delà, Edan Morse s'affaissait, paupières closes et mains bandées posées sur ses genoux, leurs bandages teints en rose. La pluie diluait le sang séché qui coulait désormais le long de ses jambes. Le déluge plaquait sa chemise en coton sur sa peau et rougissait l'emplacement de son cœur. Une tache qui s'assombrissait et s'étendait...

A gaze blank and pitiless as the sun

Au regard vide et dur comme le soleil

Une immense silhouette semblait se matérialiser au-dessus de la scène, au milieu des nuages, une énorme face noire aux yeux luminescents et à la gueule ouverte parcourue d'éclairs.

IL ARRIVE !

IL ARRIVE !!!

OUAIS, IL ARRIIIIIIIVE !!!

Chants. Claquements de mains. Pluie tombant à seaux. Une profusion d'éclairs. Roulements de tonnerre et de batterie. Chants.

Applaudissements. Patrick Henry Hobbins chantait, strophe après strophe, et les mots se répandaient dans le parc avant d'être répercutés par les montagnes. Lorsqu'il posa la dernière question, les projecteurs s'éteignirent et un claquement à percer les tympan s'abattit du ciel. Un éclair interminable cingla tout l'horizon et la foule – comme Sandy – fut frappée de mutisme en voyant s'éteindre toutes les lumières de Denver.

Dans le noir, quelqu'un remit à Hobbins une bougie qu'il alluma en dépit du déluge, avant de la lever sous son menton et de sourire. La sono grésilla. « Je reviens, leur dit-il. Enfer, j'y suis presque ! » Denver papillota, s'éteignit de nouveau, se ralluma pour lui souhaiter la bienvenue.

L'hystérie croissait, décroissait.

Sandy commençait à se dire que ça ne finirait jamais quand les Nazgûl entamèrent « Prelude to Madness ». Il y avait dans ce morceau un grand nombre de passages instrumentaux chaotiques, avec une débauche d'effets tels que du feedback et de l'écho, des sons discordants qui ébranlaient les dents plombées, mais il les trouva presque apaisants après la frénésie de « What Rough Beast ».

Right is wrong,

Le vrai est faux

Black is white,

Le blanc est noir

Who the fuck's got the justice tonight

Mais, bordel, qui sera jugé ce soir ?

Sandy entendit Edan Morse hoqueter et crier. Il regarda dans sa direction et le vit lever les mains en criant : « Non, ce n'est pas normal, non, non ! » Il se tourna vers Ananda, tirailla son bras, tacha de sang sa manche dégoulinante. « Aide-moi ! » l'implora-t-il. Sa chemise était rouge, sa voix rendue fluette par la peur. Des gens le regardaient.

I hear laughter in all the wrong places

See color in all the white spaces.

J'entend des rires partout, c'est dément
Je vois des couleurs là où tout est blanc.

Morse se mit debout en titubant, poussa des gémissements aigus et agita ses mains ensanglantées. Ananda se leva en même temps que lui pour le prendre par les épaules et tenter de le calmer. La pluie ruisselait sur leurs visages. Gort remarqua l'incident et entreprit de se frayer un passage entre les danseurs disséminés devant la scène.

Queens beat aces every time, yeah !

La reine bat l'as à chaque pli, oui !

Dead man's hand ! Dead man's hand !

La main passe au mort ! La main passe au mort !

And Charlie is the jocker in the deck

Et dans la partie, le joker c'est Charlie.

Sandy tentait de rejoindre Ananda, pour l'aider à maîtriser Morse, mais ils s'étaient éloignés de lui et la foule perdait toute retenue. Il poussa un spectateur, marmonna des excuses, recula en titubant comme l'homme se tournait vers lui. Quelqu'un le frappa, sur le côté. La musique ne s'interrompait pas.

« Je perds mon sang ! » geignit Morse d'une voix suraigüe, assez forte pour être entendue en dépit du vacarme. « Qu'est-ce qui m'arrive ? »

Sandy le vit balancer un swing à Ananda, laissant une marque rouge sur sa joue. Une souillure que la pluie emporta aussitôt. Puis Gort apparut, surplombant la foule qu'il écarta avant de soulever Morse dans ses bras protecteurs. Morse qui cria quelque chose au colosse. Celui-ci le hissa sur ses larges épaules, avant de s'ouvrir un chemin vers un secteur dégagé en mettant sa taille et sa force à contribution. Les danseurs tourbillonnaient autour d'eux, avec

insouciance.

Ananda avait été envoyée au tapis, et Sandy l'aida à se relever dès qu'il l'atteignit. « Tu n'as rien ? »

Maggio avait entamé un riff modulé interminable et dément qui titillait toutes les terminaisons nerveuses, la basse de Faxon était descendue dans les graves pour flirter avec les infrasons, Hobbins chantait le refrain final.

Queens beat aces every time, yeah !

La reine bat l'as à chaque pli, oui !

Dead man's hand ! Dead man's hand !

La main passe au mort ! La main passe au mort !

And Charlie is the joker in the deck

Et dans la partie, le joker c'est Charlie.

Les genoux d'Ananda étaient ensanglantés, la jambe de son pantalon déchirée, mais elle n'en fit pas cas. « De simples égratignures. »

Sandy cria une question, mais c'était peine perdue. John Gopher avait entamé le dernier solo de batterie de « Prelude to Madness » lorsqu'il ralentit soudain le rythme, frissonna et passa à l'intro d'un nouveau morceau.

La foule hurla.

Le tonnerre gronda dans le lointain, comme si l'orage s'éloignait.

Hobbins baissa ses yeux rouges sur les spectateurs, leur sourit avec un air entendu et chanta :

This is the land all causes lead to,

Voici la terre où mènent toutes causes

This is the land where the mushrooms grow

La terre où grandissent les champignons,

Et dans le ciel, derrière lui, au-dessus des lumières de Denver, il était possible de les voir grandir ; des images spectrales démesurées au ventre bleu et pourpre vénéneux, blanches et lumineuses comme le soleil dans leur partie supérieure, s'épanouissant et dispersant leurs spores afin que d'autres poussent tout autour, une multitude de champignons atomiques proliférant d'un horizon à l'autre. Les danseurs s'immobilisèrent entre deux pas, hoquetèrent, retinrent leur respiration. Le monde s'était tu pour attendre la suite, et même l'orage se faisait oublier pendant que les Nazgûl chantaient :

To the battleground I'm coming

Oh, don't you hear the drumming ?

They're playing the Armageddon rag, oh !

Playin' the Armageddon rag !

Et me voilà sur le champ de bataille
N'entends-tu pas résonner les tambours ?
Qui jouent le rag, rag de l'Armageddon
Ils jouent le rag, rag de l'Armageddon !

Et les martèlements reprenaient, pulsations de la grosse caisse qui parcouraient les veines, vibrations martiales des toms qui allaient crescendo pour rassembler, enflammer, galvaniser. Plus grimaçant que jamais, John Gopher baissait les yeux sur ses grosses mains de plus en plus rapides, et chaque coup était une balle, chaque rimshot un obus.

*This is the day we all arrive at,
This is the day we choose.*

Voici le jour où l'on aboutit tous
Voici le jour que nous avons choisi

Hobbins avait débuté la chanson avec tristesse, d'une voix presque plaintive, mais chaque mot venait alimenter sa colère et autour de lui la tempête retrouvait sa vigueur. Un autre éclair lointain fit voler cette sérénité éphémère en éclats, et pendant que le grondement de tonnerre mourait les Nazgûl chantèrent :

*Well, I'm here to make the things right,
To fight the last good fight,
And they're playing the Armageddon rag, oh !
Playin' the Armageddon rag !*

J'étais venu pour redresser les torts
Livrer l'ultim' combat pour le bon droit
Mais ils jouent le rag de l'Armageddon !
Me jouent le rag, rag de l'Armageddon !

Torse nu, trempé, consumé, Rick Maggio laissait ses doigts voleter sur les cordes de sa Fender, et la musique se déversait des amplis pour dresser autour d'eux un barrage grésillant, pendant que Faxon et Hobbins s'affrontaient dans le cadre d'une impro transformée en duel. Ils grimaçaient, s'avançaient avec méfiance pour se fendre, échanger longuement des phrasés jusqu'à ce que Maggio y mette un terme en assenant un interminable hurlement angoissé de larsen. La grosse caisse martelait l'air, dont les strates inférieures devenaient matérielles, visqueuses et vivantes, et le rythme accélérerait, souligné par la foule qui battait des mains. Hobbins recouvra la maîtrise de la situation en chantant :

*This is the day of SOULSTORM, baby !
The day all debts come due !
Remember the things you done to me,*

While I'm doing 'em to YOU !

Qu'éclate pour les âmes la TEMPÊTE !
Voici le jour où se règlent les dettes !
Souviens-toi bien de ce que tu m'as fait,
Pendant que je te rendrai la MONNAIE !

Il serra le poing et le leva. Un millier de personnes reproduisirent ce geste. D'autres mains claquaient, encore et encore, trente mille paires de paumes qui se rencontraient à l'unisson. Sandy y participait, lui aussi. Hobbins parlait de glace, de feu et de délivrance, alors que la guitare de Maggio devenait enragée et démoniaque, que la basse de Faxon libérait des salves d'artillerie dévastatrices, que John Gopher se perdait dans un holocauste de battements et que le ciel ni noir ni pourpre était strié d'éclairs. Tous les vieux fantômes s'élevaient autour d'eux comme une nappe de brume, moqueurs. Des hommes sans visage tenant des matraques ensanglantées sortaient des ascenseurs. Les horribles bajoues de Richard J. Daley étaient déformées par la haine, Nixon esquivait les réponses et mentait sans vergogne, Byrne le Boucher braquait une fois de plus son fusil de chasse. Les nuages étaient pleins de baïonnettes et de fleurs parties en guerre. Des armées tournoyaient et s'affrontaient avec des carabines dont les projectiles étaient des éclairs et les détonations des coups de tonnerre. Les morts sortaient de leur tombe pour retourner au combat. Distorsion. Mort. Larsen. Sang. Échos. Spectres. Paroles. Hurllements. Ancien temps, anciennes blessures, anciens ennemis, ils nous ont massacrés quand tout ce que nous voulions c'était la paix, ancienne amertume conventions fin de non-recevoir aveuglement stupidité avidité refus de la violence mais absence d'autre solution que se battre pour l'apaisement pour l'amour et tuer tuer tuer tuer TUER.

La chanson atteignit un crescendo assourdissant, et tous les instruments s'étaient aiguisés afin que les notes deviennent tranchantes comme des rasoirs et lacèrent la mélodie, la consomment, pendant que Hobbins chantait :

*Kill your brother, YEAH !
That sucker done you wrong.
Kill your friend, goddamned traitor
Just listen to the song
They're playing the Armageddon rag !
YEAH ! They're playin' that Armageddon rag !*

Tue ton frère, tue-le vas-y !
Il t'a baisé, ce con
Tue ce traître, tue ton ami !
Écoute leur chanson
Ils jouent le rag, rag de l'Armageddon

Ils jouent ce rag, rag de l'Armageddon
Kill your brother, kill your friend, kill yourself !
Cause you're a killer too
All the dead look just like you
When they're playin' the Armageddon rag !
YEAH ! They're playing the Armageddon rag !

Tue ton frère, tue ton ami, tue-toi !
Car tu n'es qu'un tueur aussi dans le fond
Tous les morts se ressemblent ma foi
Lorsqu'ils jouent le rag de l'Armageddon !
OUAIS ! Qu'ils jouent le rag de l'Armageddon !

Et il gardait ses yeux rouges moqueurs rivés sur Sandy, qui se remémora ce qu'il lui avait dit au cours de la pause. Les Nazgûl avaient pris leur essor pendant le pont interminable, et ils s'élevèrent puis ralentirent progressivement pour finir par enchaîner sur la première mesure de la « Résurrection », et Hobbins se détourna finalement de Sandy pour chanter :

This is the day we're dreamed about,
This is the land where the flowers grow.

Voici le jour que l'on a tant rêvé,
Voici la terre où s'épanouit la fleur.

Mais il n'y avait aucune fleur dans le ciel, seulement des ténèbres, les éclairs et la pluie qui tombait à verse. La fureur décroissait progressivement et, soudain transi, Sandy se tourna vers Ananda dont l'expression le terrifia. « Le jour d'Armageddon, les deux armées en présence seront convaincues de servir une juste cause, lui dit-il. Et toutes deux seront dans l'erreur. » Mais la musique était trop forte pour qu'elle puisse l'entendre, et ses yeux – comme les yeux de tous autour de lui – étaient durs et brillants comme des billes de glace.

VINGT-CINQ

*She was practiced at the art of deception
Well, I could tell by her blood-stained hands*

Elle connaissait bien les arts de l'illusion
Je le voyais au sang qui maculait ses mains.

Ce fut seulement en début d'après-midi, quand la femme de chambre du Hilton vint frapper à la porte pour la troisième ou quatrième fois, que Sandy s'extirpa des cauchemars d'un sommeil épuisant. « Revenez plus tard ! » lui cria-t-il d'une voix saturée de fureur irrationnelle. Il tenta de se rendormir mais en fut incapable, et il finit par décrocher le téléphone pour joindre le service d'étage.

Il trouva le café amer et le jus d'orange acide, mais sans doute était-ce attribuable à son humeur bien plus qu'à ces breuvages. Il fit un effort pour manger les pancakes et les saucisses, puis il alluma une lampe de lecture afin de jeter un coup d'œil aux quotidiens de Denver. Ananda dormait toujours, aussi s'abstint-il d'ouvrir les rideaux.

Le *Rocky Mountain News* donnait dans l'allitération avec ROCK ET RIXE À RED ROCKS ! alors que le *Denver Post* avait pour manchette : LE PARC DÉVASTÉ PAR LES FANS DES NAZGÛL en grosses lettres rouges. L'événement faisait la une des deux quotidiens, avec une multitude de photographies.

Sandy but une gorgée de café et parcourut les articles. Certaines photos le firent tressaillir. Des feux de camp éteints qui piquetaient le site comme des verrues, des montagnes de canettes de bière, de mégots et de bouteilles cassées abandonnées sur place, et même des rochers portant les stigmates du passage d'une véritable armée. Le *News* avait consacré trois pages aux graffitis. Des symboles de paix de toutes tailles tracés partout à la bombe aérosol, des slogans politiques anciens ou d'actualité, et – menaçants, d'une douzaine de couleurs différentes, en lettres allant de vingt-cinq centimètres à trois mètres de haut – des extraits de chansons. « *Rage !* » griffonné en rouge sang d'une écriture hachée vacillante et souligné trois fois. Des « *Il arrive !* » tagués une bonne centaine de fois alors qu'il n'y avait qu'un ou deux « *Il est parmi nous !* » Une personne avait demandé « *Oh, n'entendez-vous pas les tambours ?* » pendant qu'une autre intimait en grandes lettres noires sur les gradins de l'amphithéâtre : « *Danse sur le rythme du Rag !* »

Les articles, encore plus accablants, décrivaient la cohue qui avait

suivi la fin du concert. D'impensables embouteillages, plus de quarante accidents sans gravité, deux gravissimes. Rixes entre spectateurs et riverains, entre fans et policiers, entre policiers et vigiles des forces de sécurité de Morse. Un véhicule de patrouille avait été caillassé, son pare-brise brisé. Une Mercedes en panne avait été retournée et peinte de couleurs psychédéliques. Bagarres, chants, beuveries, vitres et dents et os cassés, une douzaine d'arrestations pour délits divers. Et six décès. Trois dans une violente collision d'automobiles, une femme qui avait fait une chute de près de trente mètres en voulant se hisser au sommet d'un rocher, un jeune homme grillé par la foudre sur une des tours de sonorisation et un Noir tué lors d'une rixe. Le Roi J. King, trente-neuf ans, originaire de Los Angeles, cuisinier de fast-food au chômage, était mort sur le coup quand un inconnu lui avait brisé le nez en envoyant une esquille d'os se loger dans son cerveau.

Sandy replia le journal et regarda Ananda, ses cheveux noirs emmêlés sur l'oreiller, son expression angélique. Il se pencha et éteignit la lampe à l'instant où le téléphone sonnait.

Il se dirigea vers le combiné, mais 'Nanda en était plus proche et décrocha la première. « Quoi ? » demanda-t-elle d'une voix pâteuse. La réponse dut la tirer de sa léthargie car elle s'assit aussitôt, se frotta les yeux pour en chasser le sommeil et écouta en hochant la tête. « Entendu. Oui. Il est réveillé. On arrive. Oui. Tout de suite. » Elle raccrocha et se tourna vers Sandy. « Habille-toi. C'est Gort. Edan veut nous voir.

— Comment va-t-il ?

— Ne m'en parle pas », fit-elle sèchement en gagnant la salle de bains.

Moins de dix minutes plus tard ils étaient à la porte de la suite de Morse. Gort les fit entrer et les guida vers la chambre. Les rideaux étaient fermés, la pièce plongée dans l'obscurité. Allongé sous les draps et adossé aux oreillers, Morse n'était qu'une silhouette indistincte.

« Approchez », ordonna-t-il avec difficulté et impatience. Ananda tendit la main vers l'interrupteur, mais Gort interrompit son geste et secoua la tête. Ils s'assirent dans la pénombre, qui devint encore plus profonde quand le géant eut refermé la porte de communication.

« Les nouvelles de la matinée, fit Morse d'une petite voix. En avez-vous pris connaissance ?

— Nous venons de nous réveiller, déclara Ananda.

— Ils en ont parlé au... » Il toussa et leva une main bandée à sa bouche. « Au journal télévisé. Albuquerque. Ils annulent l'autorisation pour le concert. Ils ont peur. Déjà... il y a déjà quarante ou cinquante mille personnes, là-bas. Tous campent sur place. Ils attendent. D'autres

arrivent sans interruption et ils nous ont interdits de séjour.

— Et après ? demanda Ananda. Tu as dû voir tout ça il y a longtemps, non ? Dans tes visions. Il est trop tard pour nous arrêter, à présent. Nous sommes trop nombreux. Sandy n'a qu'à annoncer que les Nazgûl donneront un concert gratuit, qu'ils joueront malgré tout pour leur public, pour le peuple. Et les autorités iront se faire mettre. Qu'elles essaient donc de déloger cent, deux cent ou trois cent mille personnes ! Nous riposterons, nous raserons leur putain de ville et danserons sur ses cendres.

— Non, 'Nanda. Sandy, je veux... Organise une conférence de presse. Il faut leur dire...

— Quoi ?

— Qu'on annule tout. Qu'on tire un trait sur le concert de West Mesa.

— Non ! s'emporta Ananda. Qu'est-ce qui te prend, Edan ? Tout se déroule exactement comme prévu. C'est conforme à tes révélations, non ? Ça rime à quoi, cette marche arrière ? On ne va pas renoncer si près du but !

— À quoi ça rime ? » fit Morse d'une voix haut perchée, hystérique. Son rire se changea en quinte de toux si violente qu'il se plia en deux. « La situation nous échappe, 'Nanda. Ce n'est pas normal. Pas normal ! Tout était censé... c'était censé s'interrompre.

— Quoi ?

— Le sang.

— Tu es malade, Edan. Affaibli et angoissé. »

Morse rit encore, un son suraigu. « Allume, Gort.

— Vraiment ? demanda le colosse.

— Allume ! »

Gort s'exécuta.

Edan Morse était couvert de sang qui paraissait suinter de chacun de ses pores pour se répandre sur sa peau, traverser les bandages, les draps, les couvertures. Des ruisselets parallèles s'échappaient de ses narines. Le drap du dessous en était imbibé, ses oreilles étaient vermeilles et il avait des caillots dans sa barbe. Dès qu'il ouvrait la bouche, des croûtes se fendillaient à ses commissures. Le blanc de ses yeux disparaissait sous une résille cramoisie et la terreur rétrécissait ses pupilles. Même ses gencives saignaient, ce qui lui donnait un sourire macabre.

Ananda hoqueta et Sandy eut la nausée. « Doux Jésus ! murmura-t-il. Il faut t'hospitaliser d'urgence ! » Il allait se lever mais Gort le retint par l'épaule et l'obligea à se rasseoir.

« Pas le temps, rétorqua Morse. Sans compter que ça ne servirait à rien. Ce qui m'arrive n'a... n'a aucune cause. C'est un phénomène surnaturel. La médecine ne peut rien pour moi. » Il leva avec faiblesse

sa main gauche. « Mon sang... je savais que c'était une partie du prix à payer, mais pas en telles quantités.

— Je suis sincèrement désolée, Edan, fit Ananda d'une voix dure. Mais ça ne change rien. Tiens-toi à l'écart de tout ça et j'espère que tu t'en tireras. Mais sache que si tu meurs, ce ne sera pas en vain. Notre cause a bien plus d'importance que ta vie ou la mienne. »

Edan Morse ferma les yeux en grimaçant de souffrance, avant de les rouvrir au prix d'un effort évident. Sa main retomba sur le drap. « Tu ne... Tu ne comprends pas. Il n'y a pas que moi. Les promesses... Merde... C'est le prince du mensonge. On s'est fait baiser ! »

Ananda se leva, avec une expression de défi. « Qu'est-ce que tu racontes ? »

Morse réussit à lever la main gauche et utilisa la droite pour la stabiliser. « Le prix à payer était le sang, et j'ai réglé mon dû en sacrifiant le mien. Des entailles rapides, profondes et douloureuses... mais à titre provisoire, 'Nanda ! Les plaies se refermaient puis cicatrisaient... des tissus moins tendres que la chair normale, tu vois, plus résistants, plus solides. Voilà ce qui était... censé se passer. Une épreuve limitée dans le temps, suivie par la guérison et le renouveau. Je devrais à présent me porter bien mieux qu'avant, être plus fort. » Il laissa redescendre sa main et leur adressa un sourire que le sang rendait hideux, des dents blanches sur un fond écarlate. « Pas ça ! Tu ne comprends donc pas, pauvre idiot ? L'hémorragie ne s'arrêtera pas, ces saignements ne s'interrompront jamais ! »

Il avait hurlé ces derniers mots, sans ébranler son interlocutrice pour autant. « Tu as toujours été trop timoré, Edan. Tu voulais employer la puissance de la musique, en contrôlant tous ses effets. Voilà que tu découvres que c'est impossible, pauvre fou. Elle obéit à ses propres règles. Faire les choses à moitié est hors de question et il faut tout donner. » Elle lorgna Gort puis Sandy, hésita brièvement et secoua la tête avant d'entrer dans le vif du sujet. « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, il me semble ? Tu aimerais rester à l'écart et attendre que d'autres procèdent aux sacrifices à ta place, comme par miracle. La musique ne le permet pas, pas à elle seule – il faut faire le nécessaire pour que certaines choses se réalisent. Tu te comportes comme s'il n'y avait en ce monde que des esprits bons et éclairés. Eh bien, c'est faux. Cette société est dégueulasse, et il est impossible de la combattre sans se salir les mains. As-tu vraiment cru que quelques gouttes de sang te permettraient d'apurer ta dette ? Vraiment ? » Son rire était lourd de mépris.

« Bon Dieu... Je n'avais pas...

— C'est ça. Fais semblant de tomber des nues, de n'avoir rien vu venir. C'est l'attitude que tu as toujours adoptée. Tu es disposé à payer le prix de tes visions, mais tu m'as fait porter le prix de la révolution.

C'est toujours moi qui me suis chargée des corvées, de tout ce que la musique exigeait de nous. »

Sandy se leva pour se dresser devant Ananda, en sentant ses entrailles se glacer, comme si quelque chose venait de mourir en lui. « C'est donc toi », dit-il avec une absolue conviction. Il comprit qu'il s'en était douté, qu'il la soupçonnait depuis... combien de temps ? Bien trop longtemps. Mais il l'aimait, et il n'avait plus qu'elle, aussi avait-il refusé de regarder la vérité en face. « C'est toi qui es derrière tout ça, pas vrai ? »

Ananda se déhancha et posa une main sur sa taille dans une pose provocatrice, et fit glisser sa langue humide sur sa lèvre inférieure. « Tu pa'le de moi ? Oh, je ne suis qu'une pov' hippie qui a le feu le cul. Tu me c'ois capable d'être aussi méchante ?

— Seigneur !

— Tu sais quel est ton problème, Blair ? Tu laisses à ta bite le soin de réfléchir à la place de ton cerveau. Exactement comme Jamie Lynch. Faire la connaissance de ce connard a été le plus difficile. Ensuite, tout a été un jeu d'enfant. Il était si impatient de me baiser qu'il a pratiquement éjaculé dans son froc. » Elle jeta un coup d'œil à Morse. « Les sacrifices humains, Edan. Il faut bien que quelqu'un s'en charge. »

Morse garda le silence.

« Et le Trou du Gopher ? demanda Sandy.

— Il était indispensable que Slozewski change d'avis, qu'il devienne l'homme de cendres de "Ash Man". Si j'ai verrouillé les issues... c'est parce que quelques immolations facilitent tout le reste ! C'est grâce à elles que l'opération s'est déroulée sans accrocs.

— Tu n'as pas la moindre compassion, l'accusa Sandy.

— Bien sûr que si ! Pourquoi crois-tu que j'ai fait ça ?

— C'est secondaire, les interrompit Edan Morse. Vous ne comprenez donc pas ? Si nous ne mettons pas immédiatement un terme à tout ceci, ce ne... ce ne sera pas ce que nous avons voulu. Trop de sang. Ça continuera. Encore et encore. Il n'y aura pas de... aucune résurrection, et c'est ça l'imposture ! Il n'y aura que l'Armageddon, jusqu'à la fin des temps.

— Mourir te fout la trouille, Edan, l'accusa Ananda.

— Possible. Mais j'ai raison.

— Nous réglerons les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présenteront.

— Il n'en est pas question. Je vais tout arrêter. Je te l'ai dit. Tout arrêter.

— Comment comptes-tu t'y prendre, Edan ? Regarde-toi. Tu comptes convoquer tes soldats, les recevoir l'un après l'autre pour leur annoncer la nouvelle ? Je suis ton porte-parole, pauvre idiot. J'ai

jusqu'à présent retransmis tous tes ordres et tu crois peut-être que Miroir, Reynard, Gull ou Beca t'écoutent encore ? C'est à moi qu'ils obéissent. Nous nous sommes battus côte à côte. Ils m'appartiennent, et je leur ai dit que nous irions jusqu'au bout. »

Edan Morse se redressa au prix d'un incommensurable effort. « Ils sont également sous les ordres de Gort, qui va leur transmettre mes instructions. Sandy, organise cette conférence de presse. Annule West Mesa. Annule tout, c'est compris ? »

Sandy hocha la tête.

« Vous ne me laissez pas le choix, bande de minables, soupira Ananda. L'enjeu est bien trop important pour que je vous permette de tout foutre en l'air. La bataille d'Armageddon a débuté et aucun de vous n'y pourra rien changer. Désolée. » Elle leva rapidement la main et un petit pistolet argenté aux formes bizarres apparut dans sa paume. « Personne ne va se défilier.

— Ce jouet ne tire que des fléchettes, rétorqua Morse avec assurance. Gort, désarme-la »

Ananda pressa la détente à deux reprises. Des bruits de crachat s'élevèrent de l'arme miniature, et Morse cria et porta une main à son visage pour protéger ses yeux. Il eut comme un spasme, et ses jambes se détendirent pendant que ses intestins se vidaient et qu'une immonde puanteur envahissait la pièce.

Sandy n'eut pas le temps de réfléchir. Sitôt après avoir tiré, Ananda laissa tomber le pistolet et pivota vers Gort. Le colosse était puissant et rapide, mais elle était mieux entraînée que lui. Ils s'affrontèrent au pied du lit et, si Gort put l'immobiliser un court instant, elle pivota pour l'obliger à la lâcher et lui rompit le poignet.

Elle détendit le bras, la paume ouverte vers son large menton, afin de projeter sa tête en arrière avant de le faire choir d'un coup de pied au creux des reins. Gort grogna en tombant, roula sur lui-même pour s'écarter mais ne fut pas assez rapide. Ananda s'abattit sur son dos et referma ses mains sur sa tête, qu'elle ramena en arrière d'un coup sec. Sandy entendit craquer les cervicales. Le corps de Gort devint flasque et du sang goutta de sa bouche béante. Ananda le lâcha et sa tête bascula sur le tapis.

Sandy s'était avancé de deux pas hésitants.

Elle se leva d'un bond, prête à l'éliminer.

Il ramassa le pistolet à fléchettes et recula, le plus vite possible.

Ils étaient seuls avec les cadavres et il braqua l'arme sur elle, en la tenant à deux mains.

« Ça ne tire que des fléchettes, rappela-t-elle avec un sourire tors. Il est incontestable que ça va me sonner, mais pas m'empêcher d'arriver jusqu'à toi. Ça n'aurait eu absolument aucun effet sur Gort.

— Mais ça t'a permis de tuer Morse.

— Parce que je lui ai balancé une fléchette dans un œil. Es-tu un aussi bon tireur que moi, chéri ? »

Elle écarta ses cheveux noirs de devant ses yeux. Si son visage s'était empourpré, c'était la surexcitation et non la fatigue. Elle était belle, magnifique et redoutable.

« Seigneur, bredouilla Sandy. Je t'aimais ! »

Un court instant, l'expression d'Ananda traduisit de la tristesse. « Je commençais à m'attacher à toi, moi aussi. Pas au début, bien sûr. C'était naturellement bidon. Quand Edan m'a dit que tu avais un rôle à jouer dans tout ceci et que ta présence à nos côtés serait indispensable, j'ai feuilleté tes romans pour y chercher tes points faibles. Es-tu conscient d'avoir révélé tous tes fantasmes dans tes bouquins ? Je suis donc devenue celle que tu rêvais de rencontrer. Plutôt efficace comme méthode, pas vrai ? » Elle sourit. « Mais ensuite... Tu es un gentil garçon, Sandy. Je n'ai rien de personnel à te reprocher et dans un monde moins impitoyable j'aurais peut-être pu t'aimer. Mais les sentiments n'ont pas leur place dans le milieu où nous vivons. C'est un moyen d'asservissement. Un soldat ne peut aimer personne avant d'avoir remporté la victoire, car l'amour rend vulnérable. La preuve, c'est que tu as toujours pour moi des tendres sentiments qui t'empêcheront de presser la détente, si je m'avance.

— Alors que tu n'hésiterais pas une seconde à m'abattre, c'est ça ? Tu n'aurais aucun scrupule à me tuer. »

Elle sourit, avec regret. « Entre Edan et moi, ça durait depuis les manifs de 69 à Chicago. » Elle désigna le lit. « Mais nous sommes tous des pions qu'on peut sacrifier. Lui, toi, moi. »

Continue de l'occuper, se disait frénétiquement Sandy. Tant qu'elle cause, tu ne risques rien. « Tu considères donc qu'il ne s'est pas suffisamment impliqué ?

— Oh, il a toujours été parfait pour faire de la rhétorique, financer le mouvement ou échafauder de grands projets ! Mais il n'était au fond de son être qu'un foutu gauchiste mollasson. Exactement comme toi, Sandy. Mon Dieu, protégez-nous des idéalistes incapables de défendre leurs idéaux autrement qu'avec des mots !

— J'aurais cru la liste de ses exploits plus que suffisante, même pour quelqu'un d'aussi exigeant que toi.

— Ta naïveté est désarmante, Sandy. La liste de ses exploits ! Bordel, tu ne t'es à aucun moment demandé pourquoi il ne s'est pas fait coincer ? » Elle secoua la tête. « Edan rêvait d'être un bourreau au service du peuple et il a revendiqué un tas de choses dont il n'était pas l'auteur. Je m'en fichais, note bien. Je n'ai jamais cherché à me faire de la pub.

— Oh, bon Dieu ! Toi ! C'est donc toi... Sylvestre, Maxwell Edison, Victor Von Doom. Morse se contentait de laisser les rumeurs...

— Il avait des capacités indéniables. Ses visions le rendaient utile. C'est lui qui a vu le potentiel de *Music to Wake the Dead* et déterminé comment en tirer parti. Il a tout prédit. Il était parfois difficile de trouver un sens à ses oracles, lorsqu'ils n'étaient pas contradictoires ou tout simplement erronés... mais c'était rare. Il en a payé le prix et a vu tout cela, plus ou moins nettement. Et il t'a vu...

— Moi ?

— Exact.

— Tu as donc fait le nécessaire pour me recruter.

— Ça n'a pas été difficile. »

Sandy ignore la remarque. « Pourquoi ?

— Nous avons besoin de quelqu'un comme toi pour gérer nos relations publiques.

— Un type aussi riche que Morse aurait pu se payer le meilleur attaché de presse du pays. Tu me caches des choses. »

Elle sourit et se moqua de lui en faisant lascivement glisser sa langue sur sa lèvre inférieure. « Il a vu en toi un étalon exceptionnel.

— Arrête ton putain de petit numéro et dis-moi la vérité ! » Il fit ce qu'il espérait être un geste menaçant avec son arme.

« Écoute la musique, dit-elle.

— Les Nazgûl ? Tu veux dire qu'ils parlent également de moi ? »

Un hochement de tête. « Ses visions ont toujours été un peu énigmatiques, mais Edan a immédiatement su que tu avais un rôle important à jouer. Il a vu juste. Tu as su réveiller un tas de souvenirs, faire avancer les choses, et il soutenait que tu devais être présent pour le final, y contribuer d'une façon ou d'une autre. Même s'il ignorait comment, en quoi ta présence affecterait la situation. Je t'ai donc allumé, et tu t'es immédiatement embrasé. Tu te souviens du bulletin météo que je lui ai transmis, à notre arrivée à Malibu ? Déclarer que le ciel était moins dégagé aurait signé ton arrêt de mort. Mais nous t'avons drogué pour te donner un avant-goût de ce qui t'attendait. Ça marche pratiquement à tous les coups. Et le lendemain, je t'ai dit qu'on avait baisé. Lire tes bouquins m'avait permis de déterminer que tu te sentiras lié à moi, ce qui fragiliserait par ailleurs tes autres attaches. C'est bien ce qui s'est passé, non ? »

Il voulait s'emporter contre elle, la maudire, la cingler d'injures, mais il en était incapable. « Je devrais te descendre.

— C'est absolument exact, mais tu ne le feras pas. Je te connais. Tu n'es pas du genre à tirer sur une femme que tu as tirée tout court, pas vrai ? »

Elle se rapprocha d'un pas, lentement, avec assurance.

« Reste où tu es ! »

Elle sourit. « Tu n'es pas un adepte de la violence. Presser la détente, me descendre, te placerait sur le même plan que moi. » Elle

fit un deuxième pas, un troisième.

« Stop ! » La main de Sandy tremblait.

« N'y compte pas. » Un quatrième pas, un cinquième, puis elle lui arracha l'arme des doigts d'un geste rapide. « Qu'est-ce que j'avais dit ? »

Le regard de Sandy était glacial, saturé de colère et d'amertume. « Tu veux donc me tuer à mon tour. Eh bien, vas-y. Finissons-en. »

Ananda inclina la tête sur le côté. « Tu souhaites quitter ce monde ? Sandy, si j'avais voulu te buter, ce serait fait depuis longtemps. Je ne perds pas mon temps à tchatcher avec l'ennemi. Il serait plus prudent de t'éliminer, mais je ne veux courir aucun risque. »

Une onde de soulagement envahit Sandy, qui en eut des vertiges. « Quel risque ?

— Les prophéties manquent de précision... Je me réfère au rôle que tu dois jouer dans tout ceci. Mais si Edan était certain de quelque chose, c'était que tu devais impérativement assister au final, que ce soit pour le pire ou pour le meilleur. Charlie est le joker, et il est impossible de faire quoi que ce soit avec un jeu de cartes incomplet, pas vrai ? » Le doigt tressauta, l'arme cracha un projectile, deux. Sandy sentit une légère piqûre à l'épaule, une autre un peu plus haut, dans le cou. L'onde d'engourdissement s'éleva à partir des points où les dards avaient pénétré. « Bonne nuit, mon prince », conclut-elle avec insouciance. Puis elle se pencha pour lui donner rapidement un baiser pendant que le monde se parait des couleurs d'un kaléidoscope et que ses jambes se transmuiaient en pâte à modeler.

VINGT-SIX

*But my dreams they aren't as empty
As my conscience seems to be Night.*

Mais mes rêves, ils ne sont pas aussi vides,
Que ma conscience semble l'être.

Il a plu et les pavés sont glissants. Il marche sans s'arrêter, sans faire de pause, sans s'être fixé de destination. Une brume fluide et grisâtre a tout envahi. Il n'y a pas de circulation, pas de bruits. Même ses semelles ne claquent pas sur la chaussée comme le voudrait la logique. Il entrevoit de chaque côté les clignotements des enseignes au néon qui tentent de le séduire, de l'attirer, mais le brouillard lui dissimule leurs inscriptions. Il ne sait pas depuis combien de temps il suit cette rue obscure, interminable et rectiligne, mais la fatigue commence à se faire sentir. Il continue néanmoins d'avancer. L'humidité le glace jusqu'aux os, et il remonte le col de sa veste sans que cela change quoi que ce soit.

Quelqu'un se déplace à son côté, aussi silencieusement que lui. Il tourne la tête. Il perçoit vaguement la silhouette à travers la grisaille. Il s'agit d'une jeune femme en minijupe « ras la touffe » et bain de soleil. Elle exhibe ses longues jambes hâlées en calquant ses enjambées sur les siennes. Il ne la voit pas distinctement mais la trouve malgré tout très séduisante. Ses longs cheveux raides tombent jusqu'au creux de ses reins. Elle a une fleur calée derrière l'oreille, une rose dont l'éclat rouge vif peut choquer dans cet univers incolore. Ils restent côte à côte, et il finit par lui demander où elle se rend.

« À San Francisco », répond-elle d'une voix joyeuse et musicale, pleine d'innocence. « Pourquoi n'as-tu pas une fleur dans les cheveux(1) ? » Ces intonations sont familières. C'est Maggie, telle qu'elle était autrefois, et qui ajoute : « Je pense retourner vers ce que j'ai appris pendant ma jeunesse, cette époque où j'étais encore capable de différencier vérité et mensonge(2). » Il s'agit de Sharon, ensommeillée comme toujours après leurs ébats, vibrante d'affection et de l'espièglerie qu'engendre un sentiment venant de naître. « Abandonne-toi au vent qui se lève, allons voir ce qu'il y a plus loin sur cette route(3). » C'est Donna qui s'adresse à lui, avec ses grands yeux et son sérieux, c'est Alicia et sa douceur, sa timidité, c'est l'esprit caustique et plein d'auto-dérision de Becky, c'est Barbara sur laquelle il a flashé au collège sans jamais oser lui proposer un rancard. C'est

Ananda, qui marche près de lui, jeune, souriante et débordante de vie, et ils vont au-devant de l'Été de l'Amour, là où le ciel est d'un bleu profond, où le soleil brille en permanence, l'herbe est bonne et les filles ont des fleurs tressées dans leurs longs cheveux blonds.

« Ah, mon ami, nous sommes plus vieux mais pas plus sages ! Car dans nos cœurs, les rêves sont restés les mêmes(4). » Froggy marche de l'autre côté. Il sourit et porte un smoking rouge vif, un gilet, un nœud pap. Son visage est vert, ses dents sont jaunes. « Sander, mon garçon, ce n'est pas vers les verdoyants pâturages de ta contrée natale que tu te diriges, et non seulement celle avec laquelle tu as rendez-vous est la fille la plus laide qu'il m'a été donné de voir – ou plus exactement la *créature* la plus laide – mais je ne vois rien dans ses yeux, absolument rien. »

Sandy ne comprend pas. La femme en question est magnifique, était magnifique, a toujours été magnifique. Il la regarde de nouveau. Mais à présent la tache rouge visible dans le brouillard n'est plus une rose mais une blessure béante d'où jaillit du sang par à-coups. C'est un grand Noir très jeune qui marche près de lui, la tempe ouverte par un coup de matraque.

C'est Bobby Kennedy, les yeux vides et brisé. C'est une Noire émaciée tuée lors d'une émeute. C'est Martin Luther King, dont le rêve a été détruit. C'est un militaire à la démarche pesante privé de la moitié de son visage par un tir de mortier, un homme au ventre béant d'où les intestins s'échappent. Il les retient des deux mains et avance sans regarder où il va, se dirigeant vers un lointain qui disparaît dans la brume. D'autres le suivent, à peine visibles. Un peloton, une compagnie, toute une armée.

« Qui est-ce ? demande-t-il à Froggy. Où vont-ils ? »

Son ami valse en dessinant des spirales avec une cavalière spectrale qu'il tient dans ses bras, souriant. « Oh, n'entendez-vous pas tous ces tambours gronder ? Sur le terrain voilà qu'arrivent les guerriers. Ils entament leur chant, oui... » Il fait claquer ses doigts. « C'est quoi, le titre de cet album ? Ça m'échappe, tout m'échappe !

— *Music to Wake the Dead* », lui souffle Sandy.

Froggy lui adresse un clin d'œil appuyé puis désigne du pouce les morts qui s'avancent. « Ça risque d'être plutôt rock'n'roll, si tu veux te joindre à eux. »

Edan Morse est allé grossir les rangs des défunts. Même mort, il continue de se vider de son sang et ses pieds nus laissent des empreintes rouges sur les pavés. Il tousse, se traîne vers l'avant d'un pas saccadé qui révèle ses souffrances. Il voit Sandy. « Arrêtez, arrêtez, arrêtez, arrêtez de danser ! crie-t-il sur un ton implorant. Laissez-moi le temps de souffler(5). » Il tend les bras pour réclamer de l'aide, mais ses mains sont couvertes d'une fine pellicule de sang et Sandy,

brusquement effrayé, se détourne et fuit ce cortège.

La petite rue se resserre, elle se rétrécit et devient sinueuse. Désormais seul, Sandy se sent perdu, terrifié. De gros visages torturés mais familiers le lorgnent depuis les ombres et se ruent vers lui sous la pluie battante. Il crie, court, trébuche et tombe. Lorsqu'il se redresse, il constate que ses mains sont à vif.

Une porte surgit devant lui, brillamment éclairée. C'est, au cœur de ces ténèbres étouffantes, un refuge qui dispense une clarté merveilleuse, une translucidité miroitante à l'attrait irrésistible. Assise sur le seuil, en position du lotus, Bambi a une douzaine d'enfants aux grands yeux à ses pieds. Elle est une fois de plus enceinte et son sourire traduit une incommensurable sérénité intérieure, et c'est très posément quelle parle de ce qu'on trouve derrière cette porte. Il doit entendre ce qu'elle dit, assimiler ses paroles de sagesse, découvrir ses réponses aux questions qu'il se pose. Il se faufile entre les enfants pour se diriger vers la source de clarté. Bambi lève les yeux sur lui, sourit et ouvre la bouche pour lui dire : « Hou hi hou ha ha, tim tam wala wala bim bam, Hou hi hou ha ha, tim tam wala wala bim bam(6).

— Non ! » crie-t-il en prenant la fuite. Autour de lui, les enfants redeviennent sauvages. Ils griffent ses chevilles, le bombardent de cupcakes au chocolat, de bâtonnets d'encens, de croix, de gobelets de jus de raisin Kool-Aid. Pris de panique, il leur donne des coups de pied, se dégage et disparaît dans le noir, pour se soustraire à ce faux jour.

Les ombres qui le cernent sont désormais plus denses. La rue devient un sentier, de plus en plus étroit, tortueux. Sandy se déplace dans un labyrinthe brumeux. Les murs de brique sont suintants d'humidité, visqueux et couverts de graffitis, diatribes ironiques écrites dans des langues bizarres. Il ne peut lire ces mots. Des portes obscures donnent sur nulle part, des prostituées bien trop maquillées le hèlent. Des minijupes fluo boudinent leurs cuisses généreuses sous des seins plantureux, mais la pénombre rend ces couleurs repoussantes et elles ont des faces de squelette, des yeux avides et usés sous le fard à paupières.

Devant lui une autre lueur papillote. Il court vers elle, en hoquetant, et il atteint une grande place bondée. De tous côtés, de hauts immeubles noirs masquent le ciel. D'énormes tableaux d'affichage électrique clignotent avec insistance. La foule psalmodie des prières, s'incline, s'agenouille pour rendre un culte aux symboles. Ces dévots chantent des jingles publicitaires, font des offrandes financières. Des rixes éclatent comme les annonceurs rivalisent pour capter l'attention, dressant des secteurs complets de la foule contre les autres. L'atmosphère crépite. Slogans et pancartes grandissent de façon inconcevable, menaçant de basculer sur lui. De partout, les

néons grésillent, clignotent, l'agressent, tentent de le séduire. Il sent une main se poser sur son épaule et se tourne. Lark lui sourit et ouvre la bouche pour lui parler, mais aucun son n'en sort. Sandy a un mouvement de recul.

Une fois de plus, les ténèbres se referment sur lui.

Il titube pendant des heures, errant dans des impasses, des rues traîtresses qui reviennent vers leur point de départ, pour finalement rejoindre l'artère principale, la longue avenue rectiligne jalonnée de hauts réverbères d'acier que le brouillard ceint d'un halo. Mais les lieux sont désormais déserts et il a perdu tout sens de l'orientation. Il ne sait où aller. Il se déporte vers le milieu de la chaussée et s'y immobilise, se sentant dépassé, impuissant. Il regarde d'un côté puis de l'autre, n'osant plus se déplacer, car les voiles gris de la brume se solidifient autour de lui. Il tourne et tourne et tourne encore, en cercles étourdissants.

Puis la grisaille se scinde et lui révèle les Nazgûl. Ils ont leurs instruments et en jouent tout en marchant, alors que d'autres personnes les suivent, une armée d'ombres, une armée de souvenirs, une armée de bonnes intentions. Sandy les accompagne un moment. « Où allez-vous ? » demande-t-il à John Gopher, Maggio, Faxon. Aucun d'eux ne daigne lui répondre. Faxon a de vieilles plaies qui se sont rouvertes et il est évident que seul le chant peut adoucir cette épreuve.

Le corps de Maggio est un assemblage épouvantable de peau et d'os, une enveloppe couverte de plaies purulentes. John Gopher marche en tapant sur sa grosse caisse, le regard perdu dans le lointain. Mais Hobbins a pris leur tête, joyeux et plein d'assurance. Il conduit Sandy à l'écart. Ses yeux sont incandescents, deux points rouges dans le brouillard, et un rictus sinistre déforme ses traits. « Viens, nous allons marcher jusqu'à la mer(7). » Puis il virevolte et bondit loin devant. Les Nazgûl suivent, et derrière eux la longue, très longue colonne serpente, mais Sandy n'a plus de certitudes.

Il se déporte sur le côté de la rue, va se pelotonner sous une porte. L'ouverture a été murée, et les briques ne lui offrent aucun abri. Mais la cohue est passée et il se retrouve seul.

Il se laisse glisser jusqu'au sol et s'y assied, adossé aux briques froides et humides, le visage privé de toute expression. Il reste là plusieurs jours mais le brouillard ne se dissipe pas, le soleil ne se lève pas. Il croit parfois entendre une musique familière, lointaine et à peine audible, venant de la direction qu'ont prise les Nazgûl. Cependant, ce n'est pas toujours de la musique, il s'agit par moments du fracas d'une grande bataille. Aller de ce côté le tente, car il se sent abandonné et souffre de la solitude.

La tête enfouie entre ses mains, il ne voit pas Maggie émerger de la

brume. Il ignore d'où elle vient, mais elle apparaît soudain devant lui pour prendre ses mains dans les siennes, et il lève les yeux. « Où sont passés tous mes amants ? » demande-t-elle d'une voix plaintive. S'il connaît la réponse, il ne peut la lui fournir. Elle sourit, un sourire tors plein de courage, mais il ne lit qu'épuisement et tristesse dans ses yeux. Elle le tire, pour l'aider à se lever, revenir dans la rue, s'enfoncer dans le brouillard. Mais la voilà qui hésite, et Sandy comprend qu'elle s'est égarée au même titre que lui. Il entend de nouveau la musique, ce qui lui indique quelle direction il convient de prendre, la seule qui lui soit encore accessible dans ce monde angoissant de grisaille. Il referme sa main sur la sienne et la tire, et ils s'éloignent au centre de la chaussée. Les sons s'amplifient. Maggie sourit, et ils pressent le pas, même si elle le retient en déclarant qu'il va trop vite lorsqu'il veut se mettre à courir. Il en tient compte et ils repartent plus posément. Le contact de sa main dans la sienne est rassurant. Son visage est familier, son expression consentante, satisfaite.

Puis ils atteignent le véhicule arrêté au milieu de la rue. Il s'agit d'une grosse moto à trois roues, un trike rouge, blanc et bleu, et Slum y est assis, ses pieds nus sur le guidon, avec des fleurs tressées dans sa barbe abondante, un doux sourire aux lèvres. Il regarde du côté où ils se rendent et secoue la tête. L'engin est orienté dans l'autre sens.

« Tu n'as pas tout saisi, déclare Sandy avec patience. Il n'y a rien pour nous, là-bas. Par là, il faut aller par là. »

Il a tendu le doigt.

Le chapeau de feutre rond posé sur la tête de Slum est animé d'une vie propre. Il se soulève et de petits chatons noirs lorgnent Sandy sous son rebord. Slum les prend, les caresse, soupire. « Je regrette. C'est une guerre qui fait rage là-bas. Et je ne crois pas au bien-fondé des tueries.

— Mais nous nous battons pour... pour un monde meilleur.

— C'est ce que m'a toujours rabâché mon père.

— Tu es un dégonflé », l'accuse Maggie. Mais est-ce bien Maggie ? Sa voix est étrange, sa main glacée. Il sent des cals sur le côté de sa paume. « Un dégonflé, répète-t-elle.

— C'est ce que m'a toujours rabâché mon père.

— La guerre se justifie quand la cause est juste, soutient Ananda avec passion. Tuer est parfois une nécessité.

— C'est ce que m'a toujours rabâché mon père.

— Si tu ne fais pas partie de la solution, tu es un élément du problème. Si tu n'es pas avec nous, tu es contre nous. Tu dois choisir ton camp.

— Nul n'a raison, quand tous ont tort. »

À cet instant, Byrne le Boucher sort du brouillard, armé de son fusil de chasse. Il porte une tenue kaki, et son visage est celui de la mort.

« En garde ! » lance-t-il. Et il braque son arme sur son fils. Ananda dégainé et lui fait face.

« En garde », dit-elle à son tour. À moins que ce ne soit encore le Boucher, car leurs voix sont identiques.

« Un, deux, trois, on se bat pourquoi(8) ? demanda Slum en haussant les épaules.

— Je suis complètement perdu, Slum, avoua Sandy. Où dois-je aller ?

— Suis le fleuve, suis les enfants, suis les néons qui brillent dans les yeux des jeunes amoureux(9).

— Comment ? Je ne... Je ne peux pas tout abandonner. Froggy, Maggie, Lark, Bambi, moi. Toi. Surtout toi. Je dois retourner là-bas avec elle, apporter ma contribution au changement. Tu n'es pas conscient de tout ce que ton père t'a fait subir. »

Slum glisse une main sous sa tenue bariolée et sort une photographie qu'il remet à Sandy en disant : « Le temps, le temps, le temps, vois ce que je suis devenu(10). » C'est un instantané d'un Jefferson Davis Byrne totalement différent, un homme émacié et rasé de près aux yeux voilés par la méfiance, vêtu de blanc, bouche bée de surprise ou de souffrance.

Sandy hoche la tête. « Alors, tu sais. Pourquoi je dois la suivre, pourquoi il faut revenir en arrière.

— Non, rétorque Slum.

— La photo. Ta souffrance. Nous tous.

— Ah, mais j'étais bien plus vieux, à l'époque. Je suis bien plus jeune, à présent(11). » Slum tapote l'épreuve, qui s'est modifiée. L'homme qu'on peut y voir est pratiquement obèse, avec une abondante barbe striée de gris. Il a une chemise en denim et un bandana rouge, ses joues sont pleines et rougeaudes, et son sourire est très large. C'est bien Slum, mais une version plus âgée, plus saine et plus heureuse. Sandy lève les yeux sur lui. « Il n'est jamais trop tard, explique Slum. Je suis vivant, non ? »

Désorienté, Sandy recule d'un pas, regarde de tous côtés. La brume se déplace toujours autour d'Ananda et du Boucher, qui se font face l'arme au poing et l'expression menaçante, figés pour l'éternité.

« Je ne sais pas, avoue Sandy. Tout s'embrouille dans ma tête.

— Et pendant que le doute tараude les meilleurs, une folle passion anime les malfaisants. » Slum caresse son chaton, le place dans son chapeau qu'il remet sur sa tête. Maggie est sur le trike, derrière lui, les bras autour de sa taille. Elle sourit, elle aussi, et Sandy se demande comment il a pu ne pas la remarquer plus tôt. Slum referme les doigts sur les poignées, donne un coup de kick et le moteur s'éveille à la vie en rugissant.

« Où allez-vous ? »

Sandy est au désespoir. Il ne veut pas se retrouver seul dans le brouillard avec Ananda et le Boucher. Ces deux-là l'angoissent. Il a peur d'eux.

Slum tend le doigt. « C'est une route, et non une autoroute, qui sépare l'aube de l'obscurité de la nuit(12).

— Emmenez-moi avec vous. »

Slum secoue la tête. « Désolé. Si je savais où tu dois te rendre, je t'y conduirais, mais nul ne doit me suivre là où je vais.

— Il faut mettre un terme à tout ça, Slum. Tout va se produire. Affrontements, guerre, Armageddon. Ils n'ont pas compris. Tout sera détruit, les Nazgûl, Larry Richmond, Francie... ils comptent l'offrir en sacrifice, Slum, et les portes de l'enfer s'ouvriront pour permettre aux morts de revenir parmi nous.

— Alors, fais le nécessaire pour l'empêcher, Sandy. Modifie ce qui est écrit. »

Il donne des coups d'accélérateur et le moteur rugit.

« Attends, crie Sandy. Je ne pourrai pas y arriver tout seul ! »

Maggie lui adresse son sourire tors, sous son nez cassé. « Bien sûr que si, chéri. » Elle lève le pouce. « Tu n'as rien à envier à Superman et Green Lantern(13). » Slum fait gronder le moteur et ils s'éloignent dans le brouillard tourbillonnant qu'ils lacèrent en fins rubans blanchâtres. Sandy reste là à les regarder disparaître. Le tunnel qu'ils forent dans la grisaille ne se referme pas et Sandy s'y engage. Il va de plus en plus vite. Il se met à courir et finalement, finalement, il voit un soleil, un grand soleil blanc qui brille à l'autre bout. Il se précipite vers lui, et l'astre entre en expansion pour finir par occuper tout son univers en repoussant les lambeaux de ces rêves.

Sandy se réveilla dans un étroit lit pliant installé dans une chambre de motel encombrée. Les rideaux étaient tirés et la lumière du jour inondait son visage. Il plaça une main sur ses yeux et batailla pour s'asseoir. Il avait des vertiges. Sonné et désorienté, il regarda autour de lui sans reconnaître les lieux. Où était-il ? Comment était-il venu là ? Pendant un moment, son seul souvenir fut une vague remémoration terrifiante d'errance dans des rues estompées par le brouillard, un monde où il participait à d'étranges conversations surréalistes. Puis l'écheveau des rêves commença à se démêler et d'autres souvenirs revinrent l'assaillir. Il se rappela Denver, la chambre du Hilton, les cadavres d'Edan Morse et de Gort, et les trois doux baisers d'Ananda.

« Seigneur ! » Il se leva péniblement, tituba et faillit choir. Il était instable et avait des élancements dans les tempes.

Il était seul dans la pièce aux lits jumeaux défaits. Un journal avait été oublié sur l'un d'eux et il en prit quelques pages. S'il chercha vainement un sens aux manchettes, il finit par comprendre qu'il

s'agissait d'une page sportive et tout se mit en place dans son esprit. C'était le *Journal* d'Albuquerque du 20 septembre. Il le lâcha sur le lit et regarda par la fenêtre. D'après la position que le soleil occupait dans le ciel, l'après-midi tirait à sa fin.

Sandy avait des nausées et son corps subissait d'étranges tortures qui semblaient lui être infligées au hasard. Il avait des frissons, et des marques de piqûre au bras droit. Mais il fit l'effort de se rendre dans la salle de bains pour se dévêtir, prendre une douche et rester sous le jet glacé tant que l'eau n'eut pas emporté jusqu'aux derniers vestiges de son long sommeil artificiel. Lorsqu'il se fut séché, il se sentait mieux, bien mieux.

Ses clés de voiture étaient posées sur le téléviseur. Il trouva dans le placard des vêtements propres... et autre chose.

Un fusil. Noir et huilé, avec une bandoulière et une lunette de visée. Sandy n'y connaissait pas grand-chose en armes, car il n'en avait jamais utilisé, mais il prit celle-ci et la soupesa, la caressa. Les empêcher de nuire était une nécessité. Il n'avait pas oublié comment les Nazgûl avaient été réduits au silence, en 1971.

Daydream était garée à l'extérieur. Elle était sale, poussiéreuse, la calandre et le pare-brise couverts d'insectes écrasés. La voir dans cet état le mit dans une colère irrationnelle. Il ouvrit le hayon, jeta le fusil dans le coffre et vida un sac de marin contenant son linge sale par-dessus. Puis il s'installa au volant et mit le contact. Il lut 16 :49 sur sa montre digitale. Il n'avait pas une seconde à perdre.

1 Référence à la chanson *San Francisco* de John Philips, *If you're going to San Francisco, be sure to wear some flowers in your hair*. Si tu vas à San Francisco, n'oublie pas de mettre des fleurs dans tes cheveux. (N.d. T.)

2 *I think I'm going back to the things I learnt so well in my youth... to those days when I was young enough to know the truth* (Gerry Goffin, Carole King, *Goin' Back*).

3 *Come on the rising wind, we're goin up around the bend* (John Fogerty, *Up Around the Bend*).

4 *Oh, my friend, we're older, but no wiser, For in our hearts the dreams are still the same* (Gene Raskin, *Those Were the Days*).

5 *Stop, stop, stop all the dancing, Give me time to breathe* (Clarke/Hicks/Nash, *Stop, stop, stop*).

6 *Ooo eee, ooo ah ah ting tang, Walla walla, bing bang, Ooo eee, ooo ah ah ting tang, Walla walla, bing bang...* (Ross Bagdasarian, *Witch Doctor*).

7 *Come on now, we're marching to the sea* (Balin, Kantner, *Volunteers*).

8 *... one, two three, What are we fighting for ?* (Joe McDonald, *I-Feel-Like-I'm-Fixin'-to-Die Rag*).

9 *Follow the river... Follow the children... Follow the neon in young lovers' eyes* (Rado/Ragni/MacDermot, *Where Do I Go ?*).

10 *Time, Time, Time, see what's become of me* (Paul Simon, *A Hazy Shade of Winter*).

11 *Ah, but I was so much older then, I 'm younger than that now* (Bob Dylan, *My Back Pages*).

12 *There is a road, no simple highway between the dawn and the dark of night* (Hunter/

Garcia, *Ripple*).

13 *Superman and Green Lantern ain't got nothing on you* (Donovan, *Sunshine Superman*).

VINGT-SEPT

This is the end

My only friend the end

Et c'est la fin
Ma seule amie, la fin.

Il s'attendait à devoir affronter les embouteillages d'Albuquerque, mais il filait vers l'ouest et le soleil couchant dans des rues étonnamment peu fréquentées. Le ciel était bleu pâle, une nuance pastel pleine de magie et de fragilité qu'il savait éphémère. Les passants entrevus sur les trottoirs semblaient trop silencieux, presque muets, et près de la moitié des rares automobilistes avaient allumé leurs phares. Il se demandait quel sens il fallait attribuer à tout cela. Il avait l'impression qu'un calme surnaturel s'était répandu sur la ville, ce qui lui rappelait la tranquillité de cette aube lointaine où Peter Faxon l'avait conduit dans les hauteurs de West Mesa pour ce vol à bord de l'Œil volant.

Quelqu'un m'a dit, il y a longtemps, que le calme précède la tempête(1), pensa-t-il. Et il craignit que la pluie ne se mette à tomber avant la fin de la nuit, un véritable déluge.

Puis il atteignit le barrage dressé à la sortie de la ville.

Daydream négociait une longue courbe poussiéreuse lorsqu'il les vit, deux véhicules de la police d'État barrant la route ainsi qu'un gros camion marron bâché et une jeep sur l'accotement. Une mitrailleuse était montée à l'arrière de la jeep et des gardes nationaux armés étaient accroupis de chaque côté de la chaussée. Il entendit un coup de sifflet aigu et vit un flic gesticuler. Il freina et dirigea Daydream vers l'accotement. En décliquetant sa ceinture de sécurité, il ouvrit la portière et descendit du véhicule, mais quelqu'un l'agrippa pour le faire pivoter sans ménagement. « On ne bouge plus ! »

Sandy écarta les mains et les jambes, et il resta totalement immobile pendant qu'on le palpait de la tête aux pieds. Quand ce fut terminé, il reçut la tape d'une crosse de fusil sur les fesses. « C'est bon, dégagez ! Où est-ce que vous pensiez aller comme ça ? »

Il se tourna vers un garde national brun de petite taille qui avait des galons de sous-officier et des yeux noirs haineux. Mais s'il était de mauvais poil, c'était réciproque.

« Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ? »

L'homme le toisa et remarqua sa barbe, son jean et ses cheveux

longs plaqués par l'humidité. « Faites pas le malin. Je vous ai demandé où vous comptiez aller et j'attends toujours une réponse.

— À West Mesa, pour le concert. »

Le militaire s'intéressa à la Mazda, de nouveau à Sandy. « Vous avez les papiers du véhicule ?

— Ouais, évidemment. »

Le garde avait tendu la main. « Voyons voir ça. » Un de ses collègues se dirigeait vers l'arrière. « Et ouvrez-moi le hayon.

— Pourquoi ? » Pensant au fusil que dissimulait le linge sale, il fut la proie d'une onde de panique. « C'est un espace privé, vous ne pouvez pas fouiller ma voiture sans mandat. »

Le sous-off sourit. « Vous contestez mes décisions ? » Il fit un geste et deux autres hommes approchèrent, l'arme au poing.

La situation devenait délicate, et Sandy recula d'un pas.

« Attendez une seconde ! Laissez-moi prendre mes papiers. »

Il tendit lentement la main derrière lui et tira son portefeuille de sa poche revolver, l'ouvrit et le feuilleta en espérant fébrilement qu'il lui restait des cartes de visite de type respectable. Il en trouva une, l'extirpa et la remit au garde national. « Vous voyez. Je suis un journaliste. National Metro News. » Il prit son permis de conduire. « Regardez, c'est moi avant que je me laisse pousser la barbe. »

L'homme s'intéressa à ses documents puis le dévisagea attentivement. À contrecœur, il finit par hocher la tête. C'était pour Sandy un souvenir de jeunesse, ce mouvement du chef auquel il avait eu droit chaque fois que sa carte de presse lui avait valu un brusque changement de statut accordé à contrecœur par un représentant de l'ordre ou son équivalent. Un avantage qu'il décida d'exploiter. « Je veux parler à un responsable. »

La mort dans l'âme, le sous-off se tourna vers le deuxième classe qu'il avait près de lui. « Chavez, allez chercher le capitaine. On a un journaliste qui le demande. »

Le capitaine Mondragon était un individu basané et trapu qui devait avoir à peu près le même âge que Sandy. Il jeta un coup d'œil de pure forme à sa carte d'identité et haussa les épaules avec gêne. « Mes hommes ont fait du zèle et j'en suis sincèrement désolé. Mais nous n'avons pas l'habitude de ce genre de situation, et ils sont jeunes et inexpérimentés. De vrais gosses. Ils sont tellement surexcités que certains en font un peu trop.

— Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Vous l'ignorez ? » Le capitaine était visiblement déconcerté.

« On m'a chargé de couvrir cet événement dans la matinée et j'ai pris le premier avion qui décollait de New York sans m'informer des dernières nouvelles. Vous pourriez peut-être me mettre au parfum ?

— Je n'y ai pas prêté tellement attention avant qu'ils nous

contactent, moi non plus, déclara un Mondragon compatissant. Oh, il n'y a rien de bien intéressant ! Ces hippies ont ignoré l'ordre de dispersion des autorités locales, qui ont craint de ne pas pouvoir contrôler la situation et réclamé des renforts. Nous avons établi des barrages, ce qui n'a pas changé grand-chose vu que ces babas cool arrivent à travers champs, sur les collines, par les montagnes. J'ai même entendu dire qu'un groupe avait voyagé en ballon. Nous ne sommes pas assez nombreux pour boucler le périmètre et nous devrions recevoir de l'aide. On parle de nous envoyer disperser la foule, mais on ne devrait en arriver là que s'il y a des problèmes.

— Vraiment ? Qu'est-ce que ça vous inspire ?

— Certains de mes hommes n'attendent que ça. Il y a déjà eu des accrochages. Les flics ont voulu procéder à des interpellations, et ils ont pris une sacrée dégelée. S'il n'en était que de moi, je laisserais ces babas cool écouter leur foutue musique.

— Ils sont nombreux ? »

Un haussement d'épaules. « L'estimation officielle est de cent mille personnes. »

Sandy siffla. C'était presque deux fois plus qu'à West Mesa en 1971. « Je suis censé couvrir l'événement, il faut absolument que je passe.

— Je sais ce que c'est, quand on a une mission à accomplir, déclara Mondragon en tiraillant tristement son uniforme. Bon, vous pouvez y aller ! Il va falloir contourner notre barrage, mais si vous faites bien attention vous ne devriez pas vous planter. Cependant, je vous conseille de déguerpir sans demander votre reste au moindre incident. J'ai entendu dire qu'ils comptent envoyer des chars, faire appel à l'armée régulière. Ça risque de dégénérer rapidement, et personne ne pourra savoir que vous êtes un journaliste rien qu'en vous voyant. On raconte aussi qu'ils seraient armés.

— On raconte », répéta tristement Sandy. Il remercia le capitaine, remonta à bord de Daydream et s'aventura dans un champ creusé d'ornières pour contourner le barrage. De retour sur la chaussée, il accéléra.

Il vit d'autres gardes nationaux, des patrouilles qui battaient la campagne environnante, et il repéra même un soldat qui s'était accroupi derrière un genévrier pour parler dans un talkie-walkie. Sandy passa ensuite devant un vieux car de ramassage scolaire abandonné sur l'accotement puis des véhicules divers : Volkswagen et Cadillac, pick-up et camionnettes, vans et camping-cars de plus en plus nombreux des deux côtés de la chaussée qu'ils délimitaient tels des murs de métal.

Il pouvait à présent entendre la musique, les accords légers mais aisément reconnaissables de « Johnny B. Goode ». Il ne s'agissait donc pas des Nazgûl. En 1971, ils étaient montés sur scène au crépuscule,

après une succession de groupes moins connus. Ananda avait dû prendre des dispositions identiques. L'asphalte cédait la place à de la terre battue et Sandy leva le pied. Des couples s'y déplaçaient bras dessus bras dessous, et ils s'écartaient devant lui en le saluant gaiement pendant que des enfants filaient de toutes parts sur des vélos bringuebalants. Les champs environnants étaient ponctués de tentes et de sacs de couchage, de feux et de petits groupes de danseurs, même s'ils étaient si loin de la scène que la musique était à peine audible. Sandy dut effectuer un écart pour épargner un couple qui tirait un coup au milieu de la route, et une minute plus tard il se faufilait dans un essaim d'hommes qui s'étaient mis torse nu pour jouer avec un ballon de basket.

Il dut finalement renoncer à aller plus loin en voiture. Un énorme semi-remorque barrait le passage à l'intersection de deux chemins de terre. Une femme en combinaison et brassard rouge s'était juchée à son sommet pour réguler le trafic. Elle lui désigna le champ situé sur sa droite, une étendue d'engins motorisés garés sur une colonie de chiens de prairie. Il descendait de Daydream lorsqu'il vit une de ces bestioles expulser une bouteille de bière qui squattait son terrier. Avant de rentrer sous terre, le rongeur lorgna Sandy, qui se sentit désolé tant pour lui que pour ses congénères. D'autres voitures sorties de Dieu sait où lui barraient toute voie de repli et il attendit que personne ne puisse le voir pour aller ouvrir le hayon et glisser le fusil dans le sac de marin qu'il bourrait habituellement de linge sale et qu'il emporta pour continuer à pied.

A chaque pas la foule devenait plus dense, la musique plus forte. Il arriva devant la première tour de la sono, un squelette métallique érigé pour que de son sommet un cercle de baffles surplombe les alentours. Sandy ne voyait pas encore la scène, et il en déduisit que la liaison devait être assurée par radio.

Ils n'avaient pas disposé de telles installations, en 1971. Il n'y avait eu que les amplis installés sur la scène, mais ce qui suffisait pour soixante mille personnes ne pouvait convenir à une foule aussi importante que celle-ci. Combien étaient-ils ? Il repartit péniblement en effectuant une estimation grossière de la distance séparant ces grandes tours. Elles devaient se dresser à environ trois mille mètres les unes des autres, et il passa devant trois autres de ces constructions. Le soleil était désormais très bas à l'ouest et les nuages en formation étaient d'un noir purpurin menaçant, comme d'énormes fruits blets sur le point d'éclater en libérant les sucs qui les gorgeaient. Les tours se découpaient sur ce ciel, de simples silhouettes noires qui lui rappelaient des cauchemars d'enfance, les rêves angoissants attribuables à la lecture de *La Guerre des mondes*. Mais si elles évoquaient avec leurs trois grandes pattes métalliques les tripodes

destructeurs des Martiens, il n'en émanait pas des rayons incandescents mais des ondes sonores, des sons qui ébranlaient la terre pendant l'approche du crépuscule, des sons qui se répandaient de toutes parts pour consumer les âmes. La musique était une entité vivante, palpitante, assourdissante à proximité de ces amoncellements de baffles, mais c'était pourtant autour d'eux que la foule était la plus dense. Des gens allongés sur des couvertures, des serviettes, habillés, nus ou dépenaillés, seuls ou en couples. Assis sur des rochers, ils se passaient des joints et des bouteilles. Ils chantaient et battaient des mains pour marquer le rythme. Ils dansaient, dansaient et dansaient encore. Les plus téméraires escaladaient les tours pour s'étendre sur le métal chauffé par le soleil, enveloppés de musique, encerclés par une foule dont la densité ne cessait de croître. Et il n'y eut finalement plus le moindre espace dégagé entre elles, le monde devint une mer d'individus amalgamés, tant sur la route qu'en plein champ, un conglomérat omniprésent de vêtements colorés, de musique et de corps. Et Sandy sut que l'« estimation officielle » fournie par le capitaine Mondragon était – comme toutes les estimations officielles lors d'un rassemblement de ce genre ou d'une manif de la belle époque – ridiculement, délibérément, insupportablement inférieure à la réalité. Le garde national avait parlé de cent mille individus. Sandy était resté un assez bon journaliste pour faire une estimation bien plus précise. Il y avait au minimum trois fois plus de personnes, à West Mesa. *Le temps d'arriver à Woodstock, nous étions forts d'un demi-million*(2). Il frissonna comme au contact d'un courant d'air glacé lorsqu'il se souvint que la population d'Albuquerque était moins importante.

Il passa devant un alignement de cabines de W.-C. et des centaines de personnes qui attendaient patiemment leur tour. Le groupe jouait un « Proud Mary » qui ne manquait pas de pêche. A l'ouest, le soleil disparaissait rapidement. Les nuages envahissaient l'horizon, un mur de pourpres un peu ternes. Il arriva près d'une montgolfière amarrée au sol, son enveloppe étant un énorme smiley jaune au sourire démesuré. Dans la nacelle, trois femmes saluaient de la main leurs amis en contrebas, pendant qu'un homme scrutait le lointain avec une lorgnette. Le groupe interpréta « Summer in the City », mais la chaleur ambiante commença à se dissiper dès le coucher du soleil et il ferait sous peu frisquet dans les hauteurs du désert. Il passa devant un camion à hot-dogs blanc, fermé de toutes parts, avec une grande pancarte annonçant PLUS DE MARCHANDISES suspendue sur le côté. Des commentaires réprobateurs tracés à la bombe recouvraient ces lettres. PROFITEURS ! avait été écrit en rouge près d'un CARNIVORES ! vert encore plus gros. Un autre groupe jouait « Riders on the Storm ». Le crépuscule rendait les visages indistincts et il commençait à avoir

mal aux pieds.

Loin devant, au-delà d'une plaine d'humains en mouvement, Sandy pouvait à présent apercevoir la scène sous une débauche de faisceaux lumineux multicolores.

Près de lui se dressait un Noir filiforme qui avait des moustaches dignes de Fu Manchu et des jumelles suspendues à son cou. Sandy les lui emprunta afin d'étudier les lieux. Il s'intéressa aux instruments, aux musiciens, à la foule qui tourbillonnait et dansait autour de la scène, aux membres des services de sécurité qui repoussaient ceux qui tentaient d'y grimper. La plate-forme surplombait le sol de trois bons mètres, devant le portique des jeux de lumière et des baffles quant à lui trois fois plus haut. Deux énormes poutres en bois avaient été utilisées pour renforcer la structure, et elles dessinaient un grand X derrière les musiciens.

Sandy allait rendre les jumelles à leur propriétaire lorsqu'il constata que cet homme avait disparu et décida de les garder. Les deux dernières tours se dressaient à environ cinq cents mètres de la scène, une de chaque côté, orientées vers l'extérieur. Il se dirigea vers la plus proche, celle située sur la droite.

Sa progression était lente, car la nuit tombait rapidement et le sol était irrégulier et caillouteux. Il se faufilait entre des gens qui le poussaient tout d'abord d'un côté, puis de l'autre. Il lui fallait jouer des coudes pour progresser en tenant fermement son sac, qu'il devait parfois placer devant lui, sur sa poitrine, comme si c'était un nourrisson. Une femme se colla contre lui, une jolie rouquine élancée aux yeux absents. Son chemisier était noué autour de sa taille et ses petits seins l'effleurèrent. « T'as envie de baiser ? » lui demanda-t-elle. Il s'éloigna sans répondre. Plus tard, il entra en collision avec un chevelu en denim couvert de swastikas et de symboles pacifistes qui le foudroya du regard et gronda : « Tu te prends pour qui, connard ? Tu veux te faire planter ? Je vais te buter, sale con ! » Avant de disparaître, emporté par les courants de la foule agitée.

Sandy n'était plus qu'à une centaine de mètres de la tour quand la scène fut soudain plongée dans le noir et que tous les sons furent bannis de ce monde.

On sentait le silence gagner la foule. Il n'y avait plus de musique, les danseurs s'étaient figés et les conversations mouraient en ondes concentriques qui s'éloignaient de la scène comme les ondulations dues à un galet lancé dans un étang. « Oui, murmura près de lui une femme à la voix rauque. Oui. » Un peu comme pour encourager un amant sur le point de la faire jouir. « Oui, oui, oui »

Il entrevit des mouvements sur la scène plongée dans l'obscurité. La sono siffla, puis il y eut les mots :

« L'HEURE EST VENUE !

— *L'HEURE !* » reprit la foule, un demi-million de voix qui rompaient le silence. Bien qu'à des kilomètres de là, le capitaine Mondragon et ses hommes devaient les entendre, eux aussi, l'équivalent d'un raz-de-marée qui allait se briser contre les montagnes. Sandy leva ses jumelles d'emprunt à l'instant où une lumière rouge fumeuse se répandait sur la scène, du sang dont l'embrasement révélait John Gopher Slozewski assis sur son trône, entouré de ses fûts noirs et rouges.

« *LE JOUR EST VENU !* rugit la sono.

— *LE JOUR !* » répondit la foule, et un autre projecteur s'alluma, un faisceau vert maladif, évocateur de décomposition, qui illumina le rictus de Rick Maggio, les doigts suspendus au-dessus des cordes de sa guitare.

« *L'ANNÉE EST VENUE.* »

— *L'ANNÉE !* » hurla une multitude de voix, et un spot violet vint souligner la silhouette de Peter Faxon et de sa Rickenbacker, le métamorphosant en ombre violacée privée de traits et d'expression. Il portait une veste familière, un vêtement en cuir blanc aux longues franges, et sous cette lumière violette les taches de sang du drame d'antan paraissaient presque noires.

« *DES...*

— *NAZGUUUUUUUUUUL !!!* » hurlèrent les multitudes alors que tous les projos s'allumaient simultanément, balayant la scène, mouvants, dans une danse stroboscopique hypnotique, un rythme qui permettait de saisir les moindres mouvements pour les figer, les magnifier et les accentuer. Et Patrick Henry Hobbins arriva sur scène en ensemble de denim noir où un drapeau américain – dont l'œil de Mordor remplaçait les étoiles – couvrait son aine. Il passa la sangle de sa Gibson sur sa tête et eut un rire sonore. « Ouais ! C'est bon, bande d'enfoirés. Préparez-vous, on va vous faire du rock à vous péter les tympanes ! » Les cris s'amplifièrent encore et devinrent frénétiques pour lui souhaiter la bienvenue. Hobbins martela sa guitare et la musique jaillit des amplis, plus violente et vivante que tout autre son au monde, et sa voix résonna à des kilomètres à la ronde.

Hey baby, what's that in the skyyyyyy ?!

Eh baby, non mais t'as vu ça dans le ciel ?!

Des fusées de feu d'artifice montèrent tout là-haut pour dessiner des paraboles et tendre des voiles de flammes spectrales, pendant que les Nazgûl entamaient « Napalm Love » et que le public les acclamait et applaudissait à tout rompre. Sandy baissa les jumelles. Il subissait l'impact de la musique. Les sons parcouraient ses veines, le caressaient, l'ébranlaient. Il voulait se joindre à eux, lâcher le fusil pour battre des mains et communier avec la foule, laisser ce qui était

écrit se produire. Mais il ne le pouvait pas, il n'en avait pas le droit. Il mordilla sa lèvre inférieure et repartit vers la tour.

Ce qui s'était passé à Denver recommençait. Le concert de Red Rocks avait servi de répétition pour ce qui aurait lieu à West Mesa. Il percevait autour de lui la surexcitation de la foule, de ces milliers et centaines de milliers d'individus qui fusionnaient pour devenir une entité unique, une bête démesurée possédant un million d'yeux mais une seule voix, et un seul cœur qui battait de plus en plus vite et de plus en plus fort. Il leva les yeux vers une autre multitude d'yeux, ceux des étoiles qui le considéraient. Il ne pouvait les voir scintiller. Elles étaient dures et glaciales, et d'une extraordinaire fixité.

Les sons s'amplifiaient à chaque pas et la foule perdait toute retenue. Sandy constata qu'il lui fallait se coller à la musique comme si c'était un être vivant, une créature noire opiniâtre qu'il devait repousser pour progresser. Une chanson après l'autre, il se frayait un chemin au cœur de la cohue, obligeant les gens à s'écarter pour pénétrer dans la gueule de la musique. Les sons étaient assourdissants, à proximité de la tour, de plus en plus forts. La sono tentait de l'intimider par ses rugissements, sifflements et grondements. Les sons le cinglaient tel un vent issu d'un puits de noirceur insondable et d'un lointain passé. Ce fut au prix d'incommensurables efforts qu'il se déplaça d'un mètre. Mais il poursuivit sa progression. Il s'avança pendant « Elf Rock », « Cold Black Water » et « Crazy Cara », devant lutter contre le rythme entraînant de « Jackhammer Blues », les gens qui se balançaient en écoutant « Poison Henry » et dansaient sur « Schuylkill River ». Il entendit hurler quand Maggio retira sa chemise et la lança dans l'assistance, et il vit la fumée colorée s'élever en tournoyant de la scène quand les Nazgûl foncèrent tête baissée dans « Makin' War ». À cet instant, une petite trouée apparut dans la muraille de corps érigée devant lui et il s'y précipita pour atteindre la base de la tour. Les déplacements de la foule faillirent l'en éloigner, mais il agrippa le grand poteau métallique et s'y retint de toutes ses forces. « *Faire la guerre, faire la guerre, faire la guerre, la guerre, la GUERRE !* » psalmodiait le public, reprenant continuellement ces mots pendant que Maggio et Hobbins improvisaient.

« Fous le camp de là ! » gronda une voix familière.

À quelques pas, une fille avait entamé l'escalade de l'échafaudage et cet ordre lui était destiné. « Descends de cette putain de tour ! » ajouta l'homme corpulent en se penchant de la poutrelle sur laquelle il s'était juché pour abattre avec force un nunchaku sur les doigts de l'inconnue. Elle cria, lâcha prise et tomba sur les spectateurs.

Sur scène, les éclairs jaunes et blancs se succédaient en chapelets explosifs aveuglants. Les reflets étaient renvoyés par les lunettes miroir de l'homme en poste dans les hauteurs. « *Faire la guerre, faire la*

guerre, faire la guerre, la guerre, la GUERRE ! » John Gopher débuta un long solo de batterie. Tous hurlaient, sifflaient, se démenaient. Silencieux, Sandy levait les yeux sur Miroir, rongé par son impuissance.

Il attendit que l'homme regarde ailleurs avant d'entamer l'ascension de la tour. La structure était composée de poutrelles aux arêtes vives, et le métal entaillait ses paumes. Le sac de marin qu'il calait sous un bras était pesant et entravait ses mouvements. Il risquait à tout instant de glisser et il devait constamment faire des haltes pour le stabiliser avant de repartir. Il n'avait pas dû s'élever de plus de trois mètres et se retrouvait à la même hauteur que Miroir, quand celui-ci se tourna et le vit.

Sandy voulut reculer pour se fondre dans les ombres, mais il était trop tard. Miroir l'avait vu et venait vers lui sur une poutrelle avec l'aisance d'un chat, son nunchaku au poing. Sandy n'avait aucune voie de repli, et il se cala contre le montant du pylône en se préparant à utiliser le fusil comme une massue.

Mais l'homme s'immobilisa brusquement. « Oh, c'est toi ? fit-il en souriant. Je ne t'avais pas reconnu. Grimpe. »

Il se détourna et Sandy resta un court instant figé par la surprise, raidi par la tension. Puis il récupéra maladroitement son arme et reprit son ascension. Il n'était pas au mieux de sa forme et il dut s'arrêter trois ou quatre fois pour reprendre son souffle. Son sac de marin lui posait toujours des problèmes et il faillit le laisser choir à deux reprises, aussi retira-t-il son pull pour improviser une sorte de baudrier et suspendre l'arme dans son dos. Si ses acrobaties en furent facilitées, il n'était pas à vingt mètres du sol quand les Nazgûl firent une pause sous un tonnerre d'applaudissements, de sifflements et de cris assourdissants. Les battements réguliers et rythmés de centaines de milliers de mains étaient si sonores qu'ils faisaient vibrer la tour, et Sandy eut l'angoissante certitude que la résonance provoquerait son effondrement. Mais, sensibles à ces rappels, les Nazgûl revinrent sur scène. Sandy s'agrippa à une poutrelle pour voir Hobbins lever une flasque et boire une gorgée, Maggio avaler une pilule, et ils entamèrent la deuxième partie avec « Blood on the Sheets ».

Il n'était plus qu'à cinq mètres du sommet, si près des baffles que les ondes sonores telles des lames de couteau lacéraient ses tympanes et torturaient ses gencives, menaçant de lui faire lâcher prise. Il parvint néanmoins à tenir bon, en tressaillant et oscillant, en crissant des dents. Puis, au bord du désespoir, il gravit les derniers mètres le séparant de la plate-forme et s'y hissa. Le niveau sonore était insoutenable, si élevé que tout vibrait. Sandy trouva des Kleenex dans ses poches, les mouilla avec de la salive et les enfonça dans ses oreilles. S'il en fut un peu soulagé, s'isoler de la musique était

impossible. Elle l'assaillait de toutes parts et il bascula sur le dos, essoufflé par l'ascension. Ses mains étaient écorchées, ensanglantées. Pendant un long moment, rester immobile fut son unique désir.

Les Nazgûl donnèrent une version à la fois longue et enlevée de « Blood on the Sheets », puis ils jouèrent « Ash Man », mais Sandy n'avait toujours pas recouvré des forces suffisantes pour faire le moindre mouvement. Puis il entendit la voix cinglante, grondante et irritée de Rick Maggio jaillir des énormes enceintes, l'agresser à travers ses boules Quiès improvisées. « Ces salopards voulaient nous empêcher de jouer, ce soir. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— QU'ILS AILLENT SE FAIRE FOUTRE !

— Ils ont décrété que cette réunion était il-lé-gale, vous imaginez un peu ? Ils nous ont ordonné de rentrer chez nous. De nous disperser.

— QU'ILS AILLENT SE FAIRE FOUTRE ! hurlèrent un demi-million de voix rauques.

— Bien dit ! rit Maggio. Ils sont tout autour de nous, ces salopards qui voudraient nous arrêter. Ils ont des chars, des armes et du napalm, mais ils ne nous réduiront pas au silence, pas cette fois, je vous le garantis ! Pas vrai ?

— NOOOON !

— Ils vont certainement essayer de nous museler, mais c'est sans importance. Et vous savez pourquoi ? Parce que je suis en *rogne* !

— En rogne comment ? »

Le coup de poignard de sa Telecaster fut amplifié un millier de fois, un accord brûlant, aveuglant, hurlant qui fit frissonner la nuit et les ébranla tous. « *Eh bien, je bous de RAGE !* » compléta Maggio. Puis il y eut une explosion sonore, le rythme fut martelé et Maggio chanta sa fureur :

Ain't gonna take it easy

Faudra vous y habituer

Won't go along no more

J'marche plus, c'est fini

Tired of getting' stepped on

Marr' de me fair' piétiner

When I'm down here on the floor

Quand j'me r'trouve au tapis

Sandy roula sur lui-même, rampa jusqu'au bord de la plateforme, tira la glissière du sac de marin et en sortit son arme. Il repoussa le sac du pied et le regarda tomber dans la foule que consumait la colère, loin en contrebas. Sandy mit le fusil en position et visa Maggio. Il était bien plus proche de la scène, désormais, et le grossissement de la lunette était plus important que celui des jumelles d'emprunt. Sandy voyait chaque chose avec une netteté surnaturelle. Maggio suait à

grosses gouttes. Du maquillage dissimulait les plaies de son visage désormais mal en point, mais la sueur emportait cette pâte et les lésions semblaient vouloir se rouvrir, horribles et douloureuses. Sous les faisceaux des projecteurs, des ruisselets coulaient sur son torse et Sandy aurait pu compter ses côtes. Le guitariste mobilisait toute son énergie pour cracher du vitriol sur les injustices du monde, en regardant d'un air moqueur sa guitare dont il épuisait toutes les possibilités. Le morceau rugissait à travers la sono tel un vent qui s'élevait des enfers, mais ce n'était la souffrance que d'un seul homme, l'amertume, l'insécurité et les peurs de Rick Maggio qui réclamait vengeance.

How I'm ragin' !

Que je suis en rogne !

chanta Maggio

RAGIN'

EN ROGNE

répondit la foule en prenant ses souffrances sur ses épaules.

La musique était brûlante, au point de tout calciner. Maggio occupait le réticule. Sandy glissa l'index devant la détente. Il aurait pu tout interrompre sur-le-champ.

Maggio était le pire d'entre eux, estimait-il. Un homme faible, rongé par l'amertume, incapable d'aimer. Il savait seulement infliger des souffrances et nul ne le regretterait. S'il assassinait Maggio au lieu de Hobbins, le monde ne s'en porterait que mieux.

« *RAGE !* » hurlaient-ils.

Dans la lunette, les perles de sueur du guitariste faisaient penser à des larmes. Sandy éloigna le doigt de la détente. Pas Maggio. Non. C'était un salopard, mais aussi un innocent. Il n'avait pas le droit de prendre sa vie, quelles qu'en soient les conséquences. Les Nazgûl étaient de simples pions... Tous, à l'exception d'un seul. Tous, à l'exception de Patrick Henry Hobbins. Sandy estimait que les choses étaient différentes, en ce qui le concernait. Le tuer ne pouvait s'apparenter à un meurtre, puisqu'il avait déjà été assassiné dix ans plus tôt.

Francie apparut sur la scène, pendant que Maggio chantait. Elle se mit à danser, taper des mains au-dessus de sa tête, les yeux clos. La voir se déhancher au son de la musique devant la grande croix de saint André fit frissonner Sandy.

Quand la chanson s'acheva et que les applaudissements décreurent, Hobbins regagna l'avant de la scène. Les faisceaux des projecteurs se réduisirent pour se concentrer sur son visage, ce masque si pâle et ces

yeux rouges incandescents. « Est-ce qu'on a réussi à vous crever les tympans ? demanda-t-il en souriant.

— NOOOOON ! répondirent les multitudes.

— Bien, bien, j'en conclus qu'il va falloir mettre le paquet ! »

Et la première mesure de « Survivor » enfla autour de lui.

Well, he came back from the war zone all intact

Certes, il est rentré du front indemne, bien sûr

And they told him just how lucky he had been

Et tous lui ont dit la veine qu'il avait eu

C'était le plus lent des titres de l'album, et Hobbins restait immobile pour l'interpréter. Sandy le visa. Il avait son front pâle et quelques cheveux blancs sous le réticule. Maintenant ? Sandy hésita, avant de baisser son arme. Ce n'était pas... Ce n'était pas le moment. Hobbins devait mourir plus tard, pendant une autre chanson.

Il leva les yeux. Les étoiles brillaient toujours au firmament, mais des nuages approchaient rapidement afin de les engloutir, l'une après l'autre. Néanmoins, il n'y aurait pas d'orage, ce soir, pas d'éclairs qui viendraient lacérer les ténèbres.

Il s'agissait de nuages d'une autre nature, plus sombres et silencieux, et ils se répandaient dans le ciel nocturne comme de l'encre. Ils étaient accompagnés d'une onde de fraîcheur, de calme et d'un silence qui menaçaient d'étouffer même la musique des Nazgûl.

Une musique que Sandy se surprenait à écouter, en évitant de penser à ce qu'il devrait accomplir dans une, deux ou dix minutes. La chanson était aussi poignante que le chagrin, et tout aussi inéluctable. Elle avait un vrai pouvoir. Quoi qu'ils puissent être d'autre, les Nazgûl étaient formidables. Ils le faisaient toujours vibrer, autant que la première fois, tant d'années plus tôt, lorsqu'il n'était qu'un ado découvrant leur premier album sur son premier tourne-disque. Ses parents n'auraient pu comprendre. Ils étaient incapables de percevoir la joie que contenait cette musique, sa vie, sa beauté. « Des bruits », marmonnait son père. Sa mère, qui assistait à trop de réunions de parents d'élèves et de messes, avait une opinion encore plus catégorique. « C'est la musique du diable », crachait-elle.

Et il avait jugé préférable de lui cacher ses albums des Doors.

Sandy pensa à Jamie Lynch hurlant son angoisse dans la nuit, attaché sur son bureau, perdant ses fluides vitaux sur une affiche. Il pensa aux ados qui avaient cramé dans le Trou du Gopher, martelant avec leurs poings des portes que la chaleur portait au rouge pendant que la fumée s'élevait autour d'eux. Il pensa à Balrog égorgé dans une ruelle, au sang dans les yeux d'Edan et au craquement du cou brisé de Gort. Peut-être sa mère avait-elle eu raison, après tout.

Mais la musique se déversait des baffles dressés derrière lui, un

chant fluide et obsédant qui lui donnait envie de pleurer, fulminer et changer le monde, et Sandy était conscient que ce n'était qu'un leurre... depuis toujours. Il reprit les jumelles et les utilisa non pour scruter la scène, mais la foule. Il ne savait trop ce qu'il cherchait. Il ne voyait que des visages. Un gros type au sourire de camé. Une belle jeune femme juchée sur les épaules de son petit ami, les yeux clos. Une autre, boulotte et banale, qui dansait, seule sans l'être car elle appartenait à un tout, un ensemble composé de la foule autant que de la musique et de la nuit. Un biker, peut-être le type qui avait menacé de le planter un peu plus tôt, qui se balançait maladroitement au rythme de la musique, toute tension ayant fui son visage. Bien et mal, vieux et jeune, mâle et femelle, gaieté et tristesse. Des visages. Des individus.

Il baissa les jumelles en se disant, hébété, que ce concert était valable. Il se rappelait celui qui avait eu lieu ici même, en 1971. Tous étaient unanimes pour dire qu'il avait été extraordinaire, jusqu'à l'instant où un inconnu tapi dans les ténèbres avait tiré, jusqu'à ce que Hobbins meure dans une explosion de sang et de silence en laissant sa chanson inachevée. Un drame qui se reproduirait, alors que c'était à lui de presser la détente. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Une pensée qui le rendait malade.

Ils applaudissaient, autour de lui. Regroupés par centaines et milliers autour des feux, ils se tenaient par la main et se serraient les uns contre les autres pour danser, chanter, siffler alors qu'il se retrouvait seul tout là-haut. La chanson était terminée, remarqua-t-il vaguement. Et la musique reprenait, mais le rythme était plus agressif et pesant, et les sons des guitares devenaient obsédants, envoûtants.

Turning and turning in the widening gyre

Tournant, et décrivant son immense spirale

Et d'un demi-million de gorges s'éleva une promesse murmurée dans les ténèbres.

He's coming !

Il arrive !

Hobbins communiait avec les paroles.

The falcon cannot hear the falconer

Le faucon n'entend pas le cri du fauconnier

Et Sandy l'étudia à travers la lunette du fusil. Il lui semblait que Hobbins regardait droit dans sa direction, comme si ses yeux rouges plongeaient dans les siens, comme s'il ne chantait que pour lui.

The best lack all conviction, while the worst

Les meilleurs manquent de convictions, quand les pires
YEAH ! They're full of passion, and intensivity !

OUAIS ! Les pires débordent de passion, et d'ardeur !

Maintenant ! pensa Sandy pendant que la multitude reprenait : *Il arrive !* de plus en plus fort. Mais il ne pressa pas la détente. *Les meilleurs manquent de convictions.* Pourquoi hésitait-il ? Ce ne serait pas un meurtre. Patrick Henry Hobbins n'était-il pas mort en 1971 ? Il s'agissait seulement d'un double démoniaque. C'était un mort-vivant qui chantait là.

Oh yes, I know, I know

That twenty centuries of stony sleep

Were vexed to nightmare by a rockin' cradle

Oh, a rocknrollin' cradle !

Je le sais, j'en suis sûr, oh oui,
Que vingt siècle d'un lourd sommeil de pierre
Ont tourné au cauch'mar d'un berceau qui gémit
Oui, d'un berceau qui rocke et qui gémit !

Mais qu'en était-il de Richmond ? Même si c'était Hobbins qui chantait, il occupait le corps de Larry. Éliminer Hobbins éliminerait également son hôte. Et Hobbins... Sandy se souvenait de lui tel qu'il avait été autrefois. Arrogant, impertinent, imbu de lui-même et de son talent, enivré par le succès, peut-être accro aux drogues, commençant sans doute à craquer... mais un monstre ? Non. Seulement un rocker, un bon chanteur de rock, pratiquement un gosse.

Faxon l'avait mieux connu que les autres, et Faxon avait eu pour lui de l'affection.

IL ARRIVE !

IL ARRIVE !!!

OUAIS, IL ARRIIIIIVE !!!

criaient les multitudes.

Et tous les projos s'éteignirent, à l'exception d'un seul, et Hobbins se dressait là, les regardant tous, regardant les étoiles, et il leur sourit et leur dit :

« Me voici !

— Oui », murmura Sandy. Et il sut que c'était vrai. Mais qui était là ? L'Antéchrist ? Le diable ? Une abomination ? Ou seulement le Hobbit ?

Les Nazgûl entamèrent « Prelude to Madness ». Couché à plat ventre sur la froide plate-forme métallique de la tour, martelé par la musique que les baffles déversaient sur lui, Sandy écoutait et observait. Un chant de plus, un seul.

Puis viendrait « Armageddon Rag », mais Edan Morse l'avait dit, la résurrection était un leurre, la bataille d'Armageddon se poursuivrait pour toujours et le sang ne cesserait jamais de couler. Il devait empêcher cela, n'est-ce pas ?

Charlie is the jocker in the deck

Dans la partie, le joker c'est Charlie.

Et il était Charlie. « Désolé, Charlie », lui avait dit Hobbins à Red Rocks, et Ananda l'avait ensuite confirmé. C'était pour cette raison qu'elle ne l'avait pas tué. Morse avait vu tout cela longtemps auparavant, il l'avait vu en cet endroit, à la fin, ici entre la terre et le ciel, avec cette arme. Sandy sentait une onde glacée suivre sa colonne vertébrale. Si Morse en avait été informé, c'était également le cas d'Ananda, non ? Elle avait su où il irait... et pour quelle raison.

Les clés sur le téléviseur.

À sa disposition.

Il s'était réveillé juste à temps.

Miroir qui lui souriait et le laissait grimper.

Queens beat aces every time, yeah !

La reine bat l'as à chaque pli, oui !

Mais les reines peuvent-elles vaincre les jokers ? se demanda-t-il. Il n'en était pas certain, il n'était plus sûr de rien. Les Nazgûl chantaient, et un demi-million de personnes chantaient avec eux :

Wolfman looked into is mirror

Le loup-garou s'est r'gardé dans la glace

And Lon Chaney looked back out

Et c'est Lon Chaney qui lui faisait face.

Sandy leva les yeux sur le ciel couvert, noir et brassé. Un vent froid le fit frissonner. Le fusil était lourd et huileux, dans ses mains, un objet étranger. Des sons modulés discordants et des échos bizarres vibraient dans l'air, autour de lui. Il s'intéressa de nouveau à la scène et vit Francie danser devant l'énorme X dressé derrière elle. S'il ne tirait pas, ils la cloueraient sur cette croix, la mutileraient, la déshabilleraient, lui arracheraient les yeux pendant que la foule danserait au son du Rag, que les démons jailliraient des enfers et que nul n'écouterait ses mises en garde. A moins qu'il n'interrompe tout ça, à moins qu'il ne tire...

Ou... peut-être... seulement s'il tirait ?

West Mesa, 1971. Une balle surgit de nulle part et tue Hobbins, soixante mille personnes cèdent à la panique. Huit morts, des centaines de blessés. Et à présent ? Un autre tir, un autre corps

ensanglanté, la musique détruite une bonne fois pour toutes... Mais la foule était ce soir-là bien plus importante et nul ne pourrait ignorer qui avait commandité ce meurtre, l'ennemi qui voulait les priver de ce concert, les forces armées qui les cernaient avec leurs chars, leurs jeeps et leurs uniformes, les autorités qui les avaient parqués comme des animaux. Un court instant, Sandy put voir nettement tout cela, aussi réel que les spectres qui s'étaient affrontés dans les rues de Chicago. En proie à la colère et au chagrin, ils raserait les tours et s'entre-tueraient, et Ananda et ses troupes au brassard rouge en profiteraient pour clouer Francie sur la croix et procéder au sacrifice humain qui leur permettrait de prendre le contrôle de la situation, et Hobbins ressusciterait d'entre les morts et le groupe jouerait de nouveau, et à jamais, « Armageddon Rag » à la gloire des ténèbres et du néant glacial, pendant que les armées de cadavres se constitueraient et se répandraient dans la nuit.

La musique s'était interrompue. « Prelude to Madness » était terminé. Et à présent, très lentement, débuta :

This is the land all causes lead to,

Voici la terre où mènent toutes causes

This is the land where the mushrooms grow

La terre où grandissent les champignons.

Il pouvait de nouveau les voir à l'horizon, entendre le long soupir s'élever vers lui comme la foule les voyait à son tour, assemblages spectraux de rouge, de pourpre et d'indigo igné, couronnés d'un feu aveuglant, des fleurs qui s'épanouissaient lentement pour engloutir le monde dans la fureur et la haine.

To the battleground I'm coming

Oh, don't you hear the drumming ?

They're playing the Armageddon rag, oh !

Playin' the Armageddon rag !

Et me voilà sur le champ de bataille
N'entends-tu pas résonner les tambours ?

Qui jouent le rag, rag de l'Armageddon
Ils jouent le rag, rag de l'Armageddon !

Mais ne se trompait-il pas ? Que se passerait-il s'il s'abstenait de tirer ? Hobbins dansait sous le réticule. Hobbins allait et venait, se pavanait, chantait avec son corps autant qu'avec sa voix. Sandy déplaça l'arme et le trouva, le perdit, le retrouva. Il entrevit dans la lunette Faxon qui se dressait derrière Hobbins, dans la ligne de mire. Il ramena la lunette de visée sur Hobbit, hésita, le doigt sur la détente. Il entendit Bambi lui conseiller de croire. Mais en quoi ? Son instinct ? Ses cauchemars ? « Tu sais ce qu'il convient de faire », lui murmura

Maggie. Froggy rit et émit un de ses bruits de pet sonores. « Et alors tu leur verses les spaghettis sur la tête, oh oui, oh oui ! »

*This is the day we all arrive at,
This is the day we choose.*

Voici le jour où l'on aboutit tous
Voici le jour que nous avons choisi

Le monde se balançait, lui donnant des vertiges. Des bandes de nuages alternant avec des étendues d'étoiles striaient un ciel d'encre noire, au-dessus d'une foule infinie, une armée impuissante. La tour de la sono paraissait privée de substance. Il baissa le regard vers le sol, entre les profilés métalliques. À son poignet, Spiro Agnew levait les deux bras.

Sandy repoussa le fusil et se leva.

Il avait reculé de trois pas sur la plate-forme lorsqu'elle émergea de derrière les baffles pour le dévisager avec surprise et colère. « Qu'est-ce que tu fiches ? lui cria-t-elle. Allonge-toi et tire, bordel ! » Miroir l'avait donc avertie. Et elle était si souple et silencieuse qu'il ne l'avait pas entendue gravir la tour.

« Ça, c'est ce que *tu souhaites* ! rétorqua-t-il. C'est moi depuis le début, pas vrai ? Le joker du jeu de cartes. L'assassin.

— Abats-le ! » hurla-t-elle.

Il ne lui trouvait plus rien de séduisant, à présent. Un vent glacial repoussait ses cheveux et une rage quasi animale déformait ses traits.

« Renverse ces putains de spaghettis sur ta tête ! » lui ordonna Sandy.

Cause you're a killer too

All the dead look just like you

When they're playin' the Armageddon rag !

YEAH ! They're playing the Armageddon rag !

Car tu n'es qu'un tueur aussi dans le fond

Tous les morts se ressemblent ma foi

Lorsqu'ils jouent le rag de l'Armageddon !

OUAIS ! Qu'ils jouent le rag de l'Armageddon !

Elle le chargea, l'agrippa. « Fais-le ! hurla-t-elle. Fais-le ou je te tords le cou comme j'ai tordu le cou de Gort. Fais-le ! FAIS-LE ! »

Sandy se détendit. De façon incompréhensible, la peur l'avait abandonné. « C'est la bataille d'Armageddon, ma chérie, lui dit-il. Et nous avons, toi et moi, opté pour des camps différents. Tue-le toi-même. »

Les Nazgûl atteignaient le pont, le long passage instrumental où les guitares gémissaient et pleuraient, la batterie grondait, la basse vibrait pendant que le public se démenait et trépinait, en hurlant son

approbation assourdissante. Ananda leva les yeux et se figea avec la main levée, comme prise de panique. « Il est trop tard, cria-t-elle d'une voix aigüe. Je vais m'en charger. » Sa rapidité fut sidérante. En une fraction de seconde elle passa près de lui, et l'instant suivant elle tenait le fusil.

« C'est foutu d'avance », l'avertit Sandy.

Hobbins se déplaçait follement, dansant et riant sur la musique, imité par cinq cent mille spectateurs. « Immobilise-toi, grommela Ananda. Tiens-toi tranquille, bordel ! »

Sandy vint se placer derrière elle. « Ce n'est pas une possibilité qui t'est offerte. Ce meurtre n'aura pas les conséquences escomptées. Il fallait que ce soit le joker, qui tire et détruise tout ce en quoi il croyait. Renonce, 'Nanda, ça ne servira à rien. »

Elle l'ignora. Le bout du canon du fusil dessinait de petits cercles comme elle tentait de suivre Hobbins. « Ahhhh », murmura-t-elle finalement.

Elle pressa la détente. La détonation étouffée fut couverte par le son des guitares.

Hobbins recula en titubant à l'instant où Sandy levait ses jumelles. L'équivalent d'une onde de choc ébranla l'assistance.

Faxon cessa de jouer. La guitare de Maggio s'abandonna au larsen puis se tut. La batterie de John Gopher parut solitaire et perdue pendant un court instant, jusqu'à ce qu'il s'arrête à son tour.

Le silence d'une respiration interrompue.

Hobbins écarta ses cheveux de devant ses yeux et sourit. « Désolé, Charlie, dit-il. C'est certainement la came. » Et tous rirent sans comprendre, les milliers de spectateurs. Si le visage de Hobbins était rouge, c'était de chaleur et non de sang. Il regarda du côté de Sandy et d'Ananda, avant d'arracher un son bref mais débordant de joie à sa Gibson, un accord qui bouillonna et s'envola. Puis il ramena les Nazgûl vers le morceau qu'ils interprétaient et la musique satura les ténèbres.

Les nuages se dissipaient, tout là-haut. Sandy vit les étoiles scintiller dans un ciel brusquement dégagé.

« Non », fit Ananda, incrédule. Elle pressa de nouveau la détente et entendit le cliquetis d'un chargeur vide. Elle recommença, encore et encore, sans plus de résultats.

« Il n'y avait qu'une seule balle, et tu as raté ta cible.

— Le chargeur était plein ! » gronda-t-elle en jetant l'arme, avant de se relever d'un bond et de se tourner vers lui. « Je l'ai chargé moi-même ! Et je n'ai pas pu le rater, il était au centre de la lunette !

— En ce cas, c'est que tu n'as pas tué le Hobbit que tu voulais abattre mais l'autre », déclara Sandy.

Furieuse et déconcertée, Ananda ne comprenait pas. En contrebass

les Nazgûl jouaient le « Resurrection Rag » mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait, et un demi-million de personnes battaient des mains, souriaient et se balançaient au rythme de la musique. Sandy se sentait faible et épuisé, mais par ailleurs rasséréné. C'était comme s'il avait trouvé quelque chose, une chose précieuse perdue longtemps, très longtemps, auparavant.

*This is the day we've dreamed about,
This is the land where the flowers grow.
And all my hopes I'm bringing
Oh, don't you hear the singing ?
And all my hopes I'm bringing
Well, can't you hear the the singing ?
And all my pain I'm bringing
And I'm joinin' in that singing !
They're playing the resurrection rag, oh !
Playin' that resurrection rag !
YEAH ! That everlovin' funky goddamned
RESURRECTION RAAAAAAAAAAAAAG !*

Voici le jour que l'on a tant rêvé,
Voici la terre où s'épanouit la fleur.
Et mes espoirs ainsi que ma douleur,
Oh, ne les entends-tu donc pas chanter ?
Et tous mes espoirs que j'ai apportés,
Enfin, ne les entends-tu pas chanter ?
Et ma souffrance aussi qui m'accompagne
Pour qu'à ce chant enfin ma voix se joigne
Et joue le rag, rag de la résurrection !
OUAIS ! Jouer ce sacré super formidable
RESURRECTION RAAAAAAAAAAAAAG !

Les quatre Nazgûl chantèrent la dernière strophe à l'unisson, un cri unique, passionné et joyeux. Basse, guitares et batterie fusionnèrent en un crescendo grondant tumultueux pour un final palpitant, brûlant, grésillant, agressif et violent qui devint de plus en plus sonore, sonore, SONORE... pour s'interrompre brusquement. Pendant une fraction de seconde, le silence fut absolu, puis ce fut le tumulte.

Applaudissements, rires, sifflets, acclamations, cris, tohu-bohu.

Loin de là, à des kilomètres, au cœur des ténèbres, le son se répandit, s'enfla, grandit.

L'ovation dura cinq minutes, dix, quinze. À deux reprises, Faxon voulut remettre ça, jouer un autre morceau, mais les applaudissements ne déclinèrent pas, même quand la musique reprit, et les Nazgûl durent renoncer.

Ils se contentèrent de se laisser submerger par ce vibrant hommage.

Sandy applaudissait avec les autres. Les plaies de ses paumes entaillées se rouvrirent et du sang coula, mais il n'y prêta pas attention. Il applaudit jusqu'au moment où ses mains furent endolories et enflées. Il applaudit, et applaudit encore.

Ananda restait debout près de lui, muette et incrédule.

Finalement, le vacarme commença à décroître. Le silence revint. Patrick Henry Hobbins approcha du devant de la scène et écarta les bras. « Je vous aime, bande d'enfoirés ! leur cria-t-il. Est-ce que nous avons enfin crevé vos tympans ?

— OUI ! hurlèrent-ils tous. OUI, OUI, OUI ! »

Et Hobbins eut un petit sourire, à la fois triste et moqueur. Il paraissait irradier une lumière intérieure et il avait un je-ne-sais-quoi de spectral ainsi dressé face au public, tel un double translucide plus grand que nature. Pendant un long moment Sandy eut l'étrange impression qu'il n'était pas seul, comme si d'autres musiciens l'avaient rejoint sur scène. Il y avait un jeune Noir élancé aux atours fantomatiques, longs foulards de couleurs vives noués autour du cou et de la taille, Stratocaster suspendue sur sa chemise à ruché. Il y avait une jeune femme un peu boulotte portant des lunettes démesurées et une robe à fleurs, avec un boa en plumes pourpre lové autour du cou et un large sourire tors éclatant. Plus loin se déplaçait un barbu élégant à la mine sévère vêtu de Santiags en lézard et d'une tenue en cuir moulante. Et derrière eux s'en trouvaient bien d'autres, des douzaines, peut-être des centaines, tape-à-l'œil ou discrets, les diverses nuances d'un passé agité qui ne pouvait qu'à présent bénéficier d'un repos bien mérité, autant de morts qui vivraient pour toujours dans la musique, rendus éternels par des sons qui ne disparaîtraient jamais.

Un léger courant d'air vint les emporter, et ils s'évaporèrent. Les Nazgûl se retrouvaient seuls sur la scène, et ce fut Larry Richmond qui baissa les yeux sur l'immense foule, silencieux et intimidé, avant de céder à la panique et de se détourner. Peter Faxon, qui avait entre-temps posé sa basse, alla vers lui pour le rassurer. Les deux hommes s'étreignirent. Grâce aux jumelles, Sandy put constater qu'ils pleuraient.

1 *Someone told me long ago, there's a calm before the storm* (John Fogerty, *Have You Ever Seen the Rain* ?).

2 *By the time we got to Woodstock, we were half a million strong* (Joni Mitchell, *Woodstock*).

VINGT-HUIT

Lately it occurs to me

What a long, strange trip it's been

Maintenant que j'y repense
Quel étrange et long voyage ce fut.

Tout bien considéré, la soirée était vraiment réussie. Sandy n'avait approvisionné la suite de l'hôtel qu'avec ce qu'on trouvait de mieux, et tous mangèrent et burent bien trop, à l'exception de Bambi qui n'acceptait de boire que du thé en répétant sans cesse que tout le reste était non organique et par conséquent mauvais pour la santé. Sandy refila dix dollars au garçon d'étage, qui revint un quart d'heure plus tard avec un plateau d'argent. Il le déposa devant Bambi et souleva le couvercle sur un monceau de cupcakes, des Hostess au chocolat fourrés à la crème. Bambi les regarda horrifiée puis finit par craquer, et elle se leva et en écrasa un sur le visage de Sandy avant de s'asseoir pour en engloutir six d'affilée. « C'est si bon, avec du lait cru ! » crut-elle utile de préciser en guise de justification.

Sandy se retrouvait avec du cupcake au chocolat et à la crème sur le nez et les joues, mais c'était sans grande importance. Maggie avait bu énormément de champagne, ce qui la rendait toujours tendrement et éthyliquement amoureuse, et elle vint s'asseoir sur ses genoux pour lui lécher le visage tant qu'il ne fut pas redevenu présentable. Témoin de cette scène, Froggy ne put s'empêcher de lancer : « Et ensuite, tu lui croques l'oreille, oh oui, oh oui ! », avant de pousser un croassement maléfique. Mais Maggie se contenta de glousser et Froggy en fut réduit à aller parler d'équilibrage d'aura avec Fougère.

Bambi était en effet venue de sa communauté en compagnie de Fougère et de Ray. Froggy était accompagné de sa Samantha, une brune sculpturale qui fut pour Sandy une source de déception étant donné qu'elle ressemblait bien plus à Raquel Welch qu'à Andy Devine. Mais elle ne manquait pas d'humour, ce qui était indispensable lorsqu'on partageait l'existence d'un Froggy Cohen. « Je n'oublierai jamais la première fois où je lui ai permis d'arriver à ses fins, lança-t-elle à la cantonade. Nous étions sur mon lit, et il était sur moi pour faire des allers-retours avec sa baguette magique, quand voilà qu'il se penche, m'adresse un regard lubrique, prend sa voix de crapaud et me dit » Sa propre voix descend dans les graves pour reproduire des intonations dignes d'un batracien : « *Tu vas partir, à présent, oh oui, oh*

oui ! » Et Froggy en rougit. « Et le plus dingue, c'est que j'ai effectivement pris mon pied ! » conclut Samantha pendant que tous éclataient de rire.

À la fin, cependant, ni Sam ni les amis de Bambi ne purent résister au sommeil et tous allèrent se coucher, les uns après les autres. Ne restèrent qu'eux quatre, et Sandy commanda du champagne. Bambi s'assit pour tricoter pendant qu'il vidait avec Froggy et Maggie une bouteille après l'autre en chantant des thèmes de vieilles émissions de la télévision. Sandy était agréablement défoncé, Maggie l'embrassait dans le cou et Froggy improvisait des couplets paillards imaginaires sur la mélodie de *Have Gun, Will Travel*, un western d'antan, quand ils entendirent frapper à la porte. Il était presque une heure du matin et Sandy marmonna : « À coup sûr quelqu'un qui vient se plaindre du bruit », avant d'aller ouvrir.

Il y avait à l'extérieur un petit personnage propre sur lui, aux cheveux châains abondants et à la moustache brune très fine. Il portait un jean de prix, une veste, une chemise en chambray à col ouvert, des bottes et une guitare.

Sandy en resta coi.

« Ça te donne un air vachement intelligent, Blair, déclara Lark avec son vieux sourire moqueur. Mais ferme ta bouche avant qu'elle se remplisse de mouches.

— Je n'aurais jamais cru que tu viendrais, avoua Sandy.

— C'est qui ? demanda Maggie depuis la pièce voisine.

— Tu m'as envoyé une invitation, rappela Lark.

— Ouais, bien sûr, mais tu n'étais pas là... Je veux dire que tu ne m'en as pas accusé réception et que les festivités ont débuté il y a des heures...

— Arrête de bredouiller, Blair. Bon sang, tu sais bien que les vedettes se font toujours attendre. » Il passa près de Sandy pour gagner l'autre pièce.

« Lark ! s'exclama Maggie. Faire bande à part a été au-dessus de tes forces, pas vrai ? »

Bambi oublia son tricotage pour se lever, traverser la pièce en courant et l'étreindre affectueusement.

Froggy le regarda de travers et libéra un bruit de pet. « Il a une guitare. Il va chanter ! Je le savais, oh oui, oh oui ! »

Il leva les yeux au ciel.

« C'est une réunion comme autrefois, non ? J'ai toujours joué de la guitare lors de nos réunions, à l'époque, et je me suis dit que ce serait amusant si...

— Tu as toujours essayé de jouer de la guitare, Lark, le reprit Froggy. Ce qui est totalement différent.

— Qu'est-ce que tu bois, Steve ? » voulut savoir Sandy.

Lark lui adressa son vieux sourire moqueur. « Lark, le reprit-il.

— Il s'est enfin ressaisi ! s'exclama Maggie.

— Pouvez-vous m'inscrire au Club du Nom-du-Mois ? demanda Froggy. Je serai un membre exemplaire, oh oui, oh oui ! »

Bambi lui accorda un sourire et une étreinte rapide, puis Lark s'allongea dans un fauteuil, les jambes négligemment passées sur l'accoudoir. « J'en ai eu ras le bol du milieu de la pub, voyez ? Les costards trois pièces et les déjeuners à trois Martini finissent par devenir lassants. C'est une vie passionnante, je l'admets, mais un peu trop superficielle. J'ai donc décidé de quitter la voie express pour venir découvrir ce que faisait votre bande de clowns.

— La voie express, répéta Sandy.

— La suivre te consumerait en moins d'une semaine.

— Ça ne fait aucun doute.

— Sander se porte bien mieux sur les aires de stationnement », avançait Froggy.

Sandy qui demanda : « Alors, Lark, quand est-ce qu'ils t'ont viré ? »

Le sourire d'Ellyn tangua puis sombra. « Je n'ai pas été viré, déclara-t-il avec irritation. Le client pour lequel je bossais a changé d'agence et je me suis retrouvé sur la touche. Ça arrive constamment, dans le monde de la pub, et ça ne préjuge en rien...

— Tais-toi », lui ordonna Maggie. Elle vint s'asseoir sur ses genoux et déposa un baiser au bout de son nez. « Si tu insistes, Bambi écrasera un de ses cupcakes sur ta figure.

— Un cupcake au chocolat, précisa Bambi. Fourré à la crème. Rien d'organique.

— Il n'y a pas pire pour déséquilibrer ton aura, oh oui, oh oui ! » affirma Froggy.

Lark Ellyn les dévisagea tour à tour et finit par secouer la tête, comme saisi de dégoût. « Je n'arrive pas à croire que je me retrouve avec une pareille bande de losers.

— On est peut-être des losers, lui dit Froggy. Mais on est *tes* losers. »

Sandy apporta une coupe de champagne à Lark, qui le prit, but une gorgée, fit boire Maggie puis leva les yeux. « Blair, le dire me coûte vraiment, mais je suis convaincu que tous vont t'encenser. Ton bouquin se vend comme des petits pains, à ce qu'on m'a dit.

— Disons que les ventes m'ont permis d'acheter ce champagne, répondit Sandy. Six semaines sur la liste des best-sellers du *Times*.

— Et ce n'est qu'un début ! intervint Maggie avec un sourire d'ivrogne. Je parie qu'il y restera jusqu'à la fin des temps !

— On pourrait prendre des paris, suggéra Froggy.

— Je n'ai pas encore trouvé le temps de le lire, déclara Lark. Mais je le ferai. C'est juré.

— Le jour où il sera réédité en poche, lança Froggy sur un ton accusateur.

— Il t'est dédié », précisa Sandy.

Lark Ellyn faillit s'étrangler. Il se redressa en hoquetant et crachant du champagne. Sur ses genoux, Maggie éclata de rire et leva les jambes. « Quoi ? put finalement demander Lark. Tu te fiches de moi. Arrête ton charre. On ne s'est jamais tellement appréciés, toi et moi.

— Je n'ai pas dit que je l'avais dédié à toi seul, précisa Sandy en souriant. J'ai un minimum de savoir-vivre, quand même. La dédicace est pour vous tous.

— Une solution de facilité, reprocha Froggy. Je sais parfaitement qu'il n'y a rien de tel qu'une dédicace globale pour faire grimper les ventes. Si je n'ai pas droit sous peu à une marque de reconnaissance personnelle, il ne faudra plus compter sur moi pour t'apprendre à lever des filles.

— Je voudrais bien voir ça, fit Lark.

— J'en ai un exemplaire dans la chambre », déclara Sandy avant d'aller le chercher. C'était un beau livre cartonné, épais et lourd. Il y avait sur la pochette une photo des Nazgûl en concert, avec le réticule d'une lunette de visée sur le visage de Pat Hobbins. Le titre, *L'Année des Nazgûl*, ressortait nettement.

Au-dessous, en plus petits caractères, on pouvait lire : *le récit d'une initié, par Sander Blair*.

Il le remit à Lark, ouvert à la page des dédicaces.

À Maggie, Lark, Bambi, Froggy et Slum

... J'y suis arrivé grâce au soutien de mes amis(1).

« Mais qu'est-ce que ça signifie ? fit Lark. Tu es arrivé à quoi ?

— Lis le livre, répondit Sandy. Tu y trouveras l'explication de ce mystère. J'espère que tu le comprendras un peu mieux que les critiques qui n'ont pas pu déterminer si c'était de la fiction ou du journalisme. » Il haussa les épaules. « À dire vrai, j'ai moi-même des doutes. » Il alla jusqu'au bar, se servit du champagne et en but une gorgée. « J'apprécie les félicitations, mais il m'arrive de me demander si je les mérite. C'est un livre qui... eh bien... qui s'est pratiquement écrit tout seul.

— Alerte à la modestie ! beugla Froggy en mettant ses mains en porte-voix devant sa bouche. Alerte à la modestie, alerte à la modestie ! Arrêtez-le avant que son humilité ne l'étouffe ! »

Lark feuilleta les pages, sourcils froncés. « Cette femme va passer en jugement sous peu, non ? C'est quoi son nom, déjà ?

— Ananda Caine, intervint Maggie en grimaçant. Putain de salope.

— Nous avons découvert quelle avait eu bien d'autres identités, précisa Sandy. Une multitude de noms. Elle a également beaucoup

souffert. Son père était un vieux chanteur de folk qui s'est fait sauter le caisson quand ils l'ont inscrit sur la liste noire. Ananda a pour sa part été violée par une bande de salopards au début des années soixante, en Alabama où sa mère défendait les droits civiques. Je préciserai qu'elle n'avait que treize ans. Par instants, je peux presque la comprendre. À d'autres moments, son attitude me dépasse. Je présume que tout ressortira lors du procès. Je me demande s'ils croiront seulement la moitié de ce qui s'est passé. » Il soupira, but du champagne. « Mon éditeur est convaincu que l'affaire occupera la une de tous les journaux pendant des mois, ce qui fera grimper les ventes dans le monde entier. Autant pour la littérature. »

Lark relisait la dédicace. « Je présume que je dois te remercier. » Il la relut une fois de plus avant de demander : « Hé, et Slum ? Où est-il ? »

Ce qui fut fatal à tous les sourires. « J'avais oublié, dit Sandy. Tu n'es pas au courant. » Il lui raconta avec lassitude ce qu'il avait découvert. Lorsqu'il termina son récit, Lark était sous le choc. « C'est pour cela que j'ai écrit ce livre, en fait, conclut Sandy.

— Je ne vois pas en quoi ce bouquin pourrait lui être utile ?

— Je savais cette histoire assez dingue pour faire un tabac, sans oublier que je me suis retrouvé au cœur de tout ça. D'après mon éditeur, mes ventes dépassent celles du dernier roman du Boucher avec une marge désormais confortable. Et tous mes droits sont versés sur un compte destiné à financer les actions en justice intentées pour faire lever la tutelle de Slum. J'ai déjà pu engager les meilleurs avocats, et Froggy a convaincu plusieurs de ses amis de la Ligue des droits du citoyen de s'intéresser à cette affaire. Et si je me retrouve à court de fric, Peter Faxon a déclaré qu'il prendrait la relève. Nous sommes devenus très proches, depuis West Mesa, et tu peux me croire quand je te dis qu'il pourrait s'offrir le Boucher uniquement en tapant dans sa petite monnaie. Nous n'avons aucune garantie, mais... Je porte un toast à Slum qui, je l'espère fermement, devrait être avec nous l'année prochaine ! »

Lark leva lui aussi son verre. Maggie se mit debout pour gagner le bar d'un pas instable et les resservir. Tous burent, même Bambi qui ne croyait pourtant pas aux vertus de l'alcool.

Elle trouva le champagne rudement bon, doux, frais et pétillant de promesses.

Après quoi ils passèrent à des blagues de plus en plus scabreuses ou tout simplement ignobles, et quand ils furent assez ivres et défoncés pour autoriser Lark à chanter il leur interpréta « Lemon Tree », « Leavin' on a Jet Plane » et « If I Had a Hammer », et Froggy resta assis près de lui à marmonner : « Si t'avais un marteau, tu t'écraserais un doigt, oh oui, oh oui ! »

Les heures les plus sombres de la nuit s'écoulèrent ainsi, et ils chantèrent, plaisantèrent et bavardèrent pour finir par s'effondrer l'un après l'autre, Froggy inclus. « *Des médailles* », murmura-t-il dans un état second. « Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute, de vos putain de mé... médailles » juste avant de se mettre à ronfler. Et Sandy se retrouva seul.

Il restait assis, dépassé par les événements, sirotant du champagne qui avait perdu toutes ses bulles, et considérait ses amis endormis. Peut-être dormit-il, lui aussi, il n'aurait pu avoir de certitude. Toujours est-il qu'il était éveillé quand le jour se leva et que l'aube filtra par la fenêtre. Il entendait des respirations lourdes dans le calme matinal, ce qui lui rappela leurs réveils chez Maggie, au bon vieux temps, lorsque toute la bande avait passé la nuit chez elle. Elle les tirait parfois des bras de Morphée avec l'odeur du bacon mis à frire et un beuglement de sa chaîne stéréo.

Il se leva et alla décrocher le téléphone, pour commander quatre œufs au bacon et un bol de Granola croustillant. Quant à la musique, il s'était procuré la veille de quoi animer la soirée et il alla jeter un coup d'œil aux albums.

Naturellement, aucun n'était de circonstance. Ne restait qu'une possibilité. Il se trouvait dans la chambre, un pressage promotionnel que Faxon lui avait donné avant sa sortie officielle. Il avait eu l'intention de le leur passer la veille, mais s'en était abstenu pour diverses raisons.

La photo de la pochette avait été prise dans la décharge publique de Philadelphie. Ils s'y dressaient entourés de réfrigérateurs abandonnés, de vieux pneus, de postes de télévision cassés et de canapés perdant leur rembourrage. Ils étaient six, désormais : les trois Nazgûl d'origine plus Larry Richmond à l'accompagnement, un clavier qui tenait la route et leur tout nouveau chanteur, un jeune Black filiforme dont la voix était presque aussi géniale que l'avait été celle de Hobbins. *Les Nazgûl, de retour de la décharge !* pouvait-on lire sur la pochette.

On y trouvait toutes les nouvelles chansons de Faxon, réécrites et orchestrées pour le groupe désormais plus important. Sandy tenait ce disque en s'interrogeant sur le son, sur l'accueil que lui réserverait le public. Rien n'était gagné d'avance, rien ne l'avait jamais été.

Il le rapporta vers la chaîne, fendit l'enveloppe transparente avec l'ongle du pouce et posa précautionneusement le disque sur la platine. Tous ses amis furent réveillés par « Thursday's Child », l'Enfant du Jeudi qui avait un bel avenir devant lui(2).

1 *I get by with a little help of my friends* (Lennon-McCartney, *With a Little Help of My Friends*).

2 *Thursdays child has far to go*, extrait de « *Monday's Child* », une comptine enfantine censée prédire l'avenir des enfants en fonction de leur jour de naissance. (N.d. T.)

REMERCIEMENTS

Pour toutes les citations de « The Second Coming » de W.B. Yeats, extraites de The Collected Poems copyright © 1924 par Macmillan Publishing Company, Inc., renouvelé en 1952 par Bertha Georgie Yeats, publié par Macmillan Publishing Co., Inc., et par Macmillan, London, Ltd. Réédité avec l'autorisation de Macmillan Publishing Company et de Michael B. Yeats, Anne Yeats et Macmillan, London, Ltd.

CHAPITRE UN

« Those Were the Days » (paroles et musique de Gene Raskin), TRO – copyright © 1962, 1968 Essex Music, Inc., New York. Citation autorisée.

CHAPITRE DEUX

« Bad Moon Rising » (John Fogerty), copyright © 1969 Jondora Music.
Citation autorisée.

CHAPITRE TROIS

« Did You Ever Have to Make Up Your Mind ? » (John Sébastien), copyright © 1965, 1966 the Hudson Bay Music Company. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Daydream » (John Sébastien), copyright © 1966, 1967 the Hudson Bay Music Company. Citation autorisée. Tous droits réservés.

CHAPITRE QUATRE

« House Burning Down » (Jimi Hendrix), copyright © 1968 Bella Godiva Music, Inc. Tous droits contrôlés par Chappell & Co., Inc. International copyright garanti. Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE CINQ

« Yesterday » (John Lennon et Paul McCartney), copyright © 1965 Northern Songs Limited. Tous les droits pour les USA, le Mexique et les Philippines contrôlés par MacLen Music, Inc., c/o ATV Music Corp. Citation autorisée.
Tous droits réservés.

« Tombstone Territory » (William M. Backer), copyright détenu par William M. Backer. Citation autorisée.

CHAPITRE SIX

« The Alabama Song » (Feldman & Weill), copyright © 1928 (renouvelé) Universal Edition. Tous droits réservés. Citation autorisée par Warner Bros. Music.

CHAPITRE SEPT

« Sound of Silence » (Paul Simon), copyright © 1964 Paul Simon. Citation autorisée.

CHAPITRE HUIT

« Dont Look Now » (John Fogerty), copyright © 1969 Jondora Music. Citation autorisée.

CHAPITRE NEUF

« Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band » (John Lennon et Paul McCartney), copyright © 1967 Northern Songs Limited. Tous les droits pour les USA, le Mexique et les Philippines contrôlés par Macklen Music, Inc., c/o ATV Music Corp. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Garden Party » (paroles et musique de Rick Nelson), copyright © 1972 Matragun Music. Citation autorisée.

CHAPITRE DIX

« Aquarius » (paroles de James Rado et Gerome Ragni, musique de Galt MacDermot), copyright © 1966, 1967, 1968 James Rado, Gerome Ragni, Galt MacDermot, Nat Shapiro et United Artists Music Co., Inc. Tous droits gérés par CBS Songs, un département de CBS, Inc. Tous droits réservés. Copyright international garanti. Citation autorisée.

CHAPITRE ONZE

« Volunteers » (Kantner, Balin), copyright © 1969 Ice Bag Corporation. Tous droits réservés. Réédité avec l'autorisation de l'éditeur.

« The Circle Game » (Joni Mitchell), copyright © 1966 Siquomb Publishing Corp. Citation autorisée. Tous droits réservés.

CHAPITRE DOUZE

« End of the Night » (paroles et musique de Jim Morrison, Robert Krieger, Ray Manzarek et John Densmore), copyright © 1966 Doors Music Co. Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE TREIZE

« Up from the Skies » (Jimi Hendrix), copyright © 1968 Yameta CP., Ltd. Tous droits contrôlés par Unichappell Music, Inc. Copyright international garanti. Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE QUATORZE

« Chimes of Freedom » (Bob Dylan), copyright © 1964 Warner Bros. Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE QUINZE

« Homeward Bound » (Paul Simon), copyright © 1966 Paul Simon. Citation autorisée.

« A Hazy Shade of Winter » (Paul Simon), copyright © 1966 Paul Simon.

« I Am a Rock » (Paul Simon), copyright © 1965 Paul Simon. Citation autorisée.

CHAPITRE SEIZE

« Mexicali Blues » (Weir-Barlow), copyright © 1972 Ice Nine Publishing Co., Inc. Citation autorisée.

CHAPITRE DIX-SEPT

« Let It Be » (John Lennon et Paul McCartney), copyright © 1970 Northern Songs Limited. Tous les droits pour les USA, le Mexique et les Philippines contrôlés par MacLen Music, Inc., c/o ATC Music Corp. Citation autorisée.
Tous droits réservés.

CHAPITRE DIX-HUIT

« What Have They Done to My Song, Ma » (Melanie Safka), copyright © 1970 Kama Rippa Music Inc. et Amelanie Music. Tous les droits pour le monde transférés à Yellow dog Music, Inc., c/o ATV Music Corp. Citation autorisée.
Tous droits réservés.

CHAPITRE DIX-NEUF

« Purple Haze » (Jimi Hendrix), copyright © 1967, 1968 Yameta Co., Ltd. Tous droits contrôlés par Unichappell Music, Inc. Copyright international garanti. Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE VINGT

« Do You Believe in Magic ? » (John Sébastian), copyright © 1965 the Hudson Bay Music Company. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Woodstock » (Joni Mitchell), copyright © 1969 Siquomb Music Corp. Citation autorisée. Tous droits réservés.

CHAPITRE VINGT ET UN

« Patterns » (Paul Simon), copyright © 1965 Paul Simon. Citation autorisée.

CHAPITRE VINGT-DEUX

« White Rabbit » (paroles et musique Grâce Slick), copyright © 1967 Irving Music, Inc. (BMI). Tous droits réservés. Citation autorisée.

CHAPITRE VINGT-TROIS

« Uncle John's Band » (Hunter-Garcia), copyright © 1970 Ice Nine Publishing Co., Inc. Citation autorisée.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

« Who'll Stop the Rain ? » (John Fogerty), copyright © 1970 Jondora Music. Citation autorisée.

CHAPITRE VINGT-CINQ

« You Cant Always Get What You Want » (Jagger/Richards), copyright © 1969 by ABKCO Music Inc. Tous droits réservés. Réédition autorisée.

CHAPITRE VINGT-SIX

« Behind Blue Eyes » (Pete Townshend), copyright © 1971 Fabulous Music, Ltd. Tous les droits pour les USA, ses territoires et possessions, le Canada, le Mexique et les Philippines sont contrôlés par Towser Tunes, Inc. Tous droits réservés. Copyright international garanti. Reproduit avec l'aimable autorisation de Peter Townshend, Fabulous Music, Ltd., et Towser Tunes, Inc.

« Goin Back » (Gerry Goffin, Carole King), copyright © 1966, 1967 by Screen Gems-EMI Music, Inc., 6920 Sunset Blvd., Hollywood, California 90028. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Up Around the Bend » (John Fogerty), copyright © 1970 Jondora Music. Citation autorisée.

« Those Were the Days » (paroles et musique de Gene Raskin), TRO – copyright © 1962, 1968 Essex Music, Inc., New York, New York. Citation autorisée.

« Stop, Stop, Stop » (T. Hicks, A. Clark, G. Nash), copyright © 1966 Gralto Music Limited. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Witch Doctor » (Ross Bagdasarian), copyright © 1958 Monarch Music/ Ross Bagdasarian. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« I-Feel-Like-Im-Fixin-to-Die Rag » (Joe McDonald), copyright © Joe McDonald 1965, Alkatraz Corner Music Co. 1977. Citation autorisée. Tous droits réservés.

« Where Do I Go ? » (paroles de James Rado & Gerome Ragni, musique de Galt MacDermot), copyright © 1966, 1967 & 1968 James Rado, Gerome Ragni, Galt MacDermot, Nat Shapiro et United Artists Music Co., Inc. Tous droits administrés par CBS Songs, un service de CBS, Inc. Tous droits réservés. Copyright international garanti. Citation autorisée.

« A Hazy Shade of Winter » (Paul Simon), copyright © 1964 Paul Simon. Citation autorisée.

« My Back Pages » (Bob Dylan), copyright © 1964 Warner Bros. Inc. Tous droits réservés. Citation autorisée.

« Ripple » (Hunter, Garcia), copyright © 1970 Ice Nine Publishing Co., Inc. Citation autorisée.

« Sunshine Superman » (Donovan), copyright © 1966 Donovan (Music) Ltd.- London. Citation autorisée. Tous droits réservés.

CHAPITRE VINGT-SEPT

« The End » (paroles et musique de James Morrison, Robert Krieger, Ray Manzarek et John Densmore), copyright © 1967 Doors Music Co. Tous droits réservés. Citation autorisée.

« Have You Ever Seen the Rain ? » (John Fogerty), copyright © 1970 Jondora Music. Citation autorisée.

« Woodstock » (Joni Mitchell), copyright © 1969 Siquomb Publishing Corp. Citation autorisée. Tous droits réservés.

CHAPITRE VINGT-HUIT

« Truckin » (Hunter, Garcia, Lesh, Weir), copyright © 1970 Ice Nine Publishing Co., Inc. Citation autorisée.

*** *Fin* ***

GEORGE R.R. MARTIN
ARMAGEDDON RAG

« Woodstock a été l'aube, Altamont le crépuscule, West Mass la nuit cauchemardeque. »

Célèbre pour avoir été l'impresario d'un des plus grands groupes de rock des années soixante, les *Nazgûl*, James Lynch est retrouvé assassiné, on l'a ligoté à son bureau et on lui a arraché le cœur. Un meurtre qui en fait remonter un autre à la surface : celui du chanteur du groupe, abattu en plein concert, en 1971, à West Mass. Deux meurtres non élucidés distants d'une dizaine d'années.

Une énigme

Parce que son quatrième roman s'obstine à ne pas dépasser la 37^e page, parce qu'il a suivi l'affaire Charles Manson en tant que journaliste, parce qu'il est fasciné par l'histoire et la musique des *Nazgûl*, l'écrivain Sander Blair décide de mener sa propre enquête et d'en tirer un livre, son *Die sing-frau*.

Mais Sander va rapidement se rendre compte que, malgré les apparences, le meurtre de James Lynch n'est pas une nouvelle affaire Sharon Tate. C'est bien plus compliqué. Et bien pire.

Thriller hanté par des visions d'apocalypse, fascinant plongée dans l'Amérique de l'après-guerre du Vieux-Nord sur laquelle plane le fantôme de l'âge d'or du rock, *Armageddon Rag* est une des réussites majeures de George R.R. Martin.

Né en 1948 dans le New Jersey, George R.R. Martin est connu dans le monde entier pour sa série best-seller *Le Trône de fer*, adaptée à la télévision par HBO.

Roman traduit de l'américain par Jean-Marie Pajot

Conception graphique & illustration de couverture : Clément Chassagnard



DENOËL

